TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40969

REVUE

DES

DEUX MONDES.

IIIe ANNÉE.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,

PASSAGE DU CAIRE, N° 54.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

AU BUREAU, RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

1831.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
40969

Bulletin bibliographique.

Essai de Psychologie physiologique, par M. *Chardel*. A Paris, au bureau de l'*Encyclopédie portative*, rue du Jardinet, n. 8.

L'honorable M. Chardel a su trouver, au milieu d'importantes occupations, le temps nécessaire pour mettre la dernière main à son esquisse sur la nature humaine, qu'il vient de publier sous le titre modeste d'*Essai sur la Psychologie physiologique*. C'est moins la critique de ce qu'ont écrit jusqu'à ce jour les philosophes et les théologiens sur l'union de l'âme et du corps, que celle de la marche qu'ils ont suivie dans leurs recherches. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir eu le courage d'essayer une nouvelle route dans une science où ce qui restait à découvrir ne semblait pas le partage d'une intelligence humaine. Rien ne nous est plus évident que la vie, et cependant rien ne nous est moins connu en cherchant à se connaître, les philosophes n'ont étudié que des effets, ce qui a suffi, selon M. Chardel, pour rendre la science stationnaire. Après avoir démontré qu'il fallait partir de la cause pour bien juger l'effet, et non de l'effet pour arriver à la cause, il analyse la vie dans ses divers états; il commence par examiner isolément l'homme intellectuel et l'homme organique, et ce n'est qu'alors qu'il explique la soumission du dernier à la volonté du premier. L'erreur commise jusqu'à présent avait été de considérer l'homme organique comme une pure matière; et comme la matière est ce que personne n'a connu et ce qui ne spécifie rien, il était devenu téméraire de prétendre saisir le point par lequel l'âme agit sur le corps. Les considérations de M. Chardel sur la sensibilité physique et sur la sensibilité morale, sur le sommeil, les rêves et la lucidité dans l'état de magnétisme, sont neuves et reposent sur des faits; après les avoir lues, on est content de soi et de l'auteur qui nous a appris à nous connaître, et on est forcé de convenir que, quoique l'entreprise fût hardie, l'auteur n'est pas resté au dessous de sa tâche.

Histoire des Conquêtes des Normands en Italie, accompagnée d'un *Atlas*, par *E. Gauttier d'Arc*; à Paris, chez *Debure*, rue de Bussy, n. 30.

Dans les annales de ce moyen âge si pittoresque, si dramatique, il existe encore des époques peu connues et dignes de tout notre intérêt. Parmi celles-ci nous mettrons toujours au premier rang celle qui vit jaillir les premières étincelles de cette civilisation que le temps a perfectionnée, et dont nous jouissons aujourd'hui. C'est à cette époque qu'une poignée de chevaliers, quittant une de nos plus riches provinces, furent fonder une petite ville en Italie, et soumirent bientôt après à leurs armes la Pouille, les Calabres, la Sicile, etc. Le récit de ces faits semble tenir aux temps héroïques de la Grèce; les exploits des chevaliers normands paraissent fabuleux; tant de grandes choses ont été faites avec un petit nombre d'hommes! On est émerveillé quand on pense que ce sont quelques chevaliers dont l'exemple et le mâle courage rendirent l'énergie à un peuple d'esclaves amollis, leur firent affronter et vaincre les phalanges de l'empire d'Orient, qui pesaient de tout leur poids depuis le Vésuve jusqu'à l'extrémité des Calabres et des belles vallées de la Sicile; et en prenant seulement pour auxiliaire ce mot magique de *liberté* qui fait faire tant de prodiges.

Certes, c'est un brillant tableau que M. Gauttier d'Arc nous a présenté en nous retraçant l'Italie méridionale au XIe siècle; mais il a senti qu'après les campagnes de Napoléon, rien dans l'histoire du passé ne pouvait plus nous étonner : aussi avec l'esprit judicieux qui le caractérise, il a fait ressortir de ce beau morceau d'histoire une vérité consolante, c'est que les brillantes prouesses de nos ancêtres ne furent pas inutiles à l'humanité, puisqu'elles repoussèrent la barbarie, et affranchirent les Deux-Siciles de la domination étrangère. Les membres épars de ces petits Etats, trop faibles pour résister aux invasions, se réunirent en un seul corps, et adoptèrent un système d'unité aristocratique, premier pas des peuples vers les gouvernemens pondérés, premier anneau de la chaîne qui attache aujourd'hui toutes les sociétés modernes.

Cette heureuse époque de conquête utile donna le signal à l'Europe engourdie; *Guillaume* conquit Albion, et parvint à en faire un royaume compact; les Croisades suivirent, et l'Europe en rapporta des mœurs plus douces, le goût des sciences et des arts, et une disposition à modifier le système féodal qui divergeait trop les forces matérielles des Etats.

On ne peut oublier non plus que la civilisation fut redevable à cette première commotion de la fondation de l'Ecole de Salerne, de l'a-

doption de l'architecture gothique, de l'introduction des manufactures de soie, des premiers essais de notre industrie, etc.

Nous ne saurions trop recommander l'ouvrage de M. Gauttier d'Arc, il intéresse toutes les classes des lecteurs, et particulièrement ceux qui s'occupent de l'étude de l'histoire, source de tant de jouissances réelles !

Œuvres complètes de M. Ballanche, 9 volumes in-8°. Les quatre premiers, contenant *Antigone, l'Homme sans nom, élégie, fragmens; Essai sur les Institutions sociales, le Vieillard et le Jeune Homme; Essai de Palingénésie sociale*, ont paru. Très-belle édition in-8°, à 9 fr. le volume; rue des Beaux-Arts, n. 6, et chez Delaunay, au Palais-Royal.

La Vision d'Hébal, épisode tiré de *la Ville des Expiations;* par le même. Prix, 2 fr.

Épître aux Souverains absolus, par madame la princesse *Constance de Salm*. Brochure in-8°. A Paris, chez Sédillot, rue de l'Odéon, n. 30; Firmin Didot, rue Jacob, n. 24.

Cette Épître de madame la princesse de Salm ne mérite que des éloges, tant par la pensée qui l'a dictée que par les beaux vers qu'on y trouve.

Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès. 1re livraison; 2 vol. in-8°. A Paris, chez Ladvocat, quai Malaquais. Prix, 15 francs.

Antony, drame en cinq actes, par *Alexandre Dumas*. La seconde édit. est sous presse. Prix, 3 fr. 50 cent.

Manœuvres d'infanterie. Cours de Théorie pratique, par M. *F. Bouchez*, ancien officier d'infanterie (ex-garde imp.), élève de l'École militaire de Saint-Cyr. — 1re partie. Prix : 2 fr. Chez H. Fournier, imprimeur, rue de Seine, n. 14; Ferra jeune, libraire, rue des Grands-Augustins, n. 29; Delaunay, au Palais-Royal.

Si cet ouvrage était une simple refonte de l'ordonnance, nous nous bornerions à féliciter l'auteur d'avoir substitué à la raideur du style officiel une diction pure et agréable. Mais là ne s'est pas bornée sa tâche, et la manière dont il l'a remplie prouve qu'à une connaissance parfaite des manœuvres il joint le talent de la démonstration. Ainsi, afin de mieux faire saisir le mécanisme de chaque mouvement, il a intercalé dans son texte de nombreuses figures qui les font voir à leurs diverses périodes, et déroulé la chaîne des principes et des analogies par des notes et des réflexions sagement distribuées. L'intelligence et la mémoire y trouvent toutes deux leur compte, puisqu'elles s'exercent simultanément.

Sous le rapport typographique, rendons hommage à la parfaite exécution des figures, qui, quoique en caractères mobiles, sont d'une précision mathématique.

Tahiopa Chef de Bâle.

(Tonga Tabou

Lanta lith

Palou Chef de Houa

(Tonga Tabou)

REVUE

DES

DEUX MONDES.

Voyages.

SOUVENIRS

DES ILES DES AMIS

EN 1827.

Ce fut le 20 avril, au point du jour, que nous découvrîmes la terre de *Tonga-Tabou,* nous l'avions déjà aperçue douze jours auparavant; c'était un soir, et nous nous bercions de l'espoir de pénétrer le lendemain dans les baies paisibles de ce petit archipel, mais le sort en avait décidé autrement. Une brise contraire, légère d'abord, se changea dans la nuit en coups de vent furieux; il fallut céder à sa violence et battre

encore la mer pendant douze grands jours. De tels mécomptes sont communs dans la vie du marin.

Tonga-Tabou nous apparut donc au lever du soleil, et nous contemplions avec ravissement ce rivage si long-temps poursuivi. On mit le cap sur la terre, mais avant qu'on l'eût beaucoup rapprochée, un grain pesant vint encore assaillir la corvette, comme pour réprimer notre joie et nous avertir qu'une force supérieure à la nôtre pouvait encore nous repousser au large.

A dix heures, le temps s'était éclairci, un beau soleil dorait nos voiles, et *l'Astrolabe* faisait un chemin rapide vers l'île, qui semblait sortir de la mer toute brillante de verdure et de fraîcheur. Une pareille vue nous transportait d'aise, non que le site de *Tonga-Tabou* offre rien de remarquable en lui-même ; mais il s'embellissait à nos yeux par l'espoir de quelques instans de repos après trente jours si péniblement passés à la mer. Au reste, ce n'est pas dans les îles de l'Océan du sud qu'un artiste peut aller chercher des inspirations pittoresques. Là, presque toutes les terres, fondées sur d'immenses bancs de coraux, présentent à l'œil des lignes peu variées. La riche végétation de ces contrées s'élève d'un sol plat à une hauteur à peu près uniforme; elle s'arrondit en masses épaisses que dominent d'innombrables cocotiers balancés au souffle des vents. Une île de la mer du Sud, aperçue de loin, n'est qu'une bande étroite de verdure couronnée par le beau ciel du tropique, tandis que la mer vient briser au pied des arbres sur un sable éclatant de blancheur.

Nous nous présentâmes devant le canal qui, par une route tortueuse au milieu des écueils, conduit au mouillage de *Pangaï-Modou*, autrefois visité par Cook et

Dentrecasteaux, et nous nous vîmes bientôt engagés dans cette passe, entre le rivage où la mer brisait à grand bruit, et une longue bande de récifs qui nous prolongeait sur la droite. Nous goûtions ce charme inexprimable d'une navigation rapide sur des flots unis, tandis qu'une jolie brise se jouait dans nos voiles les plus hautes. Peu à peu cependant notre vitesse diminua, les voiles vinrent à battre sur la mâture, et un calme plat laissa notre navire à la merci d'un courant qui nous rapprochait des récifs.

Nul moyen de laisser tomber une ancre. Les énormes coraux qui surgissent du sein de ces mers construisent rarement leurs masses en pentes adoucies. Leurs murailles s'élèvent perpendiculairement du fond des eaux, et n'offrent aux navigateurs que des lames acérées pour briser les navires, et un abîme sans fond pour les engloutir.

Le courant nous emportait toujours. Du haut des mâts, les vigies apercevaient le banc de corail avec ses mille couleurs qui brillaient sous les eaux; nous approchions lentement, mais avec une force irrésistible. Tout à coup le navire touche sur l'écueil, et un choc violent ébranle toute sa masse, l'avant était soulevé par les coraux, tandis que l'arrière flottait encore en roulant sur une eau profonde. Point d'avarie, point d'eau dans le bâtiment; sa proue, en heurtant les coraux, en avait brisé la surface, et son excellent doublage avait heureusement résisté au premier choc.

Peu d'heures après, la perte du navire paraissait inévitable. Le vent du large, qui s'était élevé, soufflait avec force; la mer s'était grossie, et la corvette inclinée sur les rochers semblait à chaque instant devoir céder aux efforts réunis des élémens.

Je ne dirai point comment s'écoulèrent quatre-vingts longues heures dans de continuelles angoisses! C'était un triste spectacle que ce navire que nous aimions tant, qui était pour nous la patrie, qui nous avait déjà portés à travers tant d'écueils inconnus, se débattant maintenant contre sa perte, comme un noble animal qui frémit à l'aspect du danger. Et si les jours étaient longs et pesans, les nuits l'étaient bien davantage! Comme elles s'écoulaient péniblement au milieu de ce désordre qui règne toujours sur un bâtiment en perdition! avec quelle impatience nous attendions le jour, debout, au pied du mât d'artimon, suivant d'un œil inquiet la marche rapide des nuages noirs qui montaient sur nos têtes, tandis que chaque rafale nouvelle nous paraissait devoir ensevelir pour jamais sous les flots les flancs brisés de *l'Astrolabe* !

Heureusement il n'en devait pas être ainsi : le 24 avril, la mer s'apaisa et nous permit de tenter quelque chose pour le salut commun. Plusieurs fois, à l'instant de réussir, nos espérances trompées nous plongeaient de nouveau dans le découragement. Enfin nous pûmes mettre à la voile en profitant d'un souffle favorable; et laissant au fond de la mer plusieurs de nos ancres, nous mouillâmes la seule qui nous restât dans la baie tranquille de *Pangaï-Modou*, six jours après notre fatal échouage.

C'est alors que dégagés de toutes pensées sinistres, nous ne songeâmes plus qu'aux douceurs que nous promettait le délicieux climat que nous devions habiter quelque temps.

Je l'ai déjà dit, le pays est peu pittoresque; cependant le tableau de ces îles nombreuses, dispersées au hasard sur une vaste étendue de mer, frappe toujours

agréablement la vue. *Tonga-Tabou,* modeste métropole de cet archipel, s'étend sur un espace de douze lieues de longueur environ, tandis que sa largeur est très-resserrée par un lagon qui occupe le centre de sa surface. Devant l'entrée de ce lagon, une multitude d'îlots de grandeurs différentes se groupent au loin, séparés entre eux par des profondeurs inégales, ou par des bancs de ces perfides coraux qui rendent la navigation des mers du sud si périlleuse.

C'est dans le voisinage d'une de ces petites îles que *l'Astrolabe* avait jeté son ancre : les habitans la nomment *Pangaï-Modou.* Elle contenait à peine quelques cabanes sur un espace de plusieurs arpens, couverts d'une abondante végétation. La mer, toujours calme à l'abri de cette terre, nous permettait de fréquentes communications avec le rivage, et nous recherchâmes avidement les occasions de faire connaissance avec les naturels.

Déjà, pendant nos jours de malheur, des communications assez bienveillantes s'étaient établies entre nous et les insulaires. Mais il me faut reprendre de plus haut pour raconter l'origine et les progrès de nos relations avec ces sauvages.

Aussitôt que nous avions paru dans la passe de l'entrée, un indigène seul, montant une pirogue très frêle, nous avait apporté des fruits dont il s'était facilement défait pour quelques bagatelles. Cet homme nous avait suivis jusqu'à notre échouage. A l'instant même où nous donnions sur le récif, une autre pirogue acostait le navire; elle portait un naturel d'une haute stature, qui, montant sur le pont, avec des manières fort libres, demanda le commandant, et se présenta comme un chef. La partie supérieure de son corps était nue et bien con-

formée; ses reins étaient ceints d'une ample pièce d'étoffe roussâtre et luisante; une chevelure noire et abondante tombait sur son cou, et, comme parure, sans doute, une natte très-fine de cheveux traversait son front d'une tempe à l'autre. En toute autre circonstance, l'apparition de cet échantillon d'une race nouvelle pour nous eût excité notre curiosité, mais au milieu du trouble et de la confusion du moment, il fut assez mal accueilli. Quoi qu'il en soit, il fit bonne contenance, et répétant d'un air de dignité qu'il était un grand chef, il alla se placer sur la dunette, qu'il occupa sans désemparer jusqu'à la fin de nos infortunes. Sa conduite fut étrange pendant ce temps d'épreuves. Dans les momens où notre perte paraissait imminente, *Touboo-Dodaï* (ainsi se nommait cet homme) était rayonnant de plaisir; sa joie, qu'il ne cherchait pas à déguiser, mettait quelquefois notre patience à bout. Si le moment eût été plus favorable aux conceptions poétiques, il n'eût tenu qu'à nous de voir en sa personne le mauvais génie de *l'Astrolabe* assis sur la poupe, et applaudissant par son infernal sourire aux efforts de la mer pour dévorer sa proie.

Dans cette même soirée, nous vîmes avec étonnement trois Anglais arriver au milieu de nous: le premier était un jeune homme fort beau, qui différait bien peu par la couleur des naturels du pays, dont il portait le costume; on le nommait *John. Singleton* et *Ritchett,* ses compagnons, avaient conservé des vêtemens européens. Ces trois hommes considéraient notre position comme désespérée; vivant dans l'île, sous le patronage de *Palou*, l'un des principaux chefs, ils étaient venus pour nous assurer des bonnes dispositions de cet important personnage.

Palou lui-même arriva dans la matinée suivante, et dès ce moment la scène s'anima autour de nous beaucoup plus que nous ne l'aurions désiré. Plusieurs centaines de naturels entouraient sans cesse le navire, ils échouaient, à mer basse, leurs pirogues sur le récif. L'espoir qui les avait rassemblés n'était que trop facile à deviner pour nous, et nous comprîmes dès-lors qu'au moment de la crise qui devait décider de nous, la mer ne serait pas notre ennemi le plus redoutable.

Le chef était venu dans une *baleinière* anglaise, qui lui appartenait; et sans doute il était fier d'une aussi belle propriété, car à peine avait-il fait connaissance avec nous, qu'il nous entraînait vers l'échelle, pour nous faire contempler son embarcation qui flottait près du bord, répétant sans cesse : *See my boat, very fine*, car il parlait un peu anglais. *Palou*, bien que d'une corpulence énorme, était pourtant leste et bien fait; on pouvait lui donner plus de quarante ans; un vaste jupon d'étoffe ceignait son corps; aucun ornement n'indiquait son rang, et il portait les cheveux entièrement ras. Un autre chef, d'un pouvoir égal au sien, l'accompagnait : c'était *Lavaka*, homme d'une grande taille, mais à l'air stupide et lourd. Une suite peu nombreuse de personnages secondaires monta à bord avec les deux chefs. A l'aspect de cette troupe, notre premier hôte, *Touboo-Dodaï*, parut abandonner ses prétentions au suprême pouvoir, il alla sans façon se placer aux derniers rangs de la suite de *Palou*, qui lui témoignait peu de considération.

La fortune avait mis dans nos mains de précieux ôtages; nous n'épargnâmes rien pour rendre leur séjour sur le navire aussi profitable pour eux, qu'il était rassurant pour nous. Jamais sauvages ne se virent char-

gés d'autant de richesses. Aussi les bonnes grâces de nos hôtes nous furent entièrement acquises, et si la perte du navire eût été consommée, nul doute que la protection de *Palou* n'eût amené le salut d'une partie de l'équipage.

Les chefs, lorsqu'ils n'étaient point en conférence avec notre commandant, passaient leur temps assis sur la dunette. C'est de ce poste élevé que *Palou* haranguait plusieurs fois par jour la meute avide de ses sujets, qui n'attendaient qu'avec impatience le moment où la mer les enrichirait de nos dépouilles. Souvent la voix du bon insulaire était tremblante et émue; et quoique les trois Anglais nous assurassent de la puissance illimitée de *Palou*, nous sentions que ce chef lui-même prévoyait une circonstance où tout son pouvoir serait débordé par l'ardeur du pillage qui animait cette multitude jusqu'alors obéissante.

Heureusement, comme je l'ai dit, nous n'eûmes pas à supporter une aussi cruelle épreuve. Lorsque *l'Astrolabe*, favorisé par un temps plus doux, vogua enfin loin de ces tristes récifs, les naturels prirent assez gaiement leur parti, et résolurent dès-lors de se procurer, par un commerce d'échanges, ces richesses tant enviées qu'ils avaient espéré acquérir à meilleur marché.

Cette résolution, toute à notre bénéfice, reçut bientôt son exécution. A peine l'ancre eut-elle touché le fond devant *Pangaï-Modou*, qu'une foule de pirogues environna la corvette, convertie dès ce moment en un vaste marché. Avant la fin du jour, elle se remplit de vivres excellens que les naturels échangeaient en profusion contre des bagatelles brillantes ou des objets d'une utilité plus réelle. En très peu de temps, la prodigieuse activité de ce commerce fit naître entre ces

insulaires et nous une intimité dont les deux peuples recueillaient également des fruits doux et solides.

Les habitans de *Tonga* observent religieusement l'usage, remarqué par les plus anciens navigateurs, de changer de nom avec l'ami qu'ils ont choisi; dès l'origine de nos liaisons, ils le mirent en pratique à bord. Les deux chefs *Palou* et *Lavaka*, qui depuis notre échouage étaient restés nos fidèles commensaux, avaient adopté des amis parmi nos officiers, et les gens de leur suite avaient aussi placé leurs affections parmi le reste de l'équipage. Pour moi, occupé presque tout le jour à dessiner les sujets variés qui se présentaient en foule, j'avais eu peu de relations particulières avec les indigènes, lorsque deux jours après notre ancrage, l'Anglais *Ritchett*, que j'avais eu occasion d'obliger quelquefois en renouvelant son acoutrement européen, m'aborda sur le pont, et me montrant un homme assis à l'écart sur le bastingage, me dit que cet homme voulait être mon ami. Je demandai à *Ritchett* quel était ce personnage que je n'avais pas encore aperçu parmi les autres insulaires. Oh! monsieur, me répondit l'Anglais, c'est un grand chef et un grand guerrier; cet homme est *le Napoléon de Tonga-Tabou.* A une aussi imposante dénomination, je ne balançai pas : je m'avançai vers le chef qui me tendit la main en souriant, j'appuyai mon nez contre le sien; je lui dis mon nom, il m'apprit le sien, et dès ce moment, je devins pour toute la population de l'île un autre lui-même. Mon nouvel ami se nommait *Tahofa.*

L'Anglais ne m'avait pas trompé; *Tahofa* jouissait réellement d'une autorité et d'un crédit fort étendus; nous en eûmes plus tard des preuves qui nous coûtèrent malheureusement trop cher. Ce chef, qui eut

une influence si fatale sur notre séjour à Tonga, pouvait avoir quarante-cinq ans; sa taille n'excédait pas cinq pieds trois pouces. Ses belles formes accusaient une grande vigueur musculaire; sur toute sa personne régnait une propreté remarquable; comme tous les insulaires, il portait autour des reins un large jupon d'étoffe d'écorce, sans aucun ornement qui annonçât son rang suprême. Sa figure imposante empruntait un caractère singulièrement noble d'un front élevé qui allait s'élargissant vers les tempes, et que couronnaient des cheveux bruns, rares et frisés. Son regard était doux et vif en même temps; ses lèvres minces et vermeilles affectaient souvent un sourire qui n'avait rien de franc. Enfin sa figure, sa voix insinuante, ses habitudes flatteuses, décelaient un homme infiniment plus avancé que ses compatriotes dans les voies de la civilisation, mais peut-être aussi de la perfidie. *Tahofa* était sans doute par sa bravoure le *Napoléon* ou l'*Achille* de ces parages, mais nous trouvâmes aussi en lui plus d'un rapport avec le *sage Ulysse*.

Dans l'état politique qui régissait alors *Tonga*, l'autorité suprême, partagée en apparence entre les trois chefs, se trouvait réellement réunie dans les seules mains de *Tahofa*. Lorsque les habitans de l'île eurent chassé la race antique de leurs rois, *Palou, Lavaka* et *Tahofa* furent conjointement investis de la souveraine puissance. *Tahofa*, doué de qualités guerrières, rendit au pays d'éminens services dans les combats, et dès-lors il s'éleva dans l'opinion des insulaires bien au-dessus de ses deux collègues, qui, à des goûts tout pacifiques, joignaient l'indolence et l'incapacité. Bien plus, par une politique qui dénote un degré peu commun d'intrigue et d'habileté, *Tahofa*, de-

venu père d'un garçon, réussit à le faire adopter par la *Tamaha*, mère du roi chassé, et la seule personne de la branche souveraine qui fût restée dans l'île. En vertu de cette adoption, nous pûmes voir le peuple de *Tonga*, et *Tahofa* lui-même, rendre humblement à un enfant de trois ans les honneurs dus au rang suprême et à la race vénérée des *Touï-Tongas*. On voit que pour un sauvage, *Tahofa* avait assez bien préparé l'avenir de sa famille.

N'était-il pas merveilleux de retrouver aux extrémités du monde, dans une île presque imperceptible sur la carte du globe, une parodie si vraie, si frappante des grands événemens qui, lorsque nous étions encore enfans, avaient agité l'Europe entière. Ainsi la mer du Sud avait aussi son *Napoléon*. Peut-être n'avait-il manqué au guerrier sauvage qu'un plus vaste théâtre pour remplir aussi un hémisphère de son nom et de sa renommée. N'est-il pas au moins étonnant de voir, aux deux points opposés de la terre, deux ambitions procéder par les mêmes moyens, et s'avancer vers un même but? Entre *Napoléon* et *Tahofa* la distance est énorme sans doute; mais aussi, entre la France et *Tonga-Tabou!...*

L'incognito de mon illustre ami ne fut pas longtemps gardé à bord : *Palou* le présenta au commandant comme l'un des trois chefs de l'île, régnant plus particulièrement sur le district de *Béa*, grand village fortifié dans l'intérieur des terres. *Tahofa* reçut, comme ses collègues, des présens considérables, et devint, ainsi qu'eux, habitant du navire.

Chacun des chefs de *Tonga-Tabou* entretient une cour fort nombreuse, qui, comme cela se pratique dans d'autres contrées, dissipe largement avec le maître

ce que le peuple récolte péniblement. Le nombre et le mérite personnel de ces courtisans rapportent au chef plus ou moins de considération; ils sont en même temps les conseillers et les gardes-du-corps du patron qu'ils servent; on les nomme *mataboulais*. Nos trois hôtes, qui ne quittaient pas la corvette, s'étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de ces *mataboulais*, de sorte que nous possédions une quantité de convives que nous fêtions de notre mieux, pour répondre aux politesses des chefs. Aussitôt qu'on avait desservi nos tables, les cuisiniers se remettaient à l'œuvre pour nos hôtes et leur suite; et ce n'était pas un spectacle peu récréatif pour nous que de voir ces messieurs assis gravement à table, imiter tant bien que mal nos usages, et se faire servir par nos domestiques, qui avaient ordre de ne leur rien refuser. Nous remarquions surtout le gros *Palou*, qui, ayant deux Anglais à son service, se piquait de savoir les belles manières, et qui, pour le prouver, tendait à chaque instant son verre, demandait du rum, et buvait tour à tour à la santé des convives, non sans faire quelques grimaces.

Pendant que nous menions à bord du navire cette vie tout à la fois tranquille et *confortable*, l'extérieur de la corvette offrait du matin au soir les scènes les plus variées. Dès que le soleil se montrait à l'horizon, une foule de pirogues nous entourait de toutes parts; les naturels qu'elles apportaient grimpaient aussitôt contre les flancs du navire, et, malgré la protection de nos filets d'abordage qui étaient constamment hissés, les factionnaires ne pouvaient qu'avec peine empêcher les plus entreprenans de s'introduire sur le pont. Un triple rang d'hommes et de femmes chargeait nos *porte-haubans*, et leurs cris assourdissans ne laissaient pas de nous

être parfois incommodes. C'était à travers les mailles du filet qu'avaient lieu ces échanges auxquels les indigènes et notre équipage se livraient avec une ardeur égale. Sans parler de l'extrême abondance des vivres que nous achetâmes, en peu de jours le navire fut rempli de curiosités, de coquilles, d'objets d'histoire naturelle, que l'équipage se procurait avec un empressement sans exemple. Les matelots, qui observaient le zèle infatigable de nos naturalistes, ne pouvaient se persuader que leurs collections n'eussent qu'une valeur purement scientifique. Dans l'idée qu'un intérêt plus réel s'attachait à des objets si soigneusement recherchés, l'équipage entier s'appliquait à en réunir la plus grande masse possible. Ces collecteurs éclairés travaillèrent de telle sorte, que, dans la suite du voyage, l'autorité des officiers dut arrêter cette fureur scientifique, et qu'on jeta quelquefois à la mer, au grand désappointement des propriétaires, une foule de ces ballots, qui encombraient réellement le navire.

Comme tous les insulaires de ces vastes mers, nous trouvâmes les naturels de *Tonga-Tabou* fort empressés de se procurer du fer; mais une marchandise dont nous ne soupçonnions pas l'importance acquit tout à coup une valeur incroyable chez ces peuples : c'étaient les perles de verre bleu clair. Il est impossible de se figurer avec quelle avidité cette précieuse matière était recherchée à *Tonga*. Je ne crois pas exagérer en assurant que celui qui chez nous donnerait des diamans pour des épingles, n'aurait pas plus de gens à contenter. Les colliers de verre bleu excitaient l'envie de tous les habitans, depuis les chefs jusqu'aux derniers rangs du peuple. Dès qu'ils s'étaient procuré ce trésor, ils le cachaient avec un soin extrême, et revenaient à

la charge pour tâcher d'ajouter encore à leurs richesses en nous offrant tout ce qu'ils pouvaient imaginer de plus tentant pour nous. Cette fureur d'acquérir nous valut quelques offres réellement singulières; mais il n'était rien dont un insulaire ne pût faire le sacrifice pour ces beaux colliers bleus. Combien n'en ai-je pas vu réunir à grande peine quelques bagatelles qui faisaient tout leur bien, et solliciter à ce prix un seul grain du verre tant désiré! Aussi de cet engoûment pour un objet particulier naissait-il une dépréciation considérable de tous les autres, et tel nous accordait pour une seule perle ce qu'il aurait refusé de livrer pour plusieurs ustensiles de fer d'une valeur incomparablement supérieure.

La plupart du temps je quittais, vers le milieu du jour, le bruyant bazar de *l'Astrolabe,* et j'allais chercher, au milieu des bois de cocotiers du voisinage, l'ombre, le silence et des sujets de dessins.

De Sainson,
Dessinateur de *l'Astrolabe.*

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Histoire. — Philosophie.

DU

GENRE HUMAIN

AUX GRANDES ÉPOQUES DE SON DÉVELOPPEMENT,

CONSIDÉRÉES SOUS LE POINT DE VUE

D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

PREMIER ARTICLE.

Le passé, c'est Adam, c'est le vieil homme. Le présent, c'est Jésus-Christ, c'est l'homme nouveau. L'univers ignore l'homme de l'avenir, l'homme du jugement, le dernier homme. Le berceau du monde est aussi le berceau de l'ancien homme; quand l'œuvre du christianisme sera accomplie, on creusera sa tombe. Vieillard de six mille ans, il végète dans l'Inde, à la Chine, dans la Tartarie, la Sibérie, parmi les

hordes de l'Amérique, de la Polynésie, de l'Afrique. Nos sectes philosophiques traînent à sa chaîne. Quant à nos niveleurs, à nos démagogues, ce sont les convulsions du vieil Adam à l'agonie.

Le Christ, c'est le nouvel homme. Avec lui commence et par lui doit se clore une ère de liberté encore peu comprise. Le Christ, c'est la route de la terre au ciel, c'est l'homme qui s'élance vers sa patrie céleste. Il arpente le globe comme l'Agrimensor romain, en *orientant* les cieux. Il l'explore dans toutes les hémisphères, domine partout la nature, la pénètre pour lui arracher des forces; il honore la terre, nourrice du vieil Adam; il la respecte, car elle l'a abreuvé du lait de ses mamelles; mais l'Église, à ses yeux, est la mère spirituelle du genre humain. Loin de toucher au but, le christianisme n'a pas encore achevé la moitié de sa course. A peine s'est-il emparé du moral de la société, à peine y a-t-il enfoncé son rameau sacré. Il enfantera des œuvres de charité qui ne portent pas encore de noms.

L'homme des temps à venir, l'homme appelé à accomplir le but de la création, se manifestera quand, uni au Christ, l'homme du présent se sera rapproché suffisamment, par l'action et par la pensée, de cette ineffable Majesté divine, qui l'avait *irradiée* dans le principe des choses. Sur la figure de l'homme fait à l'image de Dieu, s'est trouvé empreint l'éclat de la face du Créateur.

Le vieil Adam, c'est la nature *païenne*. Révélée sous les deux formes de la religion et de la philosophie, elle partage son existence entre deux époques fondamentales. Naïve et créatrice, héroïque et réformatrice, théosophique et sublime, la religion païenne,

dans les trois phases de son développement patriarcal, héroïque et théosophique, a montré de la force, une puissance suffisante pour nourrir et pour instruire le genre humain, une énergie substantielle. Synthétique et absolue, analytique et sceptique, expérimentale et rationnelle, la philosophie païenne a brillé des plus hautes facultés de l'intelligence; comme la religion, elle a réagi sur la législation et sur le gouvernement de l'Etat. Sous aucune de ces deux formes la nature du vieil Adam n'est en elle-même bonne; si le germe qui s'y trouve déposé engendre la vie, il ne conduit pas à l'immortalité, il donne la mort.

La *cosmogonie* est la religion de l'ère patriarcale. Manifesté au sein de la création, le Verbe, âme des êtres, s'incorpore à leur substance : doctrine d'où naissent ou des créations simples, mais sublimes, ou des créations colossales, qui se rattachent toutes également aux origines de la vie pastorale, agricole et industrielle des peuples. Les croyances de Bactres et celles de Babylone offrent les unes le premier, les autres le second de ces caractères. Que l'on compare les Védas, expression de la religion bactrienne, avec la théorie chaldéenne des Baalim, et l'on saisira la différence.

Dans les deux croyances la fatalité règne. L'homme déchu subit dans l'univers ses métamorphoses. Après avoir parcouru le cercle de la création, et suivi la voie de la pureté, l'homme pieux, selon les Védas, retourne au principe dont il est émané. Le gigantesque de la religion brahmanique est tempéré de grâce; une contemplation profonde y éclate; le labeur, accepté avec noblesse, repose sur la sainteté des devoirs, quels qu'ils soient. Toutes les créatures sont protégées par une égale tendresse. Le fils de Baal, au contraire, réclame la su-

prématie dans le monde terrestre et le monde céleste, au moyen des macérations qu'il s'impose. De l'excès de la pénitence, inspirée par le mépris le plus fanatique de la chair, il passe à la débauche la plus insensée, où cette même chair est idolâtrée.

Sept Manouantaras, sept grandes manifestations de l'homme (Manous); dix générations antédéluviennes, entre lesquelles se partagent ces Manouantaras : tel est le système brahmanique. L'homme de la dixième génération, le septième Manous, est placé, après le déluge, à la tête du renouvellement des êtres : fils du soleil, il noue son arche à Nau-Bandha, pic du Kashmir, à *l'amarrage du navire*. Les Pitris, les pères du genre humain, vivant sur les montagnes, sont calmes et majestueux; leurs petits-fils, moins imposans, descendent des hauts lieux, et suivent le cours du Sindhou, de la Yamouna, du Gange, dont ils peuplent les rives.

Dix générations occupent de même l'ère antédéluvienne dans le système chaldéen, où les Oannès se manifestent, comme les Manous de l'autre religion. Xixouthrus, dixième dynaste, débarque enfin sur une montagne de l'Arménie, et le monde est repeuplé par les créatures sorties de son arche.

La religion médo-persane ne nous est pas parvenue sous sa forme originelle. Antagoniste de la religion des Brahmanes comme du culte des Chaldéens, Zoroastre fut un réformateur; sa langue, le zend, est un dialecte du sanscrit, comme l'ont prouvé MM. Leyden, Burnouf, Lassen, Olshausen. C'est une démonstration de la vérité de l'hypothèse, qui fait du sanscrit la langue originelle de la Bactriane, avant que le peuple qui parlait cet idiome n'émigrât dans l'Inde, et que le zend demeurât pour le remplacer. L'origine védaïque des

parties véritablement primitives du système de Zoroastre brille non-seulement dans une foule d'hymnes et d'invocations, dans le rituel et la liturgie des livres composés en langue zende, mais elle éclate encore dans la tradition persane sur l'ère des Pishdadiens, rois justes, qui sont les Manous de la doctrine brahmanique. Dshemshid ou Achaeménès est le dernier de leur race; l'invasion chaldéenne ou assyrienne met fin à son règne.

Les Hébreux ont suivi une tradition particulière, par rapport aux événemens du monde antédéluvien, tradition qui contient les grands traits de l'autre doctrine, mais nous n'en possédons qu'une aride nomenclature. Déterminer le sens de ces époques et générations est un travail difficile.

Si les Hébreux semblent avoir puisé à la source chaldéenne, les Mèdes et les Persans à la source bactrienne, les pontifes de Memphis et les Pharaons de Thèbes ont hérité de ces inspirations à la fois. Une colonie de Brahmanes et de Kshatriyas, originaire de la Bactriane, se rendit, selon notre hypothèse, des hautes régions du Candahar dans les vallées du Sindhy, en suivant le cours de l'Indus jusqu'à son embouchure, occupant, pendant long-temps, cette plaine fertile. Forcée de s'expatrier par suite peut-être des réactions de la primitive domination assyrienne, cette colonie franchit la mer des Indes, car la navigation fut très-ancienne entre l'Inde et l'Éthiopie. Elle importa sa civilisation dans Méroë, la ville coushite, et jeta les fondemens de Thèbes dans la terre des Mizraim, de la race mélangée. Il est remarquable que le mot Misra signifie la même chose dans l'idiome des Brahmanes. Nul pays ne ressemble plus à l'Egypte que le Sindhy, qui en est comme une reproduction. Ces suppositions, en appa-

rence hardies, expliquent seules de frappantes concordances. Isvaras et Isi (Osiris et Isis) étaient les dieux de cette colonie, ce qui suppose une profonde altération de la religion védaïque, l'incorporation du culte de Baal à la secte sivaïte. Dans l'ancienne Égypte, le sanscrit a été absorbé par la langue des indigènes, et ne s'est conservé que dans des mots isolés de la langue sacrée. D'autre part, ce pays a subi de fortes influences cushites et assyriennes. La vieille chronique de cette terre du mélange des races énumère les dix générations antédéluviennes.

Si l'on avait placé, il y a quarante ans, le berceau des Pélasgues (Grecs et Sicèles ou Latins) dans le voisinage de la Bactriane, cette supposition, dont la vérité est aujourd'hui démontrée, eût été alors rejetée. Pour savoir à fond le grec et surtout le latin, qui renferme les vieilles formes pélasgiques, la connaissance du sanscrit est indispensable.

Ce n'est pas la seule langue de l'Europe primitive qui présente ce phénomène. Plus *sanskrit* encore, s'il est possible, que le latin, le lithuanien renferme en outre les plus vieilles formes de la langue latine. Idiome embarrassant, on l'a ballotté pendant long-temps entre le gothique et le latin, le grec et le slave. C'est cependant une langue mère, une des plus curieuses de la haute antiquité : terriblement négligée, elle a beaucoup perdu; mais sa physionomie recèle les traces de sa beauté primitive. Les Rask, les Vater, les Bopp, les Grimm, l'élite des philologues danois et allemands, lui ont rendu hommage.

Allié au lettonien, au livonien, cet idiome se rattache à l'ancien prussien, mort aujourd'hui, mais conservé dans quelques écrits. Tous ces dialectes appartien-

nent à la même *couche de formation* que le grec des Pélasgues et le latin des Sicèles. Il y a eu un temps où ils ont vécu dans la connexité la plus intime avec le sanscrit, leur proche parent.

La migration, qui a porté d'Orient en Occident les peuples qui se servaient de ces idiomes, remonte à une époque très reculée. Leur position géographique nous prouve qu'ils ne sont pas venus par la route des Asi, des Gètes et des Daces, en longeant l'Oxus, le Jaxartes, le Tanaïs. Ils ont envahi notre continent par le Bosphore de Thrace, et non pas en franchissant le Borysthène et le Danube. Disons un mot de la direction qu'ils ont dû prendre.

Quand le sceptre de Babylone passa dans les mains de Ninive, les armes de cet empire se montrèrent en deux directions : d'abord, du côté de l'occident, contre la Médie et l'Arménie, ensuite du côté de la Bactriane. Les peuples de la Médie, de l'Arménie et de la Phrygie, parlant des langues parentes de celles des peuples de la Bactriane, descendaient avec eux d'une souche commune. Deux routes établissaient des communications entre les deux empires ariens; la Bactriane, à l'est, étant une région arienne, comme la Médie et l'Arménie à l'ouest. L'une de ces routes se dirigeait de la Bactriane vers l'Hyrcanie, puis allait au sud de la mer Caspienne, par le Mazanderan et le Ghilan, région des Cadusii et des Géli. Passant entre la Géorgie et l'Arménie, elle tournait ensuite vers les bords du Pont-Euxin, et longeait cette mer jusqu'au Palus-Méotis, où elle atteignait successivement les embouchures du Tanaïs et du Borysthène. L'autre route, allant de la Bactriane, par Hérat ou Aria, dans une direction méridionale, vers la Parthyène, traversait les portes cas-

piennes, et passait par les grandes villes commerçantes de la Médie et de l'Arménie, d'où elle aboutissait au Bosphore de Thrace. C'est la route des Pélasgues que nous rencontrons en Thrace et dans la Phrygie, avant qu'ils aient occupé la Grèce méridionale. Ils s'établissent d'abord dans la Macédoine, l'Epire et la Thessalie; de ces régions du nord, les Pélasgues-Sicèles ont passé en Italie, en suivant les côtes de l'Epire.

Les ancêtres des nations lithuaniennes ont dû vivre du côté des embouchures du Danube. Plus tard, nous y rencontrons des peuples à l'origine médique, les Agathyrses, les Neures et les Géloni, qu'Hérodote place en Transylvanie, en Galicie, en Podolie et dans l'Ukraine. C'est la branche primitive de la grande nation des Gètes ou Daces, dont le corps principal s'est transporté d'Asie en Europe, dans un âge postérieur, après avoir franchi l'Oxus, le Jaik, le Volga et le Tanaïs. Les Thyrses ou Géloni, Gètes primitifs et contemporains des Pélasgues, paraissent se rattacher aux Cadusii et Geli du Ghilan, du Mazanderan, et des bords du Pont-Euxin.

Ces Thyrses et Géloni ressemblent à deux castes appartenant à un seul et même peuple. Le mot *thyrse* ou *thurse*, qui reparaît chez la branche tyrsénienne des Pélasgues, comme parmi les Thurses de la fable scandinave, ancêtres des Jets ou des Jots, appartient à la langue sacrée. Les Gèles ou les Géloni, chez les Pélasgues, sont les illustres, les splendides, les guerriers, célèbres plus tard comme Hellènes, et Hérodote compare à ces primitifs Hellènes cette branche des Géli ou Géloni, qui s'était réfugiée chez les Budini, dans les environs de Moscou. Le père de l'histoire concluait à tort de la ressemblance des dénominations à l'identité des peuples.

Les Pélasgues (Grecs et Latins), les Agathyrses et

les Géloni (branches primitives du peuple Gète), adoraient les dieux de la religion brahmanique, les Devas, ou Visva-Devas, à leur tête Maha-Devas, le grand dieu, surnom antique de Brahma, de la grande âme, et donné postérieurement à Siva. Les dieux, ce sont les forces et énergies divines, qui opèrent dans l'œuvre de la création; ce sont aussi les élémens. Le *Deus* des Latins et des Aeoliens, le *Dios* grec et le *Zeus* hellénique, se retrouvent dans le *Deivs* ou *Dievas* des Lithuaniens. Contre ces dieux le réformateur Zoroastre s'insurgea, les traitant de divs ou de démons.

Des traits particuliers au sivaisme se découvrent dans ces antiques religions occidentales, qui n'ont pas conservé le caractère védaïque dans toute sa pureté. On y distingue cette croyance aux puissances néfastes, ce pouvoir de la magie, inhérent aux doctrines sur les Rakshasas et Pisachas de la religion brahmanique.

La religion patriarcale émane ainsi d'un double empire exercé par les peuples dominant à Bactres et à Babylone. Avant l'agrandissement de la domination assyrienne, il y avait paix et commerce entre ces peuples. Babylone était le centre d'une civilisation coushite, qui embrassait la Perse méridionale, le Kerman, le Fars, le Chousistan, la Susiane, pays envahis par les Céphènes ou Perses, à la chute de la primitive monarchie assyrienne. Les Coushites, s'étendant dans l'Arabie-Heureuse, à Meroë et en Abyssinie, dominaient la navigation du golfe Persique et de la mer Rouge. Ils assujettirent les tribus syriennes et araméennes du nord, circonstance à laquelle il faut attribuer ce phénomène de l'identité des langues coushites avec les langues syrienne et araméenne. Un vaste idiome s'ébranchait en de nombreux dialectes, de Babylone vers l'Abyssinie,

l'Arabie, le Canaan, vers une partie de l'Asie mineure, qu'occupèrent jadis des nations araméennes, repoussées par les Pélasgues et les Phrygiens. Dans le Kurdistan seul commence l'idiome indo-persan. Quant aux Phéniciens, ce sont des Coushites expulsés par les Céphènes, conquérans du golfe d'Oman, et qui transportèrent la langue, le culte et la civilisation de Babel sur les côtes de la Méditerranée.

L'histoire de l'extension de la race coushite est inconnue, mais nous pouvons l'étudier dans les établissemens des peuples. Elle a paru dans le Sindhy, en remontant jusqu'au Moultan; elle semble avoir existé dans le Cutch (Cach'ha), le Guzurate et la péninsule indienne, avant que le peuple, dont le sanskrit était l'idiome, eût pris possession de ces contrées. La lutte de Vishnou et de Bali, lutte dont le Moultan, le Guzurate et le Décan sont successivement les théâtres, indique les primitifs efforts de la race brahmanique pour arracher ces établissemens aux Coushites.

La sphère de civilisation qu'embrassait l'empire bactrien n'était pas moins grande. Depuis le Candahar, le Caboul, le Sedgistan, le Khoraçan ou l'Ariane, jusqu'à Balkh, la Sogdiane et la Transoxane, depuis les montagnes du Pandjab, le Cashmir, le Badakshan, jusqu'en Ferganah, à Khoten, à Yarkhand, à Kashghar, à Acsou, à Hami, sur la route des Sères, agissait un principe de colonisation bactrienne : partout les idiomes indo-persans s'y sont embranchés. Là sont les régions de l'or et des pierres précieuses, là est la plus antique exploration des mines. De toute antiquité, la spéculation mercantile des nations méridionales s'est dirigée de ce côté.

L'empire de Ninive s'éleva sur les ruines de Baby-

lone. Cette domination, à moitié chaldéenne, à moitié syrienne, dut son origine à l'envahissement de l'Assyrie par les Coushites. Comme celle de Babylone, la grandeur de Ninive est attestée par les monumens. Une reine qui se para des insignes d'une déesse, de la Baaltis ou puissance femelle, invoquée dans la religion syro-coushite, la fameuse Sémiramis, combattit les peuples de l'Arménie : la cité de Van, dans ses gigantesques ruines, porte encore le nom de Shamiramikert, ville de Sémiramis. Le savant voyageur M. Schulz y a copié des inscriptions nombreuses; mais l'Assyrie et la Médie renferment encore d'autres monumens du genre colossal, qui attestent la puissance de cette domination ninivite.

Bactres succomba devant Ninus l'Assyrien. Le nom de l'Indien Stabrobates, qui combattit Sémiramis, est, en sanscrit, Sthawarapatis, roi des régions terrestres. A part l'élément égyptien qu'elles renferment, les conquêtes fabuleuses de l'ancien Sésostris ne me paraissent, en partie, contenir autre chose que l'histoire de l'envahissement de la Bactriane par Ninus. Ces traditions, la colonie sindhienne dont j'ai précédemment parlé, et qui se composait des ancêtres des Pharaons et pontifes de l'Égypte, les aura importées de la haute Asie, pour les incorporer à sa propre histoire, sur laquelle les Grecs ont brodé tant de fables.

Les Brahmanes donnent le nom de Cousa à une grande partie de l'Occident, dénomination qu'ils étendent de la Perse méridionale jusqu'à l'Arabie et une portion de l'Afrique. Dans une de leurs plus anciennes fables, ils chantent la guerre des Devas et des Daityas, Dieux et Titans, qui, se disputant la possession du monde, recherchèrent la *boisson de l'immortalité*. Offrant du vin et des liqueurs fortes aux Daityas, leurs

rivaux les trompèrent, et s'approprièrent l'autre boisson. De là, le nom de Souras, donné aux Devas parce qu'ils avaient goûté de ce qui donne la vie éternelle, et le nom d'Asouras, donné aux Daityas, qui en avaient été privés. Le grand Bali (Maha-Bali) commandait les Asouras, dont je suis bien loin de faire des Syriens ou Assyriens; mais le nom de *Bali* indique le culte et la puissance de *Bal*. Ce Bali enleva à Vishnou la Terre, son épouse, la bienheureuse déesse de l'abondance, mais Vishnou la délivra. Fable abondante en symboles, et qui n'en a pas moins un fondement historique dans le combat entre deux sectes ennemies. C'est un conflit des religions chaldéenne et bactrienne.

Entre la conquête et l'affranchissement de la Bactriane, s'écoule une époque où se forment ces nombreuses croyances du Caboul et du Candahar, que les Brahmanes et les Kshatriyas ont propagées dans l'Inde. Ce sont les cultes de Siva et de Vishnou, c'est surtout le culte de la divinité femelle qui se manifeste, soit dans la religion de Siva, soit dans celle de Vishnou. Le sivaïsme, plus ancien que les autres systèmes, a enté sur la doctrine bactrienne celle des Coushites; il se transforma à l'infini dans son siége primitif, au sein des montagnes du nord de l'Inde, depuis le pays de Kashmir jusqu'aux sources de la Yamouna et du Gange. Modifié par des croyances locales et une nature tropique qui contraste avec celle de l'Himalaya, le sivaïsme des monts Vindhya et de la Péninsule porte un tout autre caractère.

L'opposition de la religion védaïque contre le sivaïsme a dû éclater dès une très-haute antiquité. Obligés de capituler, les Brahmanes conservèrent les Védas, mais le culte public de Brahma fut aboli, et remplacé par

le culte de Siva, qui, sous le nom de Mahadevas, devint un dieu brahmanique. Contre la religion de Siva, celle de Vishnou fut organisée par réaction; et le sivaïsme ayant succombé après de longues luttes célébrées dans les épopées indiennes, les Brahmanes se firent sectateurs de Vishnou, pour s'emparer de la société sous cette nouvelle forme. Du sein de la religion de Vishnou s'est développée la croyance de Zoroastre, dans un violent esprit d'opposition contre le brahmanisme tout entier.

Le sivaïsme a envahi l'Occident, sous les deux formes de l'adoration d'un dieu et d'une déesse, représentant le pouvoir mâle et femelle. En Arménie, dans la Phrygie, dans la Thrace brygienne ou phrygienne, en Macédoine, en Épire, partout fut célébrée une déesse du genre de Cybèle, un dieu pareil à Bacchus ou Sabazius, le Baghas de l'Inde, le Bog des Slaves. Ce dernier culte s'est postérieurement uni aux croyances dionysiaques, particulières aux Thraces de la Béotie.

Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre la filiation d'une foule de doctrines qui rapprochent le culte pélasgique de Déméter, ou Géméter, du culte de la Sacti indienne. Le pur et le primitif semblent s'y identifier aux combinaisons mystiques d'un sivaïsme gigantesque. Qu'il nous suffise d'indiquer les courses de Déo ou de Gé, appelée Méter, la mère, et qui, semblables aux courses d'Isis, ont un type commun dans celles de Devi ou Isi, la *Matri Devi,* la déesse mère, modification indienne de la déesse Syro-Coushite.

L'ère héroïque, où tout est divisé, commence à se détacher de l'ère patriarcale, où tout est un. Son principe, c'est la guerre assyrienne et la résistance contre l'oppression, où se développa le génie des plus nobles

nations ariennes, peuples cavaliers aux mœurs chevaleresques, qui adorèrent la déesse syrienne sous une forme nouvelle. Elle se manifesta en héroïne. Ce ne fut plus la nourrice universelle, la déesse de la naissance et de la mort; ce fut une vierge sévère, Coumari, portant la lance, et qui donnait son nom au territoire où elle fixait ses armes. Une portion de l'Inde des Kshatryas s'appelait Koumari. La géographie des Pouranas place un Coumarica-Chanda au nord-ouest, là où nous rencontrons un peuple de Chomares sur le Jaxartes. Coumari était sœur du dieu de la guerre, Coumara ou Scanda. Elle s'appelait Asa-Devi, déesse *Asa*, et Jayini-Devi, déesse de la victoire. Les prêtresses d'Asa-Devi ou de Coumari, les *Strirajas*, femmes-rois, ou Amazones, portaient les armes. Deux branches des Kshatryas du Pandjab, qui s'étendirent peu à peu dans l'Inde centrale et méridionale, les Courous et les Yadous, étaient sectateurs d'Asa-Devi, et avaient, dans leurs rangs, des Strirajas, femmes armées. L'empire de Coumari se terminait au cap Comorin, lieu jusqu'où s'étendaient ses conquêtes. Scanda ou Kartikaia subjugua l'île de Ceylan. Cet ancien dieu de la guerre succomba, dans l'Inde, devant les dieux héroïques de la religion de Vishnou, qui lui étaient opposés. Il lança son épée dans le pays de Crauncha, au nord-ouest, où il est, dit-on, encore adoré sous forme de l'épée.

Des Amazones ont régné sur les Saces, les Massagètes et les Sarmates. Les familles guerrières des Scandinaves s'enorgueillissaient de leurs Skioldmôer, filles du bouclier, formes terrestres des Valkyriur célestes, qu'Othinn envoyait aux héros qui succombaient sur le champ de bataille. Au Palus-Méotis était la Cimmérie, autre terre de Coumari, où la vierge sanglante rece-

vait des victimes au bord d'un précipice de la Tauride. Kimméris, en langue thrace, comme Coumari, en langue indienne, veut dire la Terre. Chassée par les Gètes, une partie des Cimmériens envahit la Thrace après la guerre de Troie, et des bandes de Thraces-Phrygiens ou Brigiens se retirèrent en Phrygie, leur ancienne patrie. La Lydie fut également inquiétée par les Cimmériens. Là vivaient des Ases-Maeoniens, et parmi eux, des Amazones, dès avant la guerre de Troie.

La Cimmérie a été la mère commune de plusieurs grandes nations de l'Occident, qui se retirèrent au nord et à l'ouest, lorsque la puissance cimmérienne succomba totalement devant l'invasion des Nomades cavaliers, originaires de l'Oural, pays dont sortirent les Huns dans la suite des temps. Il est probable que les nations germaines auront donné à ces peuples le nom de Scythes, ou d'archers, à cause de leurs armes. Skytha veut dire archer en vieux allemand; ce nom fut recueilli par les Grecs.

Les Kymri ou Kymro-Belges, qui bouleversèrent l'Europe celtique, et furent cause des migrations de la race gauloise, semblent être les Cimmériens, chassés par les Scythes. Bien plus tard, nous rencontrons les Cimbres, peuple affilié aux Teutons, et qui, parmi les Germains, a pu devenir germanique. Leurs courses héroïques forment l'avant-scène des événemens de l'Europe moderne, car d'eux date l'apparition des peuples de l'Allemagne, qui commencent à peser dans la balance des destinées.

Bien des siècles avant qu'il fût question de l'envahissement de la Cimmérie par les Scythes, il existait, dans le voisinage de la région cimmérienne, un pays

d'Asia, sur les bords du Kouban, et une nation des Ases, dans la cité des Aspourgitans. Strabon, à la vérité, nomme ceux-ci pour la première fois, mais Eschyle parle déjà de l'Asia, qui s'étend du Bosphore jusqu'au Caucase : c'est le Sindiké, contrée fameuse pour son commerce et sa fertilité. Il y avait aussi un pays d'Asia dans la Lydie, où régnait Men sur les Méoniens, où Kotys fut roi, où nous avons reconnu les Amazones. Ces deux contrées, l'Asia qui s'étendait entre les embouchures du Kuban et du Tanaïs, et l'Asia lydienne, furent occupées très-probablement par un seul et même peuple dont les traces ont disparu.

La déesse Asa était partout adorée dans les contrées de la Bactriane et de la Transoxane. Ashpourkan, la cité d'Azburg, s'élevait entre Balkh et Badakshan, et porte aujourd'hui le nom défiguré de Shibbergan. La fable héroïque persane parle de la cité d'Azburg. Elle est, entre autres, le but de l'une des expéditions du héros Rusthem, qui se propose de combattre le Div Sefid, le démon blanc, près de la montagne d'Azburg, où le soleil se couche. Toute la Sogdiane a été occupée par les Asi ou Asiani, que les écrivains chinois ont connu deux siècles avant l'ère chrétienne.

Nous sommes entrés dans une série d'événemens d'un tout autre caractère que ceux de l'ère primitive. La cosmogonie cesse d'être religion exclusive. Le Verbe n'est plus exclusivement adoré comme un dieu sacrifié, son propre pontife et sa propre victime, Dieu créateur et Dieu créature, manifesté dans le *kosmos,* dans l'univers. Le *logos* s'incarne sous forme spéciale, se dit libérateur, héros : il se révèle comme homme. Ce caractère, qui a peine encore à s'individualiser dans le

sivaïsme, se montre avec éclat dans la religion de Vishnou.

Deux fois Vishnou s'incarne comme héros dans la race des Kshatriyas : à Ayodhya d'abord, en la personne de Rama, à Mathoura ensuite, dans celle de Crishna. Conquérant du Décan et de l'île de Ceylan, Rama chasse le dieu Scanda et les guerriers sivaïtes. Tel est le sujet du *Ramayana,* épopée sublime. En sa qualité de Crishna, Vishnou prend parti, dans une guerre civile, pour la ligue des Pandous, qui embrassent sa doctrine, contre la ligue des Courous, sectateurs de Siva; puis il promène les Pandous en triomphateurs dans une grande partie de l'Inde. Tel est le sujet de l'autre épopée, non moins grandiose, le *Mahabarata.*

Les Kshatriyas, tels qu'ils apparaissent dans le *Mahabharata,* sont pleinement émancipés de la tutelle sacerdotale; ils marchent sous les bannières d'une religion héroïque qui, ayant, à la vérité, été adoptée par les Brahmanes, a revêtu des formes et un caractère étrangers à son origine. Tous les peuples de l'Inde septentrionale étaient engagés dans cette guerre, source d'émigrations nombreuses, et qui certainement ne fut pas sans importance pour les destinées des tribus héroïques de la Transoxane, dont les rapports ont été des plus intimes avec les Kshatriyas de l'Inde.

La réforme de Zoroastre est évidemment émanée de la religion de Vishnou, et, de tous les dialectes du sanskrit, le zend est celui qui se rapproche le plus du souraséni, parlé à Mathoura, lieu où Crishna s'est manifesté. Sourya, surnommé Mahat, le grand, le divin soleil; en zend, Ahouro Mazdaë; Hormisdas ou Oromaze chez les Grecs, Or-Muzd dans la défiguration du persan moderne; tel est le dieu invoqué par Zoroas-

tre, qui plante à Bactres un cyprès comme emblème de la liberté. Partout perce chez lui le sectaire d'un puritanisme extrême. Il outre le respect pour la sainteté des élémens, que la religion védaïque avait fortement recommandé; et pour ne pas souiller la terre virginale, l'onde des ablutions, la flamme sacrée, il ordonne que l'on expose dans l'air les corps des morts, pour y être dévorés par les oiseaux de proie, exagération qui s'éloigne totalement de la naïveté antique.

Féridoun, le héros de cette réforme, le Treoteono des livres zends, renverse l'empire coushite, et attache Zohak ou Azdahak (Ajtahak, Astyages), le roi des serpens, au pic de Damavend, supplice qui rappelle celui de Loki, dieu scandinave, enchaîné à une haute montagne au moyen de serpens dont les Ases l'enlacent. A la chute de la domination assyrienne, les Céphènes sortent du Capisayana, région de Caboul, où règne Caicaya, suivant le *Ramayana,* et Asvapati, le roi cavalier, d'après les Védas : les Grecs parlent de ces Céphènes, de leur roi Céphée et de son gendre Persée. Mais le héros argolien n'a été assimilé aux Céphènes qu'à cause de son nom, car les Céphènes sont les ancêtres des Perses, et Persée n'est en aucune façon un Persan. Les Céphènes envahirent la contrée des Coushites, le Fars et le Kerman, d'où sortirent, par la suite des temps, ces Persans qui mirent une fin à la domination médique. Ont-ils été plus loin? les retrouve-t-on dans la Palestine, en Égypte? Est-ce l'influence de leurs doctrines sur la croyance des Pharaons, qui a fait que Typhon a été opposé à Osiris, comme Ahrimane l'est à Ormouzd? ou cette opposition appartient-elle aux derniers temps de la religion égyptienne, quand la doctrine persane y avait pénétré par la conquête de

Cambyse ? Questions que nous laissons indécises.

Les Céphènes, qui restèrent dans leur ancienne patrie, sont les Rousthémides de l'épopée persane; ils habitent le Sedjistan, aux confins du Caboul et du Candahar. Ces chants de Rousthem, conservés dans le *Shahnameh*, respirent une haute énergie, une sublime beauté morale, mais ce n'est qu'un reflet de la poésie héroïque ancienne que nous ne possédons plus. Ferdoucy, compilateur enthousiaste de ces nobles traditions, les a mises en rapport, tant bien que mal, avec les événemens de la monarchie des Mèdes et des Persans, tel qu'il a pu les recueillir de vive voix ou dans les écrivains musulmans. Le grand objet de la politique de Zoroastre, qui se liait à son culte d'une manière intime, c'était la conservation de la pureté de l'empire iranien, empire fondé par Féridoun, et exposé aux attaques des peuples du nord, compris sous le nom de Touraniens. Or les Rousthémides étaient, suivant Ferdoucy, la sentinelle vigilante des frontières, observant l'Inde à l'orient, et le Touran au nord.

Souvent les anciens nous entretiennent de ces guerres des Cadusii et Geli contre les Mèdes, des Saces et Gètes contre les Persans. Là coulait une source d'actions magnanimes, de pensées héroïques, imparfaitement transmise jusqu'à nous. Il ne faut pas confondre ces invasions avec la grande invasion scythique au temps de Cyaxare, celle-ci étant due aux nomades de l'Oural, qui bouleversèrent l'empire cimmérien, et pénétrèrent dans le Caucase, où les Lesghis paraissent leurs débris. A la tête de ces nomades brillait une race illustre, la horde royale, de souche étrangère au gros des Nomades, et probablement alanomédique, car tous les noms propres des rois Scythes se laissent expliquer par la langue des Mèdes.

Mais les Touraniens, dont je viens de parler, appartenaient à la grande famille des Kshatriyas de la région arienne, famille originaire des contrées au sud du Paropamise. Ces Asvapatis, comme on les nommait en sanscrit; ces Aspiens, comme l'on disait en langue zende, étaient les Ariaspes ou Arimaspes, les cavaliers de race arienne. Ils portaient encore, dans la langue indienne, le nom de Tourangamas ou Haihayas, mots qui signifient cavaliers. Ces Ariaspes ou Arimaspes (les Maspiens d'Hérodote), avaient fait d'anciennes incursions dans l'Inde, de concert avec les Sakas, les Pahlavas, les Paradas (Saces, Parthes et Mèdes). Jusqu'au règne de Sagara, ils avaient inquiété le royaume naissant d'Ayodhya, et les Haihayas, après avoir formé des établissemens dans l'Inde centrale, s'étaient même affiliés dans la race des Courous et des Yadous.

Repoussés de l'Hindoukoush et de la Bactriane, reconstitués dans la Transoxane, ils revenaient aux contrées de leur berceau, dont les richesses les attiraient. De là l'illustration des exploits des Arimaspes contre les griffons, oiseaux gardiens de l'or, qu'ils avaient arraché aux Nagas ou Danavas, aux serpens couchés sur ce métal des régions sauvages; fable guerrière à laquelle on a imprimé une profonde signification morale, quand on a vu l'héroïsme boire à la source empoisonnée de la magie et des sombres crimes, succomber à la soif de l'or, qui pousse les hommes à la démence et provoque de cruelles désunions au sein d'une seule et même famille. On retrouve cette fable parmi les nations germaines, où elle est le fondement de toutes les créations de la muse épique. Les Grecs la font recueillir par le fameux Aristée, qui chanta les Arimaspes, après avoir voyagé dans leur pays. C'est là, sans con-

tredit, l'épopée originale des peuples du Touran. Elle a passé par bien des siècles, par bien des peuples, par bien des événemens, avant de refleurir dans les poèmes gothiques et l'épopée sicambre, renfermée dans la Volsunga-Saga scandinave, à laquelle se rattache le poème des Nibelungen.

Les grandes apparitions de la vie héroïque des Hellènes rappellent par des traits profonds, particuliers à la constitution la plus intime de la société héroïque, les apparitions non moins grandes de l'existence chevaleresque païenne des Kshatryas de l'Inde, des Pahlavas de la Médie, des Skjoldungs de la Scandinavie, des Wodenungs saxons, des Amales gothiques, des Volsungs francs, ancêtres des Mérovingiens. L'héroïsme, quand il revêt la forme de l'enthousiasme sivaïte, est plus colossal, plus sauvage : les guerriers d'Othinn ont cette terrible empreinte. L'héroïsme de la religion de Vishnou est plus doux, plus noble, plus pur; un reflet semble en rejaillir sur la famille des Amales. Le grand éclat que jeta la race éolienne dans la Grèce héroïque, la splendeur de la maison des Minyens, célèbres comme Argonautes, n'est pas même obscurci par l'éclat plus vaste encore de la race achéenne, illustrée par la guerre de Troie. Mais la plus sublime beauté morale qu'ait atteinte l'héroïsme grec, est exprimée par l'Héracléide dorienne, où se manifeste l'idéal d'un Hercule, qui n'est pas celui de la Béotie, ni le fils vulgaire de Héré, mais qui résume en lui cette noble existence dorienne, tant admirée et si magnifiquement imitée par Pythagore.

Ce phénomène si beau de l'héroïsme dans le monde antique, a, si l'on veut, étouffé bien des germes de civilisation, provoqué de grands excès de barbarie; en revanche, il a avancé les affaires du genre humain,

anéanti l'esprit de tribu, le génie isolé de la vie patriarcale, engendré un caractère public et national, propre aux conquérans, qui se maintenaient dans leurs conquêtes par un appel constant au patriotisme de leurs membres, à la hiérarchie d'ordre militaire, et à l'égalité fraternelle qui régnaient dans leurs rangs, enfin à l'unité politique d'un puissant empire. Il a enflammé dans l'homme l'esprit d'indépendance, il l'a ramené à l'action libre, à laquelle, jusque-là, il était demeuré étranger. Enfin l'héroïsme a sorti l'homme de la sphère des méditations, pour l'entraîner dans le cercle des affaires.

Cependant la religion héroïque n'offre, comme religion, aucune solution à l'intelligence, car elle organise le combat, et non pas la victoire. Pour présenter cette solution, il faut que le Verbe, devenu homme, ramène à lui l'humanité souffrante, et la conduise au fond des cieux. Mais, si le système des deux principes, en attaquant la fatalité, brise son joug, et tend à renverser l'institution des castes héréditaires, cette organisation de la société primitive en professions enchaînées à certaines formes de l'existence ; il n'en élève pas moins une autre barrière entre les vainqueurs et les vaincus, barrière inconnue précédemment, où la nature, et non pas l'homme, enchaînait la liberté. C'est cette distinction des deux races qu'une troisième forme de la religion païenne a été appelée à effacer, en choisissant ses élus dans toutes les classes de la société indistinctement, et en descendant jusqu'à l'esclave, pour rehausser en lui l'humanité. Cette croyance n'admet pas deux cieux, le ciel des vainqueurs et le ciel des vaincus ; elle n'institue pas deux banquets différens de la vie divine, où les tables sont dressées, dans l'un pour les seigneurs, dans l'autre pour les esclaves.

Le *logos*, l'esprit divin, se manifestait, dans la religion héroïque, isolé du *kosmos*, de l'univers, et, incarné en demi-dieu, combattait à la tête de l'humanité guerrière, contre les puissances du *kosmos*, les liens de la nature fatale et nécessaire. Ce n'est pas à l'humanité altière, superbe et militante, c'est à l'humanité souffrante, modeste et humble que s'adressent les *théosophes* du paganisme, à l'humanité esclave. Ils présentent la vérité sous une forme conciliatrice, et ramènent, par la contemplation, le *kosmos*, ou l'univers, dans le sein du *logos*, de l'intelligence suprême : la religion patriarcale, au contraire, nous montre le *logos*, l'esprit de Dieu, *démembré*, et, pour ainsi dire, incorporé au Kosmos dans toutes ses parties, enchaîné dans la masse de la nature. Le nouveau dieu de la théosophie enseigne l'*immortalité* en sa personne, et a pour mission de ramener l'humanité au principe dont elle était émanée. Jadis sainte et sacrée, quoique malade et déchue aux yeux du sage de l'ère patriarcale, qui admettait la transmigration des âmes ; combattue ensuite par l'homme de l'ère héroïque, comme une puissance magique et démoniaque, la nature est, pour le théosophe, une vile matière : ainsi le paganisme achève le cercle qu'il avait à parcourir, en partant de l'adoration de la nature pour arriver à son mépris extrême. Quand, dans un âge avancé, les pontifes de cette théosophie ont atteint à la sommité de leur existence, elle les exhorte à se livrer vivans aux flammes, pour remonter vers cette divinité suprême dont ils se disent les révélateurs. L'idolâtrie du *logos* se consomme dans leur personne, comme l'idolâtrie du *kosmos* avait été consommée dans la personne des pontifes des premiers âges du monde.

Le bouddhisme est la plus remarquable production de

cette croyance, mais n'en constitue pas la souche primitive : ce tronc, d'après les traditions indiennes, subsiste dans le pays des Sacas ou Saces. De cette contrée étaient venus les Magas ou Mages, que Samba, fils de Crishna, avait introduits dans l'Inde. Etablis dans le Cicata, empire soumis à Jarasandha, ils y prospérèrent à tel point, que le pays reçut d'eux le nom du Magadha, qui lui est resté. Ces pontifes ont voulu se rattacher aux Brahmanes, falsifier leurs origines et se faire descendre de Cashyapa, qui civilisa le Cashmir; mais les Brahmanes ont constamment repoussé leurs prétentions.

Les *Budioi*, qu'Hérodote appelle une tribu de Mages, étaient-ils Bouddhistes? Que le bouddhisme sace et le Bouddhisme indien aient été inconnus des Mages, cela n'est pas probable. Au temps des Manichéens, du moins, il n'en était pas ainsi; car les Manichéens étaient des Mages bouddhistes qui voulaient s'affilier au christianisme. La seule présence du mot Boudha n'indique point du tout encore un Bouddhiste. Il y avait un Boudha de la religion sivaïte, placé à la tête des rois de la dynastie lunaire dans l'Inde. Bouddhi, c'est l'intelligence qui reconnaît et découvre; c'est aussi l'intelligence qui prie et se soumet.

Les livres indiens parlent des Sakas sous des rapports très-différens : ils les mentionnent comme une nation guerrière; ils parlent aussi du saint roi Saca et de la religion qui florissait dans le pays des Saces, où Vishnou résidait en personne. Les Perses, à en croire les Grecs, présentaient les Saces, tantôt comme leurs ennemis naturels, barbares du nord, tantôt comme une race pieuse, et des fêtes dites *Sacées* étaient célébrées dans la Médie. Ce peuple est de race indo-germanique, ou, si l'on veut, indo-médique. Mais quel est-il? C'est ce que nous ignorons.

La doctrine qui invoque la Divinité sous le nom de *Gautama,* et qui s'est répandue du pays des Saces jusqu'au pays des Gètes en Asie et en Europe, en s'embranchant dans la vieille Europe lithuanienne, germaine, celtique, grecque et latine, n'a certes pas été aussi métaphysique et aussi savante que celle qui, mille ans environ avant Jésus-Christ, se développa dans le Magadha, et eut avec l'autre une étroite parenté en fait de pensées et d'origine. Gautama est le Kotys des Thraces et des Lydiens-Méoniens, le Gaut des Goths ou Gautar, qui s'intitulaient le peuple des dieux, le Gothiod, comme d'autres peuples, d'après d'autres dieux, s'étaient appelés Aesar ou Asi. Ce Gautama, dieu des Goths, des Thraces et des Lydiens-Méoniens, est appelé Geata dans les généalogies anglo-saxonnes, et reparaît dans le Cottys de la fable grecque, comme un dieu primitif, comme une des puissances de l'abîme. Partout où il a passé, il a laissé l'empreinte de son pied sacré, le *prabat* des Bouddhistes de l'Inde. Dans tous les lieux où il a paru pour renaître et disparaître, dans tous les lieux où, selon la doctrine bouddhique, il est monté vivant au ciel, cette empreinte est adorée. Ses pas sont partout vénérés dans le territoire des peuples de la Transoxane : l'empreinte divine de son pied sacré était une merveille que, suivant Hérodote, l'on montrait au voyageur dans le pays des Gètes sur le Tyras. La route de cet *Aristée,* de ce *meilleur* des hommes, qui paraissait pour disparaître, qui renaissait dans un nouveau pontife, après avoir péri dans son prédécesseur, conduisait jusqu'au Latium et dans les divers états de la Grèce. Il est Salmolxis chez les Gètes, Dicénée chez les Daces, Abaris parmi les Celtes. On le retrouve dans la forêt de Romove, en Prusse et en Lithuanie, au

milieu des Waidelottes, prêtres qui vivaient dans le célibat, comme les Bouddhistes, et dont le nom vient de *waidin*, science, ou de *waidys*, le voyant, le prophète, en sanskrit *vidya*, la science. A l'instar des Druides, ces prêtres formaient une hiérarchie, ayant à leur tête un Kriwe, un grand-prêtre, semblable à l'archi-druide, et qui était choisi parmi les vieillards les plus avancés en âge. Lorsqu'il voulait aller rejoindre les dieux, quand il croyait avoir atteint le but de son existence, après avoir désigné son successeur, ce Kriwe, montant sur le bûcher, se confiait vivant aux flammes.

La religion de ces prédicateurs de l'immortalité n'avait pas partout ce caractère de douceur qui distingue le bouddhisme de l'Inde. Le culte de Salmolxis était sanglant, comme celui du Kriwe lithuanien et de l'archi-druide. Propagée par des missionnaires, et répandue par des apôtres (car tel est le caractère de ce système, qui cherche à se répandre par le prosélytisme, et qui se croit la vérité plus que les autres religions païennes), cette croyance, foncièrement une, a dû revêtir mille formes en traversant mille peuples, et capituler avec bien des religions plus anciennes en date. Le bouddhisme indien lui-même s'est lié au culte de Siva dans le Népal et le Boutan, comme précédemment dans le Décan de l'Inde. Mais partout les grands traits subsistent; partout le sacerdoce rompt, dans ce système, les liens de la famille, c'est un sacerdoce antibrahmanique dans son essence. On n'est pas né Bouddha, ou Saca, ou Gautama, pas plus que l'on est né Salmolxis, ou Dicénée, ou Abaris, ou Aristéas, pas plus que l'on est né Kriwe ou archi-druide; mais on paraît comme tel dans tous les rangs de la société indistinctement, où

ce sacerdoce se recrute. Souvent il recherche tout exprès la condition humble, la condition esclave, comme Salmolxis entre autres, dieu dont il est dit qu'il fut esclave. Les Druides se recrutaient dans le peuple, et non dans leurs propres rangs, car ils ne vivaient pas en familles. Cette organisation chez eux était récente; leur institution n'est pas plus ancienne que l'invasion des Kymro-Belges. Les Irlandais, qui ont conservé dans une plus grande pureté les institutions celtiques originelles, ignoraient l'organisation des Druides de la Grande-Bretagne, qui, s'affiliant dans les Gaules, cherchèrent, par des moyens religieux, à changer la constitution de ces peuples. La science seule et la sainteté étaient censées présider au choix des différens emplois dans les degrés d'initiation à l'ordre et à la hiérarchie des Druides.

Concentrée, avant tout, dans la famille, la religion primitive ne reconnaissait pas encore un culte de l'état indépendant de la religion domestique. L'État, durant l'ère patriarcale, ce n'était pas la réunion des hommes politiques, des citoyens; c'était moins encore l'affiliation des habitans sur un vaste territoire : c'était l'emblême de la réunion des familles; son culte n'était qu'un culte du foyer patriarcal élevé sur une plus haute échelle. Tel est le spectacle que nous présentent les enfans de Brahma ou de Baal, les adorateurs des dieux du Latium et des divinités de la cité d'Athènes, quand elle était encore pélasgique. Soutien du culte domestique, le fils aîné dans la famille offrait le type de l'homme le plus ancien dans l'Etat, soutien du culte de l'État. La religion, dont le but était l'adoration de Dieu dans la nature, organisait en même temps un culte des ancêtres, dieux manes ou lares, un système d'offrandes

et d'holocaustes présentés au foyer domestique, comme sur un autel, où brûlait le feu sacré, de même qu'il brûlait au foyer de l'État, que gardaient les anciens, les Prytanes.

Une telle croyance n'aboutit pas nécessairement au pouvoir monarchique absolu de Babylone et de la Chine, mais y conduit avec facilité; pouvoir qui, toutefois, trouve sa règle dans les conditions mêmes de l'existence patriarcale. Il n'est pas arbitraire ou despotique, quoiqu'il ne développe les facultés de l'intelligence humaine que resserrées dans de certaines bornes, créant et constituant une population plutôt passive qu'active.

La religion héroïque, en exaltant l'orgueil des races, franchit déjà les bornes de la famille, et se crée un culte public, qui n'est plus le culte domestique, mais une religion de l'Etat, avec son dieu national, sa justice politique émanée de ce dieu, et son appel à la patrie commune. Cette croyance suppose un peuple d'hommes qui soient des hommes par excellence, et dont la grandeur est fondée sur l'exclusion des autres hommes, dans lesquels ils ne reconnaissent pas leurs semblables.

La doctrine théosophique aspire partout à une croyance universelle, à une religion de l'humanité, et veut réunir les peuples dans un système commun, sans admettre des nationalités distinctes. Elle prétend fonder une religion du genre humain, et non pas un culte domestique, ou un culte de l'Etat. C'est ce que prêche la secte de Bouddha, partout où elle a pénétré. Les Brahmanes l'ayant attaquée, parce qu'elle allait contre l'organisation des castes, les Kshatriyas la soutinrent, et elle faillit causer une révolution dans l'Inde, par les secours que lui prêtèrent les empereurs du Magadha. Mais

bientôt les Kshatriyas, qui avaient embrassé cette cause, la désertèrent quand ils virent le bouddhisme saper les fondemens de leur domination guerrière. Réfugiée chez les Vaisyas et parmi les Soudras, la religion bouddhique y fut décidément vaincue, et forcée de s'expatrier après mille ans de chances inégales. Si l'Inde tout entière avait été bouddhiste, depuis long-temps elle serait chrétienne.

C'est indisible ce que le bouddhisme a tenté de s'assimiler en fait de croyances. Les opérations de cette religion sur la doctrine des Mages ont eu leur contre-coup dans les efforts des Gnostiques de l'école persano-syrienne, qui avaient voulu s'assimiler le christianisme, en le rendant persan ou indien. Le manichéisme offre un amalgame complet des élémens de la religion persane, bouddhiste et chrétienne. Enfin, le nestorianisme s'est incorporé au bouddhisme dans la Haute-Tartarie, et la religion du Dalaï-Lama est le produit d'une combinaison de toutes ces croyances. C'est ce qu'ont prouvé à fond les doctes recherches de M. Abel Rémusat.

Telles sont les trois grandes phases du développement de la nature païenne durant l'époque des dieux, des demi-dieux et des sages. Les causes qui les ont engendrées ont cessé depuis long-temps de produire. Le paganisme théosophique manifesta ses derniers efforts dans la conversion du peuple mogol, qui, adoptant la religion du Dalaï-Lama, revêtit un caractère éminemment pacifique. Le paganisme héroïque est mort avec les Germains qui l'avaient poussé à l'extrême. L'Othinisme scandinave en offrit l'épreuve la plus grandiose. Quand Athènes consomma son organisation démocratique au temps de Clisthènes, le principe de la religion cosmogonique ne produisait plus rien dans cette

ville, après avoir parcouru une belle existence, depuis l'époque des Erechthéides et de leurs affiliés, les Boutades, pontifes d'Athéné Boudeia, protectrice de la cité, jusqu'à l'apogée de la religion dionysiaque, au temps des Pisistratides.

Chez les Grecs, le paganisme se perpétua comme art et comme poésie, après avoir cessé de se produire dans les formes de l'Etat. Concentré dans l'institution des mystères, il y adopta peu à peu un syncrétisme symbolique, que l'école stoïcienne a raffiné, et sur lequel les Néoplatoniciens vinrent enchérir. Le paganisme de Julien l'Apostat n'était plus que de l'allégorie qui avait perdu toute sève antique. Tout y avait été rapproché, assimilé, mais il n'y avait là ni la simplicité des temps antiques, ni l'enthousiasme des héros, ni la profondeur mystique des théosophes dans le genre d'Epiménide, hommes qui avaient organisé la vie que l'on appelait *orphique*, et qu'Onomacrite avait faussé déjà au temps des Pisistratides. Avec Euripide cessa jadis le respect pour l'authenticité de la fable antique; et dès son temps les poètes la traitèrent en rhéteurs et en sophistes, arbitrairement, au profit de leurs systèmes ou au gré de leur imagination.

Dans l'Inde, la tendance du paganisme demeura plus profonde. Sancara-Acharya, Ramanuja et autres sectaires renouvelèrent, du IXe au XIIe siècle de notre ère, les doctrines du sivaïsme, du vishnouvisme et les systèmes des Sactis, conférant à ces croyances le caractère mystique le plus exalté. Mais cette veine depuis longtemps est épuisée. La doctrine de Nanak, pleine de sagesse orientale, n'est plus du paganisme; c'est un effort raisonné, parfois sublime, d'une charité, d'une chaleur d'âme profondes, pour faire rentrer la religion des

Védas dans le déisme pur, et la concilier avec la pensée juive et chrétienne qui domine dans l'arianisme de la secte mahométane. L'empereur Acbar partait des mêmes principes dans la religion nouvelle qu'il projetait.

Quant aux arts, le paganisme patriarcal a produit souvent le colossal, parfois le beau, et toujours le naïf, quoiqu'il n'ait pas dédaigné les plus grandes extravagances. En lui repose l'union la plus absolue de la poésie et de la philosophie qui dorment et rêvent dans leur berceau commun. Le paganisme héroïque a aspiré à l'idéal, produisant le beau sous les formes du corps humain, en lequel se reflétait une physionomie divine; cela a eu lieu chez les Grecs surtout. Quant au paganisme théosophique, il a élevé de vastes édifices à la structure hardie, mais le beau ne lui a pas été révélé dans les arts. La mythologie des Bouddhistes est laide et anti-poétique, comme celle des gnostiques. Il y a là des personnifications d'idées abstraites et un emploi arbitraire de la fable ancienne, à laquelle les théosophes ne croient plus. En revanche, le *moral* de l'homme y paraît dans une plus grande indépendance. Ce n'est pas *l'idéal* de la religion héroïque, ni la *naïveté* de la croyance patriarcale. C'est une morale qui a conscience d'elle-même, et s'ennoblit dans son humilité. Jamais, à aucune époque, le genre humain n'a été privé de la conscience; mais cette conscience, n'ayant pas encore réfléchi sur elle-même, n'avait pas encore appris à méditer dans l'intimité de l'amour, jusqu'au temps où la théosophie l'en instruisit.

Comme religion, le paganisme pouvait contenir toutes les vérités utiles au genre humain, mais il lui manquait la *présence réelle*, l'absorption de l'homme dans la substance même de la nature divine. Il le sentait si

bien, qu'il guettait constamment le Dieu à venir, le Sauveur prédit lors de la chute de l'homme. Dans un prochain article nous verrons ce qui a manqué au paganisme comme philosophie.

BARON D'ECKSTEIN.

Littérature.

LA ROSE ROUGE.

Celui qui, dans la soirée du 15 décembre 93, serait parti de la petite ville de Clisson pour se rendre au village de Saint-Crépin, et se serait arrêté sur la crète de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de la Moine, aurait vu de l'autre côté de la vallée un étrange spectacle.

D'abord, à l'endroit où sa vue aurait cherché le village perdu dans les arbres, au milieu d'un horizon déjà assombri par le crépuscule, il eût aperçu trois ou quatre colonnes de fumée qui, isolées à leur base, se joignaient en s'élargissant, se balançaient un instant comme un dôme bruni, et, cédant mollement à un vent humide d'ouest, roulaient dans cette direction, confondus avec les nuages d'un ciel bas et brumeux; il eût vu cette base rougir lentement, puis toute fumée cesser, et des toits des maisons, des langues de feu aiguës s'élancer à leur place, avec un frémissement sourd, tantôt se tordant en spirale, tantôt se courbant et se relevant comme le mât d'un vaisseau; il lui eût semblé que bientôt toutes les fenêtres s'ouvraient pour vomir du feu; de temps en temps, quand un toit s'enfonçait, il eût entendu un bruit sourd; il eût distingué une flamme plus vive, mêlée de milliers

d'étincelles, et à la lueur sanglante de l'incendie s'agrandissant, des armes luire, un cercle de soldats s'étendre au loin; il eût entendu des cris et des rires, et il eût dit avec terreur : Dieu me pardonne, c'est une armée qui se chauffe avec un village.

Effectivement, une brigade républicaine de douze ou quinze cents hommes avait trouvé le village de Saint-Crépin abandonné, et y avait mis le feu.

Ce n'était point une cruauté, mais un moyen de guerre, un plan de campagne comme un autre; l'expérience prouva qu'il était le seul qui fût bon.

Cependant une chaumière isolée ne brûlait pas, on semblait même avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le feu ne pût l'atteindre. Deux sentinelles veillaient à la porte, et à chaque instant des officiers d'ordonnance, des aides de camp entraient, puis bientôt sortaient pour porter des ordres.

Celui qui donnait ces ordres était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans; de longs cheveux blonds séparés sur le front tombaient en ondulant de chaque côté de ses joues blanches et maigres; toute sa figure portait l'empreinte de cette tristesse fatale qui s'attache au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Son manteau bleu, en l'enveloppant, ne le cachait pas si bien qu'il ne laissât apercevoir les signes de son grade, deux épaulettes de général; seulement ces épaulettes étaient de laine, les officiers républicains ayant fait à la Convention l'offrande patriotique de tout l'or de leurs habits; il était courbé sur une table, une carte géographique était déroulée sous ses yeux, et il y traçait au crayon, à la clarté d'une lampe qui s'effaçait elle-même devant la lueur de l'incendie, la route que ses soldats allaient suivre. C'était le général Marceau, qui, trois ans plus tard, devait être tué à Altenkirchen.

— Alexandre! dit-il en se relevant à demi... Alexandre! éternel dormeur, rêves-tu de Saint-Domingue, que tu dors si long-temps?

— Qu'y a-t-il? dit en se levant tout debout et en sursaut celui auquel il s'adressait, et dont la tête toucha presque le plafond de la cabane; qu'y a-t-il? est-ce l'ennemi qui nous vient? et ces paroles furent dites avec un léger accent créole qui leur conservait de la douceur même au milieu de la menace.

— Non, mais un ordre du général en chef Westermann qui nous arrive.

Et pendant que son collègue lisait cet ordre, car celui qu'il avait apostrophé était son collègue, Marceau regardait avec une curiosité d'enfant les formes musculeuses de l'Hercule mulâtre qu'il avait devant les yeux.

C'était un homme de vingt-huit ans, aux cheveux crépus et courts, au teint brun, au front découvert et aux dents blanches, dont la force presque surnaturelle était connue de toute l'armée, qui lui avait vu, dans un jour de bataille, fendre un casque jusqu'à la cuirasse, et un jour de parade, étouffer entre ses jambes un cheval fougueux qui l'emportait. Celui-là n'avait pas long-temps à vivre non plus, mais moins heureux que Marceau, il devait mourir loin du champ de bataille, empoisonné par l'ordre d'un roi. C'était le général Alexandre Dumas, c'était mon père.

— Qui t'a apporté cet ordre? dit-il.

— Le représentant du peuple Delmar.

— C'est bien. Et où doivent se rassembler ces pauvres diables.

— Dans un bois à une lieue et demie d'ici; vois sur la carte, c'est là.

— Oui; mais sur la carte, il n'y a pas les ravins, les montagnes, les arbres coupés, les mille chemins qui embarrassent la vraie route, où l'on a peine à se reconnaître, même dans le jour... Infernal pays... Avec cela qu'il y fait toujours froid.

— Tiens, dit Marceau en poussant la porte du pied, et en lui montrant le village en feu, sors et tu te chaufferas... Hé! qu'est cela, citoyens?

Ces paroles étoient adressées à un groupe de soldats qui,

en cherchant des vivres, avaient découvert, dans une espèce de chenil attenant à la chaumière où étaient les deux généraux, un paysan vendéen qui paraissait tellement ivre, qu'il était probable qu'il n'avait pu suivre les habitans du village lorsqu'ils l'avaient abandonné.

Que le lecteur se figure un métayer à visage stupide, au grand chapeau, aux cheveux longs, à la veste grise; être ébauché à l'image de l'homme, espèce de degré au-dessous de la bête; car il était évident que l'instinct manquait à cette masse. Marceau lui fit quelques questions; le patois et le vin rendirent ses réponses inintelligibles. Il allait l'abandonner comme un jouet aux soldats, lorsque le général Dumas donna brusquement l'ordre d'évacuer la chaumière et d'y enfermer le prisonnier. Il était encore à la porte, un soldat le poussa dans l'intérieur, il alla en trébuchant s'appuyer contre le mur, chancela un instant en oscillant sur ses jambes demi-ployées; puis, tombant lourdement étendu, demeura sans mouvement. Un factionnaire resta devant la porte, et l'on ne prit pas même la peine de fermer la fenêtre.

Dans une heure nous pourrons partir, dit le général Dumas à Marceau; nous avons un guide.

— Lequel?

— Cet homme.

— Oui, si nous voulons nous mettre en route demain, soit. Il y a dans ce que ce drôle a bu du sommeil pour vingt-quatre heures.

Dumas sourit, viens, lui dit-il, et il le conduisit sous le hangar où le paysan avait été découvert; une simple cloison le séparait de l'intérieur de la cabane, encore était-elle sillonnée de fentes qui laissaient distinguer ce qui s'y passait, et avaient dû permettre d'entendre jusqu'à la moindre parole des deux généraux qui un instant auparavant s'y trouvaient:

— Et maintenant, ajouta-t-il, en baissant la voix, regarde.

Marceau obéit, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur lui son ami, même dans les choses habituelles de la vie. — Il eut quelque peine à distinguer le prisonnier, qui, par hasard,

était tombé dans le coin le plus obscur de la chaumière. Il gisait encore à la même place, immobile; Marceau se retourna pour chercher son collégue, il avait disparu.

Lorsqu'il reporta ses regards dans la cabane, il lui sembla que celui qui l'habitait avait fait un léger mouvement; sa tête était replacée dans une direction qui lui permettait d'embrasser d'un coup-d'œil tout l'intérieur. Bientôt il ouvrit les yeux avec le bâillement prolongé d'un homme qui s'éveille, et il vit qu'il était seul.

Un singulier éclair de joie et d'intelligence passa sur son visage.

Dès-lors il fut évident pour Marceau qu'il eût été la dupe de cet homme, si un regard plus clairvoyant n'avait tout deviné. Il l'examina donc avec une nouvelle attention; sa figure avait repris sa première expression, ses yeux s'étaient refermés, ses mouvemens étaient ceux d'un homme qui se rendort; dans l'un d'eux, il accrocha du pied la table légère qui soutenait la carte et l'ordre du général Westermann que Marceau avait rejeté sur cette table, tout tomba pêle-mêle, le soldat de faction entr'ouvrit la porte, avança la tête à ce bruit, vit ce qui l'avait causé, et dit en riant à son camarade : « C'est le citoyen qui rêve. »

Cependant celui-ci avait entendu ces paroles, ses yeux s'étaient rouverts, un regard de menace poursuivit un instant le soldat; puis, d'un mouvement rapide, il saisit le papier sur lequel était écrit l'ordre, et le cacha dans sa poitrine.

Marceau retenait son souffle; sa main droite semblait collée à la poignée de son sabre, sa main gauche supportait avec son front tout le poids de son corps appuyé contre la cloison.

L'objet de son attention était alors posé sur le côté; bientôt, en s'aidant du coude et du genou, il s'avança lentement toujours couché vers l'entrée de la cabane; l'intervalle qui se trouvait entre le seuil et la porte lui permit d'apercevoir les jambes d'un groupe de soldats qui se tenaient devant. Alors avec patience et lenteur, il se remit à ramper vers la fenêtre

entr'ouverte; puis arrivé à trois pieds d'elle, il chercha dans sa poitrine une arme qui y était cachée, ramassa son corps sur lui-même, et d'un seul bond, d'un bond de jagouar, s'élança hors de la cabane. Marceau jeta un cri, il n'avait eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher cette fuite. Un autre cri répondit au sien. Celui-là était de malédiction. Le Vendéen, en tombant hors de la fenêtre, s'était trouvé face à face avec le général Dumas; il avait voulu le frapper de son couteau, mais celui-ci lui saisissant le poignet, l'avait ployé contre sa propre poitrine, et il n'avait plus qu'à pousser pour que le Vendéen se poignardât lui-même.

— Je t'avais promis un guide Marceau, en voici un, et intelligent, je l'espère. — Je pourrais te faire fusiller, drôle, dit-il au paysan, il m'est plus commode de te laisser vivre. Tu as entendu notre conversation, mais tu ne la reporteras pas à ceux qui t'ont envoyé. — Citoyens, — il s'adressait aux soldats que cette scène curieuse avait amenés, — que deux de vous prennent chacun une main à cet homme, et se placent avec lui à la tête de la colonne, il sera notre guide; si vous apercevez qu'il vous trompe, s'il fait un mouvement pour fuir, brûlez-lui la cervelle, et jetez-le par-dessus la haie.

Puis quelques ordres donnés à voix basse allèrent agiter cette ligne rompue de soldats qui s'étendait à l'entour des cendres qui avaient été un village. Ces groupes s'alongèrent, chaque peloton sembla se souder à l'autre. Une ligne noire se forma, descendit dans le long chemin creux qui sépare Saint-Crépin de Montfaucon, s'y emboîta comme une roue dans une ornière, et lorsque quelques minutes après la lune passa entre deux nuages, et se réfléchit un instant sur ce ruban de baïonnettes qui glissaient sans bruit, on eût cru voir ramper dans l'ombre un immense serpent noir à écaille d'acier.

C'est une triste chose pour une armée qu'une marche de nuit. La guerre est belle par un beau jour, quand le ciel regarde la mêlée, quand les peuples se dressant à l'entour

du champ de bataille comme aux gradins d'un cirque, battent des mains aux vainqueurs; quand les sons frémissans des instrumens de cuivre font tressaillir les fibres courageuses du cœur, quand la fumée de mille canons vous couvre d'un linceul, quand amis et ennemis sont là pour voir comme vous mourrez bien; c'est sublime. Mais la nuit, la nuit!... Ignorer comment on vous attaque et comment vous vous défendez, tomber sans voir qui vous frappe ni d'où le coup part, sentir ceux qui sont debout encore vous heurter du pied sans savoir qui vous êtes, et marcher sur vous!... Oh! alors, on ne se pose pas comme un gladiateur, on se roule, on se tord, on mord la terre, on la déchire des ongles; c'est horrible.

Voilà pourquoi cette armée marchait triste et silencieuse; c'est qu'elle savait que de chaque côté de sa route se prolongeaient de hautes haies, des champs entiers de genets et d'ajonc, et qu'au bout de ce chemin il y avait un combat, un combat de nuit.

Elle marchait depuis une demi-heure; de temps en temps, comme je l'ai déjà dit, un rayon de la lune filtrait entre deux nuages, et laissait apercevoir, à la tête de cette colonne, le paysan qui servait de guide, l'oreille attentive au moindre bruit, et toujours surveillé par les deux soldats qui marchaient à ses côtés. Parfois on entendait sur les flancs un froissement de feuilles, la tête de la colonne s'arrêtait tout à coup. Plusieurs voix criaient *qui vive?*... Rien ne répondait, et le paysan disait en riant : C'est un lièvre qui part du gîte. — Quelquefois les deux soldats croyaient voir devant eux s'agiter quelque chose qu'ils ne pouvaient distinguer, ils se disaient l'un à l'autre : Regarde donc!... et le Vendéen répondait : C'est votre ombre, marchons toujours. — Tout à coup, au détour du chemin, ils virent se dresser devant eux deux hommes; ils voulurent crier; l'un des soldats tomba sans avoir eu le temps de proférer une parole; l'autre chancela une seconde, et n'eut que le temps de dire : « A moi! »

Vingt coups de fusils partirent à l'instant; à la lueur de cet éclair, on put distinguer trois hommes qui fuyaient; l'un d'eux chancela, se traîna un instant le long du talus, espérant atteindre l'autre côté de la haie. On courut à lui, ce n'était pas le guide; on l'interrogea, il ne répondit point; un soldat lui perça le bras de sa baïonnette pour voir s'il était bien mort, — il l'était.

Ce fut alors Marceau qui devint le guide. L'étude qu'il avait faite des localités lui laissait l'espoir de ne point s'égarer. Effectivement, après un quart d'heure de marche, on aperçut la masse noire de la forêt. Ce fut là que, selon l'avis qu'en avaient reçu les républicains, devaient se rassembler pour entendre une messe les habitans de quelques villages, les débris de plusieurs armées, dix-huit cents hommes à peu près.

Les deux généraux séparèrent leur petite troupe en plusieurs colonnes, avec ordre de cerner la forêt et de se diriger par toutes les routes qui tendraient au centre; on calcula qu'une demi-heure suffirait pour prendre les positions respectives. Un peloton s'arrêta à la route qui se trouvait en face de lui; les autres s'étendirent en cercle sur les ailes, on entendit encore un instant le bruit cadencé de leurs pas, qui allait s'affaiblissant; il s'éteignit tout-à-fait, et le silence s'établit. — La demi-heure qui précède un combat passe vite. A peine si le soldat a le temps de voir si son fusil est bien amorcé, et de dire au camarade : J'ai vingt ou trente francs dans le coin de mon sac; si je meurs, tu les enverras à ma mère.

Le mot en avant retentit, et chacun tressaillit, comme s'il ne s'y attendait pas.

Au fur et à mesure qu'ils s'avançaient, il leur semblait que le carrefour qui forme le centre de la forêt était éclairé; en approchant, ils distinguèrent des torches qui flamboyaient; bientôt les objets devinrent plus distincts, et un spectacle dont aucun d'eux n'avait l'idée, s'offrit à leur vue.

Sur un autel grossièrement représenté par quelques pierres

amoncelées, le curé de Sainte-Marie de Rhé disait une messe, des vieillards entouraient l'autel, une torche à la main, et tout à l'entour des femmes, des enfans, priaient à deux genoux. Entre les républicains et ce groupe, une muraille d'hommes était placée, et sur un front plus rétréci présentait le même plan de bataille pour la défense que pour l'attaque : il eût été évident qu'ils avaient été prévenus, quand même on n'eût pas reconnu au premier rang le guide qui avait fui ; maintenant c'était un soldat vendéen avec son costume complet, portant sur le côté gauche de la poitrine le cœur d'étoffe rouge qui servait de ralliement, et au chapeau le mouchoir blanc qui remplaçait le panache.

Les Vendéens n'attendirent pas qu'on les attaquât, ils avaient répandu des tirailleurs dans les bois, ils commencèrent la fusillade ; les républicains s'avancèrent l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, sans répondre au feu réitéré de leurs ennemis, sans proférer d'autres paroles après chaque décharge que celles-ci : Serrez les rangs, serrez les rangs.

Le prêtre n'avait pas achevé sa messe, et il continuait ; son auditoire semblait étranger à ce qui se passait, et demeurait à genoux. Les soldats républicains avançaient toujours. Quand ils furent à trente pas de leurs ennemis, le premier rang se mit à genoux ; trois lignes de fusils s'abaissèrent comme des épis que le vent courbe. La fusillade éclata ; on vit s'éclaircir les rangs vendéens, et quelques balles passant au travers allèrent jusqu'au pied de l'autel tuer des femmes et des enfans. Il y eut dans cette foule un instant de cris et de tumulte. Le prêtre leva Dieu, les têtes se courbèrent jusqu'à terre, et tout rentra dans le silence.

Les républicains firent leur seconde décharge à dix pas, avec autant de calme qu'à une revue, avec autant de précision que devant une cible. Les Vendéens ripostèrent, puis ni les uns ni les autres n'eurent le temps de recharger leurs armes : c'était le tour de la baïonnette, et ici tout l'avantage était aux républicains, régulièrement armés. — Le prêtre disait toujours la messe.

Les Vendéens reculèrent, des rangs entiers tombaient sans autre bruit que des malédictions. Le prêtre s'en aperçut, il fit un signe; les torches s'éteignirent, le combat rentra dans l'obscurité. Ce ne fut plus alors qu'une scène de désordre et de carnage, où chacun frappa sans voir, avec rage, et mourut sans demander merci, — merci qu'on n'accorde guère quand on se la demande dans la même langue.

Et cependant ces mots grâce, grâce, étaient prononcés d'une voix déchirante aux genoux de Marceau qui allait frapper.

C'était un jeune Vendéen, un enfant sans armes, qui cherchait à sortir de cette horrible mêlée. — Grâce, grâce, disait-il, sauvez-moi, au nom du ciel, au nom de votre mère.

Le général l'entraîna à quelques pas du champ de bataille pour le soustraire aux regards de ses soldats, mais bientôt il fut forcé de s'arrêter, le jeune homme s'était évanoui. Cet excès de terreur l'étonna de la part d'un soldat, il ne s'empressa pas moins de le secourir, il ouvrit son habit pour lui donner de l'air : c'était une femme.

Il n'y avait pas un instant à perdre, les ordres de la convention étaient précis, tout Vendéen pris les armes à la main ou faisant partie d'un rassemblement, quel que fût son sexe ou son âge, devait périr sur l'échafaud. Il assit la jeune fille au pied d'un arbre, courut vers le champ de bataille. Parmi les morts, il distingua un jeune officier républicain, dont la taille lui parut être à peu près celle de l'inconnue, il lui enleva promptement son uniforme et son chapeau, et revint auprès d'elle. La fraîcheur de la nuit la tira bientôt de son évanouissement. — Mon père, mon père, furent ses premiers mots; puis elle se leva, et appuya ses mains sur son front, comme pour y fixer ses idées. — Oh! c'est affreux, j'étais avec lui; je l'ai abandonné; — mon père, mon père! il sera mort!

— Notre jeune maîtresse, mademoiselle Blanche, dit une tête qui parut tout à coup derrière l'arbre, le marquis de Beaulieu vit, il est sauvé; — vive le roi et la bonne cause! — Celui qui avait dit ces mots disparut comme une ombre, mais

cependant pas si vite que Marceau n'eut le temps de reconnaître le paysan de Saint-Crépin.

— Tinguy, Tinguy! s'écria la jeune fille, étendant ses bras vers le métayer. — Silence, un mot vous dénonce, je ne pourrais pas vous sauver, et je veux vous sauver, moi! Mettez cet habit et ce chapeau, et attendez ici.

Il retourna sur le champ de bataille, donna aux soldats l'ordre de se retirer sur Chollet, laissa à son collègue le commandement de la troupe, et revint près de la jeune Vendéenne.

Il la trouva prête à le suivre. Tous deux se dirigèrent vers une espèce de grande route qui traverse la Romagne, où le domestique de Marceau l'attendait avec des chevaux de main, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du pays, où les routes ne sont que ravins et fondrières. Là, son embarras redoubla, il craignait que sa jeune compagne ne sût pas monter à cheval, et n'eût pas la force de marcher à pied; mais elle l'eut bientôt rassuré, en manœuvrant sa monture avec moins de force, mais autant de grâce que le meilleur cavalier [1]. Elle vit la surprise de Marceau, et sourit. — Vous serez moins étonné, lui dit-elle, lorsque vous me connaîtrez. Vous verrez par quelle suite de circonstances, les exercices des hommes me sont devenus familiers; vous avez l'air si bon, que je vous dirai tous les événemens de ma vie si jeune et déjà si tourmentée.

Oui, oui, mais plus tard, dit Marceau; nous aurons le temps, car vous êtes ma prisonnière, et pour vous-même je ne veux pas vous rendre votre liberté. Maintenant ce que nous avons à faire est de gagner Chollet au plus vite. Ainsi

[1] Quand même ce qui suit n'expliquerait pas cette habileté rare chez nous pour une femme, l'usage du pays la justifierait. Les dames des *châteaux* mêmes montent à cheval, littéralement parlant, comme un fashionable de Longchamp; seulement elles portent sous leurs robes, que la selle relève, des pantalons pareils à ceux que l'on met aux enfans. Les femmes du peuple ne prennent pas même cette précaution, quoique la couleur de leur peau m'ait long-temps fait croire le contraire.

donc affermissez-vous sur votre selle, et au galop, mon cavalier.

— Au galop, reprit la Vendéenne, et trois quarts d'heure après ils éntraient à Chollet. Le général en chef était à la mairie. Marceau monta, laissant à la porte son domestique et sa prisonnière. Il rendit compte en quelques mots de sa mission, et revint avec sa petite escorte chercher un gîte à l'hôtel *des Sans-Culottes,* inscription qui avait remplacé sur l'enseigne les mots : *Au grand Saint-Nicolas.*

Marceau retint deux chambres ; il conduisit la jeune fille à l'une d'elles, l'invita à se jeter toute habillée sur son lit, pour y prendre quelques instans d'un repos dont elle devait avoir grand besoin après la nuit affreuse qu'elle venait de passer, et alla s'enfermer dans la sienne, car maintenant il avait la responsabilité d'une existence, et il fallait qu'il songeât au moyen de la conserver.

Blanche, de son côté, avait à rêver aussi, à son père d'abord, puis à ce jeune général républicain à la figure et à la voix douces. Tout cela lui semblait un songe. Elle marchait pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, s'arrêtait devant une glace pour se convaincre que c'était bien elle, puis elle pleurait en songeant à l'abandon dans lequel elle se trouvait ; l'idée de sa mort, de la mort de l'échafaud ne lui vint même pas ; Marceau avait dit avec sa voix douce : Je vous sauverai.

Puis pourquoi, elle née d'hier, l'aurait-on fait mourir? Belle et inoffensive, pourquoi les hommes auraient-ils demandé sa tête et son sang? A peine pouvait-elle croire elle-même qu'elle courût un danger. Son père, au contraire, chef vendéen, il tuait et pouvait être tué; mais elle, elle pauvre jeune fille, donnant encore la main à l'enfance.... Oh ! bien loin de croire à de tristes présages, la vie était belle et toute joyeuse, l'avenir immense; cette guerre finirait, le château vide verrait revenir ses hôtes. Un jour un jeune homme fatigué y demanderait l'hospitalité, il aurait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, une voix douce, des cheveux blonds, un

habit de général; il resterait long-temps; rêve, rêve, pauvre Blanche.

Il y a un âge de la jeunesse où le malheur est si étranger à l'existence, qu'il semble qu'il ne pourra jamais s'y acclimater; quelle que triste que soit une idée, elle s'achève par un sourire. C'est que l'on ne voit la vie que d'un côté de l'horizon; c'est que le passé n'a pas encore eu le temps de faire douter de l'avenir.

Marceau rêvait aussi, mais lui voyait déjà dans la vie; il connaissait les haines politiques du moment; il savait les exigences d'une révolution; il cherchait un moyen de sauver Blanche qui dormait. Un seul se présentait à son esprit, c'était de la conduire lui-même à Nantes, où habitait sa famille. Depuis trois ans, il n'avait vu ni sa mère ni sa sœur, et se trouvant à quelques lieues seulement de cette ville, il paraissait tout naturel qu'il demandât une permission au général en chef. Il s'arrêta à cette idée. Le jour commençait à paraître, il se rendit chez le général Westermann; ce qu'il demandait lui fut accordé sans difficulté. Il voulait qu'elle lui fût remise à l'instant même, ne croyant pas que Blanche pût partir assez tôt; mais il fallait que cette permission portât une seconde signature, celle du représentant du peuple Delmar. Il n'y avait qu'une heure qu'il était arrivé avec la troupe de l'expédition, il prenait dans la chambre voisine quelques instans de repos, et aussitôt son réveil, le général en chef promit à Marceau de la lui envoyer.

En rentrant à l'auberge, il rencontra le général Dumas qui le cherchait. Les deux amis n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre; bientôt il sut toute l'aventure de la nuit. Tandis qu'il faisait préparer le déjeûner, Marceau monta chez sa prisonnière, qui l'avait déjà fait demander; il lui annonça la visite de son collègue, qui ne tarda pas à se présenter : ses premiers mots rassurèrent Blanche, et après un instant de conversation, elle n'éprouvait plus que la gêne inséparable de la position d'une jeune fille, placée au milieu de deux hommes qu'elle connaît à peine.

Ils allaient se mettre à table lorsque la porte s'ouvrit. Le représentant du peuple Delmar parut sur le seuil.

A peine avons-nous eu le temps au commencement de cette histoire de dire un mot de ce nouveau personnage.

C'était un de ces hommes que Robespierre mettait comme un bras au bout du sien pour atteindre en province, qui croyaient avoir compris son système de régénération, parce qu'il leur avait dit : Il faut régénérer, et entre les mains desquels la guillotine était plus active qu'intelligente.

Cette apparition sinistre fit tressaillir Blanche, avant même qu'elle sût qui il était. — Ah! ah! dit-il à Marceau, tu veux déjà nous quitter, citoyen général, mais tu t'es si bien conduit cette nuit, que je n'ai rien à te refuser; cependant je t'en veux un peu d'avoir laissé échapper le marquis de Beaulieu; j'avais promis à la convention de lui envoyer sa tête. — Blanche était debout, pâle et froide comme une statue de la terreur. Marceau, sans affectation, se plaça devant elle. — Mais ce qui est différé n'est pas perdu, continua-t-il, les limiers républicains ont bon nez et bonnes dents, et nous suivons sa piste. — Voilà la permission, ajouta-t-il, elle est en règle, tu partiras quand tu voudras; mais auparavant je viens te demander à déjeûner, je n'ai pas voulu quitter un brave tel que toi, sans boire au salut de la république et à l'extermination des brigands.

Dans la position où se trouvaient les deux généraux, cette marque d'estime ne leur était rien moins qu'agréable; Blanche s'était assise, et avait repris quelque courage. On se mit à table, et la jeune fille, pour ne pas se trouver en face de Delmar, fut obligée de prendre place à ses côtés. Elle s'assit assez loin de lui pour ne pas le toucher, et se rassura peu à peu en s'apercevant que le représentant du peuple s'occupait plus du repas que des convives qui le partageaient avec lui. Cependant de temps en temps une ou deux paroles sanglantes tombaient de ses lèvres, et faisaient passer un frisson dans les veines de la jeune fille; mais du reste aucun danger réel ne paraissait exister pour elle, les généraux es-

péraient qu'il les quitterait sans même lui adresser une parole directe. Le désir de partir était pour Marceau un prétexte d'abréger le repas; il touchait à sa fin, chacun commençait à respirer plus à l'aise, lorsqu'une décharge de mousqueterie se fit entendre sur la place de la ville, située en face de l'auberge; les généraux sautèrent sur leurs armes qu'ils avaient déposées près d'eux. Delmar les arrêta : — Bien, mes braves, dit-il en riant et en balançant sa chaise; bien, j'aime à voir que vous êtes sur vos gardes; mais remettez-vous à table, il n'y a rien à faire là pour vous. — Qu'est-ce donc que ce bruit, dit Marceau. — Rien, reprit Delmar, les prisonniers de cette nuit qu'on fusille. — Blanche jeta un cri de terreur : — Oh! les malheureux, s'écria-t-elle. — Delmar posa son verre qu'il allait porter à ses lèvres, se retourna lentement vers elle. — Ah! voilà qui va bien, dit-il, si maintenant les soldats tremblent comme des femmes, il faudra habiller les femmes en soldats; il est vrai que tu es bien jeune, ajouta-t-il, en lui prenant les deux mains et en la regardant en face; mais tu t'y habitueras. — Oh! jamais, jamais! s'écria Blanche, sans songer combien il était dangereux pour elle de manifester ses sentimens devant un semblable témoin. Jamais je ne m'habituerai à de telles horreurs. — Enfant, reprit Delmar, en lâchant ses mains; crois-tu que l'on puisse régénérer une nation sans lui tirer du sang, réprimer les factions sans dresser d'échafauds? As-tu jamais vu une révolution passer sur un peuple le niveau de l'égalité, sans abattre quelques têtes; malheur, alors malheur aux grands, car la baguette de Tarquin les a désignés! — Il se tut un instant, puis continua : D'ailleurs qu'est-ce que la mort? un sommeil sans songe, sans réveil; qu'est-ce que le sang? une liqueur rouge à peu près semblable à celle que contient cette bouteille, et qui ne produit d'effet sur notre esprit que par l'idée qu'on y attache : Sombreuil en a bu. Eh bien! tu te tais : voyons, n'as-tu pas à la bouche quelque argument philantropique? à ta place, un girondin ne resterait pas court. — Blanche

était donc forcée de continuer cette conversation. — Oh ! dit-elle en tremblant, êtes-vous bien sûr que Dieu vous ait donné le droit de frapper ainsi? — Dieu ne frappe-t-il pas, lui? — Oui, mais il voit au-delà de la vie, tandis que l'homme quand il tue, ne sait ni ce qu'il donne ni ce qu'il ôte. — Soit, eh bien ! l'âme est immortelle ou elle ne l'est pas ; si le corps n'est que matière, est-ce un crime de rendre un peu plus tôt à la matière ce que Dieu lui avait emprunté? Si une âme l'habite, et que cette âme soit immortelle, je ne puis la tuer : le corps n'est qu'un vêtement que je lui ôte, ou plutôt une prison dont je la tire. Maintenant, écoute un conseil, car je veux bien t'en donner un; garde tes réflexions philosophiques et tes argumens de collége pour défendre ta propre vie, si jamais tu tombes entre les mains de Charette ou de Bernard de Marigny, car ils ne te feraient pas plus grâce que je ne l'ai faite à leurs soldats. Quant à moi, tu te repentirais peut-être de les répéter une seconde fois en ma présence; souviens-t'en. — Il sortit.

Il y eut un moment de silence. Marceau posa ses pistolets qu'il avait armés pendant cette conversation. — Oh ! dit-il, en le suivant du doigt, jamais homme sans s'en douter n'a touché la mort de si près que tu viens de le faire. — Blanche, savez-vous que si un geste, un mot, lui étaient échappés qui prouvassent qu'il vous reconnaissait, savez-vous que je lui brûlais la cervelle?

Elle n'écoutait pas. Une seule idée la possédait, c'est que cet homme était chargé de poursuivre les débris de l'armée que commandait le marquis de Baulieu. — O mon Dieu! disait-elle en cachant sa tête dans ses mains..... ô mon Dieu, quand je pense que mon père peut tomber aux mains de ce tigre; que s'il eût été fait prisonnier cette nuit, il était possible que là devant..... C'est exécrable, c'est atroce; n'est-il donc plus de pitié dans ce monde? Oh! pardon, pardon, dit-elle à Marceau, qui plus que moi doit savoir le contraire? — Mon Dieu, mon Dieu !.....

Dans ce moment, le domestique entra, et annonça que les

chevaux étaient prêts. — Partons, au nom du ciel, partons. Il y a du sang dans l'air qu'on respire ici. — Partons, répondit Marceau, et tous trois descendirent à l'instant.

Marceau trouva à la porte un détachement de trente hommes que le général en chef avait fait monter à cheval pour l'escorter jusqu'à Nantes. Dumas les accompagna quelque temps, mais à une lieue de Chollet, son ami insista fortement pour qu'il y retournât; de plus loin, il eût été dangereux de revenir seul. Il prit donc congé d'eux, mit son cheval au galop, et disparut bientôt à l'angle d'un chemin.

Puis Marceau désirait se trouver seul avec la jeune Vendéenne. Elle avait l'histoire de sa vie à lui raconter, et il lui semblait que cette vie devait être pleine d'intérêt. Il rapprocha son cheval de celui de Blanche : — Eh bien! lui dit-il, maintenant que nous sommes tranquilles, et que nous avons une longue route à faire, causons, causons de vous. Je sais qui vous êtes, mais voilà tout. Comment vous trouviez-vous dans ce rassemblement? d'où vous vient cette habitude de porter des habits d'homme? Parlez, nous autres soldats, nous sommes habitués à entendre des paroles brèves et dures. Parlez-moi long-temps de vous, de votre enfance; je vous en prie.

Marceau, sans savoir pourquoi, ne pouvait s'habituer à employer, en parlant à Blanche, le langage républicain de l'époque.

Blanche alors lui raconta sa vie, comment jeune sa mère était morte, et l'avait laissée tout enfant aux mains du marquis de Beaulieu; comment son éducation, donnée par un homme, l'avait familiarisée avec des exercices qui, lorsque éclata l'insurrection de la Vendée, lui étaient devenus si utiles, et lui avaient permis de suivre son père. Elle lui déroula tous les évènemens de cette guerre, depuis l'émeute de Saint-Florent, jusqu'au combat où Marceau lui sauva la vie. Elle parla long-temps, comme il le lui avait demandé, car elle voyait qu'on l'écoutait avec bonheur. Au moment où elle achevait son récit, on aperçut à l'horizon Nantes,

dont les lumières tremblaient dans la brume. La petite troupe traversa la Loire, et quelques instans après Marceau était dans les bras de sa mère.

Après les premiers embrassemens, il présenta à sa famille sa jeune compagne de voyage; quelques mots suffirent pour intéresser vivement sa mère et ses sœurs. A peine Blanche eut-elle manifesté le désir de reprendre les habits de son sexe, que les deux jeunes filles l'entraînèrent à l'envi, et se disputèrent le plaisir de lui servir de femme de chambre.

Cette conduite, si simple qu'elle paraisse au premier abord, acquérait cependant un grand prix par les circonstances du moment. Nantes se débattait sous le proconsulat de Carrier.

C'est un étrange spectacle pour l'esprit et les yeux que celui d'une ville entière toute saignante des morsures d'un seul homme. On se demande d'où vient cette force que prend une volonté sur quatre-vingt mille individus qu'elle domine, et comment, quand un seul dit, je veux, tous ne se lèvent point pour dire : c'est bien!... mais nous ne voulons pas, nous! C'est qu'il y a habitude de servilité dans l'âme des masses, que les individus seuls ont parfois d'ardens désirs d'être libres. C'est que le peuple, comme le dit Shakespeare, ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César, qu'en le faisant César. — Voilà pourquoi il y a des tyrans de liberté, comme il y a des tyrans de monarchie.

Donc le sang coulait à Nantes par les rues, et Carrier qui était à Robespierre ce qu'est l'hyène au tigre et le jackal au lion, se gorgeait du plus pur de ce sang, en attendant qu'il le rendît mêlé au sien.

C'étaient des moyens tout nouveaux de massacre, la guillotine s'ébrèche si vite. Il imagina les noyades, dont le nom est devenu inséparable de son nom; des bateaux furent confectionnés exprès dans le port, on savait dans quel but, on venait les voir sur le chantier; c'était chose curieuse et nouvelle que ces soupapes de vingt pieds qui s'ouvraient pour

précipiter à fond d'eau les malheureux destinés à ce supplice, et le jour de leur essai il y eut presque autant de peuple sur la rive que lorsqu'on lance un vaisseau avec un bouquet à son grand mât, et des pavillons à toutes ses vergues.

Oh! trois fois malheur aux hommes qui, comme Carrier, ont appliqué leur imagination à inventer des variantes à la mort, car tout moyen de détruire l'homme est facile à l'homme! malheur à ceux qui, sans théorie, ont fait des meurtres inutiles! Ils sont cause que nos mères tremblent en prononçant les mots révolution et république, inséparables pour elles des mots massacre et destruction; et nos mères nous font hommes, et à quinze ans lequel d'entre nous en sortant des mains de sa mère ne frémissait pas aussi aux mots révolution et république? lequel de nous n'a pas eu toute son éducation politique à refaire avant d'oser envisager froidement ce chiffre qu'il avait regardé long-temps comme fatal—93? Auquel de nous n'a-t-il pas fallu toute sa force d'homme de vingt-cinq ans pour envisager en face les trois colosses de notre révolution, Mirabeau, Danton, Robespierre? Mais enfin nous nous sommes habitués à leur vue; nous avons étudié le terrain sur lequel ils marchaient, le principe qui les faisait agir, et involontairement nous nous sommes rappelés ces terribles paroles d'une autre époque : *Chacun d'eux n'est tombé que parce qu'il a voulu enrayer la charrette du bourreau qui avait encore besogne à faire;* ce ne sont point eux qui ont dépassé la révolution, mais la révolution qui les a dépassés.

Ne nous plaignons pas cependant, les réhabilitations modernes se font vite, car maintenant le peuple écrit l'histoire du peuple. Il n'en était point ainsi du temps de messieurs les historiographes de la couronne; n'ai-je pas entendu dire tout enfant que Louis XI était un mauvais roi, et Louis XIV un grand prince?

Revenons à Marceau et à toute une famille que son nom protégeait contre Carrier même. C'était une réputation de

républicanisme si pur que celle du jeune général, qu'un soupçon n'eût pas osé atteindre sa mère ni ses sœurs. Voilà pourquoi l'une d'elles, jeune fille de seize ans, comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, aimait et était aimée, et la mère de Marceau, craintive comme une mère, voyant un second protecteur dans un époux, pressait, autant qu'elle le pouvait, un mariage qui était sur le point de s'accomplir, lorsque Marceau et la jeune Vendéenne arrivèrent à Nantes. Ce retour en ce moment fut une double joie.

Blanche fut remise aux deux jeunes filles qui devinrent ses amies en l'embrassant, car il y a un âge où chaque jeune fille croit trouver une amie éternelle dans l'amie qu'elle connaît depuis une heure. Elles sortirent ensemble; une chose presqu'aussi importante qu'un mariage les occupait : une toilette de femme; Blanche ne devait pas conserver plus longtemps ses habits d'homme.

Bientôt elles la ramenèrent parée de leur double toilette, il avait fallu qu'elle mît la robe de l'une et le schall de l'autre. — Folles jeunes filles! il est vrai qu'elles n'avaient à elles trois que l'âge de la mère de Marceau, qui était encore belle.

Lorsque Blanche rentra, le jeune général fit quelques pas au-devant d'elle, et s'arrêta étonné. Sous son premier costume, il avait à peine remarqué sa beauté céleste, et les grâces qu'elle avait reprises avec ses habits de femme. Elle avait tout fait, il est vrai, pour paraître jolie, un instant elle avait oublié devant une glace, guerre, Vendée et carnage : c'est que l'âme la plus naïve a sa coquetterie lorsqu'elle commence à aimer, et qu'elle veut plaire à celui qu'elle aime.

Marceau voulut parler et ne put prononcer une parole; Blanche sourit et lui tendit la main, toute joyeuse, car elle vit qu'elle lui avait paru aussi belle qu'elle désirait le paraître.

Le soir, le jeune fiancé de la sœur de Marceau vint, et comme tout amour est égoïste, depuis l'amour-propre jus-

qu'à l'amour maternel, il y eut une maison dans la ville de Nantes, une seule peut-être, où tout fut bonheur et joie, quand autour d'elle tout était larmes et douleurs.

Oh! comme Blanche et Marceau se laissaient vivre de leur nouvelle vie; comme l'autre leur semblait loin derrière eux! c'était presqu'un rêve. Seulement de temps en temps le cœur de Blanche se serrait, et des larmes jaillissaient de ses yeux; c'est que tout à coup elle pensait à son père. Marceau la rassurait; puis, pour la distraire, il lui racontait ses premières campagnes, comment le collégien était devenu soldat à quinze ans, officier à dix-sept, colonel à dix-neuf, général à vingt-un. Blanche les lui faisait répéter souvent, car dans tout ce qu'il disait il n'y avait pas un mot d'un autre amour.

Et cependant Marceau avait aimé, aimé de toutes les puissances de son âme, il le croyait du moins. Puis bientôt il avait été trompé, trahi; le mépris, à grande peine, s'était fait place dans un cœur si jeune qu'il n'y avait que passions. Le sang qui brûlait ses veines s'était refroidi lentement, une froideur mélancolique avait remplacé l'exaltation; Marceau enfin, avant de connaître Blanche, n'était plus qu'un malade privé, par l'absence subite de la fièvre, de l'énergie et de la force qu'il ne devait qu'à sa seule présence.

Eh bien! tous ces songes de bonheur, tous ces élémens d'une vie nouvelle, tous ces prestiges de la jeunesse que Marceau croyait à jamais perdus pour lui, renaissaient dans un lointain encore vague, mais que cependant il pouvait atteindre un jour : lui-même s'étonnait que le sourire revînt quelquefois et sans sujet passer sur ses lèvres; il respirait à pleine poitrine, et ne ressentait plus rien de cette difficulté de vivre, qui la veille encore absorbait ses forces, et lui faisait désirer une mort prochaine comme la seule barrière qui ne puisse dépasser la douleur.

Blanche de son côté, entraînée d'abord vers Marceau par un sentiment naturel de reconnaissance, attribuait à ce sentiment les diverses émotions qui l'agitaient. N'était-il pas

tout simple qu'elle désirât constamment la présence de l'homme qui lui avait sauvé la vie? Les paroles qui s'échappaient de sa bouche pouvaient-elles lui être indifférentes, sa physionomie empreinte d'une mélancolie si profonde ne devait-elle pas éveiller la pitié, et lorsqu'elle le voyait soupirer en la regardant, n'était-elle pas toujours prête à dire : Que puis-je faire pour vous, ami, pour vous qui avez tant fait pour moi?

C'est agités de ces divers sentimens, qui chaque jour acquéraient une force nouvelle, que Blanche et Marceau passèrent les premiers temps de leur séjour à Nantes; enfin l'époque fixée pour le mariage de la sœur du jeune général arriva.

Parmi les bijoux qu'il avait fait venir pour elle, Marceau choisit une parure brillante et précieuse qu'il offrit à Blanche. — Blanche la regarda d'abord avec sa coquetterie de jeune fille, puis bientôt elle referma l'écrin. — Les bijoux conviennent-ils à ma situation? dit-elle tristement; des bijoux à moi! tandis que mon père peut-être fuit de métairies en métairies, en mendiant un morceau de pain pour sa vie, une grange pour son asile, tandis que proscrite moi-même,... non, que ma simplicité me cache à tous les yeux; songez que je puis être reconnue. Marceau la pressa vainement, elle ne consentit à accepter qu'une rose rouge artificielle qui se trouvait parmi les parures.

Les églises étaient fermées, ce fut donc à l'hôtel-de-ville que ce sanctionna le mariage; la cérémonie fut courte et triste, les jeunes filles regrettaient le chœur orné de cierges et de fleurs, le dais suspendu sur la tête des jeunes époux, sous lequel s'échangent les rires de ceux qui le soutiennent, et la bénédiction du prêtre, qui dit : Allez, enfans, et soyez heureux.

A la porte de l'hôtel-de-ville, une députation de mariniers attendait les mariés. Le grade de Marceau attirait à sa sœur cet hommage; un de ces hommes, dont la figure ne lui paraissait pas inconnue, avait deux bouquets, il donna l'un à l'épouse; puis, s'avançant vers Blanche qui le regardait

fixement, il lui présenta l'autre.—Tinguy, où est mon père? dit Blanche en pâlissant. — A Saint-Florent, répondit le marinier. Prenez ce bouquet, il y a dedans une lettre. Vive le roi et la bonne cause, mademoiselle Blanche! — Blanche voulut l'arrêter, lui parler, l'interroger, il avait disparu. Marceau reconnut le guide, et malgré lui il admirait le dévouement, l'adresse et l'audace de ce paysan.

Blanche lut la lettre avec anxiété. — Les Vendéens éprouvaient défaites sur défaites; toute une population émigrait, reculant devant l'incendie et la famine. Le reste de la lettre était consacré à des remerciemens à Marceau. — Le marquis avait tout appris par la surveillance de Tinguy.

Blanche était triste, cette lettre l'avait rejetée au milieu des horreurs de la guerre; elle s'appuyait sur le bras de Marceau plus que d'habitude, elle lui parlait de plus près, et d'une voix plus douce. Marceau l'aurait voulu plus triste encore, car plus la tristesse est profonde, plus il y a d'abandon; et je l'ai déjà dit, il y a bien de l'égoïsme dans l'amour.

Pendant la cérémonie, un étranger qui avait, disait-il, des choses de la dernière importance à communiquer à Marceau avait été introduit dans le salon. En y rentrant, Marceau, la tête penchée vers Blanche, qui lui donnait le bras, ne l'aperçut point d'abord; mais tout à coup il sentit ce bras tressaillir, il leva la tête, Blanche et lui étaient en face de Delmar.

Le représentant du peuple s'approcha lentement, les yeux fixés sur Blanche, le rire sur les lèvres; Marceau, la sueur sur le front, le regardait s'avancer comme don Juan regarde la statue du commandeur.

— Citoyenne, tu as un frère?

Blanche balbutia, et fut prête à se jeter dans les bras de Marceau. Delmar continua.

— Si ma mémoire et ta ressemblance ne me trompent point, nous avons déjeûné ensemble à Chollet. Comment se fait-il que depuis cette époque je ne l'aie pas revu dans les rangs de l'armée républicaine?

Blanche sentait ses forces prêtes à l'abandonner; l'œil

perçant de Delmar suivait les progrès de son trouble, et elle allait tomber sous ce regard, lorsqu'il se détourna d'elle et se fixa sur Marceau.

Alors ce fut Delmar qui tressaillit à son tour. Le jeune général avait la main sur la garde de son épée, qu'il serrait convulsivement. La figure du représentant du peuple reprit aussitôt son expression habituelle; il parut avoir totalement oublié ce qu'il venait de dire, et prenant Marceau par le bras, il l'entraîna dans l'embrasure de la fenêtre, l'entretint quelques instans de la situation actuelle de la Vendée, et lui apprit qu'il était venu à Nantes pour se concerter avec Carrier sur les nouvelles mesures de rigueur qu'il était urgent de prendre à l'égard des révoltés. Il lui annonça que le général Dumas était rappelé à Paris; et le quittant bientôt, il passa avec un salut et un sourire devant le fauteuil où Blanche était tombée en quittant le bras de Marceau, et où elle était restée froide et pâle.

Deux heures après, Marceau reçut l'ordre de partir sans délai pour rejoindre l'armée de l'Ouest, et y reprendre le commandement de sa brigade.

Cet ordre subit et imprévu l'étonna; il crut y voir quelque rapport avec la scène qui s'était passée un instant auparavant : sa permission n'expirait que dans quinze jours. Il courut chez Delmar pour en obtenir quelques explications; il était reparti aussitôt après son entrevue avec Carrier.

Il fallait obéir, balancer c'était se perdre. A cette époque, les généraux étaient soumis au pouvoir des représentans du peuple envoyés par la Convention; et si quelques revers furent causés par leur impéritie, plus d'une victoire aussi fut due à l'alternative constante où se trouvaient les chefs, de vaincre ou de porter leurs têtes sur l'échafaud.

Marceau était près de Blanche lorsqu'il reçut cet ordre. Tout étourdi d'un coup aussi inattendu, il n'avait pas le courage de lui annoncer un départ qui la laissait seule et sans défense au milieu d'une ville arrosée chaque jour du sang de ses compatriotes. Elle s'aperçut de son trouble, et son in-

quiétude surmontant sa timidité, elle s'approcha de lui avec le regard inquiet d'une femme aimée, qui sait qu'elle a le droit d'interroger, et qui interroge. Marceau lui présenta l'ordre qu'il venait de recevoir. Blanche y eut à peine jeté les yeux, qu'elle comprit à quel danger le défaut d'obéissance exposait son protecteur; son cœur se brisait, et cependant elle trouva la force de l'engager à partir sans retard. Les femmes possèdent mieux que les hommes cette espèce de courage, parce que chez elles il tient d'un côté à la pudeur. Marceau la regarda tristement; et vous aussi, Blanche, dit-il, vous ordonnez que je m'éloigne. — Au fait, ajouta-t-il en se levant, et comme se parlant à lui-même, qui pouvait me faire croire le contraire? Insensé que j'étais! lorsque je songeais à ce départ, j'avais quelquefois pensé qu'il lui coûterait des regrets et des pleurs. — Il marchait à grands pas. — Insensé! des regrets, des pleurs! Comme si je ne lui étais pas indifférent! — En se retournant, il se trouva en face de Blanche: deux larmes roulaient sur les joues de la jeune fille muette, dont les soupirs saccadés soulevaient la poitrine. A son tour, Marceau sentit des pleurs dans ses yeux. — Oh! pardonnez-moi, lui dit-il, pardonnez-moi, Blanche; mais je suis malheureux, et le malheur rend défiant. Près de vous toujours ma vie semblait s'être mêlée à la vôtre; comment séparer mes heures de vos heures, mes jours de vos jours? J'avais tout oublié; je croyais à l'éternité ainsi. Oh! malheur, malheur! je rêvais et je m'éveille. — Blanche, ajouta-t-il avec plus de calme, mais d'une voix plus triste, la guerre que nous faisons est cruelle et meurtrière, il est possible que nous ne nous revoyons jamais. — Il prit la main de Blanche, qui sanglottait. — Oh! promettez-moi que si je tombe frappé loin de vous... Blanche, j'ai toujours eu le pressentiment d'une vie courte; promettez-moi que mon souvenir se présentera quelquefois à votre pensée, mon nom à votre bouche, ne fût-ce qu'en songe; et moi, moi, je vous promets, Blanche, que s'il y a, entre ma vie et ma mort, le temps de prononcer un nom, un seul, ce sera le vôtre.

— Blanche était suffoquée par les larmes; mais il y avait dans ses yeux mille promesses plus tendres que celles que Marceau exigeait. D'une main, elle serrait celle de Marceau, qui était à ses pieds, et de l'autre elle lui montrait la rose rouge, dont sa tête était parée. — Toujours, toujours, balbutia-t-elle, et elle tomba évanouie.

Les cris de Marceau attirèrent sa mère et ses sœurs. Il croyait Blanche morte; il se roulait à ses pieds. Tout s'exagère en amour, craintes et espérances. Le soldat n'était qu'un enfant.

Blanche rouvrit les yeux, et rougit en voyant Marceau à ses pieds, et sa famille autour de lui. — Il part, dit-elle, pour se battre contre mon père peut-être. Oh! épargnez mon père; si mon père tombe entre vos mains, songez que sa mort me tuerait. — Que voulez-vous de plus, ajouta-t-elle en baissant la voix; je n'ai pensé à mon père qu'après avoir pensé à vous. Puis, rappelant aussitôt son courage, elle supplia Marceau de partir; lui-même en comprenait la nécessité, aussi ne résista-t-il pas davantage à ses prières et à celles de sa mère. Les ordres nécessaires à son départ furent donnés, et une heure après il avait reçu les adieux de Blanche et de sa famille.

Marceau suivait, pour quitter Blanche, la route qu'il avait parcourue avec elle; il avançait sans presser ni ralentir le pas de son cheval, et chaque localité lui rappelait quelques mots du récit de la jeune Vendéenne; il repassait en quelque sorte par l'histoire qu'elle lui avait contée; et le danger qu'elle courait, auquel il n'avait pas songé tant qu'il était près d'elle, lui paraissait bien plus grand maintenant qu'il l'avait quittée. Chaque mot de Delmar bruissait à ses oreilles : à chaque instant, il était prêt à arrêter son cheval, à retourner à Nantes; et il lui fallut toute sa raison, pour ne pas céder au besoin de la revoir.

Si Marceau avait pu s'occuper d'autre chose que de ce qui se passait dans sa propre pensée, il aurait aperçu, à l'extrémité du chemin, et venant vers lui, un cavalier qui, après

s'être arrêté un instant pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, avait mis son cheval au galop pour le joindre, et il eût reconnu le général Dumas aussi vite qu'il en avait été reconnu lui-même.

Les deux amis sautèrent à bas de leurs chevaux, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Au même instant, un homme, les cheveux ruisselans de sueur, la figure ensanglantée, les habits déchirés, saute par dessus une haie, roule plutôt qu'il ne descend le long du talus, et vient tomber sans force, et presque sans voix, aux pieds des deux amis, en proférant cette seule parole : Arrêtée!... C'était Tinguy.

—Arrêtée! qui? Blanche? s'écria Marceau.—Le paysan fit un geste affirmatif; le malheureux ne pouvait plus parler. Il avait fait cinq lieues, toujours courant à travers terres et haies, genets et ajoncs; peut-être eût-il pu courir encore une lieue, deux lieues, pour rejoindre Marceau; mais l'ayant rejoint, il était tombé.

Marceau le considérait la bouche béante et l'œil stupide. — Arrêtée! Blanche arrêtée! répétait-il continuellement, tandis que son ami appliquait sa gourde pleine de vin aux dents serrées du paysan.

— Blanche arrêtée! Voilà donc dans quel but on m'éloignait. Alexandre, s'écria-t-il en prenant la main de son ami, et en le forçant à se relever; Alexandre, je retourne à Nantes, il faut m'y suivre, car ma vie, mon avenir, mon bonheur, tout est là. — Ses dents se froissaient avec violence; tout son corps était agité d'un mouvement convulsif. — Qu'il tremble, celui qui a osé porter la main sur Blanche. Sais-tu que je l'aimais de toutes les forces de mon âme; qu'il n'est plus pour moi d'existence possible sans elle, que je veux mourir ou la sauver? Oh fou! oh insensé que je suis d'être parti!... Blanche arrêtée! et où a-t-elle été conduite?

Tinguy, à qui cette question était adressée, commençait à revenir à lui. On voyait les veines de son front gonflées, comme si elles étaient prêtes à crever; ses yeux étaient pleins

de sang, et à peine, tant sa poitrine était oppressée et sifflante, put-il, à cette question faite pour la seconde fois : « Où a-t-elle été conduite? » répondre : — « A la prison de Bouffays. »

Ces mots étaient à peine prononcés, que les deux amis reprenaient au galop le chemin de Nantes.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE

Bonnet du Maître La Joie.

A la bonne heure, c'est un hasard, mais ça est.

Ritsborn li Ton, WOSTOOK.

C'était, je crois, en 1819, il me manquait un homme pour compléter mon équipage, et alors les matelots se recrutaient difficilement à Brest, car on armait beaucoup pour la marine militaire.

Un capitaine de frégate de mes amis m'enseigna l'auberge d'*Yvon Polard*, un des plus grands *embaucheurs* de *recouvrance*.

En vérité ce sont des gens fort utiles que les *embaucheurs*, ils accueillent chez eux les matelots sans service et sans pain, les hébergent, les choyent, les engraissent, et vienne un capitaine cherchant un équipage, il s'entend avec *l'embaucheur*, choisit ses hommes, et paie généreusement leurs dettes à *l'hôte* sur les avances que chaque matelot doit recevoir au jour de l'embarquement.

C'est donc jusqu'à un certain point la traite des blancs.

Or, j'allai trouver *Yvon Polard*, rue de *la Souris*, à son auberge du *Chasse-Marée;* la rue de *la Souris* est infecte, étroite et sombre, il faut descendre huit ou dix marches pour arriver dans la salle-basse de l'hôtellerie; et cette es-

pèce de cave est tellement obscure, que sans le secours de quelques lampes de fer, on n'y verrait pas en plein midi.

Au bas de l'escalier un petit homme roux, trapu et manchot vint à moi, et me demanda civilement ce que je voulais; quand il le sut, il cligna des yeux, d'un geste me recommanda le silence, me prit la main, me fit traverser un couloir noir comme un four, et après quelques minutes de marche, je me trouvai dans une petite salle éclairée par un soupirail.

Alors *Yvon Polard* me dit à voix basse : « Mon officier, » vous n'avez qu'à regarder et à écouter par cette fente... que » vous voyez à cette cloison? Il ne me reste que cinq *culottes-* » *goudronnées* à placer; ils sont là à courir bon-bord; c'est » l'histoire de rire en attendant de pousser au large. Vous » pouvez les juger; ils vont tout à l'heure être saouls comme » des soldats, et vous savez, mon officier, qu'alors on se dé- » boutonne, qu'on fait voir sous quelle aire de vent on a l'ha- » bitude de naviguer. Vous ferez votre choix d'après ce que » vous aurez vu, et nous nous entendrons pour le reste. Je » vous laisse, mon officier. »

Je collai mon œil à la fente, et je vis les cinq matelots assis autour d'une table noire et grasse, éclairée par la lueur douteuse d'une lampe. Deux femmes envinées, l'œil brillant, les cheveux épars, à la voix rauque, leur versaient à boire : ils étaient ivres, ou à peu près. Au bout de cinq minutes, deux tombèrent sous la table.

Ils restaient trois : un jeune garçon de vingt ans, blond et frais comme une fille; le second était basanné, vigoureux, bien découplé, et pouvant avoir quarante ans; quant au troisième, je ne pus voir sa figure, car il tenait sa tête cachée dans ses mains.

— « Pour de vieux caïmans à peau salée, ils portent b..... » mal la voile, dit le jeune garçon en poussant dédaigneuse- » ment du pied le corps des deux matelots, qui roulèrent » sous les bancs... Allons, toi... la *Jambe de bois*, verse;... » verse donc, cordieu; le gosier me démange.... »

Il s'adressait à une des deux femmes qui avait effectivement une jambe de bois...

Il vida prestement son verre, et continua, après s'être essuyé la bouche au revers de sa manche, et s'adressant à son camarade basanné...

— Est-ce que tu es aussi à la cape,... toi, *Poirot?* Eh! mon matelot...

— Non, dit l'autre en baisant bruyamment les joues marbrées de sa compagne, qui rajustait sa coiffe... Mais je pense que nous filons notre câble d'une drôle de manière,... et que si nous trouvons à embarquer, il nous restera de nos avances à peu près de quoi mettre dans l'œil d'un marsouin, et encore ça ne le fera pas loucher...

— Bah, bah!... on embarque ici, et au premier port étranger on prend de l'air; on s'arrange avec un autre navire.... et en chasse..... sabordé le capitaine..... comme nous avons fait à Saint-Thomas; tu sais bien... heim!... matelot?...

— Je le sais si bien, que nous avons gagné quarante gourdes au change; que le capitaine a été obligé de prendre deux nègres pour nous remplacer, et qu'ils ont si bêtement manœuvré pendant un grain, que la *Petite Nanette* a chaviré au débouquement, et que le capitaine a été noyé...

— C'est sacredieu vrai, dit l'autre, avec un éclat de rire; noyé comme un chien, noyé... aussi vrai que nous sommes aujourd'hui le 13 octobre, et que j'ai donné ma dernière gourde à ma mère!...

Je pensai intérieurement que ni l'un ni l'autre de ces deux compagnons ne mettrait jamais le pied sur mon navire. J'allais me retirer, fort peu satisfait de ma visite à *Yvon-Polard,* lorsque le marin qui n'avait dit mot jusque-là, leva vivement sa tête d'entre ses deux mains, et s'écria avec un accent indéfinissable :

— Qui parle ici et du 13 octobre et de mère?...

Ce fut alors un houra général, et des éclats de rire retentirent dans la chambre.

— Enfin, dit le jeune matelot, il a largué le câble qui amarrait sa langue.

—C'est heureux qu'il ne fasse plus le milord; on n'est pourtant pas trop déchirée, dit la *Jambe de bois* en ajustant son fichu.

— Veux-tu un coup de grog, dit *Poirot* en lui tendant un verre.

— A sa santé, car il est fou, dit l'autre femme.

Et ils se mirent tous à hurler, en frappant sur la table avec leurs gobelets de fer-blanc, à sa santé! à sa santé!... tandis que lui les regardait fixement et avec mépris.

Il pouvait avoir trente ans; ses traits étaient beaux, mais pâles; ses cheveux noirs se joignaient à d'épais favoris noirs qui encadraient sa figure rude et sévère...

Du reste, il portait un costume de matelot, de simple matelot, mais propre et soigné...

— A sa santé!... A sa santé, crièrent encore les autres avec un redoublement de rire et de bruit...

— Tu n'entends donc pas, sauvage! hurla le jeune garçon, les yeux remplis de vin, les lèvres violettes, et les bras tremblans et lourds.

— On boit à ta santé, monsieur l'*Air-en-dessous,* dit la *Jambe de bois* en le tirant par la manche de sa veste.

— Allons, bois donc; tu nous embêtes à la fin, dit *Poirot,* tout-à-fait ivre, en lui heurtant violemment le verre contre les lèvres...

Ici je ne distinguai plus rien, car du premier coup de poing que donna l'homme pâle, la lampe s'éteignit, mais j'entendis un tapage infernal, des blasphèmes, des cris de douleur et de joie cruelle, et dominant sur le tout, la voix de l'homme pâle, qui criait : Ah chiens! vous parlez de mère et du 13 octobre; par Satan! ce sera la dernière fois...

Comme les gémissemens devinrent étouffés, j'allais sortir pour appeler *Polard,* lorsqu'il parut.

— Allez vite, lui dis-je, ils se tuent là-dedans...

— Ah bah!... mon officier, c'est l'histoire de rire;... ils jouent.

— Les couteaux sont de la partie, lui dis-je...

— Est-ce que *La Joie* s'en est mêlé? me demanda-t-il.

— Comment? *La Joie*...

— Oui, mon officier, le grand pâle, il s'appelle *La Joie;* c'est qu'il est brutal en diable... et fort, fort comme un cabestan...

— Oui, oui, il s'en est mêlé; ainsi, allez vite, car ils s'égorgent... Entendez-vous ces cris?

— Ah bah!... N'y a pas de mal, mon officier : petite pluie abat le gros grain. Avez-vous fait votre choix?...

— D'abord, maître Polard, deux étaient ivres-morts...

— Je parie que c'est *Cavelier* et *Jangras*...

— C'est possible... Les deux autres m'ont l'air de vrais corsaires.

— Le petit blond,... pas vrai? mon officier, et le gros noirot... Vous avez raison... Deux *faï-chiens,* deux carognes... Vous venez de la part du brave commandant B***, je ne voudrais pas vous tromper. Ici, il n'y a que *La Joie* qui puisse vous convenir : c'est fort, c'est sage, mais sombre et taciturne en diable.

— Va pour *La Joie,* lui dis-je tout rêveur; vous me l'enverrez à bord demain au coup de canon.

— Suffit, mon officier; j'irai avec lui pour les *avances,* comme de juste.

— A la bonne heure, je vous attends.

Au point du jour, *Polard* était à mon bord avec *La Joie;* je les fis tous deux descendre dans ma chambre.

— Capitaine, dit Polard, voici *La Joie* dont je vous ai parlé...

— Approche, lui dis-je.

Il s'approcha. — Où as-tu navigué en dernier lieu?

— J'arrive de Lima, capitaine, passager sur le brick *l'Alexandre.*

— Passager!...

— Oui capitaine...

— Pourquoi pas matelot?...

— Parce que j'étais passager, capitaine.

— Et que faisais-tu à Lima?..

— Je naviguais dans la mer du Sud... au service des Colombiens...

— Ah! diable... As-tu des papiers?...

— Non...

— Aucun?

— Si... un certificat du capitaine de *l'Alexandre*... Le voici...

— Il est bon... Veux-tu venir à mon bord?...

— Comme vous voudrez, mais je ne vous y engage guère.

— Comment?

— Je m'entends, capitaine.

— Ne l'écoutez pas, dit *Polard,* c'est un braque; d'ailleurs, il me doit deux mois d'auberge; s'il fait l'original je le mets dehors, et il ira coucher et vivre où il voudra...

— Alors, capitaine, prenez-moi.... mais tant pis pour vous...

— C'est dit, je t'arrête... Polard, envoyez-lui son coffre ici; nous compterons après pour ce qu'il vous doit... Et toi, mon garçon, tu vas aller là-haut, on est en train de rider les haubans et d'enverguer un hunier; nous verrons ce que tu sais... Vas... Voilà ta pièce d'amarrage (*le denier d'adieu*).

J'avoue que la bizarrerie de cet homme m'avait singulièrement frappé, et presque décidé à le retenir à mon bord.

D'ailleurs, sa figure, quoique sombre et triste, ne présageait rien de fatal...

Huit jours après, j'avais choisi *La Joie* pour maître d'équipage, car jamais matelot ne s'était montré plus habile, plus prompt, plus entendu, et plus au fait du service...

D'une régularité parfaite, il ne descendait jamais à terre; son service fini, il allait s'asseoir dans les porte-haubans d'artimon, et restait là des heures entières sombre et silencieux.

L'équipage, qui le craignait comme le feu, l'avait surnommé le *Croque-Mort.*

Mon chargement fait, je mis à la voile le vendredi 21 novembre, et sortis du port avec une jolie brise de S.-O. J'allais à Buénos-Ayres...

La Joie avait été plus sombre qu'à l'ordinaire le jour de l'appareillage... Il s'était approché plusieurs fois de moi comme pour me parler, puis s'était retiré sans mot dire.

Vers le soir, la brise fraîchit; je fis serrer les perroquets, et nous louvoyâmes sous nos basses voiles pour nous tenir écartés de la côte...

— Eh bien! maître, dis-je à *La Joie,* il vente bon frais... Qu'en penses-tu?...

— Capitaine,... je vous avais prévenu, me répondit-il d'un air grave et solennel qui m'imposa.

— Que veux-tu dire?

Lui, sans répondre à ma question, me saisit fortement le bras, et murmura tout bas : — Faites sur-le-champ amener les perroquets, et mettre les huniers au bas ris... Le grain approche... La tempête sera affreuse.... affreuse, je le sens là, me dit-il en enfonçant ses ongles dans sa poitrine velue...

J'obéis machinalement, et bien m'en prit, car à peine cette manœuvre était-elle exécutée, que le vent souffla du N.-E. avec une furieuse violence; le jour baissa tout à coup, et la mer devint horrible...

Nous passâmes la nuit sur le pont, et au point du jour, le temps étant par trop forcé, nous relâchâmes au Hâvre...

Quand nous fûmes mouillés, *La Joie* entra dans ma chambre, où je m'étais retiré pour prendre un peu de repos..

— Capitaine, me dit-il, je vous quitte.

— Tu me quittes, et pourquoi?

— Je ne puis vous le dire..... mais il le faut..... pour vous.....

— Non, pardieu!... tu m'es trop utile... Où trouverai-je un maître comme toi?.... Du tout, tu resteras... et j'augmenterai ta paie....

— Alors je déserterai....

— Non, car je te consignerai à bord, dans ta chambre, et je te mettrai aux fers s'il le faut...

— Vous le voulez donc?.... A la bonne heure.... Vous verrez....

Et en prononçant ces mots ses grands yeux gris prirent une singulière expression de pitié...

Mais le lendemain de cette entrevue, je ne sais pourquoi, de sourdes rumeurs circulèrent dans mon équipage...

—C'est ce chien de *Croque-Mort* qui nous porte malheur, disaient les uns...

—Avec un b..... comme ça à bord, c'est à y laisser sa peau...

Dès long-temps je connaissais la singulière superstition des matelots, qui attribuaient tous les événemens pénibles de la navigation à un seul, espèce de bouc d'Israël qui était responsable de tout ce qui pouvait arriver de fâcheux; je fis en conséquence donner quarante bons coups de cordes à chacun des deux meneurs qui avaient propagé ces idées stupides, et j'enfermai *La Joie* dans sa chambre; puis je fis mettre à la voile le jour même, car la brise avait molli.

Nous sortîmes du Hâvre le 26, avec un bon vent qui nous éloigna bientôt du rivage. Une fois au large, je rendis la liberté à *La Joie*.

— On a donc tanné le cuir à quelqu'un, capitaine? me demanda-t-il.

— Un peu, à deux chiens... qui t'indiquaient à l'équipage comme cause du mauvais temps, comme si ton souffle faisait grossir la mer, crever les voiles ou craquer les mâts!...

— Peut-être, dit-il sourdement.

Je haussai les épaules, et laissai mon pauvre maître, que je crus timbré.

Par une inexplicable fatalité, à la hauteur des îles de *Palme* et de *Fer* (Canaries), comme je faisais gouverner dans l'espoir de prendre connaissance de l'île Saint-Antoine, le temps se chargea de grains, la brise se fit, il venta grand frais, et la tempête devint bientôt si violente, que dans une

bourrasque mon petit mât d'hune et mon bâton de foc furent emportés...

Alors une affreuse idée s'empara de l'équipage, consterné de cette perte, et les matelots s'avancèrent vers moi en poussant avec un horrible accent de rage ces cris frénétiques : — A la mer, à la mer, le *Croque-Mort !*.... il est cause de tout...

Je frémis... et regardais *La Joie*. Pour la première fois, je le vis sourire... mais quel sourire, mon Dieu !

— Infâmes ! m'écriai-je en m'armant d'un anspec, je vous assommerai comme des chiens si vous faites un seul pas.

— A la mer... à la mer !... Nous ne voulons pas sombrer pour lui... A la mer !...

Ils s'approchèrent encore. Je me jetai au-devant de *La Joie*, qui me dit : — Laissez-les faire... C'est écrit...

— Laisser commettre un assassinat de sang-froid !... Non, f..... non... Descends dans ma chambre, tu y trouveras mes pistolets ; tu remonteras avec.... En attendant, je vais les maintenir...

Et ce disant, je tournai rapidement mon anspec en m'avançant vers eux.

— Pardon, capitaine... mais le *Croque-Mort* y passera, dit l'un d'eux...

— Oui, oui, il y passera, répétèrent-ils avec fureur.

Et leurs cris dominaient le sifflement de la tempête.

Au même instant, un *nœud d'agui* me fut lancé ; je tombai sur le pont, et fus garrotté en un moment... J'écumais de rage en voyant *La Joie*, calme, les attendre impassible...

— A ton tour maintenant, cria le maître voilier, homme d'une taille énorme, en s'avançant vers le *maître*.

En ce moment, la tempête était si furieuse, que le navire donna un violent coup de roulis, et presque tous les matelots roulèrent sur le pont.

— Profite de l'embellie !... criai-je à *La Joie*... A ma chambre !...

Mais lui, s'élançant après les haubans d'artimon, fut d'un bond sur la lisse du navire.

— Je devrais, cria-t-il aux matelots, qui se relevèrent en blasphémant; je devrais vous laisser commettre un crime inutile, car ma mort ne peut vous sauver que si elle est volontaire... Ce n'est pas pour vous, mais pour le capitaine, car il a une mère... une mère... une mère! répéta-t-il avec un affreux grincement de dents.

Et il secouait les cordages avec fureur...

Je vivrais, je crois, cent ans que je n'oublierai jamais ce sombre tableau. Je le vois encore, lui *La Joie,* cramponné aux haubans, les cheveux flottans, sa pâle figure qui se détachait blanche sur le gris foncé du ciel, ses yeux flamboyans et les hideuses contorsions de sa bouche hurlant le mot... mère...

L'équipage resta pétrifié, comme fasciné par cette résolution inconcevable; resta immobile, le regard fixe, attachant sur *La Joie* des yeux hagards.

— Adieu donc, capitaine...

Ce furent ses dernières paroles, car il disparut.

— Hourra... hourra, vilain *Croque-Mort!* cria l'équipage en frappant des mains.

On vint poliment me dégager de mes liens.

Je croyais rêver.

Le timonnier qui tenait la barre, fut renversé par un coup de mer, le navire vint au vent, et nous faillîmes engager. Cette violente secousse et cet effroyable péril me firent revenir à moi... Je me précipitai sur la barre; je parvins à faire arriver, et j'y restai... commandant la manœuvre de ce poste, car le temps pressait.

— Vous voyez, chiens, leur criai-je, que le ciel vous punit de votre atroce forfait... La mort de ce malheureux fait-elle cesser la tempête? Elle augmente au contraire, elle augmente... Malédiction!... Dans une heure peut-être, nous irons le rejoindre... lui...

L'équipage fut un peu démoralisé; quelques-uns baissèrent la tête, lorsque l'infernal voilier reparut au grand panneau, portant un coffre...

— Va donc dans le même tombeau que ton maître le *Croque-Mort!* et que le bon Dieu nous laisse en repos, car nous n'avons plus rien à ce matelot de l'enfer.

Et le coffre fut lancé par-dessus le bord, aux acclamations de tout l'équipage, persuadé que la tempête cesserait quand il n'y aurait plus rien à bord qui eût appartenu au pauvre *La Joie*...

Au contraire, la tempête redoubla de violence. J'entendis une horrible explosion; c'était notre grand'voile que le vent venait d'emporter, d'emporter si rapidement, que je ne vis qu'un point blanc tourbillonner et disparaître en une seconde.

— Malédiction... enfer!... criai-je... Dieu est juste!...

— C'est qu'il y a encore ici quelque chose au *Croque-Mort*, dit l'imperturbable voilier. Mousse, descends et cherche, et gare à ta peau si tu ne trouves rien...

. . . . . .

Cinq minutes après, le mousse remonta avec un vieux, vieux bonnet de laine rouge, oublié dans un coin de la chambre de *La Joie*...

Allons, dit le voilier en le jetant à la mer... allons, on n'a plus rien à *lui*... *Tais-toi*, et *fais calme*...

Un hasard... (était-ce un hasard?) voulut que les deux ou trois dernières raffales qui nous avaient si durement drossées furent, comme on dit, la *queue du grain*... Le vent tomba, le ciel s'éclaircit, la brise souffla légère, et la mer calmit..... Depuis ce moment, notre traversée fut heureuse, fut la plus heureuse que j'aie faite, et nous arrivâmes à Buénos-Ayres le 1er janvier.

EUGÈNE SUE.

N. B. Le lecteur m'excusera de ne pas lui dévoiler le mystère ou la fatalité qui semble se rattacher au mot *mère* et au nombre *treize*, mais ne l'ayant jamais su moi-même, je n'ai rien voulu ajouter qui pût dénaturer un fait vrai.

Album.

Théatre de l'Odéon. — *La maréchale d'Ancre*, drame en cinq actes, en prose, par M. *Alfred de Vigny*.

Dans quelques lignes placées en tête du recueil de ses poëmes, M. Alfred de Vigny s'applaudit d'un mérite qu'on n'a jamais refusé à ses compositions, celui de renfermer toujours sous une forme épique ou dramatique quelque pensée morale. *Moïse, la Femme adultère, le Déluge*, et ce merveilleux poëme *d'Eloa* justifient cette prétention. Une pensée haute ou consolante a d'abord animé le cœur du poète; il a long-temps porté cette pensée avec lui, la promenant partout à travers sa vie errante, attendant qu'une forme noble ou gracieuse vînt envelopper cette idée, et la rendre visible pour tous. Ainsi, il s'inspirait d'abord de la philosophie, la poésie venait ensuite. Dans une telle nature, la philosophie n'était pas une pédante, dogmatisant à froid, la poésie non plus une musicienne sans âme, et qui ne jette que des sons, mais deux sœurs charmantes s'appuyant l'une sur l'autre, et mollement entrelacées.

Ce double accord de la poésie et de la philosophie, nous le reconnaissons donc à un degré plus ou moins haut dans presque tous les ouvrages de M. de Vigny; il se retrouve dans le drame de *la maréchale d'Ancre*. L'idée de l'expiation, comme un critique l'a déjà pu remarquer, est l'idée fondamentale de cette tragédie. Concini a-t-il réellement trempé dans l'assassinat d'Henri IV ? c'est une question d'histoire et

non d'art. L'auteur de *Cinq-Mars* nous semble posséder parfaitement une époque qu'il a deux fois représentée; s'il y a lieu toutefois, nous laissons à l'ombre de Concini le soin de sa vengeance. M. de Vigny admet donc cette complicité de Ravaillac et de Concini : Concini a écrit à *l'homme*, voilà la preuve; l'ennemi de Concini a cette lettre entre les mains, voilà l'instrument; la borne où monta Ravaillac pour assassiner le bon roi, pierre sur laquelle Concini a bâti sa fortune, et sur laquelle il vient mourir, voilà l'autel.

Celui qui, ayant vu le drame de *la maréchale d'Ancre*, dirait : « Cette idée-mère de la pièce, et qui, selon vous, la nourrit d'acte en acte, à présent que vous la faites saillir, je l'aperçois, au théâtre elle m'avait échappé; celui-là parlerait fort sensément, et sans qu'on en pût rien arguer ni contre sa sagacité, ni même contre le drame. » Ici, le spectateur est comme le personnage; l'événement fatal les entraîne tous deux sans qu'ils voient ce bras mystérieux qui les pousse. La vie est telle. Concini, depuis la mort du roi, est devenu tout-puissant, riche à millions, gouverneur de province, maréchal, il touche au bâton de connétable, il se croit fort à jamais, inébranlable, sauvé. Cependant les fils invisibles de sa destinée l'enveloppent, ses ennemis conspirent, l'implacable Borgia le guette, il ne voit rien; on l'a proscrit, sa maison est brûlée, sa femme arrêtée et condamnée au feu; il n'en sait rien encore; le peuple passe à côté de lui, criant: *Vive Borgia! mort à Concini!* Il doute jusqu'au bout, il se dit : « C'est un rêve! » Alors arrive Borgia, ce Corse acharné, qui depuis des années le poursuit. C'est le moment marqué par Dieu, Concini en a le pressentiment; mais, fugitif, mais bientôt effacé, emporté qu'il est par la haine, le désespoir, la vengeance, furieuses passions qui le rendent semblable à un taureau dans l'arène. Enfin il meurt, mais en maudissant son ennemi, et le mot d'expiation n'est pas prononcé.

Ainsi marche le monde, l'événement s'accomplit sans qu'on ait le mot de cet événement : à distance seulement on

peut le juger. De même dans le drame de *la Maréchale :* l'action marche, et acteurs et spectateurs la suivent à l'aveugle jusqu'à son accomplissement; mais plus tard, rentré chez soi, on revient sur cette terrible catastrophe, et on en devine le sens caché. Alors le drame grandit d'autant; on oublie le fait, on se prend à l'idée : sainte œuvre d'art qui, dans un fait particulier, résume l'idée qui, selon le dogme de la chute originelle, gouverne le fait général.

Dans un recueil tel que celui-ci, avoir donné l'idée première d'une pièce, c'est avoir fait connaître cette pièce : les journaux quotidiens se chargent d'en détailler l'intrigue. Nous allons donc nous occuper du système d'après lequel le drame de M. de Vigny semble être composé, mettant dans cette étude toute la conscience qui rend la critique respectable et constate son indépendance.

Autant qu'il nous souvient du roman de *Cinq-Mars*, c'est un ouvrage artistement combiné, et d'une symétrie merveilleuse : on pourrait le comparer, tant ses divers chapitres rayonnent bien vers un même centre, à une roue vers le moyeu de laquelle tous les jambages convergent à la fois. Ajoutons qu'ainsi que dans certaines roues, quelques rayons plus forts, ou peints d'une différente couleur, servent à marquer les divisions de cette roue; quelques chapitres de l'ouvrage dont nous parlons, jetés à des distances égales, marquent aussi les divisions de cet ouvrage. Pour nous servir de l'ancien langage de l'esthétique, ces rayons ou ces chapitres, diversement coloriés, seraient, dans le roman de *Cinq-Mars*, ce qu'on appelle d'une manière abstraite la variété dans l'unité.

Dans le drame de *la Maréchale*, le premier acte, le troisième et le cinquième seraient les rayons les plus nombreux de la roue; le second et le quatrième, les rayons d'une couleur différente : — dans le premier acte, dans le troisième et le cinquième, l'histoire; le roman dans les deux autres.

Aussi, à la représentation, le public fut-il comme dérouté par le second acte (sans parler ici de la faiblesse de ce

acte), il ne put le comprendre qu'en voyant le quatrième, son rayon jumeau, selon notre comparaison. — Il est incroyable combien cette symétrie de l'ensemble se retrouve dans les détails, en regard Borgia et Concini, la maréchale et Isabelle, Picard et Samuel, de Luynes et Déhajeau, madame de Rouvre et madame de Moret : tout va avec son pendant analogue ou dissemblable ; tout a son contrepoids, sa seconde partie ; les monologues, les scènes se balancent : Concini séduit la femme de Borgia ; pendant ce temps, Borgia est aux pieds de la femme de Concini, et sans nombre ! Il en résulte une singulière et puissante unité, mais peut-être bien savante et d'un artifice qui séduit trop l'auteur. Sans doute dans la nature les contraires ainsi joutent et se croisent ; mais dans le grand espace de temps et de lieu qui leur est ouvert, on ne peut saisir ces continuelles dualités. Ici le lieu est étroit, le temps est court, l'optique a l'air de nous tromper : ce qui semblerait un hasard dans les combinaisons secrètes de la vie nous paraît ici d'un calcul trop habile. — De tout ce qui précède on peut donc conclure que, pour avoir ses inconvéniens, le système de composition de M. de Vigny atteste une grande force de coordination : il est surtout original et unique, d'autant qu'il amène, je ne sais par quel ressort secret, de larges développemens shakespeariens, souvent même plus larges que ne le demanderait un parterre français.

Cela dit, nous nous garderions d'un mot de critique touchant cette rencontre, au cinquième acte, de Borgia et de Concini, rencontre que l'on pourrait croire le plus artistement préparée, et que nous croyons jetée dans la gradation nécessaire des choses. A ce point où est arrivée la fortune décroissante de Concini, il faut que les faits se heurtent et se précipitent ; les plus incroyables seraient presque les plus vrais. Les malheurs long-temps suspendus sur la tête de Concini ont rompu le lien qui les arrêtait : vienne donc sur lui le dernier de tous. Que l'homme qui le cherche inutilement depuis des années le rencontre enfin ! que ces deux nuages

se choquent dans l'air, et qu'ils éclatent! Voyez l'explosion! ne sera-t-elle pas terrible? Ce duel peut-il être trop prolongé? Un de ces hommes restera certainement sur le terrain; ils y resteront tous deux. Cette scène est effrayante. Elle est admirable d'exécution, admirable de position. A la rencontre de Borgia et de Concini, j'ai vu quelqu'un frémir sur sa place, et battre des mains avant qu'ils eussent dit un mot. Son voisin s'en étonnait; celui-ci avait tort : c'était une devination d'artiste. Ce choc de deux hommes tels qu'on connaît Borgia et Concini; ce choc au cinquième acte, quand tout doit se consommer, était à lui seul une scène : on pressentait ce qu'il en allait sortir. Aujourd'hui ce duel est connu.

Nous nous figurons, dans une tragédie du bon temps, la maréchale survenant après le duel, son mari mort d'un côté, son amant de l'autre. Que faire? la brûler sur le théâtre? Non, et avec raison : la maréchale tire un poignard qu'elle porte toujours sur elle, et tombe entre ses deux amans, partagée, dans son hoquet tragique, entre les deux sentimens qui l'animent encore : de Luynes reçoit ses imprécations.— Et vraiment il était difficile de porter plus loin la terreur. Aussi la scène qui suit mériterait-elle toutes sortes d'éloges, lors même qu'elle ne serait pas d'une invention digne de Shakespeare : c'est quand la maréchale, retrouvant ses petits enfans, les embrassant avec larmes, et conduite par le plus âgé sur le corps du maréchal, découvre ce qui vient de se passer; qu'ensuite, un flambeau à la main, elle va voir une dernière fois Borgia, et appeler doucement Micaël; — dans ce terrible moment, disons-nous, elle prend son fils entre ses bras, et, inclinée vers lui, tout bas, à l'oreille : — Regardez bien cet homme derrière vous... celui qui est seul... Non... Tournez la tête doucement, afin que l'on ne vous voie pas... Cet homme s'appelle de Luynes. Vous allez me suivre au bûcher, et vous vous souviendrez de ce que vous aurez vu, pour nous venger tous sur lui seul. Dites oui fermement sur le corps de votre père... Touchez sa tête, et dites : Oui. — *L'enfant :* Oui, madame.

On n'applaudit pas à cette scène, on ne tressaille pas, on est muet, abattu; c'est le calme dans le tragique, le plus beau couronnement d'une telle œuvre.

Le style élégant et plein de vérité avec lequel ce drame est écrit a bien inspiré les acteurs. Mademoiselle George a joué et parlé le rôle de la maréchale avec une dignité, une douceur, une grâce, une force inimaginables, mêlant tous les tons, et sans dissonance choquante; elle a montré combien on pouvait être belle et variée en restant naturelle et simple. Mademoiselle Noblet, brune et élancée, d'un accent plein et d'une pantomime décidée, a parfaitement rendu la grande scène du quatrième acte.

Ainsi, la liberté politique a amené aussi la liberté de l'art: nulle bataille ridicule ne s'est, comme autrefois, livrée à cette représentation. Lorsque, en philosophie et en religion, toutes les voix sont libres, ne serait-il pas plaisant d'être dogmatique en poésie? Il faut remarquer encore que l'agitation de la place publique ne distrait pas entièrement du théâtre. Euripide et Périclès parlaient le même jour à Athènes. Il faut nous faire à cette vie de mouvement. Les arts doivent fleurir chez un peuple libre. Il y a deux mois, nous avons eu l'*Antony* de M. Dumas; après *la maréchale d'Ancre*, nous aurons le drame de M. Victor Hugo: Athéniens, que voulez-vous donc?

PANORAMA DE M. LANGLOIS.

Pour une ville comme Paris, le mouvement, c'est la vie: il lui faut des fêtes, des nouveautés, et toujours des nouveautés. Pour être piquante et suivie, l'exposition du Musée a dû se renouveler sans cesse. Une exposition d'un autre genre va sortir de l'habile pinceau de M. Langlois, le panorama de *Navarin* va faire place à celui d'*Alger*, qu'il termine

en ce moment. Retardataires, c'est le cas de vous presser. Pour celui qui n'a vu ni la mer, ni un bâtiment de guerre, ni un combat naval, c'est un voyage à faire, et pour celui qui a vu tout cela, ce beau panorama de *Navarin* a plus de prix encore, parce qu'il pourra mieux juger de la grandeur et de la vérité du tableau. C'est un magnifique drame, beaucoup plus animé, qui émeut bien davantage que ceux de messieurs tels et tels. M. Langlois s'y est montré grand peintre et poète tout à la fois.

On entre dans ce *panorama* par la batterie de 18 du vaisseau le *Scipion*, et en quelques instans on connaît toutes les parties d'un vaisseau de guerre : on sait déjà, avant d'être sur la dunette, ce que c'est qu'un *branle-bas de combat*, une batterie de 18 d'un vaisseau de 74, des chambres de commandant, des hamacs de matelots, etc. Arrivé sur la dunette, on croit respirer le grand air; on voit le combat dans toute sa fureur, les matelots du bord plongés dans le feu et la fumée. On prend sa part d'une action où le vaisseau qu'on monte est lui-même fortement engagé par le plus dangereux des ennemis, par un brûlot. Étonné de tout ce qui l'entoure, le spectateur a besoin de se remettre pour suivre avec détail toute cette vaste enceinte; il remarque ces transparentes eaux de la Méditerranée, cette légère brume du soleil couchant, d'où ressortent si pittoresques le rocher de Sphacterie, l'ancien Pilos, les monts Olénos, etc.

Heureux Parisien, qui, sans renoncer à ses habitudes sédentaires, peut voir la mer, juger de l'aspect d'un combat naval, et assister à une bataille où périrent 10,000 hommes, et où fut décidé la liberté des Grecs du Péloponèse.

M.

Voyages.

SOUVENIRS DE CALABRE.

LES

ALBANAIS EN ITALIE.

(1830.)

Je partis de Corigliano par une belle matinée d'automne; quittant à regret ses tours féodales, son triple aquéduc, ses forêts d'orangers, je m'acheminai vers les colonies albanaises de San-Demetrio, à l'occident de la ville.

Aux orangers succèdent bientôt les oliviers, et aux oliviers les chênes. Je vis de loin *torreggiare* [1], comme disent les Italiens, le vaste casino de San-Mauro. Comme tous ceux que l'on rencontre en Calabre, il est fortifié, et ressemble bien plutôt à un château de guerre qu'à une demeure champêtre.

[1] *Tourroyer*, si l'on pouvait le dire.

On lit les mœurs et l'histoire d'un peuple dans son architecture, et ces forteresses rustiques de la Calabre rappellent à chaque pas au voyageur l'antique fléau du pays, le brigandage. Le vieux roi de Naples, démoralisant son peuple au profit de la royauté, avait organisé le brigandage contre les Français, maîtres alors de sa capitale et de toutes ses provinces du continent. Remonté sur son trône, il a voulu briser son instrument, son propre ouvrage; mais inhabile et ignorant des hommes, le gouvernement napolitain n'a pris que des mesures plus propres à perpétuer le mal qu'à l'extirper dans sa racine. Il faut le dire cependant, depuis quelques années, les bandes sont plus rares et moins audacieuses; mais la propriété est loin d'être assurée, et sans sécurité le commerce, l'agriculture, tout languit.

Passé San-Mauro, la campagne se découvre, les arbres disparaissent, et la végétation expire au pied d'une colline sèche et nue.

Je vis de loin se dessiner sur la blanche argile de la colline un paysan sur la croupe de son âne : c'était la première figure humaine que j'eusse rencontrée depuis Corigliano; car c'était dimanche, et la campagne était déserte. Il m'aperçut, et m'attendit. Son chapeau en pain de sucre surmontait une de ces figures fines et passionnées, vrai type national qui donne au peuple de Calabre une physionomie si spirituelle.

Naguère, le paysan calabrais n'allait jamais aux champs sans son fusil; désarmé par la loi, il l'élude, et une hache pend toujours à son côté. C'est un instrument aratoire, et la loi ne prohibe que les armes. Mon nouveau compagnon portait donc sa hache fidèle à sa large ceinture de cuir. Selon ma coutume, j'étais seul et à pied. Il se récria fort, et, descendant de son

âne, il me força d'y monter, disant fièrement qu'il regarderait un refus de ma part comme un affront et une marque de mépris.

C'était un Albanais de San-Demetrio. Quand il sut que je n'avais d'autre but que de faire connaissance avec ses compatriotes, il commença à me raconter les exploits de ses ancêtres et de Scander-Beg, ne parlant qu'avec un profond dédain des Italiens leurs voisins, qui n'ont pas, comme nous, disait-il, fait la guerre au Grand-Turc.

Tout en causant, nous avions atteint San-Demetrio, bourg sale et chétif, dans une position charmante. Morte quelque temps, la nature se ranime, et semble vouloir couvrir la misère de l'homme par le luxe de la verdure et de la végétation.

Je descendis à la porte du personnage marquant de la commune; j'avais des lettres pour lui, et, suivant l'usage du pays, je fus reçu et logé dans sa maison avec toute l'hospitalité calabraise. C'est un homme lettré qui a occupé les premières magistratures du royaume, et qui, frappé par la réaction parjure de 1821, est revenu dans ses pénates donner l'exemple de ces vertus de famille qui sont si souvent le résultat des malheurs publics.

La police le surveille, et mon premier soin fut de me présenter au juge, ministre de cette inquisition soupçonneuse. Je le trouvai sous l'influence d'une circulaire récente en faveur des étrangers; et pour la première fois depuis bien long-temps, mon passe-port fut visé sans que j'eusse à subir un interrogatoire en règle. Tant de voyageurs (et moi le premier) avaient réclamé auprès du marquis Intonto, ministre de la police générale, qu'il avait pris enfin nos plaintes en considération.

Mais, il faut le dire, forgées dans les antres de la police, ces circulaires sont toujours vagues et insidieuses; elles laissent beaucoup de latitude aux autorités inférieures, afin de rejeter toute la faute sur elles dans l'occasion; et c'est ce qu'on fait presque toujours.

Ce juge-là est du reste à l'abri d'un pareil danger, car la rareté des voyageurs est telle dans ces contrées, que depuis quinze ans aucun n'y avait été vu. On s'en aperçoit au désintéressement du peuple. Un *maestro-scarparo* [1] que je fis travailler refusa son salaire, se trouvant assez payé, me dit-il, par l'honneur d'avoir travaillé pour le *signor forestiere*. Le dernier voyageur était un Anglais : on date de son passage comme d'un événement, comme à l'avenir on datera du mien.

San-Demetrio est le chef-lieu d'un arrondissement albanais. Les cinq ou six villages qui le composent sont groupés à l'entour. San-Giorgio est le plus grand, et Vacarizzo celui où le luxe rustique des femmes est le plus recherché. Il y a diverses mines dans les montagnes; mais personne n'a même la pensée de les exploiter, et le gouvernement moins que personne.

L'existence de ces colonies albanaises est un phénomène historique digne d'attention, et presque ignoré. Il paraît que la première apparition des Albanais en Italie est postérieure de dix ans environ à la prise de Constantinople.

Ce grand événement, qui devait changer la face de l'Europe en même temps qu'il renversait un empire séculaire et décrépi, portait le coup de mort à un Etat jeune et robuste que l'énergie d'un seul homme avait fondé.

[1] Maître cordonnier.

Georges Castriot, connu sous le nom de Scander-Beg (Alexandre Seigneur), avait été livré en otage par son père au sultan Amurath. Nourri, mais non énervé, dans le sérail, il sortit des mains des femmes comme l'aiglon couvé par les colombes, et déploya, en 1443, l'étendart de l'indépendance et de la vengeance contre l'usurpateur de son patrimoine et le meurtrier de sa famille.

Né seigneur de l'Albanie, il rappela au combat ses belliqueuses tribus, et, à la tête de ses braves et fidèles Mirdites, engagea une lutte qu'il soutint vingt-trois ans contre toutes les forces de l'empire ottoman ; nouvel exemple de ce que peut la volonté ferme et constante d'une énergique minorité, comme ses ancêtres les Macédoniens l'avaient jadis été sous un autre Alexandre, il fit trembler Amurath dans ses villes, et défit ses armées dans plus de vingt combats.

Amurath en mourut de rage; Mahomet II monta sur le trône, et prit Constantinople. Sentinelle avancée de la Chrétienté, le Soldat de Jésus-Christ (c'est le titre que prenait Scander-Beg) jeta aux princes d'Europe un cri d'alarme; mais ils étaient frappés de peur, et il soutint seul, en héros, la lutte de l'Europe contre l'Asie.

Il s'est rangé, par sa constance, parmi les grandes figures historiques du xve siècle. Il se détache avec éclat sur le vaste tableau du moyen âge expirant, comme un des chefs de cette résistance de fer qui appela le siècle suivant à de si hauts destins.

Alphonse d'Aragon régnait alors à Naples. Habile politique et grand capitaine, il fut alarmé de la prise de Bysance; il voyait dans le colosse naissant un ennemi naturel, et répondit seul à l'appel de Scander-Beg. Il lui envoya (1454) quelques secours sous les ordres de Raymond d'Ortaffa.

Après la mort d'Alphonse, la fortune changea. Ferdinand, son fils, eut besoin de toutes ses forces pour combattre dans le duc Jean d'Anjou un compétiteur puissant, et dans le prince de Tarente, un rebelle ingrat et fort.

Assiégé dans Barletta par le condottiere Jacques Piccinino, à la solde des Angevins, c'était fait de sa couronne, lorsqu'on vit blanchir des voiles à l'horizon. Scander-Beg, aussi reconnaissant qu'infatigable, avait profité d'une trève demandée par l'altier Bajazet, pour porter du secours au fils de son ancien allié. Il le délivra, prit Trani, et, parcourant les vastes plaines de Pouille à la tête de sa cavalerie, ravagea les terres du prince de Tarente [1], battit Piccinino, et contribua à la victoire décisive de Troïa, qui assura la couronne aux Aragonais.

Scander-Beg reçut en présent de Ferdinand (1461) San-Pietro-in-Calatina, petite ville de Pouille, et c'est la

[1] L'historien napolitain Summonte nous a conservé une correspondance curieuse du seigneur de l'Albanie avec le prince de Tarente. « Que t'ai-je fait, lui écrivait ce dernier, pour venir m'attaquer chez » moi? Tu crois peut-être avoir à faire à tes Turcs amollis, mais dé- » trompe-toi. Nous estimons tes Albanais comme des moutons (*come* » *pecore*), et nous rougissons d'ennemis si vils. N'ayant pu défendre » ton toit, tu viens envahir le nôtre. Tu ne trouveras que ton tombeau. » La réponse de Scander-Beg est belle et énergique. Il reproche au prince de Tarente son ingratitude envers la maison d'Aragon, et lui dit que la reconnaissance lui fait un devoir sacré, à lui, de secourir le fils d'un roi qui l'avait secouru. « Tu n'es pas moins Turc que les Turcs, ajoute- » t-il; aussi bien dit-on que tu n'es d'aucune religion. Quant à mes » Albanais, tu ne les connais pas; nous descendons des Épirotes, qui » ont donné pour ennemi aux Romains, Pyrrhus, et des Macédoniens, » qui ont donné pour vainqueur à l'Inde, Alexandre. Et que me parles- » tu, toi, de tes Tarentins, race énervée qui n'est bonne qu'à prendre » du poisson. Si je trouve ici mon tombeau, dit-il en finissant, Dieu, » qui connaît mes pensées, me jugera. »

première colonie albanaise dans le royaume de Naples. Il reçut plus tard Trani et quelques bourgs du mont Gargano.

Ce prince nomade mourut en 1467. Son fils Jean Castriot n'était pas de force à lutter contre Bajazet, et après quelques vicissitudes, le sultan finit par envahir toute l'Albanie, et les armes détruisirent ainsi l'œuvre des armes.

Il se livra à des vengeances cruelles, plaçant les Albanais entre l'apostasie et l'exil; c'est de cette époque que date leur grande émigration en Italie. Jean Castriot lui-même se réfugia à Naples, et le roi prit à son service un grand nombre d'Albanais. Sous le nom de *régiment-royal-macédonien,* il en forma un corps d'infanterie qui a subsisté jusqu'à la révolution.

Quant aux autres (et grand fut le nombre de ceux qui préférèrent l'exil à l'apostasie), sans aptitude à l'agriculture comme toutes les peuplades guerrières, ils s'établirent sur le mont Gargano, qu'ils pouvaient presque regarder comme une propriété nationale. La présence de ces étrangers indépendans inquiéta les autorités; leurs habitudes turbulentes alarmèrent le voisinage, et le mont Gargano serait devenu pour eux, peut-être, ce que furent plus tard pour les Maures d'Espagne les Alpuxares.

On les divisa, on leur distribua des terres en friches, et ils furent ainsi dispersés par tout le royaume.

Chaque jour, il en arrivait de nouveaux. « C'est pitié, écrivait le pape Paul II, à Philippe, duc de Bourgogne, c'est pitié que de voir ces malheureux sans pain, sans patrie, traverser l'Adriatique sur de frêles barques, et chercher sur les côtes d'Italie un refuge contre la barbarie de l'infidèle. »

Trois siècles plus tard, les Parginotes, vendus par la cupidité anglaise à un barbare plus cruel que Bajazet, errèrent en pleurs sur ces mêmes parages, mendiant de rive en rive un asile à l'étranger. L'histoire n'a rien de plus pathétique que ces catastrophes nationales.

Les nouveau-venus durent enfin plier leur humeur oisive et belliqueuse aux habitudes de la vie champêtre. Mais le soldat perçait sous le laboureur, et l'on reconnaissait toujours dans la main qui guidait le soc, la main qui avait brandi l'épée.

Ceux à qui étaient échues les côtes de l'Adriatique, voyaient bleuir à l'horizon ces monts d'Albanie, où naguère se déployaient leurs tentes victorieuses, où ils se reposaient des combats aux rayons du soleil natal. Désormais sans patrie, ils songeaient avec larmes aux jours du triomphe; ils saluaient du regard les cîmes paternelles, et tristement penchés sur cette charrue qu'ils avaient tant méprisée, ils chantaient les ballades nationales, seul monument des gloires passées, seul héritage des ancêtres.

Les Grecs de Calabre, c'est ainsi qu'on appelle les Italo-Albanais, ont une mauvaise réputation chez leurs voisins, et ne la méritent pas; résignés depuis longues années au travail comme à une nécessité, relégués sur des monts ingrats, ils ont défriché de vastes bruyères, et porté la vie où régnait la mort. Isolés par leur situation, par leur culte, par leurs mœurs, ils ont conservé au milieu des Italiens une existence distincte. Quatre siècles n'ont pu effacer le cachet national.

Leur langue, ils l'ont gardée intacte; il a dû nécessairement s'y glisser des italianismes. Une nouvelle existence, de nouveaux rapports exigent des mots nouveaux; mais ils s'entendent à merveille avec leurs com-

patriotes d'Albanie. Ils ne parlent le calabrais que par nécessité, et seulement avec leurs voisins, entre eux jamais. On peut leur appliquer le *bilingues* d'Horace.

Leurs mœurs, la force plus que le temps les a modifiées. Le gouvernement s'est attaché lui-même à les dénationaliser, et son niveau de fer a passé sur ces peuplades de montagnes. Ces hommes ont dû abandonner leur costume. Naguère ils marchaient armés; or, un décret de 1821[1] frappait de mort quiconque portait des armes, ou seulement en gardait dans sa maison. Ils aimaient à se réunir sur les places publiques, et à chanter au clair de lune les vieilles chansons de la patrie; une nouvelle loi a prohibé toute réunion de plus de cinq personnes, et fermé la place publique comme un théâtre de sédition.

Peuple gai et spirituel, il aimait la danse et les festins; la misère a banni les fêtes, et la police, hydre à mille têtes, en créant les partis, en semant les discordes, a proscrit la confiance, les épanchemens.

Au milieu de tous ces malheurs, à travers tant d'années et de vicissitudes, les Italo-Albanais ont conservé un fond de générosité, quelque chose d'âpre et d'indépendant qui me plaît. Ils pratiquent l'hospitalité sans faste, avec une simplicité tout-à-fait homérique.

« Tu ne vois que notre ombre, me disait un vieil Albanais à cheveux blancs, avec le franc tutoiement calabrais; au temps de ma jeunesse, tu aurais encore » trouvé l'Albanie sur les montagnes de Calabre. La » population t'aurait reçu en fête, et au son des gui- » tares; on t'aurait donné des festins; mais aujourd'hui » sommes-nous nous-mêmes? Ils ont peur de toi, ils te

[1] Depuis, il a été adouci, et les galères ont été substituées à la mort.

» prennent pour espion. » Et il secouait la tête avec cette résignation d'une âme énergique, dont la Calabre m'a offert tant d'exemples.

Quant au culte, ils suivent le rit grec, en reconnaissant toutefois l'autorité de la cour de Rome, qu'ils détestent et n'appellent que la *rapace*, la *perfida*. Mais il a bien fallu transiger sur ce point, car la question était d'être ou n'être pas, *to be or not to be*.

Leurs prêtres se marient, et j'ai pu jouir du spectacle d'un homme en soutane, entouré de sa femme et de ses cinq enfans. Un autre m'a montré de son prie-dieu les romans de Voltaire et la Nouvelle-Héloïse, qu'il s'était procurés au poids de l'or, car des Alpes à Syracuse, la loi divine et humaine les frappe d'un égal anathème. En un mot, le clergé albanais est aussi protestant que celui de Genève ou d'Edimbourg.

Il relève, quant au spirituel, de l'évêque de Bisignano; or, monseigneur ayant une sainte horreur pour le mariage des prêtres, de quelque communion qu'ils soient, les ambitieux s'en abstiennent, car la faveur épiscopale ne s'obtient qu'à ce prix.

Ils ont cependant un évêque (de Synope, *in partibus*); mais il n'a d'autre attribution que l'ordination des prêtres grecs, qui, avant sa nomination, étaient obligés de l'aller recevoir à Rome. Il habite le collége grec de Sant-Adriano, à un quart de lieue de San-Demetrio. C'est un respectable ecclésiastique, instruit et point fanatique.

Après le café, cérémonie aussi universelle, aussi sacramentelle au royaume de Naples que dans l'Orient, il m'a fait part d'un travail qu'il prépare sur l'histoire des Albanais, et je lui dois des renseignemens curieux.

Parmi les livres où il puise, et qu'il a bien voulu

me prêter, j'ai trouvé un petit écrit fort rare d'Angelo Masci, Italo-Albanais lui-même, littérateur de talent, mort à Naples il y a quelques années. Il fait des rapprochemens ingénieux entre ses compatriotes et les Germains, dont Tacite a décrit les mœurs âpres et primitives. Ils ont, en effet, en commun l'amour des armes et de la liberté, passion innée de tous les peuples non encore atteints par le fleuve lent, pacifique, mais énervant de notre civilisation européenne.

Sur d'autres points, ils diffèrent totalement. Les femmes, par exemple, objet d'un respect si touchant, d'un culte si pur chez les Germains, jouent chez les Albanais un rôle bien inférieur; la femme n'est ici que *l'ancella* de la maison. L'esclavage domestique n'est plus dans la loi, mais il est dans les mœurs, et il est complet. La jalousie, autant que l'habitude, perpétue cet esclavage, car sur l'article de la fidélité conjugale on dit l'humeur des maris soupçonneuse et vindicative. Les femmes sont fort ignorantes; celles des dernières classes travaillent aux champs, les autres n'ont d'occupation que leur quenouille, et se consolent de leur nullité en nourrissant leurs enfans; mais leurs lumières maternelles ne sont pas encore arrivées jusqu'à l'abolition du maillot.

Monseigneur m'a mis au fait de divers usages du pays. Les formalités des funérailles sont celles d'un peuple demi-sauvage, et les mêmes encore en vigueur dans les montagnes d'Albanie. Les parens et amis se réunissent dans la maison du mort; on le revêt de ses plus beaux habits, et on le porte à l'église assis, et le visage découvert. Tous les assistans l'accompagnent en poussant des gémissemens et des sanglots; femmes et hommes s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine

à coups redoublés; on prononce une espèce d'oraison funèbre en l'honneur du défunt; puis tout finit par un joyeux repas.

Voilà pour les funérailles, voici pour le mariage. Le jour pris pour la célébration, l'épouse clôt soigneusement sa porte. L'époux (*il padrone*) se présente armé. Il entonne sous la fenêtre des chansons consacrées, suppliant sa fiancée de lui ouvrir, mais sa fiancée n'ouvre point; ses parens répondent pour elle, car il lui est défendu à elle de rompre le silence jusqu'au soir. En vain le fiancé lui promet de beaux habits, des bijoux précieux; la porte reste close. Enfin, il se lasse; aux prières succèdent les menaces, il force la porte, saisit l'épouse par les mains, et l'entraîne à l'église.

J'ai eu la bonne fortune d'être témoin d'une cérémonie nuptiale. Les plus proches parens tenaient la fiancée par la main : comme vierge, elle était couverte d'un voile blanc; les veuves seules se marient la tête découverte. Les parrains du mariage (*compari*) firent passer plusieurs fois, et avec une dextérité étonnante, la couronne de l'époux sur la tête de l'épouse, et *vice versâ*, car tous les deux portaient une guirlande de roses blanches et d'immortelles. Le prêtre prit ensuite un verre de vin où trempaient des mouillettes, il en offrit aux époux, qui y goûtèrent, voulant indiquer sans doute qu'ils entraient dans une communauté de vie. Les parrains se partagèrent le reste. Tout en continuant la lecture de la lithurgie grecque, l'officiant, couvert de sa chasuble d'or, se mit à décrire d'abord à droite, puis à gauche, un grand cercle mystique, suivi dans cette étrange promenade par tous les assistans marchant un à un. Le couple enfin s'agenouilla, et reçut la bénédiction.

L'épouse trouva les amis de la famille au seuil de sa nouvelle demeure. Ils lui souhaitèrent la bienvenue en chantant en chœur un refrain albanais, dont voici le sens. « Sois la bienvenue, ô jeune épouse! tu es » sous le toit de l'époux, comme le vin et le sel sur la » table du festin, comme le soleil levant au milieu de » ses rayons. »

L'évêque me combla d'honnêtetés; le voyageur anglais, dont j'ai parlé plus haut, ayant été son hôte, monseigneur était désolé que je ne fusse pas aussi le sien. En le quittant, j'entrai dans la cathédrale nue et sombre; elle était remplie de fidèles des deux sexes, et j'eus là l'occasion d'étudier le costume des femmes. Il s'est beaucoup italianisé pour la forme, mais les couleurs tranchantes étant du goût des Calabraises autant que des Albanaises, il n'a, sous ce rapport, subi aucune modification. Ce que celles-ci ont gardé de leurs mères, c'est le flammeum, ou voile écarlate bordé de bleu ou de jaune, et le corset vert, brodé en or. Elles l'appellent *vulgarida*, du nom d'un oiseau dont il a la forme. Il est fort grâcieux, et comme les femmes sont toutes bien faites, il leur sied à ravir.

Femmes et hommes, à genoux et séparés, chantaient en grec, d'abord alternativement, puis en chœur, la bénédiction du soir. Cette cérémonie rustique avait je ne sais quoi de simple et d'antique qui m'allait au cœur; debout contre un pilastre, je la contemplai longtemps en silence.

Le costume éclatant et pittoresque des femmes contrastait avec l'obscurité du temple. Un dernier rayon de soleil couchant y pénétrait, et tombait sur le visage d'une jeune Albanaise à genoux à l'autel. Cette belle

tête grecque, seule éclairée, se détachait comme une vision céleste sur les ténèbres du sanctuaire.

Des voix de tous les âges se répondaient, se confondaient dans une seule pensée. Ainsi cette même langue qui retentissait sous les tentes d'Agamemnon, aux fêtes de la Grèce dans les temples de Jupiter, elle est maintenant chantée par les filles de Calabre, dans une pauvre église, pour glorifier le fils d'un charpentier.

J'étais surtout curieux des chansons albanaises. Mon hôte de San-Demetrio m'adressa à Santa-Sofia, à un de ses amis, qui en a fait un recueil. Santa-Sofia est un des villages albanais de l'arrondissement de San-Demetrio, et quoiqu'il ne soit qu'à quatre ou cinq milles du chef-lieu, de profonds ravins, des sentiers abominables, des torrens sans pont, suivant l'usage de ce pauvre royaume de Naples, rendent souvent les communications difficiles, et les ferment même quelquefois tout-à-fait en hiver.

Le chemin passe sur les hauteurs, et a quelques échappées sur le Chratis et sur la plaine de Sybaris, convertie aujourd'hui en marécages insalubres peuplés de buffles, et en bois pleins de loups. Un Albanais marchait devant moi, et chantait, d'une voix lente et mâle, un air national dont les paroles m'ont rappelé la mythologie poétique de la Grèce moderne, où les oiseaux jouent un si grand rôle [1]. — « Une mère, di-
» sait-il, pleurait son fils, son fils unique; et elle était
» dans l'affliction, car il était prisonnier, et si loin,
» qu'il ne pouvait lui donner de ses nouvelles.

» Or, il écrivit enfin une lettre, qu'il attacha aux
» plumes d'un oiseau, et l'oiseau vint se poser sur un

[1] *Voyez* les chants populaires traduits par M. Fauriel.

» arbre, sous lequel pleurait la pauvre mère; il secoua » ses plumes, et la lettre tomba à ses pieds.

» Elle la prit et y lut ces mots : « Mère, je revien- » drai à vous lorsque vous coudrez une chemise avec » vos cheveux, et la laverez avec vos larmes; quand » la mer deviendra un jardin de fleurs, quand le su- » reau portera des figues et le noyer du raisin. »

Le baron ***, à qui j'étais recommandé à Santa-Sofia, était absent, et ne devait rentrer que le soir. Comme la lettre était ouverte, sa femme la lut, car elle sait lire; il fallait que sa curiosité fût bien vivement piquée pour oser lire une lettre à l'adresse de son mari, même ouverte. Or, la bonne dame, qui de sa vie n'avait vu de voyageur, prit le mot *raccommandazione* dans un sens tout-à-fait charitable, et se trouva dans un fort grand embarras, car, quoique ma toilette de voyage ne fût pas brillante, je n'avais pas cependant l'air d'un mendiant.

Elle hésita long-temps, et telle est la naïveté des mœurs, que, dans la simplicité de son âme, elle crut ne pouvoir mieux répondre à la recommandation de l'ami de son mari qu'en me mettant dans la main une large aumône. Toutes ses idées furent bouleversées quand je lui dis en riant que je venais quêter, non de l'argent, mais des chansons. Elle se persuada alors que je faisais un voyage de pénitence, car vient-on en Calabre pour des chansons?

Plusieurs maisons s'étaient ouvertes pour moi, et on se disputait l'honneur de traiter l'étranger. Le syndic (maire) se montra des plus hospitaliers; il est neveu du savant philologue Baffa, qui mourut en 1799, pendant les saturnales de la royauté, qui conduisirent à l'échafaud Pagano, Cirillo, Eléonore Fonseca, le vénérable amiral Caraccioli, et

tout ce que Naples avait alors de génie et de vertu.

Une chose digne de remarque, c'est que ce petit village de Santa-Sofia a donné aux lettres plusieurs hommes distingués. Tous les Italo-Albanais sont, du reste, doués d'une intelligence ouverte, et d'une conception vive et rapide.

Mon expédition ne fut pas heureuse. Le recueil espéré se trouvait chez un professeur de Cosenza, peut-être est-il perdu. Tant de revers publics et privés ont rendu indifférens aux chants populaires, monumens des anciens jours; dans dix ans, ils seront tout-à-fait oubliés.

L'habitude de répéter ensemble les chansons nationales peut seule en perpétuer la mémoire. C'est un héritage public, un bien commun à tous, qui passe de génération en génération. L'homme s'intéresse et s'attache aux chants des ancêtres comme à une propriété inviolable. Enfant, il les balbutie au berceau; vieillard, il les répète à ses petits-fils; c'est le palladium des mœurs antiques. Là, ce n'est plus le cas : la place publique est silencieuse, la crainte, la misère attristent le foyer domestique; de plus graves intérêts occupent toutes les pensées.

Et puis, disons-le, cette demi-civilisation, aussi funeste qu'incomplète, qui va ébranlant toutes les convictions, détruisant tout ce qui est consacré, ridiculisant tout ce qui est antique, se fait peu à peu jour jusque sur ces âpres sommets. Elle ôte du bonheur sans rien mettre à la place.

J'ai eu recours à la sibylle du village : sa vieille mémoire n'a retenu que des lambeaux épars, des ballades où sont célébrés les exploits de Scander-Beg, et que chantent encore les bardes d'Albanie, au rapport de

Pouqueville. Quelques refrains amoureux se sont mieux conservés, quoique tous soient mutilés [1]. Comme toutes les chansons populaires, celles-ci ont de la concision et de la rapidité; il règne dans plusieurs une imagination fantastique, qui se joue avec la nature, et la plie à ses caprices. Elles ont une harmonie lente et monotone, celles surtout où se trouvent des répétitions. Les sons albanais ont quelque chose d'âpre; on sent bien que c'est là un idiome de montagnes.

Les gens du pays ont de la difficulté à l'écrire. Certains sons n'ayant pas de signes, il faut recourir à la convention. Ils ont cependant des poètes satiriques, car la langue se prête à l'épigramme; mais ces chansons n'ont d'intérêt que pour eux : ce sont des personnalités locales, et quelques satires contre le gouvernement, que l'on chante bien bas, dans le mystère de la plus étroite intimité.

La tradition populaire parle d'un frère cadet de Scander-Beg, qu'elle nomme Constantin-le-Petit, et qui est le sujet de plusieurs ballades. J'ai sauvé la suivante du naufrage, c'est la seule complète :

« Constantin-le-Petit, trois jours avant de se marier, » eut un songe, un songe épouvantable; il se réveilla » en sursaut, et poussa un soupir si fort, que son sei- » gneur l'entendit.

[1] En voici un dont je regrette la fin : « La jeune epouse traversa la » neige jusqu'à la ceinture, rompit la glace jusqu'au genou, et entra » dans la prison (*turannida*) où gémissait son seigneur (son mari), le » seigneur qu'elle adorait. Elle le délivra et s'emprisonna à sa place, » puis elle se mit à entonner des chants funèbres : O mon seigneur! je » t'en conjure par ta jeunesse, par ta vie, ne donne pas à l'herbe le » temps de croître sur mon corps, sinon je vais m'abandonner au déses- » poir; je vais laisser flotter mes longs cheveux, mes cheveux entrelacés » de fils d'or..... » Le reste est perdu.

» Or, le seigneur a fait battre les tambours, a réuni » ses esclaves.

— » Qui de vous, dit-il, a poussé ce grand soupir?

— » C'est moi qui ai soupiré, répondit Constantin; car » c'est aujourd'hui samedi, et demain, dimanche, se » marie ma fiancée, la fiancée de mon cœur. — Prends » ces neuf clefs, va dans l'écurie; il y a neuf chevaux, » choisis celui qui te plaira : le blanc comme l'albâtre, » le rouge comme le pavot, le noir comme l'olive, l'a- » gile comme l'épervier. — Constantin choisit le der- » nier et partit, partit au grand galop.

» Chemin faisant, il rencontra sa sœur Florentine.

— » Où vas-tu, jeune fille? — Je vais me précipiter » dans un abîme, car demain, dimanche, se marie ma » belle-sœur, la fiancée de mon frère Constantin. — » C'est moi qui suis Constantin. — Galoppe! galoppe! » si tu veux arriver à temps.

» Chemin faisant, il rencontra son père. — Où vas- » tu, bon vieux? — Je vais me précipiter dans un » abîme, car demain, dimanche, se marie ma bru, » la fiancée de mon fils Constantin. — C'est moi qui » suis Constantin. — Galoppe! galoppe! si tu veux ar- » river à temps.

» Chemin faisant, il rencontra sa mère. — Où vas- » tu, bonne femme? — Je vais me précipiter dans un » abîme, car demain, dimanche, se marie ma bru, la » fiancée de mon fils Constantin. — C'est moi qui suis » Constantin. — Galoppe! galoppe! si tu veux arriver » à temps.

» Constantin galoppa donc, et ne s'arrêta que de- » vant la maison de sa fiancée. Il planta le *fiamero*[1] au

[1] Le *fiamero* est une pique au bout de laquelle flottent un mouchoir et des rubans.

» milieu de la place où étaient rassemblés les habitans
» de la ville, et leur dit : — Seigneurs, ma fiancée
» n'appartient à nul autre qu'à moi, et je dis vrai, car
» j'apporte pour preuve les couronnes nuptiales. Les
» voici; je suis son fiancé. — Le prétendant, chassé et
» confus, devint la risée de la ville, et Constantin
» conduisit à l'église sa fiancée, la fiancée de son
» cœur. »

La vieille sibylle calabraise, assise au coin de l'âtre, s'était échauffée peu à peu, et sa voix cassée s'était ranimée; son rithme heurté, ses inflexions lentes et prolongées, sa figure profondément ridée, encadrée par de longs cheveux blancs; les débris du costume national, le mouvement de tout son corps, qui suivait le balancement de sa voix, tout cela formait un tableau sauvage, digne de la sorcière de Salvator Rosa et des antres d'Endor.

Le lendemain, mes hôtes, petits et grands, m'accompagnèrent jusqu'au Chratis, qui coule à quelques milles au-dessous de Santa-Sofia. Je passai le fleuve sur les robustes épaules d'un montagnard; et faisant un dernier signe d'adieu à mes hôtes, je m'enfonçai dans les bois pour ne les plus revoir. . . . . .

. . . . . .

Huit jours après, j'arrivai à San-Costantino, prepremier village de la Basilata, sur la frontière de Calabre. C'est encore une colonie d'Albanais, relégués et oubliés sur les larges bases du Pollino, un site désolé, un lieu perdu où de mémoire d'homme n'a paru un voyageur.

Il neigeait à gros flocons (20 novembre); le ciel était terne, la nature lugubre. Tout était dépouillé, tout était mort, et l'air était si froid, que j'avais besoin

d'un effort d'imagination pour me persuader que j'étais dans la chaude Italie.

Je secouai, non la poussière, mais la neige du voyage, au seuil d'un prêtre grec, qui me reçut à son foyer et à sa table, plus que frugale; car, tombé au milieu de l'un des quatre carêmes du rit grec, j'en dus subir l'austère discipline.

Nulle part le costume albanais des femmes n'a mieux conservé sa pureté primitive; grâce à un isolement complet, rien d'italien ne s'y est introduit; ce n'est pas chose facile que de le décrire, car les termes manquent.

Leur coiffure est ce que j'ai vu au monde de plus bizarre. Leurs longs cheveux noirs sont tressés ou plutôt roulés dans des rubans de coton blanc, qu'elles appellent *bombacella*. Elles les font passer autour du cou et les ramènent derrière la tête, pour leur donner une forme étrange que je ne saurais mieux comparer qu'à un masque d'escrime. C'est ce qu'elles nomment la *chescetta*.

Les femmes mariées seules ont le droit de porter la *chesa*, espèce de torche brodée, surmontée d'énormes épingles, dont les têtes plus énormes encore sont sculptées à jour. Mais toutes, femmes ou filles, se chargent de colliers massifs et de boucles d'or d'une dimension monstrueuse.

Leur habit est tout chamarré. La jupe rouge-feu est bordée de six ou sept larges galons jaunes ou bleus. Leurs manches amples et flottantes tombent à mi-bras, et le corset vert-clair (*vulgarida*) est le même qu'à San-Demetrio, quoique dessinant des tailles bien moins belles. Des souliers à boucles complètent le costume. Il y a dans cet accoutrement quelque chose d'asiatique.

On dirait un costume indien ; mais les filles de San-Constantino ne sont pas des bayadères.

A la vue de ces étranges figures qui circulaient d'un pas lent et grave sur la neige de la montagne, aux sons de cette langue âpre et agreste comme la nature que j'avais sous les yeux, aux cris d'effroi des enfans, qui, frappés à ma vue d'une terreur panique, s'enfuyaient sur mon passage en criant, et se réfugiaient dans l'ombre des chaumières enfumées, j'aurais pu me croire partout ailleurs qu'en Italie, qu'en Europe, si le costume banal et européen des hommes n'eût détruit l'illusion.

Les pauvres Albanais jetés sur ces hauteurs n'ont pas eu le premier lot au jour du partage. Depuis plus de trois siècles, ils font violence à une nature avare, à laquelle il faut tout arracher. Des châtaignes, un peu de blé et de mauvais vin dans les parties basses paient à peine leurs fatigues de toute l'année. Plus haut qu'eux encore, à Casalnuovo, sont relégués d'autres Albanais, leurs frères en exil et en misère. Plus pauvres que leurs compatriotes de Calabre, ils ont en commun avec eux le culte et le langage. Habitans de lieux plus élevés, d'un climat plus froid, enfermés la moitié de l'année dans la neige, ils sont adonnés au vin et aux épices fortes : ils font, entre autres, un grand usage de poivrons (*peperoni*) à emporter le palais.

J'espérais recueillir quelques chants nationaux : vain espoir ! Si on reproche aux habitans leur incurie, ils en accusent aussi les disgrâces politiques, qui ne les ont point épargnés dans leur misère. Il n'y a qu'un cri dans ce malheureux royaume, et c'est un cri de deuil. La tristesse est dans tous les cœurs, le découragement enchaîne tous les bras, et au milieu de tant de souffrances,

le gouvernement poursuit sa marche aveugle et fatale.

. . . . . .

J'ai traversé, tant en Calabre qu'en Basilicata, d'autres colonies albanaises : quoique moins tranchées, elles ont cependant conservé quelques-unes le culte grec, et toutes l'idiome et quelque chose du costume paternel. Les usages y sont presque effacés, et les chansons nationales oubliées.

Bien des mois après avoir quitté les Calabres, j'ai retrouvé encore des populations d'origine albanaise dans les plaines de Pouille, depuis la terre d'Otrante jusqu'au bord du Biferno, sur les confins de l'Abruzze [1]; mais elles sont pour la plupart tellement fondues avec leurs voisins, qu'il est impossible de les en distinguer. Grâce à leur situation, les Grecs montagnards conserveront quelque temps encore une physionomie originale; mais répandus dans les plaines, et par conséquent sans rempart contre l'irruption des mœurs italiennes, leurs confrères de Pouille en ont subi l'empire, et ont perdu jusqu'au rit grec. Quelques noms propres surnagent seuls dans ce grand naufrage des mœurs antiques, comme pour leur rappeler leur origine. Il y a encore en Capitanata des Castriot, quoique des historiens prétendent que le dernier rejeton de la famille de Scander-Beg, le marquis de Saint-Ange, ait été tué à la bataille de Pavie de la main même de François Ier.

Les Albanais de la province de Molise (l'antique Samnium) sont moins effacés. En abandonnant le culte et le costume de leurs pères, ils en ont gardé la langue et surtout le caractère altier et vindicatif. Leur devise, comme

[1] J'ai même rencontré dans l'Abruzze ultérieure un petit village albanais où le rit grec est conservé : c'est Villa-Badessa, près de Civita-di-Penne.

chez leurs frères de Calabre, c'est que le sang lave le sang : *sangue lava sangue;* et je pourrais citer plus d'une catastrophe où cette sanglante maxime a été mise en pratique. Ils ont même conservé quelques lambeaux de chants anciens. J'ai retrouvé à Porta-Cannone, village à quelques centaines de pas du Biferno, la ballade de Constantin-le-Petit, telle que je l'avais entendu chanter à Santa-Sofia six mois auparavant. Cette coïncidence entre deux villages sans communications, séparés par plus de cent lieues et par des montagnes formidables, prouverait sans réplique leur communauté d'origine, si elle avait besoin de l'être.

Les Albanais occupent dans le royaume des Deux-Siciles cinquante-neuf bourgs et villages, et forment une population de plus de soixante mille âmes. Ils ont rendu service au pays en fécondant des rochers et peuplant des déserts. Tant que le gouvernement eut l'esprit de le sentir, il favorisa ces émigrations; elles continuèrent jusqu'au règne de Charles-Quint, mais l'ineptie des vice-rois y mit fin par des craintes puériles et de ridicules chicanes.

Ainsi ce royaume de Naples, dont la nature est si variée dans sa magnificence, n'offre pas moins de merveilles à la pensée. Tous les peuples, anciens et modernes, s'y sont donné rendez-vous, depuis le biblique Phénicien jusqu'au républicain tricolore. Tous y ont laissé des traces de leur passage, comme chaque siècle y a son monument. Toutes les sociétés y ont été en présence, s'y sont heurtées. Il y a eu choc de toutes les opinions, de toutes les croyances, de toutes les passions.

Composée de tant d'élémens hétérogènes, ébranlée si souvent dans ses bases, l'Italie est prise de lassitude

et se repose. Pour moi, pris de découragement, je me demande souvent avec inquiétude si ce ne serait pas là le repos de la vieillesse, de la mort? si cette Italie, qui s'est créé trois fois sa propre civilisation, qui a servi trois fois d'éclaireur à l'Europe, n'en aurait pas fini avec la terre, et si ses destinées ne sont pas remplies? Puis mon sang bout d'indignation en voyant les nations ingrates se liguer contre leur mère pour creuser sa tombe. Je proteste de toutes les forces de mon âme contre cet œuvre d'iniquité et d'ingratitude; j'appelle de tous mes vœux la résurrection de l'Italie, et cherchant, pour un présent dont j'ai vu les souffrances, des consolations dans un passé dont les gloires vont au cœur et réchauffent la pensée, j'y trouve pour l'avenir que j'invoque, que nous invoquons tous, des espérances et des garanties.

Ch. Didier.

Histoire. — Philosophie.

DE

L'AVENIR DES RELIGIONS.

Toujours les révolutions politiques ont été prophétisées par des révolutions religieuses qui les contenaient tout entières. Quand, au lieu de la monarchie orientale, le monde dut s'ouvrir aux républiques helléniques, ce changement fut marqué d'abord par le passage du panthéisme de l'Asie à l'antropomorphisme du culte grec. On aurait pu mesurer le changement survenu chez les hommes par le mouvement opéré tout à coup chez les dieux. Dans les temps modernes, la réforme religieuse renferme en elle-même, sous d'autres traits, toutes les phases qui se sont suivies dans la société civile. Comme elle a eu deux époques, et qu'il a fallu deux déchiremens pour rompre l'ère sacerdotale à laquelle elle échappait, ce mouvement s'est réfléchi dans deux ères politiques. La révolution d'Angleterre est à la révolu-

tion française ce qu'en religion Luther est à Calvin. La première est encore à demi attachée à l'ère religieuse. C'est son caractère que ce mélange et cette lutte de foi mystique et d'anarchie sociale : la Bible suspendue aux arçons de Cromwell, tous ces groupes d'anabaptistes, de quakers, de puritains, mêlés dans une lumière douteuse ; et l'Homme-Dieu suspendu sur ce bruit, sur ce sang, sur ces trois royaumes ardens dans leur fournaise, sur ce pandemonium qu'il contient, et clôt encore de la pierre de son sépulcre. La révolution française achève de briser ce qui a commencé de se délier en Angleterre. Sa loi, sa loi terrible est de dire adieu au monde religieux. On le lui a reproché, et c'est en effet sa mission prochaine ; car il est des temps où il faut que l'homme marche seul et montre ce qu'il sait faire sans Dieu. C'est lorsque Dieu lui a tracé sa tâche dans la nuit des époques sacerdotales, et la lui laisse aveuglément accomplir au grand jour des époques civiles. Quand les races arrivaient par des chemins inconnus ; quand pas une d'elles ne savait où elle allait, ni où il fallait se reposer ; quand les cathédrales peu à peu s'organisaient et cherchaient elles-mêmes le type où s'arrêter ; quand un univers nouveau, étonné de lui-même, s'interrogeait sur sa mission : alors l'Éternel était là, sous la forme du Christ, pour dire aux peuples : « Arrêtez-vous sur ces rivages ; » aux porches des cathédrales : « Courbez-vous en forêts de granit ; » aux colonnes : « Amincissez vos fûts plus frêles qu'un fuseau dans la main d'une vierge ; » A l'univers entier : « Formez de grands empires pour donner de l'ouvrage aux siècles qui suivront. » Mais aujourd'hui, où est l'ouvrier qui ne connaît sa tâche ? où sont les rois qui ont besoin d'apprendre le chemin de l'abîme et ce qu'il faut d'heures pour y descendre ? quel peuple

ne sait pas où ses pieds le conduisent, et ce qu'il veut faire de lui-même? Que chacun achève donc son œuvre; mais que nul n'attende la visite du maître : il ne viendra que lorsque, la tâche se trouvant accomplie, il faudra en donner une nouvelle au monde.

Or, c'est la dignité de notre époque de ne pouvoir se résigner à ce dénuement, et de se faire à elle-même des cultes prémédités. Comme si les grands cultes de l'antiquité avaient épuisé partout où ils se sont établis les harmonies divines départies à chaque lieu, c'est là où ils se sont formés que la pensée religieuse a été le plus vite effacée. Dès l'origine, la Grèce, l'Italie et l'Espagne ancienne ont formé de leur souffle et nourri de leur âme ce grand polythéisme qu'elles ne peuvent quitter. A lui elles ont donné leur ciel, leur lumière, l'esprit de leurs montagnes, la voix de leurs forêts; à lui les dômes de leurs sommets de marbre; à lui les bois de myrtes verts, le vent sous leurs rameaux, le soleil sur les monts; à lui les flots, les eaux cachées, et l'âme qui remue tout cela. Au Dieu moderne, elles n'ont laissé que les chapelets dans les couvens, les os des évêques autour des cimetières, les prières du soir des femmes de Grenade, et quelquefois une brise de mer qui passe sur ces trois mondes et tire un sourd murmure de ce sépulcre vide. Après avoir épuisé le génie de ces contrées, la pensée religieuse s'est retirée des extrémités au centre de l'Europe. Plus la vie lui manquait, plus elle l'a recueillie de toutes parts au cœur de la race germanique. La destinée entière de cette race, son origine orientale qu'elle aperçoit encore, le génie de ses mythologies scandinaves, l'âme de ses épopées du moyen âge déborde dans l'idée du panthéisme qui se répand avec elle. Ce que dans l'antiquité les Alexandrins firent pour les religions

païennes, l'Allemagne le fait pour le christianisme : elle accepte les croyances du moyen âge, à condition de les ériger en système et de les transformer en philosophie. Son catholicisme à elle, sans ajouter au nôtre aucun élément vivant de foi ni d'avenir, atteint plus loin dans le passé; enveloppé des nuages de l'infini, il ouvre les portes de ses cathédrales aux traditions primitives qu'il va rechercher dans l'Inde, aux mythes des Scandinaves et des Druides, aux symboles de Schelling; il ressuscite par le génie de Goerres tous les fantômes évanouis dans la pensée de l'homme; et, quand chacun d'eux se remue sous les voûtes, il faut du temps pour reconnaître que ce sont des morts qui font ce bruit, et que pas un cœur vivant ne bat dans cette foule. Le protestantisme, refait par les dogmes de Spinosa, s'étend et, pour ainsi dire, se gonfle pour les renfermer sans se briser. C'est un effort constant et un travail qui sent la gêne, que de faire pénétrer l'infini de la philosophie actuelle dans les cellules et l'œuvre des réformateurs du XVIe siècle. Schleiermacher consume à ce travail son habileté de lutteur. D'une autre part, à mesure que, par son esprit critique, la réforme se dévore elle-même, le mysticisme de Néander s'exalte, et a failli déjà ébranler tout le nord. En France, la pensée religieuse vient de faire deux efforts. Dans la bagarre des libertés nouvelles, elle a tenté de passer dans la foule avec son dogme antique, et à rentrer pêle-mêle dans l'État avec les flots du peuple; ou bien, assez humble pour n'être qu'un pis-aller, dans un âge d'industrie elle s'est mise à adorer le dieu de l'industrie, un dieu qui, tristement et sans salaire, travaille et se lasse à fabriquer le monde, comme l'ouvrier dans son échoppe, pour vivre encore un jour, carde sa laine et fait bouillir le fer dans sa chaudière.

Cependant, non sans doute, l'histoire des religions n'est pas finie, non plus que l'histoire de l'humanité. Si le catholicisme doit vivre aussi long-temps que le type de nos sociétés occidentales, pourtant un jour ce type périra, et avec lui le culte fait pour lui. Mais à quelle condition verra-t-on ce changement, et de quels signes sera-t-il précédé? La philosophie de l'histoire peut nous donner quelque lumière sur cette question.

Pour cela, il est nécessaire de sortir de l'horizon des sectes, et de contempler le mouvement de l'histoire, non pas seulement dans la sphère des préoccupations des peuples, mais au centre même de l'univers; car une religion n'est pas un fait social, mais une idée cosmogonique, le cri tout entier de l'univers, une parole depuis long-temps contenue dans la création, et que chaque objet vient à prononcer par la bouche d'un peuple. L'homme lui seul peut produire la science. Pour enfanter une révolution religieuse, il faut que la nature tout entière soit complice avec lui : sinon, c'est tout au plus une révolte dans l'infini, une pensée demi-éclose, qui, sans écho dans le monde, sans éclat au soleil, se perd et s'évanouit dans le sein qu'elle a fait battre un jour. Ah! sans doute la trame de l'âme humaine est loin d'avoir été déroulée tout entière entre les mains du tisserand : à peine si quelques parties plus saillantes ont surgi de la nuit, et ont commencé de poindre dans le tissu de l'histoire. Qui n'a senti dans les replis de sa pensée des forces inconnues, des voix renfermées, et presque le murmure d'un lointain rivage où l'on doit aborder! Sous nos pressentimens d'immortalité dorment enfouis dans des limbes terrestres, les formes futures, les dynasties d'idées, les empires à venir, qui s'éveilleront après nous et sans nous. Or, telle est la

loi des choses, qu'à mesure qu'une face nouvelle de sa propre pensée se découvre à l'humanité, elle va chercher, pour l'y développer, un univers nouveau comme elle. Comme l'oiseau, dès qu'il est né, s'en va trouver sans les connaître le climat et l'abri qu'il lui faut; comme la plante se lève dans la nuit pour aspirer les rayons du matin qui ne luit pas encore; comme la source cachée prend la voie la plus courte, et descend vers le lac qu'elle n'a point aperçu, toute idée religieuse, sitôt qu'elle est éclose dans le génie d'un peuple, se lève, et va chercher à travers la nature le type qui la doit arrêter. De là l'histoire ne connaît point d'établissement de culte qui n'ait été en même temps une émigration de race. L'apparition du culte de Boudha décide le premier mouvement de la branche indo-germanique depuis l'Himalaya jusqu'au Taurus. Les dieux des peuples Grecs, indécis aux portes du Caucase, grandissent et s'achèvent dans le chemin des tribus, et s'accroissent de chaque objet qu'ils rencontrent en passant. Le christianisme aussi est d'abord, en naissant, une idée nue et dépouillée, tombée de l'âme humaine sur les confins du monde oriental. Pour qu'elle n'y périsse pas sur la grève, comme l'œuf de l'autruche, à la première brise, il faut qu'elle aille s'organiser dans la nature avec le type qui lui répond, et s'enchaîner à la forme des montagnes et des rocs immobiles. L'Orient a tout usé; à la pensée qui vient de naître, il n'offre qu'un éternel retour vers les pyramides de la race de Cham, que le parfum évanoui des bananiers de l'Inde, que le symbole délabré des lions de la Perse; et le monde moral qui commence à paraître a besoin de s'assimiler un monde physique, aussi nouveau que lui. Aussi le premier mouvement du christianisme est de quitter la

terre où il est né. Adieu les palmiers de Job, adieu le mont de Zoroastre, adieu les fleuves de Brahma. A cette fraîche parole des Évangiles, à cette vierge du vieux monde, cherchez, comme elles, de fraîches solitudes où elles seules ont passé, des sources dans les bois où nul n'a puisé, que les passereaux des paraboles, et pour un autre dieu, d'autres arbres, d'autres lieux, d'autres monts, d'autres eaux; car c'est le caractère des premiers temps du christianisme que de découvrir à tout prix des solitudes dont l'histoire n'a point encore reproduit tout entier le génie éternel. Il traverse l'Italie et la Grèce antique; mais il n'établit ses chapelles et ses monastères que dans les lieux inconnus où il trouve des formes à recueillir après le polythéisme. Encore altéré de l'ardeur des déserts d'Arabie et du ciel de l'Iran, il s'achemine, il se presse au plus tôt vers les ombres du nord; il ne s'arrête que lorsqu'il a atteint l'horizon des Gaules, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Alors, au sein d'une nature jeune comme lui, inspirée comme lui, il s'incorpore à elle; et, jusque là flottant et dénué, il achève de s'organiser dans le catholicisme. Tout ce qu'il a trouvé sur sa route, et tout ce qui vit autour de lui, fleurs, eaux, formes, esprits cachés dans les montagnes, dans les forêts, dans les replis des rocs, pics aiguisés des Alpes, ombres des pins, pierres oubliées des druides, il recueille tout cela, comme l'oiseau fait son nid. Il s'en vêtit ainsi que d'un manteau contre les froids d'hiver, et, sentant que c'est le lieu où il doit s'arrêter, il se bâtit de ces objets épars des abris gigantesques, d'obscures cathédrales pour y passer sans remuer les siècles qui lui restent.

Appliquons ceci à l'époque où nous sommes. Si de ce long travail de l'humanité contemporaine, si de cette

lassitude, de ce mélange de sectes écroulées, si de cet effort constant de se faire une foi, il sortait à la fin quelque chose qui pût y ressembler, qu'arriverait-il incontinent? Il arriverait ce qui s'est vu dans toutes les religions passées; cette idée ne nous resterait pas : jeune, elle aspirerait à un jeune univers; errante à la surface des âmes, le moindre vent la gonflerait, la pousserait comme la voile vers le lieu qui l'attend. Pour porter leurs fruits, les vieilles prophéties de Daniel, apportées de l'Iran, ont eu besoin de se rafraîchir au souffle des Gaules et de boire la rosée des forêts des Germains. Pour que le livre du Nouveau-Testament s'inscrivît dans le monde, il fallut dérouler une page nouvelle du livre des montagnes. De la même manière, ce type jusque-là inoui, et cette jeune idole qui tout à coup surgirait des fondemens de l'âme, irait dans l'univers chercher un autre temple. Elle irait loin d'ici se bercer sur des fleuves qui n'ont réfléchi qu'elle, et appeler à soi du sein de toutes choses des esprits, des voix, des formes, des génies qui, comme elle et jusqu'à elle, devaient rester ensevelis et ne répondre qu'à sa voix. Lorsque de nos jours un homme de génie rendit au catholicisme une partie de sa vie, ne trouvant rien autour de lui, il fallut qu'il allât jusque dans les déserts d'Amérique recueillir à la hâte des bruits, des formes, de quoi rajeunir pour un jour son culte suranné; et cette grande ombre qui, sous ses dômes gothiques, toujours branlait la tête de vieillesse, il la couronna malgré elle des herbes des savannes, et du duvet des petits du Condor. Ce qu'un homme a fait à l'aventure, l'humanité le fera après lui : quand elle sentira en elle la venue d'une ère religieuse, elle ira se reconstruire sur le plan des Cordillères. Je ne sais quels

peuples, mais il y aura des peuples, et des idées aujourd'hui sommeillantes dans nos cœurs et à nous-mêmes inconnues, qui monteront aussi haut que les pics des Andes, qui germeront avec l'herbe des Pampas, qui déborderont avec les eaux de la rivière des Amazones, qui couvriront de leur bruit le bruit des cataractes. Je ne sais quel prophète, mais il y aura un prophète comme Moïse au désert, comme Mahomet dans l'Arabie, comme le Christ dans la terre promise, qui se lèvera avant le jour pour surprendre le secret de ce monde endormi; en le mêlant avec le secret de l'homme, il composera le nouvel Évangile du nouvel univers. Jusqu'ici il est vrai, l'Amérique sous la loi de l'Europe est ce qu'étaient les Gaules sous la municipalité romaine. A peine sortie des eaux du déluge, et tout à coup enlacée dans les bras décrépits d'une société ruinée, cette union ne produit rien que la stérile opposition de la nature et de l'homme. Mais, par degrés, l'histoire s'assimilera le monde qui l'entoure. Dans ce silence où elle reste, les fleuves ne cessent de gronder ni de chercher leur écho dans la pensée de l'homme. Pour peu qu'une idée leur réponde, vous verrez cette voix si long-temps contenue, tout à coup s'élever des lacs et des forêts, et des savannes et des pampas, pour éclater tout haut dans des institutions d'hommes, des destinées d'empires, des gloires à venir, des récits épiques, des vies séculaires, qui s'amasseront sans bruit avec les lacs des Florides, avec les cristaux des Andes. Alors l'humanité se sentant poussée par une force inouie et qui ne vient pas d'elle, et se voyant refaite sur un type étranger, croira de nouveau qu'il se passe quelque chose de merveilleux autour d'elle. Ce sera le moment où elle reviendra encore une fois et tout entière à Dieu; puis le premier

signe d'une époque religieuse étant de s'éterniser aux yeux dans le symbole de l'architecture, nos cathédrales, depuis si long-temps immobiles, commenceront de rechef à végéter et à s'accroître. Sur les ceps de vigne et le lierre fanés des chapiteaux gothiques, les cactus du Pérou dresseront en pierres leurs tiges velues, auxquelles l'avenir nouera ses nefs, et les liannes des savannes balanceront sur l'ère nouvelle leurs arceaux de granit.

Car l'idée de Dieu, telle que la terre peut la produire, ne sera pleinement achevée que lorsque toutes les traditions humaines s'y étant peu à peu amassées, et le type éternel de tous les points de l'univers s'y trouvant déposé, chaque île dans les flots, chaque climat dans sa zône, chaque mont dans sa chaîne pourra dire de lui, par l'organe d'un peuple : Il est né dans l'Orient; il a grandi en Perse; il est venu dans la Judée, dans le Caucase, dans les Alpes; il a passé par mon chemin; il a bu de mes sources et dormi sous mes ombres; et maintenant la terre a enfanté son Dieu. Puisque son fruit est mûr, qu'elle aille en tournoyant sous le vent de l'abîme, comme la feuille morte après les pluies d'automne.

EDGAR QUINET.

Littérature.

LA ROSE ROUGE.

(SUITE [1].)

Il n'y avait pas un instant à perdre; ce fut donc vers la maison même qu'habitait Carrier, place du Cours, que les deux amis dirigèrent leur course. Lorsqu'ils y furent arrivés, Marceau se jeta à bas de son cheval, prit machinalement ses pistolets, qui se trouvaient dans ses fontes, les cacha sous son habit, et s'élança vers l'appartement de celui qui tenait entre ses mains le destin de Blanche. Son ami le suivit plus froidement, quoique prêt cependant à le défendre s'il avait besoin de son secours, et à risquer sa vie avec autant d'insouciance que sur le champ de bataille. Mais le député de la Montagne savait trop combien il était exécré pour n'être pas défiant, et ni instances ni menaces ne purent obtenir aux généraux une entrevue.

Marceau descendit plus tranquillement que ne l'aurait pensé son ami; depuis un instant, il paraissait avoir adopté un nouveau projet qu'il mûrissait à la hâte, et il n'y eut plus

[1] Voyez la première livraison de juillet.

de doute qu'il s'y était arrêté lorsqu'il pria le général Dumas de se rendre à l'instant à la poste, et de revenir l'attendre à la porte du Bouffays avec des chevaux et une voiture.

Le grade et le nom de Marceau lui ouvrirent l'entrée de cette prison; il ordonna au geôlier de le conduire au cachot où Blanche était enfermée. Celui-ci hésita un instant : Marceau réitéra son ordre d'un ton plus impératif, et le concierge obéit en lui faisant signe de le suivre. — Elle n'est pas seule, dit son conducteur en ouvrant la porte-basse et cintrée d'un cachot dont l'obscurité fit tressaillir Marceau; mais elle ne tardera pas à être débarrassée de son compagnon, on le guillotine aujourd'hui. — A ces mots, il referma la porte sur Marceau, et l'engagea à abréger autant que possible une entrevue qui pouvait le compromettre.

Encore ébloui de son passage subit du jour à la nuit, Marceau étendait ses bras comme un homme qui rêve, cherchant à prononcer le mot de Blanche, qu'il ne pouvait articuler; et ne pouvant percer de ses regards les ténèbres qui l'environnaient, il entendit un cri : la jeune fille se jeta dans ses bras; elle l'avait reconnu aussitôt : sa vue, à elle, était déjà habituée à la nuit.

Elle se jeta dans ses bras, car il y eut un instant où la terreur lui fit tout oublier, âge et sexe; il ne s'agissait plus que de la vie ou de la mort : elle se cramponna à lui comme un naufragé à une roche, avec des sanglots inarticulés et des étreintes convulsives.

— Ah! ah! vous ne m'avez donc pas abandonnée, s'écria-t-elle enfin. Ils m'ont arrêtée, traînée ici; dans la foule qui me suivait j'ai aperçu Tinguy : j'ai crié : Marceau! Marceau! et il a disparu. Oh! j'étais loin d'espérer de vous revoir... même ici... Mais vous voilà... vous voilà... vous ne me quitterez plus... Vous m'emmènerez, n'est-ce pas?... vous ne me laisserez point ici.

— Je voudrais au prix de mon sang vous en arracher à l'instant même; mais...

— Oh! voyez donc; tâtez ces murs ruisselans, cette

paille infecte; vous, qui êtes général, ne pouvez-vous...

— Blanche, voilà ce que je puis : Frapper à cette porte, brûler la cervelle au guichetier qui l'ouvrira; vous traîner jusque dans la cour, vous faire respirer l'air, voir le ciel, et me faire tuer en vous défendant : mais, moi mort, Blanche, on vous ramènera dans ce cachot, et il n'existera plus sur la terre un seul homme qui puisse vous sauver.

— Mais le pouvez-vous, vous?

— Peut-être.

— Bientôt?

— Deux jours, Blanche; je vous demande deux jours. Mais répondez à votre tour, répondez à une question de laquelle dépendent votre vie et la mienne... Répondez comme vous répondriez à Dieu... Blanche, m'aimez-vous?

— Est-ce le moment et le lieu où une telle question doive être faite, et où l'on puisse y répondre? Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour?

— Oui, c'est le moment, car nous sommes entre la vie et la tombe, entre l'existence et l'éternité. Blanche, hâte-toi de me répondre : chaque instant nous vole un jour, chaque heure une année... Blanche, m'aimes-tu?

— Oh! oui, oui... — Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille, qui, oubliant qu'on ne pouvait voir sa rougeur, cacha sa tête dans les bras de Marceau.

— Eh bien! Blanche, il faut à l'instant même que tu m'acceptes pour époux. — Tout le corps de la jeune fille tressaillit.

— Quel peut être votre dessein?

— Mon dessein est de t'arracher à la mort; nous verrons s'ils osent envoyer à l'échafaud la femme d'un général républicain.

Blanche comprit alors toute sa pensée; elle frémit du danger auquel il s'exposait pour la sauver. Son amour en prit une nouvelle force, mais rappelant son courage : c'est impossible, dit-elle avec fermeté.

— Impossible! interrompit Marceau, impossible! Mais

c'est folie ; et quel obstacle peut s'élever entre nous et le bonheur, puisque tu viens de m'avouer que tu m'aimes ? Crois-tu donc que tout ceci soit un jeu ? Mais écoute donc, écoute : c'est ta mort ! vois ! la mort de l'échafaud, le bourreau, la hache, la charrette !

— Oh ! pitié, pitié ! c'est affreux ! Mais toi, toi, une fois ta femme, si ce titre ne me sauve pas, il te perd avec moi !...

— Voilà donc le motif qui te fait rejeter la seule voie de salut qui te reste ! Eh bien ! écoute-moi, Blanche ; car à mon tour j'ai des aveux à te faire : en te voyant je t'ai aimée, l'amour est devenu passion, j'en vis comme de ma vie, mon existence est la tienne, mon sort sera le tien ; bonheur ou échaufaud, je partagerai tout avec toi. Je ne te quitte plus, nulle puissance humaine ne pourra nous séparer ; ou, si je te quitte, je n'ai qu'à crier *vive le roi*, ce mot me rouvre ta prison, et nous n'en sortons plus qu'ensemble. Eh bien ! soit ; ce sera quelque chose qu'une nuit dans le même cachot, le trajet dans la même charrette, la mort sur le même échafaud.

— Oh ! non, non, va-t'en ; laisse-moi, au nom du ciel, laisse-moi.

— Que je m'en aille ! Prends garde à ce que tu dis, et à ce que tu veux, car si je sors d'ici sans que tu sois à moi, sans que tu m'aies donné le droit de te défendre, j'irai trouver ton père, ton père auquel tu ne songes pas, et qui pleure, et je lui dirai : « Vieillard, elle pouvait se sauver, ta fille, et elle ne l'a point voulu ; elle a voulu que tes derniers jours passassent dans le deuil, et que son sang rejaillît jusque sur tes cheveux blancs. Pleure, pleure, vieillard, non de ce que ta fille est morte, mais de ce qu'elle ne t'aimait pas assez pour vivre. »

Marceau avait repoussé Blanche ; elle était allée tomber à genoux à quelques pas de lui, et lui se promenait les dents serrées, les bras sur la poitrine, avec le rire d'un fou ou d'un damné. Il entendit les sanglots de Blanche ; les larmes lui

sautèrent des yeux, ses bras retombèrent sans force, et il alla rouler à ses pieds.

— Oh! par pitié, par ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, par la tombe de ta mère, Blanche, Blanche, consens à devenir ma femme : il le faut, tu le dois.

— « Oui, tu le dois, jeune fille, interrompit une voix étran-
» gère qui les fit tressaillir et se relever tous deux ; tu le dois,
» car c'est le seul moyen de conserver une vie qui commence
» à peine ; la religion te l'ordonne, et moi je suis prêt à bé-
» nir votre union. »

Marceau, étonné, se retourna, et il reconnut le curé de Sainte-Marie-de-Rhé, qui faisait partie du rassemblement qu'il avait attaqué la nuit où Blanche devint sa prisonnière. — Oh! mon père, s'écria-t-il en lui saisissant la main et en l'entraînant ; oh! mon père, obtenez d'elle qu'elle consente à vivre.

— Blanche de Beaulieu, reprit le prêtre avec un accent solennel, au nom de ton père, que mon âge et l'amitié qui nous unissaient me donnent le droit de représenter, je t'adjure de céder aux instances de ce jeune homme; car ton père lui-même, s'il était ici, ferait ce que je fais.

Blanche semblait agitée de mille sentimens contraires; enfin elle se jeta dans les bras de Marceau : — O mon ami! lui dit-elle, je n'ai point la force de te résister plus longtemps. Marceau, je t'aime ; je t'aime et je suis ta femme.

Leurs lèvres se joignirent; Marceau était au comble de la joie; il semblait avoir tout oublié. La voix du prêtre l'arracha bientôt à son extase. — Hâtez-vous, enfans, disait-il, car mes instans sont comptés ici-bas ; et si vous tardez encore, je ne pourrai plus vous bénir que des cieux.

Les deux amans tressaillirent : cette voix les rappelait sur la terre!

Blanche promena autour d'elle des regards effrayés. — O mon ami, dit-elle, quel moment pour unir nos destinées! quel temple pour un hymen! Penses-tu qu'une union con-

sacrée sous des voûtes sombres et lugubres puisse être une union durable et fortunée?...

Marceau tressaillit, car lui-même était atteint d'une terreur superstitieuse. Il entraîna Blanche vers un endroit du cachot où le jour, glissant à travers les barreaux croisés d'un étroit soupirail, rendait les ténèbres moins épaisses; et là, tombant tous deux à genoux, ils attendirent la bénédiction du prêtre.

Celui-ci étendit les bras, et prononça les paroles sacrées. Au même instant, un bruit d'armes et de soldats se fit entendre dans le corridor. Blanche, effrayée, se jeta dans les bras de Marceau : — Serait-ce déjà moi qu'ils viennent chercher! s'écria-t-elle. Oh! mon ami, mon ami, combien en ce moment la mort serait affreuse!

Le jeune général s'était jeté au-devant de la porte, un pistolet de chaque main. Les soldats, étonnés, reculèrent. — Rassurez-vous, leur dit le prêtre en se présentant, c'est moi que l'on vient chercher, c'est moi qui vais mourir.

Les soldats l'entourèrent.—Enfans, s'écria-t-il d'une voix forte, en s'adressant aux jeunes époux; enfans, à genoux; car un pied dans la tombe je vous envoie ma dernière bénédiction, et la bénédiction d'un mourant est sacrée.

Les soldats étonnés gardaient le silence; le prêtre avait tiré de sa poitrine un crucifix qu'il était parvenu à dérober à toutes les recherches; il l'étendait vers eux; prêt à mourir, c'était pour eux qu'il priait. Il y eut un instant de silence et de solennité où tout le monde crut à Dieu : — Marchons, dit le prêtre.

Les soldats l'entourèrent, la porte se referma, et tout disparut comme une vision nocturne.

Blanche se jeta dans les bras de Marceau : — Oh! si tu me quittes, et qu'on vienne me chercher ainsi; si je ne t'ai pas là pour m'aider à passer cette porte, oh! Marceau, te figures-tu, à l'échaufaud, moi! moi à l'échafaud, loin de toi, pleurant et t'appelant, sans que tu me répondes! Oh! ne t'en va pas, ne t'en va pas! Je me jetterai à leurs pieds, je leur dirai

que je ne suis pas coupable, qu'ils me laissent en prison avec toi toute ma vie, et que je les bénirai. Mais si tu me quittes... Oh! ne me quitte donc pas.

— Blanche, je suis sûr de te sauver, je réponds de ta vie; en moins de deux jours je serai ici avec ta grâce, et alors ce ne sera pas toute une vie de prison et de cachot, mais d'air et de bonheur, une vie de liberté et d'amour.

La porte s'ouvrit, le geôlier parut. Blanche serra plus fortement Marceau dans ses bras; elle ne voulait pas le quitter, et cependant chaque instant était précieux; il détacha doucement ces mains dont la chaîne le retenait, lui promit qu'il serait de retour avant la fin de la deuxième journée: — Aime-moi toujours, lui dit-il en s'élançant hors du cachot. — Toujours, dit Blanche en retombant et en lui montrant dans ses cheveux la rose rouge qu'il lui avait donnée; et la porte se referma comme celle de l'enfer.

Marceau trouva le général Dumas qui l'attendait chez le concierge; il demanda de l'encre et du papier. — Que vas-tu faire, lui dit celui-ci, effrayé de son agitation? — Écrire à Carrier, lui demander deux jours, lui dire que sa vie me répond de la vie de Blanche. — Malheureux! reprit son ami en lui arrachant la lettre commencée: tu menaces, et c'est toi qui es en sa puissance; n'as-tu pas désobéi à l'ordre que tu as reçu de rejoindre l'armée? Crois-tu que, te redoutant une fois, ses craintes s'arrêteront même à chercher un prétexte plausible? Avant une heure, tu serais arrêté; et que pourrais-tu alors et pour elle et pour toi? Crois-moi, que ton silence provoque son oubli, car son oubli seul peut la sauver.

La tête de Marceau était retombée entre ses mains; il paraissait réfléchir profondément: — Tu as raison, s'écria-t-il en se relevant tout à coup; et il entraîna son ami dans la rue.

Quelques personnes étaient rassemblées autour d'une chaise de poste. — S'il faisait du brouillard ce soir, dit une voix, je ne sais pas ce qui empêcherait une vingtaine de

bons gars d'entrer dans la ville et d'enlever les prisonniers : c'est une pitié comme Nantes est gardée. Marceau tressaillit, se retourna, reconnut Tinguy, échangea avec lui un regard d'intelligence, et s'élança dans la voiture : Paris, dit-il au postillon en lui donnant de l'or ; et les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair. Partout même diligence, partout, à force d'or, Marceau obtint la promesse que des chevaux seraient préparés pour le lendemain, et que nul obstacle n'entraverait son retour.

Ce fut pendant ce voyage qu'il apprit que le général Dumas avait donné sa démission, demandant la seule faveur d'être employé comme soldat à une autre armée ; il avait en conséquence été mis à la disposition du comité de salut public, et se rendait à Nantes au moment où Marceau le rencontra sur la route de Clisson.

A huit heures du soir, la voiture qui renfermait les deux généraux entrait à Paris.

Marceau et son ami se quittèrent sur la place du Palais-Égalité. Marceau prit à pied la rue Saint-Honoré, la descendant du côté de Saint-Roch, s'arrêta au n° 366, et demanda le citoyen Robespierre.

— Il est au Théâtre de la Nation, répondit une jeune fille de seize ou dix-huit ans ; mais si tu veux revenir dans deux heures, citoyen général, il sera rentré.

— Robespierre au Théâtre de la Nation ! Ne te trompes-tu pas ?...

— Non, citoyen.

— Eh bien ! je vais l'y joindre, et si je ne l'y trouve pas, je reviendrai l'attendre ici. Voici mon nom, le citoyen général Marceau.

Le Théâtre-Français venait de se séparer en deux troupes : Talma, accompagné des comédiens patriotes, avait émigré à l'Odéon. C'est donc à ce théâtre que Marceau se rendit, tout étonné qu'il était d'avoir à chercher dans une salle de spectacle l'austère membre du comité de salut public. On jouait *la Mort de César*. Il entra au balcon ; un jeune homme

lui offrit sur le premier banc une place auprès de lui. Marceau l'accepta, espérant de là apercevoir celui qu'il cherchait.

Le spectacle n'était point commencé; une étrange fermentation régnait dans le public; des rires et des signes s'échangeaient et partaient comme d'un quartier-général d'un groupe placé à l'orchestre; ce groupe dominait la salle, un homme dominait ce groupe : c'était Danton.

A ses côtés parlaient quand il se taisait, et se taisaient quand il parlait, Camille Desmoulins son séide, Philippeaux, Hérault de Séchelles et Lacroix ses apôtres.

C'était la première fois que Marceau se trouvait en face de ce Mirabeau du peuple, il l'eût reconnu à sa voix forte, à ses gestes impérieux, à son front dominateur, quand même plusieurs fois son nom n'eût pas été prononcé par ses amis.

Qu'on nous permette quelques mots sur l'état des différentes factions qui se partageaient la Convention, ils sont nécessaires à l'intelligence de la scène qui va suivre.

La commune et la Montagne s'étaient réunies pour opérer la révolution du 31 mai. Les Girondins, après avoir vainement tenté de fédéraliser les provinces, étaient tombés presque sans défense au milieu même de ceux qui les avaient élus, et qui n'osèrent pas seulement leur donner asile aux jours de leur proscription. Avant le 31 mai, le pouvoir n'était nulle part; après le 31 mai, l'on sentit le besoin de l'unité des forces pour arriver à la promptitude de l'action; l'assemblée était l'autorité la plus étendue; une faction s'était emparée de l'assemblée, quelques hommes commandaient à cette faction; le pouvoir se trouva naturellement entre les mains de ces hommes. Le comité de salut public jusqu'au 31 mai avait été composé de conventionnels neutres; l'époque de son renouvellement arriva, et les montagnards extrêmes s'y firent place. Barrère y resta comme une représentation de l'ancien comité, mais Robespierre en fut élu membre; Saint-Just, Collot d'Herbois, Billaud Varennes, soutenus par lui, comprimèrent leurs collègues Hérault de Séchelles et Robert Lindet : Saint-Just

se chargea de la surveillance, Couthon d'adoucir dans leurs formes les propositions trop violentes dans le fond, Billaud Varennes et Collot d'Herbois dirigèrent le proconsulat des départemens, Carnot s'occupa de la guerre, Cambon des finances, Prieur (de la Côte-d'Or), et Prieur (de la Marne) des travaux intérieurs et administratifs; et Barrère, bientôt rallié à eux, devint l'orateur journalier du parti. Quant à Robespierre, sans avoir de fonction précise, il veillait à tout, commandant à ce corps politique, comme la tête commande au corps matériel, et en fait agir chaque membre à sa volonté.

C'était dans ce parti que la révolution s'était incarnée, il la voulait avec toutes ses conséquences, pour que le peuple pût un jour jouir de tous ses résultats.

Ce parti avait à lutter contre deux autres, l'un voulait le dépasser, l'autre le retenir. Ces deux partis étaient :

Celui de la commune, représenté par Hébert;

Celui de la Montagne, représenté par Danton.

Hébert popularisait dans le père Duchesne l'obscénité du langage, l'insulte y suivait les victimes, le rire les exécutions. En peu de temps, ses progrès furent redoutables; l'évêque de Paris et ses vicaires abjurèrent le christianisme. Le culte catholique fut remplacé par celui de la Raison, les églises furent fermées; Anacharsis Cloots devint l'apôtre de la nouvelle déesse. Le comité de salut public s'effraya de la puissance de cette faction ultrà-révolutionnaire qu'on avait cru tombée avec Marat, et qui s'appuyait sur l'immoralité et l'athéisme; Robespierre se chargea seul de l'attaquer. Le 5 décembre 93, il l'affronta à la tribune, et la Convention, qui avait forcément applaudi aux abjurations sur la demande de la commune, décréta, sur la demande de Robespierre, qui avait aussi sa religion à établir, que *toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes étaient défendues.*

Danton, au nom du parti modéré de la Montagne, demandait la cessation du gouvernement révolutionnaire; le vieux Cordelier, rédigé par Camille Desmoulins, était l'or-

gane du parti. Le comité de salut public, c'est-à-dire la dictature, n'avait été, selon lui, créé que pour comprimer au dedans, et vaincre au dehors ; et comme il croyait avoir comprimé à l'intérieur et vaincu à la frontière, il demandait qu'on brisât un pouvoir, à son avis devenu inutile, afin que plus tard il ne devînt pas dangereux ; la révolution avait abattu, et il voulait rebâtir sur un terrain qui n'était pas encore déblayé.

C'étaient ces trois factions qui, au mois de mars 94, époque à laquelle se passe notre histoire, se partageaient l'intérieur de la Convention. Robespierre accusait Hébert d'athéisme et Danton de vénalité ; puis à son tour il était accusé par eux d'ambition, et le mot dictateur commençait à circuler.

Voilà donc quel était l'état des choses, lorsque Marceau, comme nous l'avons dit, vit pour la première fois Danton, se faisant de l'orchestre une tribune, et jetant à ceux qui l'entouraient de puissantes paroles. On jouait *la Mort de César;* une espèce de mot d'ordre avait été donné aux Dantonistes, ils se trouvaient tous à cette représentation, et sur un signal donné par leur chef en se levant, ils devaient faire à Robespierre une application des vers suivans :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieu! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre,
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands : je n'ai pas d'autre avis.

Et voilà pourquoi Robespierre, qui avait été prévenu par Saint-Just, était ce soir au Théâtre de la Nation, car il comprenait quelle arme serait entre les mains de ses ennemis, s'ils parvenaient à populariser l'accusation qu'ils portaient contre lui.

Cependant Marceau le cherchait vainement dans cette salle

ardemment éclairée, où la ligne seule des baignoires restait dans une demi-obscurité à cause de la saillie que les galeries faisaient au-dessus d'elles, et ses yeux, fatigués de cette investigation inutile, retombaient à tout moment sur le groupe de l'orchestre, dont la conversation bruyante attirait l'attention de toute la salle.

— J'ai vu notre dictateur aujourd'hui, disait Danton. On a voulu nous réconcilier.

— Où vous êtes-vous rencontrés?

— Chez lui ; il m'a fallu monter les trois étages de l'incorruptible.

— Et que vous êtes-vous dit?

— Que je savais toute la haine que me portait le comité, mais que je ne le redoutais pas. Il me répondit que j'avais tort, qu'il n'y avait pas de mauvaises intentions contre moi, mais qu'il fallait s'expliquer.

— S'expliquer, s'expliquer! c'est bien avec des gens de bonne foi.

— C'est justement ce que je lui ai répondu, alors ses lèvres se sont pincées, son front s'est plissé, j'ai continué : Certes il faut comprimer les royalistes, mais il faut ne frapper que des coups utiles, et ne pas confondre l'innocent avec le coupable. — Eh! qui vous a dit, a repris Robespierre avec aigreur, qu'on ait fait périr un innocent? — Qu'en dis-tu? pas un innocent n'a péri! me suis-je écrié en m'adressant à Hérault de Séchelles qui était avec moi, et je suis sorti.

— Et Saint-Just était-il là?

— Oui.

— Que disait-il?

— Il passait sa main dans ses beaux cheveux noirs, et de temps en temps arrangeait le nœud de sa cravate sur celui de Robespierre.

Le voisin de Marceau, dont la tête était appuyée sur ses deux mains, tressaillit, et fit entendre cette espèce de sifflement qui passe entre les dents serrées d'un homme qui se

contient; Marceau n'y prit pas autrement garde, et reporta son attention sur Danton et ses amis.

— Le muscadin, disait Camille Desmoulins en parlant de Saint-Just, il s'estime tant, qu'il porte sa tête avec respect sur ses épaules comme un Saint-Sacrement.

Le voisin de Marceau écarta ses mains; il reconnut la figure douce et belle de Saint-Just, pâle de colère. — Et moi, dit celui-ci en se levant de toute sa hauteur, Desmoulins, je te ferai porter la tienne comme un saint Denis.—Il se retourna, on s'écarta pour le laisser passer, et il sortit du balcon.

— Eh! qui le savait si près, dit Danton en riant. Ma foi, le paquet est arrivé à son adresse.

— A propos, dit Philippeaux à Danton, as-tu vu le pamphlet de Laya contre toi?

— Comment, Laya fait des pamphlets! qu'il refasse *l'Ami des Lois;* je serais curieux de le lire, le pamphlet s'entend.

— Le voici. Philippeaux lui présenta une brochure.

— Eh! il a signé, pardieu. Mais il ne sait donc pas que s'il ne se sauve dans ma cave, on lui coupera le cou. Chut, chut, voilà la toile qui se lève.

Le mot chut se prolongea dans toute la salle, un jeune homme qui n'était point de la conjuration continuait cependant une conversation particulière, quoique les acteurs fussent en scène. Danton étendit le bras, lui toucha l'épaule du bout du doigt, et avec une courtoisie où il y avait une légère teinte d'ironie. —Citoyen Arnault, lui dit-il, laisse-moi écouter comme si on jouait *Marius à Minturnes*. Le jeune auteur avait trop d'esprit pour ne pas écouter une prière faite en ces termes; il se tut, et le silence le plus parfait permit d'écouter une des plus mauvaises expositions qu'il y ait au théâtre, celle de *la Mort de César*.

Cependant, malgré ce silence, il était évident qu'aucun membre de la petite conjuration que nous avons signalée n'avait oublié le motif pour lequel il était venu; des coups-d'œil s'échangeaient, des signes se croisaient et devenaient

plus fréquens au fur et à mesure que l'acteur approchait du passage qui devait provoquer l'explosion. Danton disait tout bas à Camille : C'est à la scène III, et il répétait les vers en même temps que l'acteur, comme pour hâter son débit, lorsque vinrent ceux-ci, qui les précèdent :

César, nous attendions de ta clémence auguste,
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté?

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

Trois salves d'applaudissemens les accueillirent. —Voilà qui va bien, dit Danton, et il se leva à demi.

Talma commença :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.

Danton se leva tout-à-fait, jetant autour de lui un regard de général d'armée, qui veut s'assurer que chacun est à son poste, quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur un point de la salle : la grille d'une baignoire venait de se soulever; Robespierre y passait dans l'ombre sa tête aiguë et livide. Les yeux des deux ennemis s'étaient rencontrés, et ne pouvaient se détacher les uns des autres; il y avait dans ceux de Robespierre toute l'ironie du triomphe, toute l'insolence de la sécurité. Pour la première fois, Danton sentit une sueur froide couler par tout son corps; il oublia le signal qu'il devait donner : les vers passèrent sans applaudissemens ni murmure; il retomba vaincu : la grille de la baignoire se releva, et tout fut fait. Les guillotinneurs l'emportaient sur les septembriseurs. 93 fascinait 92.

Marceau, dont l'esprit préoccupé s'occupait de tout autre chose que de la tragédie, fut peut-être le seul qui vit, sans la comprendre, cette scène, qui ne dura que quelques se-

condes; cependant il eut le temps de reconnaître Robespierre; il se précipita hors du balcon, il arriva à temps pour le rencontrer dans le corridor.

Il était calme et froid comme si rien ne s'était passé; Marceau se présenta à lui et se nomma. Robespierre lui tendit la main : Marceau, cédant à un premier mouvement, retira la sienne. Un sourire amer passa sur les lèvres de Robespierre.

— Que voulez-vous donc de moi, lui dit-il?

— Une entrevue de quelques minutes.

— Ici ou chez moi?

— Chez toi.

— Viens alors. Et ces deux hommes, agités d'émotions si différentes, marchaient à côté l'un de l'autre : Robespierre, indifférent et calme; Marceau, curieux et agité.

C'était donc là l'homme qui tenait entre ses mains le sort de Blanche; l'homme dont il avait tant entendu parler, dont l'incorruptibilité seule était évidente, mais dont la popularité devait paraître un problème. En effet, il n'avait, pour la conquérir, employé aucun des moyens qui avaient été mis en œuvre par ses prédécesseurs; il n'avait ni l'éloquence entraînante de Mirabeau, ni la fermeté paternelle de Bailly, ni la fougue sublime de Danton, ni l'ordurière faconde d'Hébert; s'il travaillait pour le peuple, c'était sourdement et sans en rendre compte au peuple. Au milieu du nivellement général du langage et du costume, il avait conservé son langage poli et son costume élégant [1]; enfin, autant les autres prenaient de peine pour se confondre dans la foule, autant lui semblait en prendre pour se maintenir au-dessus d'elle; et l'on comprenait, à la première vue, que cet homme singulier ne

[1] La mise habituelle de Robespierre est si connue, qu'elle est presque devenue proverbiale. Le 20 prairial, jour de la fête de l'Etre-Suprême, dont il était le pontife, il était vêtu d'un habit bleu barbeau, d'un gilet de mousseline brodé, posé sur un transparent rose; une culotte de satin noir, des bas de soie blanc, et des souliers à boucle complétaient ce costume. Ce fut avec le même habit qu'on le porta à l'échafaud.

pouvait être pour la multitude qu'une idole ou une victime : il fut l'une et l'autre.

Ils arrivèrent; un escalier étroit les conduisit à une chambre située au troisième; Robespierre l'ouvrit : un buste de Rousseau, une table sur laquelle étaient ouverts le *Contrat social* et l'*Émile*, une commode et quelques chaises, formaient tous les meubles de cet appartement. Seulement, la propreté la plus grande régnait partout.

Robespierre vit l'effet que produisit cette vue sur Marceau. — Voici le palais de César, lui dit-il en souriant; qu'avez-vous à demander au dictateur?

— La grâce de ma femme, condamnée par Carrier.

— Ta femme, condamnée par Carrier! la femme de Marceau! le républicain des jours antiques! le soldat de Sparte? Que fait-il donc à Nantes?

— Des atrocités. Marceau lui traça alors le tableau que nous avons mis sous les yeux du lecteur. Robespierre, pendant se récit, se tourmentait sur sa chaise, sans l'interrompre; cependant Marceau se tut.

— Voilà donc comme je serai toujours compris, dit Robespierre d'une voix enrouée, car l'émotion intérieure qu'il venait d'éprouver avait suffi pour opérer ce changement dans sa voix, partout où mes yeux ne sont pas pour voir, et ma main pour arrêter un carnage inutile... Il y a bien cependant assez du sang qu'il est indispensable de répandre, et nous ne sommes pas au bout.

— Eh bien donc! Robespierre, la grâce de ma femme.

Robespierre prit une feuille de papier blanc : — Son nom de fille?

— Pourquoi?

— Il m'est nécessaire pour constater l'identité.

— Blanche de Beaulieu.

Robespierre laissa tomber la plume qu'il tenait. — La fille du marquis de Beaulieu, le chef des brigands?

— Blanche de Beaulieu, la fille du marquis de Beaulieu.

— Et comment se fait-il qu'elle soit ta femme? Marceau lui raconta tout.

— Jeune fou! jeune insensé! lui dit-il; devais-tu... Marceau l'interrompit : — Je ne te demande ni injures ni conseils; je te demande sa grâce, veux-tu me la donner?

— Marceau, les liens de famille, l'influence de l'amour, ne t'entraîneront jamais à trahir la république?

— Jamais.

— Si tu te trouvais, les armes à la main, en face du marquis de Beaulieu?

— Je le combattrais comme je l'ai déjà fait.

— Et s'il tombait entre tes mains?

Marceau réfléchit un instant. — Je te l'enverrais, et toi-même serais son juge.

— Tu me jures cela?

— Sur l'honneur.

Robespierre reprit la plume. — Marceau, lui dit-il, tu as eu le bonheur de te conserver pur à tous les yeux : depuis long-temps je te connais, depuis long-temps je désirais te voir. — S'apercevant de l'impatience de Marceau, il écrivit les trois premières lettres de son nom, puis s'arrêta. — Écoute, à mon tour, dit-il, en le regardant fixement, je te demande cinq minutes : je te donne une existence tout entière pour ces cinq minutes; c'est bien payé. — Marceau fit signe qu'il écoutait. Robespierre continua : — On m'a calomnié près de toi, Marceau, et cependant tu es un de ces hommes rares desquels je désire être connu; car que m'importe le jugement de ceux que je n'estime pas? Écoute donc : trois assemblées ont tour à tour agité les destins de la France, se sont résumées dans un homme, et ont accompli la mission dont le siècle les avait chargées : la Constituante, représentée par Mirabeau, a ébranlé le trône; la Législative, incarnée en Danton, l'a abattu. L'œuvre de la Convention est immense, car il faut qu'elle achève d'abattre et qu'elle commence à rebâtir. J'ai là une haute pensée, c'est de devenir le type de cette époque, comme Mirabeau et Danton ont été les

types de la leur; il y aura dans l'histoire du peuple français trois hommes représentés par trois chiffres : 91, 92, 93. Si l'Être suprême me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms; j'aurai fait plus que Licurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique; car chacun d'eux n'avait qu'un peuple naissant à pacifier, et moi j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère... Si je tombe, mon Dieu! épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure... Si je tombe avant le temps voulu, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tâche sanglante que l'autre partie eût effacée : la révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés... Voilà ce que j'avais à te dire, Marceau, car je veux en tous cas qu'il y ait quelques hommes qui gardent vivant et pur mon nom dans leur cœur, comme la flamme de la lampe dans le tabernacle, et tu es un de ces hommes.

Il acheva d'écrire son nom.

— Maintenant, voici la grâce de ta femme... Tu peux partir sans même me donner la main. — Marceau la lui prit, et la serra avec force; il voulut parler, mais il y avait trop de larmes dans sa voix pour qu'il pût articuler une parole, et ce fut Robespierre qui lui dit le premier : Allons, il faut partir, il n'y a pas un instant à perdre, au revoir.

Marceau s'élança sur l'escalier; le général Dumas montait comme il descendait. — J'ai sa grâce, s'écria-t-il en se jetant dans ses bras; j'ai sa grâce, Blanche est sauvée... — Félicite-moi à mon tour, lui répondit son ami : je viens d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes, et je viens en remercier Robespierre. — Ils s'embrassèrent. Marceau se jeta dans la rue, courut vers la place du palais Égalité, où sa voiture l'attendait, prête à repartir avec la même vitesse qui l'avait amenée.

De quel poids son cœur était soulagé! que de bonheur l'attendait! que de félicités après tant de douleurs! Son imagination plongeait dans l'avenir; il voyait le moment où du

seuil du cachot il crierait à sa femme : Blanche, tu es libre par moi; viens, Blanche, et que ton amour et tes baisers acquittent la dette de la vie.

De temps en temps cependant une inquiétude vague traverse son esprit, un tressaillement subit frappe son cœur, alors il excite les postillons, promet de l'or, le prodigue, en promet encore : les roues brûlent le pavé; les chevaux dévorent le chemin, et cependant à peine s'il trouve qu'ils avancent! partout des relais sont préparés, point de retard; tout semble partager l'agitation qui le tourmente. En quelques heures il a laissé derrière lui Versailles, Chartres, le Mans, la Flèche; il aperçoit Angers; tout à coup il éprouve un choc terrible, épouvantable : la voiture renversée se brise; il se relève meurtri, sanglant, sépare d'un coup de sabre les traits qui attachent l'un des chevaux; s'élance rapidement sur lui, gagne la première poste, y prend un cheval de course, et continua sa route avec plus de rapidité encore.

Enfin, il a traversé Angers, il aperçoit Ingrande, atteint Varades, dépasse Ancenis; son cheval ruisselle d'écume et de sang. Il découvre Saint-Donatien, puis Nantes, Nantes! qui renferme son âme, sa vie, son avenir. Quelques instans encore, il sera dans la ville, il en atteint les portes : son cheval s'abat devant la prison du Bouffays; il est arrivé, qu'importe?

— Blanche! Blanche!

— Deux charrettes viennent de sortir de la prison, répond le guichetier; elle est sur la première...

— Malédiction! et Marceau s'élance à pied, au milieu du peuple, qui se presse, qui court vers la grande place. Il rejoint la dernière des deux charrettes; un des condamnés le reconnaît : — Général, sauvez-la, sauvez-la... Je ne l'ai pas pu, moi, et j'ai été pris... Vive le roi et la bonne cause! c'était Tinguy.

— Oui, oui!... Et Marceau s'ouvre un chemin; la foule le heurte, le presse, mais l'entraîne; il arrive sur la grande place avec elle : il est en face de l'échafaud, il agite son papier en criant : Grâce! grâce!

En ce moment, le bourreau, saisissant par ses longs cheveux blonds la tête d'une jeune fille, présentait au peuple ce hideux spectacle; la foule, épouvantée, se détournait avec effroi, car elle croyait lui voir vomir des flots de sang!... Tout à coup, au milieu de cette foule muette, un cri de rage, dans lequel semblent s'être épuisées toutes les forces humaines, se fait entendre : Marceau venait de reconnaître entre les dents de cette tête, la rose rouge qu'il avait donnée à la jeune Vendéenne.

ALEXANDRE DUMAS.

Une Vision.

Comme un ange ici-bas elle m'est apparue,
Tel un songe charmant qu'on ne fait qu'une fois;
A son premier regard mon âme est accourue,
Et je tremblai sitôt que j'entendis sa voix.

Elle était pure et belle, et sa touchante image
S'entourait de rayons qui reposaient les yeux;
Son front était pensif et voilé d'un nuage,
On eût dit à la voir qu'elle pleurait les cieux.

Une fois à mes chants elle a daigné sourire,
Mais ce fut un éclair qui s'éteignit soudain;
Alors il me parut que ma voix et ma lyre
Devaient se taire ayant accompli leur destin.

Retrouverai-je un jour cette jeune mortelle,
Reverrai-je jamais l'étoile de son front?
Sur un nuage d'or peut-être viendra-t-elle,
Ou que du lac d'argent les flots l'amèneront!

Et tous les soirs je viens à l'heure du silence
Chercher un vague espoir sur les rochers déserts;
Écouter si des eaux quelque bruit ne s'élance,
Et regarder les flots et consulter les airs.

Mais le songe a cessé, la vision s'efface,
Sous un chaste regard les chagrins conjurés
Renaissent plus amers, et leur sanglante trace
S'imprime plus avant sur des traits dévorés.

Adieu, fille du ciel condamnée à la terre,
A travers ses sentiers achève ton chemin;
Mais tu dois à jamais le suivre solitaire,
S'il t'y faut une main pure comme ta main.

ULRIC GUTTINGUER.

Lausanne, juillet 1829.

Sciences.

MOYENS

CURATIFS ET HYGIÉNIQUES

OPPOSÉS

AU CHOLÉRA-MORBUS PESTILENTIEL [1].

Le Choléra pestilentiel a suscité, dans chacun des pays témoins de ses ravages, une multitude de remèdes empiriques, préconisés par ceux qui les administrent, accueillis avec une confiance aveugle par ceux qu'ils doivent secourir, décrédités bientôt par l'expérience, et remplacés par d'autres remèdes non moins vantés et non moins impuissans.

[1] Ces recherches font partie d'un *Rapport au Conseil supérieur de santé du royaume*, sur le choléra-morbus pestilentiel, ses caractères et phénomènes, les moyens curatifs et hygiéniques qu'on lui oppose, sa mortalité, son mode de propagation, et ses irruptions dans l'Indoustan, l'Asie orientale, l'Archipel indien, l'Arabie, la Syrie, la Perse, la Russie et la Pologne.

En voyant cette inutilité d'efforts tentés pendant quinze ans en un si grand nombre de lieux divers, on désespère d'un succès qui semble être repoussé par l'ascendant de la fatalité. Et cependant on peut croire, avec vraisemblance, qu'il y a pour chacun de nos maux un moyen curatif et salutaire. Le soufre, le mercure, l'iode, le quinquina, la vaccine triomphent des maladies herpétique et syphilitique, des scrophules, de la fièvre et de la variole. On peut donc espérer qu'il existe de pareils spécifiques pour les grandes contagions; et c'est à les découvrir que les amis de l'humanité doivent mettre toute l'ardeur de leur zèle.

Désirant appeler et hâter la découverte de moyens capables de combattre efficacement le Choléra pestilentiel, au moment où il menace l'Europe occidentale, j'indiquerai, d'après des sources authentiques ou officiels, les différens traitemens employés jusqu'à présent dans les pays ravagés par cette maladie. Peut-être, dans la longue liste des remèdes, auxquels on a eu recours, en est-il de réellement efficaces, ou qui peuvent le devenir, par quelque modification, ou dont l'usage pourrait conduire à d'autres tentatives plus favorables. Dans cet objet, et pour jeter quelque lumière sur cet important sujet, je rapporterai avec exactitude ce qui s'est fait dans chaque contrée de l'Orient, laissant à l'avenir, et confiant aux praticiens la tâche de confirmer ou de réprouver l'usage des remèdes adoptés dans les différentes régions de l'Asie, ou d'établir sur les données qu'offrent leurs effets un traitement méthodique et rationnel.

Comme tous les grands fléaux qui inspirent la terreur, et frappent vivement l'imagination de ceux qu'ils menacent, le Choléra pestilentiel cache son origine dans une multitude de fables, sa nature dans une foule de faux systèmes et de controverses passionnées, et ses moyens curatifs parmi des remèdes secrets, des pratiques superstitieuses, et même des talismans et des conjurations magiques. Né dans l'Orient, ce berceau des fictions du monde, il devait apparaître environné de traditions anciennes et merveilleuses, qui font de

sa désastreuse puissance un mystère plein d'obscurité. Il devait surtout avoir quelque antidote dont la connaissance pouvait s'acquérir seulement par les livres sanscrits ou par les médecins indiens. Les Européens qui habitent l'Indoustan ont consulté les uns et les autres, et voici ce qu'ils ont appris.

Les Brahmes les plus savans dans l'art de guérir diffèrent essentiellement entre eux sur la classification, et conséquemment sur la nature du Choléra. Les uns affirment qu'il appartient à la classe désignée sous le nom de *Sannipata*, qui comprend toutes les espèces de paralysie et d'affections spasmodiques, et dont les principaux symptômes sont des convulsions ou des spasmes du corps entier ou de quelques-unes de ses parties. Les autres le rangent dans la classe appelée *Ajirna*, qui renferme les dispésies, et dont le symptôme principal est l'indigestion. Il en est qui admettent que la seule différence entre ces deux espèces de maladies, est que la première est simplement sporadique, et que, quoique ordinairement fatale, elle ne l'est pas soudainement, tandis que la seconde est épidémique et très-rapide dans ses progrès. Cette diversité d'opinion entre les médecins de l'Indoustan paraîtra moins extraordinaire, en considérant qu'après quinze ans d'expérience les médecins européens éclairés par toutes les lumières de la science, ne sont point d'accord aux Indes orientales sur l'origine et la nature du Choléra.

En consultant les anciens livres sanscrits et tamils, où les meilleurs médecins indiens puisent leurs connaissances, un savant orientaliste a obtenu les renseignemens curieux, publiés à Calcutta, dans une collection officielle, et dont je vais donner un extrait [1].

Le Sannipata est décrit dans un ouvrage médical, en langue sanscrite, intitulé *Chintamani*, et attribué à Dhanouantari, personnage mythologique, analogue à l'Esculape des

[1] *Madras Courier*, 12 juin 1819. *Report on the Cholera, by the medical Board*, 1824.

Grecs. On compte treize espèces de maladies dans ce genre; celle considérée comme le Choléra est la cinquième; on la nomme *Sitanga;* elle est caractérisée ainsi qu'il suit: frisson, froid comme celui de la lune, répandu partout le corps; toux et difficulté de respirer; hoquet, douleurs, vomissemens, soif, faiblesse, flux d'entrailles; tremblement des membres; nature incurable.

Les symptômes sont plus détaillés dans un ouvrage tamil, en vers, *l'Yngamuni Chintamani:* froid général du corps, flux d'entrailles, douleurs dans les articulations, grande soif, flattulence des poumons qui empêche la respiration, toux, évanouissement, hoquet, faiblesse de tout le corps, délire. La maladie est ordinairement fatale en quinze jours, et réputée incurable; mais, quand le secours médical est réclamé à temps, et qu'auparavant on a fait le don d'une vache à la pagode voisine, le remède peut être administré en se confiant dans la miséricorde divine.

La formule de ce remède est exprimée par neuf mots sanscrits, qui se traduisent ainsi: soude, vermillon, soufre, mercure, orpiment, chaux d'acier, de cuivre, de zinc et de plomb. Broyez tous ces ingrédiens, probablement en égale quantité, le poids n'en étant pas mentionné; joignez-y du Triphala, nom collectif de trois espèces de Myrobalans; bouillez-les trois jours en suspension dans une décoction de *Perpatam*, herbe rafraîchissante; mettez-y du fiel de serpent, et faites des pillules de trois grains chaque. La diète ayant été strictement observée, ce remède guérira en trois jours la maladie littéralement: le froid de tout le corps accompagné de spasme.

La classe pathologique nommée *Ajirna* comprend quatre espèces de maladies. Celle considérée comme le Choléra par la plus grande partie des médecins de l'Inde est la troisième; elle est appelée *Vishuchi*. On la trouve décrite de la manière suivante dans le *Chintamani*.

Effets très-rapides; affaiblissement de la vue, transpiration, évanouissement soudain, perte de l'entendement, dé-

rangement des sens intérieurs et extérieurs, douleurs dans les genoux et le gras des jambes, douleurs de ventre très-aiguës, soif extrême, flux d'entrailles, pouls bilieux, froid dans les mains, les pieds et tout le corps.

La formule du remède prescrit est composée de onze mots sanscrits dont voici la traduction : précipité de mercure, 2 parties; muscade, 2; macis de muscade, 2; opium, 4; sublimé de mercure, 2; poivre noir, 2; cinabre, 2; myrobalan jaune, 2; bézour, 2; musc. 1; safran, 2. Le tout étant moulu doit être mêlé pendant trois jours dans une décoction de Tripushpa, *Datura fastuosa*. On en fait des pillules, et la dose doit être de 10 à 15 grains, selon la violence du mal.

Ces remèdes des Indiens, qui paraîtront superstitieux, vains et ridicules, n'ont pu être découverts qu'après beaucoup de peine et de recherches; ils ont excité un grand intérêt parmi les Européens du Bengale, car une propension également commune dans les deux Indes y fait regarder les recettes mystérieuses des indigènes comme enseignées par une longue et judicieuse expérience. On reconnaît même cette prédilection en examinant les moyens curatifs qu'emploient généralement les médecins anglais dans l'Indoustan, et qui consistent presque exclusivement dans des préparations de mercure et d'opium, qui, comme on vient de le voir, prévalent dans les prescriptions indiennes. Mais la seule analogie des symptômes du Choléra pestilentiel avec les maladies mentionnées dans les anciens ouvrages sanscrits suffisait pour faire admettre ce traitement, qui, toutefois, ne résoud ni par son usage, ni par son succès, la question de leur identité.

Il s'en faut de beaucoup que les descriptions pathologiques que nous venons de rapporter, puissent être considérées avec certitude comme celles de la redoutable contagion, qui, depuis 1817, ravage les contrées de l'Asie. On a droit de le révoquer en doute en remarquant l'omission de symptômes extrêmement frappans, tels surtout que l'évacuation

d'un fluide séreux dont la quantité est extraordinaire, et qu'on assure déposer abondamment une terre alumineuse. Les détails qu'on donne sur les limites de l'action du Vishuchi, rendent encore plus problématique son identité avec le Choléra, tel qu'il se montre aujourd'hui depuis l'Océan oriental jusque vers la Baltique. On prétend que la maladie décrite dans les livres indiens, et qui paraît être le Mordexim des Arabes, n'était pas rare autrefois dans la Péninsule indienne, quoiqu'elle n'y prît que peu souvent un caractère épidémique.

On assure cependant que, dans le territoire de Madras, elle était annuelle, et reparaissait périodiquement, pendant la saison humide, parmi les dernières classes du peuple. Ses effets sont exprimés par les mots de ce proverbe usité à la côte Coromandel : *Vomir et mourir.* Mais on ajoute qu'elle épargnait les hommes vigoureux, bien nourris, bien vêtus, abrités contre les changemens de l'atmosphère; et il faut reconnaître que ces circonstances ne sont nullement des garanties contre le Choléra pestilentiel, qui frappe sans distinction toutes les classes de la population, et qui a fait périr des princes indiens et persans, des magistrats, des gouverneurs, et la fleur des armées anglaises, qu'entourent perpétuellement tant de soins conservateurs.

En s'étendant ainsi sans exception à tous les rangs, ce fléau diffère essentiellement du Vishuchi, tel qu'on l'a décrit dans les temps les plus reculés. En effet, tous les livres sanscrits et tamils qui parlent de cette dernière maladie affirment, en lui donnant pour origine la puissance malfaisante d'un démon femelle nommé *Rac-Shasi*, que, par une injonction de Bramah, les seuls hommes bas, vicieux et dissolus y sont exposés, et qu'elle n'atteint point ceux dont la vie est régulière et conforme aux préceptes de la religion braminique.

Une opinion analogue se retrouve au Japon, où la même maladie est attribuée par les médecins à l'usage immodéré du Sakki, ou eau-de-vie de riz, qui, disent-ils, remplit graduellement les intestins d'humeurs corrosives. Les détails

qu'a donnés Kempfer sur la colique endémique, à laquelle les Japonais appliquent spécialement le nom de *Senki*, ne laissent point douter de son identité avec le Vishuchi des Indous et le Mordexim des Arabes. D'après son témoignage oculaire, cette étrange affection attaque les indigènes et les étrangers. Ses symptômes sont des douleurs violentes dans les intestins, s'étendant à tout l'abdomen et aux reins, et causant une convulsion générale des muscles, avec des spasmes, un gonflement et des élancemens aigus. Ce mal résiste, selon le même voyageur, à tout moyen curatif autre que l'acupuncture, faite avec une aiguille d'or ou d'argent, à une demi-distance du nombril et du creux de l'estomac, ou plus près ou plus loin, selon le jugement de l'opérateur, qui fixe aussi le nombre de piqûres et leur profondeur d'après les circonstances de la maladie. On fait ordinairement trois rangées de ces piqûres, à un demi-pouce les unes des autres, et il y a trois piqûres dans chaque rang.

Les médecins japonais accompagnent l'usage de ce moyen de guérison d'une multitude de pratiques dont le seul objet semble être d'accroître dans l'opinion du malade l'importance de l'opération : ils prétendent que l'aiguille parvient au siége du mal, et que, par les issues qu'elle ouvre à la matière morbifique, la maladie prend son cours au dehors.

Il est extraordinaire que, dans la persuasion où sont un assez grand nombre de médecins indiens que le Choléra pestilentiel est cette même colique endémique des régions orientales de l'Asie, aucun d'eux n'ait cherché à y remédier par le moyen qui paraît obtenir au Japon un succès complet. Les médecins anglais du Bengale, qui depuis quinze ans ont essayé tant de moyens divers, et toujours infructueux, contre le Choléra, n'auraient pas omis d'employer celui qu'indique le voyageur Kœmpfer, si le fléau qu'ils avaient à combattre avait été reconnu pour être la maladie appelée *Senki* par les Japonais, *Vischuchi* par les livres sanscrits, et *Mordexim*, *Shani* ou *Nicomben* dans les dialectes modernes de l'Inde.

Un missionnaire portugais, le frère Paolino de San-Bar-

tholomi, a donné, dans un ouvrage presque inconnu, des détails fort curieux sur cette dernière maladie. Je crois devoir en rapporter quelques-uns, parce qu'ils achèveront de prouver qu'il ne faut pas confondre le Choléra pestilentiel avec le Mordexim, comme l'ont fait quelques médecins d'Europe. Ce missionnaire, qui était célèbre à Goa pour les étonnans succès de ses recettes médicales, attribue au mordexim une origine locale. Cette colique intestinale est causée, dit-il, par les vents des montagnes de la presqu'île de l'Inde, dont les courans se chargent d'une grande quantité de particules nitreuses, quand, après la saison des pluies, la chaleur et la sécheresse succèdent à un temps humide; ce qui a lieu sur la côte Malabar depuis le commencement d'octobre jusqu'au 20 décembre, et sur celle Coromandel en avril et en mai. Alors, continue-t-il, les Indiens sont sujets à des rhumes qui ont pour effet de produire des glaires bilieuses et malignes, adhérant aux entrailles, et causant de violentes douleurs, le vomissement, la fièvre et la stupéfaction. Le meilleur remède contre cette colique est une essence nommée *drogue amère :* son action ouvre les pores, provoque la transpiration, échauffe le corps, combat les effets de l'air nitreux, et semble donner une nouvelle vie. Cette essence est assez chère; et lorsqu'en 1782 la maladie attaqua un assez grand nombre de personnes, et en fit périr beaucoup, il fut impossible de se procurer la quantité de ce remède nécessaire pour tous les malades : on y suppléa en employant du Tangara, ou eau-de-vie de coco distillée sur du crotin de cheval. Tous les malades qui prirent de ce breuvage furent sauvés; les autres moururent en trois ou quatre heures. Ce succès ayant étendu jusqu'à Cochin le renom de ce médicament, l'examen en fut fait par les médecins de la compagnie des Indes hollandaise, Errike et Martinford; et l'usage en fut adopté par eux. Voici la composition de cette drogue amère, que l'on tient ordinairement pour secrète : Il faut, pour faire vingt-quatre pintes, vingt-quatre onces de résine colophane, douze d'encens, quatre de mastic, quatre d'aloès, quatre de myrrhe, quatre de racine

de calamba. On pile ces ingrédiens, pour les réduire en une poudre très-fine; on les met dans l'eau-de-vie, on expose le vase au soleil pendant un mois. La liqueur devient alors d'un rouge foncé, et laisse un dépôt; on tire ce breuvage au clair, et on en donne une ou deux cuillerées pour dose ordinaire aux personnes atteintes par le Mordexim. C'est le meilleur remède et le plus efficace qu'emploient les missionnaires dans leurs voyages.

Les causes que le frère Paolino assigne aux coliques intestinales du Malabar, les symptômes de cette maladie, les époques de son invasion, ne permettent point de la confondre avec le choléra pestilentiel. Néanmoins on tenta plusieurs fois de combattre ce dernier fléau par l'usage de la drogue amère; mais ce médicament éprouvé, et dont l'emploi était commun dans la presqu'île indienne il y a trente à quarante ans, manqua totalement de puissance quand on voulut l'opposer au choléra, manifestant ainsi que cette maladie n'était point la même que celle contre laquelle on l'employait autrefois avec le plus grand succès.

Les remèdes dont on se sert dans l'Inde depuis quinze ans, et auxquels on attribue le plus d'efficacité, n'ont aucun rapport avec celui qui parvient à vaincre le Mordexim; et cette différence est un nouveau témoignage de celle existant entre ces deux maladies. Je crois devoir rapporter ici l'indication la plus briève possible de ces divers remèdes, attendu que, privés de toute méthode rationnelle de traitement, on serait forcé de choisir entre tous ces moyens empiriques, si, ce qu'à Dieu ne plaise! le choléra pestilentiel, trompant la surveillance des autorités sanitaires, se frayait un passage à travers l'Europe occidentale, ou venait à surgir dans nos ports.

Au début de la maladie sur les bords du Gange, les Européens, comme les Indous, recoururent aux médecins du pays; on vanta leur savoir, comme provenant de sources de la plus haute antiquité, et que des populations immenses considèrent comme sacrées. Ce ne fut que long-temps après qu'on découvrit dans le livre même des traditions médicales

de l'Inde, le *Dhanuantari*, avec quelle sage précaution l'auteur évite de propager une confiance sans borne, en déclarant que la chirurgie (Salia) est la première et la meilleure des sciences médicales, et qu'elle est beaucoup moins sujette que les autres aux conjectures fallacieuses et aux pratiques erronées [1].

Les moyens curatifs employés principalement par les médecins indous consistaient dans l'emploi de hautes doses de laudanum, d'éther et d'huile de menthe, avec des frictions faites au moyen de diverses poudres, et l'application de briques chaudes sur l'abdomen. Les médecins européens adoptèrent en général ce traitement, et cependant on affirmait qu'ils en obtenaient bien moins de succès. On prétendit, en 1820, à Calcutta, qu'en cinq jours les empiriques indiens ayant traité cinq cent quarante-sept personnes, il en périt seulement soixante-quatorze, et que quatre cent soixante-treize guérirent : ce qui était sans comparaison avec les résultats de la pratique des médecins d'Europe. Pour remédier à ce défaut de succès, ceux-ci varièrent leurs prescriptions à l'infini.

A Bombay, le docteur Kennedy traitait, en 1820, les individus atteints du choléra par la saignée, l'eau chaude, l'émétique, l'huile de castor avec le laudanum; puis le camphre et l'opium, pour arrêter l'action spasmodique quand le vomissement avait cessé.

A Sérampore, en 1825, un missionnaire employait avec succès le remède suivant : quatre-vingts gouttes de laudanum dans un verre d'eau-de-vie, deux cuillerées de table d'huile de castor : le tout mêlé et pris par cuillerées à café ou à la fois.

Le docteur Hood, dans un mémoire, lu en 1820, devant la Société royale de Londres, recommande, au début de l'invasion, un breuvage composé de deux onces d'eau-de-vie et dix gouttes d'acide sulfurique, en une demi-pinte d'eau

[1] *Oriental Magazine*, février 1823.

froide. Il prescrit des sinapismes sur l'estomac et aux extrémités pour provoquer une réaction, et il pense que les amers et les astringens peuvent être utiles.

L'auteur d'une lettre insérée le 20 septembre 1820, dans la *Gazette de Bombay*, ayant été assailli par le choléra, et tous les remèdes qu'on voulait lui administrer étant rendus inutiles par l'irritation de son estomac, qui lui faisait rejeter à l'instant ce qu'il prenait, il se souvint, au milieu de son agonie, que le docteur Milne avait recommandé l'emploi d'un vésicatoire par l'acide nitrique. Il fit mettre aussitôt ce moyen en usage, en trempant une éponge dans de l'acide et en l'appliquant sur la poitrine. Dès ce moment, les symptômes diminuèrent d'intensité, et le malade fut graduellement rappelé à la vie et à la santé. [1]

On assure que le célèbre voyageur Moorcrofst a appliqué, avec le plus grand succès, le cautère actuel, à beaucoup de cas de choléra, qui se sont offert à lui dans les provinces de la haute Asie.

En 1826, on a proposé à la société médicale de Calcutta l'usage du papita ou fève de saint Ignace, comme fort utile dans le traitement du choléra.

En 1829, le docteur Thomson, de Madras, employait avantageusement disait-il dans sa pratique, l'ipécacuanha à la dose de dix grains, en une première prise, suivie de demi-heure en demi-heure, de prise moitié moindre, et jusqu'à ce que la maladie eût cessé. Il donnait ensuite du Madère et de l'eau en quantité, ce qui provoquait le sommeil.

Le docteur Burke, de Calcutta, maintenait que l'administration de l'opium était absolument nécessaire, et que sans ce médicament on ne pouvait opérer de guérison. Il élevait la dose à soixante grains et même jusqu'à cent. Le *Miroir Asiatique* cite le fait d'un européen âgé de cinquante-quatre ans, qui, étant atteint soudainement par la maladie, se mit dans un bain chaud, et prit du laudanum, non par

[1] *Asiatic Journal*, mai 1821.

goutte, mais par cuillerée; on estime qu'il en avala quatre cents gouttes dans la nuit. A quatre heures, les douleurs avaient cessé; mais la chaleur naturelle ne revint pas avant sept. Le retard n'eut pas lieu; le malade ne perdit ni la faculté de parler, ni celle de se mouvoir, et il échappa à la mort.

Les médecins de l'Ile de France adoptèrent, au lieu de l'opium, le sel de Glaubert (sulfate de soude); ils en administraient d'abord une drachme, et accroissaient la dose d'heure en heure, jusqu'à ce que les déjections devinssent jaunes. On cite une négresse qui prit quatre-vingt-quatre drachmes de ce sel, auquel le salut de plusieurs centaines de n gres est attribué.

A l'île de Bourbon, en 1819, on faisait usage d'huile d'olive mêlée au camphre et à l'éther, et prise intérieurement à grande dose. On prétend en avoir obtenu d'étonnans succès; on assure même qu'un M. Goldemar l'ayant employée, pour tâcher d'arracher à la mort trente-six nègres de son habitation, qui étaient atteints du choléra, il parvint à en sauver trente-quatre. Il est digne de remarque qu'à la même époque, on employait également l'huile, avec un pareil succès, dans les îles orientales d'Afrique, contre le choléra-morbus; à la Havane contre la fièvre jaune, et à Tanger, en Barbarie, contre la peste du Levant.

La saignée fut, dans l'Inde, le sujet de vives controverses. On convint assez généralement qu'elle peut être pratiquée sur les Européens et sur les Asiatiques les plus robustes, quand l'invasion n'a eu lieu qu'une heure avant, ou trois tout au plus. On dit que lorsqu'on y recourt, dans d'heureuses circonstances, elle réussit mieux que les autres remèdes à arrêter le mal, supprimer les spasmes et éloigner l'irritabilité de l'estomac et des entrailles, ainsi qu'à faire cesser l'atonie de tous les autres systèmes d'organes. Mais, dans le plus grand nombre des Indiens, l'action dynamique de la maladie est si puissante et si rapide, qu'elle détruit presque entièrement l'action artérielle, et rend la saignée

impraticable dès l'invasion. Dans ce cas, les meilleurs moyens curatifs employés au Bengale, sont les délayans, les anodins les plus puissans, et les stimulans combinés avec le calomélas, et suivi de l'usage des laxatifs et des toniques.

Le même médicament, considéré aux États-Unis comme le spécifique unique contre la fièvre jaune, le calomélas, a été prodigué, dans l'Inde, contre le Choléra. Quoiqu'on ne puisse affirmer, disent les membres du bureau médical de Calcutta, qu'il ait aucune vertu spécifique propre à arrêter l'action de la maladie, il est indubitable qu'il est fréquemment utile pour diminuer l'irritabilité, et qu'il a même le pouvoir de produire une certaine opération sédative qu'on ne peut obtenir par l'usage des autres substances médicamenteuses.

Cependant, si l'on en croyait quelques rapports, on pourrait produire cet effet par un moyen extrêmement simple dont on s'est servi à bord des navires des États-Unis. Il suffirait de réduire en charbon un bouchon de liége, de le broyer avec un peu de lait ou d'eau, ou quelque autre liquide, qui permette d'en avaler la substance sans difficulté. A la seconde ou à la troisième dose, ou même à l'instant, le mal cesse; et l'on assure que cette préparation carbonique, dont l'usage est si facile, a sauvé des individus qui déjà étaient à l'agonie.

En Perse, pendant les irruptions de 1821 et 1822, on suivit une tout autre espèce de traitement. Le peuple, dit Fraser, croyait que la maladie était d'une nature chaude, et que, par conséquent, les remèdes devaient être rafraîchissans. D'après cette doctrine, on arrosait les malades avec de l'eau froide, et on leur faisait boire du verjus à la glace. Sur deux domestiques de l'ambassade anglaise attaqués, à Bushire, du choléra, l'un fut traité d'après cette pratique et fut sauvé, tandis que l'autre, qui fut traité d'après la méthode européenne, succomba.

Cependant le médecin anglais John Cormick, qui exerçait en Perse pendant cette irruption, s'éloigna considérablement dans sa pratique, de celle des empyriques persans;

et, si nous en croyons les détails qu'il a donnés [1], il obtint pourtant d'heureux résultats. Il administrait, au commencement de l'invasion, le calomélas et l'opium séparément ou ensemble, et dans une période avancée, il recourait aux purgatifs. Dans beaucoup de cas, dit-il, l'action des remèdes était si faible et si lente, qu'il fallait de forts purgatifs toutes les cinq ou six heures, pendant deux à trois jours. Il a employé avec plus de succès, qu'aucun autre moyen externe, l'application de pièces de laine humectées d'eau chaude et attachées autour des bras et des jambes.

A Bassorah, en 1821, le docteur Morando, médecin italien, appliquait au contraire des réfrigérans sur les parties affectées, au moment de l'invasion ; il y joignait des saignées locales et générales, et en obtenait, dit-il, de bons effets.

A Bagdad, dans la même irruption du choléra en Mésopotamie, le docteur Meunier, de la Faculté de Paris, traitait les malades par la saignée au bras, l'application des sangsues au creux de l'estomac, l'usage des boissons mucilagineuses à petites doses, des opiacées en potions et en lavemens. Il estimait que c'étaient les moyens les moins incertains, surtout quand on y recourait sans perte de temps.

En 1822 et 1823, les médecins de Syrie adoptèrent la saignée, la décoction de menthe, les fomentations sur l'abdomen avec du vinaigre chaud, des boissons abondantes faites avec du jus de grenade ou de feuilles de saule bouillies. Ces remèdes, qui ont été employés d'abord à Bagdad, paraissent y avoir été introduits par la pratique de la presqu'île de l'Inde, car on s'en est servi à Calicut, en y ajoutant seulement une décoction très-forte de Quouba, sorte de bourrache, à laquelle le vulgaire attribue une foule de propriétés.

Dans les villes de la Mésopotamie, on avait confiance dans les effets des bains de jambe et dans la saignée aux deux

[1] Cormick, *on the occurence, in Persia, of the épidemic Cholera of India.*

bras, mais on changea ce traitement en Syrie. A Alep, d'après le docteur Salinas, les moyens qui réussissaient le mieux étaient les acides, le jus de citron et le suc de grenade aigre, joints à l'infusion de menthe. La thériaque a été donnée, dit-on, avec succès, par des médecins orientaux. A Moussol, un religieux, le père Sigismond, administrait aux malades, outre des acides, une teinture de laudanum; et à Erzéroum, où les habitans n'opposaient à la maladie que les moyens dont on se sert contre les coliques ordinaires, Dom Bournas a mis en usage le même médicament avec un pareil succès.

Dans les villes de la côte de Syrie, on a eu recours à quelques-uns de ces remèdes; mais, de plus, on s'est servi du moxa et des ventouses scarifiées sur la région épigastrique, moyens que nous avons vu employer contre la fièvre jaune des Indes occidentales. Les fomentations émollientes sur l'abdomen, l'application de l'eau glacée ou du vinaigre, ont été tentées pareillement par les médecins du pays. Le peuple se confiait particulièrement dans les effets d'une décoction de menthe avec du suc de grenade, et dans un breuvage composé de vinaigre, où l'on avait fait bouillir des feuilles de saule.

Mais, de tous ces traitemens divers, dit M. Angelin, il n'en est point qui ne compte pour quelques réussites un grand nombre de cas malheureux; et les mêmes remèdes, qu'on croyait avoir sauvé un malade, échouaient quand on les appliquait à d'autres.

Lorsqu'en 1823 le Choléra, qui avait, à plusieurs reprises, menacé d'envahir le territoire de l'Europe, réussit enfin à s'introduire dans notre continent par les provinces russes de la Caspienne, la commission des médecins rassemblés à Astrakhan, par l'autorité du gouvernement russe, adopta le traitement déduit ci-après, et dont les détails sont empruntés pour la plupart à la pratique des médecins anglais du Bengale.

Forte saignée; calomélas uni au sucre et à la gomme arabique en poudre; potion composée de quarante à soixante

gouttes de laudanum, vingt gouttes d'huile de menthe poivrée et de deux onces d'eau de mélisse distillée; friction ammoniacale sur l'estomac; ventouses scarifiées sur le ventre; friction du corps tout entier avec de l'alcool simple ou camphré, lavemens mucilagineux, auxquels on joignait de la teinture d'opium, portée jusqu'à trente gouttes. Le calomélas était administré depuis dix grains jusqu'à vingt; et quand les accidens persistaient, on renouvelait l'usage des mêmes médicamens, l'expérience ayant montré le danger de demeurer seulement quelques heures dans l'inaction, et de laisser les crampes commencer avant l'action des remèdes.

Ce traitement est, avec de légères modifications, celui indiqué dans un ouvrage arménien imprimé en 1823 à Téflis, sous le patronnage de l'archevêque Narsès, et envoyé à Paris en original par les soins du consul de France, M. Gamba. L'auteur de cet ouvrage est M. Daniel Makertienne, qui résidait alors à Téflis, mais qui, ayant été longtemps au service de la compagnie des Indes à Calcutta, avait appris, au Bengale, les moyens les plus efficaces de combattre l'invasion du choléra. On incline à les juger favorablement, en les voyant adoptés à Astrakhan, recommandés en Arménie, et connus en Perse, à Téhéran, où leur indication a fait le sujet d'un mémoire du docteur Martinengo, médecin de Turin, employé à cette époque à la cour du Schah. Cependant ce dernier n'en approuve point la pratique, quoiqu'il rapporte ce traitement dans une traduction littérale. Il croit, d'après les renseignemens qu'il a recueillis en Perse et en Géorgie, qu'on ne doit pas se servir d'excitans pour guérir une maladie dont les symptômes manifestent le plus haut degré d'excitation; il préfère les délayans mucilagineux, gommeux, huileux, ainsi que les bains tièdes, les lavemens anodins, accompagnés de saignées ou d'applications de sangsues. L'opium peut être ajouté, selon lui, dans les circonstances où la susceptibilité nerveuse est portée à un très-haut degré. Quant au calomélas, ajoute-t-il, remède très-préconisé par les médecins anglais, on n'en doit faire

usage qu'au début de la maladie, quand l'irritation n'est pas fixée d'une manière prédominante.

Il faut dire néanmoins que ce traitement du docteur Martinengo, tout rationnel qu'il peut être, n'a point prévalu, tandis que celui qu'il tendait à réformer s'est accrédité, principalement pendant l'irruption du choléra, en 1830, dans les provinces de l'empire russe. Toutefois il a éprouvé, presque dans chaque endroit, des modifications plus ou moins grandes et tout-à-fait arbitraires.

En surgissant dans les contrées de l'Europe, le choléra n'a pas seulement retrouvé la plupart des moyens médicaux employés contre ses attaques dans l'Indoustan, mais encore les remèdes empiriques et les pratiques superstitieuses mises en usage dans les régions de l'Orient. En Russie, le peuple a eu fréquemment recours à une sorte de cataplasme brûlant, fait de graine de foin bouillie; et l'on a prétendu, comme de coutume, qu'on en avait obtenu de très-heureux effets.

En résumé :

1° Il est manifeste, par ces détails, que le traitement opposé au choléra, pendant un cours désastreux de quinze années, a varié singulièrement selon les lieux, les temps, les préjugés des peuples et des castes, et les idées suggérées à chaque praticien par les succès ou les revers de sa clinique, ou plus souvent adoptées *à priori*, d'après des systèmes erronés.

2° Il est reconnu partout que souvent la violence du mal est si grande dès l'invasion, qu'aucun secours médical ne peut être efficace. Cependant, en comparant, au Bengale, la mortalité des personnes traitées par des médecins, et celle des individus privés de l'assistance de l'art, on a cru reconnaître que si les remèdes sont administrés à temps et avec sagacité, la mort peut être fréquemment prévenue et empêchée; mais on conçoit combien la réunion de ces deux conditions doit être rare dans un désastre qui enveloppe toute la population et désorganise soudainement toutes les ressources d'un pays. Il est même prouvé que cette compa-

raison, favorable à l'efficacité de la science médicale, est restreinte à quelques lieux, et que, dans d'autres, les malades qui n'ont reçu aucun secours n'ont pas souffert davantage que ceux pour qui l'art déployait toutes ses ressources. Malgré les efforts habiles et courageux des médecins anglais, la maladie a frappé plus de victimes dans l'Inde que dans la Perse, où presque aucun soin ne la combattait; et en Russie, où l'on a suivi des méthodes de traitement plus rationnelles qu'ailleurs, et plus éprouvées par l'expérience, la moitié ou les trois cinquièmes des malades ont péri, comme dans les contrées où ils étaient abandonnés à leur sort.

3° Si les tables de mortalité que j'ai dressées ne donnaient pas ce triste résultat, on en trouverait la preuve dans le nombre et la diversité des remèdes, qui manifestent évidemment leur impuissance. Dans un Mémoire adressé à l'Académie des Sciences, le docteur Janichen, qui a exercé à Moscou pendant le désastre de cette ville, en 1830, n'hésite pas à affirmer « qu'on ne doit pas compter sur les secours de l'art dans cette horrible maladie. »

4° Sans adopter une opinion aussi désespérante, nous remarquerons toutefois qu'on peut douter que jusqu'à ce jour on ait découvert et mis en pratique aucun traitement rationnel, lorsqu'on voit des remèdes contraires, des excitans et des réfrigérans, préconisés et employés par des médecins également recommandables.

5° S'il m'était permis de tirer des faits un enseignement qui semble devoir en sortir, mais qu'il convient, dans une matière si grave, d'exprimer avec doute et réserve, je dirais qu'il semble que la saignée n'est point indiquée par la nature du mal : comme dans la fièvre jaune, si elle diminue la violence des symptômes, c'est en atténuant la résistance des forces vitales, et non pas en attaquant avec avantage le principe de la maladie. Son seul effet utile est de procurer aux infortunés frappés par la contagion une mort moins douloureuse et plus prompte.

6° Au témoignage du docteur Walker, envoyé à Moscou

par le gouvernement britannique, on n'a tiré de la saignée aucun avantage manifeste dans l'irruption du Choléra en Russie pendant 1830 ; mais on a attribué une grande puissance salutaire aux moyens sudorifiques : on a surtout eu recours, dans les provinces de la Russie, à d'immenses cataplasmes de graine de foin apposés brûlans sur la poitrine et l'abdomen, ou bien à des couvertures de laine imbibées d'eau bouillante. On prétendait seconder l'action de ces moyens en faisant boire de l'eau-de-vie aux malades. Ces remèdes, qui viennent d'être recommandés en Pologne par une instruction du comité de santé publique de Varsovie, n'avaient jamais été employés en Asie : ils semblent une application nouvelle de la théorie populaire des pays du Nord, où, le froid causant la plupart des maladies, on imagine que la chaleur doit les guérir, et que des bains de vapeur sont une panacée universelle. Au reste, l'expérience ne semble pas une épreuve favorable pour ces remèdes, puisque dans les pays qui les ont employés, il est mort trois individus sur cinq malades, tandis que dans ceux où ils sont demeurés inconnus, la perte n'a pas excédé la moitié des personnes atteintes du choléra.

7° Les moyens prophylactiques employés, depuis quinze ans, pour se préserver du choléra, sont purement empyriques, puisqu'on ignore complètement quelles sont ses causes originelles. On a indiqué successivement, dans les différentes contrées de l'Asie, les bains, les parfums, les arômes les plus forts, les feux allumés dans les lieux publics, la propreté, la sobriété, la privation de certaines nourritures, des amulettes, des prières, des talismans, enfin tout ce qu'on retrouve en usage, dans ces calamités, qui excitent la peur et provoquent la crédulité. Mais, en revanche, aucune surveillance n'a été exercée sur les lieux infectés, sur les navires suspectés de l'être, sur les marchandises, les pélerins, les corps d'armée venant des pays ravagés par la maladie. Dans tout l'Orient, les vêtemens des morts ont été portés par ceux qui en héritaient ; leurs maisons restées dé-

sertes ont été bientôt habitées par de nouvelles familles; leurs schalls précieux, leurs riches fourrures ont été vendues et transportées au loin par les caravanes. Enfin partout a régné, avec l'incurie des peuples privés des bienfaits de la civilisation, le fatalisme aveugle, qui perpétue la peste dans les belles régions du Levant.

8° Il semble au contraire que dans les villes de l'empire russe, et principalement à Moscou, on a multiplié les mesures hygiéniques; et quoique souvent celles sur lesquelles on comptait le plus soient demeurées en défaut, on ne peut dire qu'elles aient été sans succès; car il est constant que la propagation de la maladie a été bien moins étendue en Russie que dans les autres régions du globe, qu'elle parcourt depuis 1817.

On ne peut toutefois dissimuler qu'une espérance, que nous n'avons jamais partagée, mais qui pourtant était presque générale, a été complétement trompée; c'est celle que donnait la découverte récente du chlore, employé comme désinfectant. Un médecin russe, que nous avons déjà cité, nous apprend que l'usage de ce préservatif était commun dans toutes les villes ravagées par le choléra; mais, ajoute-t-il, le chlore et les chlorures n'ont exercé aucune influence sur le développement de la maladie; et on l'a vue prendre naissance au milieu des émanations du chlore, qu'employaient continuellement toutes les classes de la société.

9° Après la perte de cet espoir, nous ne connaissons de précautions utiles que celles qui éloignent des personnes exposées à la maladie, tout ce qui peut troubler l'action des forces vitales, tel que l'effroi, l'ivresse, ou d'autres excès. Ces précautions sont les mêmes auxquelles on a recours, dans les lieux qu'infecte une contagion, pour prévenir l'absorption de son germe par les voies pulmonaires ou cutanées. Elles doivent être nécessairement aussi multipliées que les chances qui menacent la vie, alors que chacune de ses fonctions peut devenir à l'instant une cause de mort.

10° On conçoit quelle déplorable incertitude doit s'atta-

cher à l'usage de ces moyens de préservation ; mais, il en est un dont le secours est assuré, c'est celui qu'indique Franklin. « Dans toutes les maladies contagieuses, disait ce sage, il faut prendre pour maxime de conduite de s'éloigner assez tôt, d'aller assez loin, et de s'absenter assez long-temps pour y échapper. »

11° Une expérience achetée de la vie de plusieurs millions d'hommes, a fait adopter cet axiome par les habitans de l'Indoustan. Aussitôt que le choléra apparaît dans une ville, un village, une maison isolée, chacun s'enfuit, abandonnant ses propriétés, et cherchant un refuge au loin, dans les champs, dans les bois et sur les montagnes. Cet exemple a été suivi dans les provinces russes ; et l'émigration des habitans de Moscou, d'Astrakhan, de Téflis, a tellement diminué la population de ces villes, qu'elle a restreint la mortalité de la maladie. Il est vrai que dans plusieurs cas elle en a favorisé la propagation, les fuyards l'ayant portée avec eux, et ayant disséminé son germe.

12° Un moyen d'une exécution plus difficile a réussi néanmoins plusieurs fois. C'est la séquestration. Les habitans d'une maison située au milieu d'une ville infectée, ceux d'une capitale au centre d'un pays ravagé par le choléra, ont été préservés de ce fléau, en interceptant toute communication avec le dehors. Cette mesure a été exécutée avec un succès complet, en 1819, à l'île de Bourbon ; en 1820, aux Philippines ; en 1823, à Alep, à Antioche, à Lataquié, en Syrie ; en 1822, à Téhéran, en Perse ; en 1823, à Astrakhan sur la mer Caspienne ; et en 1830, à Sarepta sur le Volga. Dans toutes ces occurrences, que nous détaillerons ailleurs, le choléra a été arrêté, comme la peste d'Orient, en prévenant à temps, et en empêchant tout rapport entre la population déjà infectée, et celle qui n'avait pas encore le germe de la maladie.

13° Les faits ont prouvé complétement que le germe du choléra ne flottant point dans l'air libre, comme on l'a prétendu, on peut rester sans danger au milieu d'une ville où

la maladie a fait irruption, et qu'il n'y a de danger d'en être atteint que par l'effraction du séquestre rigoureux, auquel est soumise la maison où l'on trouve un asile.

L'ensemble de ces recherches établit sur l'autorité de l'expérience qu'en ce qui concerne les moyens curatifs et les précautions hygiéniques, il en est du Choléra pestilentiel comme des autres grandes contagions. Les remèdes qu'on oppose à son invasion pour sauver la vie des malades, sont inefficaces ou extrêmement incertains. Les moyens prophylactiques ne donnent que des chances rares et douteuses; mais les mesures sanitaires, pour arrêter ou prévenir l'irruption, pour la fuir ou pour s'en préserver par la séquestration, obtiennent au contraire le plus heureux succès.

MOREAU DE JONNÈS.

Variétés.

COUP-D'OEIL

GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE

SUR LA

PARTIE EUROPÉENNE DE L'EMPIRE RUSSE

ET LE ROYAUME ACTUEL DE POLOGNE [1].

ETHNOGRAPHIE.

Aucun État de l'Europe n'offre un plus grand nombre de peuples différens que l'empire russe. Tous ceux qui vivent

[1] Les évènemens mémorables qui se passent actuellement en Pologne, et dans les gouvernemens limitrophes de l'empire Russe, attirent spécialement l'attention de tous ceux qui aiment à suivre les phases de leur développement, aussi important qu'inattendu. Il sera sans doute agréable à nos lecteurs de trouver résumés en quelques pages les principaux élémens de la géographie politique de ces vastes contrées, d'après les sources les plus authentiques et les documens les plus récens. Ce tableau fera partie d'un ouvrage important (*Abrégé de Géographie générale*), que prépare en ce moment M. Balbi, aidé de plusieurs savans.

dans la partie européenne d'après les démarcations naturelles que les géographes modernes s'accordent à donner à cette partie du monde, peuvent être réduits aux souches suivantes : Souche Slave, qui dépasse de beaucoup toutes les autres en nombre; elle comprend les Russes, qui sont la nation dominante, distingués en Grands-Russes, Petits-Russes, Rusniaks et Cosaques; les Polonais, qui sont assez nombreux dans plusieurs gouvernemens du ci-devant royaume de Pologne; les Lithuaniens, les Lettes, les Koures, et autres peuples moins nombreux. Souche Finnoise ou Ouralienne, à laquelle appartiennent les Finnois proprement dits de la Finlande, les Careliens, les Esthoniens, les Tcheremisses, les Votiaques, les Lapons, les Lives, les Zyraines, les Vogoules, les Permiens, les Mordva ou Mordouins, et une partie des Teptières. Souche Turque, improprement nommée *Tatare* ou *Tartare*, dans laquelle il faut ranger les Turks de Kazan, d'Astrakhan, etc.; les Turkomans du Caucase, les Nogaïs, les Baschkires, les Tchouvasches, les Metcherieques, une partie des Teptières et autres. Souche Germanique, à laquelle appartiennent les Allemands des gouvernemens de Riga, Revel, Pétersbourg, Mitau, etc., et ceux des colonies dans les gouvernemens de Saratov, de la Tauride, etc.; les Suédois, qui forment une partie considérable de la population de la Finlande, et un petit nombre d'Anglais et Danois établis en Russie. Souche Sémitique, qui comprend les Juifs, très-nombreux dans le royaume de Pologne et dans les gouvernemens ci-devant polonais, et quelques milliers d'Arabes dans la Région Caucasienne. Souche Greco-Latine, dans laquelle il faut classer les Moldaves et les Valaques de la province de Bessarabie, les Grecs, les Skipetars ou Albanais, et quelques milliers de Français et d'Italiens établis en Russie. Souches Circassienne, Lesghiennes, Abasse et Mitsdjeghienne, auxquelles appartiennent les Circassiens ou Tcherkesses, plusieurs peuples Lesghiens, tels que les Avars, les Kazi-Kcumuk, les Akoucha, etc.; les Abasses et les Mitsdjeghis, dans la partie européenne de la Région Caucasienne.

Souche Arménienne, qui comprend les Arméniens, assez nombreux, surtout dans les provinces du Caucase et dans les villes les plus commerçantes de la Pologne. Souche Persane, dans laquelle il faut ranger les Ossetes, dans la région du Caucase, avec le Boukhares. Souche Mongole, qui embrasse les Kalmouks des gouvernemens d'Astrakhan, de Tauride, de Kherson, du Pays des Cosaques du Don et de la Région Caucasienne. Souche Samoyède, à laquelle appartiennent les petites tribus samoyèdes qui errent dans les vastes solitudes du gouvernement d'Arkhangel. Souche Samskrite, dans laquelle on range les Bohémiens de la province de Bessarabie, du gouvernement de la Tauride et autres.

La population du royaume actuel de Pologne est partagée entre les souches suivantes : Souche Slave, qui comprend les Polonais ; ils forment à eux seuls presque les trois quarts de la population ; les Rusniaks et les Lithuaniens. Souche Sémitique, qui comprend les Juifs, qui se sont tellement multipliés depuis quelques années, qu'on peut les regarder comme formant le dixième de la population totale du royaume. Souche Germanique, à laquelle appartiennent les Allemands, dont le nombre a beaucoup augmenté dans ces derniers temps ; ils forment un neuvième environ de la population. Viennent ensuite les Turks, les Bohémiens et les Arméniens, dont le nombre est très-petit ; les premiers appartiennent à la Souche Turque, les seconds à la Souche Hindoue ou Samskrite, et les troisièmes à la Souche Arménienne.

RELIGIONS.

La grecque orthodoxe, identique à celle des Grecs de l'empire Ottoman, est la religion dominante dans l'empire. Toutes les autres religions sont non-seulement tolérées, mais elles sont professées librement ; la différence de culte n'est jamais en Russie un obstacle pour parvenir aux emplois publics. Les Russes, les Cosaques, les Moldaves, les Valaques, etc., et de nombreux prosélytes parmi les Permiens, les Zyraines, les

Vogoules, les Mordva, les Samoyèdes, les Lapons de la Laponie-Russe, etc., professent la religion grecque orthodoxe; les Polonais, les Rusniaks et les Lithuaniens du ci-devant royaume de Pologne, sont catholiques ou grecs-unis; les Finlandais ou Finnois, les Lettes, les Koures, les Esthoniens, les Suédois et les Lapons de la ci-devant Laponie-Suédoise, ainsi que la plus grande partie des Allemands, sont luthériens. La religion réformée ne compte qu'un petit nombre de Polonais et quelques Allemands. L'islamisme est professé par presque tous les peuples nombreux que nous venons de ranger dans la souche turque, et par les Arabes; mais plusieurs des peuples turks mêlent beaucoup de superstitions à leur prétendu islamisme. Les Juifs professent la religion de Moïse, et les Kalmuks le lamisme. Ce n'est guère que dans la partie européenne de la Région du Caucase, vers l'Oural et dans les solitudes du gouvernement d'Arkhangel qu'on rencontre encore des idolâtres parmi les Samoyèdes, les Mitsdjeghis, les Ossètes, les Tchouvasches et les Mordva. La Mission établie par le gouvernement à Arkhangel a déjà baptisé environ 3,500 Samoyèdes, de manière qu'il n'existe plus que fort peu d'individus de cette nation qui professent encore l'idolâtrie.

Dans le royaume actuel de Pologne, le catholicisme est la religion dominante, et est professé par presque les trois quarts de la population, mais tous les autres cultes y jouissent d'une entière liberté d'exercice. Viennent ensuite la religion de Moïse et le luthéranisme, qui comptent beaucoup de sectateurs; presque tous les Allemands sont luthériens; une petite fraction seulement de la population du royaume professe la religion grecque et le calvinisme. L'islamisme n'y compte qu'environ 1,200 croyans.

PLACES FORTES ET PORTS MILITAIRES.

L'empire Russe a peu de places fortes, relativement à son étendue. Dans la Russie que nous regardons comme euro-

péenne, il faut surtout mentionner les suivantes : Sweaborg, Helsingfors et Fredericksham, en Finlande; Kronstadt, dans le gouvernement de Pétersbourg; Riga, dans celui de ce nom; Dunabourg en Courlande; Bobrouisk, dans le gouvernement de Minsk; Taganrog, dans le gouvernement de Iekaterinoslav; Ismaïl, Bender, Chotim et Akkerman, dans la Bessarabie. Zamosk et Modlin sont les places les plus fortes du nouveau royaume de Pologne.

Les principaux ports militaires sont : Kronstadt, où stationne la flotte de la Baltique; Revel, Sweaborg et Rotchensalm : ce dernier est la station de la flotille de la Baltique; Arkhangel, sur la mer Blanche; Sevastopol avec la rade d'Akhtiar, centre des forces navales de la Russie sur la mer Noire, et Nikolaïev sur le Bog, où stationne la flotille de cette mer; Astrakhan, sur le Volga, station de la flotille de la mer Caspienne. Les principaux chantiers de construction se trouvent maintenant établis à Saint-Pétersbourg et à Okhta, tout près de cette capitale, à Kronstadt, à Arkhangel sur la mer Blanche, et à Nicolaïev.

INDUSTRIE.

On se trompe grossièrement lorsqu'on pense, avec beaucoup de géographes, que la Russie manque de fabriques et de manufactures : même long-temps avant le règne de Pierre-le-Grand, cette contrée possédait des fabriques de cuir, de toiles à voiles, de cordages, de coutil, de feutre, de chandelles, de savon, dont les produits étaient exportés. Pierre Ier, Élisabeth, Catherine II et Alexandre sont les souverains dont les règnes sont les plus mémorables pour les progrès de l'industrie; mais c'est surtout depuis les dernières années de celui d'Alexandre, et depuis l'avénement au trône de Nicolas, que toutes les branches de l'industrie ont pris un grand essor : non-seulement leur nombre s'est beaucoup accru, mais leurs produits se sont aussi perfectionnés. En 1812, on ne comptait encore dans tout l'empire que 2,332 ateliers

avec 119,093 ouvriers; en 1828, les premiers s'élevaient à 5,244, les seconds à 255,414. Les gouvernemens de Moscou, de Vladimir, de Nijni-Novogorod, de Tambov, de Kalouga, d'Olonetz, se distinguent entre tous les autres par leur activité industrielle. Mais ce n'est pas seulement dans la fabrication des cuirs, du savon, du caviar, de la colle de poisson, des chandelles, de l'huile, de la toile à voile, des cordages, des nattes d'écorce d'arbre, de l'eau-de-vie de grain, de la carrosserie et de la bijouterie qu'on remarque ces progrès: la soierie, la verrerie, les draps, la papeterie, la faïence, la porcelaine, plusieurs articles de quincaillerie grosse et fine, d'armurerie, comptent aujourd'hui plusieurs manufactures dont les produits peuvent rivaliser avec ceux des meilleures fabriques de l'Europe. Lors de l'exposition des produits de l'industrie nationale, à Moscou, en 1830, on a vu des draps provenant des fabriques du comte Komarovsky, du prince Nicolas Troubetzkoï, etc., qui n'offraient aucune différence avec les plus beaux draps des fabriques françaises et anglaises. Les plus beaux cachemires de la fabrique de madame Merline, dans le gouvernement de Penza, se sont vendus jusqu'à 15,000 roubles la pièce; les cristaux de M. Maltzov, et la porcelaine de M. Bakhmetev, ne le cèdent qu'aux cristaux et à la porcelaine des fabriques impériales, dont les produits, à quelques exceptions près, sont comparables avec tout ce que l'Europe offre de plus beau en ce genre. Les filatures et les manufactures de coton ont fait des progrès extraordinaires dans quelques gouvernemens; celui de Vladimir les surpasse tous pour l'importance de ses produits en ce genre. La ville de Chouïa et Ivanovo, village appartenant au comte Scheremetiev, peuvent être regardés comme le centre de cette fabrication, qui, en 1828, n'employait pas moins de 15,612 métiers à tisser, et 24,217 ouvriers, sans compter les fabricans et leurs familles. Ce développement de l'industrie est dû en grande partie au nouveau système adopté par quelques manufacturiers de n'employer que des ouvriers libres et bien payés. Le gouvernement à son

tour surveille l'administration des fabricans, et sévit contre ceux qui ne paient pas exactement les ouvriers. On a remarqué que les établissemens où l'ouvrage se fait par des esclaves, et où la main-d'œuvre par conséquent ne coûte presque rien, n'atteignent jamais la prospérité et le degré de perfection de ceux qui n'emploient que des ouvriers libres.

Nous devons aussi signaler un autre fait qu'on ne rencontre encore qu'en Russie et dans un petit nombre d'autres pays : c'est que le paysan fabrique lui-même presque tous les objets dont il a besoin. Il y a des villages entiers qui sont occupés par des ouvriers de la campagne; c'est ainsi que Robotnika est peuplée de forgerons, Pavlovo de serruriers, Nikolskoï de tourneurs et de travailleurs en laque, Goroditch de charpentiers, Semenova de ferblantiers, Iagodnoge d'ouvriers en maroquin, Katunka de tanneurs en peaux de de veau. Les meilleurs cuirs-maroquins se fabriquent à Iaroslav, Ouglitch, Kolomna, Arsamas, Viatka, Kazan, Toula, Nijni-Novogorod, Vladimir, Pskov, Vologda et Minsk; les plus beaux maroquins, à Astrakhan, à Torjok dans le gouvernement de Tver, à Kazan et dans la Tauride : ces deux articles sont supérieurs à ceux que fabriquent tous les autres pays de l'Europe. Vladimir, Moscou, Kostroma et Kalouga se distinguent par leurs fabriques de linge de table; Arkhangel, Riazan, Novogorod, Saint-Pétersbourg et Moscou, par la toile à voile; Orel et Arkhangel ont d'importantes manufactures de cordes, câbles et autres cordages. Sarepta fabrique une grande quantité de bas, de bonnets et de draps; Akhtyrka, une étoffe nationale pour les femmes. On doit aussi mentionner les tapis persans de Kamenskoï, de Smolensk, de Koursk, de Mikhailovka, gros village du gouvernement de Voronége; ceux de haute lice, du village d'Issa et de la fabrique impériale de Pétersbourg; les fabriques de coton des gouvernemens de Vladimir, Moscou, Pétersbourg, Kostroma et Astrakhan; les manufactures de soieries de Moscou, de Koupavna (au prince Youssoupov), de Freneoe (à M. Lazarev), etc.; l'immense fabrique de drap du comte Potemkin,

à Glouchkoov, qui seule suffit à l'habillement de l'armée russe; celles de Moscou, de Sviblov près de cette ville, de Sarepta, etc. etc.; le papier de Moscou, Pétersbourg, Iaroslav, Kalouga et de la Livonie; les produits des verreries d'Ozerski, près de Pétersbourg; ensuite ceux des gouvernemens de Volhynie, Livonie et Vladimir; la porcelaine de Gatchina, Alexandrovsk et Verbitsk; les manufactures d'armes de Toula, de Votka et Sestrabek; les fonderies de canons à Petrozavodsk, Pétersbourg, Liperk et Kherson; l'orfèvrerie et la bijouterie de Pétersbourg, Moscou et Oustioug-Veliki; et les fabriques en cuivre des gouvernemens de Perm et de Moscou.

Les principaux articles de l'industrie du royaume actuel de Pologne ne sont pas nombreux, malgré les progrès que ce pays a faits sous ce rapport depuis quelques années; les draps, les toiles, les cuirs et les fourrures y tiennent le premier rang.

Nous avons déjà indiqué les lieux de l'empire qui, plus que les autres, se distinguent par leur industrie; nous ajouterons encore que Moscou, Saint-Pétersbourg, Riga, Toula, Vladimir, Vologda, Astrakhan, Arkhangel, Voronége, Iambourg, Schlusselbourg, Serpoukhov, Chouïa, sont les villes que l'on doit regarder comme les plus industrieuses. Dans le nouveau royaume de Pologne, on doit citer surtout Varsovie, Lublin, Kalisz, Tomaszow.

COMMERCE.

Les importans travaux exécutés, surtout depuis le commencement du siècle actuel, pour faciliter le transport des marchandises dans toutes les parties de l'empire, et les progrès extraordinaires faits par les fabriques et les manufactures nationales, ont puissamment contribué à donner une grande étendue aux relations commerciales, non-seulement des provinces entre elles, mais aussi aux relations de l'empire avec les nations étrangères. Nous bornant au commerce

extérieur, qui est le seul dont nous parlons ici, nous ferons observer que des calculs officiels ont démontré qu'il a plus que doublé depuis trente ans. Les principaux articles d'exportation de l'empire consistent en suif, lin, chanvre et farine, fer, cuivre, graine de lin, bois de construction, soies de porc, cire, cuirs, toiles à voiles, potasse, goudron, poix, huile à brûler, cordages, fils, pelleteries, cuirs, maroquins. Les principales importations sont : vins, coton, soie, draps fins, soieries, cotonnades, articles de teinture, étain, thé, sucre, café et autres denrées coloniales, fruits, eau-de-vie, plomb, mercure, tabac, bois de menuiserie, résine, machines, outils et instrumens.

La Russie compte trois compagnies marchandes : la compagnie d'Amérique, créée en 1797, dont la direction est à Pétersbourg, et dont dépendent les établissemens de l'Amérique Russe; elle a des comptoirs à Moscou, Kazan, Tomsk, Irkoutsk, Iakoutsk, Okhotsk et Kamtchatka; la compagnie pour la navigation à vapeur, fondée en 1823; son but est de faciliter la navigation par des bateaux à vapeur établis sur le Volga, la Kama et la mer Caspienne; la compagnie Russe du sud-ouest, fondée en 1824, pour étendre la navigation sur les grands fleuves de l'intérieur, la mer Noire et la mer Baltique.

Les principales villes marchandes dans l'intérieur et sur les frontières terrestres, sont : Moscou, qu'on peut regarder comme le centre de tout le commerce russe par terre, et Nijni-Novogorod, où depuis 1817, se tient la plus riche foire de l'empire et peut-être de l'Europe; viennent ensuite Kalouga, Orembourg, Kours, Kherson, Toula, Oustioug-Veliki, Orel, Iaroslav, Mohilew, Brzesc-Litowski, Wilna, Iourbourg, Samara, Toropetz, Rostov, Kiev, Nejin, Dubno, Berdyczew et Radzivilov. Les principaux ports de mer marchands sont : sur la Baltique, Saint-Pétersbourg avec Kronstadt, Riga, Abo, Helsingfors, Reval, Pernau, Libau, Uleâborg, Wasa, etc. etc.; dans la mer Blanche, Arkhangel; dans la mer Caspienne, Astrakhan, Bakou et Kisliar; dans la mer

Noire, Odessa, Taganrog, Théodosia ou Kaffa, Kertch. Les villes les plus commerçantes du royaume actuel de Pologne sont Varsovie et Lublin.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES.

L'empire russe offre de grandes différences dans l'organisation de ses divisions administratives. En combinant ce que nous trouvons dans MM. Hassel, Ziablovsky, Storch et autres auteurs, avec les renseignemens que nous devons à l'obligeance de MM. de Tolstoy, Edme Hereau et Klaproth, nous trouvons que l'empire russe est partagé actuellement en quarante-neuf gouvernemens et douze provinces (oblast). A ces divisions il faut ajouter le territoire des Cosaques du Don, espèce de république militaire ; le grand duché de Finlande, qui a une administration entièrement particulière ; le royaume de Pologne, qui n'avait de commun avec l'empire que le souverain qui le gouverne. Viennent ensuite plusieurs pays vassaux de nom ou de fait, dans la région du Caucase, dans la Sibérie, etc. etc., savoir : les khanats de Tarkou, de Koura, d'Avar, d'Akzaï, d'Endery et des Kasi-Koumuk ; la Grande et la Petite-Cabarda, la Mingrelie, la Petite-Abassie, le Pays des Kaïtak, de Thabesseran, etc. ; les Kirguiz de la Petite et de la Moyenne-Horde, et, depuis 1819, une partie de ceux de la Grande ; enfin, plusieurs autres pays entièrement indépendans, tels que la république de Koubitchi ; les Mitsdjeghi, à l'exception de la partie des Ingouches, qui sont vassaux ; les Ossetes, à l'exception du petit nombre qui est soumis ; les Tcherkesses occidentaux, les Abasses de la Grande-Abassie, les Nogai à la gauche du Kouban et les Tchouktchis, à l'extrémité nord-est de l'Asie, ainsi que les Kolioudjes et les autres peuples de l'Amérique russe.

Les provinces (oblast) ne sont, à proprement parler, que de petits gouvernemens, puisqu'elles sont indépendantes des gouvernemens proprement dits, dont elles ne diffèrent que par leur étendue ou leur population. Leurs gouverneurs

jouissent en outre d'une autorité plus étendue que celle dont sont investis les gouverneurs civils des divisions qui ont le titre de gouvernemens. Ces derniers sont divisés en plus ou moins d'arrondissemens ou cercles, selon leur étendue. Plusieurs divisions administratives sont soumises à un gouverneur militaire, et forment en quelque sorte des vice-royautés. C'est ainsi que les gouvernemens de Pskov, de Livonie, d'Esthonie et de Courlande relèvent du gouverneur-général, qui réside à Riga; que les gouvernemens de Tobolsk et de Tomsk, avec la province d'Omsk, forment le gouvernement général de la Sibérie occidentale, dont le chef-lieu est Tobolsk; tandis que ceux d'Ienisseïsk et d'Irkoutsk, avec la province de Iakoutsk et les territoires riverains d'Okhotsk et de Kamtchatka, forment le gouvernement général de la Sibérie orientale, dont le chef-lieu réside à Irkoutsk. Cependant quelques-uns de ces gouverneurs généraux n'étendent leur juridiction que sur un seul gouvernement; ceux de Pétersbourg, de Moscou, de la Finlande, appartiennent à cette catégorie. Comme les limites de ces grandes divisions sont très-variables, et n'ont offert jusqu'à présent rien de permanent, elles ne doivent ni ne peuvent figurer ici.

Le gouvernement russe ne reconnaît pas la distinction faite par les géographes entre la Russie d'Europe et celles d'Asie et d'Amérique. Les deux premières se trouvent fondues dans plusieurs gouvernemens. Perm et Orembourg, par exemple, étant traversés par la chaîne de l'Oural, ont une partie de leur territoire en Europe et une autre en Asie. Nous avons cependant tâché de combiner, autant qu'il était possible, les divisions administratives avec les grandes divisions géographiques. Ayant fixé les confins de l'Europe à la crête de l'Oural et à celle du Caucase, nous avons admis dans le tableau ci-dessous, la totalité des deux gouvernemens de Perm et d'Orembourg, quoiqu'une grande partie de leur territoire, étant à l'est de l'Oural, appartienne réellement à l'Asie, et nous avons rejeté dans le tableau de la Russie Asiatique, tout le gouvernement général du Caucasse, bien que sa partie

septentrionale soit située dans les confins que nous avons assignés à l'Europe. C'était le seul parti que nous pouvions prendre pour ne pas diviser ce que le gouvernement russe a voulu réunir, et pour conserver jusqu'à un certain point les grandes divisions naturelles qui doivent être toujours la base de tout traité de géographie. D'ailleurs, la partie la plus importante de la région Caucasienne étant placée au sud du faîte du Caucasse, nous avons préféré laisser pour la description de la Russie d'Asie la totalité de cette région, plutôt que de la donner avec celle d'Europe, à laquelle n'appartient que sa partie la moins considérable.

Le tableau suivant offre les divisions administratives de la Russie d'Europe, moins la partie septentrionale du gouvernement général du Caucase, par les motifs que nous venons de dire. On les a rangées d'après de grandes divisions géographiques et historiques, en mettant ensemble les contrées qui ont porté autrefois une dénomination générale, justifiée par l'ethnographie et que l'usage n'a pas encore entièrement effacée, et en réunissant les pays qui autrefois ont fait partie de la Suède, de la Pologne, des royaumes turcs de Kazan et d'Astrakhan, etc. etc. C'est ainsi, par exemple, que l'on a compris sous le nom de Grande-Russie, tous les gouvernemens qui forment le véritable noyau de l'empire, et dont la grande masse des habitans se compose de Grands-Russes. On a appelé Petite-Russie les gouvernemens où demeurent les Petits-Russes. Nous avons nommé Russie-Baltique les gouvernemens qui s'étendent autour de la mer Baltique, et qui, à l'exception de la Courlande, ont été conquis à différentes époques sur les Suédois ; nous avons désigné sous la dénomination de Russie-Méridionale ceux qui s'avancent considérablement vers le sud, et qui ont été enlevés successivement à l'empire ottoman. On a appelé Russie-Occidentale tous les gouvernemens qui formaient jadis partie du vaste et puissant royaume de Pologne ; leur position justifie cette dénomination. Enfin on a nommé Russie-Orientale tous les gouvernemens qui, à quelques exceptions près, sont situés à

l'est des autres parties de l'empire; ils formaient les puissans royaumes turcs de Kazan et d'Astrakhan. Nous avons réservé pour l'Asie-Russe les grandes divisions de la Sibérie et de la région du Caucase. Pour rendre ce tableau plus utile, on a ajouté à certaines divisions administratives la qualification qui leur convient, afin de ne pas les confondre avec celles qui ont le titre de gouvernement. On doit remarquer qu'à l'exception de la Finlande et des gouvernemens d'Esthonie, de Livonie, de Courlande, de Volhynie, de Podolie, de Slobod-Ukraine, de Tauride, d'Olonetz, d'Orembourg, des provinces de Géorgie et du Caucase, toutes les divisions administratives de l'empire prennent leurs dénominations de leurs chefs-lieux respectifs. Le grand duché de Finlande, qui a une constitution à part, est divisé en sept petits gouvernemens qui prennent le nom de leurs chefs-lieux respectifs; le ci-devant gouvernement russe de Vibourg en est un, et y a été réuni dernièrement; chaque gouvernement est subdivisé en cercles. Le royaume de Pologne était divisé en huit palatinats, subdivisés en trente-neuf arrondissemens et soixante-dix-sept districts. M. Serge Poltoratzky, de Moscou, a bien voulu rédiger pour notre Abrégé, un tableau de la population des villes de l'empire, par gouvernemens, d'après les renseignemens publiés dans l'almanach de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg pour l'année 1830. C'est à ce document que nous avons emprunté les populations des villes de l'empire. Ces estimations de l'almanach, malgré quelques erreurs partielles et quelques grandes lacunes, sont toujours tout ce que cette partie de la statistique de la Russie offre de moins inexact; d'ailleurs elles méritent plus de confiance que les données statistiques qu'on a publiées jusqu'à présent. Il paraît que c'est à l'année 1829 qu'on doit rapporter le recensement sur lequel elles sont basées. A l'égard du gouvernement de Tchernigov, du grand-duché de Finlande et du nouveau royaume de Pologne, entièrement omis dans l'almanach, nous n'avons pu que répéter les populations que nous avons données dans notre *Tableau de*

l'empire Russe comparé aux principaux Etats du monde; elles se réfèrent toutes, à l'exception de Varsovie et de Tomaszow, à l'année 1819, et sont par conséquent de beaucoup au-dessous du nombre réel. Les populations de la Bessarabie se réfèrent à l'année 1828. Pour ménager l'espace, on s'est borné à indiquer en milliers le nombre des habitans, en exprimant en fractions décimales, les centaines d'habitans de tous les lieux, dont la population est au-dessous d'un millier; on a mis un astérisque après les chiffres empruntés à d'autres sources qu'à l'almanach de l'Académie.

TABLEAU

STATISTIQUE ET TOPOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE RUSSE ET DU ROYAUME DE POLOGNE.

NOMS DES RÉGIONS, GOUVERNEMENS ET PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION à la fin de 1826.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
RUSSIE BALTIQUE.			
Saint-Pétersbourg	14,080	845,000	Saint-Pétersbourg, 449. Kronstadt, 10. Narva, 5. Tzarskoïé-Selo, 4. Schlusselbourg, 3. Novaïa-Ladoga, 2. Gatchma, 2. Pavlovsky, 1. Oranienbaum, 0.7. Iambourg, 0.7. Sestrabeck.
Esthonie	5,500	303,000	Revel, 12. Weissenstein, 3. Weissenberg, 3. Habsal, 1. Baltisch-Port, 0.5. L'*île Dagœ*.
Livonie	13,170	754,000	Riga, 42. Dorpat, 9. Pernau, 4. Fellin, 2. Venden, 2. Dunamünd, 0.6. L'*île Œsel*, où se trouve Arensbourg, 2.
Courlande	8,260	581,000	Mittau, 14. Libau, 7. Goldingen, 4. Jakobstadt, 2. Polangen, 1.
Grand-Duché de Finlande	102,500	1,350,000	Helsingfors, 8. Sveaborg, 3. Borgo, 2. Lowisa, 3. Abo (Turku), 11. Wasa, 3. Gamla-Kalerby (Kokkola), 2. Uleaborg, 4. Tornea, 1. Enontekis, 0.8. Imbilazk, 3. Salminsk, 4. Fridrichshamm, 2. Rotschensalm, 1. Vibourg, 3. L'archipel d'Aland.
GRANDE RUSSIE.			
Moscou	9,220	1,338,000	Moscou, 250. Kolomna, 10. Serpoukhov, 6. Vereïa, 5. Dmitrov, 4. Bronnitzi, 2. Mojaïsk, 2.
Smolensk	17,000	1,326,000	Smolensk, 11. Viazma, 8. Dorogobouge, 4. Beloï, 3. Roslavle, 3. Poretchié, 3.
Pskov	12,780	865,000	Pskov, 9. Toropetz, 5. Velikié-Louki, 4. Porkhov, 3. Izborsk, 0.3.

NOMS DES RÉGIONS, GOUVERNEMENS ET PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION à la fin de 1826.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
GRANDE RUSSIE.			
Tver	19,360	1,261,000	Tver, 22. Torjok, 12. Rjev, 10. Ostachkov, 8. Vychni-Volotchok, 6. Kaliazine, 5. Kachine, 5.
Novogorod	36,510	916,000	Novogorod ou Novogorod-Veliki (Grand-Novogorod), 8. Staraïa-Roussa, 9. Borovitchi, 5. Tikhvine, 4. Valdaï, 4. Oustioujna, 3. Belozersk, 3. Kirilov, 2.
Olonetz	45,920	360,000	Petrozavodsk, 5. Kargopole, 2. Vytegra, 1. Olonetz, 1.
Arkhangel	187,000	263,000	Arkhangel, 19. Mezen, 1. Onega, 1. Kholmogory, 1. Keme, 1. Kola, 0.7.
Vologda	122,530	802,000	Vologda, 13. Oustioug-Veliki, 7. Totma, 3. Oust-Sysolsk, 2. Griazovetz, 2. Solvytchégodsk, 1. Nikolsk, 1. Iarensk, 1.
Iaroslav	10,800	1,038,000	Iaroslav, 24. Ouglitch, 8. Romanov-Borisoglébsky, 6. Rostov, 6. Mologa, 3. Rybinsk, 3. Pochékhonié, 3. Lubime, 2.
Kostroma	24,140	1,456,000	Kostroma, 12. Galitch, 5. Kinechma, 3. Makariev (sur l'Ounja), 2. Soligalitch, 2.
Vladimir	14,830	1,335,000	Vladimir, 7. Mourom, 6. Péréslavle-Zalesky, 5. Souzdal, 5. Iouriev-Polsky, 4. Melenki, 3. Viazniki, 2. Alexandrov, 2. Chouïa, 2.
Nijni-Novogorod	13,920	1,380,000	Nijni-Novogorod, 14. Arzamas, 8. Potchinki, 6. Balakhna, 3. Madaïevsk, 3. Makariev (sur le Volga), 2. Pavlova, 6.·. Mouraschkina, 6.·.
Tambov	19,440	1,422,000	Tambov, 16. Kozlov, 14. Temznikov, 6. Ousmanc, 6. Lipetzk, 6. Morchansk, 6. Spassk, 6. Elatma, 5. Kadom, 4. Chatzk, 4.
Riazan	11,310	1,309,000	Riazan, 19. Pkopine, 8. Zaraïsk, 6. Kassimov, 6. Ranenbourg, 3. Spask, 3. Donkov, 1.

NOMS DES RÉGIONS, GOUVERNEMENS ET PROVINCES.	SUPERFICIE en mille carrés.	POPULATION à la fin de 1826.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
GRANDE RUSSIE.			
Toula	8,850	1,040,000	Toula, 39. Belev, 5. Bogoroditzk, 4. Efremov, 3. Venev, 3. Epifane, 2.
Kalouga	9,410	1,175,000	Kalouga, 26. Gisdra, 7. Borovsk, 5. Kozelsk, 4. Mestchovsk, 3. Mosalsk, 3. Maloïaroslavetz, 1.
Orel	13,220	1,300,000	Orel, 30. Eletz, 15. Bolkhov, 13. Metzensk, 10. Karatchev, 9. Livny, 7. Sevsk, 6. Briansk, 5. Kromy, 4. Dmitrovsk, 4. Maloarkhangueisk, 4.
Koursk	12,610	1,649,000	Koursk, 23. Belogorod, 10. Soudja, 7. Rylsk, 7. Poutivl, 6. Miropolié, 5. Novoï-Oskole, 5. Stchigry, 5. Staroï-Oskole, 5. Oboïane, 4.
Voronege	22,160	1,446,000	Voronege, 19. Ostrogojsk, 4. Novokhopersk, 3. Pavlovsk, 3. Mikhaïlovka. Valouiki, 3. Biruch, 2.
PETITE RUSSIE.			
Kiev	14,980	1,472,000	Kiev, 56. Bogouslavl, 7. Ouman, 7. Zofiowka. Tcherkacy, 6. Vasilkov, 5. Makhnovka, 5. Skvira, 4. Tchiguirine, 3. Radomysle, 3. Lipovetz, 3. Kanev, 3.
Tchernigov	17,600	1,410,000	Thernigov, 10. Nechin, 16. Novogorod Severski, 8. Gloukhov, 9. Starodoub, 4. Mglin, 5. Batourin, 5. Oster, 4.
Poltava	16,240	1,878,000	Poltava, 8. Kobéliaki, 11. Krementchoug, 8. Mirgorod, 7. Zenkov, 7. Prilouki, 6. Gradijsk, 5. Pereïslalv, 5. Lokhvitza, 4. Zolotonocha, 4. Gadiatch, 3. Romene, 3. Khorole, 3. Glinsk, 2. Loubny, 2.
Kharkov ou Slobodes d'Ukraine	11,230	914,000	Kharkov, 13. Akhtyrka, 13. Bélopolié, 11. Lebedine, 11. Soumy, 9. Bogodoukhov, 9. Valki, 7. Tzume, 6. Bélovodsk, 6. Zolotchev, 6. Krasnokontzk, 5. Voltchansk, 5. Nedrigaïlov, 5. Slaviansk, 4. Koupiansk; 4. Starobelsk, 3. Zmiev, 3.

NOMS DES RÉGIONS, GOUVERNEMENS ET PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION à la fin de 1826.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
RUSSIE MÉRIDIONALE.			
KHERSON	26,630	459,000	Kherson, 12. Odessa, 33. Élisavetgrad, 10. Nikolaïev, 6. Tiraspol, 5. Berislavle, 3. Grigoriopol, 3. Doubossary, 3. Krylov, 3. Olviopol, 3. Otchakov, 2. Ovidiopol, 2.
EKATHERINOSLAV	20,100	826,000	Ekatherinoslav (Catherinoslav), 8. Nakhitchvan, 9. Novomoskovsk, 7. Taganrog, 6. Rostov, 5. Pavlograd, 4. Bakmout, 4. Mariopol, 4. Lougone, 3. Slavenoserbsk, (jadis *Donetzk*), 1. Azov, 0.9.
TAURIDE	24,660	346,000	Simpheropol (Akmetchet ou Sultan-Saraï), 2. Bakhtchissarai, 9. Nikita, Soudak, Karasou-Bazar, 8. Eupatorie, (Koslov), 7. Théodosie (Caffa), 6. Orekhov, 4. Pérékop, 3. Dnéprovsk, 2. Kertch, 2. Sevastopol (Akhtiar), 1. Enikol (Enikale), 0.6. Obitotchneï (Nogaïsk), Ekateterinodar, *chef-lieu des Cosaques de la mer Noire*, 3*. Taman.
PROVINCE DE BESSARABIE	14,260	600,000	Kichinev, 20. Akkerman, 13*. Khotim, 7*. Beltzi, 7*. Bender, 5*. Kilia, 0,9. Ismaïl, 13*.
PAYS DES COSAQUES DU DON	45,700	370,000	Novo-Tcherkask, 11. Staro-Tcherkask, 5. *Viennent ensuite les* stanitza *ou villages* Nijni-Tchirsk, 11. Vechenskaïa, 9. Mikhaïlovskaïa, 9. Magoulinskaïa, 9. Mitoukinskaïa, 8. Essaoulovskaïa, 7. Verkhné-Tchirskaïa, 7. Louganskaïa, 7. Kazanskaïa, 7. Oust-Medvéditzkaïa, 6. Kamenskaïa, 6. Filokovskaïa, 6. Oust-Khoperskaïa, 6. Raspopinskaïa, 5. Goundorovskaïa, 5. Kletskaïa, 5. Kalitvenskaïa, 5. Kremenskaïa, 5.
RUSSIE OCCIDENTALE.			
WILNA	17,490	1,357,000	Wilna, 56. Kowno, 6. Smogornié, 1. Zalesié. Vilkomir, 4. Vidzy, 2.

NOMS DES RÉGIONS, GOUVERNEMENS ET PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION à la fin de 1826.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
RUSSIE OCCIDENTALE.			
Grodno	12,080	868,000	Rossieny, 2. Chavli, 2. Telcha, 2. Troki, 1. Ioubourg, 4?*. Kieydani, 5*. Grodno, 9. Brzesc-Litowski, 8. Slonin, 4. Volkovisk, 2. Lida, 2. Novogrodek, 2. Kobrin, 2.
Witebsk	13,090	935,000	Witebsk, 15. Polotzk, 10. Velige, 7. Nevele, 3. Lutzine, 3. Dunabourg, 2. Regitza, 2. Lepel, 1.
Mohilew	14,370	945,000	Mohilew, 21. Mstislav, 4. Bikhov, 4. Tchaoucy, 3. Tcherikov, 2. Rogatchev, 2. Belitza, 2. Orcha, 2.
Minsk	30,200	1,160,000	Minsk, 15. Bobrouisk, 5. Sloutzk, 5. Pinsk, 4. Nesvige, 4. Disna, 3. Drouïa, 3. Mozyre, 3. Borisov, 3.
Volhynie	21,650	1,496,000	Gitomir, 11. Bertitchev, 20. Staro-Constantinov, 9. Doubno, 9. Zaslavl, 8. Ostrog, 8. Kremenetz, 6. Loutzk, 5. Radzivilov, 5. Wlodzimierz (Vladimir), 4. Novgorod-Volhynsk, 4. Rovono, 4. Kovel, 3.
Podolie	11,820	1,462,000	Kaminiec (Kamenetz-Podolski), 13. Mohilev, 8. Toultchine, 8. Vinnitza, 7. Balta, 7. Bar, 6. Khmelnik, 4. Litine, 3. Bratzlav, 3.
Province de Bialystok	2,180	225,000	Bialystok, 6. Bielsk, 2. Sokolka, 2. Gonsondze (Goniondz), 1.
RUSSIE ORIENTALE.			
Kazan	17,600	1,028,000	Kazan, 48. Tchistopol, 6. Tchebossary, 4. Kosmodémiansk, 4. Mamadych, 4. Laïchef, 2. Iadrine, 2. Siliarsk, 2.
Viatka	42,930	1,294,000	Viatka, 9. Igévski-Zavod, 12. Sarapoul, 4. Slobodksoï, 4. Elabouga, 4. Orlov, 3. Malmyge, 2. Nolinsk, 2. Yaransk, 2.
Perm	93,680	1,270,000	Perm, 10. Iekaterinbourg (Catherinbourg), 11. Verkh-Issetsk. Koungour, 8. Tcherdyn, 3. Irbit, 3. Neviansk. Dalmatov, 2. Chadrinsk, 2. Dedukhine, 2. Solikamsk, 2. Krasno-Oufimsh, 2. Verkhotourié,

NOMS DES RÉGIONS, GOUVERNEMENS ET PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION à la fin de 1826.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
RUSSIE ORIENTALE.			
Simbirsk	22,320	1,119,600	2. Bogoslovsk. Nijni-Tagilsk, 10. Simbirsk, 13. Syzran, 9. Samara, 6. Karsoume, 4. Alatyr, 4. Ardatov, 3. Bouïnsk, 3. Senguileï, 3. Konadéï, 2. Stavropol, 2.
Penza	11,330	1,035,000	Penza, 13. Saransk, 8. Kerensk, 6. Morkchan, 6. Verkhni-Lomov, 5. Krasnoslobodsk, 5. Troïtzk, 4. Narovtchate, 4. Gorodistché, 3. Nijni-Lomov, 3. Insara, 3. Ista. Tchembare, 3. Chechkeïev, 3.
Astrakhan	83,330	223,000	Astrakhan, 40. Krasnoï-Iar, 3. Tchernoï-Iar, 3. Enottaïevsk, 1.
Saratov	60,030	1,334,000	Saratov, 35. Volgsk, 11. Kouznetzk, 7. Petrovsk, 5. Khvalynsk, 4. Tzaritzin, 4. Sarepta, 3.*. Kamychin, 3. Balachov, 3.
Orembourg	88,740	1,044,000	Oufa, 8. Orembourg, 6. Menzelinsk, 3. Tcheliaba, 3. Bougourouslane, 3. Ileksk, 2. Bougoulma, 2. Birsk, 2. Miask. Slatousk, 2*. Bouzoulouk, 2. Sterlitamak, 2. Troïtzk, 2. Sakmarsk, 2. Ouralsk, *chef-lieu des Cosaques de l'Oural*, 11. Gouriev, 0.8.
ROYAUME DE POLOGNE.			
Mazovie	5,540	748,000	Varsovie, 150. Villanow. Sochaczew, 2. Rawa, 1. Lenczyca, 2. Lowicz, 4. Nieborow. Arkadia. Tomaszow, 4. Brzesc de Cujavie, 1.
Kalisz	4,750	572,000	Kalisz, 15. Opatowek. Peisern, 2. Sieradz, 2. Stara-Czenstokhowa, 2. Nova-Czenstokhowa, 1. Petrikau, 4. Volborz, 1. Pyzdry, 3.
Krakovie	3,090	401,000	Kielce, 5. Olkusz, 0.3. Zarki, 2. Miekchow, 2. Pillica, 2. Pinezow, 3.
Sandomir	4,000	378,000	Sandomir, 2. Konskie, 3. Opatow, 3. Radom, 5. Opoczno, 2. Swienty-Krzyz.
Lublin	4,880	474,000	Lublin, 12. Pulawy, 3. Zamosc, 5.

NOMS DES RÉGIONS, GOUVERNEMENS ET PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION à la fin de 1826.	CHEFS-LIEUX, VILLES PRINCIPALES ET LIEUX REMARQUABLES.
ROYAUME DE POLOGNE.			
PODLAQUIE	4,040	347,000	Szczebrzeszyn, 3. Rakow. Chelm 1. Leczna, 2. Siedlec, 3. Biala, 3. Wengrow, 4. Lukow, 2.
PLOCK	4,830	454,000	Plock, 6. Pultusk, 3. Modlin. Wyszogrod, 2. Dobrzyn, 2. Pultusk, 2. Ostrolenka, 1.
AUGUSTOW	5,200	476,000	Suwalki, 3. Lomza, 2. Ciekhanowiec, 3. Tykoczin, 3. Kalvary, 4. Augustow, 1. Dospuda. Nowemiastoz (Neustadt), 2. Seyny, 0.8.

BALBI.

Correspondance.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX-MONDES.

MONSIEUR,

Permettez à un de vos lecteurs impartial de vous adresser quelques observations sur l'étrange polémique à laquelle vient de donner lieu le *Rapport de M. Quinet, sur les Epopées françaises du douzième siècle*. Peut-être n'est-il pas inutile qu'un témoin attentif du combat en résume l'histoire. L'assurance avec laquelle le vaincu nie sa défaite, donne à tout homme impartial la tentation de la lui démontrer en deux mots :

1° Le correspondant du journal *le Temps* avait nié que les poëmes du *Cycle de Charlemagne* eussent plus de trois à quinze mille vers. M. Quinet lui en cite un de vingt-neuf mille, un de soixante-dix-sept mille.

2° Le correspondant prétendait que Chrestien de Troyes était le seul auteur du *Cycle du Saint-Graal*. M. Quinet lui a indiqué les noms de sept autres poètes qui se sont tous occupés de versifier le même *Cycle*.

3° Le correspondant soutenait que nos poëmes avaient été faits d'après un texte en prose française. M. Quinet a prouvé par la préface de *l'Archéologie de Galle*, par le *Cambrian Register*, et par deux textes du *Parceval* et du *Titurel*

d'Eschembach, que les premiers auteurs de ces poëmes ont travaillé d'après des versions latines.

Sur ces trois points, l'auteur de la lettre devait se tenir pour battu, remercier M. Quinet de la leçon qu'il lui a donnée, et avouer, comme tout galant homme en pareil cas, qu'il avait besoin de nouvelles études. Loin de là il se redresse sous les coups qu'il ne peut parer, donne des conseils à son savant adversaire, l'appelle *un jeune homme dédaigneux de toute étude*..... Les bras en tombent, suivons-le dans cette nouvelle attaque. Autant de mots, autant d'erreurs.

4° Selon le correspondant *du Temps*, *les généalogies bretonnes contenues dans les poëmes*, *n'ont jamais été écrites en langage celtique*. L'employé de la Bibliothèque du Roi les trouvera écrites dans cette langue aux pages 58, 390 de *l'Archéologie de Galle*. (London, 1801.)

5° Le correspondant, en voulant réfuter M. Quinet au sujet du *Saint-Graal*, cite comme un fragment du *Saint-Graal* les premiers vers du *Parceval*. (Voyez dans *l'Histoire littéraire des Bénédictins*, continuée par l'Institut, la réfutation de Fauchet, dont le critique partage la méprise.)

6° Le correspondant croit que le *Parceval* termine le *Cycle du Saint-Graal*. Il ne connaît point les grands poëmes du *Titurel* et du *Lohengrin*, qui continuent *le Parceval*.

7° M. Quinet avait dit que dans plusieurs de ces poëmes on pouvait retrouver la première forme et le mouvement de l'octave, et le correspondant avait cru que son adversaire appelait *octave* des vers de huit syllabes. M. Quinet lui cite le *Lohengrin* comme partagé en strophes, et lui donne occasion de faire une nouvelle bévue. Ce critique, qui ne connaît pas le *Lohengrin*, confond ce poëme avec celui de *Garin le Loherain*, et assure que le *Lohengrin* n'est pas divisé en strophes, parce que le *Loherain* ne l'est pas.

8° *L'auteur du rapport*, dit le critique, *ne sait point lire les manuscrits*, *car les vers qu'il cite* du Parceval *diffèrent beaucoup de ceux que j'ai sous les yeux*. On a peine à répondre, car la patience échappe. Quoi! un employé de la Biblio-

thèque du Roi ignore, ou fait semblant d'ignorer, que les manuscrits présentent des variantes innombrables. On ne peut accuser M. Quinet que d'avoir préféré la plus élégante.

Que de détails il faudrait relever encore! Le critique confond les éditions faites par Walter-Scott, Grimm et Goerres, avec les ouvrages originaux de ces écrivains. Il croit qu'un voyage en Grèce est sans utilité pour l'étude du moyen âge, comme si la Morée n'était pas couverte de ruines féodales, de chaussées vénitiennes, de monumens des croisades, etc. etc. mais il faut finir ce pénible examen. Le public sait assez de quel côté sont la science et la bonne foi.

Je suis, avec la plus haute considération, etc.

MICHELET.

Voyages.

DU

TABOU ET DES FUNÉRAILLES

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

VOYAGE INÉDIT DE L'ASTROLABE.

Le *tabou*, ou plus correctement *tapou* [1], à la Nouvelle-Zélande, est une superstition bizarre et vraiment caractéristique pour tous les peuples de la race polynésienne, depuis ces grandes îles jusqu'aux îles Hawaii, dont la direction suit une zône inclinée à la méridienne, et dont les habitans parlent tous une langue commune dans son origine.

Sans nul doute, le but primitif du tapou fut d'apaiser la colère de la Divinité, et de se la rendre fa-

[1] On ne peut guère rendre le sens de ce mot en français que par celui d'*interdiction religieuse*.

vorable, en s'imposant une privation volontaire proportionnée à la grandeur de l'offense ou à la colère présumée du dieu. Il n'est guère de système de religion où quelque croyance de ce genre n'ait pénétré, où elle n'ait été caractérisée par des actes plus ou moins extravagans. En tout temps et en tous lieux, l'homme a presque toujours fait son dieu à son image, et lui a prêté naturellement ses passions et ses caprices. Il a d'ailleurs jugé plus facile et plus prompt d'expier ses crimes et ses offenses envers la Divinité, par des privations temporaires qui dégénèrent souvent en une vaine forme, que de chercher à lui plaire en devenant meilleur, et en faisant du bien à ses semblables. Il est inutile de citer des exemples de cette déplorable erreur; l'histoire religieuse de tous les peuples n'est guère qu'un long et triste recueil de toutes les folies de l'homme.

Plus que tout autre habitant de la Polynésie, le Zélandais est aveuglément soumis aux superstitions du tapou, et cela sans avoir conservé en aucune façon l'idée du principe de morale sur lequel cette pratique était fondée. Il croit seulement que le tapou est agréable à l'Atoua (Dieu), et cela lui suffit comme motif déterminant. En outre, il est convaincu que tout objet, soit être vivant, soit matière inanimée, frappé d'un tapou, se trouve dès-lors au pouvoir immédiat de la Divinité, et par là même interdit à tout profane contact. Quiconque porterait une main sacrilége sur un objet soumis à un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'Atoua, qui ne manquerait pas de l'en punir en le faisant périr, non-seulement lui-même, mais encore celui ou ceux qui auraient établi le tapou, ou en faveur desquels il aurait été institué. C'est ainsi que l'Atoua se vengea,

dit-on, sur le voyageur Nicholas du sacrilége que cet Anglais avait commis en maniant un pistolet, taboué pour avoir servi au chef Doua-Tara à l'époque de sa mort.

Mais le plus souvent les naturels s'empressent de prévenir les effets du courroux céleste en punissant sévèrement le coupable. S'il appartient à une classe élevée, il est exposé à être dépouillé de toutes ses propriétés, et même de son rang, pour être relégué dans les dernières classes de la société. Si c'est un homme du peuple ou un esclave, il peut arriver que la mort seule puisse expier son offense.

Pour concilier certaines idées de justice avec le respect dû aux règlemens du tapou, le chef Touai me disait que ses compatriotes avaient arrêté que les étrangers seraient excusables d'y manquer quand ils se trouveraient pour la première fois chez eux, mais que leurs fautes ne seraient pas tolérées dans un second voyage.

Un mot du prêtre, un songe, ou quelque pressentiment involontaire, donne-t-il à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le tapou sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue, etc., c'est-à-dire qu'il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré la gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit.

Tantôt le tapou est absolu et s'applique à tout le monde, alors personne ne peut approcher de l'objet taboué sans encourir les peines les plus sévères. Tantôt le tapou n'est que relatif, et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes déterminées. L'individu soumis personnellement à l'action du tapou est exclus de toute communication avec ses compatriotes, il ne peut se servir de ses mains pour prendre ses alimens. Ap-

partient-il à la classe noble, un ou plusieurs serviteurs sont assignés à son service, et participent à son état d'interdiction; n'est-il qu'un homme du peuple, il est obligé de ramasser ses alimens avec sa bouche, à la manière des animaux.

On sent bien que le tapou sera d'autant plus solennel et plus respectable, qu'il émanera d'un personnage plus important. L'homme du peuple, sujet à tous les tapous des divers chefs de la tribu, n'a guère d'autre pouvoir que de se l'imposer à lui-même. Le Rangatira, selon son rang, peut assujétir à son tapou ceux qui dépendent de son autorité directe. Enfin, la tribu tout entière respecte aveuglément les tapous imposés par le chef principal.

D'après cela, il est facile de prévoir quelle ressource les chefs peuvent tirer de cette institution pour assurer leurs droits, et faire respecter leurs volontés. C'est une sorte de *veto* d'une extension indéfinie, dont le pouvoir est consacré par un préjugé religieux de la nature la plus intime. Aux siècles d'ignorance, les foudres spirituelles du Vatican n'eurent pas des effets plus rapides, plus absolus sur les consciences des chrétiens timorés, et leurs décrets n'obtenaient pas une obéissance plus explicite que ceux du tapou à la Nouvelle-Zélande. A défaut de lois positives pour sceller leur puissance, et de moyens directs pour appuyer leurs ordres, les chefs n'ont d'autre garantie que le tapou. Ainsi qu'un chef craigne de voir les cochons, le poisson, les coquillages, etc., manquer un jour à sa tribu par une consommation imprévoyante et prématurée de la part de ses sujets, il imposera le tapou sur ces divers objets, et cela pour tel espace de temps qu'il le jugera convenable. Veut-il écarter de sa maison, de ses champs, des voi-

sins importuns, il taboue sa maison, ses champs. Désire-t-il s'assurer le monopole d'un navire européen mouillé sur son territoire, un tapou partiel en écartera tous ceux avec qui il ne veut point partager un commerce aussi lucratif. Est-il mécontent du capitaine, et a-t-il résolu de le priver de toute espèce de raffraîchissemens, un tapou absolu interdira l'accès du navire à tous les hommes de sa tribu. Au moyen de cette arme mystique et redoutable, et en ménageant adroitement son emploi, un chef peut amener ses sujets à une obéissance passive.

Il est bien entendu que les chefs et les arikis ou prêtres savent toujours se concerter ensemble pour assurer aux tapous toute leur inviolabilité. D'ailleurs les chefs sont le plus souvent arikis eux-mêmes, ou du moins les arikis tiennent de très-près aux chefs par les liens du sang ou des alliances. Ils ont donc un intérêt tout naturel à se soutenir réciproquement.

Le plus souvent ce tapou n'est qu'accidentel et temporaire. Alors certaines paroles prononcées, certaines formalités en déterminent l'action, comme elles en suspendent le pouvoir et en terminent la durée. Nous n'avons que très-peu de données à l'égard de ces cérémonies; il est sans doute réservé aux missionnaires de lever un jour les ténèbres qui enveloppent ce sujet.

Seulement il m'a semblé que, pour détruire l'effet restrictif du tapou, le principe de la cérémonie consistait dans l'action d'attirer et de concentrer sur un sujet déterminé, comme une pierre, une patate, un morceau de bois, toute la vertu mystique étendue d'abord sur les êtres taboués; puis à cacher cet objet dans un lieu à l'abri de tout contact de la part des hommes.

Jusqu'ici, M. Nicholas seul nous a cité un exemple de ces rits mystiques, ceux dont il fut témoin quand Wiwia, après beaucoup d'instances, consentit à se dessaisir en sa faveur du peigne taboué qui avait servi à ce chef pour se couper les cheveux. Mais il faudrait plusieurs exemples de cette nature, surtout il faudrait des explications motivées de ces différens rits, pour se faire une idée exacte des opinions religieuses de ce peuple.

Certains objets sont essentiellement tapous ou sacrés par eux-mêmes, comme les dépouilles des morts, surtout de ceux qui ont occupé un rang distingué. Dans l'homme, la tête l'est au plus haut degré, et par conséquent les cheveux qui lui appartiennent. C'est une grande affaire pour ces insulaires que de se couper les cheveux; quand cette opération est terminée, on veille avec un soin extrême à ce que les cheveux coupés ne soient pas abandonnés dans un lieu où l'on pourrait marcher dessus. L'individu tondu reste taboué durant quelques jours, et ne peut toucher à ses alimens avec ses mains. M. Savage, qui ignorait la véritable cause de cette restriction, l'attribuait à un motif de propreté. Il en est de même de la personne qui vient d'être tatouée, car l'opération du *moko* ou tatouage entraîne également un tapou de trois jours.

C'est pour la même raison que ces sauvages ne peuvent souffrir aucune sorte de provisions dans leurs cabanes, surtout de celles qui viennent d'êtres animés, comme viande, poisson, coquillages, etc.; car si leur tête venait à se trouver, même en passant, sous un de ces objets, ils s'imaginent qu'un pareil malheur pourrait avoir des suites funestes pour eux. M. Savage le premier remarqua que ces insulaires ne s'asseyaient

qu'avec beaucoup de répugnance sous des filets chargés de pommes de terre. Les premiers Européens qui les visitèrent mirent à profit cette superstition pour se débarrasser de l'importunité de leurs hôtes : pour cela, ils n'eurent qu'à suspendre au plafond de leurs cabanes un morceau de viande. De ce moment les naturels n'eurent garde d'en approcher. Ce préjugé est tellement enraciné chez eux, que certains chefs faisaient quelquefois difficulté de descendre dans les chambres des navires, parce qu'ils redoutaient qu'on ne vînt en ce moment à passer par-dessus leur tête en se promenant sur le pont.

Jamais il ne leur arrive de prendre leurs repas dans l'intérieur de leurs maisons, et ils ne peuvent souffrir que les Européens prennent cette liberté chez eux. Si ceux-ci ont besoin de se rafraîchir, ils sont obligés de sortir de la cabane pour avaler un verre d'eau ou de tout autre liquide.

C'est un crime que d'allumer du feu dans un endroit où des provisions se trouvent déposées.

Un chef ne peut pas se chauffer au même feu qu'un homme d'un rang inférieur; il ne peut pas même allumer son feu à celui d'un autre, tout cela sous peine d'encourir le courroux de l'Atoua.

Les malades atteints d'une maladie jugée mortelle, les femmes près d'accoucher, sont mis sous l'empire du tapou. Dès-lors ces personnes sont reléguées sous de simples hangars en plein air, et isolées de toute communication avec leurs parens et leurs amis. Certains alimens leur sont rigoureusement interdits; quelquefois ils sont condamnés pour plusieurs jours de suite à une diète absolue, persuadés que la moindre infraction à ces règles causerait à l'instant même leur mort. Riches, les malades sont assistés par un certain nombre d'es-

claves qui, de ce moment, partagent toutes les conséquences de leur position; pauvres, ils sont réduits à la situation la plus déplorable, et contraints de ramasser avec leur bouche les vivres qu'on leur porte. L'accès des cases ou des malades taboués est aussi rigoureusement interdit aux étrangers qu'aux habitans du pays.

C'est ainsi que M. Nicholas nous dépeint l'état où se trouva Doua-Tara du moment où sa maladie fut déclarée mortelle. L'Atoua s'était établi dans son estomac, et nul pouvoir humain n'eût pu l'en chasser. Doua-Tara était rigoureusement séquestré de toute communication avec les profanes, et M. Nicholas eût été massacré sur-le-champ s'il eût voulu violer le tapou. Par une exception spéciale, M. Marsden ne put jouir de ce privilége qu'en son double titre d'ariki et de tohounga (prophète); encore cela n'eût peut-être pas suffi, s'il n'eût menacé les naturels de canonner Rangui-Hou, dans le cas où ils eussent persisté dans leurs refus.

L'Atoua, disaient-ils, était occupé à dévorer les entrailles de Doua-Tara, et ce chef périrait (*mate moe*) dès qu'elles seraient toutes dévorées. Pour mieux le soustraire à tout rapport avec les étrangers, ses amis voulaient d'avance le transporter sur l'île isolée où il devait être inhumé; mais Doua-Tara les en empêcha au moyen d'un pistolet dont il était armé, et dont il les menaçait quand ils voulaient s'approcher de lui. Quelque temps avant sa mort, ses femmes et ses parens veillaient autour de lui, et attendaient en silence le moment où il allait expirer. Le prêtre ne le quittait point non plus; il veillait à l'accomplissement de toutes les cérémonies requises en pareille circonstance, et ne permettait pas que rien ne se fît sans son entremise. Ils croyaient en général que la mort de Doua-Tara avait été

causée par les prières de Ware, qui s'était ainsi vengé de ce chef pour les coups de fouet qu'il en avait reçus.

Tous les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie sont taboués, et ne peuvent plus servir à nul autre au monde : ils sont brisés ou déposés près du corps du défunt. A la mort de Doua-Tara, les missionnaires furent obligés de renoncer aux vases dans lesquels ils lui avaient apporté des vivres ou des potions.

Tout homme qui travaille à construire une pirogue, une maison, est soumis au tapou; mais en ce cas, l'interdiction se réduit à lui défendre de se servir de ses propres mains pour manger; il n'est pas exclus de la société de ses concitoyens.

Les plantations de patates douces, ou koumaras, sont essentiellement tapous, et l'accès en est soigneusement interdit à qui que ce soit, durant une certaine période de leur crue. Des hommes sont préposés à leur garde, et en éloignent tous les étrangers. De grandes cérémonies accompagnent toujours la plantation et la récolte de ces précieuses racines.

Pour les planter, les chefs se revêtent de leurs plus beaux atours, et procèdent à cette importante opération avec toute la gravité possible. Un de ces chefs, voyant un jour le ciel sillonné de nuages blancs, disposés d'une façon particulière, fit observer à M. Kendall que l'Atoua plantait ses patates dans le ciel, et qu'en sa qualité d'Atoua sur la terre, il devait imiter l'Atoua du ciel en ces occasions.

Lorsque je visitai le village et les forêts de Kawa-Kawa, toutes les instances, tout le crédit du missionnaire qui m'accompagnait, ne purent obtenir des naturels la permission de nous laisser passer en vue de ces cultures sacrées.

On se condamne au tapou, au départ d'une personne chérie, pour attirer sur elle la protection de la Divinité. La mère de Shongui se taboua, lorsque ce chef partit pour l'Angleterre, et une femme était chargée de la faire manger. Alors le tapou représente assez bien ce que quelques dévots catholiques entendent par le mot *vœu*.

Quand une tribu entreprend la guerre, une prêtresse se taboue; elle s'interdit toute nourriture durant deux jours : le troisième, elle accomplit certaines cérémonies, pour attirer la bénédiction divine sur les armes de la tribu.

Il est des saisons et des circonstances où tout le poisson qu'on pèche est tapou, surtout quand il s'agit de faire les provisions d'hiver. Là, on retrouve le but politique qui fit instituer les carêmes, et autres abstinences semblables, en Europe et ailleurs.

Un jour, M. Kendall ayant offert du porc à Waraki, qui était venu le visiter tandis qu'il dînait, ce chef en mit un morceau entre ses dents, fit une longue prière, et le jeta ensuite; puis il dit qu'il allait manger comme à l'ordinaire.

C'est par le tapou que les Zélandais scellent un marché d'une manière inviolable : quand ils ont arrêté leur choix sur un objet qu'ils n'ont pas le moyen de payer sur-le-champ, ils y attachent un fil, en proférant le mot *tapou;* on est certain qu'ils viendront le reprendre dès qu'ils pourront en livrer la valeur.

Le tapou joue ainsi le rôle le plus important dans l'existence du Nouveau-Zélandais. Il dirige, détermine ou modifie la plupart de ses actions. Par le tapou, la Divinité intervient toujours dans les moindres actes de sa vie publique et privée; et l'on sent quelle influence

une telle considération doit avoir sur l'imagination d'hommes pénétrés, dès leur plus tendre enfance, d'un préjugé aussi puissant. M. Nicholas me paraît être le premier voyageur qui ait bien saisi toute la valeur et toutes les conséquences du tapou chez les Nouveaux-Zélandais; voici dans quels termes il s'explique touchant cette institution :

« Pour suivre la valeur du mot *tabou* dans ses acceptions nombreuses et variées, il faudrait détailler minutieusement toutes les circonstances de l'économie politique de ces peuples, tâche au-dessus de mes forces. Il règle non-seulement leurs institutions, mais encore leurs travaux journaliers, et il y a à peine un seul acte de leur vie auquel cet important dissyllabe ne se trouve mêlé. Bien que le tabou les assujétisse, comme on a pu voir, à une foule de restrictions absurdes et pénibles, il est néanmoins fort utile par le fait chez une nation si irrégulièrement constituée. En l'absence des lois, il offre la seule garantie capable de protéger les personnes et les propriétés, en leur donnant un caractère authentique que personne n'ose violer : sa puissante influence peut même arrêter les pillards les plus cruels et les plus avides. »

Les Nouveaux-Zélandais croient fermement aux enchantemens qu'ils nomment *makoutou*. C'est une source intarissable de craintes et d'inquiétudes pour ces malheureux insulaires, car c'est à cette cause qu'ils attribuent la plupart des maladies qu'ils éprouvent, des morts qui arrivent parmi eux. Certaines prières adressées à l'Atoua, certains mots prononcés d'une manière particulière, surtout certaines grimaces, certains gestes, sont les moyens par lesquels ces enchantemens s'opèrent. Nouvel argument pour attester que partout

les hommes se ressemblent plus qu'on ne pense!

Toutes les fois que les missionnaires, pour démontrer aux naturels l'absurdité de leurs croyances touchant le tapou et le makoutou, leur ont offert d'en braver impunément les effets dans leurs propres personnes, les Zélandais ont répondu que les missionnaires, en leur qualité d'arikis, et protégés par un dieu très-puissant, pourraient bien défier la colère des dieux du pays, mais que ceux-ci tourneraient leur courroux contre les habitans, et les feraient périr sans pitié, si on leur faisait une semblable insulte.

Les songes, surtout ceux des prêtres, sont d'une haute importance pour les décisions de ces sauvages. On a vu des entreprises, concertées depuis long-temps, arrêtées tout à coup par l'effet d'un songe, et les guerriers reprendre le chemin de leurs foyers, au moment où ils se repaissaient de l'espoir d'exterminer leurs ennemis, et de se régaler de leurs corps. Résister aux inspirations d'un songe serait une offense directe à l'Atoua qui l'a envoyé. M. Dillon ne put se débarrasser des importunités d'un naturel, qui voulait s'embarquer sur son navire pour se rendre en Angleterre, qu'en assurant à cet homme qu'un songe lui avait annoncé qu'il périrait infailliblement, s'il entreprenait ce voyage.

Les Zélandais rendent de grands honneurs aux restes de leurs parens, surtout quand ils sont d'un rang distingué : d'abord, on garde le corps durant trois jours, par suite de l'opinion que l'âme n'abandonne définitivement sa dépouille mortelle que le troisième jour après le trépas. Ce troisième jour, le corps est revêtu de ses plus beaux habits, frotté d'huile, orné et paré comme de son vivant. Les parens et amis

sont admis en sa présence, et témoignent leur douleur de la mort du défunt par des pleurs, des cris, des plaintes, et notamment, en se déchirant la figure et les épaules de manière à faire jaillir le sang. Plus encore que les hommes, les femmes sont assujéties à ces démonstrations cruelles de sensibilité! Malheur à celles qui viennent à perdre consécutivement plusieurs proches parens : leur figure et leur gorge ne seront long-temps qu'une plaie sanglante, car ces démonstrations se renouvellent plusieurs fois pour chaque personne.

Au lieu de laisser le cadavre étendu tout de son long, comme en Europe, les membres sont ordinairement ployés contre le ventre, et ramassés en paquet. Le corps est ensuite porté et inhumé dans quelque endroit isolé, entouré de palissades et taboué. Des pieux, des croix ou des figures sculptées et rougies à l'ocre, annoncent la tombe d'un chef : celle d'un homme du commun n'est indiquée que par un tas de pierres. Ces tombes portent le nom de *oudou pa*, maison de gloire.

On dépose, sur la tombe du mort, des vivres pour nourrir son *waidoua* (esprit); car, bien qu'immatériel, il est encore, dans la croyance de ces peuples, susceptible de prendre des alimens. Un jeune homme, à l'extrémité, ne pouvait plus consommer le pain qu'un missionnaire lui offrait, mais il le réserva pour son esprit, qui reviendrait s'en nourrir, disait le moribond, après avoir quitté son corps, et avant de se mettre en route pour le cap Nord.

Un festin général de toute la tribu termine ordinairement la cérémonie; on s'y régale de porc, de poisson et de patates, suivant les moyens du défunt. Les pa-

rens et les amis des tribus voisines y sont conviés.

Le corps ne reste en terre que le temps nécessaire pour que la corruption des chairs leur permette de se détacher facilement des os. Il n'y a pas d'époque fixe pour cette opération, car cet intervalle paraît varier depuis trois jusqu'à six mois, et même un an. Quoi qu'il en soit, au temps désigné, les personnes chargées de cette cérémonie se rendent à la tombe, en retirent les os, et les nettoient avec soin : un nouveau deuil a lieu sur ces dépouilles sacrées, certaines cérémonies religieuses sont accomplies; enfin, les os sont portés, et solennellement déposés dans le sépulcre de la famille. Dans ces sépulcres, qui sont des caveaux ou des grottes formées par la nature, les ossemens sont communément étendus sur de petites plates-formes, élevées à deux ou trois pieds au-dessus du sol.

Il paraît qu'il y a des circonstances où les cadavres ne sont point inhumés, et où ils sont conservés dans des coffres hermétiquement fermés, ou déposés de suite sur des plates-formes, comme cela eut lieu pour le père de Wiwia, pour cet enfant que M. Cruise vit à Kawera-Popo, et sans doute aussi pour le corps de Koro-Koro. Probablement, cela ne se pratique que pour les corps qui ont été préparés après la mort, et dont on ne craint point la putréfaction, tandis que pour les autres, on attend que la chair puisse se détacher des os, par un séjour suffisant dans la tombe.

Non-seulement les restes des morts sont essentiellement taboués, mais en outre les objets et les personnes employées dans les cérémonies funéraires sont assujéties au tapou le plus rigoureux. Avant de rentrer dans le commerce habituel de leurs compatriotes, ces personnes ont à subir des purifications particulières, dont

la nature et les détails nous sont encore inconnus.

La cérémonie de relever les os des morts joue le plus grand rôle chez ces sauvages. Les parens n'ont acquitté leurs devoirs envers leurs enfans, les enfans envers leurs parens, et les époux entre eux, qu'après avoir accompli cette indispensable opération. D'après l'idée que j'ai pu m'en former, l'enterrement ne serait qu'un état provisoire pour donner au corps le temps de se dépouiller de sa partie corruptible et impure; pour le défunt, l'état de repos définitif n'aurait lieu que du moment où ses os seraient déposés dans le sépulcre de ses ancêtres. Ces naturels bravent les périls les plus grands, les fatigues les plus pénibles, pour rendre ces devoirs à une personne qui leur est chère, quelle que soit la distance où elle aura péri, pourvu seulement qu'ils aient l'espoir de réussir. Les parens ont toujours eu soin de réclamer les os de leurs enfans qui sont morts pendant leur séjour à Port-Jackson; la possession de ces dépouilles chéries calme leurs regrets.

C'est faire un outrage sanglant à une famille, à une tribu, que de violer la tombe et de profaner les restes d'un de ses membres : le sang seul peut laver une pareille injure; le chef Shongui exerça une vengeance terrible sur les habitans de Wangaroa, qui s'étaient permis de violer la tombe de son beau-père. M. Marsden, missionnaire à la Nouvelle-Zélande, raconte ainsi le fait.

« Je revis Shongui au retour de son expédition. Je lui en demandai des nouvelles. Voici le récit qu'il me fit : Quelque temps avant son voyage vers le cap Nord, on lui avait dit que les habitans d'un lieu peu éloigné de Wangaroa avaient enlevé les os du père de sa femme du tombeau sacré où ils étaient déposés.

pour en faire des hameçons. Mais il ne voulut pas ajouter foi à ce rapport, sans avoir d'abord examiné lui-même le sépulcre. S'y étant transporté, il n'y trouva plus que quelques côtes et la partie supérieure du crâne qui avait été brisée. Les os des bras et des mains, ainsi que ceux des mâchoires, avaient été mis en pièces et transformés en hameçons. Désormais sûr du fait, il marcha vers le village où demeuraient ceux qui avaient commis le sacrilége; s'étant approché d'eux en plein jour et à portée de fusil, il leur déclara qu'il venait pour les châtier d'avoir violé le sépulcre où les os de son beau-père avaient été déposés, et d'avoir transformé ces os en hameçons. Ils reconnurent leur tort et la justice de la conduite de Shongui : alors, sans entrer dans le village, celui-ci fit feu sur eux, et tua cinq hommes, sur quoi le parti attaqué le pria de cesser le feu, alléguant que la mort de ceux qui venaient de succomber était une expiation suffisante pour l'offense commise. Shongui répondit qu'il était satisfait, et l'affaire fut ainsi terminée du consentement des deux partis.

» Shongui m'interpella pour savoir si nous ne regardions pas comme un crime grave de profaner les sépulcres des morts, et de faire de pareils outrages à leurs restes, et si ce peuple qu'il venait de châtier n'avait pas mérité par ses crimes la peine qu'il venait de lui infliger. Tout en admettant qu'il était juste de punir de pareils outrages, je répondis que j'étais fâché qu'il eût péri du monde, et que je craignais que ce qu'avait fait Shongui n'excitât ses adversaires à venger la mort de leurs amis. Shongui répliqua qu'ils n'étaient pas capables de faire la guerre contre lui, et qu'en conséquence il était tranquille. »

Les cadavres des hommes du peuple sont enterrés

sans cérémonie. Ceux des esclaves ne peuvent jouir de ce privilége; ordinairement ils sont jetés à l'eau, ou abandonnés en plein air. Quand les esclaves ont été tués pour crimes vrais ou prétendus, leurs corps sont quelquefois dévorés par les hommes de la tribu.

Une des coutumes les plus extraordinaires de la Nouvelle-Zélande, c'est qu'à la mort d'un chef, ses voisins se réunissent pour venir piller ses propriétés, et chacun s'empare de ce qui lui tombe sous la main. Quand c'est le premier chef d'une tribu qui vient de mourir, la tribu tout entière s'attend à être saccagée par les tribus voisines. Aussi c'est pour elle un moment d'alarme et de désolation universelle; à moins qu'elle ne soit puissante, et qu'elle ne compte un grand nombre de guerriers disposés à la défendre, la mort d'un chef entraîne souvent la ruine de sa peuplade. Peut-être les ennemis ou les voisins d'une tribu choisissent-ils de préférence cette occasion pour l'opprimer, parce qu'en ce moment, outre la perte de son chef, qui doit naturellement affecter son moral, un devoir religieux et sacré commande à ses enfans et à tous ses parens de se livrer à un deuil absolu, et les empêche par conséquent de veiller à leur propre défense.

DUMONT D'URVILLE.

UN

PASSEPORT POUR LA RUSSIE.

Depuis 1815, les progrès toujours croissans en France des idées libérales nous faisaient considérer indistinctement en Russie comme des séditieux, dont la police locale devait surveiller toutes les démarches, et connaître toutes les actions. Les voyageurs appelés dans ce pays par leurs affaires ou la curiosité peuvent rendre témoignage des difficultés qui s'élevaient, non du côté de l'autorité française pour obtenir un passeport, mais de la part de M. Pozzo di Borgo, ambassadeur *ad vitam* des czars passés, présens et futurs, lequel n'accordait son visa qu'après avoir mis, pendant un mois au moins, ses espions sur les traces du solliciteur, et s'être tranquillisé sur ses opinions politiques. Les anciens militaires, gens à principes dangereux, sans doute, pour un peuple, une armée conduits avec le knout et le bâton, étaient les objets d'une réprobation particulière, ainsi qu'on va le voir.

Une obligation majeure m'appelant à Moscou dans le courant de l'année 1822, il me fut délivré à la préfecture de police, puis au ministère des affaires étrangères un passeport, qui, pour être parfaitement régu-

lier, n'attendait plus que le *visa* de l'ambassadeur de Russie. J'admirais la promptitude expéditive des deux premieres formalités, mais il n'en fut pas de même de la troisième. Huit jours s'écoulèrent sans que j'eusse de réponse. Je retournai à la chancellerie de l'ambassade, où le premier secrétaire, écoutant ma réclamation, et m'assurant qu'on ne tarderait pas d'y faire droit, m'interrogea sur les motifs de mon voyage, d'une façon d'autant plus adroite, qu'elle semblait une expression d'intérêt. Ne me défiant aucunement de ses insinuations, persuadé que rien de légal ne pouvait me ravir la faculté de parcourir une contrée avec laquelle nous étions en paix, je n'essayai point de cacher à monsieur le premier secrétaire que je connaissais déjà sa patrie, comme étant l'un de ceux que notre désastreuse campagne de 1812 avait épargnée. « Vous avez fait cette guerre, me dit-il, je vous félicite sincèrement d'y avoir échappé. Notre pays va vous offrir un autre aspect, vous en rapporterez, je l'espère, des souvenirs plus agréables. La seule ambition de Bonaparte nous rendait ennemis; et là même où le plus effrayant incendie chercha naguère à vous anéantir, vous recevrez l'accueil le plus empressé. » Enchanté de mon diplomate en sous-ordre, et des espérances qu'il me donnait, j'en pris congé en lui recommandant de ne point oublier qu'il y avait pour moi toute nécessité de partir au plus tôt.

Après huit jours encore d'une vaine attente, nouvelle démarche à l'ambassade; remise au lendemain, puis au surlendemain, et toujours même résultat, c'est-à-dire point de signature de l'excellence corso-russe. Je m'épuisais en conjectures sur ce qui pouvait expliquer ce retard, une telle perte de temps m'inquiétait.

Enfin, las de prier, impatient de me mettre en route, je voulus revoir le premier secrétaire d'ambassade, et tirer de lui quelque chose de positif; il se fit céler; mais un scribe subalterne, dépositaire de mon passeport, me le remit en me déclarant que Son Excellence ne pouvait le revêtir de son autorisation, attendu qu'un ordre de l'empereur lui-même lui faisait une loi d'interdire à tous les anciens militaires français l'entrée de ses Etats.

Cette déclaration venait un peu tard; mon séjour en Russie devait être de plusieurs années, et loin d'imaginer qu'il dût m'arriver pareille aventure, j'avais pris des dispositions sur lesquelles il m'était impossible de revenir sans causer à ma fortune un préjudice considérable. Je partis donc avec l'espoir de surmonter les obstacles; cette imprudence me coûta cher.

Jusqu'à la frontière polonaise, rien ne contraria mon voyage; mais, arrivé là, un ordre absolu de l'autorité m'interdit d'aller plus loin. Mes prières furent vaines. J'allai me voir contraint de retourner sur mes pas, quand l'idée me vint d'essayer la puissance de signes maçonniques sur ceux qui me barraient le chemin; j'en fus compris, et l'affaire changea de tournure. « Continuez votre voyage, me dit le chef de la douane polonaise; je serais désespéré de nuire aux intérêts d'un *frère*, mais comme je trahis, pour vous servir, le devoir qui m'est imposé, ne me compromettez pas à Varsovie! Si le grand-duc Constantin vous interroge, dites que vous avez perdu votre passeport, et ne lui avouez pas de ma part une complaisance qui m'exposerait à tout son courroux. »

Je promis, et tins parole, car il en fut ainsi que le *frère* l'avait prévu. Un accident favorisa d'abord le mensonge qu'il me fallait faire. Mon kibitk, conduit

par un postillon presque ivre mort, versa violemment; la secousse me jeta sur la route, ma figure porta d'abord, et je me relevai couvert de sang. Comme du reste je ne me sentais ni fracture, ni gêne dans les membres : bon, pensai-je, voici qui sert parfaitement les intentions de mon *frère* et les miennes. Je pourrai dire que dans cette chute mon porte-feuille s'est échappé de ma poche, et que l'étourdissement du coup m'en a fait oublier la recherche.

Dès que le grand-duc eut appris mon arrivée, il me fit ordonner de comparaître en sa présence. J'obéis, et lui récitai l'histoire préparée. Quelque trouble, sans doute, peint dans mes traits, éveilla sa défiance. Ses petits yeux gris-vert et très-vifs prirent une expression de menace. « *Il y a un dessous de cartes dans cette affaire-là*, me répondit-il. *Je vais écrire à la frontière pour savoir si vous y êtes passé en règle. Retournez à votre auberge, et attendez.* »

Ceci ne faisait pas mon compte. Pour rien au monde je n'aurais voulu compromettre l'obligeant chef de la douane. Je crus devoir aller me confier à M. le colonel, comte Hédouville, notre chargé d'affaires à Varsovie, en le priant de se faire ma caution, et de m'épargner ainsi l'embarras des investigations du grand-duc. Il me dit que rien ne lui était plus facile, et que le lendemain tout serait arrangé selon mes vœux.

En remettant mon passeport à M. le comte Hédouville pour lui montrer que je n'étais point sorti de France en fugitif, je lui demandai la promesse de garder le secret de mon passage à la frontière. « Pourquoi ferais-je cette révélation, me répondit-il? elle n'est pas nécessaire. Tranquillisez-vous, ma responsabilité suffit pour lever toutes les difficultés. Aujourd'hui même je

verrai le grand-duc, et demain, si vous voulez, vous partirez pour Moscou. Cette assurance me combla de joie, je me confondis en témoignages de gratitude, et me retirai, bénissant le ciel de m'avoir fait trouver un si puissant, un si zélé protecteur.

Varium et mutabile, dit-on de la fortune. En effet, à peine m'avait-elle souri, qu'elle se plut à me tourmenter.

Peu d'heures après mon entrevue avec M. le comte Hédouville, sortant du spectacle, confiant, insoucieux, gai même, croyant dormir sur les deux oreilles, je fus abordé par un individu qui me dit rapidement en français : *Rentrez vite à l'hôtel, on doit vous arrêter, il vaut mieux que ce soit chez vous que dans la rue.* Puis s'éloignant en toute hâte, il disparut sans que j'eusse le temps de me remettre du saisissement que m'avait causé cet avis, et d'articuler une question.

Le colonel Axamitowski, commandant la place, et le capitaine d'état-major Malinowski m'attendaient à l'hôtel. Chargés de saisir mes papiers et ma personne, ils mirent dans cette mission tant de délicatesse et de bonté, que je leur en conserverai toujours de la reconnaissance. « Si quelque chose peut vous nuire, me dirent-ils, anéantissez-le. Notre cœur est toujours pour la France, et que Dieu nous préserve de vous causer le moindre mal! — Merci, messieurs, merci, leur dis-je, ce généreux procédé me touche et je ne l'oublierai pas; mais on me donne trop d'importance. Des intérêts privés m'appellent seuls dans ce pays; je n'y viens point alarmer le gouvernement. Vous pouvez montrer à son altesse tout ce que renferme ce coffre, dont voici la clef, je ne pense pas avoir rien à craindre de sa justice. »

Le colonel avait sa voiture dans la cour, il m'y fit monter; nous nous rendîmes chez lui, j'y couchai, et le lendemain, après la parade, il me conduisit au palais qu'habitait le grand-duc, distant d'une lieue environ de Varsovie. Pendant le trajet, ce digne officier me fit toutes les recommandations qu'il croyait dans mes intérêts. « Ne heurtez pas la colère du prince, me dit-il; son caractère est violent, parfois brutal. S'il vous injurie d'abord, contenez-vous, il ne peut souffrir de résistance, et je craindrais qu'il ne se portât envers vous à des excès. — Vous voulez dire qu'il me battrait? dis-je en pâlissant au colonel. » Son émotion me répondit. Dès ce moment nous gardâmes le silence. J'étais affreusement oppressé, mon dernier jour me semblait venu, je me voyais conduire à la mort; car pour la dignité de ma patrie, pour la mienne, une détermination forte, immuable, préparait déjà ma main à saisir l'épée du colonel pour en percer le grand-duc et moi-même, si l'affront qu'on me faisait entrevoir m'était en effet réservé. Je n'ai pas dit que M. Hédouville m'avait trahi, mais on l'a compris.

Le prince ne nous fit pas attendre, aussitôt pied à terre nous fûmes introduits. « Ah! vous voilà, monsieur l'imposteur, me dit-il, dès qu'il m'aperçut. Vous ne savez donc pas que tous les mensonges se découvrent, et que pour en soutenir un quelque temps, il faut en ajouter mille autres à sa suite? — Aurai-je, prince, la liberté de m'expliquer? lui dis-je d'un ton ferme. — Pour me tromper encore? — Pour vous faire entendre la vérité, que je rougirais maintenant de ne pas oser dire. — Vous me répondrez, monsieur, et surtout songez bien à ne pas chercher à me prendre pour dupe!..... Pourquoi d'abord notre ambassadeur à Paris vous a-t-il refusé

son *visa?* parce que vous êtes un carbonaro? — Parce que je suis un ancien militaire. — C'est cela; mécontent du nouvel ordre de choses, un libéral, un séditieux, comme tant d'autres qui sont venus ici apporter l'esprit de révolte! Nous saurons y mettre ordre. — Je me permettrai de dire à votre altesse qu'elle se trompe en ce qui me concerne; je n'allais en Russie ni pour blâmer ni pour approuver la manière dont on y gouverne le peuple et l'armée, que m'importe? mais tout bonnement pour mes affaires personnelles. D'ailleurs comme tous les sujets, quels qu'ils soient, de l'empereur votre frère, ont un accès libre en France, il me semble que nous devons obtenir le même privilége chez vous. — Et c'est sur de tels raisonnemens que vous avez cru pouvoir vous *embarquer,* malgré le refus de notre ambassadeur? — J'ai cru que votre ambassadeur en voulait plus faire qu'il ne lui en était ordonné; je crois encore trouver ici justice et non persécution. » Le pauvre colonel tremblait de l'audace de mes réponses; mais ses craintes, pour cette fois, furent vaines. Le prince était, il faut le supposer, dans un de ses bons momens; il se fit remettre mes papiers, mes lettres, qu'il décacheta sans façon, lut le tout en fumant un cigarre, et finit par dire : Ceci ne m'apprend rien, ceci ne prouve rien; il me faut absolument d'autres informations. Colonel, menez monsieur chez vous, qu'il y ait une chambre, revenez ensuite, je vous donnerai d'autres ordres à son égard.

Nous sortîmes. J'admire votre hardiesse, me dit le colonel; mais je ne conçois pas la modération du prince. Si l'un de nous se fût avisé de lui répondre comme vous l'avez fait, le cachot d'une forteresse le renfermerait pour sa vie. C'est qu'en France, répliquai-je, le pou-

voir s'efforce en vain d'intimider la pensée. Nous savons obéir aux lois, mais non pas à l'arbitraire. Dans votre grand-duc, je n'ai vu qu'un homme, un homme emporté, commun, auquel il fallait opposer du sang-froid. J'étais pourtant loin d'être calme en sa présence; car s'il m'avait frappé, je le tuais.—Vous l'auriez tué! dit en frémissant le colonel; vous aviez donc des armes? —Non, répondis-je; mais je vous en prie, colonel, ne m'interrogez pas davantage.

Le colonel mit alors la main sur ses yeux, et ne m'adressa plus la parole. Songeait-il à la délivrance de son pays, que ce jour pouvait amener?

Ma captivité dura cinq semaines; mais elle fut douce. Le grand-duc, habituellement si terrible envers ceux qu'il voulait châtier, se montra pour moi d'une indulgence inconcevable. Il pourvut largement à mes frais de table, m'accorda deux sous-officiers de vétérans pour me servir, et un permis d'aller quelquefois au bain et au spectacle, accompagné du capitaine Malinowski. Celui-ci, dont j'avais déjà reçu des marques d'obligeance, prolongeait et répétait le plus possible nos promenades, et se plaisait à me donner tous les détails que lui demandait ma curiosité. J'étais à peu près libre sur parole; mes jours s'écoulaient sans trop d'ennui; j'en passai la plupart dans les bureaux de l'état-major, où je me liai d'amitié avec quelques officiers polonais, et... j'ai bien quelque peine à le dire... avec le bourreau.

Les fonctions de ce dernier n'inspirent point en Pologne une horreur semblable à celle qu'elles nous font éprouver en France. Ici l'exécuteur des arrêts criminels est une espèce de paria dont la société s'éloigne avec effroi, qui vit seul au milieu des hommes, qui se

cache à tous les regards pour n'en être pas constamment humilié. Là, c'est un employé de l'État qu'on peut recevoir sans honte, s'il mène une conduite honorable, et qu'un dégoût de préjugé ne cherche jamais à flétrir. Celui dont je parle venait tous les matins (je ne sais pas exactement pour quel motif) dans les bureaux du colonel. Il était jeune, fort bien de figure et de taille, mis toujours avec soin. Ses manières avaient de l'élégance, sa voix un ton doux et caressant qui séduisait. Long-temps je le pris pour le fils d'une des meilleures familles du pays, et cette erreur me resterait encore, si le supplice d'un criminel n'avait eu lieu pendant les derniers temps de mon séjour à Varsovie. Je vis mon nouvel ami, dans tout l'éclat cérémonial de sa profession, traverser la place du palais de Saxe, à cheval, derrière le condamné. Il était vêtu d'une riche tunique de velours rouge, couverte de franges d'or et bordée de précieuses fourrures. Brandissant le large cimeterre qui devait servir à l'exécution, il criait aux spectateurs d'apprendre à leurs enfans à le redouter. La sensation que j'éprouvai à cette vue ne peut se décrire; pour en croire mes yeux, j'eus besoin du témoignage de tous ceux qui pouvaient m'affirmer l'identité du personnage, et je fis en sorte de ne plus le rencontrer.

De ma fenêtre, donnant sur cette place du palais de Saxe, chaque jour je voyais le grand-duc venir faire défiler la garde montante, composée de Russes et de Polonais, tous d'une fort belle tenue, et manœuvrant avec une précision admirable. Le prince commandait souvent lui-même les mouvemens; et quand il était satisfait, au mot *bien!* qu'il prononçait à voix haute, les soldats catéchisés répondaient tous ensemble par un autre mot qui voulait dire : *Nous ferons mieux.*

Enfin, au bout des cinq semaines d'attente, le grand-duc reçut de M. Pozzo di Borgo des détails sur moi qui, par une fatalité bien singulière, se trouvèrent complétement faux. On lui disait que je m'étais présenté à l'ambassade accompagné de deux autres officiers réformés, demandant l'autorisation de nous rendre à Odessa, pour de là passer en Grèce; mais que nos projets n'étaient pas bien connus, et qu'il fallait s'en défier. Le grand-duc me fit encore une fois venir, se mit en fureur, mais ne se permit point d'abord de paroles grossières. — Voyez, monsieur, me dit-il, ce qu'on me rapporte! Quel moyen faut-il donc employer pour obtenir de vous la vérité? — Je persiste dans ce que j'ai déclaré, monseigneur; votre ambassadeur manque de mémoire et d'exactitude, il confond probablement deux individus. — Monsieur, tout se fait avec ordre dans notre administration; l'ambassadeur ne prend pas un autre pour vous, il ne saurait se tromper. C'est vous qui voulez me donner le change, mais prenez-y garde, ma patience pourra bien se lasser! — Qu'ai-je donc à craindre, Monseigneur? — Que je ne découvre vos intentions cachées. Vous êtes un franc-maçon, un jacobin, l'agent de quelque société secrète. — Je ne suis l'agent que de moi-même, et ne puis supposer que vous vouliez m'arracher de faux aveux. — Qui a dit cela? Est-ce que je suis capable de cela? est-ce que je suis un inquisiteur? me fait-on passer pour un inquisiteur?..... Je veux connaître la vérité, je veux la connaître, je le veux, entendez-vous? Avant de vous permettre de continuer votre voyage, il faut que je récrive à Paris. — Et moi, monseigneur, j'oserai vous dire que je ne veux pas attendre. Ces investigations, ces retards me fatiguent. Je ne prétends pas habiter

de force le pays qui vous est soumis : renvoyez-moi dans ma patrie; je ne m'en suis pas sauvé comme un malfaiteur. Je ne crains pas d'y rentrer; loin de là, je la retrouverai avec un plaisir bien plus vif depuis que je peux faire des comparaisons. — Sortez, insolent! sortez; f..... moi le camp; je vous chasse. Colonel, livrez monsieur à la gendarmerie, et qu'on le rejette à la frontière.

Le colonel fut obligé d'exécuter cet ordre. J'aurais en vain réclamé contre une telle violence près du comte Hédouville : de 1815 à 1830, la France ne fut représentée en Russie que par des trembleurs ou des muets.

Le même soir, on me fit monter en kibitk, à côté d'un sous-officier de gendarmerie, qui me remit, après huit jours de route, entre les mains du gouverneur de Kalisch. Ce dernier me reçut avec toute sorte de politesses et d'attentions aimables. Je lui racontai mon histoire; il fut émerveillé de la clémence du grand-duc. — Il ne vous a fait que cela! s'écria-t-il avec la plus grande surprise. Bon Dieu! à quels châtimens un langage comme le vôtre nous eût exposés, nous autres! Que vous êtes heureux! Puis il soupira péniblement, et regarda le ciel comme pour dire : « Quand serons-nous affranchis de cette odieuse domination? »

Je revins en France, répandant partout sur mon passage les louanges du grand-duc, celles de M. Pozzo di Borgo, l'infaillible, et bien averti de ne pas m'avouer ancien militaire, si jamais il me prenait fantaisie de retourner en Russie : fripon, banqueroutier, quelque chose d'approchant, on n'y aurait pas fait attention.

J. B. May.

Histoire. — Philosophie.

MOEURS

RELIGIEUSES DU MEXIQUE.

De tous les fléaux portés par les Espagnols en Amérique, l'introduction des moines est celui qui a le plus pesé sur ces belles contrées, et dont les suites ne disparaîtront qu'avec la génération actuelle : les cruautés que ces faux apôtres employèrent pour forcer les Indiens à briser leurs idoles, font frémir l'humanité ; l'horreur de ces supplices inusités s'est tellement conservée, que les Mexicains d'aujourd'hui gémissent encore sur les calamités qui désolèrent leurs ancètres il y a trois siècles. Plusieurs scènes tragiques avaient été reproduites par les Indiens sur du papier d'Agave ; elles étaient religieusement transmises de père en fils, pour en perpétuer la mémoire. J'ai vu au musée de Mexico un de ces tableaux hyérogliphiques, qui représente des Indiens nus attachés à des arbres, pendant que d'autres Indiens les percent de leurs flèches au signal d'un moine, bien gros, mollement

étendu sur un sopha. Aussi la haine contre les exterminateurs de leur nation s'est propagée à tel point, que des contrées entières ont repoussé l'idiome espagnol, *pour conserver*, disent les habitans, *la mémoire de nos ancêtres*, et probablement pour déjouer l'espionnage de la sainte inquisition. Par les mêmes motifs, et même aux environs de Mexico, existent encore des amas d'idoles cachées dans les montagnes, et protégées par les Indiens : sur le haut des Cordilières, quelques populations trouvèrent un asile contre leurs féroces dominateurs, et restèrent long-temps inconnues ; on retrouve parmi elles les mœurs et les usages antiques.

Guichicovi est un bourg composé de ces Indiens fugitifs, les seuls qui aient long-temps échappé à toutes les investigations ; c'est le seul point où la population indigène ait prospéré, grâce à son isolement et à sa pauvreté, ou plutôt à l'habitude d'enterrer les métaux précieux. Des pâturages abondans ont permis à ces indiens d'élever une grande quantité de mulets : ces animaux leur sont indispensables pour envoyer à Oaxaca et Thenantepec le coton, le tabac, l'indigo et la cochenille, qu'ils échangent contre du numéraire qui disparaît pour toujours de la circulation, attendu qu'ils trouvent sur le sol tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, d'ailleurs très-bornés. Le respect religieux pour les usages de leurs ancètres ne permet aucune innovation.

Un de leurs articles de foi est qu'après un certain temps passé dans l'autre monde, ils reviendront habiter de nouveau le même lieu qui les a vus naître : l'époque de leur retour à Guichicovi n'est pas bien déterminée ; mais ils croient fermement que la mort ne les condamne qu'à un exil plus ou moins long. Comme à leur retour les champs qu'ils cultivent seront en friche et leurs habitations démolies, ils amassent maintenant les moyens de parer aux premiers besoins, de réparer les pertes causées par une longue absence : de là l'usage constamment pratiqué d'enterrer leur or, leur argent, et tout ce qui peut se conserver. Ce sont les chefs de

famille qui s'acquittent religieusement de ce soin, et il est inoui qu'un fils ait jamais découvert le trésor de son père.

De temps immémorial, ce peuple jouit de ses franchises, et se gouverne à sa manière ; tous les ans, on élit à la pluralité des suffrages un chef qu'on veut bien appeler *alcade*, et qui jouit de l'autorité souveraine. On lui donne une vingtaine d'*alguasils*, qui sont tenus de lui obéir en tout durant son règne : il peut à son gré emprisonner, juger, punir. Son règne est le vrai règne du bon plaisir ; mais malheur à lui s'il abuse de sa puissance : l'année terminée, il rentre dans la vie privée, et le jour même de son abdication, il est conduit au *cepo* [1], où il expie chèrement les abus du pouvoir.

Le culte mexicain s'est long-temps conservé à Guichicovi, et aujourd'hui même ce n'est que par une espèce de transaction que les habitans ont reçu un prêtre qui dit la messe, les baptise, les marie et les enterre ; encore est-il obligé de tolérer les rits idolâtres : à certaines époques, ils vont illuminer les bois sacrés, immolent des coqs pour avoir une abondante moisson, et rendent des hommages à leurs fétiches, à leurs idoles. Ils ne recevraient pas la bénédiction nuptiale, si le curé ne leur permettait de danser pendant une heure à la porte de l'église. Moyennant ces condescendances réciproques, le pasteur et les fidèles vivent en paix.

Quelques prêtres ont tenté de réformer ces abus, mais voici ce qui arrive ordinairement : l'alcade ayant écouté les plaintes des Indiens, ou étant lui-même mécontent du curé, lui envoie un message pour lui signifier l'ordre de s'en aller, *padre, bayas usted.* Le plus souvent le curé, qui connaît l'usage, s'en va ; mais, s'il s'y refuse, on fait approcher une mule avec quatre hommes, qui se saisissent de lui, et l'attachent sur la monture, la tête tournée vers la queue, et le mènent ainsi dans un village, situé à quatre lieues de Guichicovi, où il est

[1] Espèce de prison où le prévenu est étendu par terre, ayant les deux jambes emboîtées entre deux pièces de bois.

déposé avec tous les égards dûs à son caractère. Alors le curé négocie pour rentrer à son poste, ou s'en va tout-à-fait; et les Indiens restent sans curé jusqu'à ce qu'il plaise à l'évêque d'Oaxaca d'en envoyer un autre.

Sa pauvreté et le désert qu'elle a choisi pour asile ont mérité à cette population l'oubli de ses vainqueurs. On lui laisse ses usages, encore aujourd'hui, parce que son administration ne coûte rien, et aussi parce qu'on respecte ces mœurs antiques, comme les restes d'un monument brisé.

L'hospitalité est un devoir pour les Indiens, mais à Guichicovi, elle est pratiquée avec luxe. L'étranger qui passe est reçu dans la maison commune, et deux individus se mettent *gratis* à ses ordres tout le temps de son séjour. Il n'en est pas de même à la Vera-Cruz, à Mexico, et dans beaucoup d'autres contrées : l'étranger y est accueilli avec un dédain et une dureté inouie ; on est trop heureux quand ces hommes dégradés consentent, pour de l'argent, à vous faire cuire les alimens qu'on s'est procurés, et qu'on vous permet de coucher sous le porche. Partout où les Espagnols ont passé, on trouve absence de vertus sociales, et des traces de férocité; on ne voyage avec sécurité, dans la Nouvelle-Espagne, que dans les contrées où l'influence espagnole n'a pas exercé son empire.

Une religion dont on défigurait la morale, et dont les mystères étaient propagés par des moyens atroces, n'avait aucun attrait pour des hommes simples et ignorans, et tout en recevant le baptême, ces nouveaux convertis adoraient en secret les images de leurs dieux. Cette religion toute intellectuelle ne pouvait être comprise par eux, ni satisfaire des âmes ardentes sans l'instruction nécessaire, et les moines n'avaient garde d'instruire les Indiens; ils les façonnaient à leur croyance comme on force les esclaves d'Afrique aux cultures des Antilles. L'esprit du christianisme n'est jamais entré dans la tête des Indiens; ils ont été habitués aux cérémonies du culte, au lieu d'adorer un Dieu, ils adorent un *Christ*, une

image de la Vierge, d'un *saint;* leur culte est le même, ils n'ont fait qu'adopter de nouvelles idoles.

La connaissance du vrai Dieu et l'épuration des mœurs n'étaient pas le but où tendait cette basse milice de moines; attirer les Indiens dans leurs églises, les attacher aux objets extérieurs du culte; absorber leur argent, leur or, leurs pierres fines; leur innoculer une espèce d'horreur pour tous les hérétiques, qu'on représentait comme des monstres possédés du démon, et dont la seule vue flétrissait le vrai catholique; se donner, eux seuls, parmi tous les peuples, comme vrais croyans: voilà ce que voulaient les moines, et ce qu'ils ont obtenu après trois siècles d'efforts inouis, et le massacre de trente millions d'Indiens. Cette politique était d'accord avec celle de Madrid, qui avait un intérêt immense à mettre entre les mains des Indiens les armes du fanatisme, à élever une barrière insurmontable à toutes les nations rivales, et à faire du Mexique comme une vaste forteresse dont on ne pût approcher sous peine de mort. Ces considérations sont si vraies, que les moines permirent l'amalgame des usages idolâtres avec les rits catholiques. Ce qu'on a reproché aux jésuites de la Chine au sujet des cérémonies, a été toléré par les moines de la Nouvelle-Espagne; aujourd'hui encore, à deux lieues de Mexico, dans le beau temple de Guadeluppe, on permet aux Indiens, pendant l'office divin, les danses que leurs pères exécutaient autour de la pierre du sacrifice. Des usages barbares existent encore dans la province de la Vera-Cruz. Une fille, dans certaines localités n'est pas déshonorée si elle accouche et détruit son enfant loin de toute habitation; la prostitution est comme publique[1], les hommes, pour quelques *réaux*, offrent aux étrangers leurs femmes et leurs filles. Dans un pays où les prêtres exercent une influence illimitée et un despotisme que la révolution

[1] En 1826, un monstre, appelé *Lapinacata,* colportait publiquement des loteries de prostitution. Telle et telle demoiselle devait être le prix du gagnant.

n'a pas entièrement détruit, si ces abus et ces crimes ne sont pas leur ouvrage, ils sont certainement complices.

Quoique les moines aient été les premiers comme les plus ardens ennemis des Indiens, le clergé séculier n'est pas à l'abri du blâme, chez lui aussi se sont trouvés des hommes vils et avides d'argent. Les dîmes sont généralement établies au Mexique; la régénération politique du pays a peu fait pour le peuple, qui se bat, travaille et nourrit les fainéans comme partout ailleurs, sans compter que depuis la révolution il est périodiquement en proie aux guerres civiles et aux ravages d'une armée indisciplinée; les dîmes, comme de raison, sont de droit divin, et s'il est un impôt exactement payé, c'est celui-là. Le grand nombre de moines permet aux curés d'aller vivre loin de leurs troupeaux, et on les voit dans les grandes villes manger leur deux mille piastres de revenu; le moine vit du casuel, qu'il peut grossir à volonté, et qui est perçu avec une barbarie telle que l'Indien est souvent obligé de vendre ses nippes pour payer son mariage, ou d'aliéner sa liberté pendant six mois, un an, pour fournir à ces atroces exactions.

Outre ces moyens d'acaparer l'argent du peuple, d'autres plus ingénieux sont mis en usage avec succès : dans toutes les églises, il existe une vierge et un saint patron de la paroisse; il a fallu leur assurer un bien-être sur la terre pour prix de leurs bons offices dans le ciel; ainsi la vierge et le saint reçoivent tout ce que les Indiens ont de superflu, le plus souvent ce qui leur est nécessaire. Les dieux des Mexicains étaient bien plus exigeans, il leur fallait le sang de victimes humaines, tandis que les dieux des moines ne demandent que de l'or, des pierres fines et les fruits de la terre. Dans chaque église, la vierge a un trésor que les Indiens alimentent incessamment; le saint patron a aussi le sien; ils possèdent encore des biens fonds, des fermes qu'on loue, et que les paroissiens vont travailler gratis et sans pécher les dimanches, quand le curé l'ordonne. Ces domaines s'agrandissent indéfiniment par des donations, des héritages;

il n'est pas rare de voir un père ruiner ses enfans pour racheter ses péchés par un testament en faveur de la Vierge ou de *saint Christobal*. Ces singuliers propriétaires, ainsi qu'on le prévoit, sont considérés comme mineurs, condamnés à avoir le curé pour tuteur, qui a l'administration des biens jusqu'à leur majorité.

Les moines enfermés dans les couvens ont aussi leur industrie : outre leurs quêteurs qui se croisent dans toutes les directions, ils conservent des reliques précieuses et des secrets merveilleux pour opérer la guérison de toutes les infirmités; les miracles les plus étonnans s'opèrent journellement dans ces couvens; ces merveilles répandues dans les campagnes font accourir les Indiens, hommes, femmes et enfans, de trente à quarante lieues. Les Nègres d'Afrique trafiquent des *grigris* pour garantir toutes les parties du corps; les moines du Mexique possèdent des rosaires, des scapulaires pour toutes les maladies de l'âme, et il est rare de trouver un Indien sans trois ou quatre scapulaires; les mères en parent leurs enfans à la mamelle; les voleurs de profession, les filles de mauvaise vie, ne seraient pas rassurés sur l'avenir sans ces moyens de salut. L'habitude d'enterrer les morts avec l'habit de moine est une invention des plus heureuses; un vieil habit rapé et dégoûtant rapporte au couvent 150 à 200 fr. C'est peu de chose si, comme on le dit, l'âme du défunt est purifiée par ce sacrifice, et monte au ciel sans discussion.

A vingt-cinq lieues de Mexico existe un couvent où j'ai été en pélerinage, et où j'ai reçu la plus cordiale hospitalité pendant quinze jours que j'y ai vécu; mais ma reconnaissance pour ces bons religieux ne doit pas me faire taire la vérité. Ce couvent, placé au pied d'une montagne, à cheval sur une petite rivière qui arrose une plaine charmante, jouit de tous les agrémens des positions les plus délicieuses : là se trouve un *Christ* qui guérit de toutes les infirmités et comble des faveurs les plus signalées ceux qui vont le visiter. Les Indiens se rendent à ce couvent de trente

lieues, avec leurs femmes et leurs enfans. J'ai compté, le jour de la fête, quinze mille pélerins qui couchèrent en plein air. Tous ces Indiens adorent le Christ de *Chalme*, baisent la main du prieur, lavent leurs plaies à une fontaine miraculeuse, et déposent dans le trésor du Christ une pièce d'argent. Année commune, ces offrandes font un total de 100,000 piastres, ce qui, joint à une fabrique d'eau-de-vie et quelques belles propriétés, tient le couvent dans un état prospère. On a soin, pendant les offices, d'éblouir les Indiens par des feux d'artifice exécutés à la porte de l'église en plein jour, et par une musique bruyante que les habitans d'un village, situé aux environs de Mexico, ont le privilége d'exécuter depuis deux cents ans, moyennant 20 piastres qui leur servent de *viatique*. Une seule fois ces musiciens avaient manqué, voici à quelle occasion : étant en route pour *Chalme*, ils furent rencontrés par un général qui guerroyait contre les armées espagnoles. Le général, qui n'avait jamais été à Chalme, voulut les entendre, et il fut si émerveillé de leur talent, qu'il les emmena pour faire de la musique au régiment. Une autre catastrophe mit le couvent en péril; le feu prit à l'église et le Christ miraculeux fut réduit en cendre. Quelque temps après, le Christ ressuscita, et la vénération des fidèles n'en fut que plus grande.

On ne voyage pas dans la Nouvelle-Espagne sans courir de grands dangers à moins d'être accompagné par un moine. En me rendant à Chalme, j'avais pris ce dernier parti, ce qui n'empêchait pas les habitans des campagnes de me considérer comme pestiféré. J'ai vu des Indiens fuir à mon approche, et s'enfermer dans leurs maisons pour éviter la vue d'un hérétique. Il fallait au moine toute son influence pour leur persuader que j'étais catholique, et qu'ils pouvaient sans danger me regarder en face.

Ce fanatisme n'a pas mal servi au succès de la cause nationale, mais si le clergé mexicain n'eût été à la tête du mouvement, les Espagnols seraient encore les dominateurs de ces belles contrées; on en jugera par une circonstance

que je crois devoir rapporter. Au moment où l'armée mexicaine s'approchait triomphante de Mexico, l'archevêque de cette capitale lança une excommunication contre les rebelles. Cette mesure produisit un effet prodigieux ; la défection allait devenir générale, lorsque les chefs, pour neutraliser les foudres de l'archevêque, se mirent eux et leur armée sous la protection de la Vierge de Guadeluppe, qui fut proclamée généralissime des armées républicaines. Ce stratagème rendit le courage aux soldats abattus, et ramena la victoire sous leurs drapeaux. La Vierge a continué depuis à commander les armées, et a exactement *touché*, par trimestre, ses appointemens. Ce n'est que depuis trois ans qu'elle a été mise à la retraite.

C'est par de telles voies que le clergé a acquis des biens immenses dans la Nouvelle-Espagne. Dans la seule ville de Mexico, il possède environ deux mille maisons, situées dans les plus beaux quartiers ; l'or qui est enfoui dans les églises est porté à un milliard, et les terres les plus fertiles de la république sont possédées par les moines. Ces ressources ne resteront pas éternellement inertes ; mais le moment de toucher à l'arche-sainte n'est pas encore venu : il faut laisser s'écouler la génération qui passe, et que les préjugés de l'enfance tiennent encore sous le joug des moines. Mais la génération nouvelle s'éclaire par les voyages et par la société des Européens ; à elle seule est réservée la tâche de donner à ces élémens de prospérité une destination convenable, et de vivifier ce magnifique pays.

Avec tant de moyens de propager la morale douce de l'Évangile et d'épurer les mœurs, le clergé, comme nous l'avons dit, n'a fait que du fanatisme le plus atroce qui existât jamais, et qui rendra long-temps ce pays hostile aux populations européennes. J'ai vu poignarder à Mexico des étrangers pour n'avoir pas mis les deux genoux à terre dans une procession ; des Anglais en grand nombre furent, dans les premiers temps, assassinés comme hérétiques. Et qu'on ne pense pas que ces crimes soient l'ouvrage de la populace

ignorante et brutale : la haute société est encore travaillée par les influences religieuses. Leurs lois proscrivent toute autre religion que la leur.

Tous les jours à sept heures du soir, un prêtre enfermé dans une voiture qu'on appelle la *Voiture du bon Dieu*, parcourt les rues de Mexico, escorté par une trentaine de clercs qui portent des flambeaux, chantent des litanies, et avertissent le public de se mettre à genoux; l'usage est de s'agenouiller d'aussi loin que l'on entend la sonnette, et celui qui s'en dispenserait courrait de grands dangers; il n'y a pas quatre ans que les acteurs eux-mêmes étaient obligés de s'arrêter et de se prosterner sur le théâtre jusqu'à ce que le bruit de la sonnette eût cessé. Si par hasard le gouverneur de Mexico vient à rencontrer la voiture du bon Dieu, il est obligé de monter sur la mule, et de la ramener à l'église; mais d'ordinaire il est averti à temps par la sonnette, et change de direction pour éviter l'honneur de conduire la sainte voiture.

Qui ne croirait, d'après cela, que ce peuple, si attaché à sa religion, en suit, sinon la morale, au moins les préceptes? Eh bien! pas du tout : la religion, pour les Mexicains, consiste à ne jamais manquer à la messe, et à aller à confesse. Avec cela, ils se croient d'excellens catholiques. Je juge des Mexicains par ceux que j'ai observés à Mexico et à la Puebla. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait de nombreuses et d'honorables exceptions; mais j'affirme qu'il n'existe aucun pays où l'on ait moins d'aversion pour le crime que dans ces deux villes; et ici je ne parle pas de ces trente mille *leperos* qui effraient les voyageurs par les haillons dont ils sont couverts, voleurs de profession, et toujours en permanence, comme ces oiseaux de proie qui s'alimentent de rapines : je parle de la classe aisée, qu'on peut sans injustice considérer comme une des plus démoralisées du monde connu, puisqu'à tous les vices de la barbarie elle joint ceux de la civilisation. Pour elle, tout est permis, pourvu qu'on ne manque pas aux cérémonies du culte : le vol, l'assassinat, la vénalité de la

justice, l'adultère même public, ne sont pas des taches pour les hautes classes.

L'usage est de planter une croix partout où un homme a été trouvé assassiné; de la Vera-Cruz à Mexico, on croirait marcher à travers un immense cimetière : partout les traces du crime! Et ces hommes à figures sinistres, connus par leurs forfaits, se promènent librement dans les grandes villes et défient la justice! Toutes les réjouissances publiques, toutes les fêtes, sont souillées par des assassinats commis en plein jour, au milieu d'une population qui ne s'en émeut point. On dirait que ces jeux atroces sont indispensables : l'habitude endort la nature.

Cette propension au crime est une calamité que les Mexicains ont à reprocher aux Espagnols. Tous les mauvais sujets de l'Andalousie, tous les moines à charge aux couvens, et qu'on expédiait en Amérique; la vie scandaleuse de la dernière vice-reine et des gens en place; la rupture de tous les liens sociaux opérée par des guerres intestines, et le dévergondage de quelques généraux, de plusieurs magistrats influens, ont perverti chez ce peuple neuf et crédule toutes les notions du bien et du mal. Cela est d'autant plus déplorable, que les Mexicains sont naturellement doux, affables, et ont une aptitude remarquable pour les arts et les sciences. Nul doute qu'ils ne fussent aujourd'hui au rang de leurs frères du nord, si leurs vainqueurs n'avaient, par tous les moyens, étouffé ces germes féconds.

Le gouvernement actuel est un gouvernement sage et ami des progrès. C'est sous l'administration des hommes qui gouvernent aujourd'hui, que la république a été un moment prospère; mais l'arrivée de Pouiset à Mexico, qui organisa la société secrète d'Iork, et dont l'influence renversa le système suivi jusque-là, a causé à ce malheureux pays des désastres qu'il réparera lentement; la loi d'expulsion des Espagnols qui s'étaient ralliés à la république, et qui étaient mariés à des Mexicaines, a eu des résultats funestes; la subite ascension de Guerrero à la présidence au mépris des lois,

et les guerres que ce barbare a suscitées à son pays après sa chute, ont paralysé les efforts de l'administration actuelle. Enfin, le pays se relève, parce que la confiance renaît. Le rapport de M. Alamau sur toutes les branches de l'administration est très-satisfaisant, les mines sont dans un état prospère, l'agriculture fait des progrès, les relations commerciales se multiplient, et l'instruction publique est encouragée. La punition des artisans de troubles a prouvé que le gouvernement sentait sa force, et a découragé ces mauvais génies qui ne connaissent d'autre prospérité pour leur pays que la guerre civile.

BARADÈRE.

Littérature.

POÈTES MODERNES.

I.

VICTOR HUGO.

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte ;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier Consul, trop gêné par le droit,
Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée;
Ange, qui sur trois fils attachés à ses pas,
Épandait son amour et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler, les soirs, ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur,
Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance;
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,
L'Océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant, jeune encore, et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai goûté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse;
Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entrechoque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain, qui bouillonne et qui fume,
Dans le rhythme profond, moule mystérieux,
D'où sort la Strophe, ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore!

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis, avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur!

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le Roi pour ses malheurs;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère Vendéenne!

Telle est la pièce inédite qui doit servir de préface au prochain recueil lyrique de M. Victor Hugo. Composée il y a un peu plus d'un an, le 23 juin 1830, et empreinte en quelques endroits du cachet de cette date, elle se retrouve,

comme tout ce qui émane du génie, aussi vraie aujourd'hui et aussi belle que ce soir-là, quand, d'une voix émue et encore palpitante de la création, il nous la récitait, à quelques amis, au sein de l'intimité. Depuis lors, le trône qui conservait une ombre de droit, et auquel M. Victor Hugo s'était rattaché de bonne heure, a croulé par son propre penchant, et le poète, en respectant la ruine, n'a pas dû s'y ensevelir. Il a compris l'enseignement manifeste de la providence, l'aveuglement incorrigible des vieilles races, et il s'est dit qu'à l'ère expirante des dynasties succédait l'ère définitive des peuples et des grands hommes. Long-temps mêlée à ces orages des partis, à ces cris d'enthousiasme ou d'anathème, sa jeunesse n'avait pourtant rien à rayer de son livre ni à désavouer de sa vie; le témoignage qu'il se rendait dans la pièce citée plus haut, il peut le redire après comme avant; nul ne lui contestera ce glorieux jugement porté par lui sur lui-même. Pour nous, il nous a semblé que dans ce grand dépouillement du passé, qui se fait de toutes parts et sur toutes les existences, c'était peut-être l'occasion de confier au public ce que depuis long-temps nous savions de la vie première, de l'enfance, des débuts, et de l'éducation morale du poète, notre ami, dont le nom se popularise de jour en jour. Notre admiration bien connue pour ses ouvrages nous dispense et nous interdit presque de l'aborder uniquement de ce dernier côté. Le rôle de simple narrateur nous va mieux, et ne mène pas moins directement à notre but, qui est de faire apprécier d'un plus grand nombre notre célèbre contemporain. Littérairement, d'ailleurs, nous nous sommes dit, qu'écrire ces détails sur un homme bien jeune encore, sur un poète de vingt-neuf ans, à peine au tiers de la carrière qu'il promet de fournir, ce n'était, pour cela, ni trop tôt ni trop de soins; que ces détails précieux qui marquent l'aurore d'une belle vie se perdent souvent dans l'éclat et la grandeur qui succèdent; que les contemporains les savent vaguement ou négligent de s'en enquérir, parce qu'ils ont sous les yeux l'homme vivant qui leur suffit; que lui-

même, avec l'âge et les distractions d'alentour, il revient moins volontiers sur un passé relativement obscur, sur des souvenirs trop émouvans qu'il craint de réveiller, sur des riens trop intimes dont il aime à garder le mystère; et qu'ainsi, faute de s'y être pris à temps, cette réalité originelle du poète, cette formation première et continue, dont la postérité est si curieuse, s'évanouit dans une sorte de vague conjecture, ou se brise au hasard en quelques anecdotes altérées. L'incertitude planant sur les premières années d'un grand homme, semblera peut-être à certaines gens plus poétique : pour moi, je ne vois pas ce que perdraient Corneille et Molière à ce que leurs commencemens fussent mieux connus. Nous ne sommes plus tout-à-fait aux temps homériques où un nuage allait si bien sur un berceau. De nos jours, les poètes ont beau faire, la réalité les tient de toutes parts et les envahit; ils sont, bon gré mal gré, un objet de publicité : on les coudoie, on les lithographie, on les lorgne à loisir, on a leur adresse dans l'almanach, et ce n'est qu'en vers que l'un d'entre eux a pu dire :

> . . . . . Ils passent, et le monde
> Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Donc, Victor-Marie Hugo naquit en 1802 (26 février), dans Besançon, *vieille ville espagnole,* de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, colonel du régiment en garnison, et de Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes; d'un *père soldat* et d'une *mère vendéenne.* Chétif et moribond, il n'avait que six semaines quand le régiment dut quitter Besançon pour l'île d'Elbe. L'enfant l'y suivit et y demeura jusqu'à l'âge de trois ans. La première langue qu'il balbutia fut l'italien des îles : la première nature qui se réfléchit dans sa prunelle fut cette âpre et sévère physionomie d'un lieu peu remarqué alors, désormais insigne. Cette jeune vie s'harmonisait déjà par des rapports anticipés et fortuits avec la grande

destinée qu'elle devait célébrer un jour; ce frêle écheveau invisible se mêlait déjà à la trame splendide, et courait obscurément au bas de la pourpre encore neuve, dont plus tard il rehaussa le lambeau.

En 1805, l'enfant revint à Paris avec sa mère, qui se logea dans la rue de Clichy. Il allait à l'école rue du Mont-Blanc. Les souvenirs de ce temps ne lui retracent qu'une chèvre et un puits surmonté d'un saule, dans la cour de la maison; il jouait là autour avec son jeune camarade Delon, depuis frappé d'une condamnation capitale dans l'affaire de Saumur, et mort en Grèce commandant de l'artillerie de lord Byron. En 1807, madame Hugo repartit en Italie avec ses fils pour rejoindre son mari, gouverneur de la province d'Avelino, où il extirpait les bandes de brigands, entre autres celle de *Fra-Diavolo*. L'enfant y resta jusqu'en 1809; il en rapporta mille sensations fraîches et graves, des formes merveilleuses de défilés, de gorges, de montagnes, des perspectives gigantesques et féeriques de paysages, tels qu'ils se grossissent et qu'ils flottent dans la fantaisie ébranlée de l'enfance.

De 1809 à 1811, le jeune Hugo demeura en France avec ses frères et sa mère. Madame Hugo, femme supérieure, d'un caractère viril et *royal*, comme dirait Platon, s'était décidée à ne pas voir le monde, et à vivre retirée dans une maison située au fond du cul-de-sac des Feuillantines, faubourg Saint-Jacques, pour mieux vaquer à l'éducation de ses fils. Une tendresse austère et réservée, une discipline régulière, impérieuse, peu de familiarité, nul mysticisme, des entretiens suivis, instructifs et plus sérieux que l'enfance, tels étaient les grands traits de cet amour maternel si profond, si dévoué, si vigilant, et de l'éducation qu'il lui dicta envers ses fils, envers le jeune Victor en particulier. Un incident presque merveilleux jeté au sein de cette vie de couvent, dut aussi influer beaucoup sur l'esprit et la gravité précoce de l'enfant poète. Le général La Horie, compromis en 1804 dans l'affaire de Moreau, était parvenu à se déro-

ber aux poursuites, en se cachant chez un ami. Il y tomba malade, et un jour qu'il avait entrevu quelque inquiétude sur la physionomie de son hôte, craignant de lui être un sujet de péril, et dans l'exaltation de la fièvre qui l'enflammait, il se fit transporter le soir même, sur un brancard, rue de Clichy, où madame Hugo logeait alors. Madame Hugo, généreuse comme elle était, n'hésita pas à recueillir l'ami de son mari, et le garda deux ou trois jours. Sa fièvre passée, La Horie put sortir et chercher une retraite plus sûre. En 1809, après bien des épreuves et des fuites hasardées, il revint frapper à la porte de madame Hugo, mais cette fois la retraite était profonde, l'asile était sûr, et il y demeura. Il y demeura près de deux ans, caché à tous, vivant dans une petite chambre à l'extrémité d'un corps de logis désert. La plus douce occupation du guerrier philosophe, au milieu de cette inaction prolongée qui le dévorait, était de s'entretenir avec le jeune Victor, de le prendre sur ses genoux, de lui lire Polybe en français, s'appesantissant à plaisir sur les ruses et les machines de guerre, de lui faire expliquer Tacite en latin; car l'intelligence robuste de l'enfant mordait déjà à cette forte nourriture. Un ancien prêtre marié, bon homme, M. de La Rivière, lui avait débrouillé, à lui et à ses frères, les premiers élémens, et la méthode libre du maître s'était laissée aller à l'esprit rapide des élèves. Cependant La Horie, par suite d'une machination odieuse, dont l'auteur, alors puissant, vit encore, et que M. Victor Hugo se propose de révéler un jour, fut découvert, arrêté aux Feuillantines, en 1811, et jeté de là dans le cachot, d'où il ne sortit que pour mourir avec Mallet. On sent quelle impression profonde et amère durent jeter dans l'âme ardente du jeune enfant de l'empire, et les discours du mécontent, et le supplice de la victime; cela le préparait dès-lors à son royalisme de 1814. A côté de ce souvenir sanglant et fatal, les Feuillantines lui en laissèrent d'autres plus doux. Dans le *Dernier jour d'un Condamné,* il s'est plu à rappeler le *vieux puisard,* la charmante *Pepita l'espagnole*, et le tome II des *Voyages de Spallanzani;* ail-

leurs il parle de l'*escarpolette sous les marronniers;* le dôme gris et écrasé du Val-de-Grâce, si mélancolique à voir entre la verdure des arbres, lui apparaît sans doute encore, toutes les fois qu'il se représente des jardins de couvent; c'est aussi dans ce lieu de rêverie qu'il commença de connaître et d'aimer cette autre Pepita, non moins charmante, la jeune enfant qui, plus tard, devint sa femme.

Au printemps de 1811, il partit avec sa mère et ses frères pour l'Espagne, où il rejoignit son père, général dès 1809, puis premier majordome du palais, et gouverneur de deux provinces; il logea quelque temps au palais Macerano, à Madrid, et de là fut mis au séminaire des nobles, où il resta un an; on le destinait à entrer dans les pages du roi Joseph qui l'aimait beaucoup. C'est à ce séjour au collége des nobles qu'il faut rapporter *les combats d'enfans pour le grand Empereur,* dont le poète fait quelque part mention. On ne se battait pas moins qu'à coups de couteaux, et l'un des frères de Victor fut grièvement blessé dans l'un de ces petits duels à l'espagnole. En 1812, comme les événemens devenaient menaçans à l'horizon, et que les trônes groupés autour de l'empire craquaient de toutes parts, madame Hugo ramena à Paris ses deux fils cadets, Eugène et Victor; l'aîné, déjà sous-lieutenant, demeura avec son père. Elle reprit son logement des Feuillantines, et leur fit achever, sous le vieux M. de la Rivière, leur éducation classique; Tacite et Juvénal furent toujours la moelle de lion dont ils se nourrirent. Les idées religieuses tenaient très-peu de place dans cette forte et chaste discipline. Le fond de la philosophie de leur mère était le voltairianisme, et, femme positive qu'elle était, elle ne s'inquiéta pas d'y substituer une croyance pour ses fils. Tous deux, le jeune Victor surtout, avaient rapporté de l'Espagne, outre la connaissance pratique et l'accent guttural de cette belle langue, quelque chose de la tenue castillane, un redoublement de sérieux, une tournure d'esprit haute et arrêtée, un sentiment supérieur et confiant, propice aux grandes choses. Ce soleil de la Sierra, en bronzant leur

caractère, avait aussi doré leur imagination. Victor commença, à treize ans, au hazard, ses premiers vers; il s'agissait, je crois, de Roland et de chevalerie. Quelques dissidences domestiques, élevées précédemment entre leur mère et le général, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, avaient réveillé au foyer des Feuillantines les sentimens déjà anciens d'opposition à l'empire, et la mère vendéenne, l'enfant, élève de La Horie, se trouvèrent tout naturellement royalistes quand l'heure de la première restauration sonna.

Victor Hugo n'avait que douze ans; une idée singulière, bizarre dans sa forme, le préoccupait au milieu de ce grand changement politique; il se disait que c'était déchoir pour la France de tomber d'un Empereur à un Roi. Mais à part cette velléité d'orgueil national qui se prenait à un nom, ses vœux et ses penchans, d'accord avec tout ce qu'il entendait autour de lui, étaient pour l'ordre nouveau. Il passa cette année, non plus aux Feuillantines, mais rue Cherche-Midi, en face des Conseils de guerre, à étudier librement, à lire toutes sortes de livres, même les *Contemporaines* de Rétif, à apprendre seul la géographie, à rêver, et surtout à accompagner chaque soir sa mère dans la maison de la jeune fille qu'il épousa par la suite, et dont en secret son cœur était déjà violemment épris. Vinrent les cent jours : les dissidences domestiques entre madame Hugo et le général s'étaient envenimées; celui-ci, redevenu influent, usa des droits de père, et reprit d'autorité ses deux fils : ce qui augmenta encore la haine des enfans contre le gouvernement impérial. Comme il les destinait à l'école polytechnique, il les plaça dans la pension Cordier et Decote, rue Sainte-Marguerite; ils y restèrent jusqu'en 1818, et suivirent de là les cours de philosophie, de physique et de mathématiques au collége de Louis-le-Grand. L'aptitude d'Eugène et de Victor pour les mathématiques frappa beaucoup leurs maîtres; ils obtinrent même des accessits au concours de l'université. Les solutions habituelles qu'ils donnaient des problèmes étaient promptes, rigoureuses, mais en même temps indirectes,

imprévues, d'une construction singulièrement rare, et d'une symétrie compliquée. En 1816, après la seconde restauration, Victor composa, dans ses momens de loisir, une tragédie classique de circonstance sur le retour de Louis XVIII, avec des noms égyptiens : elle avait pour titre *Irtamène*. En 1817, il en commença une autre intitulée *Athélie* ou *les Scandinaves;* mais il n'alla qu'à la fin du troisième acte, et s'en dégoûta à mesure qu'il avançait; son goût se fit plus vite que sa tragédie. Cette même année, il avait envoyé de sa pension, au concours de l'académie française, une pièce de vers sur *les Avantages de l'étude*, qui obtint une mention. Ce concours eut cela de remarquable, que MM. Lebrun, Casimir Delavigne, Saintine et Loyson y débutèrent également. La pièce du jeune poète de quinze ans se terminait par ces vers :

> Moi, qui toujours fuyant les cités et les cours,
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Elle parut si remarquable aux juges qu'ils ne purent croire à ces *trois lustres*, à ces quinze ans de l'auteur, et, pensant qu'il avait voulu surprendre par une supercherie la religion du respectable corps, ils ne lui accordèrent qu'une mention au lieu d'un prix. Tout ceci fut exposé dans le rapport prononcé en séance publique par M. Raynouard. Un des amis de Victor, qui assistait à la séance, courut à la pension Cordier avertir le quasi-lauréat, qui était en train d'une partie de barres et ne songeait plus à sa pièce. Victor prit son extrait de naissance, et l'alla porter à M. Raynouard, qui fut tout stupéfait comme d'une merveille; mais il était trop tard pour réparer la méprise. M. François de Neufchâteau, qui avait été aussi dans son temps un enfant précoce, adressa à Victor Hugo des vers de félicitation et de confraternité. On y lisait, entre autres choses :

. . . . . .

Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts.
Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisans
De votre muse de quinze ans,
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons ! courage !
Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts ;
Venez, j'aime toujours les vers.

. . . . . .

Ce digne et naïf littérateur, lorsqu'il entendait plus tard retentir les succès bruyans, parfois contestés, de celui qui était devenu un homme, ne pouvait s'empêcher de dire avec componction : « Quel dommage ! il se perd ; il promettait » tant ! jamais il n'a fait si bien qu'au début. »

En 1818, les deux frères obtinrent du général Hugo la grâce de ne pas entrer à l'école polytechnique, bien qu'ils fussent prêts par leurs études. Eugène avait gagné un prix aux jeux floraux ; l'émulation de Victor en fut excitée ; il concourut à son tour, tout en prenant ses inscriptions de droit, et remporta deux prix, coup sur coup, en 1819 : l'un pour *la Statue de Henri IV*, l'autre pour *les Vierges de Verdun*. L'académie des jeux floraux, en couronnant ces odes, éprouva plus d'étonnement encore que l'académie française n'en avait eu précédemment, et M. Soumet écrivait de Toulouse au jeune lauréat : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé que des incrédules. »

L'*Ode sur la statue de Henri IV* avait été composée en une nuit. Voici comment : madame Hugo était malade d'une fluxion de poitrine, et chacun de ses fils la veillait à son tour. La nuit du 5 au 6 février, c'était le tour de Victor. Sa mère, qui tenait beaucoup (car elle y croyait déjà) à la gloire future de son fils, regretta qu'il eût laissé passer un concours sans s'y essayer : les pièces, en effet, devaient être envoyées à Toulouse avant le 15, et il aurait fallu que Victor eût expédié la sienne dès le lendemain matin pour qu'elle pût arriver

à temps. La malade s'endormit sur ce regret, et, le lendemain au réveil, elle trouva pour bonjour l'ode pieuse composée à son chevet, et le papier, mouillé de ses larmes de mère, partit dans la journée même.

En 1820, un troisième prix remporté pour *Moïse sur le Nil* valut à Victor le grade de maître-ès-jeux floraux. Les années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus ardentes, les plus décisives de sa vie. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu vulcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux, où la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, à la poignée éblouissante de perles, à la lame brune et sombre, vraie armure de géant trempée aux lacs volcaniques. Sa passion pour la jeune fille qu'il aimait avait fini par devenir trop claire aux deux familles, qui, répugnant à unir un couple de cet âge et sans fortune, s'entendirent pour ne plus se voir momentanément. Il a consacré cette douleur de l'absence dans une pièce intitulée *Premier soupir;* une tristesse douce et fière y est empreinte. Mais ce qu'il n'a pas dit et ce que je n'ai le droit ici que d'indiquer, c'est la fièvre de son cœur durant ces années continentes et fécondes, ce sont les ruses, les plans, les intelligences de cet amour merveilleux qui est tout un roman. *Han d'Islande,* qui le croirait? *Han d'Islande,* commencé dès 1820, et qu'il ne publia par suite d'obstacles matériels qu'en 1823, devait être, à l'origine et dans la conception première, un tendre message d'amour destiné à tromper les argus, et à n'être intimement compris que d'une seule jeune fille. On se rappelle en effet les scènes délicieuses de cet ouvrage étrange, la pureté virginale d'Ordener, le baiser d'Éthel dans le long corridor; le reste n'eût été qu'un fond noirci, un repoussoir pour faire ressortir le

tableau, une ombre passagère et orageuse de désespoir. Durant ce même temps, Victor Hugo composait son premier volume d'odes royalistes et religieuses. On sait comment son royalisme lui était venu. Quant à la religion, elle lui était entrée dans le cœur par l'imagination et l'intelligence; il y voyait avant tout la plus haute forme de la pensée humaine, la plus dominante des perspectives poétiques. Le genre de monde qu'il fréquentait alors, et qui l'accueillait avec toutes sortes de caresses, entretenait journellement l'espèce d'illusions qu'il se faisait à lui-même sur ses croyances. Mais le fond de sa doctrine politique était toujours l'indépendance personnelle; et le philosophisme positif de sa première éducation, quoique recouvert des symboles catholiques, persistait obscurément dessous. Aidé de ses frères et de quelques amis, il rédigeait dans ce temps un recueil périodique intitulé *le Conservateur littéraire*, dont la collection forme trois volumes. Il y écrivit une foule de vers politiques et d'articles critiques qui n'ont jamais été reproduits, et qu'il est difficile aujourd'hui de reconnaître sous les initiales diverses et les noms empruntés dont les signait l'auteur. Les traductions de Lucain et de Virgile, par M. d'Auverney, *les Tu et les Vous*, *Épître à Brutus*, par Aristide, appartiennent réellement à Victor Hugo; la facture de ces vers est classique, c'est-à-dire ferme et pure; ce sont d'excellentes études de langue, et, dans la satire, l'auteur a la verve amère et mordante. Je recommanderai encore plusieurs articles sur Walter-Scott, un sur Byron, un sur Moore, un sur *les Premières Méditations poétiques*, qui avaient paru d'abord sans nom d'auteur. Ce qui domine dans ce dernier et remarquable jugement, c'est un cri de surprise, un étonnement profond qu'un tel poète s'élève, qu'un tel livre paraisse, un grain de sévérité littéraire et puriste, un sourire de pitié au siècle qui se dispose sans doute à railler le noble inconnu. Je ne puis résister à en donner quelques phrases; le critique vient de faire une citation : « A de pareils vers, dit-il, qui ne s'écrierait avec » La Harpe : *Entendez-vous le chant du poète?*... Je lus en en-

» tier ce livre singulier, je le relus encore, et, malgré les né-
» gligences, les néologismes, les répétitions et l'obscurité que
» je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'au-
» teur : « Courage, jeune homme ; vous êtes de ceux que Pla-
» ton voulait combler d'honneurs et bannir de sa république.
» Vous devez vous attendre aussi à vous voir banni de notre
» terre d'anarchie et d'ignorance ; et il manquera à votre exil
» le triomphe que Platon accordait du moins aux poètes, les
» palmes, les fanfares et la couronne de fleurs. » Victor Hugo ne connut Lamartine que deux ans plus tard, en 1821, par l'intermédiaire de l'abbé de Rohan ; il voyait déjà M. de Bonald, surtout M. de La Mennais. M de Châteaubriand, dans une note du *Conservateur*, l'ayant qualifié d'*Enfant sublime*, Victor Hugo, conduit par M. Agier, l'alla remercier, et il s'ensuivit une liaison de bienveillance d'une part, d'enthousiasme de l'autre, qui, durant quatre ou cinq ans, s'entretint très-vive et très-cultivée.

Un mot encore sur cette période du *Conservateur littéraire*, et sur les deux frères, Eugène et Victor, qui en étaient les rédacteurs assidus. L'un et l'autre jeunes, à peu près obscurs, livrés à des convictions ardentes, exagérées, plus hautes et plus en arrière que le présent; avec un fond d'ironie sérieuse et d'austère amertume, unique en de si fraîches âmes ; tous deux raidis contre le flot vulgaire, en révolte contre le torrent, le pied sur la médiocrité et la cohue ; examinant, épiant avec anxiété, mais sans envie, les œuvres de leurs rivaux plus hâtés, et sans relâche méditant leur propre gloire à eux-mêmes, ils vécurent ainsi d'une vie condensée, rapide, haletante, pour ainsi dire. Avant que la lumière et l'harmonie pussent se faire en eux, bien des orages gros d'éclairs, bien des nuées tumultueuses et grondantes balayèrent leur face, et s'abattirent dans l'insomnie sur leur *sourcil visionnaire*, comme dit Wordsworth en parlant du front des poètes. Eugène surtout, à qui nous devons bien, puisque nous l'avons nommé, ce triste et religieux souvenir ; Eugène, plus en proie à la lutte, plus obsédé et moins triomphant de la vision qui

saisit toutes les âmes au seuil du génie et les penche, échevelées, à la limite du réel sur l'abîme de l'invisible, a exprimé dans le recueil cette pensée pénible, cet antagonisme désespéré, *ce Duel du précipice;* la poésie soi-disant Erse, qu'il a composée sous ce nom, est tout un symbole de sa lugubre destinée. Les nombreux articles de critique, dans lesquels il juge les ouvrages et drames nouveaux, respirent une conscience profonde, et accusent un retour pénétrant sur lui-même, un souci comme effaré de l'avenir. Après le succès de la *Marie Stuart* de M. Lebrun, il écrivait : « En général, » une chose nous a frappés dans les compositions de cette » jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres; ils » en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes; » ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils » devraient consacrer à de courageuses méditations; ils » réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs » triomphes. Veillez, veillez, jeunes gens; recueillez vos » forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille : les fai- » bles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait; les aigles » rampent avant de s'élever sur leurs ailes. » Et pourtant son hardi et heureux frère ne rampait déjà plus.

Victor Hugo perdit sa mère en 1821; ce fut pour lui une affreuse douleur, tempérée seulement par l'idée que son mariage n'était plus désormais si impossible. Il passa une année dans une petite chambre rue Mézières, puis rue du Dragon, étudiant et travaillant à force, jaloux de prouver à son père qu'il pouvait se suffire à lui-même. Le parti dit *royaliste* arrivait aux affaires dès cette époque; Hugo jeune, non envié encore, caressé de tous, eût pu aisément se laisser porter et parvenir vite et haut. Sa fortune en dépendait; et le seul obstacle alors à son mariage, à son bonheur, c'était sa fortune. Dans cette crise délicate, il demeura opiniâtrément fidèle à la dignité morale, à la gloire, à la poésie, à l'avenir. Des insinuations lui furent faites; il ne les releva pas, et se tint à l'écart, pur de toute congrégation et de toute intrigue. Il ne demanda

rien, ne voulut rien, et voici à quelle occasion seulement il reçut une pension du roi.

C'était après la conspiration de Saumur; Delon, son ancien camarade d'enfance, venait d'être condamné à mort, et la police cherchait à l'atteindre. Victor avait cessé de le voir depuis quelques années, à cause de la profonde division de leurs sentimens politiques. Mais il apprend son danger; il avait deux logemens, celui de la rue du Dragon, qu'il occupait, et celui de la rue Mézières, abandonné depuis peu et disponible; vite il écrit à la mère de Delon, lui offrant un asile sûr pour son fils. « Je suis trop royaliste, madame, lui » disait-il, pour qu'on s'avise de le venir chercher dans ma » chambre. » La lettre fut simplement adressée à madame Delon, femme du lieutenant de roi, à Saint-Denis, et mise à la poste. Nulle réponse : Delon s'était déjà soustrait aux poursuites. Deux ans après, comme Hugo passait la soirée chez un académicien, long-temps mêlé à l'administration secrète, celui-ci, à propos d'un incident de la conversation, le plaisanta sur ses intelligences avec les conspirateurs, et lui fit une leçon de prudence. Hugo n'y comprenait rien : il fallut lui expliquer que, dans le temps, sa lettre avait été décachetée à la poste, et mise le soir même sous les yeux du roi Louis XVIII, comme c'était l'usage pour toutes les révélations de quelque importance. Louis XVIII, après l'avoir lue, avait dit : « Je connais ce jeune homme; il se conduit en ceci » avec honneur; je lui donne la prochaine pension qui va- » quera. » La lettre, recachetée par les suppôts de police, n'était pas moins arrivée à madame Delon, qui aurait pu donner dans le guet-apens. D'autre part, le brevet de pension était aussi arrivé à Victor Hugo vers l'époque où parut son premier volume d'odes, et il avait attribué cette faveur royale à sa publication récente; il n'en sut que plus tard la vraie origine.

Victor Hugo, après avoir passé la belle saison de 1822 à Gentilly, près de la famille de sa fiancée, se maria au mois d'octobre, et dès lors son existence de poète et d'homme fut

fondée telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui ; elle n'a fait, depuis ces neuf années, que monter et s'élargir sur cette base première. Voici une liste complète de ses travaux jusqu'à ce jour :

Le premier volume d'*Odes*, publié en juin 1822;

Han d'Islande, publié en janvier 1823 ;

Le second volume d'*Odes et ballades*, publié en février 1824 ;

La Muse française : ce recueil, qui commence en juillet 1823 et finit en juillet 1824, comprend plusieurs articles de Hugo ;

Bug Jargal, publié en janvier 1826 ;

Relation d'un voyage au Mont-Blanc, fait en 1825 avec M. Ch. Nodier : le manuscrit vendu n'a pas été publié ;

Le troisième volume d'*Odes*, publié en octobre 1826 ;

Cromwell, publié en décembre 1827 ;

Les Orientales, publiées en décembre 1828 ;

Le Dernier Jour d'un condamné, publié en janvier 1829 : cette même année, il fait *Marion Delorme* en juin, et *Hernani* en septembre ;

Hernani, joué le 26 février 1830 ;

Une *Préface* aux poésies de Dovalle ;

Notre-Dame de Paris, publié le 15 mars 1831.

Telles sont les réponses de Victor Hugo aux détracteurs que sa gloire croissante a soulevés ; telles sont les marques de ses pas infatigables dans la carrière. Chaque degré vers le temple a son autel, et quelquefois double ; chaque année dans ses domaines a plus d'une moisson. Sa course lyrique, qui est bien loin d'être close, offre pourtant assez d'étendue pour qu'on en saisisse d'un seul regard le cycle harmonieux ; mais il n'est encore qu'au seuil de l'arène dramatique ; il y entre dans toute la maturité de son observation, il s'y pousse de toutes les puissances de son génie. L'avenir jugera. Mais revenons encore.

Depuis neuf ans, la vie de Victor Hugo n'a pas changé; pure, grave, honorable, indépendante, intérieure, magnifiquement ambitieuse dans son désintéressement, de plus en plus tournée à l'œuvre grandiose qu'il se sent appelé à accomplir. Ses opinions politiques et religieuses ont subi quelque transformation avec l'âge et la leçon des événemens; ses idées de poésie et d'art se sont de jour en jour étendues et affermies. Sa fièvre de royalisme passée, il est revenu à la liberté, mais à la liberté vraie, plénière et pratique, à celle que bien des libéraux n'ont jamais comprise, et que nous réclamons vainement encore. En même temps que le culte d'une pâle et morte dynastie s'évanouissait dans l'âme sévère du poète, celui de Napoléon y surgissait rayonnant de merveilles, et Victor Hugo devenait le chantre élu de cette gloire à jamais chère au siècle :

> Napoléon, soleil dont je suis le Memnon!...
> A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple...

Dès 1824, lors de la retraite de M. de Châteaubriand, il avait pris parti pour l'opposition. La première marque éclatante qu'il en donna fut l'*Ode à la Colonne*, publiée en février 1827. Le général Hugo, qui ne mourut qu'en 1828, vécut assez pour jouir avec larmes de ce trophée tout militaire, que dédiait son fils aux vétérans de l'empire. En août 1829, Victor Hugo refusa la pension que M. de Labourdonnaye s'empressait de lui offrir en dédommagement des obstacles ministériels opposés à *Marion Delorme*. La révolution de juillet le trouva donc libre, sans engagement politique, ayant donné des gages au pays, prêt à lui en donner encore. Il a chanté les *Trois jours* dans les plus beaux vers qu'ils aient inspirés; il a vengé par une deuxième *Ode à la Colonne* les mânes de Napoléon, qu'outrageait une chambre pusillanime. Les voûtes du Panthéon ont retenti de sa cantate funèbre en l'honneur des morts de juillet. Voilà jusqu'à ce jour les principaux faits de cette vie de poète; il nous reste seulement à en caractéri-

ser plus en détail deux portions qui se mèlent intimement à la chronique fugitive de notre poésie contemporaine ; ce sont les deux périodes que j'appellerai de la *Muse française* et du *Cénacle*.

Si l'on se reporte par la pensée vers l'année 1823, à cette brillante ivresse du parti royaliste, dont les gens d'honneur ne s'étaient pas encore séparés, au triomphe récent de la guerre d'Espagne, au désarmement du carbonarisme à l'intérieur, à l'union décevante des habiles et des éloquens, de M. de Châteaubriand et de M. de Villèle ; si, faisant la part des passions, des fanatismes et des prestiges, oubliant le sang généreux, qui, sept ans trop tôt, coulait déjà des veines populaires ; — si on consent à voir dans cette année, qu'on pourrait à meilleur droit appeler *néfaste*, le moment éblouissant, pindarique, de la restauration, comme les dix-huit mois de M. de Martignac en furent le moment tolérable et sensé ; on comprendra alors que des jeunes hommes, la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient cru le temps propice pour se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli. Le public, la foule n'y avait que faire, comme bien l'on pense ; en proie aux irritations de parti, aux engouemens grossiers, aux fureurs stupides, on laissait cet éléphant blessé bondir dans l'arène, et l'on était là tout entre soi dans la loge grillée. Il s'agissait seulement de rallier quelques âmes perdues qui ignoraient cette chartreuse, de nourrir quelques absens qui la regrettaient, et la *Muse française* servit en partie à cela. C'était au premier abord dans ces retraites mondaines quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur ; l'initiation se faisait dans la louange ; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonique ; et dès-lors choyé, fêté, applaudi à en mourir. Je n'exagère pas ; il y avait des formules de tendresse, des manières adolescentes et pastorales de se nom-

mer; aux femmes, par exemple, on ne disait *madame* qu'en vers; c'étaient des noms galans comme dans *Clélie*. Le mépris pour la *vulgarite* libérale avait provoqué dans un coin cette quintessence. La chevalerie dorée, le joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendians faisaient fureur et se partageaient le fond des lieux communs, sans parler des innombrables mélancolies personnelles. Un écho de la *sentimentalité* de madame de Staël y retentissait vaguement. Après le bel esprit, on avait le règne du *beau cœur,* comme a si bien dit l'un des plus spirituels témoins et acteurs de cette période. Le même a dit encore : « Ce poète-là, une étoile ! dites plutôt une bougie. » M. de la Touche, dans son piquant article de *la Camaraderie,* a mis sur le compte d'une société qui n'était plus celle-là, beaucoup des travers qu'il avait remarqués lui-même, et peut-être excités pour sa part, durant le premier enivrement de *la Muse*. Le plus beau jour, ou plutôt le plus beau soir (car c'étaient des soirées), du petit monde poétique fut celui de la représentation de *Clytemnestre,* si digne à tant d'égards de son succès. Ici point de contestation, de luttes comme plus tard, et de victoire déchirée, mais un concert de ravissement, des écharpes flottantes, une vraie fête de famille. On aurait pu compter ce soir-là tout le bataillon sacré, tout le chœur choisi; de peur de froisser personne en mentionnant, en qualifiant ou en omettant, j'aime mieux renvoyer pour les noms le lecteur curieux aux collections de *la Muse*. Le seul Lamartine échappait à ces fades mollesses et les ignorait; après avoir poussé son chant, il s'était enfui vers les lacs comme un cygne sauvage. Qu'on ne juge point pourtant que le résultat dernier de cette période fut d'être fatale à la poésie et à l'art; ceux qui étaient condamnés au mauvais goût en furent infectés et en périrent, voilà tout; les natures saines et fortes triomphèrent. De Vigny, avec son beau et chaste génie, ne garda de la subtile mysticité d'alors que ce qui lui sied comme un faible et comme une grâce.

Pour Hugo, il ne s'en est pas guéri seulement, il s'en est puni quelquefois. Ces vrais poètes gagnèrent aux réunions intimes dont ils étaient l'âme, d'avoir dès lors un public, faux public il est vrai, provisoire du moins, artificiel et par trop complaisant, mais délicat, sensible aux beautés, et frémissant aux moindres touches. L'autre public, le vrai, le définitif, et aussi le plus lent à émouvoir, se dégrossissait durant ce temps, et il en était encore aux quolibets avec nos poètes; ou qui, mieux est, à ne pas même les connaître de nom, que déjà ceux-ci avaient une gloire. Ils durent à cette gloire précoce et restreinte de prendre patience, d'avoir foi et de poursuivre. Cependant Hugo, par son humeur active et militante, par son peu de penchant à la rêverie sentimentale, par son amour presque sensuel de la matière, et des formes, et des couleurs, par ses violens instincts dramatiques et son besoin de la foule, par son intelligence complète du moyen âge, même laid et grotesque, et les conquêtes infatigables qu'il méditait sur le présent, par tous les bords enfin et dans tous les sens, dépassait et devait bientôt briser le cadre étroit, l'étouffant huis-clos, où les autres jouaient à l'aise, et dans lequel, sous forme de sylphe ou de gnome, il s'était fait tenir un moment. Aussi les marques qu'il en contracta sont légères, et se discernent à peine; ses premières ballades se ressentent un peu de l'atmosphère où elles naquirent; il y a trop sacrifié au joli; il s'y est trop détourné à la périphrase; plus tard, en dépouillant brusquement cette manière, il lui est arrivé, par une contradiction bien concevable, d'attacher une vertu excessive au mot propre, et de pousser quelquefois les représailles jusqu'à prodiguer le mot cru. A part ces inconvéniens passagers, l'influence de la période de *la Muse* n'entra point dans son œuvre; ces sucreries expirèrent à l'écorce contre la verdeur et la sève du jeune fruit croissant. Et puis la dissolution de la coterie arrive assez vite par l'effet d'un contrecoup politique. La chute de M. de Châteaubriand mit la désunion dans les rangs royalistes, et une bouffée perdue de cet orage emporta en

mille pièces le pavillon couleur de rose, guitares, cassolettes, soupirs et mandores; il ne resta debout que deux ou trois poètes.

On continua de se voir isolément et de s'aimer à distance. Hugo travaillait dans la retraite, et se dessinait de plus en plus. Vers 1828, à cette époque que nous avons appelée le moment calme et sensé de la restauration, le public avait fait de grands progrès; l'exaspération des partis, soit lassitude, soit sagesse, avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger. Les romans, les vers, la littérature étaient devenus l'aliment des conversations, des loisirs, et mille indices, éclos, comme un mirage, à l'horizon, et réfléchis à la surface de la société, semblaient promettre un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue. Autour de Hugo, et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'en était formé un très-petit nombre de nouveaux; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés; on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout, qu'un vœu; on comptait sur un âge meilleur qu'on se figurait facile et prochain; dans cette confiante indifférence le présent échappait inaperçu, la fantaisie allait ailleurs; le vrai moyen âge était étudié, senti, dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur, un peintre parmi ces poètes, et Hugo qui, de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous deux. Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient inocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglans de l'astre sur les eaux du fleuve; puis, au retour, à se lire les vers qu'on avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'amassaient les souvenirs. L'hiver, on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par momens certains travers de l'ancienne *Muse*, et l'auteur de cet article doit lui-même se reprocher d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle*, en le célébrant. Quoi qu'il en soit, cette année amena pour Victor

Hugo sa plus paisible et sa plus riche efflorescence lyrique; *les Orientales* sont, en quelque sorte, son architecture gothique du xve siècle; comme elle, ornées, amusantes, épanouies. Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. Et, toutefois, pour sortir de la magnifique vision où il s'était étalé et reposé, Victor Hugo n'attendit pas la révolution qui a soufflé sur tant de rêves. Là où d'autres eussent mis leur âge d'or, tâchant de l'éterniser, — lui, — ardent et inquiet, s'était vite retrouvé avec de plus vastes désirs. Par *Hernani*, donc, il aborda le drame, et par le drame, la vie active. Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte, et nous avons, comme lui, confiance en l'issue. Après cela, faut-il l'avouer? qu'il y ait eu des regrets de notre part, hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des théâtres, on le concevra sans peine; notre poésie aime le choix, et toute amitié est jalouse; mais nous avons bientôt pensé que, même au milieu des plus enivrantes acclamations dramatiques, il y aurait toujours dans l'âme de Victor Hugo un lyrisme caché, plus sévère, plus profond peut-être, plus vibrant encore par le refoulement, plus gravement empreint des images dispersées et des émotions d'une jeunesse irréparable. Le futur recueil dont on a lu le prologue, sera pour le public la preuve de ceci, nous l'espérons.

SAINTE-BEUVE.

LE

Peuple Romain au Théâtre

AVANT ET APRÈS LA MORT DU CALIGULA [1]

Un vaste théâtre de bois était construit tous les ans devant le palais de Caïus César, exprès pour les jeux augustaux, qui duraient trois jours. La foule des spectateurs de tout rang, pêle-mêle, hommes, femmes, enfans, vieillards, encombre les péristyles du palais pour se placer. C'est le troisième jour. Un autel est dressé devant la principale porte, au haut du péristyle. C. César, en costume sacerdotal, fait un sacrifice à son aïeul Auguste. Une goutte du sang de la victime tombe par hasard sur la robe du sénateur Asprénas.

Caïus, riant. Par Jupiter, mon pauvre Asprénas, te voilà consacré. Cette goutte est-elle d'un bon ou d'un mauvais augure?

Asprénas. Dès qu'elle vient de la main de mon très-clément Auguste, elle ne peut être qu'un signe de félicité.

Caïus. Bien dit, honnête père conscript. Allons, dignes

[1] Ce fragment est extrait d'un tableau dramatique entrepris il y a quelques années, et dans lequel l'auteur a voulu restituer au langage, aux mœurs et aux hommes de l'antiquité, la vérité, la couleur et la vie.

quirites, finissons ces jeux aussi heureusement qu'ils ont commencé. Suivez-moi, mes familiers; prenons place. Si les acteurs s'acquittent de leurs rôles comme les jours précédens, ils se loueront de ma munificence. Mais quelle tragédie donnent-ils? *Cynire*, je crois? (A Chereas.) Par mon génie, tu as fait une lourde sottise, Chereas, en donnant la question, et si cruellement encore, à cette belle Quintilia, qui eût prêté au personnage de Myrrha le charme de sa pantomime et le pathétique de sa voix. Voilà des exploits de ce fier guerrier; c'est contre des femmes qu'il faut l'expédier... Tu ne dis rien, Chereas? N'en parlons plus. Je jette ces paroles en riant.

Chereas, bas à Asiaticus, en levant les yeux au ciel. Courage, ô Caïus! aiguise bien ce glaive.

Caïus, à Minucianus. Ah! il est ceint de son glaive, le tribun prétorien : c'est donc lui qui viendra aujourd'hui demander la tessère? J'ai un bon mot d'ordre à lui donner.

Minucianus, d'un air indifférent. Il est vrai, César; c'est son tour aujourd'hui.

Sabinus, bas à Chereas. Je tremble que cette remarque ne le mette sur ses gardes.

Chereas, bas. Non; il ne paraît déjà plus y songer.

Caïus, au consul Pomponius Secundus, en s'appuyant sur son épaule. Il me vient une plaisante idée. Si je n'avais pas absous cette Quintilia, ainsi que son amant Popedius, j'ordonnerais qu'elle vînt jouer le rôle de Myrrha dans l'état où elle est. Cela ferait enrager ce maladroit de Chereas, de voir la fille de Cinyre toute disloquée par son fait.

Pomponius. Voilà de ces idées réjouissantes pour lesquelles ton génie est sans rival, ô César!

Caïus, regardant le public. J'aime ces petites saturnales de nos jeux augustaux : n'est-il pas amusant de voir se presser pêle-mêle cette cohue d'hommes, de femmes, de maîtres, d'esclaves, de sénateurs, chevaliers et plébéiens?

Annius Minucianus, bas à Valérius, proconsul, et à Paullus Arruntius. Ne remarquez-vous pas qu'aujourd'hui César n'a rien de rude et de farouche?

Valérius. Il ne dit aux gens que des choses gracieuses, et sa physionomie n'est point terrible comme de coutume.

Arruntius. C'est vraiment extraordinaire.

Pendant ce temps, Caïus, accompagné des membres de sa famille et de ses favoris, marchait vers le théâtre, afin de s'y asseoir au côté droit, sur un lit préparé pour cela.

« Il y avait, dit Flavius Josèphe, à ce théâtre deux portes : l'une à découvert, qui regardait la grande place ; l'autre vis-à-vis du portique, par où les acteurs entraient et sortaient sans incommoder les spectateurs ; et on avait fait de ce côté-là une loge séparée par une cloison où se plaçaient les comédiens et les musiciens. »

Chereas et les autres tribuns du prétoire sont près de Caïus, selon le devoir de leur charge. Chereas seul a son glaive au côté, par la raison dite ci-dessus.

Parmi les spectateurs.

Le sénateur *Bativius,* ex-préteur, bas à Clivius, consulaire. As-tu entendu parler de rien?

Clivius. Non.

Bativius. « Eh bien! tu verras aujourd'hui jouer une pièce qui finira la tyrannie.

Clivius. « Tais-toi, de peur que quelques-uns des Grecs ne nous entendent [1]. »

On jette aux spectateurs, pour le congiaire ou sportule, une quantité d'oiseaux rares venus des contrées lointaines; Caïus prend plaisir à voir le peuple se presser pour les saisir. La première pièce qu'on représente est le supplice d'un juge prévaricateur.

[1] C'est un vers d'Homère qu'il citait en grec. Ces détails curieux nous sont transmis par Josèphe.

Bativius, bas. Que dis-tu de cette tragédie? Y a-t-il là un présage?

Clivius. Retiens donc ta langue.

Bativius. N'as-tu pas remarqué que le tribun Chereas est sorti?

Clivius. En effet, il me semble que le beau-frère de César, Minucianus, voudrait s'esquiver aussi.

Bativius. Oui : il regarde avec inquiétude ; mais il est assis trop près de Caïus, et puis.... Oh! regarde ce lâche adulateur, ce vil Pomponius; il n'a pas cessé de tenir les pieds du Caligula, et de les baiser amoureusement. Quelle attitude pour un consul!

Sur le théâtre.

Caïus. Amis, nous avons encore la tragédie de *Cinyre* à entendre. J'ai presque envie d'aller au bain un moment, et de prendre quelque chose pour attendre la fin du spectacle.

Minucianus, se levant. C'est très à propos, César ; nous t'accompagnerons.

Caïus. Non ; au surplus, c'est le dernier jour ; je puis rester.

Asiaticus, bas à Minucianus. L'homme est rusé ; est-ce une feinte?

Minucianus faisant néanmoins mine de sortir, Caïus l'arrête par sa robe, en lui disant avec douceur :

« Où vas-tu donc, homme de bien? »

Minucianus, se rasseyant. Je songeais à sortir un moment.

Puis il se lève de nouveau, et Caïus dit :

« Ne le retenons pas, s'il veut décidément sortir. »

Asprenas. Crois-moi, illustre César, la tragédie de *Cinyre* est longue ; il est déjà la neuvième heure.

Caïus. Allons, je me rends ; et puis.... Ah! j'oubliais ces jeunes garçons qui sont arrivés d'Asie pour chanter dans mon

temple, et pour exécuter des danses pyrriques. Cet idiot d'Hélicon ne m'y faisait pas songer. Il faut que j'entende leurs voix avant d'aller aux bains. Ce que c'est que de fonder un culte! J'en suis le dieu, et il faut encore que j'aie tout l'embarras d'un grand-prêtre! Sortons; la tragédie peut commencer sans qu'on m'attende.

Minucianus, bas à Asprenas. La nôtre ne commencera pas sans lui.

En parlant ainsi, Caïus marchait vers le palais, précédé de Tibère-Claude César, son oncle; d'Annius Minucianus, son beau-frère, et de Valérius, proconsul. Paullus Arruntius le suit.

Auprès du palais.

Chereas, aux conjurés, qui tiennent leurs glaives cachés. La fortune se joue-t-elle de nous? Il ne vient pas encore!

Sabinus. Va-t-il rester là jusqu'à la fin?

Aquilas. On dirait qu'il nous a devinés.

Clémens. Tu es sorti trop tôt, Chereas.

Papinianus. Oui, c'est là ce qui peut lui avoir donné des soupçons.

Chereas, vivement. Trop tôt! trop tôt! Avec ce signal de la prudence, on ne ferait jamais rien. Allons, plutôt que de tout perdre, risquons tout. Je vais l'immoler à la face des lâches Romains. Me suive qui voudra.

Ils marchent vers le théâtre. Un bruit s'élève dans l'assemblée.

Aquilas. Arrêtons-nous, amis: il y a là-bas du mouvement. Caïus arrive.

Clémens. Que va-t-on dire de nous voir ainsi?

Chereas. Marchons toujours. Nous serons là comme pour fendre la presse.

Ils s'avancent en criant: « Place, place à César! » Puis ils

accompagnent Caïus jusqu'au palais, où il les laisse entrer par le vestibule ordinaire, et prend une issue dérobée.

Papinianus. Que va-t-il donc faire par-là?

Aquilas. Peut-être veut-il entendre ses chanteurs d'Asie.

Sabinus. Il va chanter lui-même une autre musique.

Papinianus. Ah! c'est pour les cérémonies qu'il institue en son honneur! Il veut être dieu de son vivant: quand il sera mort, passe encore.

Chereas. L'heure s'approche où il sera dieu dans les formes. A moi maintenant.

Chereas se détache pour suivre Caïus dans un corridor, où il va lui demander le mot d'ordre.

Dans les petits appartemens de Caïus.

Caïus C., assis sur un lit de repos, et regardant les jeunes Asiatiques danser avec le javelot, le glaive et le bouclier. Ils vont bien. Mais pourquoi tous ces javelots tournés sur moi? Ah! j'oublie: c'est contre les spectateurs. Ma statue sera derrière avec une attitude menaçante. C'est cela: il faut frapper de terreur.

Ils accourent tous sur lui avec le glaive en avant. Caïus se lève, et recule.

Hélicon, affranchi de Caïus. César, ta sacrée majesté n'a rien à craindre.

Caïus, souriant. Si je ne croyais pas ma nature immortelle... Cependant ordonne à ces enfans de tourner les pointes de l'autre côté, comme si le public y était. (Ils accourent encore.) Assez, assez. Du chant maintenant; dans le milieu de la voix, sur le mode phrygien qui mettait en fureur le beau Macédonien, mon collègue de l'Olympe. Voyons s'il y a ici un autre Timothée. Qu'on me chante pour essai quelque fragment d'ode grecque.

On prélude avec des lyres; un des jeunes hommes chante:

« L'eau est bonne... »

Caïus, interrompant. Ah! de ce stupide Pindare. Oui, tout est bon, l'eau, la terre, et cætera; mais rien n'est tel que Hiéron, un méchant roitelet de Sicile qui savait à peine tenir en main quatre chevaux. Qu'ils laissent là ces sottises, ou bien, par le père Tibérin, on ne leur donnera que de l'eau à boire, puisqu'elle est bonne.

Hélicon. Mot charmant de mon divin maître!

Caïus, brusquement. Oui, divin, divin! Tu le dis ici, et tu l'oublies ailleurs. Il faudrait que ces gens-là fussent déjà pénétrés de ma divinité, et remplis d'un saint effroi devant ma face, pour le faire partager aux peuples de la terre. Allons, autre chose. J'écoute. Je veux du grave, du dorien; ou finira par le lydien, pour les voix aiguës ou flûtées qui doivent m'adresser des chants supplians.

On chante en chœur :

« Le Destin est le maître des dieux et des hommes. D'une » main de fer il tient la balance où se pèsent les choses de » l'univers, et d'une main de plomb il fait pencher l'un des » deux bassins au hasard. Dans l'un est une couronne souil- » lée de sang, dans l'autre un poignard caché dans les fleurs : » Une cité florissante, immense, et une étincelle sous la cen- » dre. Le Destin est le maître des dieux et des hommes.

» Quelle puissance est à l'abri de ses coups? Il écrase des » peuples comme des fourmis. Ne comptons donc sur rien, » et prosternons-nous devant ce bandeau redoutable, qui ne » cache ni prudence ni volonté, qui ne couvre pas même des » yeux. Le Destin est le maître des dieux et des hommes.

» Qu'y a-t-il donc derrière ce bandeau? Si c'était une vo- » lonté, on pourrait la fléchir; si c'était la prudence, on » pourrait étudier ses calculs. Il y a ce qui décide un coup » de dés ou la chute d'un trône, quelque chose au-dessus de » la pensée humaine, ou bien rien. Rien! ce mot fait trem- » bler! Le Destin est le maître..... »

Hélicon. Arrêtez, enfans. C'est assez. (Bas à un autre affranchi de Caïus.) Je crois que, si cela continuait, César entrerait bientôt en fureur. Vois-tu comme sa prunelle s'est tournée vers son front; on la voit à peine.

L'Affranchi. Il est sans mouvement, et l'on dirait que sa vie est ailleurs.

Hélicon. C'est une rêverie terrible. Est-ce l'effet des paroles qu'ils ont chantées? Malheur à eux! Mais le voici qui sort de cette extase; ses yeux reparaissent. Comme il tremble de tous ses membres, et quelle sueur ruisselle sur ses joues!

Caïus, revenant à lui, et d'un air étonné. Eh bien! qu'est-ce? Que faites-vous ici? J'ai vu des glaives, des poignards étinceler dans l'ombre; j'ai vu... oh! je ne sais quoi. Ce sont de vains fantômes qui traversent le cerveau entre la veille et le sommeil, qui passent, repassent, dont on ne peut se défaire, mais qu'on ne peut rappeler. Où sont-ils? Qu'on garde les portes. Sont-ce des êtres vivans? Viennent-ils?... J'ai cru les reconnaître ici près. (Avec colère.) Quoi! qu'avez-vous à me regarder ainsi? Est-ce que je vous fais pitié par hasard? Ce serait un crime de lèze... Oh! mes prétoriens ne sont pas ici! (Plus doucement.) Je suis seul avec vous, mes amis. Bien, bien. Je suis malade; la tête me tourne. Ai-je pris quelque breuvage, quelque aliment?.... Qu'on jette dans les viviers tous les esclaves des cuisines. Ça, pourquoi ne chantez-vous plus? Qui vous a fait taire? Quel traître... C'était pourtant le mode dorien. Il a trop fait vibrer mes nerfs. Ces voix sont belles; oui, trop belles. Et la poésie? d'où était-ce? Je ne connais pas... Oh! les poètes sont d'affreux misérables! J'en veux purger l'empire; je veux qu'on brûle tous leurs livres, sous peine de mort. (Il se lève.) Vengeance! Mes prétoriens, à moi! Restez ici, je vais donner le mot d'ordre.

Il sort précipitamment, et va dans le corridor, où l'attendait Chereas, un glaive à la main.

Cependant on représente *Cinyre*. A la fin de cette tragédie,

Cinyre et sa fille Myrrha tombent baignés dans leur sang. Le peuple fait éclater des cris de joie et de bruyans applaudissemens.

Dans un groupe de spectateurs.

Un homme du peuple. Oh! la belle pièce que César nous a donnée là. Par Hercule! je me suis autant amusé qu'à un combat de gladiateurs.

Un enfant. Et moi aussi, mon père. Permets une question: était-ce leur vrai sang qui coulait à flots, de ce méchant et de sa fille qu'il voulait épouser?

La mère. Pour moi, je le crois, tant ils sont morts au naturel!

Un prolétaire. César ne ménage rien pour les plaisirs du peuple romain.

Troisième citoyen. Bonnes gens! ne savez-vous pas que les acteurs avaient dans leurs vêtemens des outres pleines de sang de bœuf?

Premier citoyen. Belle et ingénieuse invention! Cela ne vaut pas toutefois du vrai sang d'homme coulant sur l'arène.

On entend du côté du palais un long murmure, un bruit confus de voix qui gagne de proche en proche.

La femme du peuple. Quoi de nouveau? que se passe-t-il par là?

Plusieurs. Écoutons.

Premier citoyen. J'entends nommer César. Grand Jupiter! On parle de meurtre. Qu'est-ce?

Troisième citoyen. Oui, on dit de ce côté que César est tué.

Second citoyen. Oh! par le temple de Pollux, on en a menti; c'est un faux bruit que font courir les ennemis du peuple romain.

Premier citoyen. Certes, oui: un si digne jeune homme

ne peut mourir ainsi à vingt-neuf ans ; lui qui nous a donné dans le cirque tant de beaux lions, de si furieux tigres et de si fameux rhinocéros ! Oh ! par la divinité d'Auguste, mes yeux se dessécheraient.

Second citoyen. Un si libéral Auguste, qui fait tant de largesses au peuple, et ne laisse point les pauvres de Rome manquer de blé ! Qui aurait tenté un pareil coup ?

Une femme. Par la bonne déesse ! lui qui nous donne de si belles fêtes tous les jours ! Je ne le crois pas.

La mère. Ne disais-je pas que tout ce sang versé était d'un funeste augure ?

Un affranchi, à un ancien esclave son contubernal. Si ce qu'on dit est vrai, le bon temps est passé.

L'esclave. Tu dis vrai. Il était bien agréable de pouvoir dénoncer son maître pour gagner à la fois sa liberté et le huitième des biens confisqués.

Bativius, à Clivius. Entends-tu ce qu'on dit ici près ?

Clivius. Je suis tout oreilles. Mais gardons de laisser voir nos sentimens. Si ce peuple s'émeut, il n'y fera pas bon.

Bativius. D'ailleurs je tremble qu'il n'en soit rien. Le coup peut être manqué, et tout cela n'être qu'une fausse alerte.

L'affranchi, à l'esclave. Connais-tu ces deux sénateurs qui ont toujours parlé bas entre eux ? Le plus grand est, je crois, le consulaire Clivius. Si la nouvelle est fausse, malheur à lui. Je le couche sur mes tablettes avec un signe rouge. Nous prouverons par témoin qu'il a eu l'air joyeux.

Bativius. Veille sur toi, Clivius : il y a ici près des oiseaux qui guettent leur proie.

Une voix. On dit là-bas que César est en effet blessé ; mais, grâce aux dieux immortels, il vit, et l'on panse ses blessures.

L'affranchi, haut, en regardant effrontément le sénateur Clivius. Que tous les dieux nous conservent sa précieuse vie !

Un grand nombre de voix à la fois. Que les dieux gardent César !

L'affranchi poursuit en regardant Bativius. Ne craignez rien, Ro-

mains, César vivra; nous ferons, pour célébrer son auguste salut, une hécatombe de ses ennemis.

Bativius, d'un ton ferme à l'affranchi. Si tu les connais, toi, va les lui dénoncer sur-le-champ.

L'affranchi. Sénateur, ne sois pas si fier; il n'est pas encore temps pour vous autres de lever la tête et d'insulter le peuple romain.

Clivius, bas à Bativius. Il vaut mieux se taire que d'irriter ces loups furieux.

Le second citoyen qui s'était éloigné du groupe. Citoyens, savez-vous la bonne nouvelle?

Plusieurs à la fois. Quoi! parle vite.

Le second citoyen. Eh! j'ai entendu dire cela de ce côté. C'est un bruit qui vient du palais, et de bonne source, un affranchi de César, un des principaux chefs des cuisines.

La femme. Ne nous fait pas languir ainsi.

Le second citoyen. Vous ne m'écoutez pas quand je vous dis que c'est un esclave attaché aux cuisines, qui le tient de son chef, et qui l'a dit à un porte-litière qui me l'a appris, et je lui dis.....

Le troisième citoyen. Puisse Harpocrate te coller la langue quand tu voudras trop parler.

Le second citoyen. Patience, donc, citoyens, puisque je vous dis que Caïus César Auguste Germanicus, notre invincible empereur, qui a été indignement percé par des sicaires comme son grand... Enfin, lui-même, dis-je, moi qui parle, en digne fils de Germanicus il est allé de son pied, de sa personne, aussi vrai que je me nomme Lucius-Testaceus Nuga... Je me reprends. Il n'a pas voulu qu'on bandât ses plaies, et il s'est transporté tout sanglant au Forum pour haranguer le peuple romain, comme ils disent que fit le grand pontife C.-J. César, après avoir été frappé le jour des Ides de mars par les infâmes patriciens du sénat.

Troisième prolétaire. As-tu donc fini? Tu veux dire comme fit l'empereur Marc-Antoine, en tenant la toge sanglante de son ami. Si tout le reste est également vrai...

L'affranchi. Peut-être plus vrai que tu ne l'espères, toi. Tu m'es suspect d'être un ennemi de César.

Le deuxième prolétaire. Courage. Par Bacchus, voilà un bon Romain; cela tient les mauvais en respect; et les riches eux-mêmes, qui ne sont pas loin d'ici, peuvent prendre cela pour eux.

Clivius, bas à Bativius. Cette canaille s'échauffe de plus en plus. Cela va finir par quelque horrible tumulte.

Bativius. O Jupiter conservateur, je te promets une belle génisse, si tu veux nous tirer d'ici. N'est-il pas moyen de faire retraite vers nos maisons?

Clivius. Gardons-nous d'y songer. Ces infâmes ont les yeux sur nous, et les plus belles offrandes votives ne nous sauveraient pas.

L'affranchi, les apostrophant. Que murmurez-vous tout bas? Êtes-vous contens, patriciens? Les riches triomphent-ils? Les pauvres citoyens ont-ils perdu leur cause? On va voir.

Clivius. Nous disions que nous souhaitons que justice soit faite, et que tous les coupables, quels qu'ils soient, subissent un juste châtiment.

L'affranchi. A la bonne heure. Sous la fourche, sénateurs.

On entend au loin des tambours, des trompettes qui sonnent l'alarme; des cris partent de toutes les extrémités de la place.

Femmes et enfans. O dieux clémens! sauvez-nous.

Premier prolétaire, à son fils. Tiens, enfant, monte sur mon épaule; tu verras mieux ce qui se passe.

Le fils. Je vois... je vois... Oh! puissant Hercule, voilà les chevelures blondes, les grands géans de la cohorte germaine qui cernent la place de toutes parts.... Oh! ils arrivent avec maniples déployés, et partout je vois briller leurs grands casques avec des aigrettes rouges... Ah! ma mère, les voilà qui fendent la presse. Tout le monde s'enfuit devant eux; ils culbutent et écrasent tout.

L'affranchi à l'esclave. Cela ne vaut plus rien. Est-ce qu'il y a maintenant du danger pour tout le monde?

L'esclave. Ces grands lourdauds de barbares n'entendent pas toujours ce qu'on leur dit, et quand il s'agit de César, qui les paie grassement, ils frappent à droite et à gauche comme des sourds.

L'affranchi. Au fait, amis ou ennemis, tout leur est égal, car ils n'aiment ni n'estiment guère les Romains.

L'enfant continuant. Oh! mon père, ils sont bien en colère, car je les entends jurer, et ce n'est point en latin, mais avec leurs vilains mots germains.

Clivius à Bativius. En effet, c'est mauvais signe quand ils parlent dans leur jargon cimbrique.[1]

L'enfant. Entendez-vous le bruit de toutes ces voix qui invoquent la pitié des Germains? Toutes ces femmes qui crient : Si notre bon César nous est enlevé, honnêtes Germains, tout ce peuple est innocent de sa mort. Elles pleurent, elles prennent les dieux à témoin.... Ah! bonne nouvelle! les Germains s'apaisent. Ils ne lèvent plus les glaives. En voilà qui se mettent en rang sur le théâtre.... Oh! que vois-je! Des têtes, de vraies têtes d'hommes qu'on promène au bout des lances... Voilà qu'on en place une là-bas sur l'autel d'Auguste.... Mon père, en voici une autre qui vient de notre côté.

Bativius à Clivius. Dieux tout-puisssans! Quel spectacle! Cette tête... je la reconnais... C'est, c'était le généreux Asprenas. Le sourire du mépris erre encore sur ses lèvres.... Vils Romains, qui vous repaissez de cette vue, il vous jugeait bien!

Clivius. La goutte de sang qui a jailli sur sa robe était un funeste présage.

[1] Flavius Josèphe donne quelque part à ces Germains dévoués aux Césars le nom de légion celtique. Parlaient-ils un dialecte teutonique, ou le gallique, ou le cimbrique? C'est ce que nous demanderons quelque jour à M. Amédée Thierry, qui peut nous l'apprendre mieux que personne.

L'affranchi à l'esclave. J'entends dire que c'est la tête du sénateur Asprénas. Cela va bien. Les Germains ont fait de bonne besogne.

L'enfant. J'aperçois sur le théâtre un citoyen en habits de deuil. Il s'avance sur le bord de la scène avec un air bien affligé. Il veut parler.

Voix confuses. Qui est celui-là?—Dehors l'oiseau de sinistre plumage. — Point de tristes nouvelles. — Va chez Pluton, Mercure infernal. — Écoutez, attention, silence, Quirites. — C'est le riche Arruntius, le crieur public des ventes à l'encan. — C'est le Stentor de Rome, nous allons bien l'entendre. — Silence donc. Écoutez l'orateur.

L'affranchi. Il contrefait l'affligé, mais si on lisait dans son âme ?

L'esclave. Il parle, mais le bruit couvre sa voix.

Premier prolétaire. Qu'a-t-il dit? Avez-vous entendu quelque chose?

Troisième prolétaire. Ils disent qu'il a annoncé la mort de Caius César, comme un fait certain, en priant la légion celtique de ne point ajouter à ce malheur en frappant un peuple innocent.

La mère. C'est un honnête homme.

L'enfant. Voilà les centurions Germains qui lèvent le cep de vigne, et font le commandement. Les soldats remettent le glaive dans le fourreau.

La mère. J'espère qu'ils vont nous laisser regagner nos pénates.

Clivius. Tiens, Bativius, il se fait par-là une issue, profitons-en. C'est le médecin Arkion qu'on est venu chercher pour panser les blessés; je le connais, il nous fera passer avec lui.

Bativius. L'idée est excellente.

L'affranchi. Voilà comme les puissans se tirent toujours d'affaire les premiers.

Ils sortent, et quelques autres personnes avec eux. Bientôt

on entend les tambours et les cors qui jouent la *marche des Germains,* et la légion celtique défile vers son quartier dans le camp prétorien. La foule s'éloigne alors de la place sans beaucoup de tumulte, puis elle se disperse dans les rues de Rome, où chacun regagne son logis; les uns parlent avec chaleur, les autres gardent un morne silence.

FÉLIX BODIN.

Le Vieux Canonnier.

Un canonnier n'est pas un soldat comme un autre : il a une manière d'être à lui qui le distingue plus encore que l'uniforme de rigueur, bleu et rouge, — une tournure, une physionomie qui le feraient reconnaître, même sans les canons qui se croisent sur son front, chiffre de l'artilleur, — sans la crinière écarlate qui pend à son schakot comme aux étendards des pachas.

Vous voyez bien ce long tuyau de bronze, couché sur un essieu, avec des anses pour le soulever, — si vous aviez les mains assez fortes, — avec une crosse qui tombe à terre, et sillonnera la plaine mieux qu'un soc de charrue. — Cela semble lourd et maladroit; c'est froid, muet, tranquille : — oui! fiez-vous-y; — et qu'on dise un mot, la pièce vole sur ses roues, suit le galop de six chevaux vigoureux, se tourne, se baisse, se dresse, plus leste que le fusil d'un voltigeur; — huit beaux soldats s'empressent à la servir, — elle se laisse faire et manier comme une fille; — mais qu'on la touche seulement du bout d'une mèche, elle flambe et gueule, la mauvaise; l'affût recule en sursaut sous le coup, comme l'ennemi.

Eh bien! le canonnier est ainsi que son canon, calme et posé, bon enfant; mais quand le feu y prend, c'est le diable.

Tel était Rudon l'artilleur, — un sang-froid, un aplomb incroyables; — puis, quand la poudre brûlait, Rudon s'allumait aussi vite qu'elle : — une âme, je vous dis, comme

celle de sa pièce, ne s'échauffant qu'à propos : — chose rare !

Au reste, notre homme n'avait été au feu que trois fois, et toujours dans Paris, sa ville natale, en vrai badaud : — au 10 août d'abord, — et d'une, — quand les faubouriens montrèrent que

La garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Et dernièrement ils y sont revenus, les obstinés, quoique sans canons cette fois ; — car c'est un peuple avec lequel il ne fait pas bon changer un palais en citadelle.

Depuis ce jour, Rudon chantait à tout propos le couplet de la *carmagnole*, où il est question des canonniers de Paris, — couplet qui a porté malheur à d'autres, — et que nous chanterons peut-être encore.

Une seconde fois, au 13 vendémiaire, Rudon fit des siennes avec sa pièce ; — elle avait nom *la sans-culotte*, nom vanté alors, quoique peu décent, et auquel elle fit honneur, la diablesse, en aidant la Convention à dire adieu aux royalistes ; car, quoi qu'on en dise, les jacobins ont aussi leur politesse.

Enfin, Rudon, vieux devenu, sortit un matin de l'Hôtel des Invalides, le cœur gros de chagrin, mais plein de vie encore ; il vint à la barrière de Clichy, non plus saluer nos victoires, mais combattre nos alliés triomphans. Ses yeux affaiblis pointèrent encore juste, sa main cessa de trembler dès que le feu s'ouvrit. — Oh ! pourquoi aussi ne fut-elle point fracassée par un boulet, tranchée par un bourreau, celle du traître fameux qui signa cette capitulation funeste ! Meure quiconque pensera que Paris doit se rendre !

Et le lendemain Rudon vit l'étranger parcourir insolemment ces rues qui portaient tant de noms de ses longues défaites. Et puis il fut chassé de l'Hôtel des Invalides ; — il devint aveugle, impotent ; — il perdit sa femme, seule chose

qui lui restât de sa jeunesse, son fils, la veuve de son fils,— tout, hors leur enfant Robert, né en 1817. Le vétéran serait mort de misère s'il n'avait eu, par bonheur, quelques pauvres pour voisins.

Or, je dois dire que Robert était un assez mauvais sujet : il courait les rues, jurait, se battait et embrassait les petites filles; échevelé, débraillé, l'œil hardi, la voix brusque, alerte et fainéant, vagabond et n'aimant de la grande ville que son quartier, c'était un vrai gamin, un enfant de Paris, — race toute particulière, mélange d'heureux penchans et de mauvaises habitudes, courageuse, hargneuse, généreuse, pétrie d'intelligence, d'audace, de gaîté, malicieuse et serviable, ayant toutes les qualités d'une bonne et vive nature, n'ayant que les vices d'une bien méchante condition, celle du peuple.

Tel qu'il était, Robert aimait son grand-père, et si, quand il guidait l'aveugle par les rues, il lui jouait parfois des tours dont les passans riaient, il était toujours prêt lorsque le vieux canonnier avait besoin de lui.

Ainsi, il ne le quitta point un soir que l'invalide était malade, quoiqu'il eût bien envie de s'échapper, fût-ce par la fenêtre; il entendait du fond de la mansarde des cris qui le faisaient bondir comme un chat, et le bruit que tiraient des pavés les réverbères traînés par des troupeaux d'enfans.

Pourtant il ne sortit point, mais il avait la fièvre plus encore que son grand-père; et la nuit, ne pouvant dormir, écoutant de ses deux oreilles Paris qui grondait, il pensa à tout ce qu'il allait se donner de bon temps le lendemain.

Or, le lendemain, le grand-père souffrait toujours. Il tenait Robert entre ses genoux, sans prendre garde au fracas des rues, et à l'impatience convulsive de l'enfant.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria soudain l'invalide, réveillé par un son bien connu. — Le canon! Dieu me pardonne, ce n'est pas Vincennes, non, ni l'hôtel. Ah!... il y a des boulets dans ces coups-là. — Et se levant comme un jeune

homme, il s'approcha de la fenêtre. — Vive la Nation! A bas les Bourbons! La liberté ou la mort!

C'est pour le coup que le vieux cannonier eut la fièvre; il se retourna vers l'enfant qu'il tenait par la main, et dont les yeux flambaient, fixés sur ceux du grand-père;... ceux-là étaient voilés, mais leurs paupières closes sentirent un feu caché, depuis long-temps assoupi.

Le vieillard prêta l'oreille, guettant parmi tous ces cris celui de sa jeunesse : Vive la République! Il l'entendit qui perçait à travers ceux de la foule, et venait chercher dans son vieux cœur un écho resté fidèle. Vive la République! répondit-il, et une lueur de joie éclaira son visage flétri, et deux larmes coulèrent sur ses joues arides; se penchant vers son fils, que de bon cœur il l'embrassa!

— Viens, dit-il. — L'enfant bondit; et au moment où ils passaient le seuil de la rue, les cris de : Vive la Nation! partaient avec plus de force d'un groupe d'hommes du peuple, comme pour saluer le vétéran du 10 août.

— A la Grève! à la Grève! — Oui, dit Rodon, à la Grève! à la Commune! — L'enfant, cette fois, n'était pas forcé de traîner son grand-père par la main.

Et le bruit du canon devenait à chaque instant plus fort, et le cœur de l'invalide battait à chaque coup plus vite. Il murmurait, d'une voix cassée, quelques mots inintelligibles, se tournant avec un sourire du côté où il entendait crier : Vive la Nation!

— Le drapeau tricolore! dit Robert; là-haut! sur Notre-Dame! — L'aveugle leva les yeux; il aurait bien voulu voir.

— Retirez-vous donc, vieux père! lui dit un ouvrier qui rechargeait son fusil derrière une borne; v'là qu'ils vont tirer;... êtes-vous fou?

Mais il marcha droit vers les pièces, brandissant son bâton;... oui, droit sur les pièces,... on n'aurait pas dit qu'il était aveugle, le vieux soldat... L'enfant était toujours à ses côtés, un peu surpris, et disant : — Pas si vite donc, grand-père!

Quelques hommes se jetèrent après eux en jurant, et pour les ramener. Un boulet vint, et ne fit que toucher le front chauve du vieillard... Il tomba raide sur le dos... Et quelques soldats suisses se mirent à rire... Un si beau coup!

A l'aspect du vieil aveugle renversé, ce fut un cri d'horreur; — puis une décharge sur la troupe, qui ne la fit pas rire, non. — L'enfant restait là, plié, et tenant toujours la main du grand-père, assourdi, pétrifié. Un homme s'élança du coin d'une rue dans la place, et saisissant Robert à bras le corps, il l'emporta, courbé sous la mitraille. — Veux-tu te sauver, lui dit-il, sacré gamin!

Un autre vint, et lui donna un pistolet. L'enfant comprit. Il était pâle, et ses dents blanches se serraient sous ses lèvres béantes.

Et quand un Parisien plus hardi s'avançait dans la place, Robert courait à côté de lui, — tirait, — criant plus haut que les blessés. — Une fois, un grenadier s'approcha de très-près, lâcha son coup, manqua son homme; — l'enfant rampa, se releva, et l'ajustant, il vit le grand corps s'étaler à quelques pas devant lui, et le sang jaillir de la poitrine comme le jet d'une barrique percée.....

Le soir, un grand bateau plein de cadavres descendait la rivière. Un enfant courait sur le quai pour le suivre; — le bateau n'allait pourtant pas vite, trop chargé qu'il était; et des bras pendans, des jambes cassées se lavaient dans le fleuve, baignés par l'eau qui touchait au bord de la longue barque, et rejetait sur sa trace une écume mêlée de sang.

Et quand l'enfant avait de l'avance, il s'arrêtait, s'appuyant sur le parapet, impatient de la lenteur du bateau, comme s'il devait, à la descente, tendre la main à son pauvre grand-père pour l'aider à aborder.

Le bateau s'approcha enfin de la rive, auprès du Champ-de-Mars, digne cimetière pour des soldats de la liberté; — le drapeau noir, pavillon du navire, tombait ployé sur lui-même, car il n'y avait pas le moindre souffle dans l'air, et

sur Saint-Cloud les derniers rayons du beau soleil de juillet brillaient dans des nuages sanglans.

On débarqua les cadavres; quelques-uns se reconnaissaient à leurs moustaches : on les mit à part; les autres furent silencieusement couchés dans une fosse à quelques pas du glorieux pont d'Iéna.

Et l'enfant reconnut bien celui qu'il cherchait, malgré le coup dans la tête. On l'emmena pleurant.—Où est ta famille, lui demanda un homme du peuple qui marchait près de lui. — Là, dit-il en se retournant, et montrant la fosse, — je n'avais que mon grand-père, ils me l'ont tué. — Viens avec moi, dit l'autre, ils ont tué mon fils; je te prends.

Depuis ce temps, Robert ne fait plus de sottises. Ce sera un bon patriote, et quand l'ennemi viendra, l'enfant se battra comme un grenadier; — il grandira en faisant la guerre, — la guerre le grandira peut-être aussi; — général, ou premier consul, — que sait-on?.....

GODEFROY CAVAIGNAC.

Variétés.

APERÇU STATISTIQUE

SUR

LA DETTE FONDÉE DU ROYAUME-UNI,

DEPUIS 1688 JUSQU'EN 1830.

DÉSIGNATION DE LA DETTE.	CAPITAL en Livres sterling.	INTÉRÊT en Livres sterl.
Dette au commencement de la guerre de 1739. . . .	46,954,623	1,964,025
Augmentation pendant la guerre.	31,338,689	1,096,979
Dette nationale à l'époque de la révolution de 1688.	664,263	39,855
Augmentation pendant le règne de Guillaume III.	15,730 439	1,271,087
Dette à l'avènement de la reine Anne.	16,394,702	1,310,942
Augmentation pendant son règne.	37,750,661	2,040,416
Dette à l'avènement de Georges Ier.	54,145,363	3,351,338
Diminution de la dette sous son règne	2,053,128	1,133,807
Dette à l'avènement de Georges II.	52,092,235	2,217,551
Diminution pendant la paix	5,137,612	253,526

DÉSIGNATION DE LA DETTE.	CAPITAL en Livres sterling.	INÉTRÊT en Livres sterl.
Dette à la fin de la guerre, en 1748.	78,293,312	3,061,004
Diminution pendant la paix.	3,721,472	664,287
Dette au commencement de la guerre, en 1755. . .	74,571,840	2,396,717
Augmentation pendant la guerre.	72,111,004	2,444,104
Dette à la fin de la guerre, en 1782.	146,682,844	4,840,821
Diminution pendant la paix.	10,739,793	364,000
Dette au comm. de la guerre d'Amérique, en 1776.	135,943,051	4,476,821
Augmentation pendant la guerre.	102,541,819	3,843,084
Dette à la fin de la guerre d'Amérique, en 1783. .	238,484,870	8,319,905
Diminution pendant la paix.	4,751,261	143,569
Dette à l'époque de la fondation du fond d'amortissement, en 1786.	249,175,323	10,774,398
Augmentation de 1786 à 1793.	5,131,112	94,577
Dette au commencement de la guerre de 1793. . . .	254,306,435	10,868,975
Augmentation jusqu'à la paix de 1801.	293,591,441	12,438,767
Dette à la paix d'Amiens, en 1801.	547,897,876	23,307,742
Augmentation pendant la paix	81,569,653	3,735,883
Dette au renouvellement de la guerre, en 1803. . .	629,467,529	27,043,625
Augmentation pendant la guerre..	491,940,407	16,940,954
Dette à la paix de 1815.	1,121,407,936	43,984,579
Augmentation pendant la paix, jusqu'en 1819. . . .	108,987,631	5,202,771
Dette au 5 janvier 1819.	1,230,395,567	49,187,350
Déduction rachetée par le fond d'amortissement. . .	389,637,049	15,815,001
Dette fondée non rachetée du Royaume-Uni, au 5 janvier 1819.	840,758,518	33,372,349
Dette fondée non rachetée du Royaume-Uni, au 5 janvier 1830.	771,251,932	28,285,900

La dette flottante, consistant principalement en billets de l'Échiquier, montait, le 5 janvier 1830, à 29,476,443 liv. sterl.; l'intérêt de cette dette, ajouté à celui de la dette fondée, constitue une charge annuelle de plus de 29,000,000 liv. sterl.

La diminution de la charge annuelle de la dette, pendant les quinze années de paix, peut être attribuée en grande partie à la réduction du taux de l'intérêt sur les fonds de 5 et de 4 pour cent, aux billets de l'Échiquier, et à l'expiration des annuités à terme. Une autre diminution eut aussi lieu pendant la session de 1830, par la conversion des nouveaux 4 pour cent en fonds de 3 1/2 pour cent. L'ensemble des profits faits, au moyen de ces conversions, monte à trois millions et demi sterl. par an; et la réduction totale dans l'annuité, payable aux créanciers publics, monte à quatre millions et demi sterl.

On peut voir par là que la diminution, dans la charge annuelle de la dette, n'a pas été le résultat de l'économie du ministère, mais bien de l'état intérieur du pays; elle est le résultat de la *surabondance de capitaux non employés*, qui, en faisant baisser le taux de l'intérêt, et en rehaussant le prix des fonds, mit le gouvernement à même d'offrir à leurs propriétaires l'alternative, ou d'être remboursés au pair, ou bien d'accepter le taux de l'intérêt qu'il voulait établir.

Il est à désirer qu'on assure d'une manière exacte le fardeau permanent que la guerre de 1793 fait peser sur le pays. D'après les recherches du comité des finances de 1828, on a les moyens d'apprécier ce sujet important. L'augmentation annuelle de la charge permanente de la dette de 1792 à 1816, a été de 22,744,360 livres sterling. Il faut ajouter à cette somme les charges pour les demi-soldes et les pensions de l'armée et de la marine, et les pensions civiles de retraite qu'on appelle *dead weight*, qui montent à 5,363,640 livres sterling par an. On doit aussi tenir compte de l'augmentation des appointemens dans les établissemens civils et dans les colonies, conséquence des hostilités. Afin que nos lec-

teurs puissent apprécier plus facilement ces élémens divers, nous allons leur en offrir le tableau :

Tableau offrant les impôts permanens qui pèsent sur le Royaume-Uni, à cause de la guerre de la révolution, de 1793 *à* 1815.

	Liv. sterling.
Intérêt de la dette contractée pendant la guerre. . . .	22,744,360
Charge annuelle pour les demi-soldes, les pensions et autres paiemens, montant à 5,363,640 liv. sterling en 1830. Consistant presque toutes en rentes viagères, on peut les considérer comme un fardeau permanent, représentant une somme annuelle de.	2,250,000
Sans tenir compte de l'article précédent, les dépenses pour l'armée et pour la flotte ont beaucoup augmenté depuis 1792. Cela est dû en partie à l'extension des possessions anglaises, et en partie à l'augmentation de la force armée tenue sur pied en Irlande et dans la Grande-Bretagne. Nous estimons ces dépenses, à cause de la guerre, à	2,500,000
Augmentation de la liste civile, des appointemens et des pensions.	2,000,000
Autres charges non mentionnées.	1,000,000
TOTAL.	30,494,360

C'est une erreur de supposer que la grande masse des fonds publics appartient principalement aux capitalistes; ceux-ci ont rarement une propriété considérable dans les fonds; et, lorsqu'ils en placent une fraction, ce n'est que la partie de leurs capitaux non employés qu'ils emploient de cette manière, et seulement pendant quelque temps, pour faire quelque spéculation d'agiotage, ou jusqu'à ce qu'ils trouvent à les employer avantageusement.

On connaît, d'après des documens qui ont été présentés au parlement, le nombre des rentiers publics, et le montant des propriétés placées sur les fonds par des sociétés de bienfaisance, les caisses d'épargnes, et les plaideurs en cour de chancellerie. D'après un document parlementaire de la session de 1830, il est constaté que le nombre total des personnes qui recevaient des annuités, sur les divers fonds qui

constituent la dette publique, monte à 274,823. Ce nombre était réparti de la manière suivante :

Personnes qui ne reçoivent pas au-delà	Nombre des personnes.
de 5 livres sterling	83,609
10	42,227
50	97,307
100	26,316
200	15,209
300	4,912
500	3,077
1000	1,555
2000	450
Personnes qui reçoivent au-delà de 2000	161

Plusieurs rentiers placent leur argent en plusieurs fonds à la fois, comme dans le 3 pour cent et le 3 1/2 pour cent, de manière à recevoir leurs dividendes tous les trois mois. Supposons que les rentiers de cette classe soient un tiers du nombre total, nous trouverons qu'au lieu de deux cent soixante-quatorze mille huit cent vingt-trois, il n'y a plus que deux cent mille créanciers nationaux, qui partagent entre eux tout l'intérêt de 28,000,000 livres sterling, payable sur la dette publique. Dans ce cas, la moyenne des sommes reçues, par chaque individu, serait de 140 livres sterling par an.

Nous laissons penser à nos lecteurs quelles seraient les conséquences de la suppression, ou même de la diminution de ces petites rentes ; ce serait plonger dans la misère et le désespoir un grand nombre de veuves, d'orphelins, de personnes âgées ou infirmes. On violerait des fonds destinés à des actes de charité ou à des assurances, qui ont été amassés à force d'épargnes et de peines!

Les rapports officiels de 1829 montrent qu'il y a dans le Royaume-Uni un demi-million de contribuans aux caisses d'épargnes (*saeving-banks*), dont les fonds déposés montent au-delà de 17,000,000 liv. sterl.

Le nombre des membres des sociétés de bienfaisance (*friendly societies*) montait à neuf cent vingt-cinq mille quatre cent vingt-neuf, en 1815; la somme de leurs capitaux, placés dans les fonds publics, montait à 40,000,000 liv. sterl. Ces fonds ont été garantis par des actes spéciaux du parlement, de sorte que tout empiètement sur ces sommes serait une violation honteuse des engagemens contractés.

Cependant ce ne seraient pas les rentiers seuls qui souffriraient de cette mesure; les classes moyennes et industrielles en souffriraient aussi directement ou indirectement. Presque tout l'intérêt payable sur la dette est dépensé pour soutenir le commerce intérieur, les manufactures et l'agriculture du royaume. Une grande partie du revenu des hautes classes est dépensé à l'étranger, et influe à peine sur le commerce intérieur, tandis que les rentiers publics dépensent presque tous leur argent dans le pays, en faisant travailler l'artisan ou l'ouvrier.

Il s'ensuit que toute diminution d'un revenu qui est dépensé de cette manière, serait très-funeste pour l'économie et pour le commerce intérieur; ce serait un moyen très-nuisible de tirer le royaume de son embarras pécuniaire; car il n'y a aucune autre espèce de propriété dont la violation aurait des suites aussi terribles pour le commerce et pour la prospérité générale.

Nous concluons donc que l'homme qui peut proposer une pareille chose, est non-seulement ennemi de son pays, mais qu'il est entièrement dépravé et étranger à ces sentimens de justice et d'humanité, qui sont les liens des sociétés humaines.

Le tableau suivant, rédigé d'après des documens officiels, mettra nos lecteurs à même de comparer la répartition des rentes sur les fonds publics de la France, avec les rentes de la dette fondée du Royaume-Uni.

État indiquant le classement par catégories des propriétaires des rentes françaises à 5 p. 100, subsistantes au 1er janvier 1830.

DÉSIGNATION DES PROPRIÉTAIRES.	NOMBRE des Propriétaires	RENTES.
	nos.	fr.
Propriétaires français et étrangers, parties au-dessous de 50 fr. de rente. .	8,000	393,815
Idem. . . . . . de 50 à 600	54,170	10,800,000
Idem. . . . . . de 601 à 800	3,720	2,656,000
Idem. . . . . . de 801 à 1000	3,130	2,911,000
Idem. . . . . . de 1001 à 1200	2,200	2,492,000
Idem. . . . . . de 1201 à 1500	2,480	3,385,000
Idem. . . . . . de 1501 et au-dessus.	11,900	61,577,188
Agens de change, banquiers, etc.	111	2,721,653
Rentes départementales.	12,000	6,919,514*
Majorats et remplois de dotations.	184	1,684,097
Légion-d'Honneur.	1	6,746,225
Caisse des Invalides de la marine.	1	4,594,159
Caisse des consignations.	1	2,687,942
Banque de France.	1	2,486,196
Fonds de retraites.	37	1,360,401
Caisses d'épargnes, tontines, etc.	15	1,673,464
Communes, établissemens publics et religieux français.	10,000	9,007,885
Établissemens étrangers.	14	305,662
Compagnies d'assurances.	9	676,903
Cautionnemens.	516	625,534
Caisse du trésor.	1	67,607
Commission des dépôts et des liquidations.	3	530,745
Société hollandaise, dite Woomberg.	1	486,203
Total des 5 p. 100 au 1er janvier 1830. . .	108,493**	126,786,971
Total des 3 p. 100.	16,539	39,377,047
Grand Total des 5 et 3 p. 100.	125,032	166,164,018

* Indépendamment de ces 6,919,514 fr. de rentes, inscrites sur les livres des receveurs-généraux, il se paie dans les départemens, en inscriptions directes, 9,108,000 fr. de rentes.

** Le nombre des inscriptions, à Paris et dans les départemens, excède 200,000. On a indiqué dans cette colonne le nombre des propriétaires d'après des données positives, ou par évaluation.

ADIEUX DE CHARLES X

AU CAPITAINE

DUMONT D'URVILLE.

Quelques journaux de la capitale ayant rapporté d'une manière plus ou moins inexacte la conversation qui eut lieu entre le roi Charles X et le commandant de l'expédition, la veille du jour où le monarque détrôné devait quitter le navire qui l'avait transporté en Angleterre, M. d'Urville a bien voulu nous communiquer en entier le passage de sa relation relatif à cet entretien.

Dimanche 22 *août*. « Dans la soirée, le roi et le dauphin ont encore eu de longues conversations avec moi sur les affaires politiques; mais il m'est impossible de leur faire entendre raison, ils prétendent toujours qu'une conspiration générale était ourdie contre le trône. Le seul parti qu'ils pussent tenter pour résister au torrent, était celui des ordonnances. Le malheur a voulu qu'ils n'aient point réussi, mais c'est encore une épreuve que la Providence leur impose..... car le parti de la justice et de l'honneur finira toujours par triompher, et la couronne reviendra tôt ou tard à son maître légitime, le jeune duc de Bordeaux. Telles sont les illusions dont ces pauvres princes se repaissent.

» Vers huit heures et demie du soir, au moment de se

retirer, Charles X m'a aussi confié que son dessein n'était point de rester en Angleterre, que son séjour n'y serait que temporaire. Aussitôt que les affaires de l'Europe seraient un peu calmées, son projet était de se fixer dans le midi de l'Europe, du côté de Venise ou de Milan.

» Ensuite il me dit avec effusion de cœur, et en me serrant les deux mains : « Mon cher capitaine, avant de vous quitter (il devait débarquer le jour suivant au matin), il m'est agréable de vous témoigner de nouveau toute ma gratitude, et de vous remercier de toutes les attentions, de toutes les complaisances que vous avez eues pour moi et pour toutes les personnes de ma famille dans cette circonstance. — Sire, tout ce que j'ai fait n'était pour moi qu'un devoir; d'ailleurs il suffisait que vous fussiez dans l'infortune, pour que vous et toutes les personnes de votre famille fussent devenues des objets sacrés à mes yeux. — Oui, mon cher, il est impossible d'avoir rempli votre mission avec plus d'honneur et de délicatesse; je suis ravi d'avoir fait votre connaissance, et j'espère bien que je ne vous vois pas pour la dernière fois, nous nous reverrons un jour sous de meilleurs auspices. — Je ne sais ce que vous voulez me faire entendre par ce souhait; si vous supposez que ma carrière aventureuse pourra me conduire un jour aux lieux que vous habiterez, sans aucun doute ce sera avec un vrai plaisir que j'aurai l'honneur de vous revoir; je n'ai eu qu'à me louer de mes rapports particuliers avec vous, et vous y avez apporté une simplicité, une aménité que j'étais loin d'attendre, et qui vous ont valu toute mon estime. Hormis ce cas, j'ignore comment nous pourrions désormais nous retrouver.—Mais, mon cher, la France ne peut rester dans l'état où elle est; un jour elle ouvrira les yeux, et le petit Bordeaux sera son souverain légitime; alors il faudra bien que vous soyez des nôtres. — Certainement, ce que vous dites là n'est point impossible; mais pour y arriver, il faudrait de grands malheurs. Si le duc d'Orléans, sourd aux vœux actuels des Français, et méconnaissant la source de son pouvoir, ne sait point

marcher avec l'opinion; s'il s'abandonne aux conseils d'individus aveuglés par leur ambition personnelle et une honteuse cupidité; si ce prince, dis-je, au lieu de détruire complétement et radicalement tous les abus de l'administration actuelle, veut se traîner dans les voies funestes suivies depuis vingt-cinq ou trente ans, il perdra peu à peu l'estime et la confiance des véritables Français: on se repentira de lui avoir confié les destinées du pays; et les partisans de la république, qui sont déjà nombreux, pourront profiter des fautes du nouveau monarque pour renverser son trône, et lui substituer leur système. Bien que les Français, plus éclairés aujourd'hui, ne soient plus, à ce que j'imagine, exposés aux horreurs de 1793, je doute cependant que la république puisse long-temps subsister chez un peuple aussi léger, aussi versatile dans ses goûts et dans ses opinions. Nous pourrions en revenir à l'anarchie et aux guerres civiles. Alors nul doute que votre petit-fils, porté par un parti dans l'intérieur même de la France, et soutenu par un million de baïonnettes étrangères, ne puisse s'asseoir un jour sur le trône auquel vous avez dû renoncer. Mais je vous assure que, pour ma part, j'éloigne un pareil avenir de tous les vœux de mon cœur. Si nous sommes réservés à un aussi triste sort, il faudra bien l'accepter comme un fait, mais comme le fait le plus funeste à nos libertés.—Ah! mon cher, vous parlez toujours en libéral; mais un jour vous reviendrez de ces idées. Du reste (*en me serrant les mains*), soyez persuadé que mon petit-fils ne reviendra jamais en France par le moyen des baïonnettes étrangères, il sera rappelé par les Français eux-mêmes, sinon il restera dans l'exil; c'est une chose que je peux vous protester dans toute la sincérité de mon âme.—Puisse votre déclaration être vraiment sincère, et puissiez-vous toujours persister dans d'aussi honorables dispositions! c'est tout ce que je souhaite pour mon pays.....

» Charles X me renouvela encore ses remerciemens de la manière la plus affectueuse; puis il se retira chez lui..... »

Afin de prévenir toute espèce de supposition malveillante, nous devons rappeler à nos lecteurs que la mission difficile dont M. d'Urville fut chargé, ne lui a pas valu la moindre marque de souvenir ni de la part de Charles X, ni de celle de Louis-Philippe. Mais il a fait son devoir de véritable Français, et cette conviction lui suffit.

Nous avons lu la relation de M. d'Urville, elle contient des faits si curieux sur les hommes qui nous ont gouvernés, et ceux qui sont encore à la tête de l'État, M. d'Urville y développe des vues si élevées sur quelques branches de l'administration, que nous n'hésitons pas à dire que ce serait rendre un véritable service au pays que de la publier. Nous espérons incessamment faire jouir nos lecteurs, sinon de la totalité, du moins de longs fragmens.

Bulletin bibliographique.

La Peau de Chagrin, par *M. de Balzac*; 2 volumes in-8°.

Ce roman philosophique de notre collaborateur, dont nous avons donné un fragment dans notre livraison de mai, a enfin paru chez le libraire Gosselin. La première édition était placée avant la publication; la seconde, formant 3 volum. in-8°, est déjà sous presse, et ne tardera pas à paraître. Nous consacrerons prochainement à ce piquant ouvrage un article critique, dans lequel nous essaierons d'exposer d'une manière franche et précise la direction et le genre de talent de l'auteur.

Etudes françaises et étrangères, par M. *Emile Deschamps*; cinquième édition, augmentée d'une épître à *Joseph Delorme*, et de plusieurs autres pièces nouvelles. Chez *Levavasseur*, libraire, au Palais-Royal; un volume in-8°. Prix : 8 francs.

Ce recueil poétique a triomphé de l'indifférence ordinaire du public et des puissantes distractions de l'époque actuelle. Il est parvenu à sa cinquième édition en peu de temps, et par un mérite purement littéraire, sans le secours d'aucune influence ni allusions politiques. Il est vrai que la préface, pleine de franchise et de piquante nouveauté, dont M. Emile Deschamps a fait précéder ses poésies, n'a pas peu contribué au succès du livre. On aime maintenant qu'un auteur expose ses doctrines et son système; nous sommes dans un temps de professions de foi en tout genre, et il ne s'en publie guère d'aussi éloquentes que celle qui ouvre le volume *des Études françaises et étrangères*. Le bruit qu'elle a fait ne s'est pas arrêté aux frontières de France. Une lettre de l'illustre Goëthe à notre statuaire David, qui est en tête du volume, était la plus flatteuse approbation que pût ambitionner l'auteur.

Les pièces nouvelles que renferme cette cinquième édition, ne le cèdent en rien à celles qui ont fondé la réputation poétique de M. Emile Deschamps. Après l'Epître à *Joseph Delorme*, où toutes les couleurs de la poésie se trouvent si heureusement fondues avec le ton de la satire, on remarque surtout les stances intitulées : *Saint-Germain*; plainte mélodieuse, où les regrets du passé sont revêtus des plus vives images et du style le plus pittoresque.

La cinquième édition des *Etudes françaises et étrangères* présentant la collection complète des poésies de M. Emile Deschamps, ne peut manquer d'obtenir le même succès que les précédentes éditions.

LE BATEAU.

Paroles d'Alfred de Vigny,

Musique de Mme Jules Mennessier-Nodier.

Mouvement de Barcarolle.

PIANO.

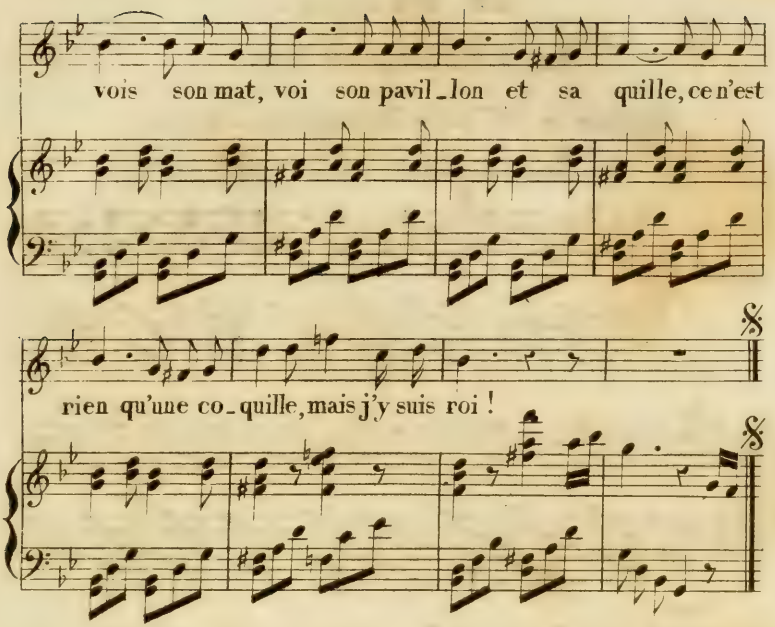
tr

tr

Chant.

Viens sur la mer, jeune fille, sois sans effroi, viens sans trésor, sans fa-

mille, seule avec moi, mon bateau sur les eaux bril - le,



2

Pour l'esclave on fit la terre
ô ma beauté!
Mais pour l'homme libre, austère,
l'immensité;
Les flots savent un mystère
de volupté;
Leur soupir involontaire
Veut dire : amour solitaire
et liberté !

Voyages.

L'ILE DE ROTUMA.

Cette île, remarquable par sa fertilité et son aspect pittoresque, fut découverte par la *Pandore* en 1791. Depuis, elle a été visitée par des baleiniers anglais et américains, et par quelques autres vaisseaux qui y relâchaient pour faire de l'eau et renouveler leurs provisions. Elle est située au 12e degré 30' de latitude méridionale, et au 177e 0' de longitude orientale. L'île du groupe Fidji qui l'avoisine de plus près, est encore éloignée d'elle de deux cent soixante milles environ.

Rotuma est médiocrement élevée au-dessus de la mer; des bois épais l'ombragent de tous côtés; elle abonde en cocotiers; elle a de trente à trente-cinq milles de circonférence. Cette île est entourée de récifs étendus, sur lesquels on voit, à la marée basse, les indigènes activement occupés à se procurer des coquillages et des poissons qu'ils trouvent en profusion, et qui constituent un des articles de leur nourriture journa-

lière. La nuit, ils pêchent à la lueur des torches, allumant sur la grève des feux qui attirent le poisson vers les récifs. Ils se servent pour leur pêche de filets à main. Dans les idées naïves de ces insulaires, les poissons ne seraient pas attirés par le feu; mais *eux venir au récif la nuit pour manger, ensuite dormir, et s'en aller le lendemain.* Ces nombreuses lumières, scintillant de tous côtés au milieu d'une nuit sombre, produisent un effet magique : on dirait une illumination des salles du Pandemonium. On trouve sur ces récifs une variété infinie de poissons, qui sont d'ordinaire fort petits. Nous en remarquâmes beaucoup qui étaient bigarrés de couleurs très-vives, et d'une forme extraordinaire. Nous nous dirigeâmes vers cette île le 21 février 1830; nous nous trouvions ouest par sud-demi-sud, à environ vingt-cinq milles de distance de l'île. A onze heures du matin, comme nous nous tenions à l'ancre, nous fûmes abordés par plusieurs indigènes qui vinrent nous visiter dans leurs canots. Ils nous surprirent en nous adressant la parole en anglais. Il paraît que la connaissance de notre idiome leur est en partie venue des relations qu'ils entretiennent avec les bâtimens qui visitent leurs parages; mais c'est surtout aux matelots européens qui se sont fixés dans leur île pour y vivre d'une vie de luxe et d'indolence sauvages qu'ils sont redevables sous ce rapport. Un des naturels qui nous servait de pilote nous fit tourner autour de petites îles nommées Owa, et jeta l'ancre dans la baie d'Onhaf, située au nord-est de l'île, dans un fond de sable et de corail ayant quinze brasses de profondeur, à deux milles environ du rivage. Quand nous jetâmes l'ancre, nous nous trouvâmes auprès d'une île assez élevée, taillée en forme de coin de mire, habitée, et située à peu

de distance de la terre. Les insulaires lui donnaient le nom d'Ouer. Non loin de là se trouvaient aussi deux îles assez élevées, mais de peu d'étendue; elles étaient plantées de cocotiers, étaient jointes ensemble par des rochers, et tenaient à la terre par un récif. Elles garantissent la baie des vents d'est. Un des chefs indigènes dit au capitaine, au moment où nous jetâmes l'ancre : *Si Rotuman voler, le pendre sur-le-champ.* Si nous eussions suivi littéralement cette sévère injonction, il y aurait eu une dépopulation considérable dans l'île pendant notre séjour, et même j'ai tout lieu de croire que quelques chefs auraient été victimes de cette mesure.

Dans une seconde visite que nous fîmes à cette île en mars 1830, nous jetâmes l'ancre dans une belle baie de l'aspect le plus pittoresque, située à l'ouest de l'île nommée Thor, dans quatorze brasses sur un fond de sable et de corail; mais je recommanderai fortement aux vaisseaux de ne pas jeter l'ancre pendant les mois de février, de mars et d'avril, et pendant la première partie de mai, les vents qui dominent alors soufflant d'ouest et nord-ouest. Ce fut contre ces vents impétueux que nous eûmes à lutter le 30 mars, ainsi que nous le rapporterons dans le cours de ce récit. Les vaisseaux feront mieux de se tenir en panne près du rivage, d'où ils seront facilement approvisionnés. Un récif s'étend à quelque distance de la grève de cette baie, qui est presque à sec lors de la marée descendante; et, comme cette baie est battue à son entrée par des brisans, il est plus difficile de s'y procurer de l'eau et du bois qu'à la baie d'Onhaf. Au sud de l'île se trouve un autre endroit appelé Fangwot, résidence habituelle du roi ou principal chef, qui fournit un mouillage aux

vaisseaux ; mais sa situation, exposée à tous les vents, ne permet pas d'y jeter l'ancre en sûreté. C'est, du reste, la partie de l'île où l'on peut se procurer le plus facilement des provisions. A cinq ou six milles de distance de la principale terre au sud-ouest, sont situées plusieurs petites îles qui sont visitées de temps en temps par les indigènes, qui y vont faire des provisions de coquillages et de poissons. Ces petites îles se nomment Ofliwa, Athana, Hothahois, et un rocher à fleur d'eau, contre lequel se brise la mer, est appelé Hoth-Fakteringa. La première de ces îles est d'une forme très-remarquable : elle ressemble à un rocher divisé en deux portions qui seraient cependant jointes ensemble par une partie commune à toutes les deux, formant un pont naturel.

Lorsque je pris terre, l'île ne se présenta pas à mes regards sous un aspect moins flatteur que lorsque j'en étais à quelque distance ; la végétation me parut des plus vigoureuses, et les arbres et les arbrisseaux, parés d'une verdure dont les teintes différaient peu entre elles, charmaient les yeux par des contrastes peu tranchés. C'était aussi une douce vue que ces petites maisons si propres des indigènes, entremêlées de cocotiers aux panaches flottans, de plantains aux longs rameaux, et de plusieurs arbres superbes qui ne viennent que sous les tropiques. Parmi eux, je remarquai le *callophyllum inophyllum*, ou fifau, comme l'appellent les indigènes. Cet arbre magnifique, à feuillage vert et sombre, porte d'énormes bouquets de fleurs d'une blancheur éclatante, qui répandent les plus doux parfums. Les Rotumans ont une prédilection marquée pour cet arbre. Quand le charpentier d'un vaisseau en abattait un, ils en plantaient aussitôt un jeune de la même espèce à l'endroit où l'ancien avait déployé son écla-

tante parure, voulant ainsi assurer à leur postérité les mêmes jouissances qu'ils avaient eues. Avouons que cet exemple de prévoyance d'un peuple sauvage pourrait être mis à profit par plus d'une nation civilisée.

Quand j'étendis mes courses dans l'intérieur des terres, à travers des sentiers étroits et parfois raboteux, je ne m'aperçus pas que le luxe de la végétation diminuât le moins du monde, et les grands arbres qui ombrageaient la route, défendaient le piéton des ardeurs d'un soleil brûlant, rendant ainsi la promenade sous ces voûtes de feuillage aussi agréable par la fraîcheur de l'air que par la beauté du paysage. Les fleurs brillantes de *l'hibiscus tiliaceus* et de *l'huth* ou *barringtonia speciosa*, dont les pétales sont blancs et les étamines rayées de rouge, mêlangées à d'autres espèces moins remarquables et aux plantations de l'*ahan* ou *taro*, *arum esculentum*, enchantent la vue par une variété infinie de couleurs. Ces insulaires possèdent plusieurs espèces de la canne à sucre, et la mangent dans son état naturel. Une petite variété de l'igname, plus ordinairement connue sous le nom de pomme de terre de Rotuma, *l'ulé* des indigènes, est très-abondante; *l'ulu* ou arbre à pain, le *peri* ou plantain, et plusieurs autres espèces de fruits témoignent suffisamment de la fertilité de l'île. Des petits bouquets d'arbres composés de *toa* ou *casuarina equisetifolia*, plantés près des villages ou des cimetières environnans, ajoutent encore à la beauté du paysage.

Quelques jours après mon arrivée, le hasard me fit découvrir un endroit qui attira mon attention. Je venais de traverser un village nommé Shoulnau. Après avoir gravi une colline qui était ombragée par des arbres magnifiques, je descendis vers la grève; de là

j'aperçus une espèce de lac formé par les eaux de la mer, enfermé d'un côté par une grande île couverte de cocotiers et de divers arbres, et qui touchait presque à la terre; seulement on remarquait tout autour de petits espaces pour laisser passer les canots. Les bords opposés étaient couverts des maisons des naturels, entremêlées d'arbres et de différentes espèces d'arbustes en fleur. Le calme de l'eau, la tranquillité de ce lieu solitaire, qui n'était interrompue que par le gazouillement des oiseaux, entretenaient l'âme dans de douces rêveries. Ce fut avec un vif regret que je m'éloignai de ce délicieux coin de terre; il est situé au sud-est de l'île, et est appelé Shaulcopé par les indigènes. Je voulus me procurer le plaisir de le visiter de nouveau, mais cette fois j'étais en canot. Pendant cette promenade navale, je fus régalé d'une chanson par quelques naturels que j'avais à mon bord. Elle me parut passablement monotone, mais cependant agréable. Je m'aperçus aussi que ces insulaires battaient fort bien la mesure avec leurs pagaies.

Les maisons des Rotumans sont très-propres; elles sont formées de perches et de troncs d'arbres; le toit est couvert de feuilles d'une espèce de palmier qu'ils appellent *hoat*, et qu'ils estiment beaucoup à cause de sa solidité; elles ont ordinairement deux entrées, l'une pratiquée dans la façade du bâtiment, et l'autre vis-à-vis; ces entrées sont très-basses. Elles ont, en outre, une porte suspendue horizontalement qu'ils tiennent ouverte pendant le jour, mais qu'ils ferment la nuit; l'intérieur des maisons est d'une propreté remarquable, les planchers sont couverts ou de branches entrelacées de cocotier, ou d'une espèce ordinaire de natte appellé *ehap*. Près de leurs maisons, ils plantent

les arbres qu'ils affectionnent. La plante du tabac qui a été récemment introduite dans l'île, y vient très-bien, mais les habitans ne savent pas encore la préparer.

Le débarquement se fait sans peine sur une grève sablonneuse. Non loin de la mer, on peut se procurer du bois à brûler; l'eau est d'une excellente qualité, mais comme il se trouve peu de ruisseaux dans cette île, les habitans ont creusé des puits pour ne pas se voir exposés à en manquer.

Les indigènes sont d'une figure agréable et d'une taille avantageuse; ils ressemblent beaucoup aux habitans de Tongatabou; ils sont doux, mais très-adonnés au vol : c'est un penchant général chez eux. Leur teint est légèrement cuivré. Les hommes portent les cheveux longs, et en teignent les extrémités d'une couleur rouge et brune; quelquefois il leur arrive de retenir par un nœud leurs cheveux sur le derrière de la tête; mais la coutume dominante est de les laisser pendre sur les épaules. On peut dire que les femmes sont belles et bien faites; et, bien qu'elles aient un air de modestie très-marqué, elles n'en vinrent pas moins en foule à bord de notre vaisseau, à notre arrivée. Leur babil intarissable nous fut une preuve suffisante que, même dans cette partie éloignée du globe, l'organe lingual de la femme est singulièrement développé.

Le roi, auprès duquel nous nous rendîmes, habitait le village de Fangwot. C'était un homme bien pris dans sa taille, d'une belle figure, et qui ne paraissait pas avoir plus de trente ans. La partie supérieure de son corps avait été enduite d'épaisses couches de *rang*, espèce de peinture qui s'obtient en mélangeant ensemble du curcuma et de l'huile. C'était là une preuve non équivoque de la haute considération qu'il avait pour

les étrangers qui lui rendaient visite. En plein air, sous les larges branches de leur arbre favori, le fifau (*callophyllum inophyllum*), se tenait sa majesté, accroupie sur la terre, et environnée d'une foule de ses sujets. Il n'y avait rien là qui sentît l'étiquette ou la pompe des cours. Il y eut aussi beaucoup de simplicité dans notre présentation. Un des indigènes qui nous avait accompagnés depuis notre débarquement dans l'île, nous dit avec un accent passablement anglais, et en faisant un signe indicateur de la main : « Voilà le roi. »

Comme notre langue était tout-à-fait étrangère à sa majesté, un de ses serviteurs, qui la parlait avec beaucoup de facilité, se chargea du rôle d'interprète. Après avoir répondu à quelques questions d'usage, telles que celles-ci : « D'où vient votre vaisseau? Où va-t-il? De quelles provisions a-t-il besoin? » nous nous rendîmes à l'habitation du roi, qui ne différait en aucune façon de celle des autres indigènes. Les ignames, les fruits à pain, et les poissons enveloppés de feuilles de plantain, dans lesquelles on les avait fait cuire, furent étalés devant nous. Nous avions des feuilles de ce même arbre pour assiettes, et de l'eau de coco pour boisson. Mais avant que nous eussions eu le temps de faire honneur à cette chère royale, nous fûmes entourés d'une foule d'indigènes qui nous semblaient d'autant plus incommodes que la chaleur était extrême. On croira facilement que nous nous estimâmes heureux de mettre un terme à l'entrevue en opérant notre retraite.

Les chefs sont appelés successivement à la royauté, et cette haute charge n'est exercée par le même individu que pendant six mois. Cependant il arrive quelquefois qu'un chef gouverne pendant deux ou trois ans,

si les autres chefs y consentent. Le titre correspondant au mot roi est *Sho*. Le roi auquel nous avions été présentés se nommait Mora. Nous eûmes aussi une entrevue avec son prédécesseur Riemko. C'est un chef très-distingué, et qui paraît doué d'une rare intelligence. Il parle anglais très-correctement. Riemko, dont la mémoire égale la curiosité, s'empresse auprès des voyageurs européens qui abordent dans l'île, leur adresse une foule de questions, et les réponses qu'il reçoit se gravent dans son esprit d'une manière ineffaçable. C'est ainsi qu'il nous rapporta une multitude de faits et d'anecdotes relatifs à Napoléon et à plusieurs grands personnages de l'époque. Ce fut sans doute pour ne nous rien cacher de ses connaissances qu'il nous demanda très-sérieusement si nous demeurions dans Russel-Square, à Londres.

Un étranger qui parcourt cette petite île, à peine connue des Européens, est tout surpris d'entendre parler l'anglais à la plupart des indigènes, et de voir le désir extrême qu'ils montrent de l'apprendre. Je me suis souvent amusé à voir ces sauvages essayer de s'entretenir entre eux dans mon idiome national. Un aveugle qui vint à notre bord, « non pour voir le vaisseau, » suivant ses expressions, « mais pour le sentir, » parlait anglais très-correctement. Il me demanda comment s'appelait le propriétaire du vaisseau, s'il possédait encore d'autres vaisseaux. Ensuite, voulant sans doute me donner un échantillon du savoir qu'il avait acquis, soit dans la conversation des marins européens qui résidaient dans l'île, soit dans les récits des voyageurs, il me dit : « *Vous voyagez au compas, et prenez le soleil avec un cadran.... vous avez des cartes.... et c'est là le moyen d'aller aux différens pays.* » Il

me répéta aussi les jours de la semaine et les mois de l'année avec beaucoup d'exactitude.

Il existe chez les femmes de cette île une coutume très-gracieuse : elles se montrent uniformément parées de fleurs ; tantôt elles les mettent isolément dans leurs cheveux, tantôt elles en font d'élégans pendans d'oreilles, ou bien elles les tressent en couronnes ou en colliers ; mais, à quelque forme qu'elles les plient, elles font preuve d'un esprit ingénieux et d'un goût délicat. Les principaux arbustes qui leur fournissent leurs plus belles fleurs sont le *fifau,* le *kowa* (*hibiscus rosa sinensis*), le *mouscoi* [1], et le *gardenia.* Il paraît que la coutume orientale, de communiquer les affections par le moyen des fleurs, leur est tout-à-fait inconnue.

L'habit des hommes et des femmes n'est autre chose qu'un *apé* ou natte qui dessine la taille et descend jusqu'à la cheville ; la partie supérieure du corps demeure entièrement exposée. Cependant les femmes font encore usage d'un vêtement que leur fournissent les feuilles du plantain ou du curcuma, qu'elles font sécher et blanchir au soleil. Ce vêtement, qui leur ceint la taille, ne descend pas ordinairement au-dessous du genou. Avant leur mariage, les femmes sont dans l'usage de se couper les cheveux, et de se barbouiller la tête de *shoroi,* qui n'est qu'un mélange de corail brûlé et de gomme d'arbre à pain ; après le mariage, elles enlèvent cette couche incommode, et laissent croître leurs

[1] Les fleurs de cet arbuste exhalent un parfum délicieux, et même, quand elles sont desséchées, elles le conservent pendant plusieurs années. Les indigènes se servent de ces fleurs pour aromatiser leur huile de coco. L'arbuste qui les produit se trouve dans les terrains montagneux.

cheveux, qu'elles rasent encore, en signe de deuil, à la mort d'un chef ou de leurs parens.

La cérémonie du mariage se pratique de la manière suivante : les deux futurs époux se rendent sur le bord de la mer, se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture, revêtus chacun de sa natte. Là, ils sont barbouillés de *rang;* ils sortent ensuite de l'eau, après quoi on leur présente de nouvelles nattes; on donne un grand repas pour terminer la cérémonie. La polygamie est permise à Rotuma, comme dans la plupart des autres îles polynésiennes.

Au milieu de leurs villages se trouve un terrain vide qu'ils balaient soir et matin : ce terrain est planté de fifaus, leur arbre favori, ou de toas (*casuerina equisetifolia*), dont le bois est fort estimé chez eux, et que les Européens ont nommé bois de fer, à cause de sa consistance et de sa durée. C'est là que les indigènes viennent, par les fraîches brises du soir, exprimer les douces émotions de l'amour dans des danses molles, vives et légères, ou entremêlent des pas brusques et saccadés de hurlemens épouvantables, quand la danse est comme un présage de guerre.

Les Rotumans sont d'une grande propreté, et l'habitude qu'ils ont de frotter leur corps d'huile de cocotier et d'essence de curcuma fait que leurs vêtemens, comme leurs personnes, répandent une odeur très-agréable. Les articles de commerce qui leur plaisent le plus sont les grains de collier de grande dimension et à brillantes couleurs. Ils recherchent aussi beaucoup les haches, les ciseaux, les dents de baleine, les hameçons, les petits miroirs, etc.

On me pria, un matin, de rendre visite à un chef de haut rang, qui souffrait depuis long-temps d'un mal

qu'on n'avait pu guérir. J'accueillis cette demande avec empressement; et, après une marche entreprise par un soleil brûlant, j'arrivai à sa demeure, dans un village appelé Shoar. Ce chef, qui se nommait Moeta, se plaignait d'affections rhumatismales aux articulations; il me montra plusieurs cicatrices qui provenaient du traitement en usage dans le pays, lequel se réduit tout simplement à appliquer un fer chaud sur les parties souffrantes. Ce traitement, au reste, n'avait été pour lui d'aucune efficacité. Je lui en indiquai un autre, et lui prescrivis un régime. Il m'offrit alors une belle natte; et, comme je refusai de la recevoir, il parut mécontent, et me dit que c'était l'usage de faire un cadeau aux médecins. De peur de le désobliger, j'acceptai son présent; mais depuis il ne me fut jamais fait par mes malades de l'île d'offre de ce genre. La dyssenterie exerce de grands ravages parmi les habitans de Rotuma; et c'est sans doute parce que plusieurs d'entre eux en avaient été guéris par des médecins européens que je fus assailli d'un grand nombre de demandes relatives au traitement de cette cruelle maladie. Si l'on veut avoir une idée des priviléges dont jouirait un médecin qui s'établirait dans cette île, il me suffira de rapporter les paroles que m'adressait Ufangnot, chef du canton de Saflé, pour me déterminer à embrasser ce parti : « *Vous rester à Rotuma,* » disait ce chef; *vous faire gens bien portans, ainsi que vous avoir déjà fait : trop personnes mourir ici; mais vous guérir toutes personnes, et vous avoir beaucoup femmes, beaucoup ignames et cochons, et vous être heureux comme un roi.* » Bien supérieur était le langage d'un chef, nommé Marc, qui, pour la même raison, voulait me retenir à Eimeo, une des îles de la Société, lors de

mon voyage en 1829 : « *Vous guérisseur de maladies, demeurez dans cette terre, pour que ses habitans ne soient pas consumés par la mort, et qu'ils puissent marcher la tête levée.* » Comme je lui demandais quels seraient les avantages que me promettrait cette détermination : « Vous aurez, » répondit-il, « ce que la terre produit; nous ne possédons pas autre chose. »

Outre la brûlure, les Rotumans sont dans l'habitude de se faire de profondes incisions. L'ophtalmie est une maladie commune chez eux. J'observai aussi que l'ophtalmie purulente exerçait de grands ravages chez les enfans; mais ce fut en vain que je préparai des lotions pour que les mères leur en baignassent les yeux : elles montrent une aversion insurmontable pour tous les remèdes appliqués extérieurement; elles ont, au contraire, une confiance aveugle dans ceux qu'on prend à l'intérieur. Les causes de ce dégoût d'une part, et de cette prédilection de l'autre, me sont tout-à-fait inconnues.

Sur une colline située dans l'intérieur des terres, à une petite distance du village de Shoar, je visitai la sépulture des rois, que les indigènes nomment Shisoul. Le sentier qui y conduit est délicieusement ombragé par des arbres de différentes espèces. Du reste, cette dernière demeure des rois n'est remarquable, ni sous le rapport du paysage au milieu duquel on l'a placée, ni sous celui de l'art. Cette sépulture est simplement un petit tertre entouré de pierres, et sur les tombeaux sont placés de gros blocs de corail, marquant la situation de chacun d'eux. En quelques endroits du tertre sont plantés des arbres, que les naturels nomment *chinical* (*dracæna terminalis*), et dont les feuilles sont très-remarquables par leur beau rouge foncé. Les rois

seuls jouissent de la prérogative d'en porter autour du corps, en guise de ceinture. A quelques pas de là, des arbres à pain dessinaient un cercle autour du tertre, qui se trouvait ainsi singulièrement ombragé. Les cimetières ordinaires touchent aux villages, et ne sont pas sans ressemblance avec les nôtres. On y voit des monticules entourés de pierres, et sur les tombes sont étendus de grands blocs de corail, les uns dans le sens horizontal, les autres dans le sens vertical, comme c'est la coutume en Europe. Les morts sont enveloppés dans une natte. Beaucoup d'arbustes, parmi lesquels je distinguai le toa, ombragent les tombeaux. Je remarquai aussi en certains endroits des amas de pierres entassées les unes sur les autres, et sur lesquelles on avait construit des huttes. J'appris que ces pierres et ces huttes indiquaient la sépulture de quelques chefs fameux.

On fabrique dans cette île quatre espèces de nattes : la première se nomme *ehap*, et se fait avec les vieilles feuilles du sahang, espèces de pandanus. La seconde s'appelle *apé-sala*; elle se fabrique aussi avec les feuilles du *sahang*, que l'on fait blanchir d'abord, en les arrosant plusieurs fois, et en les exposant au soleil. Cette natte est d'une belle qualité. La troisième est l'*apéniau*; celle-ci est encore plus belle que la précédente, et s'obtient de l'arbuste *hibiscus tiliaceus*, le *vinghou* des indigènes. La quatrième est l'*amea*, et c'est la plus estimée; elle se fait de l'écorce d'un arbre appelé *urtica*, mais que les indigènes nomment *amea*, et c'est de ce dernier mot qu'elle a emprunté son nom. Les nattes de guerre sont de la même texture que celles appelées *apé-sala*, mais elles sont plus petites que ces dernières. Les Rotumans en portent jusqu'à quatre

autour de leur ceinture. Ce sont les femmes ordinairement qui sont chargées de fabriquer ces nattes, et il ne leur faut pas moins de six mois pour en confectionner une seule. Elles fabriquent aussi du drap de différens degrés de finesse, qu'elles obtiennent de l'écorce de l'*ulu* ou arbre à pain, du *chal* ou mûrier à papier. Ils donnent le nom de *wor* à ce drap, qui est tacheté de diverses couleurs qu'ils tirent des plantes indigènes. C'est avec un instrument de bois nommé *ia* qu'ils battent cette écorce.

Le goût des voyages paraît invinciblement enraciné dans le cœur de ces insulaires. Je demandai alternativement à un grand nombre d'entre eux quelle raison leur faisait quitter l'île de Rotuma, pour s'exposer aux dangers de la mer; ils répondirent invariablement : « *L'homme de Rotuma avoir besoin de voir terre nouvelle.* » C'est ainsi que, dominés par ce penchant irrésistible, on les a vus courir sous le vent dans de frêles embarcations, aborder dans quelque île ou périr dans la tempête.

Les Rotumans paraissent n'avoir que des idées très-confuses en matière de religion; ils croient que les âmes des morts viennent les visiter après la mort, et pour les apaiser, ils leur font des offrandes, et suspendent dans leurs maisons des branches d'un arbre appelé *teuten*. Ils portent aussi sur leurs personnes quelques parties de cet arbre, auxquelles ils attribuent la vertu d'écarter les mauvais esprits. Ils ne paraissent pas avoir la moindre idée de la vie future. « *Blancs*, disent-ils, *assurer nous y avoir ciel pour les bons et enfer pour les méchans, mais le Rotuman pas savoir.* » Comme je demandais à l'un d'eux si un homme qui était à la dernière extrémité avait peur de mourir : « *Non*, » répon-

dit l'indigène ; « *pourquoi lui avoir peur?* »—« *Mais où croyez-vous qu'il aille après sa mort?* » repris-je. — « *Mais, monsieur, si un homme mourir au rivage, aller dans la terre ; si un homme mourir à bord de vaisseau, aller dans la mer.* »

Je remarquai que, dans cette île, les femmes portaient sur leurs corps des cicatrices de forme circulaire, qui avaient été causées par l'application du feu. Ces cicatrices se voyaient sur l'estomac de quelques-unes, tandis que le corps de plusieurs autres en était presque entièrement couvert. Pour produire ces brûlures, les femmes donnent à un morceau de *wor,* ou drap du pays, une forme circulaire; puis y mettent le feu, et s'en frappent la peau quand il est bien enflammé. Cette pratique s'observe à la mort d'un chef ou d'un parent. A la mort de sa mère, une femme ne manque jamais de livrer son estomac et sa gorge à ces morceaux de drap brûlant ; si c'est son père qu'elle vient de perdre, ce sera son dos seulement qu'elle soumettra à cette opération ignée. Au reste, cette coutume barbare n'est point suivie par les hommes.

Quand un étranger entre dans la maison d'un de ces indigènes, ceux-ci ne manquent jamais de lui servir des noix de coco, des ignames, etc. Je fus un jour attiré dans une de leurs habitations par des cris et des gémissemens qui retentissaient avec force au dehors : j'y trouvai une pauvre vieille femme étendue à terre, et versant des larmes amères en abondance. Elle venait de perdre son fils unique qui, cédant à une ardeur inquiète de *voir terre nouvelle,* était parti sur un vaisseau pour l'île d'Erromanga. Là, une fièvre cruelle l'avait emporté. Même, au milieu de sa douleur, la pauvre vieille femme remplissait les devoirs de l'hos-

pitalité, plaçant devant moi des fruits à pain, des bananes, auxquels cependant je ne touchai pas. Je lui donnai quelques grains de collier avant mon départ, dans le dessein de faire diversion à sa douleur. Les habitans de cette île emploient comme boisson le *kava* ou *ava*, et le cultivent soigneusement; mais je ne me suis jamais aperçu qu'ils en aient mésusé. Les tasses dans lesquelles ils boivent ce kava sont proprement fabriquées avec le bois de fifau.

Les danses de cette île sont très-curieuses, et ont lieu à la lueur des torches. Comme j'assistai avec grand plaisir à un de ces divertissemens terpsychoriens, qui fut des plus brillans, je puis entrer dans quelques détails à ce sujet. D'abord, les hommes, dans des danses, tantôt lentes, tantôt vives, montrèrent une exquise fidélité à suivre le chant monotone, mais agréable de l'orchestre. Ils accompagnaient tous leurs pas de claquemens de mains répétés. Des spectateurs encourageaient à propos les danseurs par les cris retentissans de *mariai! mariai!* (fort bien! fort bien!). Les femmes, parées de fleurs, suivant leur coutume, déployèrent ensuite une grâce et une agilité remarquables. Mais mon attention fut singulièrement excitée, lorsque je vis que les deux sexes allaient danser concurremment. Les femmes étaient rangées sur une ligne, et les hommes sur deux. Dans un mouvement grave et mesuré, les femmes imitèrent avec beaucoup de vérité les révérences des dames européennes. A cette mesure lente et gracieuse en succéda une autre très-vive et très-animée. Ce fut le tour des Rotumans. Les femmes se contentèrent alors de chanter, de frapper des mains, et de faire un léger mouvement du pied qui correspondait parfaitement à la mesure. Ce ne fut pas sans une vive satisfac-

tion que je remarquai que ces danses, si diversement ingénieuses, étaient pures de ces gestes indécens, si familiers aux habitans de Tahiti, de la Nouvelle-Zélande et des autres îles polynésiennes.

On nous donna un jour le double divertissement d'une danse guerrière et d'un combat simulé. La description du combat simulé aura son utilité, en ce qu'elle donnera une idée de la manière de faire la guerre de ces insulaires. Une troupe d'une centaine d'hommes armés de massues (*hoibeluongs*) et de lances, et portant des paniers remplis de pierres, défilèrent devant nous. A leur tête était placé le chef le plus élevé en dignité; et, cette fois, c'était le frère du roi. Avant d'engager le combat, cette troupe se mit à pousser des cris et des hurlemens épouvantables, auxquels se mêlait le bruit d'horribles trépignemens. Ce prélude barbare n'avait d'autre but que d'intimider l'ennemi. Il fut suivi d'un chant religieux qui fut entonné en grande pompe pour se rendre propices les esprits de la victoire.

Un petit nombre de guerriers se détachèrent du corps commandé par le frère du roi, pour en venir aux mains avec un nombre égal du parti opposé. Tous étaient armés de lances et de massues. La victoire dépend tout entière ordinairement de cette espèce de combat singulier, livré par des hommes d'élite. Lorsque les champions d'un parti ont succombé, les frondeurs s'élancent aussitôt pour harceler l'ennemi de leurs pierres, qui, dans leurs mains quotidiennement exercées, deviennent des armes terribles. Les frondeurs sont promptement suivis par les autres guerriers armés de leurs massues, et l'œuvre du carnage s'accomplit. Lorsqu'on rencontre parmi les morts un chef ennemi, on lui enlève sa massue et les écailles blanches, qui, entourées

d'un réseau brillant, décoraient sa tête. Ce sont là les trophées recueillis par le vainqueur. Lorsque le combat a cessé, tous les morts de l'ennemi, aussi bien que ces trophées, sont présentés au chef le plus éminent du parti victorieux.

Même, en ce combat simulé, c'était chose terrible à voir que ces milliers de massues brandies en l'air par des bras d'athlète doués d'une adresse merveilleuse; c'était un bruit étrangement assourdissant que les cris et les hurlemens de ces peuples sauvages. Ces massues et les lances qui ont jusqu'à vingt pieds de longueur, sont faites de bois de toa (*casuarina equisetifolia*). Même dans cette petite île, les hommes ont la fureur de s'entredétruire, et cette disposition cruelle n'est pas médiocrement excitée par leurs chansons de guerre.

Un fait confirmera ce que nous avons dit du penchant irrésistible de ces peuples à quitter leur terre natale. Lorsque nous faisions nos préparatifs pour nous rendre à Erromanga, ils vinrent en grand nombre offrir au capitaine du vaisseau des paniers de pommes de terre et des cochons, pour qu'il les emmenât avec lui. Nous en prîmes avec nous deux cents dans le dessein de les employer à Erromanga à couper du bois de sandal. Cependant, lorsque nous arrivâmes dans cette île, la mort y exerçait ses plus cruels ravages. Des troupes entières des naturels des îles voisines, qui y avaient été transportés par d'autres vaisseaux, avaient succombé. Dans cette extrémité, nous retournâmes à Rotuma, où nous arrivâmes tous sains et saufs. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette parfaite indifférence avec laquelle ils quittent leurs parens et leurs connaissances pour suivre des hommes qui diffèrent avec eux

de couleur, de langage, de coutumes. Ils ne s'informent même pas de la longueur du trajet. Une jeune et timide Rotumane vint un jour visiter notre vaisseau (le premier qu'elle eût jamais vu); elle ne tarda pas à manifester ce désir inquiet des voyages qui possède ses compatriotes; et comme il lui fut observé que ce vaisseau était destiné à un voyage de long cours : « Oh! tant mieux », répondit-elle.

Le 25 mars, le vent fraîchissant, un bateau chargé de bois à brûler qui revenait joindre le vaisseau (*la Sophie*), fut renversé dans les brisans. Le *midshipman* qui le conduisait, M. Lamb, et un marin, périrent. Aussitôt qu'on se fut aperçu de cet accident à bord du vaisseau, on dépêcha des bateaux, qui parvinrent à sauver le reste de l'équipage. Cet accident était un présage fâcheux. Dès le 25, le vent souffla très-fort d'ouest nord-ouest et nord-nord-ouest; la mer était très-grosse, et, en se précipitant dans la baie, elle empêchait notre départ. Le 27, le vent devenant plus violent, on jeta les autres ancres, le perroquet et le mât de hune furent abaissés, et la grande vergue et la vergue de misaine furent descendues sur le pont. Tandis que nous craignions que les câbles ne vinssent à rompre sur l'avant du vaisseau, des vagues énormes roulaient derrière nous avec fureur, et rendaient notre position très-périlleuse. Du 27 au 29, le vent souffla par intervalles; mais comme il était constamment dirigé contre la baie, toutes nos tentatives de sortie furent infructueuses. Le 30 mars, la mer était encore très-houleuse; mais le temps était clair et beau, le vent était un peu tombé, et nous épiions avec une vive anxiété le moment de mettre à la voile. Vers onze heures, le ciel se couvrit, et tout nous

annonçait une violente bourrasque venant du nord-ouest. Un vent furieux s'éleva, accompagné d'une forte pluie; et au milieu de cette tourmente, la mer roulait avec fracas dans la baie. Nos câbles de chanvre furent bientôt brisés, et nous ne tardâmes pas à voir que le vaisseau chassait sur son ancre, et qu'il était poussé vers le rivage. Comme le vaisseau approchait des brisans, il roulait et enfonçait d'une manière terrible; tous les bras étaient réunis à la poupe, à travers laquelle on jeta des câbles de salut; car le premier choc pouvait consommer notre perte. Beaucoup de gens de l'équipage désirèrent qu'on coupât l'ancre, et qu'on laissât marcher le vaisseau; les officiers acquiescèrent à cette demande en laissant le vaisseau chasser sur son ancre, comme il avait la tête au vent. Aussitôt que nous nous aperçûmes que nous étions poussés sur le rivage, nous tirâmes le canon d'alarme, pour engager les insulaires à envoyer des canots à notre secours; mais la mer était trop grosse pour que la chose fût praticable. Cependant nous les voyions tous assemblés sur la grève. Nous nous aperçûmes alors que nous avions un rocher tout près de notre poupe, et, comme nous étions chassés très-avant dans la baie, nous nous attendions à tout moment à un choc; heureusement, en haussant le gouvernail, et en dérivant un peu, nous passâmes à côté sans le toucher. Nous n'échappâmes à ce danger que pour tomber dans un autre. Vers une heure du matin, le vaisseau heurta violemment contre un autre rocher. Le gouvernail fut perdu, le vaisseau s'enfonça un peu; mais cependant il se remit à flot. Il paraît qu'il fut relevé par son ancre, qui probablement s'était attaché à quelque rocher. Dans ce moment critique, la

tempête redoubla de fureur, et rendit inutiles tous les efforts que nous fîmes pour gagner le rivage. Vers quatre heures du matin, M. Jones, le capitaine en second, et quatre marins, résolurent de risquer le trajet en se jetant dans la chaloupe, qui allait encore la tête au vent, étant maintenue dans cette position par son ancre. Ce trajet périlleux s'effectua sans accident.

Le succès de cette entreprise engagea un bâtiment baleinier à gagner aussi le rivage. Il fit deux fois le trajet sans accident, et emmena à terre quelques malades de la Nouvelle-Zélande qui se trouvaient à notre bord; mais à son troisième voyage, les vagues étant devenues plus impétueuses avec la marée montante, ce bâtiment fut brisé contre les rochers; heureusement les deux hommes qui le montaient furent sauvés, à l'aide de cordes qui leur furent jetées. Ce ne fut qu'à la pointe du jour du 31 mars que cette tempête se relâcha un peu de sa fureur; et comme elle reprit de sa violence pendant ce jour, notre débarquement n'eut lieu que dans la soirée.

Les indigènes nous donnèrent une preuve de leur bon naturel dans cette circonstance : ils nous aidèrent à débarquer nos effets, à dresser nos tentes, et nous apportèrent des provisions de toute espèce. Après avoir passé dans cette île quelques jours que nous employâmes à radouber notre vaisseau et à disposer tout pour un nouveau voyage, nous quittâmes cette baie funeste le 8 avril. Quelques bâtimens baleiniers vinrent après nous dans cette île. Les dangers que nous avions courus ne perdirent rien de leur gravité dans la bouche des sauvages de Rotuma, amis de l'hyperbole, ce semble, autant que des voyages : et ils assurèrent depuis, d'un

ton pénétré, que *ce fut chose affreuse pour eux que de voir notre vaisseau voler en mille éclats dans les airs.*

(*Military and Naval Magazine.*)

GEORGE BENNET,
Membre du Collége de chirurgie de Londres.

Histoire. — Philosophie.

RÉVOLUTION POLONAISE [1].

I.

Esprit des anciennes révolutions en Pologne. — Ce que c'est que la noblesse polonaise. — Elle ne constitue point une aristocratie. — Constitution du 3 mai. — Esprit de la révolution de 1788. — Le manque d'une bonne organisation civile, financière et militaire en Pologne facilite son démembrement. — Parallèle entre les forces de l'ancienne république de Pologne dans les années 1772, 1793 et 1795, et les forces du royaume actuel. — Observation de M. de Metternich. — Origine et travaux de la *société patriotique*. — Czartoryski et Czacki. — Lelewel, âme de toutes les sociétés patriotiques. — Insurrection du 29 novembre.

La Pologne ne subsiste que par le désordre (*Polska nierzondem stoi*). C'est là un ancien proverbe polonais à la vérité

[1] La forme de cet article se ressent un peu de l'origine étrangère de l'auteur, qui n'est pas habitué à écrire dans notre langue ; mais il contient des faits trop curieux pour qu'on ne passe pas sur ce léger défaut. Son travail a été fait d'après des notes fournies par des membres du gouvernement polonais, et peut être considéré comme officiel.

duquel l'histoire des deux derniers siècles rend un témoignage éclatant.

Mais une autre vérité non moins certaine, c'est que l'anarchie qui avait donné à la Pologne une si triste célébrité dans les XVIIe et XVIIIe siècles n'était autre chose qu'une révolution politique. Dans cette révolution, la noblesse pauvre, imbue des idées démocratiques, ayant momentanément écrasé les paysans jadis libres et la bourgeoisie indépendante, soutint, sous la bannière de *la liberté et de l'égalité,* une lutte longue et pénible contre quelques familles riches, qui, sous un prétexte *d'ordre,* voulaient confisquer la liberté à leur profit, et introduire en Pologne les titres féodaux *de comtes* et *de barons*, et l'hérédité du sénat, préparant ainsi à leur patrie la triste paix qui pesait sur la Bohême et la Hongrie [1]. D'un autre côté, les riches gentilshommes qui entouraient la personne du roi, profitant de leur position, irritaient l'amour-propre de la petite noblesse par des prétentions exagérées. Ainsi, la royauté qui, au XIVe siècle, était encore absolue, devint tout-à-fait nulle quatre siècles plus tard. Mais l'histoire prouve que ce n'est qu'un à un et avec le temps que la noblesse a détruit tous les droits attachés à la royauté, moins par désir d'empiéter sur elle que pour prévenir les suites plus fatales encore de l'ambition des familles riches. Le terrible *liberum veto* (qui n'existait que depuis l'année 1652), et les confédérations armées qui lui servaient de contrepoids, n'étaient que les moyens extrêmes sans lesquels

[1] La noblesse, en Pologne, était tout autre chose que la noblesse des autres pays, car il n'y avait point de gradation dans les titres et dans les priviléges; elle ne possédait ni majorats, ni emplois héréditaires; en un mot, elle n'était point féodale. L'esclavage des paysans polonais ne date que du quinzième, et l'abaissement de la bourgeoisie du seizième siècle. La plus grande partie de la noblesse ne possédait souvent que quelques arpens de terre, un cheval et un sabre. Ce n'était donc point une aristocratie, mais plutôt une représentation nationale permanente, qui se transmettait des pères à leurs enfans.

la Pologne serait indubitablement aujourd'hui une province autrichienne, comme la Bohême; car les riches familles ont même pris une fois à la diète l'engagement écrit de soumettre la Pologne à l'Autriche; c'est Sobieski qui a retiré cet acte fatal de la chancellerie impériale de Vienne.

Il a fallu de grands malheurs, et même un démembrement de la Pologne, pour engager les riches familles à renoncer à leurs projets d'inégalité. La mémorable diète constituante fut convoquée dans l'année 1788; et cette même noblesse, si jalouse de ses droits envers ceux qui voulaient faire des Polonais leurs propres vassaux, rendit à la royauté son ancien pouvoir et son éclat, admit toute la bourgeoisie à la jouissance de ses propres droits, et donna à chaque bourgeois le moyen le plus facile d'obtenir pour lui et pour ses enfans le titre de gentilhomme [1]. Elle n'oublia pas les paysans, améliora leur sort, et leur promit, dans l'espace de vingt-cinq ans, une liberté complète.

Voilà le véritable esprit des anciennes révolutions de Pologne, et nous verrons bientôt que c'est aussi celui de la révolution actuelle. Observons cependant que, dans la révolution de 1788, ce n'est point la noblesse qui s'abaissa au niveau des classes jusqu'alors inférieures; mais, véritable représentation nationale, elle reconnut que ses droits étaient ceux de tous les Polonais. L'égalité donc, ce premier droit de l'humanité, ne court aucun danger en Pologne; car elle a de nombreux défenseurs, et surtout d'anciens nobles, démocrates par leur naissance et par leurs souvenirs, qui, excepté le titre, ne possèdent aucun droit, aucun privilége exclusif.

Mais ce principe de liberté et d'égalité, renfermé dans les droits de la noblesse polonaise, quand la constitution du 3 mai fut proclamée, n'avait pour défenseurs que la classe éclairée de la société. La masse du peuple savait à peine

[1] Par la constitution du 3 mai 1791, et surtout par la loi du 18 avril de la même année, qui en fait partie.

que la noblesse travaillait à son bonheur; la bourgeoisie, élevée en masse à la hauteur de la noblesse, était alors peu nombreuse et pauvre; car toutes les villes polonaises, si florissantes au XVIe siècle, ne présentaient plus que des ruines. La constitution du 3 mai avait besoin de temps pour produire ses bienfaits. La Pologne, sortant de son agonie, était faible; tout y était à refaire; le trésor était vide, l'organisation intérieure défectueuse, l'armée régulière peu nombreuse, mal organisée et sans discipline. En 1791, de trente on la porta à cent mille hommes; mais le temps manqua pour l'organiser. Cependant, quoique la Pologne n'eût alors ni frontières naturelles, ni forteresses, Kosciuszko prouva au monde qu'avec l'ardeur belliqueuse de ses habitans, et leur amour de la patrie, elle aurait été invincible, si les puissances spoliatrices n'eussent eu sur elle l'avantage de troupes plus nombreuses et mieux disciplinées, et de finances mieux organisées. Ainsi la Pologne succomba au moment même où la nouvelle constitution lui promettait un brillant avenir.

Si donc c'était avec raison qu'on disait autrefois que la Pologne ne se maintenait que par le *désordre;* si ce proverbe fatal se réalisa à l'époque même où on voulait introduire l'ordre dans le pays, il est permis de prédire que la Pologne peut reconquérir ses droits, grâce à *l'ordre* que Napoléon a introduit dans le duché de Varsovie [1]. En effet, il ne faut que comparer l'état actuel du soi-disant *royaume de Pologne,* créé en 1815, avec celui de la vaste république

[1] Il paraît que l'empereur Alexandre, en abdiquant la barbarie de ses prédécesseurs, avait oublié aussi leur politique à l'égard des Polonais. Cependant il est certain que depuis Pierre-le-Grand tous les princes moscovites, au moyen des intrigues les plus infâmes, ont travaillé constamment à éterniser le désordre en Pologne, et à diminuer le nombre de ses troupes régulières, pour être à portée d'envahir un jour ce pays. C'est ainsi qu'ils sont sortis de leur nullité naturelle, et ont acquis une importance politique dans cette même Europe, qui, lors du traité de Westphalie, leur refusa jusqu'au titre d'*Altesse*.

jagellonne, qu'on a trois fois démembrée ; on verra que ce petit pays est plus fort que ne l'était l'ancienne Pologne avec toute son étendue. Napoléon lui donna le Code civil français, et une organisation civile et militaire française. Sous la verge de fer du farouche Constantin, un ordre admirable fut introduit partout. L'armée reçut une organisation parfaite, les forteresses furent rebâties; de belles routes traversent le pays dans toutes les directions. On a des écoles militaires et une administration civile excellente. Autrefois, pour la défense d'un pays plus vaste que la France, on n'avait pas trente mille hommes de troupes régulières. Depuis 1815, trente-deux mille hommes étaient sous les armes, et en quelques mois de révolution, on a porté l'effectif de l'armée jusqu'au-delà de cent mille hommes bien organisés et bien disciplinés. En 1788, le revenu de la république n'était que de quatre-vingts millions de florins, et aujourd'hui un pays qui n'en est que la cinquième ou sixième partie, jouit d'un revenu annuel de plus de cent millions de florins. Le crédit public était nul autrefois, aujourd'hui la banque est riche de plus de six cents millions de florins. Varsovie, Modlin, Zamosc, trois forteresses respectables, défendent le centre et les frontières. Le noyau de la Pologne existe donc; il ne faut maintenant qu'y incorporer de plus vastes provinces, enrégimenter des hommes, et la Pologne sera bientôt indépendante.

Tous les bons esprits connaissaient bien les ressources de la Pologne telle qu'elle a été construite par le traité de Vienne, et souriaient en voyant l'erreur des ennemis les plus acharnés du nom polonais. En vain, M. de Metternich disait-il à l'empereur Alexandre qu'il armait les Polonais contre lui-même, le despote du Nord n'avait aucune idée de la force morale des peuples, et ne croyait qu'au nombre de ses baïonnettes. Une insurrection semblable à celle de la mémorable journée du 29 novembre 1830, pouvait toujours éclater, car on ne doutait ni de l'esprit de l'armée polonaise, ni de celui des habitans du pays. Chasser Constantin

avec ses sept mille Russes, de Varsovie, était chose facile, et plus d'une fois on songea à le faire; mais toujours l'ardeur de la jeunesse fut retenue par les sages conseils de ceux qui avaient toute sa confiance, c'est-à-dire par les membres de la *société patriotique*.

En remontant à l'origine de cette société, on la voit se former pendant la diète constituante de 1788-1792 : elle n'est devenue secrète qu'après le partage de la Pologne. C'est alors que les personnages les plus marquans s'unirent pour maintenir et propager la langue et l'esprit national sous les trois gouvernemens étrangers, et pour former ensuite les célèbres légions polonaises, qui combattirent encore pour leur patrie en Italie et à Saint-Domingue. Czartoryski, un des membres présumés de cette société, actuellement président du gouvernement national, alors ministre des affaires étrangères de Russie, a immortalisé son nom et celui de l'empereur Alexandre, par la rédaction des nouveaux statuts de l'université de Wilna et de toutes les écoles de la Lithuanie. Un autre membre, Thaddée Czacki, étonne par ses immenses travaux et par les services qu'il a rendus à la patrie en fondant un grand collége à Krzemieniec, et cent vingt-six écoles en Wolhynie, en Podolie et dans l'Ukraine. Une instruction vraiment polonaise, et accommodée aux besoins du siècle, fut le partage des Polonais restés sous la domination de la Russie; mais malheureusement, d'après les conseils de M. de Metternich, l'empereur Alexandre détruisit l'édifice auquel il avait lui-même travaillé pendant vingt ans.

Les autres membres de la société ne cessèrent jamais de travailler au bonheur des Polonais devenus sujets de la Prusse et de l'Autriche. La formation du grand-duché de Varsovie par Napoléon, dans les années 1807 et 1809, lui concilia tous les esprits, et fit oublier quelque temps le but de la société. Mais aussitôt que l'armée polonaise apprit que le duché de Varsovie, affaibli par la perte de Cracovie, du duché de Posen et des villes de Thorn et de Culm, devait passer sous la domination russe avec le titre

ridicule de royaume de Pologne, le général Dombrowski, le même qui avait jadis commandé les légions polonaises en Italie, recréa la société patriotique. Le nom de tous ses membres ne nous est pas connu. La conspiration de Saint-Pétersbourg, à l'avénement de Nicolas, en dévoila quelques uns, qui furent absous par le sénat polonais. Depuis cette époque, on redoubla d'efforts pour préparer une révolution; on encouragea la jeunesse à former de petites sociétés patriotiques, et elles se multiplièrent beaucoup à Varsovie. En 1829, les jeunes conspirateurs voulaient massacrer toute la famille impériale pendant que Nicolas jouait à Varsovie la comédie du couronnement. Mais la seule idée que pendant dix siècles la Pologne avait eu de bons et de mauvais rois, et que pas un n'avait péri des mains de ses sujets, retint leurs bras. La guerre de Turquie présentait encore quelque chance de succès : tout était prêt pour une insurrection à Varsovie; mais Niemcewicz ne trouvant pas cette époque assez favorable, on remit l'exécution d'un si grand projet à un temps meilleur.

Les Russes n'ignoraient pas qu'il existait à Varsovie une société secrète, qui dirigeait l'esprit de la jeunesse. On a trouvé dans les papiers de la police les rapports que faisait tous les jours au grand-duc un des chefs d'espions, Szlej : on s'étonna même de l'exactitude des renseignemens qu'ils contenaient. Les papiers d'un autre chef de la police secrète, le colonel russe Sass, prouvent aussi qu'il prévoyait le danger sans le croire si imminent; il blâmait d'ailleurs la conduite de Constantin, et neutralisait l'influence d'agens perdus de vices et chargés de crimes dans lesquels il avait mis sa confiance [1].

[1] Constantin s'efforçait d'attirer les Polonais dans les intérêts de la Russie, de les armer contre leurs propres compatriotes, d'en faire des espions. Tel fut Lubowidzki, dont il sera parlé plus bas. Pauvre et chargé d'une nombreuse famille, il attira sur lui les vues de Constantin, mais il repoussa ses premières propositions avec fermeté. Bientôt le Czaréwitch semble avoir tout oublié, et Lubowidzki jouir de sa faveur.

Ces rapports, quoique contradictoires entre eux, décidèrent Constantin à emprisonner les personnes signalées par Szlej, sans cependant prendre des mesures de sûreté en cas d'insurrection. Ce prince bizarre et cruel avait au fond du cœur un sentiment de justice, et, fidèle à l'éternelle maxime de sa famille, d'aimer la trahison et de haïr les traîtres, il n'attachait pas beaucoup d'importance aux paroles de l'infâme Szlej, et se reposait sur les assurances de Sass, dont il estimait la probité.

La seconde société patriotique, composée d'un grand nombre d'officiers et de porte-enseignes, d'étudians de l'université, de gens de lettres, d'avocats, et présidée par Lelewel, était l'âme de toutes les conspirations contre les oppresseurs de la Pologne : c'est elle qui a fait la révolution, et qui maintenant en dirige la marche. Une troisième espèce de sociétés patriotiques était celles de la jeunesse : elles étaient très-nombreuses. Les plus capables d'entre leurs membres sont entrés dans la seconde société, et ont beaucoup contribué au succès de la conspiration ; le reste ne savait rien, et ne servait qu'à propager l'esprit national et la haine d'un gouvernement étranger. Les prisons de la capitale étaient presque continuellement remplies de membres de ces dernières sociétés, qui ne pouvaient satisfaire la curiosité du grand-duc ; et s'il

La fortune de celui-ci lui commandait l'économie ; un ami perfide et déjà vendu lui représenta qu'un train de maison était indispensable à sa grandeur future. La vice-présidence de Varsovie devait couvrir ses avances. Lubowidzki tombe dans le piége, s'endette, se ruine de fond en comble. Sa misère, celle de sa famille le presse, il va se jeter aux pieds du Grand-Duc ; il était à lui... Le général Blumer, qui a péri à la prise du Belvédère, succomba à un piége de ce genre ; durant sa sanglante carrière, son nom, vendu à l'ennemi de sa patrie, servit à confirmer dix-huit arrêts de mort ; et le 29 novembre, on le trouva frappé de dix-huit blessures. — C'est ainsi que le Grand-Duc recrutait ses cinq mille espions. Liés par un serment sacrilége, ils étaient les instrumens aveugles et dociles de l'inquisition politique, érigée en tribunal entre l'oppresseur tout puissant et l'opprimé désarmé.

arrivait que quelque membre de la seconde fût arrêté, il résultait toujours de l'enquête qu'il n'existait d'autre rapport entre lui et les jeunes conspirateurs, qu'une communauté de sentimens patriotiques et la haine des Russes.

Tous les soins de la police ne réussirent jamais à découvrir la conspiration [1], car les nombreux rameaux de la première et de la seconde société étant comme séparés du tronc, la conduite de membres isolés ne pouvait compromettre le tout.

Les révolutions française et belge furent comme un éclair d'espérance : les circonstances semblaient favorables à l'affranchissement de la Pologne. Le principe de non-intervention, proclamé par la diplomatie européenne, semblait la garantir de l'invasion de la Prusse et de l'Autriche; mais ce qui décida surtout l'insurrection du 29 novembre, ce fut la connaissance positive des projets de la Russie contre la France, et le bruit généralement répandu qu'on avait déjà commencé à transporter en Russie l'argent de la banque de Varsovie, et que l'armée polonaise devait au printemps marcher sur le Rhin avec l'armée russe. La découverte d'une correspondance officielle du ministère des finances de Pologne avec le ministère russe a prouvé que

[1] Elle n'épargnait rien cependant pour arracher des aveux aux prisonniers. Parmi les victimes des premières persécutions, il faut citer le major Lukasinski. La torture épuisa ses tourmens sans épuiser la constance du prisonnier, sans lui faire rompre le silence. On essaya un nouveau genre de torture : l'infortuné, lié sur une machine qui tournait avec une effrayante rapidité, tombait dans un état d'étourdissement et d'exaltation. Réunis autour de lui, épiant une plainte, un soupir, les bourreaux cherchaient alors à surprendre son secret, à travers l'égarement d'une aliénation passagère. Cette dernière épreuve n'apprit rien. Lukasinski resta plongé dans les cachots, et après une captivité de douze ans, il en fut arraché par Constantin, pour le suivre dans sa honteuse fuite, au moment où la voix de ses libérateurs frappait déjà ses oreilles. On cloua ses chaînes à un canon, et c'est dans cet état que le malheureux Polonais fut traîné en Russie à la suite du Czarévitch.

ces soupçons étaient fondés. Et puis, faut-il le dire, les Polonais espéraient dans les secours de la France. Le changement du ministère français, et les opinions connues de M. Lafitte, firent cesser toute incertitude.

Lelewel avait jugé, avec raison, que les membres de la grande société patriotique qui n'avaient pu s'accorder sur les moyens d'exécution, et qui d'ailleurs, refroidis par l'âge, redoutaient le contact du peuple, étaient peu propres à opérer activement une révolution. Il s'adressa à la jeunesse, dont il forma une vaste association, qui bientôt remplaça la grande société patriotique. Le but apparent de cette association était la réunion de la grande famille slave, son but réel la délivrance de la Pologne.

La petite société, considérablement augmentée depuis les événemens de juillet, se tenait prête à commencer la révolution; elle n'attendait que le consentement de Lelewel. Dans la journée du 21 novembre, elle lui envoya une députation composée de ses trois principaux chefs, Zaliwski, Xavier Bronikowski et Pierre Wysocki, pour se concerter avec lui sur les moyens d'organiser l'insurrection. Lelewel satisfit à leur impatience, et déclara que le moment favorable était venu. Le 29 novembre fut fixé pour le grand jour de l'insurrection polonaise.

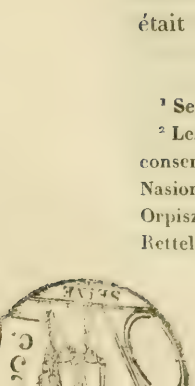
Le 29 donc, sur les sept heures du soir, un officier donna le signal dans les casernes des porte-enseignes, et les voûtes retentirent des premiers cris de liberté et de vengeance. « *Aux armes, mes frères! l'heure de la liberté a sonné!* » Les braves saluèrent en passant la statue de Sobieski, et, sous les auspices de cette grande ombre, marchèrent sur le Belvédère; désarmant les postes, criblant de balles tout ce qui s'opposait à leur passage, ils s'emparèrent des chevaux de l'ennemi, et se dispersèrent pour frapper sur tous les points à la fois son imagination épouvantée. Une foule de ces jeunes conspirateurs se précipita dans la maison qu'habitait Lelewel, le priant de se mettre à leur tête. Son père, vieillard octogénaire, était au lit de mort. Lelewel ne pouvait le

quitter. Sa piété filiale toucha ses jeunes amis; ils se retirèrent en silence, et volèrent au combat où la patrie les appelait.

L'incendie de la caserne de cavalerie moscovite fut comme le signal de la révolution pour le reste de la ville; cependant cet incendie n'ayant pas pris avec assez de violence, les étudians engagèrent avec les Russes un feu roulant de mousqueterie, pour informer leurs camarades de l'intérieur que l'explosion nationale éclatait à l'heure convenue. Dix-huit patriotes s'emparèrent du château du Belvédère. Tandis que neuf d'entre eux occupaient les issues, les neuf autres pénétrèrent dans les appartemens du Czarévitch. Les sentinelles russes furent culbutées; le vice-président de la ville, Lubowidzki, chef de la police, tomba sous les coups des baïonnettes[1]. Les conjurés se dirigèrent ensuite vers la chambre à coucher du Czarévitch[2], dans l'intention seulement de s'emparer de sa personne; mais il n'y était plus : son fidèle valet de chambre l'avait prévenu à temps. Constantin avait l'habitude de dormir quelques heures après son dîner; il n'eut que le temps de se couvrir d'une robe de chambre, et de s'enfuir par une porte dérobée. Tout était disposé, dans sa chambre à coucher, pour favoriser une fuite clandestine, et il l'exécuta avec un grand bonheur. Il fut rencontré par M. Schmidt, consul de Prusse, qui l'entraîna dans la cabane d'une pauvre femme, où ils rédigèrent ensemble, sur un chiffon de papier qu'elle leur donna, deux dépêches qui partirent à l'instant, l'une pour Berlin, l'autre pour Saint-Pétersbourg. Constantin, si violent, si terrible loin du danger, était devenu souple, traitable, et paraissait décomposé par

[1] Ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles.

[2] Les noms des braves qui marchèrent sur le Belvédère méritent d'être conservés; ce sont : les deux frères Rupniewski, Édouard Trzcinski, Nasiorowski, Zénon Niemoïowski, Jankowski, Nabielak, Goszczynski, Orpiszewski, Rottermund, Krosniewski, Swientoslawski, Kosinski Rettel, Poninski, Paszkiewicz, Trzaskowski, Kobylanski.



la frayeur; il ne songea pas un instant à faire front à l'orage. Ainsi, lâche dans toutes les grandes circonstances, il fut lâche encore dans cette dernière action de sa cruelle existence.

Désolés de sa fuite, les patriotes s'élancèrent vers la ville pour secourir leurs camarades, engagés dans une action décisive. Deux cents étudians y luttaient en héros contre un régiment de cuirassiers de la garde impériale. A peine entrés dans la ville, les porte-enseignes à cheval se répandirent de tous côtés en criant: *Aux armes!*

A une heure convenue, le 4e régiment de ligne, une batterie de la garde à cheval de douze canons, une partie des grenadiers de la garde polonaise, le bataillon de sapeurs, et des compagnies de grenadiers de tous les régimens en garnison à Varsovie, sortirent de leurs casernes; les uns se dirigèrent sur l'arsenal, les autres surveillèrent les mouvemens des gardes russes appelées de Wolhynie et de Lithuanie. Les portes de la banque nationale furent enfoncées, et deux maisons dans le quartier Novolipié incendiées, mais sans danger pour la capitale. Des mesures énergiques furent prises immédiatement pour le maintien de la tranquillité publique.

Un détachement d'étudians et de porte-enseignes, arrivé de Lazienki, fut rejoint, dans la rue du Miel ou de Napoléon, par les élèves de l'école de droit et une partie du détachement des porte-enseignes à cheval. Les prisonniers d'état délivrés, on dirigea une attaque vigoureuse contre l'arsenal, et quarante mille fusils et autant de sabres armèrent les bras des défenseurs de la patrie. Dès-lors la cause nationale fut gagnée, et une insurrection devint une révolution.

Après les premiers coups de fusil, les officiers supérieurs connus par leur aveugle obéissance à la Russie montèrent à cheval, tantôt s'efforçant d'apaiser l'armée et le peuple, tantôt les menaçant de toute la rigueur des lois militaires. Ils reçurent enfin le prix de quinze ans de trahison et de de cruauté. Les généraux Hauké [1], Trembicki, Siemiont-

[1] Tandis que le général Hauké, transfuge polonais, mourait dans

kowski, Blumer, Potocki, les colonels Meciszewski et Sass, furent tués; les généraux Diakoff et Fenshave, blessés; — les généraux russes Essakoff, Lange, Richter, Engelmann, Krifftzoff, et les colonels Fariszine, Ighnatieff, Grescet et Boutourline, aide-de-camp de l'empereur Nicolas, faits prisonniers et mis en lieu de sûreté.

Des coups de fusil isolés se firent entendre encore toute la nuit du 29 au 30 novembre, quoique les Russes fussent déjà en fuite. Le peuple, fier de sa victoire, ne commit pas la moindre violence; la révolution est restée pure de toute souillure, de tout pillage.

les rangs des Russes, ses deux fils combattaient dans ceux des défenseurs de la patrie. En apprenant sa mort, l'aîné dit avec un sang-froid stoïque : « Mon père est mort de la mort des traîtres; puissé-je mourir de celle des braves! » Le plus jeune laissa échapper un accent de douleur : « Ma pauvre mère! » s'écria-t-il; puis il reprit avec fermeté : « En avant, frères! au combat! »

II.

Caractère général des partis politiques en Pologne. — Examen du traité de Vienne en ce qui regarde la Pologne. — Parti légal, parti légitime *national*. — Lubecki, chef du premier; Lelewel, chef du second. — Entrevue de Lubecki, Czartoryski, Lelewel et Vladislas Ostrowski, à Wirzba avec Constantin. — Princesse de Lowicz. — Le *conseil d'administration*. — *Gouvernement provisoire*. — Chlopicki; sa vie et son caractère; il usurpe la dictature. — Maurice Mochnacki. — Les *romantiques*. — Première dictature. — Amitié de Chlopicki et de Lelewel. — Sourdes intrigues contre ce dernier. — Politique du dictateur; mécontentement qu'elle excite dans la nation, et surtout parmi les généraux.

Dans un pays libre par ses institutions, mais privé d'indépendance, la haine de l'ennemi commun réunit tous les esprits, et confond dans un sentiment unanime les diverses opinions individuelles, sans arène pour lutter, sans publicité pour s'éclairer les unes par les autres. Une fois l'ennemi chassé, toutes les opinions se font jour : de là, confusion et désordre. La liberté d'application, la pratique des idées abstraites et individuelles engendrent facilement l'erreur, alors même qu'il y a bonne foi et patriotisme chez tous. Mais si la nation est morale et religieuse, simple dans ses mœurs, instruite par l'infortune, la vérité triomphe, et l'unanimité naît enfin dans la liberté, comme elle régnait auparavant dans la haine de l'oppresseur commun.

C'est ce qui arriva en Pologne après la journée du 29 novembre. Les uns, tremblans encore à l'aspect du géant, ne

voyaient dans cette levée de boucliers qu'une folie de jeunesse; les autres, impatiens du joug étranger, confians dans la justice de leur cause et dans leurs propres forces, se jetaient avec ardeur, avec fanatisme, dans le torrent révolutionnaire.

Au moment même de l'expulsion du Czarévitch, deux partis se levèrent : l'un *légal* ou constitutionnel, appuyé sur la charte octroyée par le vainqueur en 1815; l'autre *légitime* ou révolutionnaire, basé sur la légitimité nationale, ou, si l'on veut, sur un droit divin sanctionné par les dix siècles de l'indépendance polonaise. Ces partis n'étaient point hostiles entre eux; car, agissant presque toujours avec bonne foi et conscience, ils étaient d'accord sur tous les points principaux. Ainsi, aucun ne reconnaissait pour *légitime* l'acte de spoliation et de brigandage des trois puissances [1]; mais le parti *légal* ne voulait s'appuyer que sur la charte émanée du traité de Vienne. Le fait est qu'en admettant même la *légitimité* de ce traité, les Polonais ont le droit de réclamer leur indépendance en ne s'appuyant que de sa seule autorité.

Qu'est-ce qui constitue l'individualité d'une nation? C'est sa langue, sa religion, ses mœurs, ses usages, ses souvenirs

[1] En disant qu'aucun parti ne reconnaissait la légitimité du gouvernement de Nicolas, nous n'avons aucun égard à quelques opinions particulières opposées à celle de la nation tout entière, et trop gravement erronées pour jamais constituer un parti politique. Ces opinions se trouvent malheureusement dans une brochure publiée en français par M. le comte Plater, et intitulée : *Les Polonais au tribunal de l'Europe.* (Paris, 1831; chez Aimé-André.) Mais cette insulte faite au bon sens par un homme qui semble, du reste, vouloir le bonheur de son pays, a été relevée par M. Adam Gurowski, l'un des héros du 29 novembre, et qui, par ses écrits et par ses discours dans la *société patriotique*, a rendu des services signalés à sa patrie. Sa brochure, en réponse à celle de M. le comte Plater et à une autre publiée à Londres en anglais par un anonyme (supposé M. le comte Walewski), a pour titre : *La Cause polonaise sous son véritable point de vue.* (Paris, 1831; chez Levavasseur.

enfin. Elle ne se perd qu'après bien des siècles d'esclavage. Dans l'impossibilité donc d'ôter à la Pologne son individualité, les puissances spoliatrices, réunies au congrès de Vienne avec les représentans des autres États européens, établirent que, quelles que fussent leurs diversités locales, les Polonais ne seraient jamais regardés ni comme Allemands, ni comme Russes, et que leur nationalité distincte, méconnue par le triple partage, serait désormais respectée comme droit public dans toutes les anciennes provinces polonaises soumises à la Russie, à la Prusse ou à l'Autriche. Le gouvernement représentatif étant une partie intégrante de l'individualité de la Pologne, les trois puissances elles-mêmes reconnurent ce droit en statuant que la Russie, la Prusse et l'Autriche accorderaient à leurs possessions polonaises un gouvernement représentatif.

Le même traité érigea une partie de l'ancienne Pologne en royaume distinct, le réunissant à jamais à l'empire russe, et le soumettant à un roi qui ne pouvait être autre que l'empereur lui-même. Ainsi, outre les droits communs de l'individualité nationale que les habitans du nouveau royaume partageaient avec leurs frères de Gallicie, de Dantzig et de Lithuanie, ils étaient proclamés *peuple polonais*, ayant son propre roi, tandis que ceux-ci, tout en constituant la *nation polonaise*, font partie des *peuples autrichien*, *russe et prussien*.

Le congrès de Vienne a donc reconnu pour légitimes tous les anciens droits de la Pologne, excepté celui de l'indépendance nationale. Mais un article du traité de 1815 déclare Cracovie [1] et son territoire, ancienne capitale de la Pologne, berceau de ses droits les plus sacrés, ville *libre*, *indépendante* et *strictement neutre*, sous la protection des trois puissances voisines, l'empire d'Autriche, le royaume de Prusse

[1] Les paysans de Cracovie ont unanimement résolu de payer d'avance tous les impôts de 1831, pour aider aux frais de la guerre, et ont acquitté sur-le-champ ce vœu patriotique.

et le royaume de Pologne, partie intégrante de l'empire russe. La protection du plus fort n'implique ni l'esclavage, ni la dépendance du plus faible. Le véritable esprit du traité de Vienne à l'égard de la Pologne est donc la reconnaissance de tous les droits qu'elle possédait jadis :

1° L'individualité nationale de tous les habitans de l'ancienne république de Pologne, trois fois démembrée par les trois puissances voisines;

2° Des institutions représentatives pour tous;

3° Le titre de royaume distinct pour une de ses parties;

4° La liberté, l'indépendance et la neutralité pour une autre, quoique très-petite, et presque imperceptible;

Ce traité constitue le droit public de l'Europe, il fut conclu pour mettre fin aux guerres et aux troubles intérieurs, nés tantôt de l'ambition des monarques, tantôt de la turbulence des peuples; il effaça tous les anciens droits et les anciennes prétentions, en assignant à chacun son lot; il réconcilia les rois avec les rois en traçant de nouvelles limites, les rois avec les peuples en fixant leurs pouvoirs respectifs. Dans cette nouvelle fédération, la partie lésée a donc le droit de réclamer le secours des autres pour réprimer par la force le violateur de la loi.

Voyons maintenant si la Russie, la Prusse et l'Autriche ont respecté les droits octroyés par l'Europe aux Polonais.

1° L'individualité nationale a été violée par la Prusse dans toutes les provinces polonaises, c'est-à-dire dans le duché de Posen, ainsi qu'à Thorn, à Dantzig, en Warmie, et par la Russie en Lithuanie, en Wolhynie, en Podolie et en Ukraine; car l'une et l'autre ont supprimé l'étude de la langue polonaise dans les écoles de leurs provinces polonaises.

2° Les institutions représentatives n'ont été introduites par la Prusse que dans le duché de Posen. Pour la Russie, elle a même supprimé les anciennes lois lithuaniennes, et n'a exécuté aucun de ses engagemens.

3° Le titre de royaume libre et constitutionnel, la Russie l'a

méconnu en faisant entrer ses troupes sur le territoire polonais après l'expulsion du Czarévitch, car son autorité absolue et discrétionnaire, contraire à la charte, détruisait les rapports du *peuple polonais* avec son roi, et ceux mêmes qui étaient les premiers à défendre par les armes les clauses du congrès de Vienne, menacés des peines les plus sévères, ne déclarèrent la famille Romanof déchue du trône de Pologne, qu'après avoir épuisé toutes les voies de négociation. Même violation de la part de la Prusse, car elle concluait avec la Russie des engagemens secrets, où elle traitait les habitans du royaume, non comme un *peuple* dont la liberté et la propriété individuelle sont garanties par le traité de Vienne, mais comme si ce traité n'eût pas existé, comme si les habitans du royaume et leurs propriétés eussent été sous le servage de la Russie.

4° La liberté, l'indépendance et la neutralité de Cracovie et de son territoire, étaient tous les jours violées par les Russes; ils avaient imposé à ce petit pays la censure et une instruction à leur gré; ils enlevaient par les cosaques tous ceux qu'ils jugeaient suspects, et les emprisonnaient dans le royaume de Pologne; enfin, la Russie, la Prusse et l'Autriche réunies, ont privé ce pays de son droit le plus sacré, de son indépendance, en nommant M. Wodzicki, président du sénat contre les stipulations de la charte du congrès de Vienne.

D'après cet exposé, il est aisé de voir que, faute de garanties nécessaires, le traité de Vienne fut violé dans tous les points par les trois puissances; le temps a prouvé qu'il n'y a pas d'autre garantie possible, d'autre moyen de maintenir les quatre droits fondamentaux qu'il reconnaît lui-même à toutes les parties de la Pologne démembrée, qu'en réunissant ces parties en un seul corps, et en déclarant tout le pays reconstitué et indépendant.

Il ne s'agit que de prononcer d'après la loi du traité de Vienne, et si toutes les formalités légales sont observées par les Polonais, la cause des trois puissances est perdue, et le

reste de l'Europe sera forcé d'exécuter cet arrêt de la justice divine et humaine.

Le parti *légal*, passif jusqu'au 29 novembre, obéissait à la force majeure qui déchirait la charte, et ne songeait qu'à sa propre conservation. Quand le Czarévitch fut chassé du Belvédère, et l'ordre constitutionnel menacé, fidèle à son plan de conduite, il n'engagea la lutte que pour défendre son existence qu'il voyait compromise. Le chef de ce parti était le premier favori de Nicolas, le prince Lubecki, ministre des finances, qui a passé presque toute sa vie en Russie, au service de l'empire; homme de talent et d'une grande activité, mais connaissant peu la Pologne. Quant au parti *légitime*, national, révolutionnaire, il avoit pour chef le nonce Lelewel, président de la *société patriotique* [1].

Le lendemain de l'insurrection, le *conseil d'administration*, autorité constitutionnelle, composée d'individus nommés par Nicolas, et chargée du gouvernement suprême en l'absence du roi, se crut assez fort au milieu du danger général pour adresser au peuple insurgé une proclamation pleine d'arrogance. Mais voyant son isolement il céda; et sur l'avis de Lubecki, qui en était membre, il rejeta de son sein les hommes mal vus du peuple, et les remplaça par les membres du sénat et de la chambre des nonces les plus connus par leur patriotisme; de ce nombre étaient les deux nonces Lelewel et Vladislas Ostrowski. Tel fut le résultat du premier choc du parti légal avec le parti légitime.

La société patriotique demanda ensuite au conseil d'en-

[1] Nous ne parlons point du parti *russe*, composé de traîtres, des espions, des hommes avilis; le crime et la mauvaise foi ne constituent point un parti en Pologne. Les individus marquans de ce parti etaient le comte Stanislas Zamoyski, président du sénat, illégalement nommé à cette place; le palatin Czarnecki; le général Rozniecki, premier chef d'espions; le général comte Vincent Krasinski, jadis favori de Napoléon, et ensuite vil esclave des Russes; les généraux prince Adam de Wurtemberg, Polonais de naissance; Rautenstrauch; Kossecki, et enfin le comte Stanislas Grabowski.

voyer des troupes pour désarmer les Russes, de s'emparer du Czarévitch, et de ne traiter qu'avec le roi. On fut obligé d'admettre dans le conseil, avec une voix consultative, deux hommes désignés par la société patriotique, gens de tête et de cœur qui avaient éprouvé les plus cruelles souffrances sous le gouvernement du Czarévitch; l'un était l'avocat Xavier Bronikowski, l'autre le journaliste Maurice Mochnacki, homme exalté, sur lequel Lelewel seul avait quelque empire, qu'il devoit à son âge, à son sang-froid et à sa célébrité littéraire. Un nouveau sacrifice au principe de la *légalité* fut l'envoi d'une députation du conseil (le 2 décembre) au Czarévitch, qui se trouvait alors avec sept mille hommes de sa garde russe, au village de Wirzba, à deux lieues de la capitale. Cette députation était composée de Lubecki, Czartoryski, Lelewel et Vladislas Ostrowski.

Arrivée à Wirzba, elle trouva le Czarévitch humble et affable, de hautain et cruel qu'il était trois jours auparavant. Lubecki justifia et les motifs de l'insurrection, et la conduite du conseil d'administration, dont le premier devoir était de veiller au respect des lois. Ostrowski répéta ce qu'il avait déjà dit au Czarévitch, lors de la dernière diète, dans des circonstances bien différentes : « Malheur aux princes » qui accoutument les peuples à la violation des lois. » Czartoryski parla dans le même sens que Lubecki. Le Czarévitch répondit avec calme; il se plaignit de la violation de son château de Belvédère, et raconta plusieurs anecdotes touchantes sur la fidélité de ses domestiques russes, dont l'un se tua en sautant du second étage pour sauver son maître.

La princesse de Lowicz, femme du Czarévitch [1], fit les plus

[1] La princesse de Lowicz était une femme charmante, pleine de grâce et d'élégance, et sut inspirer des sentimens tendres et délicats à un homme du caractère de Constantin. Avec elle, il n'était plus le même homme : gai, confiant, il ne lui laissa jamais voir d'autres traces de ses emportemens que celles qui restaient long-temps empreintes sur son visage.— Constantin, lui disait-elle, calmez-vous : la pensée doit toujours précéder l'action, et chez vous l'action précède

vifs reproches à Lubecki, en lui rappelant les bienfaits qu'il avoit reçu du roi; puis, emportée par la douleur : « Lui, dit-» elle, en montrant Lelewel, lui qui possède toute votre » confiance, il est la première cause de tous ces malheurs. » Un léger sourire de Lelewel la fit revenir à elle, elle lui prit la main et lui demanda pardon de sa vivacité. « Je vous » en conjure, ajouta-t-elle, en s'approchant d'Ostrowski, » détournez l'orage de notre patrie; vous seuls possédez la » confiance du peuple. » La députation demanda l'incorporation de la Lithuanie et des autres provinces polonaises au royaume de Pologne, vainement réclamée dans toutes les diètes. « La violence, dit Ostrowski, ne peut être repoussée » que par la violence. »

Le prince consentit à se retirer avec ses troupes sur le territoire de l'empire. « Quant à la Lithuanie, dit-il, je ne suis » point autorisé par mon frère à traiter sur ce sujet. » Il promit ensuite d'intervenir auprès de lui en faveur des coupables. « Il n'y en a point, répondit fièrement Ostrowski. » Cette conversation dura cinq heures.

Lubecki se montra fort actif pendant les trois premiers jours, sans doute dans l'espoir de maintenir l'ordre légal pour étouffer la révolution. Il se refroidit après l'entrevue avec le Czarévitch, sans cependant cesser d'influer sur les décisions du gouvernement. Suspect à la nation qui ne voyait en lui qu'un favori de Nicolas, l'auteur de lois financières contraires à la charte, il ne devait le reste de sa réputation qu'aux soins de Lelewel. Celui-ci, afin d'entraîner toute la population dans la révolution, appuyait de toute son autorité le maintien de l'ordre légal, seul capable d'accé-

toujours la pensée. Elle est Polonaise, et on lui a reproché de n'avoir pas profité de sa haute position pour adoucir le sort de son pays; peut-être que le bien qu'elle n'a pas fait n'était pas en son pouvoir, au moins est-il sûr qu'il n'y eut jamais d'âme plus bienfaisante. Prisonnière dans le somptueux château du Belvédère, elle avait bien peu de rapports avec ses compatriotes : elle était isolée dans sa grandeur.

lérer le développement de l'esprit national. Il défendait Lubecki dans les journaux et dans la société patriotique, et Lubecki, de son côté, était persuadé que l'admission de Lelewel dans le conseil d'administration assurait seule au gouvernement l'obéissance du peuple. Ils se donnaient donc la main pour empêcher la révolution de sortir brusquement des voies légales.

La *société patriotique* était composée en grande partie de la jeunesse de la Lithuanie, de la Pologne prussienne et de la Pologne autrichienne. Les clubs crièrent à l'indépendance de toute l'ancienne Pologne, mais Lelewel leur rappela que la diète était le seul et légitime représentant de la nation, et qu'à elle seule appartenait le droit de prononcer sur cette question. Il exhortait ses amis à respecter le principe de non-intervention, proclamé par la diplomatie européenne.

Menacé d'un chute prochaine, le *conseil d'administration* abdiqua un instant son pouvoir en faveur du *comité exécutif;* et le 4 décembre, après la chute de ce comité, il se déclara dissout lui-même, après avoir créé le *gouvernement provisoire,* composé des sénateurs Czartoryski, Pac, Kochanowski, Dembowski, et des nonces Lelewel et Vladislas Ostrowski.

Mais le *conseil d'administration* ne pouvait se décider à signer l'acte d'inauguration du nouveau gouvernement; Lubecki et surtout Mostowski refusaient formellement leurs signatures. Les membres du nouveau gouvernement furent donc obligés de se constituer eux-mêmes. Ainsi, la légalité passa du pouvoir constitutionnel aux hommes nommés par lui.

Alors parut sur la scène politique le général Chlopicki. Célèbre par son intrépidité dans les armées de Napoléon, et justement appelé par le maréchal Suchet le *brave des braves,* il avait l'estime de toute l'armée polonaise et la haine du Czarévitch. Obligé par lui de demander sa démission, il vécut dans la retraite, avec une modeste fortune qui suffisait à ses besoins. Lors de l'insurrection, le peuple, qui admirait son

caractère, le proclama chef de l'armée au milieu même du combat, et le conseil d'administration s'empressa de le confirmer. Quoique son nom retentît dans l'armée et le peuple, Chlopicki fut invisible toute la journée du 30 novembre, et le conseil d'administration fut obligé de nommer provisoirement à sa place l'ancien général et sénateur palatin Louis Pac, qui devait commander en son absence. Cette démarche singulière de Chlopicki frappa d'étonnement sans changer les dispositions des esprits. Ce ne fut que le surlendemain de l'insurrection qu'il se mit à la tête de l'armée, où l'accueillirent les acclamations et la joie universelle. Chlopicki ne tarda pas à se dessiner sur le nouveau théâtre où il se trouvait placé. A peine le *gouvernement provisoire* se fut-il déclaré chef de l'état, qu'il entra dans la salle de ses séances, se plaignit vivement de l'indiscipline de l'armée et des clameurs des clubistes (de la *société patriotique* surtout); il abdiqua son commandement, et parla avec tant de chaleur, qu'il fut frappé d'une apoplexie foudroyante. On le porta dans l'antichambre, où il fut promptement saigné.

Cet accident excita la pitié en sa faveur, et fit craindre la perte d'un chef aussi distingué. Les étudians de l'université, une grande partie de l'armée, et généralement l'opinion publique, étaient pour lui. On poursuivit ceux qui osaient l'attaquer; on poursuivit surtout Maurice Mochnacki, admis un instant au conseil d'administration. On voulait le fusiller; et lorsque, dans le club, il donna à Chlopicki le nom de *traître*, il pensa être sabré par l'auditoire; il ne dut son salut qu'à Lubecki. Caché par lui dans un cabinet attenant à la salle des séances du gouvernement provisoire, il y resta pendant les premiers jours du danger, nourri des plats que lui envoyait de sa table le favori de Nicolas. En sa qualité de chef de l'école philosophique allemande, il avait un chaud antagoniste dans le professeur Lach-Szyrma, chef de l'école écossaise: ce dernier commandait les étudians dans la révolution, et voulait faire condamner à mort Mochnacki par un tribunal militaire composé de tous les étudians ayant

le grade de licenciers en droit ; il pensait de très-bonne foi qu'un ennemi du système *éclectique* écossais, appliquant ses idées absolues à la politique, serait un fort dangereux citoyen.

Le 5 décembre, Czartoryski et Niemcewicz (secrétaire du sénat), se rendirent auprès de Chlopicki pour l'inviter à reprendre le commandement de l'armée. Czartoryski rapporta son refus au gouvernement ; mais sur les deux heures après midi, Niemcewicz, qui était resté auprès de lui, apporta, de son côté, une espèce d'acte dans lequel on déclarait Chlopicki investi de l'autorité suprême de l'état, avec le titre de dictateur. Frappé de stupeur, le gouvernement provisoire, voulant prévenir toute division, se hâta de rédiger un acte légal qui nommait Chlopicki généralissime de l'armée, avec une autorité presque dictatoriale : il espérait que le général s'abstiendrait de toute démarche arbitraire.

Chlopicki, accompagné d'un officier supérieur, se rendit dans le lieu des séances du gouvernement, laissant un grand nombre d'officiers dans la salle des pas-perdus. « On a eu » l'audace de m'envoyer ce papier, dit-il en jetant sur la table » son acte de nomination ; je n'en ai pas besoin, et je déclare » que dès ce moment je prends de mon chef l'autorité de » dictateur, jusqu'à l'ouverture de la diète, qui aura lieu » dans quinze jours. » Puis, sans rien écouter, il alla passer l'armée en revue, et lui annonça lui-même cette nouvelle. Ignorant tout ce qui s'était passé, et croyant l'autorité dictatoriale confiée à Chlopicki par le gouvernement provisoire, le peuple y donna hautement son assentiment.

Le lendemain, le dictateur annonça au *gouvernement provisoire* qu'il lui confirmait son titre ; il nomma lui-même les ministres, et s'occupa activement des affaires publiques.

Il faut chercher les motifs de cette usurpation de Chlopicki dans ses opinions politiques. Il a passé la plus grande partie de sa vie avec les Français ; instruit par leur révolution, et professant la plus haute estime et une profonde reconnaissance pour la mémoire de Napoléon, il avait conçu

une haine profonde de l'anarchie des gouvernemens révolutionnaires, et avait cru en voir les premiers germes dans la formation du gouvernement provisoire. L'illustre Niemcewicz, ancien compagnon de la gloire de Kosciuszko, et presque tous ceux qui avaient des places ou des richesses à perdre, se rallièrent au dictateur dans la même horreur de l'anarchie. Ainsi se forma un parti très-fort, auquel on peut donner le nom de parti *doctrinaire*. Chlopicki en était le chef, comme Lelewel était celui du parti national.

Ce dernier approuvait tous les raisonnemens de ses adversaires; mais il soutenait que la France de 1793 n'était pas la Pologne de 1830; que les prêtres [1], les nobles et les rois différaient dans ces deux pays; que, loin d'être des fléaux de la nation polonaise, ils en avaient toujours été les bienfaiteurs; il fondait là-dessus l'impossibilité du jacobinisme en Pologne. Le parti *doctrinaire* citait, de son côté, les discours prononcés dans les clubs, ceux entre autres de Maurice Mochnacki, d'Adam Gurowski, de Xavier Bronikowski, de Boleslas Ostrowski et de Louis Zukowski, qui tous proclamaient ouvertement quelques-uns des principes des jacobins, et excitaient les passions du peuple et de l'armée. Le fait est que tous étaient *romantiques* en politique, et se donnaient même ce nom. Le plus exalté était Mochnacki, auteur d'un grand nombre d'excellens écrits sur la philosophie allemande et sur le romantisme; il ne pouvait être regardé comme jacobin, car il était catholique et pa-

[1] Lorsque la révolution fut déclarée nationale, le clergé offrit les cloches des églises pour fondre des canons; des évêques abandonnèrent une partie de leur revenu; les lettres pastorales, les prédicateurs du haut de la chaire, appelèrent les citoyens aux armes; les curés se mirent à la tête des recrues, et les moines travaillèrent en masse aux fortifications de Praga. Ceux de l'abbaye de Czenstochowa, qui déjà en 1806 avaient fait à la Pologne un don de 400,000 florins en argenterie, lui donnèrent dans cette circonstance la moitié du trésor dont ils sont les gardiens.

piste dans sa manière de voir. Un des héros du 29 novembre, il influa beaucoup, au commencement de la révolution, sur l'esprit des masses. Lelewel ne cessait de dire aux *doctrinaires :* — « Laissez à tous la liberté de parler, ne les empêchez que de faire le mal : cette liberté est d'une utilité incalculable au milieu des difficultés inséparables d'une révolution, et les exagérations qu'elle entraîne ne méritent bien souvent d'autre répression que le sourire des hommes sages. Elle met en mouvement les masses, dans un moment où la nation soulevée ne trouve sa force que dans les masses ; enfin les hommes, tels que les *romantiques* [1] polonais, qui ne raisonnent que d'après leur sentiment, font jaillir mille idées lumineuses que cherche en vain la froide raison des autres. »

La dictature fut d'abord un véritable bienfait pour le pays. Chlopicki réunit autour de lui tout le peuple ; sa réputation de bravoure et de probité, les persécutions qu'il avait essuyées, lui concilièrent l'opinion. Mais il conserva le nom de Nicolas dans tous les actes officiels et dans les prières des prêtres, et ne fit de préparatifs que pour une guerre défensive. En haine de l'anarchie, il se déclara le premier champion de l'autorité royale, quoique ses adversaires ne l'attaquassent que comme usurpation étrangère. Ne pouvant créer une aristocratie dans un pays où il n'y en a jamais eu, il s'entoura de préférence des hommes qui professaient des idées aristocratiques, et qui par là étaient l'objet

[1] Cette dénomination de *romantiques* donnée à des hommes politiques, demande quelques mots d'explication. La censure du Czaréwitch ne tolérait d'autre polémique que celle des *classiques* et des *romantiques*. Ceux-ci, en s'élevant contre les lois arbitraires de la littérature classique, prêchaient une liberté illimitée dans les ouvrages d'esprit. Du libéralisme littéraire au libéralisme politique, il n'y a qu'un pas ; aussi étaient-ils presque tous libéraux, et exposés comme tels aux persécutions. Leurs adversaires, au contraire, jouissaient pour la plupart des faveurs du pouvoir. Depuis la révolution, la dénomination de *romantiques* s'applique au libéralisme politique dans sa plus grande extension.

des sarcasmes des clubs ; enfin, pour prouver au monde que la révolution n'était nullement hostile à la religion, il encouragea le clergé polonais à se mettre partout à la tête du peuple, et imagina ces processions patriotiques qui ont étonné les étrangers.

Le parti national resta soumis aux *doctrinaires*, et ferma même le club patriotique. Le généreux Lelewel, membre du gouvernement provisoire, et ministre des cultes et de l'instruction publique, seconda, en cette double qualité, tous les projets de son adversaire. Le peuple les confondait dans une affection commune; leurs portraits figuraient toujours ensemble dans les lieux publics, et les poètes chantaient leurs louanges à tous deux. Chaque parti préférait bien son chef à celui du parti contraire, mais la nation ne faisait entre eux aucune différence; et un jour, au théâtre, un murmure improbateur accueillit ces mots d'un acteur : *Lelewel seul ne nous trahira pas*. On ne voulait point l'élever aux dépens du dictateur.

Cependant les traîtres, cachés sous le masque du patriotisme, ourdissaient déjà leurs trames. Maurice Mochnacki, Adam Gurowski et quelques-uns de leurs amis, prêchaient toujours leur *romantisme* politique; et comme ils appartenaient au parti de Lelewel, on en prit occasion de dire que celui-ci était un jacobin, qu'il ne voulait que pendre et guillotiner. Les provinces seules ajoutaient foi à ces bruits, car il y était peu connu ; sa réputation du reste resta intacte.

Le mécontentement ne tarda pas à se manifester contre Chlopicki ; on accusait sa lenteur. Suivant l'exemple de Napoléon, sans comprendre ses motifs, il ne comptait que sur les soldats disciplinés ; il méprisait la force morale de la nation, et ne comptait pour rien les faucheurs et les troupes de la nouvelle levée. Avec ces idées, il était impossible qu'il crût à la durée d'une lutte entre le royaume de Pologne et l'empire russe ; il n'espérait rien que de la voie des négociations, et alla même jusqu'à traiter l'insurrection du 29 novembre de folie de jeunesse. — « Si c'était une révolution

nationale, disait-il, la Lithuanie, la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine ne se seraient-elles pas aussi soulevées? » Il envoya à Saint-Pétersbourg une députation, composée du prince Lubecki et du nonce Jean Jezierski; sa mission était de demander à Nicolas des garanties pour l'observation de la charte. L'envoi des agens diplomatiques dans les pays étrangers, et surtout à Londres et à Paris, était un des projets de Lubecki. Lelewel l'appuyait avec force, soutenant que cette démarche n'était point hostile au roi. On envoya donc Wolicki à Paris, et Wielopolski à Londres. On eut même des conférences avec les consuls de Prusse et d'Autriche. Il était impossible de l'avouer au peuple, et le peuple devait mal juger la conduite du dictateur.

Vint la question de la Lithuanie, et ici les deux partis se divisèrent. Lelewel voulait qu'on y envoyât des troupes. — « Une révolution, disait-il, ne se défend pas, elle attaque; » autrement elle n'a ni vigueur ni activité. La mission de » Lubecki et de Jezierski ne doit point empêcher l'entrée » de nos troupes en Lithuanie et en Wolhynie, car Lubecki » lui-même assurait que la violation des frontières du Nié- » men et du Bug, et la propagation de l'insurrection dans » les provinces polonaises de l'empire, seraient un fort ar- » gument en faveur de la cause lithuanienne. — Attendons » la réponse du Czar, » répondait le parti contraire. — « Ne » comptons nullement sur les puissances étrangères, elles ne » comprennent point leur véritable politique, poursuivait » Lelewel; tirons de nous-mêmes toutes les forces néces- » saires. » — « Mais ces forces seront insuffisantes, répli- » quait-on, et sans les secours des étrangers nous ne » ferons rien. »

Le parti du dictateur, d'abord très-puissant, s'affaiblissait chaque jour; son indifférence à l'égard de la Lithuanie le perdait. Les vieux généraux eux-mêmes blâmaient sa politique, et se prononçaient hautement contre son autorité. — « La dictature, disaient-ils, n'est point né- » cessaire à la Pologne; la crainte de l'anarchie intérieure

» n'est qu'une chimère : il vaut mieux mettre un chef civil à
» la tête du gouvernement; quant à nous, généraux, nous
» renoncerons volontiers à nos grades, et nous nous range-
» rons sous les ordres de jeunes officiers de talent. Il n'est
» pas même nécessaire de donner le commandement de l'ar-
» mée à un général expérimenté, car cette guerre doit être
» une guerre de partisans, et tout bon soldat peut com-
» mander. »

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsque les nonces et les députés arrivèrent à la diète [1]. On touchait à la fin de décembre.

[1] Il y a en Pologne deux systèmes représentatifs réunis en un seul, celui des villages et celui des villes. Ainsi, dans les huit palatinats ou départemens qui composent ce royaume, il y a soixante-dix-sept districts villageois, et trente-neuf arrondissemens bourgeois. Chaque district envoie un *nonce*, chaque arrondissement un *député*; les villes principales en ont plusieurs. Il n'y a d'autre distinction entre les nonces et les députés que celle du titre.

III.

Réunions préparatoires de la diète. — Négociations du dictateur avec le Czar; sa politique à l'égard de la Lithuanie. — Profession de foi de Chlopicki. — Lelewel parle en sa faveur. — Subtilités politiques de Chlopicki. — Ouverture de la diète; séance du 18 décembre. — Idées fixes de Chlopicki et de Lelewel; leur accord. — Abdication du dictateur. — Paradoxes des *doctrinaires*. — Séance du 20 décembre. — Ostrowski traite en puissance Chlopicki. — Projet de Morawski, discours de Wisniewski. — Quel rôle jouait Lelewel. Chlopicki proclamé dictateur. — Dissolution du *gouvernement provisoire*. — Établissement du *conseil suprême*. — Disgrâce de Lelewel. — Intrigues des traîtres cachés et des aristocrates. — Espions russes. — Serment qu'ils prêtaient au Czaréwitch. — Règne des doctrinaires. — Affaire de Lubowidzki. — Troubles dans la capitale. — Conspiration des espions russes contre Lelewel. — *Manifeste du peuple polonais;* Swidzinski et Lelewel ses principaux rédacteurs.

Dans ses réunions préparatoires, la diète manifesta le désir de conserver son indépendance vis-à-vis du dictateur. Lelewel y assistait en qualité de nonce de Zelechow, et partageait l'inquiétude qu'inspiraient à ses collègues les exigences de Chlopicki; mais il taisait son opinion. « Si je parle » en faveur du dictateur, disait-il, on dira que je parle » comme ministre, que je suis sa créature; si je l'attaque, » ne m'accusera-t-on pas de manquer à la loyauté? » C'est dans cet état d'incertitude que les nonces et les députés envoyèrent leur députation au dictateur pour connaître ses intentions; le sénat en fit autant. Alors seulement Lelewel rompit le silence : « Vous traitez, dit-il, en puis- » sance Chlopicki, dont le pouvoir n'est qu'individuel et

» illégal; je vous prédis les plus fâcheux effets d'une pareille » conduite. » Cependant, comme ministre et comme membre du gouvernement provisoire, il travaillait presque tous les jours avec le dictateur; il lui représentait la nécessité d'ouvrir la diète; il l'assurait même que l'autorité qu'il désirait lui serait confiée, mais qu'il fallait laisser la diète réfléchir sur cet objet.

Cette autorité était immense, Chlopicki voulait être entièrement libre dans sa conduite, être investi d'un pouvoir civil, militaire et législatif sans bornes, et avoir jusqu'à la faculté de changer la constitution du pays. Il voulait traiter avec la Russie et les autres puissances, sans le concours d'aucune autorité nationale; mais en même temps il consentait à ce que la diète limitât la durée de sa dictature.

Le 16 décembre, le colonel Hauké arriva de Pétersbourg. Le dictateur présenta au gouvernement provisoire les lettres qu'il avait reçues, demandant dans quel sens il devait répondre. « Agissez en toute liberté, lui dit-on, et représentez » au Czar les choses sous leur véritable aspect. » Lelewel ajouta qu'il fallait représenter à Nicolas qu'il n'empêcherait l'effusion du sang qu'en se prononçant en faveur des provinces russo-polonaises. Cette observation fut d'abord accueillie, mais un des membres fit observer que cela ne regardait ni le dictateur, ni le gouvernement provisoire. Chlopicki s'emporta contre Lelewel; mais le sénateur Dembowski ayant appuyé et fait approuver la proposition, le dictateur se tut; il sortit mécontent, et rédigea sa lettre au Czar dans un sens tout-à-fait opposé à la décision du gouvernement provisoire et aux vœux du peuple.

Les Lithuaniens, les Wolhyniens, les Podoliens et les Ukrainois qui se trouvaient à Varsovie, demandaient à former une légion lithuanienne, il s'y opposa formellement; et déjà aigri par les députations de la diète, il finit par la voir avec la plus grande répugnance.

Le 17 décembre, une députation du sénat et de la chambre des nonces assista par ses ordres à la séance du gouvernement

provisoire; sans prendre sa place accoutumée, il prononça les paroles suivantes : « Ma conscience m'ordonne de vous déclarer que je n'ai d'autre projet que de conserver l'intégrité du royaume de 1815, car je suis intimement convaincu qu'il est impossible de vouloir plus sans exposer notre petite armée à une boucherie. J'ai juré fidélité à Nicolas, et je serai fidèle à mon serment; qu'on ne croie donc pas que je veuille reconquérir celles de nos provinces qui appartiennent à la Russie. Du reste, la constitution aura désormais de telles garanties, qu'elle ne pourra plus être violée, et le royaume sera fermé aux troupes russes. Je ne m'engage à rien de plus; je ne promets rien de plus; telle est ma profession de foi, elle est franche et immuable. »

A ces étranges paroles, la consternation fut générale. Czartoryski parla dans un sens contraire; mais pour toute réponse, le dictateur répéta sa terrible profession de foi. Zwierkowski, député de Varsovie, voulait aussi prendre la parole, mais il l'en empêcha avec hauteur : « C'est pour dire » ce que je pense, et non pas pour disputer que je suis venu » ici, » dit-il, et il sortit brusquement.

« Il n'y a rien là de nouveau pour moi, s'écria Lelewel, mais je dois déclarer aussi que j'ai toujours entendu dire au dictateur, que, si la guerre défensive nous était favorable, il saurait profiter de la victoire, et ne mettrait aucune borne à ses prétentions. » Ces paroles firent espérer qu'une fois la guerre commencée, le dictateur sortirait de son apathie, et adopterait les principes de la révolution. Il fut convenu qu'on jetterait un voile sur sa profession de foi pour ne point affaiblir la confiance que la nation avait en lui. Ainsi, cette séance resta ignorée du public jusqu'à la fin de la seconde dictature.

Chlopicki voulait, d'après son système de légalité, ouvrir lui-même la diète, nommer le maréchal (président), et ensuite abdiquer ses pouvoirs; mais il ne dit pas un mot de ses projets dans l'acte de convocation de la diète. Pour le jour d'ouverture, le gouvernement provisoire lui con-

seilla de choisir le 21 décembre; toutefois il laissa aux représentans réunis dans la capitale le soin de le fixer. Nous verrons plus tard quelle confusion résulta de cette simple mention du 21 décembre.

Le 18 décembre, sur les cinq heures du soir, les deux chambres s'assemblèrent dans les salles ordinaires de leurs séances; le public remplissait les tribunes, et le doyen d'âge, Walchnowski, qui occupait le fauteuil, y fut remplacé par Wladislas Ostrowski, proclamé à l'unanimité maréchal de la diète. Il nomma le secrétaire; et la diète, constituée aux acclamations du public, commença ses travaux par déclarer qu'elle acceptait et reconnaissait pour l'œuvre de la nation, la révolution des 29 et 30 novembre; qu'elle voulait la liberté et l'indépendance de la Pologne, et qu'elle attendait avec impatience le moment où les représentans de la Lithuanie viendraient occuper leurs anciennes places dans les chambres, pour discuter en commun sur les besoins de la patrie commune. Les deux chambres réunies renouvelèrent le même jour cette déclaration, et la séance fut terminée par la signature du procès-verbal.

Se rappelant qu'il avait été question du 21 décembre pour l'ouverture de la diète, le président du sénat, Czartoryski, prit ce projet pour une décision, et répéta plusieurs fois que l'ouverture de la diète n'aurait lieu que le 21, quoiqu'elle fût ouverte de fait par la nomination du maréchal et par sa déclaration du 18. Ces paroles, vides de sens, jetèrent cependant de la confusion dans les esprits; Lelewel et Chlopicki seuls ne partagèrent pas cette méprise. Quelques heures après, Chlopicki envoya son acte d'abdication, en disant hautement que la diète avait fait une contre-révolution. Le maréchal Ostrowski, et le président Czartoryski, persuadés que la diète n'était pas encore ouverte, écrivirent au général pour le prier de conserver la dictature jusqu'au 21 décembre. Il refusa d'ouvrir leurs lettres, et ne leur accorda qu'avec peine une audience, à laquelle assistèrent deux membres du gouvernement provisoire, le sénateur Dem-

bowski et Lelewel. Il leur répéta que la démarche de la diète était un acte contre-révolutionnaire; mais les deux chefs de la diète persistèrent à dire qu'elle n'était point ouverte, et ne le serait que le 21 décembre. « J'avoue franchement, dit » alors Lelewel, que je ne comprends point ce que vous » entendez par l'ouverture de la diète. » — « Vous avez rai- » son, » s'écria Chlopicki plein de joie; et congédiant tout le monde, il resta seul avec Lelewel. Mais il y avait un point sur lequel ils n'étaient point d'accord : Chlopicki croyait toujours que la démarche de la diète était contre-révolutionnaire, et Lelewel soutenait qu'elle était légale, et que, s'il existait quelque principe contre-révolutionnaire, c'était plutôt dans la dictature usurpée qu'il fallait le chercher. Chlopicki ne montrait du reste aucun désir de recouvrer le pouvoir dictatorial; oubliant que la dictature et le commandement de l'armée étaient deux pouvoirs distincts, il disait que ses fonctions de général en chef ayant aussi cessé, il était urgent de nommer un comité de guerre, et il désignait à cet effet les officiers les plus capables de l'armée, tels que Klicki, Koss et Prondzynski; il développait ses plans de guerre défensive, assurant que les Russes seraient battus, et promettant tout le secours de ses talens et de ses connaissances militaires. L'opinion de Lelewel était alors pour la dictature; mais il demandaît qu'on laissât aux représentans de la nation le soin de motiver cette grave mesure aux yeux du peuple.

L'inquiétude devint générale, et la consternation gagna jusqu'aux romantiques. Le gouvernement provisoire lui-même se laissa persuader que la diète n'était pas ouverte, et après avoir nommé le comité de guerre proposé par Chlopicki, il rédigea le programme de la prétendue ouverture des chambres. Mais le maréchal Ostrowski, de concert avec Chlopicki, le changea d'une manière tout-à-fait arbitraire, et supprima en particulier du projet l'article relatif à la durée de la dictature.

Le lendemain, 20 décembre, il fit distribuer, dans la

chambre des nonces, un programme rédigé par lui, et tout différent de celui du gouvernement provisoire. Il proposait d'ouvrir la diète sur-le-champ, et de commencer par la nomination du dictateur, au lieu de finir par là, comme portait le programme du gouvernement.

Vingt orateurs prouvèrent dans de longs discours la nécessité de la dictature. Théophile Morawski, nonce de Kalisz, osa seul présenter un autre projet, soutenant que le pouvoir du chef de l'État ne devait point surpasser celui que la charte accordait au roi. Ce projet cependant ne fut appuyé que par Wisniewski, car le maréchal empêcha toute discussion.

« A qui appartient, dit alors Wisniewski, l'initiative de » la loi? au gouvernement ou à la diète? Si c'est à la diète, » le projet de *l'excellence* de Kalisz [1] doit être soumis à la » discussion; et si le gouvernement nous présente un autre » projet en faveur de la dictature, pourquoi les ministres ne » nous montrent-ils pas sa nécessité? » Mais le maréchal oublia et ses devoirs et le caractère sévère de la représentation nationale, jusqu'à traiter en puissance un simple particulier, demandant l'adoption ou le rejet pur et simple du projet; « car, dit-il, telle est la *volonté* de Chlopicki. » Swidzinski et Biernacki voulaient qu'on votât au moins séparément chaque article; ils ne furent pas écoutés. La position de Lelewel était difficile : il voulait parler comme ministre, mais il n'avait que le droit de répondre; et per-

[1] En Pologne, d'après l'usage antique, chaque nonce et chaque député porte le titre d'*excellence*, et dans la discussion, au lieu de désigner un membre de la chambre par son nom, on dit *Excellence de Kalisz, de Varsovie*, etc. Il arrive donc souvent qu'un épicier ou un marchand de vins est, en sa qualité de député, une *excellence*. Le même titre appartient aux maréchaux des diétines (présidens des colléges électoraux), aux membres des conseils palatinaux, aux juges de paix, à tous ceux enfin dont les charges émanent de l'autorité nationale, et sont électives.

sonne, excepté Wisniewski, ne songeait à l'interpeller. Il prit donc sa place de nonce de Zelechow, mais ne put être inscrit que le trentième sur la liste des orateurs. Enfin, sur la demande du nonce de Sandomir, Swidzinski, le maréchal appela Dembowski à rendre un compte verbal de la situation du pays. Ce rapport laconique, au lieu d'éclairer la chambre, ne servit qu'à embrouiller la question. Alors, au grand étonnement des spectateurs, Lelewel quitta sa place de nonce, et passant à la tribune publique, il déclara que la discussion manquait à la dignité de la représentation nationale. Quant au maréchal Ostrowski, il se laissa trop emporter par son enthousiasme patriotique; il avilit même la chambre par sa précipitation, car, sur l'avis d'un député, il envoya demander humblement à Chlopicki, par une députation nommée à cet effet, la faculté d'augmenter la commission chargée de surveiller la dictature. Ce projet n'était pas mauvais en lui-même, puisque la commission nommée par la diète avait le droit d'ôter la dictature à Chlopicki; mais on doit reprocher au maréchal sa manière absolue de procéder, car il n'est pas de projet de loi qu'on ne pût faire passer en entravant ainsi la discussion.

Enfin, après des discours fort longs, et souvent bizarres, on passa aux votes : ils se donnent, en Pologne, à haute voix, par les mots latins : *affirmative* ou *negative*. Une seule voix, celle du nonce Morawski, fut négative. Cent votèrent sans restriction, et quatorze, au nombre desquels était le maréchal, ajoutèrent : *vu la nécessité*. Quant à Lelewel, il déclara que quoique la discussion ne fût pas de celles où il aimait à donner son opinion, il votait pour l'*affirmative*.

C'était là un nouveau triomphe du parti *doctrinaire*. L'anarchie, disaient-ils, est à craindre s'il n'y a pas de dictateur, et Chlopicki *est* le plus capable de l'être.

Quoi qu'il en soit, depuis six mois que la dictature est morte, l'anarchie ne s'est manifestée ni dans l'armée ni dans le peuple; et les batailles du mois de février, où le prince

Radziwill abandonna le commandement à Chlopicki, ont prouvé que, malgré son intrépidité, l'ex-dictateur était aussi incapable de commander en chef une armée, que de diriger seul les affaires publiques.

On s'aperçut le jour même des inconvéniens d'une telle précipitation : il s'agissait de rédiger le *manifeste du peuple polonais.* « Il n'est plus temps, dit Lelewel; avec la nomi-» nation du dictateur, le pouvoir de la diète a cessé. » Ces paroles inattendues furent un trait lumière, et on trouva heureusement le moyen de remédier au mal. Il fut décidé que la chambre des nonces ne se réunirait à la chambre du sénat, pour procéder de concert à la nomination du dictateur, qu'après avoir nommé les deux députations de la diète, l'une chargée de surveiller la dictature, l'autre de rédiger, d'après les principes insérés dans le procès-verbal, le *manifeste du peuple polonais,* et de le livrer aussitôt à la publicité.

Le lendemain de sa nomination, Chlopicki cassa le *gouvernement provisoire*, et établit à sa place un *conseil suprême,* dans lequel les ministres n'avaient qu'une voix consultative. C'était le commencement de la disgrâce de Lelewel, dont le nom, aussi populaire que celui de Chlopicki, lui porta tout à coup ombrage, par suite de honteuses intrigues.

L'autorité absolue du dictateur réunit autour de lui tous les hommes qui, pendant les quinze ans de la cruelle domination de Constantin, avaient seuls vécu d'un pouvoir dont la nation entière était victime. La plupart étaient, il est vrai, d'honnêtes gens, mais leur position sociale seule devait les rendre passifs et timides au milieu du peuple levé pour reconquérir ses droits. Entrés dans la carrière publique sous le gouvernement russe, ils lui devaient tout; et, plus rapprochés naguère du centre de toutes les injustices, aveugle instrument des violations de la charte, ils méritaient tout au plus l'indulgence. D'ailleurs, attachés par des liens communs aux agens et aux espions de

l'administration russe [1], ils avaient pour eux les mêmes ménagemens qu'ils trouvaient dans le gouvernement révolutionnaire, justifiant leurs crimes, et s'assurant leur reconnaissance pour le cas éventuel d'un retour à l'ancien ordre de choses. Tous ces hommes avaient leur appui dans les coteries aristocratiques, qui ont joué un rôle assez important pour que nous en disions quelques mots.

Nous avons vu que la noblesse polonaise ne constituait point une véritable aristocratie; mais à la chute de la Pologne tout l'ordre politique fut renversé. La Prusse, et surtout l'Autriche, s'empressèrent d'offrir aux familles riches les titres féodaux de comtes et de barons, avec ou

[1] Voici la formule de serment des espions de la police secrète du Czaréwitch : « Je jure devant Dieu tout-puissant en trinité seule et » indivisible, devant la sainte vierge Marie, mère de notre Seigneur » Jésus-Christ, devant tous les saints et devant mon saint patron, » que je remplirai *ce service public* avec le plus grand zèle, et en ob- » servant tous les articles de l'instruction qui me sera lue ou remise. » Je jure en même temps de garder le plus profond secret sur tout » ce qui me sera confié, commandé ou prescrit par la *loyale auto- » rité* (*prawe naczelstwo*), et de n'en rien révéler ni à mes parens, » ni aux individus attachés aux autres divisions de la police, ni à » leurs chefs, ni à aucune autre personne, et surtout aux étrangers et » aux ennemis de la *Pologne et de la Russie,* ma patrie. Je jure de rem- » plir tous les détails du service de la manière et dans le sens qui me » seront indiqués, de ne jamais mentir, de ne cacher ni rien changer; de » ne me laisser guider ni par l'esprit de parti, ni par la haine, ni par » l'amitié, mais de remplir mes devoirs avec la plus grande loyauté, » honnêteté et exactitude, comme il convient à un homme dévoué au » gouvernement, à un serviteur de son monarque et à un sujet fidèle. » Dans le cas où je serais éloigné de ce service ou le quitterais de mon » chef, je jure de ne révéler jamais à personne rien de ce qui m'aura » été confié par mes supérieurs et par mon gouvernement; je jure » aussi de ne dire à personne que le présent serment existe, ni que je » l'ai prêté. Que le Dieu tout-puissant dans la trinité sainte et indivi- » sible, que tous les saints me prêtent leur secours pour le garder » fidèlement, afin que dans tous les cas prévus ou imprévus je ne » m'éloigne point de ma route, et n'agisse jamais que d'après les ordres

sans majorats, ce qui était interdit par les lois polonaises [1]. Ces familles se jetèrent avec avidité sur ces vains hochets, plus de trois cents obtinrent le titre de *comte*. Mais il n'y avait plus alors de *starosties* [2] pour les alimenter. Tous les jours plus pauvres, elles étaient exposées aux railleries des étrangers, et avaient ainsi de nouveaux motifs de déplorer le sort de leur patrie. La révolution française, et surtout l'égalité professée par les jacobins, firent préférer aux familles puissantes de Pologne l'inégalité de l'aristocratie anglaise; séduites par les théories politiques des autres pays, connaissant mal l'histoire de leur propre patrie, elles pensèrent que l'anarchie polonaise des deux derniers siècles, au lieu d'être un résultat naturel de la tendance des riches vers les principes aristocratiques, n'avait été que l'effet d'un principe contraire. Ainsi, leur conscience et leur patriotisme étaient sans reproche, quoique leurs idées fussent fausses. La *grande société patriotique*, formée après la chute de la Pologne, fut en grande partie composée d'hommes qui professaient ces opinions, et à qui une haute position sociale permettait de travailler au rétablissement de la patrie avec plus de succès que les hommes pauvres et sans influence.

Sur ces entrefaites (1806), Napoléon vint aux bords de la Vistule former le duché de Varsovie. Les person-

» de mes supérieurs et d'après ce que je croirai être le plus honnête. » Je signe ce serment après l'avoir lu avec toute la réflexion nécessaire. » Que Dieu me soit en aide. » (Extrait du *rapport de la commission chargée d'examiner les papiers de la police secrète*, publié à Varsovie, le 18 janvier 1831, p. 7 et 8.)

[1] Quatre ou cinq majorats seulement avaient été créés par des lois exceptionnelles en faveur de quelques familles.

[2] Sorte de fiefs à vie, destinés à récompenser les citoyens qui avaient rendu quelque service à la patrie. Le roi seul avait le droit d'en disposer, et jamais une *starostie* ne devait rester vacante. C'était un excellent moyen d'enrichir la noblesse pauvre, mais malheureusement les riches devenaient presque seuls starostes, et un Radziwill ou un Zamoyski possédait souvent dix ou quinze des plus belles *starosties*.

nages les plus marquans de l'ancienne Pologne et les plus connus par leur patriotisme, appelés pour rédiger avec lui la constitution du nouvel État, épuisèrent alors toute leur éloquence et leur érudition, pour prouver au fils de la république française que les paysans polonais devaient rester esclaves, et que sans l'hérédité du sénat, les idées *démagogiques* précipiteraient la Pologne dans la plus affreuse anarchie. Napoléon leur imposa silence, et dicta lui-même l'article suivant de la charte du duché de Varsovie : « L'esclavage » est aboli, tous les hommes sont égaux devant la loi. » Après la chute du bienfaiteur de la Pologne, le duché de Varsovie (moins le duché de Posen, les villes de Bromberg, de Thorn, de Culm et de Cracovie) passa à l'empereur Alexandre; il s'agit alors de lui donner une nouvelle constitution; la coterie des *doctrinaires,* à la tête de laquelle se trouvait Czartoryski (actuellement président du gouvernement national), et le comte Louis Plater (actuellement chargé d'affaires de Pologne à Paris), présenta un projet de constitution purement aristocratique; mais Alexandre le déchira, et en fit rédiger un autre, plus libéral que la charte française de 1815. Nous avons vu ces mêmes *doctrinaires* s'efforcer de négocier, car c'est des étrangers seuls qu'ils espèrent l'hérédité du sénat, et peut-être la distribution des biens nationaux en leur faveur.

Rendons justice à chacun; l'illustre Czartoryski n'est point initié aux intrigues des *doctrinaires*. Rejeton de la famille royale des Jagellons, propriétaire de terres immenses, jouissant de tous les honneurs que méritent sa probité et son patriotisme, il n'est aristocrate que par des opinions erronées [1], qu'il a déjà abandonnées en grande partie.

[1] La Société royale des Amis des Sciences de Varsovie l'a chargé d'écrire l'histoire de Pologne sous la dynastie des Jagellons. On assure qu'il a déjà plusieurs fois brûlé son manuscrit, trouvant toujours qu'il lui manquait quelque chose; car il cherchait, et toujours en vain, à prouver *à priori*, d'après les exemples de l'Angleterre ou de la république française, la nécessité pour la Pologne d'une aristocratie constituée.

Quant à M. le comte Louis Plater, il appartient à une famille qui a souvent attiré sur elle, par son patriotisme, les persécutions des Russes, dont elle refusa constamment les faveurs; mais n'ayant, lui, qu'une modique fortune, il fut obligé d'entrer au service de la Russie, et c'est avec les Russes qu'il est venu à Varsovie en 1815. Nommé conseiller d'État, directeur du contrôle-général et des forêts, pendant que la nation gémissait sous l'administration de Nicolas, il reçut une augmentation de traitement, et trois fois des sommes énormes à titre de gratifications. Enfin, il accepta la place de sénateur-castellan, quoique ce fût une triple violation de la charte, puisqu'il ne payait point l'impôt de 2,000 florins, qu'il était employé salarié du trésor, et qu'enfin le nombre des sénateurs étant limité par la charte, il ne pouvait être que surnuméraire. M. le comte Louis Plater a été secrétaire du dictateur.

Nous pouvons donc le regarder comme le véritable chef de cette coterie aristocratique, qui, effrayant les vieillards et les gens en place du fantôme de l'anarchie, s'empare, par ce moyen, de toutes les charges civiles et militaires. Le prince Czartoryski et le vénérable Niemcewicz ne sont que trompés par cette coterie, ainsi que beaucoup d'autres bons citoyens que la vanité a affublés du vain titre de *comte* [1].

Ainsi, les espions russes d'un côté, et les aristocrates de l'autre, étaient les appuis de l'administration dictatoriale. Ce dernier parti, augmenté de tous les gens timides, formait un *juste milieu* entre Nicolas et le peuple polonais; ce *juste milieu* en Pologne n'est composé que d'hommes ignorans ou superficiels, tandis que le savant Lelewel, premier historien

[1] Ces titres excitent la pitié en Pologne, et voici pourquoi. Après le démembrement, le cabinet de Vienne déclara tous les nobles polonais en masse, *comtes* ou *barons*, à leur choix, sous la condition, toutefois, de payer une fois pour toutes l'impôt du timbre de quatre à six mille florins. Ce n'est donc qu'un trafic du cabinet autrichien.

de la Pologne, est à la tête de ce parti national, dont la jeunesse instruite est le cœur. Forcé de refondre tout le personnel des cultes et de l'instruction, Lelewel irrita le parti moscovite, et son opinion prononcée pour la guerre offensive et l'indépendance polonaise finit par lui aliéner tout-à-fait le dictateur. « Je sais positivement, dit un jour » celui-ci à Wladislas Ostrowski, que Lelewel aspire à la » dictature. »

Les *comtes* Lubienski avaient toute la confiance du dictateur, grâce à leur activité et à leur haine de l'anarchie; ce sont eux qui facilitèrent la fuite de Lubowidzki, ancien vice-président de la police, homme aussi cher à Constantin qu'en horreur à la nation. Le mécontentement public se manifesta hautement; et en cherchant le fugitif, la garde d'honneur du dictateur, composée des étudians de l'université, alla jusqu'à forcer le couvent des sœurs du Saint-Sacrement, où se trouvaient la femme et les enfans de Lubowidzki. Le dictateur fut obligé de destituer les quatre frères Lubienski. Cependant des individus sans aveu répandaient publiquement que c'était Lelewel qui avait facilité la fuite de Lubowidzki; on vit des attroupemens de gens ivres exciter les faubourgs au pillage de la rue des Franciscains, habitée par les juifs riches, et cela encore au nom de Lelewel. D'autres bandes de la dernière classe du peuple parcouraient les rues en criant : *Vive Lelewel! vive Maurice Mochnacki!* tandis que d'autres misérables distribuaient de l'argent et des armes. Mochnacki se retira en province pour ôter tout prétexte à ces scènes scandaleuses; quant à Lelewel, il ne changea rien à ses habitudes, il ne sortait que pour se rendre aux bureaux ou aux séances du conseil suprême.

Le *Kuryer-Polski,* journal publié jusqu'au mois de janvier par les romantiques, ayant placé en tête de ses rédacteurs le nom de Lelewel, acheva d'effrayer le *juste-milieu* et Chlopicki.

Telles étaient les dispositions des esprits lors de la rédaction du *Manifeste du peuple polonais.*

Suivant la décision de la diète, il devait être signé par les

deux députations. Lelewel faisait partie de celle qui fut spécialement chargée de ce travail, et c'est lui qui rédigea tout ce qui avait rapport à la Lithuanie; l'ensemble du travail est du nonce Swidzinski. Il fut terminé dans la soirée du 2 janvier 1831, envoyé à la députation nommée pour surveiller la dictature, et accepté par elle avec une précipitation blâmable. Ce manifeste reposait sur les principes proclamés dans la séance du 18 décembre; on n'y parlait nullement de rompre avec Nicolas, et rien de ce qu'il contenait n'était de nature à gêner la correspondance du dictateur avec le czar.

Cependant Chlopicki se plaignit amèrement de n'avoir pas été consulté, et menaça, dans sa colère, d'empêcher, par un contre-manifeste, la publication de cet acte *contre-révolutionnaire*. Toutefois il n'en fit rien, et finit par se taire.

MICHEL PODCZASZYNSKI.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Littérature.

DE

L'ÉPOPÉE DES BOHÊMES.

Ce paraît être véritablement une des conditions de l'histoire de la pensée humaine qu'à mesure qu'elle marche vers l'avenir, son passé se dévoile de plus en plus à elle. Il semble que les années et les siècles, en s'amoncelant derrière elle, devraient achever d'enfouir peu à peu tout ce qu'elle a depuis long-temps oublié sur son chemin. Et tout au contraire, voilà que des regrets, des pensées, des souvenirs, des impressions perdues qu'on croyait tout-à-fait effacées, se mettent de loin à loin à éclater de nouveau et à gronder dans son sein. Est-ce donc que l'âme de l'humanité est aussi vaste que la voûte du ciel, puisqu'à mesure qu'elle approche, triste et sombre, de son couchant, de l'autre côté vient à reparaître la lueur de ses premières étoiles! Non-seulement ses souvenirs se réveillent, mais une foule de monumens de son premier âge surgissent, on ne sait comment, à une autre extrémité de sa vie. Chaque secousse donnée à

l'histoire contemporaine renverse aussi une des barrières de l'histoire du passé. Les révolutions religieuses du quinzième siècle ont en quelque sorte reflué jusque dans l'antiquité grecque et romaine, dont elles ont fondé et créé la science. Le mouvement de notre époque politique, en portant son flot plus avant, a en même temps élargi le passé, et dévoilé par de là l'antiquité classique, le monde de l'Asie. On pourrait dire qu'au bruit de notre époque tous les morts se sont réveillés : l'Orient primitif, qui restait étendu et enfoui sous ses sables, s'est pris à secouer la tête dans l'Égypte et dans l'Inde, et à regarder de son séant la civilisation de bruit et de fanfares qui l'avait arraché au sommeil. Autour de nous, pendant que les peuples d'Europe étaient mêlés dans la lutte pour ce qu'il y a de plus réel et de plus présent, que chacun y engageait son dernier jour, leurs origines s'éclairaient et se recomposaient d'elles-mêmes. Une fois ils trouvaient les poèmes ossianiques et galliques, une autre fois c'était l'épopée des Allemands, qui était restée cachée jusqu'alors dans les environs du monastère de Saint-Gall. Hier, c'étaient les chants païens des Eddas, que le Danemarck et la Suède remettaient en lumière. Aujourd'hui ce sont les Slaves qui découvrent à leur tour les monumens de l'époque qu'ils ont passée à errer avec les cerfs et les cygnes du Danube.

Un mystère plane encore sur cette race slave. Son histoire ressemble à ses chants populaires : c'est toujours un cavalier sur un cheval effaré, qui s'en va par un chemin inconnu, qui ne laisse ni traces sur le sol, ni ombre derrière lui, qui disparaît sitôt qu'on le regarde. Après les invasions germaniques, cette race de Sarmates et de Scythes accourt ainsi au galop dans l'histoire, pour arriver à temps au grand rendez-vous du moyen âge. Mobile comme le sol d'alluvion sur lequel elle s'agite, on ne sait où elle va ni où la retrouver. Quand la race germanique eut sauvé l'Europe des invasions des Sarrasins du côté de l'Espagne, la race slave repoussa à son tour à Olmütz la dernière invasion de l'Orient, sous les fils de Dschemgis-khan. Ces deux races

adossées l'une à l'autre, comme l'aigle à deux têtes, déchiquetèrent, chacune à sa manière, le côté de l'Orient qui vint les attaquer. Après cette lutte, qui donna à la race son unité, toutes les tribus se débandèrent. L'une d'elles, véritable aventurière, s'insinua plus avant au cœur de l'Allemagne. C'est la Bohême à laquelle appartiennent spécialement les chants dont nous allons parler. Égarée dans sa route, cherchant fortune à l'étranger avec ses sorcières, ses enchanteurs, ses bateleurs, ses villes des morts, sa langue vive et résonnante, son origine équivoque; heureuse, joyeuse avec son ciel de Prague, avec ses flots de l'Elbe, cette petite nation isolée est elle-même dans l'histoire une folâtre Bohémienne au milieu du cercle grave des tribus germaniques dont elle est entourée.

Mais cet isolement fut cause qu'elle cultiva mieux qu'aucune autre tout ce qui pouvait lui rappeler son origine. Séparée par l'histoire politique des populations auxquelles elle était alliée par le sang, elle chercha au moins à se rattacher de nouveau, par l'imagination et la religion du passé, à la souche commune dont elle avait été violemment rejetée. Ce qui a été recueilli de plus profond et de plus indigène sur la race slave, est dû à la Bohême. C'est là que la science des origines est devenue une exaltation de patriotisme. D'ailleurs le hasard s'en est surtout mêlé. Il y a quelques années, en 1818, un homme [1], en montant dans la tourelle de l'église de Koeniginhof, découvrit par hasard, sous des piliers écroulés, un rouleau de feuilles de parchemin. L'écriture de ces manuscrits était en lettres latines du XIIe siècle, et les lignes se suivaient sans interruption comme dans un ouvrage en prose. En les examinant au jour, il se trouva que ces manuscrits étaient des fragmens de poèmes des temps primitifs de la Bohême. La même année, ils furent publiés, et ils excitèrent un enthousiasme pareil à celui qu'avaient fait naître, à divers intervalles, les romances du Cid, le *Heldenbuch* ou livre des

[1] M. Hanka.

héros des Allemands, les chants russes de Wolodimer et l'Ossian gallique.

Ces fragmens sont de deux sortes, les uns lyriques, les autres épiques. Ce qui distingue les premiers de la plupart des chants slaves, c'est que plusieurs remontent à l'époque païenne. Il faut avouer que c'est une chose merveilleuse en lisant ces poèmes, de songer qu'une pensée, une plainte, un désir, un soupir échappé dans les langueurs de la vie primitive, à l'on ne sait quel descendant d'un Sarmate, en paissant ses troupeaux de chevaux sur le Danube, a eu en elle plus de durée et de vie que les révolutions des religions et des empires. Ce n'est donc pas de l'eau seulement que les larmes de l'homme, puisqu'une larme tombée ainsi, des yeux d'un pâtre sur l'herbe des Carpathes, laisse après des siècles sur la terre une empreinte éternelle. Ces chants n'ont pas la vivacité et les chutes redoublées de la ballade d'Écosse. Ils ne bondissent pas comme elle en cascades, de gradins en gradins sur la montagne. Ils auraient plutôt quelque analogie avec le chant populaire de l'Allemagne, si doux, si serein, qui se dit en rêvant, à demi-voix, dans les bateaux de pélerins, en tournant le rouet dans les châteaux des seigneurs, en veillant dans la nuit de Noël, en levant ses filets le soir le long des îles du Rhin. Mais leur repos est le repos des forêts primitives, toujours mêlé d'une horreur secrète. L'eau est dormante, le feuillage est assoupi, le cerf marche tranquillement dans les forêts, le cygne a plié son cou sous son aile; mais dans le fond du bois l'ennemi est caché avec ses flèches, avec son cheval noir. C'est en effet le caractère de ces chants, qu'avec une douceur infinie, ils finissent presque tous par la mort, une mort résignée, facile, inévitable, la mort d'un oiseau devenu vieux, qui s'acroupit dans l'herbe, d'une feuille qui se fane, d'une branche qui tombe sans fracas dans la forêt. Je citerai deux de ces chants, le premier traduit par Goethe, le second beaucoup plus sévère et le plus ancien du recueil.

« Un soupir du vent sort du bois; il se hâte vers une jeune fille; il se hâte vers le ruisseau;

» Elle puise l'eau dans un seau aux cercles de fer! le flot apporte à la jeune fille un bouquet,

» Un bouquet odorant de violette et de roses. La jeune fille se penche pour cueillir le bouquet. Malheur! voilà qu'elle tombe dans l'eau glacée.

» Toi, fleur odorante, si je savais qui t'a semée dans une terre légère, je donnerais volontiers mon anneau d'or.

» Charmant bouquet, si je savais qui t'a lié avec une écorce nouvelle, je donnerais volontiers l'aiguille de mes cheveux.

» Toi, beau bouquet, si je savais qui t'a jeté dans le ruisseau glacé, je donnerais volontiers la guirlande de ma tête. »

LE CERF.

« Un cerf erre à travers monts et forêts, il bondit tout à l'entour dans le pays, il erre ça et là à travers monts et vallées, il porte au loin sa belle ramure. Avec sa riche ramure il entre dans les broussailles, il s'élance dans les bois en sauts rapides.

» Voyez! Un jeune homme erre à travers la montagne, il s'élance à de rudes combats à travers la vallée, il élève ses orgueilleuses armes; avec ses orgueilleuses armes, il brise une foule d'ennemis.

» Loin d'ici, jeune homme de la montagne! A l'improviste l'ennemi sauvage s'élance contre lui; contre lui à l'improviste ils roulent leurs yeux sinistres qui étincellent de colère; ils lui frappent la poitrine de leurs furieuses haches d'armes, et les bois tremblans murmurent de tremblans gémissemens; que son âme s'en aille, sa douce âme de jeune homme!

» A travers son beau cou penché, elle s'enfuit; à travers son cou pur, sur ses lèvres rosées.

» Voyez! Il est étendu là; avec son sang chaud son âme

dégoutte aussi ; le sol boit avidement le sang chaud. Chaque jeune fille en est triste, bien triste au cœur.

» Dans la terre froide le jeune homme repose ; le chêne croît sur lui depuis la racine jusqu'au rameau ; ses branches s'étendent au loin.

» Et le cerf erre avec son épaisse ramure, il s'élance en sauts rapides, il relève son cou svelte vers le feuillage.

» De toute la forêt, des essaims d'éperviers affamés viennent sur le chêne les ailes étendues ; tous ils glapissent tout haut sur le chêne ; le jeune homme est tombé, il est tombé par la colère de l'ennemi : autour du jeune homme, chaque fille va pleurer. »

Les fragmens épiques appartiennent à des époques différentes, autant par leur forme que par les sujets sur lesquels ils reposent. Dans la plupart on retrouve les traditions nationales que l'ancien chroniqueur bohémien, Cosmas, a recueillies, avant l'an 1125, de la *bouche des vieillards*. Il y a entre eux tout un intervalle de plus de six siècles, d'où il résulte qu'ils sont, en quelque manière, un abrégé poétique de la destinée entière de la Bohême. Les deux premiers racontent les luttes de la race slave contre les Thuringiens après son arrivée sur les bords de l'Elbe, plus de deux cents ans avant sa conversion au christianisme. Son culte des oiseaux de proie et des arbres plane encore sur tout le sujet ; et ce qui l'anime contre ses ennemis, c'est le sacrilége des tribus qui ont coupé les chênes sacrés des forêts et dispersé les éperviers. Il y en a un autre qui raconte les guerres intérieures des Bohémiens avec la Pologne, dans le onzième siècle, et la reprise de Prague par Jaromir ; un autre est un chant de détresse du treizième siècle, pendant la fatale tutelle du margrave de Brandebourg, un cri de douleur et de colère pendant l'oppression saxonne. Enfin les débris de l'épopée bohémienne se grouppent autour des souvenirs de l'invasion mongole des fils de Dschemgis-Khan, au treizième siècle, comme l'épopée germanique s'était déjà formée au-

tour de la figure et des compagnons d'Attila. L'époque du poème est l'invasion de Batu, fils de Tschutschi, sur le Volga, avec cinq cent mille Mongols. Les Russes, épuisés déjà par les Livoniens, sont vaincus et deviennent tributaires. Le palatin de Hongrie est renversé en 1241, et s'enfuit à toute bride. C'était le moment où la discorde des Guelfes et des Gibelins affaiblissait le plus l'Occident. La Bohème, avec son roi Wenzel, sauva l'Europe. Dans ce poème, la tradition populaire produit un effet d'art d'une extrême beauté. L'arrivée des hordes mongoles est précédée par le voyage d'une jeune fille d'un Kham, belle comme la lune elle-même; elle a appris qu'il y a un pays vers le soir et elle est venue le visiter. C'est elle qui sera cause de la guerre, comme Hélène. Mais le repos et l'innocence de ce début contrastent d'une manière admirable avec les massacres qui vont suivre, quand le vainqueur apportera avec lui, sur sa selle, la peau de son ennemi. La jeune fille est tuée sur le chemin. Le Khan appelle à lui ses hommes; il consulte les bâtons brisés des magiciens; il marche contre l'Occident; Kief et Novogorod sont en son pouvoir; tout succombe devant lui; une dernière bataille s'engage sous Olmütz.

« Malheur! un bruit s'élève, un effroyable gémissement. Malheur! déjà les chrétiens sont en fuite; après eux les Tartares accourent avec des cris sauvages.

» Ah! Jaroslaw s'élance, l'aigle! Un rude acier entoure la poitrine du fort; sous l'acier bondissent l'héroïsme et la valeur, sous le casque étincelle l'œil ardent du chef; l'héroïsme étincelle dans son regard de feu. Dévoré de fureur, comme le lion irrité quand il voit le sang chaud nouvellement versé, quand, blessé d'une flèche, il bondit sur le chasseur, ainsi il bondit sur les Tartares.

» Après lui les Bohémiens comme une nuée de grêle. Il s'élance avec rage sur le fils de Kublay, un terrible combat commence. Ils bondissent avec leurs épées l'un sur l'autre. Toutes deux se brisent en éclat. Jaroslaw, sur son cheval baigné dans le sang, fouille avec son épée le fils de Kublay.

il lui partage les épaules et la poitrine, et le cadavre tombe à ses pieds. Sur lui les arcs et les carquois retententissent.

» Le peuple sauvage des Tartares s'en épouvante; il jette loin de lui ses javelots longs de six pieds, et il court, et il se hâte tant qu'il peut du côté d'où le soleil se lève brillant. Et le Hâna fut délivré de la colère des Tartares. »

Ainsi ces poèmes nationaux touchent, d'un côté, avec l'histoire de la Bohême, aux premiers temps de l'histoire d'Allemagne, et atteignent, de l'autre, les hauteurs de la Mongolie et les révolutions tartares. Ils enferment, sous une forme idéale, les principaux événemens qui ont marqué la vie de ce peuple, et ils ne sont rien autre qu'un chant toujours prolongé d'une génération à une autre génération dans le sein d'une même tribu. Autant qu'aucune poésie, ils ont l'empreinte du temps et du climat d'où ils sortent. Ce n'est pas le vers homérique, large et tranquille comme le marbre dans sa couche, qui se balance comme la mer de Pylos dans sa rade, qui rejaillit comme un rayon doré sur l'acropole de Corinthe. Ce n'est pas le Shanameh qui s'étend sans fin comme un conte sous la tente dans les nuits de l'Asie, qui bondit comme un cimeterre nu dans la main d'un delhi; ce n'est pas le Ramayuna qui s'épanouit nonchalamment dans le calice du lotus, qui s'égare dans les forêts des palmites, au loin, sous les savannes de Cachemire. Ce ne sont pas les Nibelungen qui s'écoulent lentement comme les flots du Rhin à Worms, qui s'amoncèlent pesamment comme les nuages sur les sommets de la forêt Noire, qui retentissent tristement comme le sol sous un cheval caparaçonné. Ce ne sont pas les poèmes d'Artus qui soupirent à tous les vents comme un bouleau sur les tours d'un vieux château de Bretagne, qui replient leurs anneaux comme un serpent sur les pierres druidiques de Jarnac ou d'Irlande. Les poèmes bohémiens ne ressemblent à aucun de ces poèmes. Ils s'en séparent d'abord par leur rapidité fougueuse. Echevelés comme les cavales des Sarmates et des Scythes, ils courent, ils courent sans savoir où. De brèves paroles, dont le vent emporte

la moitié, des appels aux armes, puis des paysages, des forêts, des montagnes, puis une action, qui passent et qu'on a vus à peine, feraient croire que ces poèmes ont été composés en poursuivant son ennemi à perdre haleine, à travers les steppes. Le mécanisme des plus anciens contribue encore à augmenter cet effet. Les strophes sont composées dans le trochée de cinq pieds analogue à l'iambe de Shakspeare. Mais pour peu que l'action gagne de vitesse, la mesure se raccourcit arbitrairement et s'enfuit sans frein avec elle. Dans un de ces poëmes, deux frères, devant une assemblée royale, viennent exposer leurs droits à l'héritage d'un chef de tribu. Tous les autres sont des chants de guerre, et représentent ainsi à merveille l'existence si long-temps débattue des Slaves. Il faut qu'ils aient été inspirés bien près des événemens, et presque sur le champ de bataille, car ils les suivent avec une angoisse qui s'efface toujours à distance. La fable ne s'y est encore que peu ou point mêlée à l'action, et ils tirent toute leur beauté de leur réalité présente et passionnée, du bruit des haches, des hennissemens des chevaux, des flancs de la montagne, des détours du sentier. Tout haletans, ils font encore partie des événemens, soit qu'en effet le temps ait manqué pour y ajouter un autre drame que celui de l'histoire, soit plutôt que ce soit le génie même de la race slave de s'éprendre seulement de la partie la plus réelle de l'univers, et de lui subordonner l'idéal jusque dans sa fantaisie. Dans leur course vagabonde, ils font le lien des traditions épiques de l'Europe avec la poésie des Tartares et de la Mongolie [1], de la même manière qu'en Allemagne et en France les épopées d'Artus et les poëmes carlovingiens rattachent par un autre anneau la poésie de l'Occident à

[1] *Voyez* à ce sujet l'importante publication qu'un savant orientaliste, M. J. Mohl, vient de faire de la traduction des chants populaires de la Chine, par le père Lacharme. *Confusii Chi-King sive liber Carminum.*

la poésie de l'Arabie et de la Perse. Jusqu'à leur découverte, ce lien était rompu; et, tout incomplets qu'ils sont, ils achèvent néanmoins de clore le rideau de cette grande tente de poésie, sous laquelle s'endort l'Europe primitive pour y voir en songe, comme le Richard III de Shakspeare, ses destinées du lendemain.

Nous traduisons ici le premier de ces chants :

» De la Forêt-Noire s'élance un rocher, sur le rocher gravit le fort Zaboj; il regarde les clairières de tous côtés, toutes les clairières frémissent autour de lui, et il soupire, comme quand les colombes pleurent. Long-temps il s'assied, long-temps il couve sa douleur; et il se dresse en sursaut, semblable au cerf. Au loin, à travers le bois, à travers les sentiers nus, il court d'un homme à un autre homme, il court d'un héros à un autre héros dans tout le pays : à tous il dit en secret de courtes paroles, il s'incline en face des dieux, il se hâte vers d'autres.

» Et un jour se passe, il s'en passe un second; et comme la lune paraît à la troisième nuit, les hommes s'assemblent dans la Forêt-Noire. Là, Zaboj les conduit dans la vallée, les conduit dans la forêt profonde, jusqu'au dernier creux de la vallée. Au loin au dessous d'eux, au loin se place Zaboj; il prend son éclatante Guzla.

» Hommes, frères de cœur aux regards de flamme! je vous chante un chant, je vous le chante du dernier creux de la vallée; c'est du cœur qu'il part, c'est bien du fond du cœur courbé sous la douleur.

» Allez aux aïeux de vos pères, laissez derrière vous dans la terre d'héritage les enfans orphelins, laissez les femmes orphelines, et qu'à personne il ne soit dit: Frère, dis-leur des paroles de père.

» Et puis vient l'étranger avec violence dans la terre d'héritage, et, avec la langue de l'étranger, ici règne l'étranger; et ce qui est la coutume dans la terre de l'étranger, du matin jusqu'au soir, c'est ce qui fait la loi aux enfans comme aux

femmes : une seule compagne doit nous suivre depuis Wesna jusqu'à Morana[1].

» Du fond des bois ils chassent les éperviers, et devant les dieux, tels que les étrangers les adorent, il faut nous prosterner, leur apporter leurs offrandes. Il ne faut plus frapper nos fronts devant les dieux, leur apporter leur nourriture à l'approche du soir, là où notre père apportait leur nourriture aux dieux, où il allait pour chanter leurs louanges. Oui, ils ont abattu tous les arbres, ils ont brisé et effeuillé tous les dieux.

» Zaboj, tu as chanté, chanté du cœur au cœur, du fond de la douleur; chante ton chant comme Lumir, qui, par des paroles et par des chants, ébranle le Wyschrad[2] et toutes les contrées d'alentour. Ainsi toi, tu m'ébranles moi et tous nos frères. Oui, les dieux aiment le vaillant chantre. Chante, car c'est à toi qu'il a été donné de chanter du fond du cœur contre notre ennemi.

» Zaboj lance aux Slaves un regard ardent de flamme, et trouble leur cœur en continuant de chanter :

» Deux enfans, dont la voix vient à peine de prendre l'accent de l'homme, sont sortis du bois. Là, avec le glaive et la hache d'armes, ils exercent leurs bras; là ils se tiennent en secret; de là ils reviennent dans la joie, et quand leurs bras se sont raidis à la manière des hommes, quand leur esprit s'est aguéri à la manière des hommes contre leurs ennemis, quand les autres frères aussi sont devenus grands, ah! tous ont fondu sur l'ennemi, et leur colère a été la tempête du ciel, et au pays est revenue, est revenue sa gloire passée. »

» Ah! tous se sont élancés vers Zaboj, ils l'ont pressé dans leurs bras vigoureux, et du cœur au cœur ils ont étendu leurs mains, et un mot va prudemment de l'un à l'autre, et la nuit se retire devant le matin; et ils sortent un à un de la vallée, au loin le long des arbres, au loin de tous les côtés du bois.

[1] Wesna, déesse de la jeunesse. Morana, déesse de la mort.

[2] Ancienne demeure des rois de Bohême.

» Un jour s'est passé, il s'en passe un second; après le troisième jour, comme la nuit descend obscure, Zaboj entre au bois, après Zaboj une troupe de guerriers; Slawoj entre au bois, après Slawoj une troupe de guerriers: tous pleins de foi dans leur guide, tous dans le cœur un murmure contre le roi, tous contre lui, avec des armes aiguisées.

» Allons donc, frères Slaves! là sur la montagne bleue qui regarde de tous les côtés; c'est là que nous pressons nos pas! là sur la montagne, où le soleil se lève. Voyez là, quelle sombre forêt! C'est là que nous tendons les mains! Toi, gravis de ce côté à grands sauts de renard; c'est là aussi que je gravis pour m'arrêter.

» Ah! frère Zaboj, comme nos armes vont retentir terribles du haut de la montagne! Laisse-nous d'ici nous précipiter sur les bandes d'assassins du roi.

» Ah! frère Slawoj! veux-tu détruire le dragon? marche-lui sur la tête. Tu y réussiras; et sa tête, c'est ici qu'elle est.

» Et voilà que la troupe se partage dans la forêt; elle se partage à droite, puis à gauche; elle avance ici à l'ordre de Zaboj, là à la parole du fougueux Slawoj, là sur la montagne bleue, au fond de la forêt.

» Le soleil paraît pour la cinquième fois, et les mains des héros s'atteignent, et avec des sauts de renard, ils s'élancent sur l'armée du roi.

» Toute son armée périra, toute son armée, d'une seule fois. Ludiek, tu n'es qu'un esclave, un esclave des esclaves. Dis à ton frère jumeau que sa parole puissante ne vaut, pour nous, pas plus que la fumée.

» Et Ludiek frissonne; il appelle l'armée d'un cri soudain. Tout à l'entour le ciel brille de son reflet, et dans l'éclat du soleil brille le rayon de l'armée du roi. Tous les pieds sont prêts pour la course, toutes les mains pour l'attaque à la voix de Ludiek.

» Allons, frère Slawoj; c'est là, cours en sauts de renard: je leur présente le front en face. »

» En avant s'élance Zaboj, en avant, pareil à une nuée

de grèle ; et à côté s'élance Slawoj, pareil à une nuée de grèle.

» Frères, voyez, ce sont eux qui ont brisé nos dieux ; ils ont renversé nos arbres et chassé les éperviers de la forêt. Les dieux nous promettent la victoire.

» Voyez, un sourire sauvage échappé à Ludiek quand d'innombrables meurtriers marchent contre Zaboj. Zaboj s'élance contre Ludiek avec des yeux brillans de flamme ; la tempête pousse le chêne contre le chêne, qui se brise au bord de la forêt. Zaboj se précipite sur Ludiek, loin en avant du reste de l'armée.

» Voyez, Ludiek se lève avec son épée frémissante, et son bouclier couvert d'une triple peau. Zaboj brandit sa hache d'arme. Ludiek s'élance de côté. La hache rencontre un arbre, et l'arbre tombe sur les guerriers ; trente d'entre eux s'en vont rejoindre leurs pères.

» Ludiek frémit. Ah ! toi, loup des forêts ; toi, dragon sauvage, lutte contre moi avec l'épée.

» Et Zaboj s'élance à son épée. Il frappe un coup sur le bouclier. Ludiek a saisi son épée ; mais l'épée a glissé sur le bouclier de cuir. Tous deux s'enflamment à un horrible combat ; ils se fouillent tous deux avec le glaive, ils couvrent la terre de sang, et avec le sang les étincelles jaillissent autour d'eux dans un meurtre sauvage.

» Le soleil a marché vers le milieu du jour, le milieu du jour s'approche déjà du soir ; et le combat durait encore, et ni ici, ni là, ou n'avait pas encore vaincu. Si bien avait lutté Zaboj, si bien avait lutté Slawoj.

» Vas à Bjes, toi lâche ! que veux-tu boire notre sang ? Zaboj saisit sa hache d'armes. Ludieck s'élance de côté. Zaboj brandit sa hache d'armes dans l'air ; il la lance sur l'ennemi ; la hache poursuit l'ennemi, et le bouclier se brise, et le bouclier aussi se brise par derrière, et la poitrine de Ludieck se brise. Sous la hache furieuse, l'âme a tressailli, car la hache a atteint l'âme ; elle rebondit dans l'armée à plus de vingt pas.

» Un cri d'alarme est sorti de la bouche de l'ennemi ; la joie éclate dans la bouche des guerriers ; elle retentit dans la bouche des guerriers de Zaboj ; elle rayonne dans des regards d'allégresse.

» Frères, ah! les dieux nous ont donné la victoire! De notre bande que les uns se partagent à droite, de notre bande que les autres se partagent à gauche. Amenez des chevaux de toutes les vallées, que les chevaux hennissent tout autour dans le bois!

» Ah! frère Zaboj, ah! toi brave lion! ne lâches pas l'ennemi dans la tempête.

» Ah! Zaboj reprend son bouclier, dans une main son épée, dans l'autre sa hache. Ainsi il court à travers les sentiers contre l'ennemi, et les oppresseurs rugissent; et il faut que les oppresseurs cèdent. Tras[1] les chasse du champ de bataille ; un cri d'effroi les saisit tout haut à la gorge.

» Que les chevaux hennissent à l'entour dans le bois! Allons! à cheval, à cheval! Après l'ennemi, à cheval! A travers tous les sentiers. Chevaux rapides emportez-nous, emportez-nous contre eux, selon notre colère.

» Les bataillons se pressent sur des chevaux rapides ; crinières sur crinières, ils chassent devant eux leurs oppresseurs Coups sur coups, ils sont haletans de colère, et les plaines s'en ébranlent, et s'ébranlent montagnes et forêts; à droite et puis à gauche, tout s'enfuit devant eux.

» Voyez! Un fleuve sauvage gronde; les vagues roulent sur les vagues! L'une sur l'autre aussi la foule roule sur la foule; tout se précipite à travers le bruit du fleuve. Le flot a dévoré un grand nombre d'étrangers. Il porte ceux du pays de l'autre côté; il les porte sur l'autre bord.

A travers les clairières, au loin, au large, à l'entour; au loin la bande sauvage étend ses larges cercles, seule elle s'élance à toutes ailes; la foule des guerriers de Zaboj se précipite au large, à l'entour, à travers la plaine ils s'élancent

[1] Tras, le dieu de l'épouvante.

furieux sur leurs oppresseurs. Ils les renversent, ils les foulent aux pieds avec leurs chevaux; furieux après le lever de la lune, furieux sous le soleil brûlant du jour, et puis furieux encore dans la nuit ténébreuse, et puis après la nuit, dans la brume du matin.

» Voyez, un fleuve sauvage gronde, les vagues roulent sur les vagues, l'une sur l'autre la foule roule sur la foule, tout se précipite à travers le bruit du fleuve. Le flot dévore un grand nombre d'étrangers; il porte ceux du pays de l'autre côté, il les porte sur l'autre bord.

» Là, sur la montagne grise! là nous attend notre vengeance.

» Vois, frère Zaboj! nous ne sommes plus loin de la montagne. Vois les troupeaux d'ennemis, comme ils fuient honteusement!

» Rentrons dans les clairières, toi ici, moi là; que tout ce qui est au roi périsse!

» Les vents murmurent à travers le pays, la foule murmure à travers le pays; à travers le pays, à droite et puis à gauche, en rangs amoncelés, la foule marche avec des cris de joie.

» Frères, voyez, la montagne s'obscurcit! Ah! les dieux nous ont donné la victoire! des troupeaux d'âmes flottent là et là, d'arbre en arbre. La peur tremble devant leurs ailes ténébreuses. Il n'y a que les hiboux qui n'ont pas peur. Là haut sur la montagne, enterrez les cadavres; portez aux dieux une offrande à leur gré; aux dieux, aux sauveurs, portez-leur une riche abondance d'offrandes; chantez pour eux les chants qu'ils aiment; consacrez-leur la dépouille des ennemis tombés. »

EDGAR QUINET.

Tirtza,

CHRONIQUE HÉBRAIQUE.

C'était l'heure de la prière à Jérusalem. Parmi les habitués du temple de Salomon, un étranger se faisait remarquer : jeune et beau, portant le costume d'une tribu voisine, était-il venu, comme la foule empressée, seulement par amour ou par crainte du Dieu fort et jaloux d'Israël? Non : ses voisins s'aperçurent avec étonnement que sa voix ne se mêlait pas à leurs voix, et que ses regards restaient constamment fixés sur une galerie élevée : il semblait ne point prendre part aux cérémonies religieuses qui se passaient autour de lui.

La galerie était fermée par un treillage ; à chaque angle, des rosaces d'or, et derrière le treillage, des voiles de femmes, tous blancs, unis, uniformes, formant un bandeau sur le front, et ne laissant paraître de la figure qu'un œil unique, puis retombant en longs plis sur le reste du corps. Un de ces beaux yeux, échappé au voile, œil jeune et brillant, d'une beauté, d'une forme parfaite, a laissé tomber un regard dans l'enceinte consacrée aux hommes; arrêté un instant sur le jeune étranger, le doux regard s'est tout de suite relevé vers le ciel, comme vers un refuge contre un mal sans espoir.

A ce regard, le jeune étranger frissonna. Il s'appuya contre une colonne, vaincu par son émotion ; un homme était près de lui, un homme au visage dur, au front sévère, et

dont les yeux flamboyans semblaient faits pour servir d'interprètes à toutes les passions, jamais à la pitié.

Ses épais sourcils se rapprochèrent; mais il resta debout à sa place, s'inclinant, comme ses frères, au moment où les tables de la loi s'offrirent à ses regards. Il continua sa prière, mais la prunelle toujours fixée sur le jeune étranger.

Les tables de la loi reportées dans l'arche sainte, l'étranger sortit du temple, et prit le chemin de la vallée de Josaphat, en longeant le Cédron.

Le soleil était brûlant. L'inconnu s'arrêta sous un ombrage, las et triste; ses larmes coulèrent.

Une vieille femme vint l'interrompre dans ses pleurs.

Alors le soleil descendait derrière les cèdres du mont Liban; la vallée était déserte, silencieuse; la vieille avait un air mystérieux.

Pourtant elle ne parla pas, elle ne fit aucun signe; mais à peine le regard du jeune homme se fut-il arrêté sur elle, qu'aussitôt la vieille femme disparut parmi les arbres de la vallée.

A sa place était un bouquet que peut-être elle avait oublié, que peut-être aussi elle avait perdu à dessein.

Le jeune Hébreu releva le bouquet. Il était composé de fleurs brunes appelées *roses de Judée;* il les compta, il en trouva neuf.

— *Neuf!* se dit-il, et soudain il se ressouvint du regard qui avait percé la galerie du temple; il comprit la vieille, son silence, sa fuite, le nombre allégorique des fleurs du bouquet. Ivre de joie, il appela la nuit.

Il fait nuit.

— Adieu, Tirtza, dit le docteur Zimram. Penché sur le visage angélique d'une jeune femme, il déposa un baiser sur son front blanc et candide, puis deux, et fit un pas vers la porte de la maison.

— Vous ne me dites pas adieu, Tirtza? ajouta-t-il en s'arrêtant; vous ne me dites pas ce que vous ferez en mon absence?

La jeune Juive rougit. La question eut l'air de l'embarrasser; pourtant elle répondit, timide, et comme surmontant une émotion pénible :

— Je vous attendrai, seigneur. Serez-vous long-temps absent?

— Mon frère Tabor est malade, et peut-être passerai-je la nuit chez lui. Vous, Tirtza, couchez-vous de bonne heure, et ayez bien soin de notre petit Emmanuel.

Puis la figure du docteur, naturellement dure, s'adoucit en regardant sa jeune épouse; il jeta un regard complaisant sur un berceau dont les rideaux entr'ouverts laissaient voir un bel enfant endormi; le docteur s'éloigna lentement, souriant à Tirtza, et lui faisant adieu de la main.

Il ne la quittait qu'à regret.

—Kedma, dit-il à une vieille femme qui filait dans la pièce d'entrée, je sors; que ma porte soit fermée à tout le monde, je le veux ainsi. Si quelque ami venait me demander, je suis chez mon frère Tabor; si un étranger réclamait l'hospitalité, conduisez-le chez mon parent Esaü, il le recevra pour moi; une autre fois je ferai de même pour lui. Kedma, ne recevez personne pendant mon absence, personne!

— Ainsi soit-il! seigneur, répondit la vieille avec respect.

Et Zimram le docteur, sortit.

A peine eut-il dépassé le seuil, qu'une inquiétude vague, une idée pénible et fidèle le fit revenir sur ses pas; déjà il tenait le marteau pour frapper; mais la raison vint à son aide, et, passant la main sur son front, comme pour effacer le nuage qui l'avait obscurci un instant, il reprit le chemin du logis de son frère.

Il trouva son frère levé, et il le félicitait sur sa prompte guérison, lorsque Zébul, un des voisins, entra.

— Bonsoir, Tabor; je suis bien aise de vous voir rétabli. Eh!... Zimram... bonsoir; je vous croyais chez vous.

Zimram allait répondre, lorsqu'Elipheled, un autre de ses voisins, parut à la porte.

— Déjà levé, dit le dernier venu; tant mieux, Tabor, je m'en réjouis. Ah! vous voilà, Zimram; c'est singulier, je vous croyais chez vous.

— Pourquoi? dit le docteur étonné.

— En passant devant votre porte, j'ai cru voir entrer un homme de votre taille, et je pensais...

— Un homme! un homme entré chez moi! chez moi! interrompit vivement Zimram; un homme!...

— Ne vous alarmez pas, Zimram, reprit Zébul, moi aussi je l'ai vu, et son air n'avait rien d'une mauvaise intention. C'est, je crois, un étranger, peut-être un voyageur : ses habits étaient couverts de poussière.

— Mais étranger ou non, cet homme, Zébul, on ne l'a pas reçu, cet homme! J'ai défendu... Vous n'avez pu le voir entrer chez moi, cet homme! dit Zimram dans la plus vive agitation.

L'étranger du temple de Salomon lui revenait à la mémoire.

Elipheled répondit tranquillement.

— Il est entré chez vous, Zimram, cet homme, et si vite entré, que je n'ai vu que le bout de ses sandales rouges... rouges comme les vôtres, Zimram, et voilà pourquoi j'ai pensé que c'était vous; mais, comme dit Zébul, c'est peut-être un voyageur, cet homme, un pauvre, ou un de vos parens, ou un des parens de votre femme.

Zimram n'écoutait plus; il s'était élancé hors de la maison.

— De grâce, suivez-le, dit Tabor aux deux voisins.

Sa marche était précipitée, et ses voisins avaient peine à le suivre.

Il arriva à sa porte, il leva la main pour frapper, et sa main retomba sans force; il ne pouvait respirer; on aurait dit que toutes les passions s'étaient ramassées, fixées sur son cœur, et l'étouffaient.

Zébul leva le marteau, et frappa!

Une minute se passa, puis deux qui lui parurent un siècle; on ne venait pas ouvrir.

Zimram mit la main à sa ceinture, il en tira un poi-

gnard, puis il frappa derechef, et à coups redoublés, et si fort, que les murs en tremblèrent.

Enfin on ouvrit.

—Pardon... seigneur... dit Kedma tremblante, et si émue qu'à peine elle se faisait entendre; pardon... le sommeil...

— Où est Tirtza?

Et la voix de tonnerre de l'époux acheva de paralyser la vieille femme.

— Où est Tirtza? répéta-t-il, et sans attendre de réponse, il était dans la seconde chambre! Le bruit qu'il fit en y entrant, les éclats de sa voix terrible, réveillèrent l'enfant.

L'enfant ouvrit les yeux, il tendit ses jolies petites mains vers son père, sa bouche charmante sourit à ce front courroucé, et sa voix enfantine murmura:

— Maman!

Elle n'était pas là!

Zimram jeta un regard sur son fils.

Elipheled prit le poignard des mains du père, et le cacha dans les plis de sa ceinture.

— Maintenant, vieille, où est ma femme? Je suis calme.

Et le sang était près de jaillir de ses lèvres, qu'il mordait violemment.

Involontairement les yeux de Kedma se tournèrent vers le jardin; la porte était ouverte, Zimram s'y précipita.

La nuit était obscure, et ses sandales ne faisaient aucun bruit sur le sable.

A l'extrémité d'une longue allée d'arbres était un mur peu élevé; à l'aide d'une vigne rampante, un homme montait sur ce mur, une femme était au pied du cep de vigne.

— Adieu, Tirtza; adieu, ma bien-aimée, dit une voix de jeune homme, une voix douloureuse, une voix d'amant.

Un soupir plaintif répondit à cet adieu, et l'homme disparut. Le mari était là, devant elle, avec deux témoins!

Malgré la nuit, elle aperçut deux yeux noirs qui lui lançaient un regard terrible; elle entendit une voix outragée lui crier:

— Infâme Tirtza!

Puis elle se sentit saisie par une main de fer, sans cette main elle tombait à la renverse.

. . . . . .

La foule s'en va dans la rue, où va la foule?

Capricieuse et échevelée, insouciante, toute curieuse, elle se rend au temple de Salomon, et pourtant ce n'était ni le septième jour de la semaine, consacré à Dieu, ni aucun jour de fête solennelle.

Tous les regards se dirigeaient vers la principale entrée du temple. A cette porte se tenait le grand-prêtre, revêtu de ses habits pontificaux, le visage tourné vers l'orient. A sa droite et à sa gauche étaient deux autres serviteurs de Dieu; ensuite les deux voisins de Zimram, Zébul et Elipheled.

Devant les cinq vieillards, deux nouveaux personnages se placèrent bientôt.

Alors tous les regards se portèrent sur les nouveaux venus.

Le premier de ces deux personnages est un homme de quarante ans, d'une haute stature. Une douleur concentrée et profonde altère son visage, ses yeux noirs brillent d'un feu sombre, un sourire amer contracte sa bouche, et sa main agitée d'un tremblement convulsif tient et serre le manche de son poignard dans sa ceinture.

Près de lui se tient debout une femme voilée, pliée en deux, tremblante, et si pâle, qu'à travers son voile elle est pâle.

Toutes les avenues du temple sont encombrées : c'est une mer agitée, c'est un sable mouvant sur lequel on ne distingue que des voiles blancs, des turbans variés de mille couleurs; mais, dans cette enceinte vivante, cherchez à reconnaître les détails de cet ensemble; regardez! parmi ces voiles, ces turbans, ce sont des yeux que l'impatience anime, des fronts que la colère a plissés, des bouches qui s'ouvrent pour appeler la vengeance, et qui restent béantes en de longs cris de mort.

Le grand-prêtre est debout, il va parler, on écoute!

— Zimram, dit-il d'une voix forte et assurée, avez-vous bien réfléchi? La résolution de rompre avec votre femme est-elle bien arrêtée?

— *Oui*, répondit l'époux froidement.

Un soupir se fit entendre près de lui, Zimram tressaillit.

— Quels sont vos motifs? ajoute le grand-prêtre.

— Ils sont contenus dans l'acte de divorce.

Alors l'acte de divorce fut remis au grand-prêtre, et le grand-prêtre lut à haute voix :

« Qu'un homme avait pénétré furtivement, et de nuit, dans » la maison de Zimram, que cet homme y était demeuré » deux heures, et que la femme de Zimram l'avait aidé » dans sa fuite. Deux témoins affirmaient le fait, et sans autre » preuve, Zimram demandait le divorce, abandonnant sa » femme à la justice des lois. »

Pendant la lecture, le plus grand silence avait régné; seulement un bruit léger, comme celui d'un soupir qu'on étouffe, s'était fait entendre par intervalles, près de l'époux outragé.

Le grand-prêtre lut la signature des témoins, et se tourna ensuite vers le scribe :

— Assir, est-ce vous qui avez écrit cette déclaration?

— Oui, seigneur.

— L'avez-vous écrite sur du parchemain fourni par le *futur divorcé?*

— Oui seigneur.

— Vous êtes-vous servi pour cela de sa plume et de son encre?

— Oui, seigneur.

Le grand-prêtre se retourna vers les témoins, qui confirmèrent les paroles d'Assir. Il s'adressa ensuite à la femme voilée.

— Femme de Zimram, levez votre voile.

Elle obéit; son voile tombe lentement, et à mesure découvre un front rouge de pudeur, des yeux baissés et pleins de larmes; sa taille frêle et flexible est doucement inclinée vers la terre, dans une attitude douloureuse. Elle a seize ans, la pauvre femme!....

— Femme de Zimram, ajouta le grand-prêtre, acceptez-vous l'acte de divorce?

Ces mots la font tressaillir; effrayée et soumise, elle dit *oui*, mais si bas, si faiblement, qu'on aperçut le mot plutôt qu'on ne l'entendit.

— Joignez vos mains! lui dit le grand-prêtre.

Ses deux mains blanches se joignirent l'une à l'autre.

L'anneau d'or brillait seul au doigt annulaire.

— Rendez à votre époux la bague d'alliance.

— Grâce! grâce! s'écria-t-elle d'une voix touchante; elle n'obéit pas.

Zimram s'avança; sa main brune et nerveuse saisit la main de Tirtza et la dépouilla brutalement de cette bague. Tirtza ne fit aucun effort pour l'en empêcher.

Puis le grand-prêtre ploya l'acte de divorce en quatre, et le remit au mari.

— Gardez-le, lui dit-il, jusqu'à ce que je vous dise de le faire passer dans les mains de la femme que vous répudiez. Et vous, Zébul, vous Élipheled; vous, témoins, soyez attentifs.

— Zimram, maintenant dites à la femme qui bientôt cessera d'être votre Tirtza : « *Je ne veux plus de toi.* »

— Tirtza....., dit Zimram....; mais sa voix faiblit, il ne put achever..... »

Tirtza était à ses pieds, suppliante, levant sur lui ses grands yeux noirs, dont l'expression était ineffable.

— Grâce, seigneur, disait-elle avec effroi, grâce, je suis si jeune, ayez pitié de moi [1].

Alors une rumeur sourde s'éleva dans la foule, on regarde; c'était un jeune homme qui se frayait un passage dans la foule, tête baissée, s'aidant des pieds et des mains, il arrive enfin près des époux, hâletant, épuisé.

[1] A Jérusalem, le peuple punissait de mort et lapidait la femme accusée d'adultère.

— Nephtali, s'écria involontairement Tirtza!....

— Nephtali, répéta Zimram!.....

Il avait reconnu l'étranger du temple, et brandissait son poignard.

—Frappe, Zimram, s'écrie le jeune homme en découvrant sa poitrine. Frappe, mais sauve ta femme, Tirtza est innocente.

— Peuple d'Israël, écoutez-moi.

« Tirtza avait perdu ses parens, mon père l'éleva, et je l'aimais d'amour, quoique mon père m'eût promis à la fille de son frère; il m'ordonna donc de partir, j'obéis..... A mon retour, Tirtza n'était plus chez mon père; mariée, elle avait suivi son époux à Jérusalem.

» Voulant revoir mon amie d'enfance, la voir et la quitter après pour toujours, j'arrivai ici, on lui dit que dans les angoisses de la mort j'attendais la permission de la voir. Lui ferez-vous un crime d'avoir eu pitié de moi? d'avoir caché cette entrevue à son époux? lui qu'elle savait jaloux et soupçonneux?..... Hélas! c'était ma sœur, je suis son frère! un frère ne peut-il donc aimer sa sœur? ne peut-il pas lui dire : Ma sœur, adieu!... Je lui disais : Ma sœur, adieu!... Eh bien!.... Je lui disais : demain je pars, encore un moment, un regard, une parole de toi. »

Zimram, ton ennemi s'offre à tes coups, mais qu'une victime te suffise, grâce pour cet ange innocent et pur!

— Si tu aimais seul, je n'hésiterais pas à te tuer, répond Zimram, remettant froidement son poignard dans sa ceinture; mais ta mort ne me rendra-t-il son amour? Tu as troublé son repos, tandis qu'elle.... a détruit mon bonheur.

— Elle n'aime que toi, Zimram.

— Elle n'aime que moi!..... Misérable, regarde-la! Vois cette rougeur dont ta présence a coloré ses traits, vois...., ses sanglots se sont arrêtés pour t'écouter; dis-moi, quel nom errait sur ses lèvres lorsque tu as paru? est-ce le tien ou le mien? Mais qu'elle jure sur notre sainte loi que c'est moi seul qu'elle aime!..... Qu'elle le jure, je la croirai.

Tirtza était silencieuse; sa main cherchait son voile.

Le jeune Hébreu étouffa un cri de bonheur; mais rien n'avait échappé à la jalouse sagacité de l'époux.

— Achevez la cérémonie, dit-il d'une voix sombre, au grand-prêtre.

— Regarde donc ce peuple! s'écrie vivement Nephtali, l'arrêt de mort de ta femme est écrit sur tous ces fronts!.....

— C'est toi qui l'a tracé sur celui de Tirtza.

Tous les assistans étaient émus, les deux témoins, malgré la solennité de la cérémonie, n'avaient pu retenir leurs larmes, Tirtza les remerciait par un regard. Ah! que de reconnaissance il y avait dans ce regard; au dernier degré du malheur la pitié fait tant de bien!

— Finissons, dit Zimram avec une émotion qui perçait jusque dans la dureté de sa voix.

Tirtza fit un pénible effort, et ploya les genoux devant son mari.

— Oh! pitié, dit-elle, et ses larmes coupaient sa voix; vous êtes mon seigneur, mon maître, mon mari; à moi votre esclave et votre épouse, faites-moi grâce; ma faute ne mérite pas un tel châtiment!.... Zimram....., mon époux respecté!.... Le sort qui m'attend est affreux; mon père était votre ami..... Je suis la mère de votre Emmanuel, c'est mon fils; douce et chère créature si frêle, et qui a tant besoin de sa mère, Zimram, mon époux!... ayez pitié de lui!.... Ses pleurs la suffoquaient; serrant convulsivement la tunique de son époux, elle la portait à ses lèvres, elle en couvrait son visage.....

— Homme sans pitié, s'écrie impétueusement Nephtali, à la vue du désespoir de la femme qu'il adore; ton âme est donc de fer, qu'elle reste insensible à ses larmes.

— Je te rends grâce, Nephtali, répond Zimram avec une amère ironie; j'hésitais, tu m'as décidé. Puis, sans jeter un seul regard sur sa victime, restée froide et glacée dans ses mains, il ajouta, haut et vite :

— *Tirtza, je ne veux plus de toi.*

Et, mettant l'acte de divorce dans ces deux petites mains, que la fièvre avoit roidies, il repoussa la pauvre femme, dont on vit le frêle corps se balancer un instant, incapable de se soutenir sur lui-même; Zimram s'enfuit épouvanté.

Le grand-prêtre prit leur acte de mariage; il le déchira en quatre, jeta les morceaux au vent, et, accompagné des témoins, il rentra dans le temple.

Tirtza était restée à la place où son mari l'avait poussée; elle considérait d'un œil fixe l'acte de divorce, ce parchemin ployé en quatre, qui pesait à sa main comme un poids horrible; elle regardait sans les voir les femmes qui peu à peu s'éloignaient d'elle; elle entendait, dans une morne stupeur, le murmure sinistre qui s'élevait dans la foule. Mais bientôt, reprenant le sentiment de son malheur, elle lança loin d'elle ce fatal écrit, cherchant dans tout ce peuple qui l'entoure un défenseur, un ami.

Pas un!... car l'infortunée ne voyait pas, non loin d'elle, un jeune étranger qui, lui aussi, morne et pâle, considérait l'orage qui s'élevait, et reportait parfois un regard brûlant d'amour vers elle. Pauvre abandonnée!

Bientôt elle eut peur; et, chancelante, elle descendit les degrés de marbre du temple de Salomon.

— Elle est coupable, disait-on dans la foule. — Le crime n'est pas prouvé. — Un homme est entré chez elle la nuit. — Il y est resté deux heures. — Zébul l'a vu qui s'échappait. — Elipheled a été témoin de sa fuite. — Elle l'aidait à fuir.

— Elle a déshonoré son époux, répliquait un vieux docteur de la loi, mari d'une jeune femme. — Elle a mérité la mort, criait-on de toutes parts. — La loi la condamne. — Que son exemple soit terrible. — Elle est bien jeune. — Et bien belle, disaient d'aucuns, sans doute de très-jeunes gens. — Point de grâce, s'écriaient les femmes, et mille voix répétaient : — Point de grâce, mort à celle qui trahit son époux, qui versa la honte sur la tête de ses enfans.

Ces vociférations, ces figures effrayantes, cette foule

d'hommes qui s'excitent les uns les autres, qui s'avancent furieux vers une frêle femme, la remplissent de terreur; épouvantée, égarée, elle parcourt des yeux l'enceinte vivante qui la presse; elle veut fuir!

Fuir! par où? de quel côté? Toutes les avenues sont envahies, encombrées par un peuple délirant..... Seigneur Dieu! Ici, là, là bas aussi! partout la mort!

Un seul regard est arrêté sur elle avec amour, avec angoisse; un seul cœur a compris, a partagé sa douleur, un seul homme est immobile près d'elle: c'est le seul qu'elle ne voit pas.

Le tumulte augmente, le supplice approche! Il s'est dressé de toute sa hauteur, il étend sa main de fer sur la victime qui l'attend!

Enfin une pierre est lancée; elle siffle, fend l'air, et vient frapper le sol non loin de Tirtza.

— Dieu d'Israël, reçois mon âme! s'écrie la jeune et malheureuse divorcée; et enveloppant dans son voile sa figure glacée, elle tomba presque morte.

Pourtant ses sens ne l'abandonnèrent pas entièrement, car il lui sembla que quelqu'un se glissait près d'elle, que deux bras entouraient sa taille, soutenaient son corps, et au même instant elle éprouva une commotion violente à la tête, le temple tournoya sur sa base, la terre s'enfuit sous elle; elle ne sentit plus rien! . . . . . .

. . . . . .

Non loin des murs de Jérusalem, on voit encore, à la porte du cimetière des Hébreux, deux pierres grises et rongées par le temps; la mousse les recouvre; en l'écartant, on n'aperçoit ni nom ni date; mais l'histoire de ces deux victimes s'est conservée par tradition. La mère la raconte encore à sa fille au moment de la fiancer, et l'époux qu'une absence oblige à quitter sa jeune femme lui redit d'un air d'indifférence la fin malheureuse de Tirtza et de l'étranger Nephtali.

EUGÉNIE FOA.

Album.

MARION DELORME.

Marion Delorme, long-temps promise, fut long-temps attendue. Deux questions s'étaient attachées à elle : question politique, question littéraire.

Tout le monde connaît la première, passons vite sur elle ; cependant répétons, car les choses d'honneur et de conscience ne peuvent être trop répétées, que M. Victor Hugo aima mieux faire *Hernani* en dix-neuf jours que d'accepter une pension de 4,000 fr. que lui offrait comme indemnité M. de Labourdonnaye, et il eut raison : *Hernani* réussit, l'homme de lettres garda son indépendance, le gouvernement proscripteur tomba, l'œuvre du génie survécut jeune et chaude d'intérêt, fut jouée et réussit. Arrivons à elle.

C'est à l'époque où Louis XIII règne sous Richelieu ; le premier ministre

> Est un vaste faucheur qui verse à flots le sang,
> Et puis il couvre tout de sa soutane rouge.

C'était une belle époque à peindre que la France politique palpitante de ses guerres civiles, que la France littéraire riche des premières œuvres de Corneille, avec son roi faible, son ministre dur, sa jeunesse bouillante, et son académie ridicule.

Tout cela est dans l'œuvre de M. Victor Hugo, tout cela tourne autour de deux personnages, et quels sont ces personnages, qui mettent en émoi ministre, roi, jeunes seigneurs? Une courtisane, un enfant trouvé [1].

Il est vrai que c'est une créature singulièrement poétique que cette Marion Delorme, Aspasie du XVIIe siècle, dans la ruelle de laquelle il n'est pas un seigneur de l'époque qui n'ait jeté son rouleau d'or, et qui redescend de cette cour, où elle pouvait choisir ducs, marquis, hommes d'état, gens de guerre, depuis la robe rouge du cardinal jusqu'au pourpoint de buffle d'un capitaine des gardes, pour prendre dans la rue, sur la pierre où l'a abandonné sa mère, ce Didier, cette création toute de poésie, abstraction de vertu qui, ne tenant à rien, a le droit de tout mépriser et le méprise; cette Marion qui s'épure au feu de son âme, se refait une virginité nouvelle avec un amour nouveau, et, au cinquième acte, hésite à accorder, pour sauver la vie à l'homme pour lequel elle donnerait la sienne, ces faveurs qu'au premier acte elle vendait à prix d'or. Ce n'est pas la Marion de l'histoire, c'est la Marion du poète : prenons-la telle qu'il l'a faite avec son imagination chaste et son cœur pur, et la fable nous consolera de la réalité.

Tout le monde connaît maintenant l'analyse de l'action. Les duels font en France des ravages affreux ; Richelieu poursuit ce fléau de tout son pouvoir; les jeunes gens n'en tiennent compte, ils continuent à se battre, et de temps en temps Richelieu appelle le bourreau à son aide, et deux têtes tombent.

Lorsque M. Hugo composa *Marion Delorme*, la censure interdisait formellement sur le théâtre l'entrée de tout personnage à robe rouge ou noire. Richelieu resta donc, pour ainsi dire, derrière la toile du fond, et de là fit mouvoir inaperçu le vaste drame, qui commence dans un boudoir, et finit sur un échafaud.

Un homme médiocre, lors de l'abolition de la censure, aurait cru tirer meilleur parti de Richelieu vu, que de Richelieu deviné, et vite il se serait empressé de traîner par les pieds ou les cheveux, le cardinal sur la scène. M. Hugo a compris que là n'était pas le

[1] Nous sommes heureux à cette occasion de rétablir un fait. Nous avons entendu dire que *Didier* était une imitation d'*Antony*. M. Dumas nous prie de consigner ici que *Marion Delorme* était faite un an avant que lui-même ne songeât à *Antony*; qu'il connaissait *Marion Delorme* avant de faire *Antony*, et que, par conséquent, s'il y a plagiat, c'est de sa part, et non de celle de M. Victor Hugo.

véritable effet ; que mieux vaut parler à l'imagination qu'aux yeux, à l'intelligence qu'à la matière ; et l'œuvre, qui ne pouvait que perdre à être retouchée, est restée ce qu'elle était. Seulement, poussant la délicatesse à l'excès peut-être, l'auteur a voulu attendre l'assoupissement des haines pour produire un ouvrage qui pouvait réveiller les haines, et s'est imposé la plus dure condition que puisse s'imposer un auteur, celle de retarder d'un an un succès que tous ses amis lui présentaient comme grand, sûr et beau ; c'est que M. Hugo est de cette rare classe d'hommes qui ont le respect des choses passées à un plus haut degré que le respect des choses qui existent. Il raconte lui-même, en d'éloquentes paroles, les raisons qui le firent retarder la représentation de son ouvrage.

« Après l'admirable révolution de 1830, dit-il, le théâtre ayant conquis sa liberté dans la liberté générale, les pièces que la censure de la restauration avait inhumées toutes vives *brisèrent du crâne*, comme dit Job, *la pierre de leur tombeau*, et s'éparpillèrent en foule et à grand bruit sur les théâtres de Paris, où le public vint les applaudir, encore toutes haletantes de joie et de colère. C'était justice. Ce dégorgement des cartons de la censure dura plusieurs semaines, à la grande satisfaction de tous. La Comédie-Française songea à *Marion Delorme*. Quelques personnes influentes de ce théâtre vinrent trouver l'auteur ; elles le pressèrent de laisser jouer son ouvrage, relevé comme les autres de l'interdit. Dans ce moment de malédiction contre Charles X, le quatrième acte, défendu par Charles X, leur semblait promis à un succès de réaction politique. L'auteur doit le dire franchement, comme il le déclara alors dans l'intimité aux personnes qui faisaient cette démarche près de lui, et notamment à la grande actrice qui avait jeté tant d'éclat sur le rôle de dona Sol : ce fut précisément cette raison, *la probabilité d'un succès de réaction politique*, qui le détermina à garder, pour quelque temps encore, son ouvrage en portefeuille. Il sentit qu'il était, lui, dans un cas particulier. Quoique placé depuis plusieurs années dans les rangs, sinon les plus illustres, du moins les plus laborieux, de l'opposition ; quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté ; quoique leur ayant donné peut-être quelques gages, et entre autres, précisément une année auparavant, à propos de cette même *Marion Delorme*, il se souvint que, jeté à seize ans dans le monde littéraire par des pas-

sions politiques, ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes ; il se souvint qu'il avait écrit une *Ode du Sacre* à une époque, il est vrai, où Charles X, roi populaire, disait aux acclamations de tous : *Plus de censure! plus de hallebardes!* Il ne voulut pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement, comme sera, il l'espère, toute sa vie. Il comprit qu'un succès politique, à propos de Charles X tombé, permis à tout autre, lui était défendu à lui ; qu'il ne lui convenait pas d'être un des soupiraux par où s'échapperait la colère publique ; qu'en présence de cette enivrante révolution de juillet, sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. Il fit son devoir. Il fit ce que tout homme de cœur eût fait à sa place. Il refusa d'autoriser la représentation de sa pièce. D'ailleurs les succès de scandale cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et durent peu. C'est Louis XIII qu'il avait voulu peindre dans sa bonne foi d'artiste, et non tel de ses descendans. Et puis c'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied de garder toute mesure.

» Aujourd'hui que trois cent soixante-cinq jours, c'est-à-dire, par le temps où nous vivons, trois cent soixante-cinq événemens, nous séparent du roi tombé ; aujourd'hui que le flot des indignations populaires a cessé de battre les dernières années croulantes de la restauration, comme la mer qui se retire d'une grève déserte ; aujourd'hui que Charles X est plus oublié que Louis XVIII, l'auteur a donné sa pièce au public, et le public l'a prise comme l'auteur la lui a donnée, naïvement, sans arrière-pensée, comme chose d'art, bonne ou mauvaise, mais voilà tout. »

Nous regrettons bien de ne pouvoir mettre ici, à l'appui des éloges que nous donnons à l'ouvrage, les citations qui les justifieraient. Jamais, à notre avis, M. Hugo n'a été plus poète, n'a vu de plus haut, n'a jugé plus largement.

D'ailleurs, c'est au théâtre qu'il faut voir une œuvre de théâtre ; c'est sous les traits de madame Dorval qu'il faut applaudir Marion

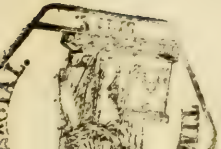
Delorme, c'est avec l'âpre talent de Bocage qu'il faut juger le personnage de Didier.

Cette fois encore ces deux excellens comédiens ont ajouté à leur haute réputation, et ont justifié le choix qu'ont fait d'eux les deux jeunes auteurs qui leur ont confié leurs ouvrages.

Redisons-le donc, car on ne saurait trop le redire.

Succès immense, succès mérité, en dépit de ceux qui prétendent que le drame n'est plus possible, et devant lesquels il ne suffit pas de marcher pour prouver le mouvement. Au lieu de nous étendre sur ce sujet, nous substituerons à notre prose celle de l'auteur de *Marion Delorme*, qui trouve naturellement ici sa place. Nous l'empruntons à la préface de son drame.

« Le public, cela devait être, et cela est, n'a jamais été meilleur, n'a jamais été plus intelligent et plus éclairé qu'en ce moment; les révolutions ont cela de bon, qu'elles mûrissent vite, et à la fois et de tous côtés tous les esprits. Dans un temps comme le nôtre, en deux ans, l'instinct des masses devient goût. Les misérables mots à querelle, *classique* et *romantique*, sont tombés dans l'abîme de 1830, comme *gluckiste* et *picciniste* dans le gouffre de 89. L'art seul est resté. Pour l'artiste qui étudie le public, et il faut l'étudier sans cesse, c'est un grand encouragement de sentir se développer chaque jour au fond des masses une intelligence de plus en plus sérieuse et profonde de ce qui convient à ce siècle, en littérature non moins qu'en politique. C'est un beau spectacle de voir le public, harcelé par tant d'intérêts matériels qui le prennent et le tiraillent sans relâche, accourir en foule aux premières transformations de l'art qui se renouvelle, lors même qu'elles sont aussi incomplètes et aussi défectueuses que celle-ci. On le sent attentif, sympathique, plein de bon vouloir, soit qu'on lui fasse dans une scène d'histoire la leçon du passé, soit qu'on lui fasse dans un drame de passion la leçon de tous les temps. Certes, selon nous, jamais moment n'a été plus propice au drame. Ce serait l'heure pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie, de créer tout un théâtre, un théâtre vaste et simple, un et varié, national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel par la passion. Poètes dramatiques, à l'œuvre! elle est belle, elle est haute. Vous avez affaire à un grand peuple habitué aux grandes choses. Il en a vu et il en a fait.



» Des siècles passés au siècle présent, le pas est immense. Le théâtre maintenant peut ébranler les masses et les remuer dans leurs dernières profondeurs. Autrefois le peuple, c'était une épaisse muraille sur laquelle l'art ne peignait qu'une fresque.

» Il y a des esprits, et dans le nombre de fort élevés, qui disent que la poésie est morte, que l'art est impossible. Pourquoi? tout est toujours possible à tous les momens donnés, et jamais plus de choses ne furent possibles qu'au temps où nous vivons. Certes, on peut tout attendre de ces générations nouvelles qu'appelle un si magnifique avenir, que vivifie une pensée si haute, que soutient une foi si légitime en elle-même. L'auteur de ce drame, qui est bien fier de leur appartenir, qui est bien glorieux d'avoir vu quelquefois son nom dans leur bouche, quoiqu'il soit le moindre de ces jeunes hommes, l'auteur de ce drame espère tout d'elles, même un grand poète. Que ce génie caché encore, s'il existe, ne se laisse pas décourager par ceux qui crient à l'aridité, à la sécheresse, au prosaïsme du temps. Une époque trop avancée! pas de génie primitif possible! Laisse-les parler, jeune homme : si quelqu'un eût dit à la fin du dix-huitième siècle, après le Régent, après Voltaire, après Beaumarchais, après Louis XV, après Cagliostro, après Marat, que les Charlemagnes, les Charlemagnes grandioses, poétiques et presques fabuleux, étaient encore possibles, tous les sceptiques d'alors, c'est-à-dire, la société toute entière, eussent haussé les épaules et ri. Hé bien! au commencement du dix-neuvième siècle, on a eu l'empire et l'Empereur. Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakspeare ce que Napoléon est à Charlemagne? »

Bulletin bibliographique.

Histoire Romaine, par *M. Michelet*; 1re partie : la République, 2 volumes in-8°. Librairie classique de L. Hachette, n. 21, rue Pierre-Sarrasin.

Depuis la fondation de Rome jusqu'à Caton, il n'y avait pas encore d'histoire romaine. Sénèque pense qu'elle avait été confiée à des pontifes; mais comme les paroles de ces pontifes n'étaient pas encore infaillibles, il s'en est suivi qu'après avoir réuni des monumens épars et presque indéchiffrables sur les premiers temps de cette ville, qui était destinée à devenir l'empire romain, on ne nous a laissé que des conjectures à imaginer, que des ténèbres à débrouiller, que des fictions à expliquer; et cependant ce n'est pas faute d'avoir écrit sur Rome qu'on n'est pas parvenu à éclaircir son origine. Depuis Caton, les historiens ont bien pris leur revanche du silence gardé avant lui. Aussi un nouvel ouvrage sur Rome nous paraissait-il devoir être une nouvelle vétusté, si le nom de M. Michelet n'eût rassuré nos craintes : or, nous avons été récompensés bien largement de notre confiance. Science profonde, style pittoresque et animé, réflexions philosophiques d'un homme consciencieux : telles sont les qualités qui distinguent l'ouvrage de M. Michelet.

Avant que d'écrire l'histoire de l'antique Rome, l'auteur a voulu voir par lui-même le théâtre des faits qu'il allait retracer. Il a visité l'Italie. Son chapitre sur l'Italie moderne est plein de charme : nous dirions presque que c'est un poème, si les notes, si les recherches savantes dont se compose cet ouvrage ne démontraient au lecteur tout ce qu'il a fallu d'études consciencieuses à M. Michelet pour écrire une histoire dont certaines parties sont du domaine de la poésie la plus pure et la mieux inspirée.

L'auteur envisage Rome sous trois points de vue : Rome républicaine, guerrière et esclave. Depuis Brutus jusqu'aux guerres

des Samnites, la république s'organise : les patriciens, avides de priviléges ; les plébéiens, avides de liberté, sont dans une lutte continuelle. C'est une guerre intérieure, une guerre de principe : la pierre du foyer domestique (*hestia, vesta*), la pierre des limites (*zeus herkeios*), sont déterminées par des lois ; et cette lutte, terminée par la promulgation des Douze Tables, assure à la classe plébéienne le triomphe sur l'envahissement progressif du patriciat.

Cependant la jouissance de cette liberté ne sera que momentanée. La puissance des grands résidait tout entière dans leur richesse, et dans le sentiment religieux que le peuple avait bien voulu conserver pour les Étrusques ses fondateurs; mais les patriciens augmenteront leurs richesses au moyen de la guerre, et, à défaut d'un sentiment superstitieux, imposeront peu à peu leur joug au peuple, en éblouissant ses yeux par toute la pompe des triomphes et tout le prestige des conquêtes.

Suivons le peuple romain dans ses excursions victorieuses. Il va, il court dans le Latium, il renverse tout; la puissance de son nom soumet les peuples devant lesquels il se présente, et ses premiers efforts se terminent par la dépopulation entière du Samnium. Le voilà bientôt dans l'Epire ; le bruit de ses armes retentit jusqu'à Carthage, et voici les guerres puniques.

C'est avec un rare talent que l'auteur fait ressortir la haine des deux peuples, de ces peuples si acharnés l'un contre l'autre qu'à Trasymène un tremblement de terre ravagea la contrée sans qu'aucun des combattans s'en aperçût. Le chapitre cansacré à Annibal, l'existence guerrière de ce grand capitaine ; les travaux surnaturels de cet homme, qui, après avoir soumis la nature en se frayant une route parmi les Alpes, fit trembler la capitale du monde avec une poignée de braves ; puis après ses victoires, Annibal, obligé, pour conserver sa conquête, d'avoir recours à des alliés, abandonné à lui-même par une patrie ingrate qu'il enrichissait de sa gloire : tout cela est décrit avec intérêt, avec entrainement. Mais Annibal mort, Numance et Carthage détruites, la conquête du monde a porté malheur à la capitale du monde. Viennent les disputes intestines. Ce n'est plus une guerre de principes : Rome s'est habituée à l'esclavage dans la cité, pendant que les Romains pliaient sous la volonté de leurs chefs militaires ; toutes ces conquêtes ont élevé quelques citoyens au-dessus des autres : c'est une guerre, d'homme à homme. Les Gracches ont succombé : le peuple est le butin que doivent se partager les familles triomphales ; et aux insolens priviléges des Scipions a succédé la suprême puissance d'un dictateur. C'est à Rome que l'on

dresse des tables de proscription; c'est un Romain qui peut répondre au sénat, effrayé des cris de 6,000 victimes : « Ce n'est rien, je fais châtier quelques factieux; » c'est quarante ans après l'égalité défendue par les Gracches que Lacretien Ofella est tué pour avoir brigué le consulat, et que son assassin, que Sylla ose dire : « Sachez que j'ai fait tuer Ofella, parce qu'il m'avait résisté. » Puis, après tous ces crimes, lorsqu'on voit le même homme se promener libre au milieu des hommes qu'il a couverts de sang, et recevoir, à sa mort, des honneurs divins, combien l'on doit plaindre la patrie de Brutus, combien on voit empreint à jamais sur son front le stigmate de la servitude! Ces sentimens trouvent en M. Michelet un bien digne interprète : jusqu'au dernier chapitre, son histoire est un regret bien senti sur les ruines de la liberté romaine.

Cet ouvrage doit être placé en première ligne parmi tout ce qui a été fait sur Rome. A la philosophie de l'histoire, l'auteur joint une élégance et un intérêt de style qui attache à la lecture de cet ouvrage comme si l'histoire romaine était un roman nouveau. Enfin, c'est l'œuvre d'un homme qui a de l'âme et une science profonde.

A. L.

Atar-Gul, roman maritime, par *M. Eugène Sue;* chez Vimont, passage Véro-Dodat.

Les romans de M. Sue sortent de la classe ordinaire par leur but d'utilité. En nous familiarisant avec la langue maritime, avec la vie et les mœurs du marin, ils dirigent notre attention vers un point qu'on a trop souvent perdu de vue en France. — « Je suis persuadé comme vous, dit l'auteur dans sa préface, adressée au créateur du roman maritime, M. Fénimor Cooper, que si l'esprit général de notre nation pouvait arriver peu à peu à comprendre tout ce qu'il y a de forces, de ressources, de moyens ou de conquêtes commerciales dans la marine, la France pourrait devenir l'égale de toute puissance européenne sur l'Océan. »

Honneur donc à l'écrivain qui, dans cette noble pensée, a entrepris de nous initier à la vie si poétique du marin! Et puis M. Sue a découvert un nouveau filon à la mine littéraire; et le titre d'inventeur aujourd'hui est si rare, qu'il ne faut pas l'oublier. Dans cette même préface, M. Sue expose à Cooper la manière dont il entend le roman maritime; son système est différent de celui du romancier américain. « Je me suis demandé, dit-il, pourquoi dans les romans maritimes surtout, dont le cercle est immense, dont les scènes sont surtout séparées entre elles par des milliers de lieues, on ne tenterait pas de jeter cet imprévu, ces apparitions soudaines qui brillent un instant

et s'effacent pour ne plus reparaître; pourquoi, au lieu de suivre cette sévère unité d'intérêt distribué sur un nombre voulu de personnages qui, partant du commencement du livre, doivent bon gré malgré arriver à la fin pour contribuer au dénouement chacun pour sa quote-part; pourquoi, dis-je, en admettant une idée philosophique, ou un fait historique qui traverserait tout le livre, on ne grouperait pas autour des personnages qui, ne servant pas de cortége obligé à l'abstraction morale qui serait le pivot de l'ouvrage, pourraient être abandonnés en route, suivant l'opportunité ou l'exigeante logique des événemens. » Ainsi a fait M. Sue, il s'est soustrait aux lois de l'unité : son livre forme comme trois actions différentes ayant chacune ses personnages. Dans la première, c'est le capitaine Benoît, honnête traficant de *bois d'ébène*, ne pensant qu'à sa Catherine, et faisant son métier de vendeur de chair humaine avec la même tranquillité qu'un bon bourgeois de la rue Saint-Denis celui de marchand de *bonneteries*. Arrive ensuite le capitaine Brulart, qui tue et brûle, et qui, trouvant plus commode de voler des nègres que de les acheter, dépouille le pauvre Benoît de sa cargaison, et l'envoie manger par les *petits namaquois*, dont le chef Atar-Gul est esclave à son bord. Brulart a tout bénéfice à cette *plaisanterie*, comme il l'appelle : d'abord il devient maître des nègres du capitaine Benoît, et les *petits Namaquois* lui livrent, pour satisfaire leur vengeance, des *grands Namaquois* qui doublent le nombre de ses nègres. A son tour, Brulart est pendu sur une corvette anglaise mise à sa poursuite. Dans la troisième partie, Atar-Gul domine seul; et ce terrible Africain ne reste pas en arrière de ses acolytes : il fait si bien qu'il amène la ruine de tout une famille, et finit par recevoir le prix de vertu. C'est là une amère satire des jugemens des hommes.

Atar-Gul est une horrible peinture de la traite des noirs, Brulart un type de férocité qui fait frémir; la vengeance de l'esclave paraîtra outrée, et peut-être reprochera-t-on à l'auteur, ainsi qu'il le craint, de faire de l'*horreur à plaisir*. Mais son livre sera lu, parce qu'il a tout ce qu'il faut pour exciter un puissant intérêt de curiosité. La seconde édition est sous presse.

Barnave, roman de M. *J. Janin*, 4 vol. in-12, paraîtra dans les premiers jours de septembre chez les libraires *Mesnier*, place de la Bourse, et *Levavasseur*, au Palais-Royal.

Voyages.

FRAGMENT

D'UN VOYAGE AUX ALPES.

(AOUT 1825.)

. . . . . .

Nous quittons Servoz où l'on prend quelque rafraîchissement, et qui marque le milieu du trajet de Sallenches à Chamonix. Voici que le chemin fait comme vient de faire mon esprit; nous passons d'une montagne écroulée à un château ruiné. Depuis un quart d'heure nous côtoyons de très-près l'Arve, qui coule presque de niveau avec la route. Tout à coup le muletier nous montre à droite, sur une espèce de haut promontoire que la montagne voisine pousse au milieu de la rivière, quelques pans de murailles démantelées, avec un débris de tours, et d'étroites ogives façonnées par la main

des hommes, et de larges crevasses faites par le temps. C'est le manoir de Saint-Michel, vieille forteresse des comtes de Genève, célèbre dans la contrée, comme le Nant-Noir, par les démons qui l'habitent et les trésors magiques qu'il recèle.

Le redoutable palais, l'ancienne citadelle d'Aymon et de Gérold est là, solitaire et lugubre comme le corbeau qui croasse joyeusement sur sa ruine. Les remparts noirâtres, inégalement rompus par les ans, s'élèvent à peine au-dessus des touffes de houx, de genêts, de ronces qui obstruent le fossé et l'avenue; des rideaux de lierre usurpent la place des lourds ponts-levis et des herses de fer. Au-dessus monte à perte de vue une forêt de mélèzes et de sapins; au-dessous bouillonne l'Arve tout embarrassée d'éclats de granit, tombés du rocher qui porte le château de Saint-Michel. L'un de ces rocs arrondis par la lutte des eaux arrête plus long-temps et domine de plus haut que tous les autres le cours du torrent. De temps en temps l'Arve l'investit de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les amoncèle, surmonte enfin le rocher qui reste quelque temps inondé de tous ces flots dorés comme d'une chevelure blonde, puis tout retombe, et pendant que l'Arve grondant recommence un nouvel assaut, le front du roc reparaît chauve et nu.

Un pont se présente. Nous reprenons la rive gauche de l'Arve; et tandis que nos chars-à-bancs nous suivent péniblement, nous commençons à gravir à pied *les montées*. C'est un chemin étroit et rapide, laborieusement tracé le long d'un escarpement effrayant, auquel rien ne peut se comparer, si ce n'est la pente de la montagne qui borde l'Arve de l'autre côté. Ce passage, tantôt creusé dans le roc vif, tantôt suspendu

en saillie sur un abîme, communique de la vallée de Servoz à la vallée de Chamonix. On y glisse à chaque instant sur de larges dalles de granit qui font étinceler le fer des mulets. A droite, on voit pendre sur sa tête la racine des grands mélèzes déchaussés par les pluies; à gauche, on peut pousser du pied leur tête effilée comme l'aiguille d'un clocher. Une vieille femme, idiote et infirme, assise dans une sorte de niche roulante, est à l'entrée de cette route hasardeuse, et sollicite la pitié des passans. Il me sembla voir une de ces fées mendiantes des contes bleus, qui attendaient un aventurier au bord du chemin, et décidaient sa perte sur un refus ou son bonheur sur une aumône.

A peine a-t-on quitté la mendiante, qu'on rencontre une croix dressée au bord du gouffre. Il faut passer vite devant cette croix; elle signale un malheur et un danger.

Un peu plus loin on s'arrête. Il y a là un écho extraordinaire. Autrefois, avant que le docteur Pocock eût de nouveau découvert les merveilles de cette vallée de Chamonix, concédée dans le onzième siècle par Aymon, comte de Genève, *à Dieu et à saint Michel Archange*[1],

[1] Un savant, originaire de ces montagnes mêmes, a bien voulu communiquer à l'auteur la pièce suivante, qui nous semble assez curieuse, et qui était à peu près inconnue.

Fondation du prieuré de Chamonix par Aymon, comte de Genève.

« In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis.

» Ego, Aymo, comes Gebennensis, et filius meus Geroldus, damus » et concedimus Domino Deo Salvatori nostro, et sancto Michaeli Ar- » changelo, de Clusâ omnem campum munitum cum appenditiis suis, » ex aquâ quæ vocatur Dionsa, et rupe quæ vocatur Alba, usque ad » Balmas, sicut ex integro ad comitatum meum pertinere videtur; id » est, terras, sylvas, alpes, venationes, omnia placita et banna, et » monachi Deo et Archangelo servientes hoc totum habeant et teneant

avant que l'homme eût laissé aucun sentier sur la croupe de cette montagne, si quelquefois le chasseur de chamois, entraîné par l'ardeur de sa poursuite jusque dans cette gorge formidable, arrivait au point même où nous sommes, il embouchait avec un tremblement d'horreur la corne à bouquin suspendue à sa ceinture, et faisait entendre trois fois l'appel magique : *hi! ha! ho!* trois fois, une voix lui rapportait distinctement des profondeurs de l'horizon la triple adjuration : *hi! ha! ho!* alors il s'enfuyait plein d'épouvante, et allait conter

» sine contradictione alicujus hominis, et nihil nobis nisi eleëmosinas » et orationes pro animabus nostris et parentum nostrorum retinemus, » ut sanctus Michaël Archangelus perducat nos et illos in paradisum » exultationis. Si quis autem, quod absit, hoc donum confringere » voluerit, in anathemate et maledictione sit, sicut Datan et Abiron, » quoùsque resipiscat et satisfaciat. Ex istis ergo donis sunt legitimi » testes, uterini fratres comitis Willelmus Fulciniacus, et Amedeus, et » Thurumbertus de Nangiaco, et Albertus miles, et Agueldrandus » presbiter, et Silico.

» Ego Andreas, comitis capellanus, hanc cartam præcepto ipsius co- » mitis scripsi, et tradidi feriâ septimâ lunâ 27e. papa Urbano re- » gnante. »

Au bas de cet acte pend le sceau du comte en cire blanche, et, quoiqu'il soit sans date, on conjecture, par le règne du pape (Urbain II, qui siégea depuis l'an 1088 jusqu'en 1099), qu'il fut passé environ l'an 1090, époque à laquelle ce même comte, conjointement avec Gérard son fils, fit une donation assez considérable au monastère de S.-Oyen de Joux.

Le prieuré de Chamonix, fondé par Aymon, comte de Genève, du temps du pape Urbain II, avant 1099, dépendait de l'abbaye de Saint-Michel de La Cluse. Guillaume de La Ravoyre, qui en fut le dernier prieur, en procura l'union à la collégiale de Sallenches. Guifrey, qui en était prieur en 1229, fut présent, le 12 des calendes de mai, à la cession qu'Aymon, seigneur de Faucigny, fit de Chamonix à Guillaume, comte de Genève. Guillaume de Villette fut prieur en 1319. Aux nones de juillet, Hugues, dauphin, seigneur de Faucigny, lui confirma la juridiction du prieuré de Chamonix et de ses dépendances.

dans les vallées qu'un chamois fée l'avait attiré par delà le château de Saint-Michel, et qu'il avait entendu la voix de l'Esprit des montagnes maudites.

Aujourd'hui, dans ce même lieu, des voyageurs élégans, des femmes parées descendent de leurs chars-à-bancs sur une route assez bien nivelée. De petits garçons déguenillés accourent avec un long porte-voix. Ils en tirent des sons aigus qui ressemblent encore à l'ancienne adjuration du chasseur. Une voix des montagnes les répète encore distinctement sur un ton plus faible et plus lointain. Et puis, si vous demandez à ces enfans : Qu'est cela ? Ils vous répondent : *c'est l'écho;* et tendent la main. — Où est la poésie?

Nous laissons derrière nous les jeunes mendians, le porte-voix, le foyer de l'écho, et nous nous enfonçons dans la gorge de plus en plus étroite et sauvage. Depuis quelques instans un brouillard gris et terne nous cache le ciel. Nous montons, il descend. Nous le voyons remplir successivement tous les intervalles des crêtes opposées. Ses bords qui se dilatent et s'effilent en quelque sorte, ressemblent à la frange d'un réseau. De blanchâtres lambeaux des vapeurs de l'Arve s'élèvent lentement et le rejoignent. Il touche à la haute lisière des sapins, la baigne, gagne d'arbre en arbre, et tout à coup il se ferme sur nous, et nous voile les montagnes du fond comme une toile qui s'abaisse sur une décoration de théâtre.

Nous étions à l'endroit le plus horrible et le plus beau du chemin, au point le plus élevé de ces *montées*. On distinguait encore à travers la brume l'escarpement opposé, tout hérissé de sapins presque couchés sur le sol, tant la pente est perpendiculaire ! Les rangs de la forêt sont quelquefois éclaircis par de grands arbres

morts, qui pourriront où ils sont tombés, et qui n'ont pu être touchés que par la foudre du ciel ou par l'avalanche, cette foudre des montagnes. Devant nous, au fond du noir précipice, on voyait blanchir l'Arve à une profondeur si prodigieuse que son mugissement terrible ne nous arrivait plus que comme un murmure. En ce moment le nuage se déchira au-dessus de nous, et cette crevasse nous découvrit, au lieu de ciel, un chalet, un pré vert, et quelques chèvres imperceptibles qui paissaient plus haut que les nuées. Je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi singulier. A nos pieds, on eût dit un fleuve de l'enfer; sur nos têtes, une île du paradis. Il est inutile de peindre cette impression à ceux qui ne l'ont pas sentie; elle tenait à la fois du rêve et du vertige.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La vallée de Chamonix se présente dans sa longueur à l'œil du voyageur qui arrive de Sallenches. L'Arve tortueuse la traverse de part en part. Les trois paroisses qui s'en partagent le territoire, les Ouches, Chamonix, Argentière, montrent de loin à loin dans l'étroite plaine leurs clochers d'ardoises luisantes. A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets et de champs cultivés, le Bréven élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le Mont-Blanc, dont le sommet fait vivement briller l'arète de ses contours sur le bleu foncé du ciel, au-dessus du haut glacier de Taconay et de l'Aiguille du Midi, qui se dresse avec ses mille pointes ainsi qu'une hydre à plusieurs têtes. Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le Mont-Blanc

laisse traîner jusque dans la verdure de Chamonix, se dessine le profil découpé du glacier des *Bossons* (*Buissons*), dont la merveilleuse structure semble d'abord offrir au regard je ne sais quoi d'incroyable et d'impossible. C'est quelque chose de plus riche, sans contredit, et peut-être même de plus singulier que cet étrange monument celtique de Carnac, dont les trois mille pierres, bizarrement rangées dans la plaine, ne sont plus simplement des pierres, et ne sont pas des édifices. Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées, ceux-là inclinés, ceux-ci debout, et détachant leurs cônes éblouissans sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des âmes et des esprits; et je ne m'étonne pas que les primitifs habitans de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au-delà du glacier des Bossons, vis-à-vis le prieuré de Chamonix, s'arrondit la croupe boisée du Montanvert; et plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pélerins et des Charmoz, qui ont l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen âge, toutes chargées de tours et de tourelles, de lanternes, d'aiguilles, de flèches, de clochers et de clochetons, et entre lesquels le glacier des Pélerins répand ses ondulations, pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Le fond du tableau complète dignement ce magnifique ensemble. L'œil, qui ne peut se lasser de se promener sur tous les étages du vaste édifice de ces montagnes, rencontre partout des sujets d'admiration. C'est d'abord une forêt de gigantesques mélèzes qui tapisse le bout opposé de la vallée. Au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la Mer de Glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses blocs marmorés, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamant, dresse à pic ses murailles d'argent, et ouvre dans la plaine cette bouche effrayante, d'où l'Arveyron naît comme un fleuve, pour mourir un mille plus loin comme un torrent.

Derrière la Mer de Glace, dominant tout ce qui l'environne, s'élève le *Dru*, pyramide de granit, d'un seul bloc, de quinze cents toises de hauteur. L'horizon, dans lequel on distingue à peine le col de Balme et les rochers de la Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. Un jour de pluie, lorsqu'on l'aperçoit confusément à travers le brouillard, on pense voir le cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les blanches vagues de la Mer de Glace sont les troupeaux qu'il compte pendant qu'ils passent à ses pieds.

Ajoutez à l'ensemble de ce paysage de merveilles l'éternelle présence du Mont-Blanc, l'une des trois plus hautes montagnes du globe, et ce caractère de grandeur

que toute grande chose imprime à ce qui l'environne; méditez sur ce sommet, qui est bien véritablement, pour me servir de la fabuleuse expression des poètes, une des *extrémités de la terre;* songez à cette frappante accumulation dans un cercle si restreint de tant d'objets uniques à voir, et vous croirez, en pénétrant dans la vallée de Chamonix, entrer, si je puis me permettre une expression triviale qui rend un peu mon idée, dans le cabinet de curiosités de la nature, dans une sorte de laboratoire divin où la Providence tient en réserve un échantillon de tous les phénomènes de la création, ou plutôt dans un mystérieux sanctuaire où reposent les élémens du monde visible.

Le jour où nous y arrivâmes, c'était le 15 août, fête de l'Assomption. Nous descendions rapidement le revers de la montagne, les yeux fixés comme magiquement sur le magnifique tableau de cette vallée, enfin ouverte à nos regards. Tout à coup un détour du chemin nous fit voir un autre spectacle. A nos pieds, dans la verte plaine, sur la pente de la colline qui élève l'église des Ouches au-dessus de son village, se développaient en serpentant deux files de villageois les mains jointes, de jeunes filles voilées, et d'enfans, précédés de quelques prêtres et d'une croix. C'était une procession qui revenait du Prieuré aux Ouches en répétant les litanies de sainte Marie, mère de Dieu. Le vent nous apportait de temps à autre un écho entrecoupé de leurs chants. Je ne saurais dire quelle impression profonde vint sceller en quelque sorte les impressions qui m'accablaient, et les rendre ineffaçables. J'aurai ce souvenir présent toute ma vie. En ce moment-là, tous les bruits des Alpes se déployaient dans la vallée; l'Arve bouillonnait sur sa couche de rochers, les torrens grondaient,

les cascades pluviales frémissaient en se brisant au fond des précipices, l'ouragan tourmentait les nuages dans un angle du Bréven, l'avalanche tonnait du haut des solitudes du Mont-Blanc; mais, pour mon âme, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

Quelle puissance que celle qui fait sortir le même jour, à la même heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortége royal du riche portail de Notre-Dame de Paris, et de leur indigent presbytère, oublié dans sa vallée, l'humble procession des montagnards de Chamonix! Quelle intelligence que celle qui peut au même instant donner la même pensée à tout un monde!

Les vallées des Alpes ont cela de remarquable, qu'elles sont en quelque sorte complètes. Chacune d'elles présente, souvent dans l'espace le plus borné, une espèce d'univers à part. Elles ont toutes leur aspect, leur forme, leur lumière, leurs bruits particuliers. On pourrait presque toujours résumer d'un mot l'effet général de leur physionomie. La vallée de Sallenches est un théâtre; la vallée de Servoz est un tombeau; la vallée de Chamonix est un temple.

VICTOR HUGO.

Histoire. — Philosophie.

RÉVOLUTION POLONAISE.

(SUITE [1].)

IV.

Le dictateur est gouverné par l'aristocratie austro-polonaise. — Prétendue conspiration. — Arrestation de Lelewel. — Démarche de Gurowski et des membres du conseil suprême. — Enquête judiciaire. — Arrivée de Jezierski de Saint-Pétersbourg. — Entrevue du dictateur avec les deux députations de la diète. — Son aliénation mentale. — Chute de la dictature.

Les bruits calomnieux répandus sur les intentions présumées de Lelewel, et propagés par les espions russes, eurent les plus funestes conséquences. Les aristocrates, et surtout les *comtes autrichiens* ou *prussiens* [2], qui se croyaient les plus

[1] *Voyez* la livraison précédente.

[2] Ce n'est pas sans raison que nous employons cette expression de *comtes autrichiens* et *prussiens*, car il n'a jamais existé ni comtes ni barons en Pologne; ces titres sont tous de la création des gouvernemens d'Autriche et de Prusse. Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans la précédente livraison, page 353.

chauds défenseurs des droits de la nation, effrayaient le dictateur du fantôme de l'anarchie; il ne rêvait plus que massacres, pillage et incendies. Il n'osait quitter la capitale, et n'en sortit qu'une seule fois, et à grand'peine, pour visiter la forteresse de Modlin, à quelques lieues de Varsovie. Les réunions des députations de la diète lui portaient ombrage: il ne voyait partout qu'ennemis, mais Lelewel surtout lui était suspect; et la demande de la formation d'une légion lithuanienne, sans cesse renouvelée, acheva de l'irriter contre ce dernier, qui ne laissait échapper aucune occasion de défendre la cause de la Lithuanie.

Le 7 janvier, le lieutenant-colonel Wylezynski arriva de Saint-Pétersbourg, où il avait été envoyé par le dictateur; mais la réponse du czar ne laissait à Chlopicki aucun espoir de conciliation, et ne servit qu'à compliquer les embarras de sa position.

C'est au milieu de ces incertitudes, de ces frayeurs puériles, inséparables de l'autorité absolue, qu'il convoqua la diète pour le 17 janvier. En vain recherchait-on la cause de cette convocation; personne, le conseil suprême lui-même ne pouvait satisfaire la curiosité publique. Les journaux censuraient la conduite du dictateur; les uns parlaient de la nécessité d'une contre-révolution, les autres pensaient qu'il ne fallait que changer le caractère d'une dictature tout-à-fait opposée à la révolution actuelle. « Le dictateur, disait-on, attend le retour de Jean Jezierski de Saint-Pétersbourg, comme si le czar, quatre jours même avant le départ de Wylezynski, n'avait pas traité les Polonais de rebelles, dans son manifeste à la nation russe. » Enfin on faisait ressortir, en termes modérés, il est vrai, les inconvéniens graves d'une centralisation de pouvoirs si illimités dans les mains d'un homme dont les talens n'inspiraient pas une grande confiance. Sa garde d'honneur elle-même, si dévouée naguère, commençait à se refroidir, et s'offensait du nom de *prétoriens* qu'on lui donnait dans le public.

Le 11 janvier, le lieutenant-colonel Dobrzanski jeta l'alerte parmi les artilleurs et les sapeurs qui se trouvaient alors dans la capitale : il donna ordre, de la part du dictateur, au général d'artillerie Bontems de prendre toutes les précautions nécessaires contre un coup de main, de distribuer des cartouches à l'armée, car, disait-il, une insurrection devait éclater dans la journée. Vers le soir, il déposa entre les mains de Chlopicki un acte d'accusation contre Lelewel, Xavier Bronikowski, et contre le journaliste Boleslas Ostrowski, tous soupçonnés du crime de haute trahison. Il invoquait le témoignage de François Grzymala, homme de lettres; des officiers Nieszkocin, Wiorogorski, et du *comte* Stanislas Rzewuski.

Lelewel, instruit de tout, souriait de pitié. — Pourquoi, lui demanda au conseil suprême le *comte* Gustave Malachowski, pourquoi a-t-on doublé les sentinelles? — C'est sans doute par l'ordre du dictateur, répondit Lelewel, car on m'a dit qu'une terrible insurrection devait éclater aujourd'hui même. — Si Lelewel en est instruit, reprit le comte, nous pouvons être tranquilles.

Cette prétendue conspiration, qui a fait tant de bruit en Europe, n'était qu'une intrigue de coterie. Nous n'en aurions même pas parlé, si le *juste-milieu* n'avait cherché à en tirer parti.

Lelewel se rendit auprès du dictateur : — « On m'a dit que vous désiriez me voir. — Oui ; mais si vous avez quelque chose à me dire, parlez en présence de ces messieurs, répondit Chlopicki, montrant les généraux dont il était entouré, car nous ne pouvons plus parler seuls. — Il paraît qu'on a inspiré au dictateur d'étranges soupçons contre moi. —J'ai dans les mains une accusation en forme contre vous, et je vous déclare que vous êtes arrêté.—Si telle est la volonté du dictateur, je m'y soumets. » La conversation roula ensuite sur divers sujets.— « Les clubs, ajouta Lelewel, qui déplaisent tant au dictateur, et dont l'un m'a nommé son président, sont d'une haute utilité en révolution; n'eussent-ils

d'autre effet que de mettre le peuple en garde contre les machinations secrètes. Aujourd'hui même, l'abbé Pulaski m'a apporté à signer une longue pétition, dans laquelle on prie le dictateur d'en permettre l'ouverture.—Et vous l'avez signée? —Oui; car le dictateur a le droit de fermer les clubs, mais non celui d'empêcher qu'on en redemande l'ouverture. Toutefois, j'ai annoncé à l'abbé Pulaski que sa demande lui serait refusée. — Mais pourquoi l'avez-vous signée? dit Chlopicki avec impatience. — Parce qu'il n'y avait rien d'illégal dans cette démarche. J'ai même différé de signer, et engagé l'abbé Pulaski à se procurer un grand nombre de signatures, afin de le dégoûter par ces longueurs d'une démarche inutile.... Il paraît au reste que tout ceci n'est qu'une mystification comme celle de mon prétendu voyage au quatrième régiment de ligne; on a voulu sans doute parler de mon frère, dont le village est près de la résidence de ce régiment. — Vous n'y étiez donc pas? — Il y a une année que je ne suis sorti des barrières. Ces bruits ridicules n'ont cours que dans vos antichambres. Je ne connais point l'accusation dirigée contre moi, mais je suis sûr qu'elle ne repose que sur des inventions de cette nature. »

A ces mots, le dictateur fit quelques pas en arrière, se disant à lui-même : « Peut-être est-il innocent; Dieu fasse qu'il en soit ainsi ! »

Cet entretien fut suivi de l'arrestation de Lelewel. Voici les faits qui la motivèrent :

Le dictateur ne pouvait souffrir les discours, souvent exaltés, des clubs; conseillé par le juste-milieu, il les ferma tous. Blâmant eux-mêmes l'extravagance de quelques-uns de leurs orateurs, les clubistes furent loin de s'offenser de cette mesure : ils accueillirent au contraire avec enthousiasme la seconde dictature; mais la conduite équivoque de Chlopicki envers la Russie, les intrigues des *comtes* et du *juste-milieu* les réunirent de nouveau, et ils formèrent une société dont les séances se tenaient publiquement au café de Honoratka, sous la présidence du nonce Cantorbery Tymowski. Cette

société fut aussi dissoute par le dictateur, et c'est à cette occasion que l'abbé Pulaski apporta à Lelewel la pétition dont il est question plus haut. On disait que le refus de Chlopicki de consentir à la réouverture du club serait le signal de l'insurrection; que l'artillerie et le corps des sapeurs étaient de ce complot, ainsi que les lieutenans-généraux Szembek et Krukowiecki; que Lelewel était à Praga, chez les sapeurs; qu'il avait non-seulement insurgé le quatrième régiment de ligne, mais entraîné dans sa conspiration plus de deux cents individus de la garde d'honneur de Chlopicki, etc. etc. Les espions russes étaient sans doute les auteurs de ces trames, qui firent de nombreuses dupes. Plusieurs personnes furent tellement effrayées de cette prétendue conspiration, que le comte Léon Rzewuski voulait brûler la cervelle à Lelewel, pour délivrer, disait-il, la patrie d'un pareil monstre. On voulait lui faire sur-le-champ son procès; l'instruction en fut confiée à Bonaventure Niemoïowski, ministre de la justice; mais il refusa son assistance, ne voulant pas compromettre l'honneur d'hommes estimables, mais aveuglés par leur haine de l'anarchie.

Le bruit de l'arrestation de Lelewel fit une grande sensation dans la capitale; une foule inquiète remplissait les antichambres du dictateur, qui put alors connaître les dispositions du peuple. Un grand nombre de ses gardes d'honneur, ayant à leur tête Adam Gurowski et Nabielak, se présentèrent à lui. Dans un discours plein de chaleur et d'énergie, Gurowski offrit sa tête et celle des siens pour gage de la délivrance de Lelewel. Vinrent ensuite les membres du *conseil suprême national;* se regardant comme outragés par l'arrestation d'un de leurs collègues, ils apportaient leur démission à Chlopicki.

Son cœur honnête fut ému à ce spectacle; il s'aperçut, quoique un peu tard, qu'il était le jouet d'infâmes intrigues. Il écouta avec bienveillance les paroles sévères de Gurowski et de Nabielak; déclara aux membres du *conseil suprême* qu'il abdiquerait lui-même la dictature, s'ils persistaient

dans leur projet, et fit mettre en liberté son illustre prisonnier, après une captivité de trois ou quatre heures. Xavier Bronikowski et Boleslas Ostrowski, qui avaient aussi été arrêtés, ne restèrent qu'une heure en prison. On publia une relation de tout ce qui s'était passé, et l'on vit avec étonnement les noms les plus honorables compromis dans cette scandaleuse affaire. Ceux qui s'étaient montrés le plus acharnés contre Lelewel, son accusateur même, lui jurèrent amitié, et implorèrent l'oubli du passé. Néanmoins, une enquête judiciaire eut lieu ; vingt individus furent interrogés : ils déclarèrent que Lelewel voulait établir un triumvirat ou un consulat avec Maurice Mochnacki et Xavier Bronikowski, ou avec ce dernier et Boleslas Ostrowski, et qu'il aspirait à la dictature. Tout cela fut débité sérieusement par les *comtes* Gustave Malachowski, Titus Dzialynski, Rzewuski, Zaluski ; car des *comtes* seuls figuraient dans cette affaire. Le tribunal ne put garder sa gravité à ces étranges dépositions, et arrêta les débats, ne voulant pas donner suite à ce honteux procès. Cependant le dictateur, humilié dans l'opinion publique, répétait souvent pour se donner l'air d'un profond politique : « Prenez garde à Lelewel ; c'est un autre docteur Francia. »

Il restait à Lelewel à choisir entre la poursuite de ses accusateurs, ou le mépris de calomnies si grossières. Il prit ce dernier parti ; il demanda seulement qu'on publiât dans les journaux que la fausseté de cette accusation était prouvée.

Quant aux coteries aristocratiques, elles se tinrent quelque temps tranquilles, pour recommencer plus tard leurs intrigues.

Le dictateur se dégoûtait de son pouvoir. Chaque jour accroissait sa défiance. On lui conseillait des mesures sévères, mais il n'osait y avoir recours dans la crainte de jeter l'épouvante dans les esprits. Il ôta cependant au professeur Lach-Szysma le commandement de la garde d'honneur, sans égard pour ses sentimens patriotiques, ni pour les services qu'il avait rendus à la révolution, et suspendit le journal publié

par la garde d'honneur. Il voulait aussi établir la censure, et chargea même le *conseil suprême* de ce soin. Mais toutes ces mesures ne décelaient que les incertitudes d'une humeur tantôt sombre et timide, tantôt fière et audacieuse; et Chlopicki lui-même ne pouvait se dissimuler qu'il perdait chaque jour de son influence.

Cependant le nonce Jezierski, qu'il attendait avec tant d'impatience, arriva de Saint-Pétersbourg, avec une lettre du czar. Elle était fort polie, mais ne donnait non plus aucun espoir d'arrangement. D'un autre côté, aucune nouvelle favorable ne venait ni de France, ni d'Angleterre, et c'est sur ces puissances qu'il comptait le plus.

Le 16 janvier, il invita chez lui les deux députations de la diète. Tenant en main les états de l'armée, il déclara qu'il n'y avait que 37,000 hommes d'infanterie et de cavalerie à opposer aux 150,000 dont la Russie menaçait la Pologne. — « Je sais, ajouta-t-il, qu'on peut avec des forces inférieures combattre un ennemi puissant; mais les nôtres ne suffisent point pour tenir tête aux Russes, et nous n'avons des vivres que pour douze jours. » Il lut ensuite les lettres apportées par Jezierski, et demanda aux députations s'il fallait faire la guerre ou se soumettre.

— « J'ignore, répondit Dembowski, si le manque de vivres est si grand : de notre palatinat seul on en a envoyé une très-grande quantité à Modlin, et moi-même j'ai envoyé de mon petit village cinq cents biscuits. — Je le sais, répliqua Chlopicki; on m'a parlé depuis long-temps de ces cinq cents biscuits, mais si Dembowski croit qu'il y ait assez de vivres, qu'il soit dictateur à ma place, car je ne veux plus l'être. »

Cette sortie étonna fort les membres des députations; mais le nonce Romain Soltyk, par quelques paroles flatteuses, en suppliant le dictateur de ne point abandonner la cause de la patrie, réussit à la calmer. Cependant Chlopicki revenait toujours sur l'insuffisance des forces polonaises, et sur le manque de vivres et de fourrages. « Si j'entreprenais cette campagne, disait-il, et que je fusse vaincu, on crierait

à la trahison, car je n'oublie pas que le prince Poniatowski et beaucoup d'autres n'échappèrent point à ce reproche. Kosciuszko lui-même serait appelé traître, s'il n'eût été fait prisonnier à Macieïowicé. — L'armée, dit alors Wisniewski, serait beaucoup plus forte, si l'on eût placé les faucheurs aux troisièmes rangs. — Vous pouvez faire la guerre vous-même avec vos faucheurs, répondit Chlopicki pour moi, je n'en veux pas. »

Jean Ledochowski lui fit observer qu'ayant demandé lui-même à la nation la dictature, il devait la conserver et faire son devoir; il lui dit qu'il était indigne de son caractère d'abdiquer après avoir fait perdre tant de temps, mis le pays dans une position si difficile et si compliquée. — « Avec une si petite armée, répliqua Chlopicki avec colère, je ne peux pas faire la guerre. Je vais à l'instant même abdiquer le pouvoir, et je ne serai ni dictateur, ni chef, ni officier, ni soldat. — Lorsque la nation, répartit Ledochowski, commande, vous devez obéir; si vous ne voulez être ni dictateur, ni chef, ni officier, soyez soldat. — Oui, s'écria vivement Chlopicki; je serai simple soldat, mais rien de plus, et je combattrai à tes côtés. »

A ces mots, il pousse avec force la porte de son cabinet, s'y précipite, et en sort bientôt en criant comme un furieux : « Ce sont mes assassins! je ne veux plus être dictateur! » Kochanowski cherchait à le calmer : — Je n'ai que faire de votre éloquence, » répondit-il brusquement; et il recommença de plus belle cette scène ridicule. Cependant Czartoryski demandant la parole, il se tut. « Si la dictature vous est si onéreuse, lui dit-il, abdiquez le pouvoir civil, et conservez le commandement de l'armée. — Trève à vos raisonnemens, interrompit le dictateur; je ne veux écouter personne, et vous fais mes adieux. »

Après cette étrange entrevue, les deux députations se retirèrent pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. On eut soin de cacher au peuple ce qui s'y était passé; cependant le bruit de ces mésintelligences se répandit bientôt, on disait

même qu'on voulait ôter la dictature à Chlopicki. Un grand nombre de patriotes, qui craignaient que la députation chargée de la surveiller ne se crût pas assez forte pour tenter cet acte de vigueur, vinrent lui offrir leur appui. D'un autre côté, les partisans de la dictature se refusant à croire que Chlopicki fût l'ennemi le plus dangereux de la révolution, traitaient de calomnies les bruits qui couraient sur son entrevue avec les députations; et, s'imaginant que ce n'était qu'une faction qui menaçait le dictateur, ils projetaient d'en finir avec Lelewel qui en était, disaient-ils, le chef; ils parlaient d'envahir sa maison, et de l'assassiner pour le plus grand bien de la patrie. L'un de ces furieux n'hésitait même pas à faire le sacrifice de sa vie pour empoisonner, en prenant du thé, Maurice Mochnacki et Adam Gurowski, qu'il regardait comme les plus ardens *romantiques*. Ainsi on était à la veille d'une guerre civile. Ces dissensions n'eurent heureusement aucune suite sérieuse, car l'événement ne tarda pas à montrer quel homme était Chlopicki.

Dans cette même soirée du 16 janvier, le docteur Wolff, médecin et ami particulier du dictateur, avoua publiquement, en sortant de chez lui, que, par suite d'émotions violentes, son esprit lui paraissait affecté d'une complète aliénation. Cependant Chlopicki conservait son pouvoir, et malgré ses protestations, il semblait disposé à accepter le commandement en chef de l'armée; mais le docteur Wolff dissuada fortement de le lui confier, car, disait-il, il peut à chaque instant retomber dans ses accès de folie.

Tant d'emportement avait refroidi ses alentours; et lorsque la députation décida de lui ôter le pouvoir, la défection fut complète. Le 18 janvier, il était presque seul : tous les généraux, tous les membres du gouvernement, ses aides-de-camp eux-mêmes l'avaient abandonné. Cependant la députation retardait encore l'envoi de sa destitution, voulant lui laisser la faculté de se démettre lui-même de son autorité. Ces ménagemens portèrent leur fruit, et le même jour, vers midi, Chlopicki envoya sa démission.

V.

Installation du *conseil suprême national*. — État des esprits. — Reproches qu'on fait à Chlopicki. — Son indolence et son incapacité. — Débats au conseil suprême sur le projet d'arrestation de l'ex-dictateur. — Sa garde d'honneur le tient emprisonné dans sa propre maison. — Nomination de Radziwill au commandement en chef de l'armée. — Société patriotique. — Démêlés des *romantiques* avec la diète. — Séance du 25 janvier. — Accusation de Lubecki par Lelewel. — Projet de Romain Soltyk sur la déchéance de la famille Romanoff. — Discours du maréchal Ostrowski. — Proclamation de l'indépendance de la Pologne. — Nouveau démêlé des *romantiques* avec la diète. — Procès de la *Nouvelle-Pologne*.

Après la chute de la dictature, l'autorité gouvernementale resta aux mains de la première députation de la diète, chargée de la surveiller; elle se hâta de déclarer le *conseil suprême national* investi des mêmes pouvoirs qui lui avaient été confiés par le dictateur, annonça ensuite au public, dans les termes les plus convenables, l'abdication de Chlopicki, et finit par prononcer elle-même sa dissolution. Cette nouvelle était de nature à jeter l'effervescence parmi le peuple et l'étonnement parmi les étrangers. C'était donc là l'homme en qui la nation avait mis toute sa confiance!

Le reproche de légèreté ne saurait cependant atteindre les Polonais; ils restèrent unis dans les mêmes sentimens, malgré les intrigues de toute espèce de leurs ennemis, remettant à la diète le soin de leurs destinées. Personne ne fut effrayé du danger; calmes et résignés, tous se donnèrent la main pour réparer les fautes de Chlopicki. C'est un beau spectacle que celui d'un peuple plein de confiance dans ses propres

forces, calme devant la lutte inégale qui se préparait, et ôtant ainsi à ses ennemis jusqu'à l'espoir d'une désunion funeste

On ne tarda pas à se convaincre qu'avec toute sa bravoure de soldat, Chlopicki était incapable du moindre sacrifice personnel pour le bien de la patrie, et l'on apprit avec indignation qu'il avait paralysé l'élan national. Les approvisionnemens de l'armée avaient été faits sans prévoyance, et les magasins établis sur la rive droite de la Vistule, comme s'ils eussent été destinés à l'ennemi. La position défensive de l'armée près de la capitale, bien loin de garantir le pays d'une invasion, ouvrait aux Russes toute la frontière orientale, et les vieilles troupes enfin étaient seules placées sur la ligne, à l'exclusion des régimens de nouvelle levée qui en avaient été repoussés. Mauvais choix dans le personnel des administrations; mutations trop fréquentes dans les commandemens militaires; destitution des officiers activement occupés de la formation de nouveaux régimens; refus constant d'admettre dans les rangs de l'armée les Polonais échappés des provinces voisines; mépris des anciens officiers, des volontaires et de l'ardeur nationale; abandon des piques et des faux, quand il n'y avait pas d'autres armes; dissolution de la garde de sûreté!.... telles sont les fautes qu'on ne pardonnera jamais à Chlopicki. Ceux qui l'ont connu de près accusent son indolence pour le laver du reproche de trahison. Capricieux, opiniâtre, trop faible pour le pouvoir qu'il convoitait, il n'avait aucune foi dans les ressources de la nation, et ne cherchait qu'à amortir peu à peu la révolution.

Les pertes de temps étaient incalculables, et la désorganisation ne pouvait être réparée que par un redoublement d'activité. C'est là que tendirent toutes les volontés; les mésintelligences, les dissensions firent place à l'union et à l'oubli du passé.

L'exaspération contre Chlopicki était trop grande pour ne pas inspirer des craintes pour sa sûreté personnelle. Le jour

même de son abdication, le bruit courut qu'à l'exemple de Lubowidzki, il allait s'enfuir pour dévoiler aux Russes les plans de la prochaine campagne, et dès le soir on voulait s'emparer de sa personne à la promenade; le général Klicki lui envoya pour l'accompagner un officier qui avait été son aide-de-camp, et en instruisit le conseil suprême. Tout le monde convint qu'il fallait s'assurer de lui, ne fût-ce que pour calmer l'inquiétude du peuple; mais les opinions étaient divisées sur le mode d'arrestation. Enfin, sur l'avis de Lelewel, le maréchal de la diète, Wladislas Ostrowski, et le président du sénat, Czartoryski, se rendirent auprès de lui, et lui demandèrent sa parole de ne pas quitter la capitale. Cette promesse obtenue aurait satisfait tous les esprits, mais Chlopicki refusa de la donner. « Vous pouvez, dit-il, faire de moi tout ce que vous voudrez, je suis accoutumé aux prisons militaires, on m'a même donné aujourd'hui un gardien; mais n'espérez de moi aucun engagement. » A cette réponse inattendue, le conseil suprême délibéra, de concert avec l'ancienne députation de la diète, sur les mesures à prendre; les opinions furent encore partagées, et la majorité fut pour la liberté de l'ex-dictateur. Lelewel avait proposé au conseil suprême de désavouer tous ses actes pour n'en pas avoir la responsabilité aux yeux du peuple; mais cet avis fut rejeté. Cependant les clubs, les journaux, la chambre des nonces, flétrissaient Chlopicki du nom de traître; on l'accusait de tous les maux; sa garde d'honneur, sans prendre l'avis de personne, plaça même des sentinelles à sa porte, et l'empêcha de sortir de quelques jours. Chlopicki ne s'en plaignit point, et la garde finit par se dégoûter, et n'envoya plus de sentinelles.

Le 19 janvier, la diète commença ses travaux par inviter le conseil de guerre à dresser un état exact de l'armée, et à présenter les candidats au grade de généralissime. Il présenta le prince Michel Radziwill, sénateur palatin, et ancien général, moins comme le militaire le plus capable, que comme un citoyen digne, par ses vertus et son caractère, de la plus

haute confiance. La diète s'empressa de confirmer ce choix, et porta une loi qui fixait les attributions de ce grade. Radziwill reçut cet honneur comme une marque de la bienveillance de ses concitoyens, et promit de se démettre de son pouvoir aussitôt qu'il aurait trouvé un officier, n'importe de quel grade, plus capable que lui.

Les clubs politiques fermés par le dictateur se rouvrirent après sa chute; la *société patriotique* choisit de nouveau Lelewel pour son président, et lui adjoignit le nonce Romain Soltyk en qualité de vice-président. Les *romantiques* faisaient partie de ce club sans être toutefois les organes ni de son système, ni de ses volontés. Ayant abandonné aux *doctrinaires* la rédaction de leur ancien journal (*Kuryer Polski*), ils en formèrent un nouveau sous le titre de *Nouvelle-Pologne* (Nowa Polska); Louis Zukowski en était le chef, et la liste des rédacteurs portait le nom de Lelewel. On y discutait les matières les plus graves, comme dans la *société patriotique*, souvent avec une rare sagacité et un véritable talent; mais on était quelquefois rebuté par l'aigreur, l'insolence et la légèreté de ses discussions. L'amélioration de l'état des paysans, le développement des principes de la révolution, et beaucoup d'autres questions importantes occupaient les romantiques et les autres clubistes; leurs travaux pouvaient éclairer la diète dans les cas difficiles.

Les longueurs inséparables des discussions législatives provoquèrent une lutte entre la diète et la *société patriotique*, ou plutôt les *romantiques* de la *Nouvelle-Pologne*. Après la nomination du généralissime, la diète s'occupa de la question de savoir si les décisions de la diète seraient prises dans chaque chambre séparément, ou par les deux réunies. Cette importante loi demandait de longs débats. Les romantiques s'impatientèrent : oubliant qu'eux-mêmes avaient blâmé la précipitation avec laquelle on avait établi la dictature dans la séance du 20 décembre, ils s'emportèrent contre la diète. Leurs discours et leurs écrits excitèrent un mécontentement universel, et la faute de quelques-uns fut imputée à toute la

société patriotique. Prenant pour la première fois sa place de président, Lelewel exhorta ses amis à s'abstenir d'hostilités envers la diète; il fut écouté et applaudi avec enthousiasme, mais il ne réussit pas à changer les dispositions des romantiques.

Cependant la société patriotique adressa à la diète, par l'intermédiaire de son vice-président, le nonce Romain Soltyk, une note où elle déclarait, dans les termes les plus convenables, que son but unique était « de seconder les tra-» vaux des chambres législatives par tous les moyens qu'ap-» prouvait et conseillait le plus pur patriotisme. » Mais la diète, voyant toujours dans cette société les romantiques de la *Nouvelle-Pologne,* regarda cette démarche comme un acte d'insolence; elle refusa de répondre à des gens qui voulaient, disait-elle, imposer leurs idées *prématurées* aux représentans de la nation. Ce refus offensa le club, mais nous ne comprenons pas pourquoi, ni la société, ni son président Lelewel, ne désavouèrent pas les exagérations des romantiques, se mettant ainsi à l'abri de tout reproche, et repoussant toute responsabilité [1]. Ils eurent sans doute égard aux grands talens qui brillaient parmi eux, et aux services éminens qu'ils avaient rendus à la révolution.

La diète, dans sa séance du 24 janvier, examina toutes les démarches du gouvernement; on lut publiquement toute la correspondance du dictateur avec le czar, et celle de Lubecki avec le ministère russe, avant la journée du 29 novembre. On acquit ainsi la certitude que les troupes polonaises devaient marcher avec les Russes contre la France. Un cri d'indignation s'éleva contre Chlopicki, Jezierski et Lubecki. On soupçonnait même ce dernier, quoique sans

[1] Adam Gurowski, pour effrayer quelques hauts personnages, avait publié un article où il exaltait Danton, et invitait tous les bons citoyens de la Pologne à l'imiter, s'ils voulaient sauver la liberté. Nous n'avons pas besoin de dire que de pareilles idées trouvèrent peu de sympathie.

preuves, d'avoir fondé la dictature, et dirigé l'esprit indolent de Chlopicki.

La lecture de toutes ces pièces se prolongea jusqu'au lendemain; Lelewel prit ensuite la parole, et dans un long discours accusa Lubecki de duplicité envers Nicolas et la Pologne.

En effet, il ne fallait qu'un simple résumé de la conduite de Lubecki pour prouver la vérité de cette assertion :

1° Lubecki, en sa qualité de membre du *conseil d'administration*, s'était montré un des hommes les plus actifs de la révolution ;

2° Il avait transformé l'autorité constitutionnelle en un véritable gouvernement révolutionnaire ;

3° Il avait propagé lui-même l'esprit de la révolution, et facilité son développement ;

4° Il avait fait prévaloir cette opinion, que, « sans rompre » les rapports qui existaient entre les Polonais et Nicolas, il » fallait engager une lutte, et même une guerre, entre le » monarque absolu de la Russie et le roi constitutionnel de » Pologne ; »

5° Il avait déclaré publiquement au conseil, que « le gou- » vernement provisoire ne pouvait donner ordre aux troupes » nationales d'aller propager l'insurrection dans la Lithuanie » et dans les autres provinces russo-polonaises, mais qu'il » devait seulement favoriser l'invasion de ces provinces par » les volontaires, et que ce n'était qu'alors, paraissant plu- » tôt entraîné par la force des choses qu'agissant de son » propre gré, qu'il devait y envoyer des troupes régu- » lières ; »

6° D'un autre côté, et par une contradiction palpable, envoyé avec Jezierski en députation auprès du czar, au lieu de l'éclairer sur la véritable situation des choses, il l'avait tenu dans une telle ignorance des affaires de la Pologne, que l'autocrate, trompé par ses insinuations, avait fulminé contre elle ses proclamations sanguinaires ;

7° Enfin, resté à Saint-Pétersbourg, Lubecki jouait auprès

de Nicolas le rôle d'un aussi bon Russe, qu'il avait joué à Varsovie celui de bon Polonais.

Ce discours, qui montrait clairement la duplicité de Lubecki, fut bien accueilli par la diète; le seul nonce Jean Ledochowski interrompit l'orateur en lui reprochant d'être trop favorable encore au *traître* Lubecki.

Telles étaient les occupations de la diète à la séance du 25 janvier, lorsqu'on se rappela que quatre jours auparavant le nonce Romain Soltyk avait présenté un projet de loi pour déclarer la famille des Romanoff déchue du trône de Pologne.

« Éclairés par les communications que vient de nous faire le comité diplomatique, et par la proclamation du maréchal Diebitch, dit à cette occasion le maréchal Ostrowski, nous avons maintenant la persuasion que sans guerre nous ne pouvons atteindre le but de notre révolution. Pour remettre la nation affranchie sous le joug qu'elle vient de briser, le czar fait envahir la terre de Pologne par ses hordes innombrables. Ce n'est pas la première fois que les os des Tartares ont blanchi nos champs, que leur sang les a fécondés. La peur ou une honteuse habitude nous ferait-elle un devoir de respecter dans Nicolas notre prince légitime? Non; le premier il a violé le serment que nous avait imposé la force. Celui que nous avions jadis prêté aux Piastes, aux Jagellons, à nos rois électifs, ne nous lie plus à Nicolas. Que l'Europe cesse de voir en nous des sujets révoltés; qu'elle reconnaisse en nous une nation indépendante, existant d'après des lois qu'elle a reçues de Dieu. Je propose donc que les commissions de la diète s'occupent sur-le-champ du projet du nonce Romain Soltyk, et qu'une loi prononce la déchéance de la dynastie des Romanoff et notre séparation de l'empire moscovite. »

Ce discours excita l'enthousiasme de l'assemblée, et le nonce Wolowski proposa de proclamer sur-le-champ l'indépendance de la nation polonaise. — « Déclarons tous, s'écria » aussi Jean Ledochowski, que Nicolas n'est plus notre roi. »

A ces mots, tous les membres se levèrent en faisant retentir la salle de ce cri, mille fois répété par les tribunes publiques : « Nicolas n'est plus roi de Pologne. »

Au milieu du bruit des acclamations, des cris d'allégresse, le secrétaire du sénat Niemcewicz rédigea en ces termes l'acte de la déchéance de Nicolas et de toute sa famille :

« La nation polonaise, réunie dans la diète, déclare qu'elle » est un peuple indépendant, qu'elle a le droit d'offrir la cou- » ronne de Pologne à celui qu'elle jugera le plus digne et le » plus sûr, qui respectera la foi jurée et gardera religieuse- » ment toutes ses libertés. »

Cet acte laconique et incomplet fut à l'instant signé par tous les membres des deux chambres. C'est ainsi que, le 21 janvier 1831, à trois heures et un quart après midi, la Pologne fut déclarée indépendante. A cinq heures, la séance fut levée ; le peuple se dispersa dans les rues : *Allumez les feux de joie, réjouissez-vous ! Nicolas n'est plus notre roi !*

Mais on ne s'aperçut pas que cette déclaration laissait dans l'oubli le projet de Romain Soltyk. La société patriotique, qui était loin d'espérer une décision si prompte de la diète, lui adressa, le 24 janvier, une pétition dans laquelle elle l'invitait, 1° à reconnaître l'indépendance de la Pologne dans ses limites de 1772 en ce qui touche la Russie ; 2° à déclarer Nicolas et toute sa famille déchus du trône de Pologne ; 3° à délier du serment de fidélité envers lui tous les habitans du royaume et des provinces russo-polonaises ; 4° enfin à inviter les habitans de ces provinces à envoyer des députés, afin de former une confédération pareille à celle de 1812.

Cette pétition était beaucoup plus significative que la déclaration rédigée par Niemcewicz ; mais on se référa, pour ce qui regardait la Lithuanie, à la déclaration du 18 décembre, et toute incertitude cessa. Cependant les romantiques, indignés du refus de la diète, lancèrent dans leur *Nouvelle-Pologne* quelques articles faits pour irriter les plus tolérans, soutenant que la déclaration de la diète ne prononçait que la déchéance de Nicolas, sans rien dire de sa famille. C'était

une absurdité; mais la diète en fut tellement offensée, que tous les nonces et tous les sénateurs, à l'exception du maréchal Ostrowski, furent un instant résolus à suspendre la liberté de la presse.

Tous ces articles, un surtout d'Adam Gurowski, du 27 janvier, engageaient Lelewel à faire rayer son nom de la liste des rédacteurs du journal.

Le lendemain, 28 janvier, la séance fut des plus orageuses; ce ne fut qu'un cri contre les romantiques; Jean Ledochowski surtout réclama le châtiment de leur insolence, et accusa Lelewel, qui, en qualité de nonce, de ministre et de membre du conseil suprême, ne devait pas souffrir de pareils abus. Lelewel était absent; on le fit chercher, et Romain Soltyk prit sa défense; enfin il arriva, désavoua tout, et déclara que depuis la veille son nom ne figurait plus sur la liste des rédacteurs de la *Nouvelle-Pologne*. Sa déclaration satisfit l'assemblée, et Louis Zukowski, rédacteur responsable du journal, fut poursuivi devant les tribunaux. Cette mesure eut l'effet qu'on en attendait; car, quoique les tribunaux eussent absous Zukowski, son journal, sans rien perdre de son caractère, devint plus modéré, et déclara, pour ne point nuire à la société patriotique, qu'il n'était point son organe.

VI.

Affaires de la Lithuanie. — Légion lithuanienne. — Club des *Frères réunis*, Radziwill et Lelewel ses présidens. — Formation du *gouvernement national*. — Projet d'offrir sa présidence à Lelewel. — Nomination de Czartoryski. — Intrigues des coteries aristocratiques contre Lelewel. — Nomination des membres du gouvernement national. — Démêlés de la société patriotique avec la diète. — Affaire de la *cocarde tricolore*. — Couleurs nationales de la Pologne. — *Bonnets de la liberté*. — Discussions, dans le club, sur la république. — Honneurs rendus à la mémoire du cordonnier Kilinski.

Un des plus fâcheux résultats de la politique timorée de Chlopicki fut l'abandon de la Lithuanie. Le nonce Godlewski propageait la révolution dans le palatinat d'Augustow, qui, avant le démembrement, faisait partie de la Lithuanie. Entré en communication avec les habitans de la Samogitie et des environs de Wilna, il les avait trouvés tout prêts à s'insurger, et en avait informé Chlopicki; mais ce prétendu représentant de la nation polonaise, au lieu d'accueillir cette offre des enfans de la patrie commune : « Dites » aux Lithuaniens, lui écrivit-il, qu'ils restent tranquilles, » et si nous avons besoin d'eux, nous le leur ferons savoir. » Cependant beaucoup de Lithuaniens, de Wolhyniens, de Podoliens et d'Ukrainois, trompant la vigilance des sbires moscovites, étaient arrivés à Varsovie dans le but de former une légion dans l'armée nationale. Nous avons vu comment Chlopicki répondit à leur demande. Il était donc naturel que la chute de ce pouvoir anti-national ranimât les Polonais soumis à la domination russe. On forma un club sous le nom de *Société des Frères réunis* (de Pologne et de Lithua-

nie). Il commença ses travaux par une adresse à la diète, revêtue de plus de trois cents signatures, et où l'on déclarait, au nom de la Lithuanie, de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, que ces quatre provinces accédaient pleinement aux engagemens de la commune patrie, et confiaient leurs destinées aux représentans du *royaume de Pologne;* ils finissaient en demandant à la diète de former une légion distincte dans l'armée nationale.

Le 24 janvier, Lelewel, en sa qualité de nonce de Zelechow, se mit à la tête de la députation *des frères réunis*, et vint présenter leur adresse à la chambre des nonces. La chambre accueillit son discours avec acclamations, et décida, après une discussion assez longue, qu'il y aurait dans l'armée polonaise deux légions distinctes, dont une porterait le nom de *légion de la Lithuanie, de la Samogitie et de la Russie-Blanche* [1]; l'autre, celui de *légion de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine* [2]. Zwierkowski, député de Varsovie, et Swidzinski, nonce de Sandomir, voulaient qu'on donnât à cette dernière légion le nom de *légion de terres russiennes;* mais la chambre, sans doute par ménagement pour l'Autriche, qui possède la Gallicie, ancienne métropole de ces terres, rejeta leur amendement [3]. Une des com-

[1] Gouvernemens russes de Wilna, Grodno, de Bialystok, de Minsk, de Mohilow et de Witepsk.

[2] Gouvernemens russes de Wolhynie, de Podolie et de Kiovie.

[3] Cette distinction entre les deux légions fraternelles est fondée sur l'ancien droit politique de la Pologne. La Lithuanie était, comme on sait, un état séparé; depuis 1386 jusqu'en 1569, elle ne fut liée à la Pologne que par la famille des Jagellons, qui régnait à Wilna par la *grâce de Dieu*, et à Cracovie par la *volonté du peuple*. Ce ne fut qu'après deux siècles d'une histoire commune que ces deux nations s'unirent par une espèce de mariage politique pour ne plus former qu'un seul peuple. Mais l'acte de cette union fédérative portait que la Lithuanie, tout en renonçant à la féodalité, conserverait ses propres lois civiles et criminelles, son armée et son trésor à part; elle resta même indépendante, mais comme partie intégrante de la *république fédérative polonaise*, dont l'ancien royaume de Pologne n'était lui-même qu'une

missions rédigea, sous la direction de Lelewel, un projet de loi que le sénat convertit aussitôt en loi définitive.

province. Les différences locales de ces deux provinces ne furent tout-à-fait effacées qu'à la diète constituante de 1788.

Quant à la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine, elles faisaient jadis partie de la Gallicie : or, la Gallicie passa aux Piastes polonais, en 1324, par droit d'hérédité, après l'extinction de la famille des Rurics, vassaux des Tartares, qui régnait sur elle. En 1340, elle fut incorporée à la Pologne avec le titre de *royaume ou duché de Russie.*

Le nom de la Gallicie vient de la ville de Halicz, son ancienne capitale au XIIe siècle : dans l'histoire de Pologne, elle ne porte point ce nom, mais celui de *Russie* proprement dite, et sa dénomination de *Russie-Rouge*, comme celles de *Russie-Blanche* et *Russie-Noire*, qu'on donne à certaines parties de la Lithuanie, n'a aucun sens politique.

Lors de la réunion de la Gallicie à la Pologne, la Lithuanie, alors état distinct, ayant chassé les Tartares de l'Ukraine et d'une partie de la Podolie, et obtenu de la Pologne, à titre de fief, l'autre partie de la Podolie et la Wolhynie tout entière, s'empara de ces trois provinces, et en contesta la possession à la Pologne.

Cependant les Jagellons étant parvenus, après deux siècles de constans efforts, à fondre en un seul peuple les Polonais et les Lithuaniens, ceux-ci consentirent, à la mémorable diète de Lublin de 1569, à ce que ces trois provinces, qui touchaient alors d'un côté à la mer Noire, de l'autre presque au Don, fussent incorporées à la *couronne* des Piastes, comme partie intégrante du *royaume de Russie* (Gallicie actuelle). Cet arrangement, fondé sur les droits de la Pologne, de la Lithuanie et de l'ancien *royaume russe*, subsista jusqu'à l'acte de brigandage politique des trois puissances spoliatrices.

On sait que le czarat tartaro-russe de la Moscovie, fondé au XIIe siècle par André Bogoloubsky, et affranchi du joug des Tartares vers le milieu du XVe, fut baptisé par Pierre le Grand du nom d'*empire de toutes les Russies.* Catherine II, qui ne songeait qu'à la réalisation de ce titre pompeux, enleva à la Lithuanie (1772) une partie de la Russie-Blanche, et laissa l'Autriche envahir la Gallicie en vertu de prétendus droits que les anciens rois de Hongrie de la famille d'Arpades s'arrogeaient sur ce pays dans le XIIIe siècle, oubliant qu'à la Gallicie furent attachés pendant cinq siècles les droits des Polonais sur la Kiovie, mère-patrie de l'ancienne grande-principauté de Russie, et théâtre de toute son histoire.

Le 1er février, les *Frères reunis* nommèrent pour leurs présidens le généralissime Radziwill et Lelewel. Ils célébrèrent à cette occasion une espèce de solennité publique, et invitèrent à leur séance beaucoup de membres de la diète.

Quelques jours suffirent à la formation des deux légions; car ceux qui devaient les composer, sans se rebuter des refus de Chlopicki, et en attendant la chute de son pouvoir, s'exerçaient d'avance aux manœuvres militaires, et vingt jours plus tard, leur infanterie avait déjà versé son sang pour la patrie dans les plaines de Grochow. Leur cavalerie, composée d'abord de trois cents hommes, se grossit en peu de temps de plusieurs milliers. Ainsi finit l'affaire de Lithuanie.

Nous avons vu que le *conseil suprême national*, créé le 21 décembre par Chlopicki, resta investi du pouvoir suprême après la chute de la seconde dictature.

La déclaration de l'indépendance polonaise, à la séance du 25 janvier, rendait nécessaire la destruction de ce pouvoir; car il émanait de la dictature, et la dictature avait pour

Ceci prouve un fait bien connu en Pologne, quoique ignoré des historiens français qui ont écrit sur ce sujet, c'est que l'empire de *toutes les Russies* n'est plus le même état dont Kiow était la capitale, et qui fut jadis si célèbre par ses institutions républicaines. Karamsin lui-même dit que le pays qui prit au XIVe siècle le nom de Moscovie était dans son origine tout-à-fait étranger à la Russie. Quel droit donc a-t-il au nom de Russie? Un fait non moins ignoré, c'est que la grande principauté de Russie, c'est-à-dire la Kiovie, la Podolie, la Wolhynie ou Wladimirie (nommée Lodomérie en 1772 par les Autrichiens), faisaient partie, soit de la Lithuanie, soit de la Pologne, et depuis 1569, de ces deux états réunis sous le nom de *république fédérative polonaise*. Il faut ignorer entièrement et la géographie et l'histoire du moyen âge, pour adopter l'opinion contraire de Karamsin, historien pensionné de la cour de Saint-Pétersbourg, et autres écrivains moscovites salariés comme lui par les czars.

Pour éviter toute confusion, nous conservons pour les Moscovites le nom de *Russ. s* (Rassiiany), et celui de *Russiens* (Rusiny) pour les habitans de l'ancienne grande principauté de Kiow.

but de maintenir la charte de 1815. La diète donc, sans cesse inquiétée par la turbulence des *romantiques*, s'occupa de la formation du nouveau gouvernement. Les uns voulaient remettre les rênes de l'état au conseil des ministres; les autres, soumettre les ministres eux-mêmes à une autorité supérieure confiée à trois, cinq ou sept personnes. Le second avis prévalut; le nonce de Sandomir, Swidzinski, rédigea le projet, et la loi fut portée par les deux chambres réunies le 29 janvier.

La charte octroyée de 1815 était conservée, moins les articles qui unissaient la Pologne à la Russie, et qui établissaient les droits de la famille des Romanoff, ou plutôt des Holstein-Gottorpp; l'autorité suprême de l'état était confiée pendant l'interrègne au *gouvernement national*. « Ce gouvernement, dit l'article 5 de la loi, sera composé d'un président et de quatre membres; ils ne peuvent remplir aucun » emploi salarié, et, s'ils sont sénateurs ou membres de la » chambre des nonces, ils ne pourront siéger dans les chambres pendant toute la durée de leurs nouvelles fonctions. » Celui dont l'élection aura réuni le plus de voix remplacera » le président en cas d'absence. Les travaux du gouvernement » ne peuvent être discutés qu'en présence de trois membres, » et toutes ses décisions seront prises à la pluralité des voix. » En cas de parité de voix, ou quand le général en chef de » l'armée, conformément à la loi du 23 janvier 1831, voudra prendre sa place au gouvernement, le membre qui, » à son élection, avait le moins de voix, sera obligé de se » retirer. »

On procéda le lendemain à la nomination du président et des membres du nouveau gouvernement. L'opinion publique désignait Lelewel pour chef de l'état, et il avait pour lui une immense majorité dans la diète. On voyait en lui le véritable représentant de la révolution; sa réputation avait triomphé des intrigues; sa fermeté, son sang-froid au milieu des passions de tous les partis, ses services enfin et ses vastes connais-

sances historiques[1], recommandaient son nom à la confiance du peuple. Mais accepterait-il ce poste éminent? c'est ce qu'on ne pouvait préjuger; car naturellement peu *parleur*, il ne s'était jamais ouvert à cet égard. Les coteries aristocratiques d'ailleurs, qui imposaient souvent leur volonté à la diète, sans être ouvertement hostiles à Lelewel, redoutaient son influence. On rappelait d'anciennes calomnies; et quoiqu'on n'y ajoutât pas la moindre foi depuis la découverte de sa prétendue conspiration, on voulait cependant vaincre son silence : on lui demandait des garanties. Plusieurs membres de la diète lui proposèrent la présidence du gouvernement national sans condition; d'autres plus circonspects exigeaient qu'il publiât dans les journaux sa profession de foi politique, qu'il démentît de nouveau le bruit de sa participation à la rédaction de la *Nouvelle-Pologne*, qu'il renonçât enfin à la présidence de la *société patriotique*, quoiqu'il n'y eût occupé le fauteuil qu'une seule fois depuis la révolution. Mais Lelewel se refusa à toutes ces démarches, disant qu'une pareille conduite lui ferait jouer aux yeux de la nation le misérable rôle d'un ambitieux. Ce refus favorisait les vues secrètes de ces coteries aristoratiques, qui, toujours vaincues dans les diètes polonaises, renaissaient toujours de leurs cendres. Pour diminuer le nombre des partisans de Lelewel, on alla jusqu'à insinuer qu'il affectait un profond mépris pour la chambre des nonces en n'assistant que très-rarement à ses séances, oubliant que, ministre, membre du conseil suprême et des commissions de la chambre elle-même, il travaillait nuit et jour dans ces trois branches du pouvoir.

Après la promulgation de la loi du 29 janvier, on fit de nouvelles propositions à Lelewel; mais il se plaignit amèrement que cette loi écartât du sénat et de la chambre des nonces les membres du nouveau gouvernement : « Mes fonc-

[1] On a dit de lui qu'il est aussi capable d'écrire l'histoire de Pologne que de la faire.

» tions de représentant de la nation, dit-il, me sont plus » chères que tous les honneurs. »

Ces paroles ne furent pas perdues, et les mêmes hommes qui l'accusaient de mépriser la chambre des nonces, en prirent occasion de dire qu'il ne voulait être ni président, ni membre du gouvernement; et, le 30 janvier, 121 votans sur 138 donnèrent leurs voix à Czartoryski, qui fut proclamé aussitôt président. On procéda ensuite à la nomination des membres, ne doutant pas que Lelewel ne fût élu. Mais tout à coup le *comte* Jezierski fait répandre dans la salle que les clubistes préparent une guillotine sur la *place des Croix-d'Or* pour se débarrasser des aristocrates et de tous les gens suspects. Les uns ne firent qu'en rire; mais la frayeur gagna ceux qu'accusaient les clubistes ou leur propre conscience; les yeux tournés sur Lelewel, ils semblaient implorer sa pitié et sa protection. On expédia aussitôt deux courriers, l'un à la place des Croix-d'Or (éloignée d'une lieue de la salle des séances); l'autre au gouverneur-général de la capitale, pour prendre des informations. Enfin le messager rapporta que la municipalité faisait construire sur la place des Croix-d'Or une machine à couper la paille à l'usage de la cavalerie. Avant que la terreur fût dissipée, une nouvelle difficulté s'éleva à l'égard de Lelewel. On trouva dans le scrutin un bulletin qui portait quatre noms au lieu d'un : ceux du *comte* Jean Jezierski, partisan avoué de Nicolas; du *comte* Henri Lubienski, autre ami des Russes, le même qui facilita la fuite de l'ancien vice-président de police, Lubowidzki; ceux enfin de deux romantiques, Maurice Mochnacki et Adam Gurowski, qu'on disait aussi vendus aux Russes [1]. C'était un affront à la diète, et l'on accusait sourdement Lelewel d'en être l'auteur. Le résultat du scrutin fut bientôt

[1] Lorsque quelqu'un parlait avec trop d'exagération dans le club, on lui fermait la bouche en criant : *Vendu aux Russes!* C'est par suite de cette plaisanterie qu'on disait des romantiques qu'ils servaient le mieux la Russie.

connu : Vincent Niemoïowski eut 104 voix contre 24; Théophile Morawski, 100 contre 38; Lelewel, 69 par l'annulation d'un vote où son nom était inscrit, et Barzykowski, 67. L'élection de Lelewel n'était pas douteuse; mais le *comte* Jean Ledochowski, ayant parlé contre le nouveau membre, celui-ci se soumit à un nouveau tour de scrutin, qui ne lui donna que 73 voix, et 91 à Barzykowski. Ainsi, Lelewel, qu'on voulait d'abord nommer président du gouvernement, en fut le dernier membre, et par conséquent celui dont l'autorité était la plus précaire.

Tel fut le résultat de toutes ces intrigues. De pareilles choses ne peuvent arriver qu'en Pologne, où les opinions politiques sont soumises à une fluctuation continuelle dans tout ce qui ne tient pas immédiatement au patriotisme, car alors seulement les idées sont fixes et inébranlables.

Parlons maintenant des événemens du mois de février.

Les dissensions entre la diète et la société patriotique, étouffées un instant, ne tardèrent pas à se ranimer. Cependant la société applaudit au choix du nouveau généralissime, et même lui offrit, dans une solennité publique, une médaille frappée plusieurs années auparavant en l'honneur d'un de ses ancêtres. La première lutte s'engagea à l'occasion de la cocarde tricolore.

Oubliant que les trois couleurs françaises représentent la réunion des trois corps de l'état qui n'ont point eu d'existence politique en Pologne, les clubistes voulaient que la diète les adoptât comme symbole de la nationalité polonaise; ils se fondaient, sans trop de conscience historique, sur ce que les mêmes couleurs appartenaient à la Pologne à une époque bien antérieure à la révolution française de 1789. On ne doit pas au reste s'étonner qu'ils eussent peu de symphatie pour la cocarde blanche, conservée par Chlopicki, et qui distinguait, sous Constantin, les troupes polonaises des troupes russes, dont la cocarde était tricolore : noire, orange et blanche. La proclamation de Diebitch qui invitait les partisans de la Russie à se rallier autour du drapeau blanc, ren-

dait d'ailleurs indispensable le rejet de cette couleur, et Radziwill distribua à son état-major des écharpes tricolores françaises. Cependant la diète n'avait encore rien décidé à cet égard. L'aigle blanc sur écusson rouge étant, disait-on, le le symbole de la Pologne des Piastes, et le cavalier *bleu* celui de la Lithuanie, la cocarde nationale devait être bleue, rouge et blanche, d'autant plus que ces trois couleurs étaient celles des anciennes confédérations polonaises [1]. Après quelques débats, le projet fut rejeté, comme tendant au jacobinisme français, et on décida que *rouge* et *blanc* seraient les couleurs nationales de Pologne.

[1] C'était une erreur, comme tout ce qu'on a dit et écrit à ce sujet. Le rouge, quoique ce fût la couleur de l'écusson de l'aigle blanc, fut toujours regardé en Pologne comme une couleur russe. Les anciennes confédérations polonaises avaient adopté dans leur uniforme l'*amarante*, le *bleu* et le *blanc*, parce que les paysans de Cracovie portent des habits bleus avec le collet amarante et les revers blancs. C'était un hommage rendu à l'égalité, un acte de résistance aux diètes, où les riches tendaient vers la féodalité, et les rois vers le pouvoir absolu. On prit même des paysans cracoviens la mode du *bonnet amarante à quatre cornes*, bonnet de liberté qui a conservé le nom de *konfederatka*. Mais les Polonais ne portèrent jamais de cocarde, si ce n'est peut-être sous Auguste III et sous Stanislas-Auguste, où les troupes régulières, composées pour la plupart de mercenaires étrangers, étaient habillées, coiffées, poudrées, disciplinées et fouettées à l'allemande. Quant aux drapeaux, chaque province et chaque palatinat avait le sien à sa couleur et à ses armes, le cerf pour Lublin, l'ours pour la Samogitie, la croix pour la Wolhynie, saint Michel pour la Kiovie, etc. Il y avait même des drapeaux aux armes des gentilhommes qui commandaient des corps de leur formation. Enfin plusieurs confédérations, entre autres celle de Bar, la plus célèbre et la plus nationale, avaient un étendard à l'image de la Vierge, qui était regardée comme la *reine de Pologne*.

Toutes ces circonstances, quoique généralement connues en Pologne, ne furent rappelées ni dans la diète, ni dans les journaux, et on alla jusqu'à barbouiller de *bleu* le cavalier blanc de la Lithuanie, pour emprunter les trois couleurs françaises. Le seul palatinat de Brzesc avait un *cavalier bleu* sur ses armes.

De nouveaux débats s'élevèrent entre la diète et le club sur la forme du gouvernement. Les doctrinaires, toujours effrayés du fantôme de la république, obligerent la diète à déclarer qu'en prononçant la déchéance de la famille des Romanoff, elle ne désavouait nullement les principes monarchiques ; mais la société patriotique s'empara de cette idée, et l'on vit dès-lors ce mot terrible apparaître dans ses discussions journalières. Pour la seconde fois depuis la révolution, Lelewel occupa le fauteuil à l'une de ses séances, et laissa aux orateurs la liberté de parler contre les voies tortueuses de la diplomatie et en faveur de la république. Cette indulgence déplut aux doctrinaires; Félix Saniewski, rédacteur en chef de leur journal (*le Polonais consciencieux*), en fut tellement effrayé, qu'il fit rayer son nom de la liste des membres de la société patriotique, et publia dans son journal une espèce de défi à Lelewel et au ministre de la justice, Bonaventure Niemoïowski, les invitant à publier leur profession de foi politique, et à déclarer franchement s'ils étaient pour ou contre la république, sous peine de passer pour les Marat et les Robespierre de la Pologne [1]. Lelewel et Niemoïowski dédaignèrent de répondre; mais la société patriotique, pour se venger des doctrinaires et rendre un nouvel hommage à la démocratie, célébra un service funèbre en l'honneur du cordonnier Jean Kilinski, qui le premier déploya, en 1794, l'étendard de l'insurrection, sous les auspices de Kosciuszko, et chassa les Russes de Varsovie. Après cette

[1] Ces terreurs de la république étaient d'autant plus ridicules, que la constitution du 3 mai 1791 avait déjà changé la république monarchique de Pologne en une monarchie constitutionnelle. D'ailleurs, l'ancienne royauté polonaise était appuyée sur les décisions et sur les *pacta conventa* de la première diète d'élection, en 1573. Cette diète tint ses séances aux champs de Wola, à l'endroit même où s'élèvent aujourd'hui les fortifications de Varsovie, et où se décidera sans doute le sort de la Pologne. Avant de procéder à l'élection du premier roi electif (Henri de Valois), elle agita et résolut la question de savoir *si la royauté est nécessaire à la Pologne.*

touchante cérémonie, le cordonnier Chodorowski, ancien ami de Kilinski, se fit inscrire au nombre des membres de la société patriotique, et la remercia, au nom de la corporation des cordonniers, de l'honneur décerné à la mémoire de leur illustre camarade.

Le canon mit fin à toutes ces mésintelligences; Diebitch entra en Pologne, et les romantiques de la *Nouvelle-Pologne* allèrent combattre aux rangs des simples soldats [1].

[1] Maurice Mochnacki reçut deux blessures à la bataille de Grochow en combattant comme simple soldat; ce n'est qu'alors qu'il accepta le grade d'officier, que lui avait conféré le généralissime Radziwill avant l'ouverture de la campagne. Quelques mois plus tard, à la bataille d'Ostrolenka, pour prix de nouvelles blessures, il reçut de Skrzynecki la croix d'or *virtuti militari*. Adam Gurowski combattit aussi comme simple soldat, et fut décoré de la croix d'argent.

VII.

Campagne du mois de février. — Forces des Russes et des Polonais. — Entrée de l'ennemi en Pologne sur treize points différens. — Premières escarmouches. — Zymirski, Dwernicki, Skrzynecki. — Batailles de Grochow du 19 et du 20; victoire des Polonais. — Aspect moral de Varsovie. — Trève de quatre jours. — Fermeté de la diète. — Projet de soumettre la Pologne à l'Autriche. — Position des deux armées. — Plan de Chlopicki. — Mécontentement du peuple. — Conduite de Chlopicki. — Uminski. — Dissensions dans l'armée. — Démarches du gouvernement. — Affaire du 25. — Victoire de Kruckowiecki à Bialolenka. — Défaite de Skrzynecki. — Déroute des Polonais. — État de la capitale. — Nomination de Skrzynecki.

Les forces de la Pologne, au moment de l'invasion des Russes, n'étaient que de 40,000 hommes, bien armés et bien disciplinés, à la vérité, mais qui n'avaient jamais vu le feu, tandis que l'armée de Diebitch était aguerrie et forte de 200,000 hommes d'élite [1].

[1] Voici quelles étaient les forces respectives des deux armées. L'infanterie polonaise était composée de huit régimens de ligne, quatre de chasseurs, un de grenadiers de l'ex-garde royale, et un des vétérans en activité; sa cavalerie, de quatre régimens de hulans (lanciers), quatre de chasseurs à cheval, un de l'ex-garde, et un de carabiniers. Les Polonais avaient quelques batteries à pied et à cheval, et cent quarante bouches à feu; le corps du quartier-maître-général, un autre d'ingénieurs, un bataillon de sapeurs et de pionniers, et une demi-compagnie de raquetiers à la congrève. A cet effectif de quarante mille hommes, on peut tout au plus ajouter vingt mille hommes pour les régimens de nouvelle levée et les faucheurs. Diebitch, de son côté, fit un

Le 5 février, les Russes franchirent la frontière orientale de la Pologne, sur une ligne de plus de cent cinquante lieues, et sur cinq points différens : Schakhoffskoï à Kowno ; Mandestern à Dombrowa, près de Grodno; Aurep à Brzesc; Geismar à Wlodawa; Kreutz enfin a Uscilug. Le 6 février, le corps de Pahlen Ier entra par deux points à la fois, par Tykocin et Siolki; celui de Rosen, suivi du quartier-général de l'armée, par Suraz et Piontki ; celui de Witt, par Granne et par Ciechanowiec ; l'armée de réserve enfin, par Suraz, sous les ordres du czarévitch.

Le 8 février, le général Suchorzewski commença les premières escarmouches près de Siedlce. Le 7 et le 8, Siedlce et Lublin furent occupés sans résistance ; le 11, Rohland livra un combat aux Russes près de Liwiec, tandis que Zymirski obligeait l'ennemi à rassembler ses forces sur la chaussée de Brzesc à Varsovie. Dwernicki se couvrit de gloire à Seroczyn, et Zymirski à Kaluszyn. Skrzynecki, pour donner aux troupes le temps de se replier sur Praga, tint en échec à Dobré un corps quatre fois supérieur, et commandé par Diebitch en personne.

Ainsi, les Polonais abandonnèrent toutes leurs positions sur la Narew, et présentèrent le front à l'ennemi à Grochow. Tel était le plan de Chlopicki. Cependant Kreutz et Wurtemberg passaient la Vistule à Pulawy, et s'emparèrent de Radom ; Dwernicki les culbuta à Stoczek et à Nowa-Wies, et se rendit maître d'une partie de leur artillerie; mais, trompé par de faux rapports, il cessa de les poursuivre, et s'approcha de la capitale.

rapport à Nicolas, où l'on voit que ses forces étaient composées des premier et sixième corps d'infanterie, d'une division de grenadiers, des troisième et cinquième corps de cavalerie de réserve, et d'une division de la garde; en tout, cent six bataillons d'infanterie, cent trente-cinq escadrons de cavalerie, un parc de trois cent quatre-vingt-seize bouches à feu, et onze régimens de cosaques. Ces forces pouvaient s'élever à cent cinquante mille hommes ; mais le reste de l'armée était en marche.

L'entrée des Russes en Pologne suspendit les intrigues des doctrinaires. Le consul prussien Schmidt, qui les favorisait, quitta Varsovie pour retourner en Prusse. Chlopicki se rendit, en qualité de volontaire, au quartier-général de Radziwill.

Enfin, le 19, s'engagea, dans les plaines de Grochow, une bataille générale qui se prolongea jusqu'au lendemain soir. L'ennemi, débouchant d'une forêt voisine, couvrait toutes ses manœuvres. Un petit bois d'aunes séparait les Polonais des Russes, et de sa possession dépendait la victoire; il resta aux Polonais, et six régimens de Rosen furent presque entièrement détruits. Dans cette affaire, Chlopicki fut toujours au poste le plus périlleux.

Cette première victoire des Polonais était signalée. La capitale, sous les murs de laquelle le sort de la patrie allait se décider, présentait un grand spectacle. La joie brillait sur tous les visages. Les collines qui dominent la Vistule et la plaine de Grochow, les toits des maisons et des églises, étaient couverts de spectateurs, qui, jugeant de l'issue de la bataille par l'éloignement du canon, poussaient des cris d'allégresse; d'autres, les femmes surtout, remplissaient les rues pour soigner les blessés rapportés du champ de bataille. Un instant suffit pour former des ambulances, car on n'y avait pas songé jusqu'alors. Riches et pauvres apportaient des vivres, des lits, du linge, et se dévouaient de leur personne au service des hôpitaux.

Un repos de quatre jours suivit les deux jours de combat. La garde nationale de Varsovie et une foule d'autres citoyens se rendirent au camp, et portèrent des vivres à l'armée, qui, depuis plusieurs jours, bivouaquait sur la neige. On embrassait les soldats, et des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

L'attitude de la diète et du gouvernement était grave et imposante. Un instant suffisait pour interrompre leurs travaux : la vengeance, les supplices étaient à leurs portes; mais, pleins de confiance dans la sainteté de la cause natio-

nale, les représentans et les chefs du peuple délibéraient avec calme et sang-froid au bruit du canon.

Le 19, voyant des fenêtres la mêlée de Grochow, la diète décréta un fonds provisoire de 10 millions en faveur des familles de ceux qui succombaient sous ses yeux, et se déclara en permanence, avec la faculté de transporter le siége de ses séances en quelque pays que ce fût.

Cependant quelques membres de la haute société des doctrinaires parlaient de soumettre la Pologne à l'Autriche, soit qu'ils désespérassent de la lutte avec la Russie, soit qu'un penchant naturel aux familles riches les attirât vers cette grande distributrice de titres et de majorats. Ce n'était au fond que l'éternel projet des doctrinaires, qui a tant de fois troublé la Pologne dans les XVIe et XVIIe siècles, et qu'on croyait tout-à-fait oublié. Lelewel était difficile à tromper; on lui dépêcha à cet effet un *comte autrichien* [1], qui lui fit un grand éloge d'Exner, consul d'Autriche à Varsovie; mais Lelewel refusa constamment de le voir. — « Il s'agit main-» tenant, lui disait le comte, de conserver notre indépen-» dance, même aux dépens d'une partie de nos libertés; » d'ailleurs, nous serons toujours à temps de prendre pour » roi le duc de Reichstadt ou l'archiduc Charles. »

Tout à coup se répandit la nouvelle de l'entrée des troupes autrichiennes en Pologne : le gouvernement national lui-même reçut des rapports de plusieurs bourgmestres des villes frontières de la Gallicie, et le commissaire (sous-préfet) de Sandomir lui annonçait officiellement cette nouvelle. Rien n'était plus faux, et l'on ignore encore l'auteur de ces fables. Mais Gustave Malachowski, *comte autrichien*, et ministre des affaires étrangères de Pologne, assurait positivement le gouvernement qu'on pouvait compter sur la bienveillance et les secours de la cour de Vienne; il déclara même plus tard que c'était une chose convenue. Pressé de fournir des preuves de ce qu'il avançait, il ne put produire qu'une lettre du prince

[1] Wonsowicz, à ce qu'on dit.

Lobkovitz, gouverneur-général de la Gallicie ; encore qu'y trouvait-on ? Le simple désir de l'empereur François de voir les Polonais se soumettre à Nicolas. Et c'est dans cette lettre que l'honorable *comte* voyait des *traces* de l'amitié de l'Autriche ! Il parla ensuite de négociations *secrètes* qu'il ne pouvait dévoiler au gouvernement national. Battu sur ce point, il demanda qu'on lui procurât les moyens de fournir des vivres et des fourrages aux troupes autrichiennes à leur entrée en Pologne. Cette ruse ne lui réussit pas davantage, quoiqu'il parlât en présence de Czartoryski, dont le père, ne pouvant obtenir la couronne de Pologne par la protection russe, s'était jeté dans les bras de l'Autriche, et était devenu feld-maréchal dans ses armées. Niemoïowski déclara que le joug de la Russie était préférable à celui de l'Autriche, et Lelewel dit qu'il n'ignorait pas les trames ourdies dans ce but depuis plusieurs années ; mais, ajouta-t-il, de telles espérances sont vaines : l'antique haine des Polonais pour cette puissance n'est pas sans motifs, la politique du cabinet de Vienne est toujours la même. Quant aux troupes autrichiennes, le gouvernement décida que, n'étant point appelées, elles seraient traitées en ennemies [1].

A cette occasion, le bruit courut dans la chambre des nonces que Lelewel avait menacé de faire pendre quiconque proposerait l'alliance de l'Autriche. D'autres bruits non moins ridicules circulaient dans le public : on parlait d'un armistice, d'une négociation avec les Russes, et l'on assurait que le général Krukowiecki parlementait dans ce but avec le général Witt. Il est vrai que, sur l'ordre de Radziwill, le colonel Mycielski avait assisté à cet entretien ; mais on n'en croyait pas moins à des intrigues parmi les généraux, et l'inquiétude régnait dans l'armée, dans le public, dans la diète, et au sein même du gouvernement national.

[1] Malachowski, dégoûté lui-même de ces intrigues, a fini par renoncer à son titre de *comte*, et s'est déclaré un des plus chauds défenseurs du gouvernement national.

Les Russes étaient encore, malgré leur défaite, trois fois plus nombreux que les Polonais, et attendaient d'un instant à l'autre l'arrivée d'un de leurs meilleurs corps d'armée, les grenadiers de Schakhoffskoï. Retranchés dans l'épaisseur d'une forêt, ils avaient de plus l'avantage de voir sans être vus. Toutes les positions de l'ennemi, et les approvisionnemens de son armée, ne souffraient aucune difficulté, tandis que les Polonais, campés entre Praga et Grochow, tirant tous leurs vivres de Varsovie, et séparés d'elle par la Vistule, dont la débâcle était attendue à chaque instant, étaient menacés non-seulement de voir détruire le pont de bateaux qui réunit les deux rives, mais encore d'être séparés de leurs réserves, qui se trouvaient sur la rive gauche. Il est vrai que l'artillerie polonaise, bien que trois fois moins nombreuse que l'artillerie russe, lui était cependant supérieure; mais, d'un autre côté, les Russes n'avaient qu'à rompre une fois la muraille vivante qu'on leur opposait pour lancer dans la plaine leurs cent trente-cinq escadrons de cavalerie et les onze régimens de cosaques jusqu'alors inactifs.

Le plan de campagne des Polonais avait été tracé par Chlopicki, qui ne voulait pas abandonner la défensive; Radziwill l'avait adopté, et le général Prondzynski lui-même, qui était d'un avis contraire, finit par se laisser persuader qu'il valait mieux le continuer. Mais d'autres généraux pensaient qu'il fallait cerner l'ennemi, et lui couper les vivres par des attaques de partisans. Cependant, comme dans ce cas il ne s'agissait de rien moins que de prendre l'offensive, on s'en tint à l'avis de Chlopicki. « Je » saurai bien forcer l'ennemi, disait celui-ci, à quitter sa » position dans les bois : en combattant en rase campagne, » sa défaite est certaine. » Mais l'humeur bizarre dont l'ex-dictateur avait donné tant de preuves pendant sa suprême magistrature, ne tarda pas à se manifester dans le camp, et ajouta encore aux divisions qui régnaient dans l'état-major. Demandait-on les ordres de Radziwill, Chlopicki donnait les siens; s'adressait-on à lui-même, il répondait avec co-

lère que cela ne le regardait pas : « Adressez-vous, disait-il, » au généralissime, je ne suis ici que comme volontaire ; ne » suis-je pas d'ailleurs un traître, un misérable ! Je ne veux » me mêler de rien. » Deux membres du gouvernement national, Czartoryski et Barzykowski, qui visitèrent le champ de bataille au plus fort de la mêlée, cherchèrent vainement, dans une entrevue qu'ils eurent avec Radziwill, à étouffer ces dissensions, qui paralysaient l'élan de l'armée.

Cependant le général Uminski, prisonnier d'état dans la forteresse prussienne de Glogow, parvint à tromper la vigilance de ses gardiens, et arriva le 21 février à Varsovie. Il courut aussitôt à l'armée, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. La mésintelligence venait d'y éclater entre Radziwill et Krukowiecki à l'occasion de l'entrevue de celui-ci avec le général russe Witt. On parlait de nommer un autre généralissime ; quelques-uns même projetaient le massacre de tout son état-major, composé en grande partie de créatures russes. Le gouvernement national, représenté par trois de ses membres, Czartoryski, Barzykowski et Lelewel, se rendit au quartier-général pour inviter le généralissime à destituer les officiers qui n'avaient pas la confiance de l'armée. Radziwill les accueillit avec déférence, mais se refusa positivement à leur demande. Le gouvernement la renouvela par écrit, mais Radziwill persista dans son refus. Enfin le canon mit encore une fois un terme à toutes ces divisions ; et, le 25 janvier, eurent lieu à la fois et la glorieuse expédition du colonel Lagowski à Pulawy, à trente lieues de la capitale, et la bataille générale de Grochow.

Krukowiecki et Uminski s'avancèrent vers Bialolenka pour empêcher l'aile droite de l'ennemi, commandée par Schakhoffskoï, de passer la Vistule sur la glace. Ils remportèrent une victoire complète ; mais, par les ordres de Chlopicki ou de Radziwill, on ne sait lequel des deux, ils se replièrent sur Praga, et laissèrent Schakhoffskoï effectuer sa jonction avec le gros de l'armée de Diebitch. Cependant le carnage était affreux à l'aile droite des Polonais ; leur

seule position avantageuse était le bois d'aunes où s'était décidée la victoire du 20; occupé tantôt par eux, tantôt par les Russes, il resta enfin à ces derniers. Skrzynecki, voyant sa division plier, réussit à ranimer le courage de ses soldats; mais Zymirski étant tombé sous leurs yeux, emporté par un boulet de canon, le centre, sous les ordres de Szembek, fléchit. Quant à Chlopicki, il poussa la bravoure jusqu'à la témérité; après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il venait d'être atteint d'une balle au pied, sans vouloir descendre de cheval, lorsqu'un éclat d'obus le renversa blessé aux deux jambes. Ce spectacle augmenta le désordre, et le centre, n'étant plus appuyé, se débanda. On a beaucoup vanté l'intrépidité intempestive de Chlopicki; mais, comme on le voit, elle était plutôt funeste qu'utile à sa patrie.

Diebitch, pour décider la victoire, fait alors avancer le célèbre régiment des cuirassiers surnommés *les immortels:* ils s'élancent sur l'infanterie, presque tous tombent sous les baïonettes. L'armée russe s'arrête à son tour, les Polonais reprennent courage; mais il n'y avait point d'unité, point de direction dans leurs rangs. Le soir même et pendant toute la nuit, l'armée repassa le pont pour rentrer à Varsovie. En vain Szembek demanda au généralissime un détachement, jurant de reconquérir la position que venait de perdre l'armée; en vain d'autres voulaient-ils tomber sur l'ennemi pendant la nuit, la retraite fut décidée dans la crainte d'une prochaine débâcle de la Vistule. On abandonna donc le champ de bataille, et même le faubourg de Praga, après avoir incendié toutes les maisons qui obstruaient la tête de pont. Tels furent les résultats d'une bataille où commandaient à la fois deux généraux, dont l'un était incapable, et l'autre attaqué d'aliénation mentale. Cependant la conduite de Radziwill est à l'abri de tout reproche; il a fait ce que le dictateur n'avait osé tenter; il a préféré risquer sa réputation plutôt que de trahir honteusement la confiance de l'armée et de la nation, en refusant de marcher à sa tête.

Une retraite si précipitée répandit l'effroi dans la capitale [1]. On ferma les boutiques pour les préserver du pillage de l'ennemi, et les prisonniers russes, à qui la générosité polonaise avait permis le libre séjour de Varsovie, parcouraient les rues en poussant des cris de joie féroces. Ils étaient encouragés dans ces démonstrations par les partisans de la Russie, bien résolus, pour conserver leur vie et leurs places, à rejeter toute l'insurrection du 29 novembre sur la jeunesse, sur les clubs, sur Lelewel, sur Romain Soltyk, sur tous les hommes enfin les plus dévoués à la patrie. Et tout cela se passait à la lueur des flammes qui dévoraient la malheureuse Praga; pendant deux jours entiers, une fumée épaisse mêlée d'étincelles couvrit l'horizon. Les Russes n'étaient séparés de Varsovie que par la Vistule, et plusieurs maisons sur le quai eurent leurs vitres brisées par les balles ennemies.

Le 26, Radziwill, suivi d'un grand nombre de généraux et d'officiers de tous grades, se présenta à la séance du gouvernement national. On forma aussitôt un conseil de guerre, dans lequel on discuta la question de la défense de Varsovie. L'incertitude et la consternation étaient sur tous les visages. On n'avait eu que trois mois pour élever à la hâte, sur un terrain sablonneux, des fortifications que quelques coups de canon suffiraient pour détruire, d'autant plus que, dans cette saison rigoureuse, on n'avait pu se procurer du gazon pour les recouvrir. Du côté de Praga, il est vrai, la tête de pont arrêterait l'ennemi; mais s'il tentait de passer la Vistule sur d'autres points pour attaquer Varsovie par derrière, sa victoire était presque certaine. De cette triste situation on se reportait naturellement à la bataille de Grochow qui l'avait amenée; on convenait que l'ennemi aurait été battu, s'il avait eu affaire à un général habile. Les officiers faisaient de vifs reproches à Radziwill, et celui-ci répondait avec aigreur.— « Ne vous offensez point, dit alors Skrzynecki; nous sommes

[1] C'est le 25 janvier que la diète polonaise avait déclaré le trône vacant, et Diebitch avait promis à Nicolas de le rétablir le 25 février.

ici dans un conseil de guerre, où chacun a le droit de faire entendre ce qu'il croit la vérité et utile à la patrie. » Encouragé par le silence de l'assemblée et celui de Radziwill lui-même, il lui reprocha le mauvais choix du chef de l'état-major, et proposa de nommer à ces fonctions Chzarnowski; il énuméra ensuite les fautes et les négligences qu'on avait commises : plusieurs batteries avaient manqué de munitions; des ordres contradictoires, tantôt de Radziwill, tantôt de Chlopicki, se croisaient sans cesse; la confusion était partout. Le discours de Skrzynecki fit une vive impression sur le conseil, et le général Uminski prenant la parole, proposa le premier de nommer un autre généralissime, portant Skrzynecki lui-même à ce poste difficile. Krukowiecki n'était pas encore au conseil; mais aussitôt qu'il fut arrivé, il opina aussi pour le changement de généralissime : « Comme le plus ancien des généraux, dit-il, j'aurais pu accepter le commandement, s'il m'avait été confié au début de la campagne; mais ajourd'hui je ne puis m'en charger. » Radziwill, se voyant ainsi blâmé par tous les généraux, donna à l'instant sa démission. Uminski revint sur sa proposition, qui fut vivement appuyée par Lubinski, et Skrzynecki fut à l'unanimité proclamé général en chef de l'armée. La diète s'empressa de confirmer ce choix; mais on lui reprocha avec raison d'avoir confié au nouveau généralissime, colonel obscur avant le 29 novembre, le même pouvoir que la loi accordait à Radziwill, patriote éprouvé, et qui méritait la confiance de la nation par tous les actes de sa vie passée; faute qu'au reste elle reconnut elle-même plus tard en limitant l'autorité de Skrzynecki.

MICHEL PODCZASZYNSKI.

Nous attendrons, pour suivre les évènemens, que de nouveaux documens nous soient arrivés de Varsovie, et nous espérons qu'ils ne se feront pas attendre.

Littérature.

UN TRAIT DE LA VIE

DE

D. PÈDRE LE JUSTICIER,

SAYNETE.

PERSONNAGES.

D. PÈDRE, roi de Portugal.
LE COMTE DE PORTO-CARRERO.
LA COMTESSE DE PORTO-CARRERO.
D. FÉLIX DE PORTO-CARRERO, leur fils.
DONA MARIA PIREZ.
LE CHANCELIER.
LE MAJORDOME.
PÉREZ, intendant du comte.
LE GEOLIER.
SEIGNEURS, VALETS, ARCHERS.

UN TRAIT DE LA VIE

DE

D. Pèdre le Justicier.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE DE PORTO-CARRERO, DONA MARIA PIREZ.

DONA MARIA.

Eh, quoi! comtesse, vous ignorez tout cela?

LA COMTESSE.

Hélas! je ne sors point, je ne connais point la cour: confinée par mon époux dans cette prison, qu'il appelle mes appartemens, je n'ai pas même un écho de ce qui se passe au dehors.

DONA MARIA.

En vérité, comtesse, votre caractère est inconcevable; on cherche vainement à la cour à s'expliquer la soumission avec laquelle vous vivez sous un tyran qui ne peut même se dire jaloux pour s'excuser. Vous êtes encore jeune et belle, votre conduite a toujours été irréprochable, jamais le moindre souffle de calomnie n'osa flétrir votre pureté, et vous êtes à peine traitée comme une maîtresse qu'on n'aime plus.... Il ne tient qu'à vous de sortir de cet esclavage.

LA COMTESSE.

Ne parlons plus de cela, dona Maria; vous savez que j'aime mieux complaire à mon époux, tout injuste qu'il peut

être, qu'à moi-même. Dites-moi, je vous prie, les nouveaux événemens qui occupent Lisbonne.

DONA MARIA.

C'est la conduite de notre roi don Pèdre. Il vient de publier des lois terribles contre l'adultère et autres crimes de cette nature. Ni l'ancienneté de l'outrage, ni les réparations qu'on en a pu obtenir, ne l'excusent à ses yeux. Vous connaissiez dona Maria Rusada?..... Elle se disputait avec une autre femme qui la nomma la violée.... Le roi passait par-là, déguisé comme toujours; il l'entendit, s'informa du fait, et apprit que dona Maria Rusada, il y avait quinze ans, avait subi les violences de son mari avant qu'il ne l'épousât, et aussitôt le roi fit traduire don Louis Rusada en justice, et lui fit trancher la tête.

LA COMTESSE.

Est-il vrai? point de grâce!.... pour une faute passée depuis quinze ans.... pardonnée.... réparée....

DONA MARIA.

Les grâces sont abolies en Portugal. Vous connaissez dona Urraca Lopez?

LA COMTESSE.

Oui.

DONA MARIA.

Elle vivait en adultère avec un gentilhomme, pendant l'absence de son mari; le roi le sut et les a fait juger et exécuter tous les deux. Don Fernand Lopez à son retour se trouva veuf, mais vengé, et l'on dit qu'il a été remercier don Pèdre d'avoir veillé sur son honneur en son absence, et d'avoir lavé ses foyers avec du sang.

LA COMTESSE.

Est-il possible?

DONA MARIA.

Voyez maintenant s'il y a pardon pour quelqu'un; mais si je vous ai parlé de tous ces actes de terrible justice, qui ne peuvent vous être d'un grand intérêt, c'est pour en venir à un but qui nous touche de près.

LA COMTESSE.

Qui nous touche de près!...

DONA MARIA.

Vous allez en juger. J'ai hésité long-temps à vous parler de cela; mais il le faut, quelque peine que cela doive vous causer... Savez-vous ce qui retarde mon union avec votre fils don Felix, que je désire si ardemment, ne fût-ce que pour devenir votre fille?

LA COMTESSE.

Vos parens, peut-être?...

DONA MARIA.

Mes parens m'ont fait faire malgré moi mon premier mariage, qui ne fut point heureux. Je suis veuve maintenant; ils ont perdu tout droit sur moi, et me laissent maîtresse de mon sort .. Cet obstacle vient du comte votre mari.

LA COMTESSE.

Mon mari!...

DONA MARIA.

Et je frémis encore plus de vous dire les raisons de sa conduite.

LA COMTESSE.

Parlez.

DONA MARIA.

C'est ce qu'il appelle son amour pour moi.

LA COMTESSE.

J'aurais dû le deviner... Je devais penser qu'une autre avait sa tendresse, puisque je ne l'ai plus.

DONA MARIA.

Il me presse, me poursuit, m'obsède en tous lieux, à tous momens... Je n'aurais qu'un mot à dire au roi pour m'en délivrer; mais ce mot serait son arrêt de mort. Il faut pourtant que tout ceci finisse... Don Félix est impatient; son père et lui ont déjà eu à ce sujet plusieurs querelles qui m'inquiètent. Votre mari lui défend de penser à moi; il refuse d'obéir.

LA COMTESSE.

Voilà donc la cause du redoublement de haine qui a éclaté entre eux!... Ah! je crains tout du caractère altier et inébranlable du comte, de l'âme vive et ardente de don Félix. Que va-t-il arriver, bon Dieu!..... Mon fils est déjà irrité contre mon mari pour sa conduite envers moi; celle qu'il tient à votre égard l'irritera plus encore.

DONA MARIA.

C'est à vous de lui représenter le scandale auquel il donne lieu, le danger auquel il s'expose... Dites-lui ce qu'il sait déjà, mais qui, dans votre bouche, aura plus d'autorité que dans la nôtre. Dites-lui que don Felix et moi nous nous aimons, que nous voulons être unis, et que nous recourrons à tous les moyens pour cela. J'entends du bruit : on vient; c'est le comte. Adieu; vous sentez que je suis de trop ici.

(Entre le comte. Dona Maria le salue froidement, et sort.)

LE COMTE.

Quel adieu glacé me donne la belle senora. (Regardant la comtesse.) Je sais à qui je dois un tel traitement... Comtesse, prenez garde à vous; je n'aime pas qu'on se joue de moi.

LA COMTESSE.

Des reproches à moi... à moi... seigneur comte! Lequel de nous deux aurait, dans ce moment, le droit d'en faire à l'autre?

LE COMTE.

Le droit d'en faire à l'autre! Vrai Dieu, est-ce que je veille?... Vous croyez avoir quelque droit contre moi, vous que je laisse vivre!... Oh! ceci est trop fort... (Il s'approche de la fenêtre.) Ah! voici la belle dona Maria qui rencontre son fidèle amant, votre fils... Elle lui donne sa main à baiser, à lui.... elle lui parle long-temps... Oh! tout ceci commence à me fatiguer. Don Félix monte.... je veux en finir avec lui.... Sortez, comtesse.

LA COMTESSE.

Seigneur comte...

LE COMTE.

Eh bien!...

LA COMTESSE.

Je vous laisse avec mon fils; vous savez son caractère.... j'ai appris à connaître le vôtre. Promettez-moi de ne pas vous emporter, ou permettez que je reste pendant cette entrevue.... une mère est la meilleure médiatrice entre son époux et son fils...

LE COMTE.

Lorsque j'ai parlé, vous savez que je n'aime pas à répéter mes paroles... la seconde fois elles peuvent changer...

LA COMTESSE.

Je sors; mais promettez-moi que vous ne tuerez pas mon fils.....

LE COMTE.

Êtes-vous folle?...

(Entre don Félix.)

LA COMTESSE.

Don Félix, votre père veut vous parler... (A voix basse.) De la prudence, de la soumission, mon fils..... si ce n'est pour lui, que ce soit pour moi..... Songez à votre mère, qui n'a plus que vous sur la terre.... chacun de vos dangers lui coûte un remords ou une terreur..... Abrégez l'entretien, et revenez me voir bien vite. (Elle sort en jetant des regards inquiets sur le comte.)

LE COMTE.

Don Félix, je veux vous parler en père, pour la dernière fois peut-être... Approchez; écoutez-moi... Que vous ai-je défendu il y a trois mois?.... que vous ai-je défendu il y a quinze jours.... il y a trois jours... hier, ce matin même?.... De songer à épouser dona Maria. Qu'avez-vous fait il y a trois mois, il y a un mois, il y a quinze jours.... hier, ce matin même?.... Vous lui avez fait la cour, vous vous êtes occupé des préparatifs de votre noce... Est-ce là m'obéir?

DON FÉLIX.

J'obéirai sans murmurer, sans réfléchir même, à tout

ordre de mon père qui ne sera point un crime; mais je ne puis renoncer au vœu de toute ma vie, et faire le malheur de trois personnes, car il faut compter aussi ma mère, dont le sort est attaché au mien, pour céder à des ordres dont je ne signalerai pas les motifs : sachez-en gré au respect filial que je garde encore pour vous.

LE COMTE.

Quels motifs osez-vous supposer?

DON FÉLIX.

Lesquels? L'adultère et l'inceste... (Le comte met la main sur son épée.) Écoutez... Non content d'outrager, de maltraiter, de trahir la mère de votre fils, vous voulez déshonorer sa femme; car, aux yeux de Dieu, aux miens, aux vôtres, elle est déjà ma femme. Je voulais me taire... mais trop de sentimens sont froissés en moi par vos outrages, trop de fibres de mon cœur se sont brisées sous vos coups, pour ne pas éclater... Vous ne me laissez rien sur la terre de pur et d'intact. Vous flétrissez tout ce que j'honore, tout ce que j'aime, de votre haine ou de votre amour... Ma mère, ma bonne mère, la fille d'un connétable, qui vous a apporté en dot un si beau nom, une si grande fortune, une vertu si haute, si irréprochable, vous la traitez comme la plus impure des concubines, comme la plus vile des servantes! Je vous l'ai vu injurier, frapper devant moi, sur son fils, qu'elle a porté dans son sein, sur ses bras, dans son cœur... Elle, accoutumée dès son enfance à tout ce que la tendresse a de plus doux, à ce que l'opulence a de plus enivrant, n'a trouvé ici que misère et haine : est-ce la récompense d'une vie entière de vertu, de dévoûment, d'abnégation de soi-même? N'est-ce pas un nouvel outrage qu'elle partage avec moi, que ce que vous appelez votre amour pour dona Maria? Dona Maria, cette créature si pure, si dévouée et si aimante! Quand je pense que vous avez osé... j'ai vu la lettre... lui proposer de l'acheter avec de l'or... un peu plus d'or que pour une courtisane!.. Certes vos offres étaient magnifiques, il fallait de la vertu pour résister. Mais si vos biens n'avaient pas suffi, les miens et ceux

de ma mère auraient servi à faire de ma femme votre maîtresse, si elle avait voulu la devenir.

LE COMTE.

En vérité, don Félix, je m'étonne moi-même : je suis venu ici pour donner des ordres, et je reçois des injures de mon fils!.... Cette colère que je concentre éclatera d'autant plus terrible, songez-y bien.

DON FÉLIX.

Non, elle n'éclatera pas, mon père : il est impossible que nous soyons tous malheureux par vous... Voyez ce que vous faites, et où vous allez, où nous allons tous deux. Je n'ose le prévoir.... Tout ce que les hommes ont de passions les plus violentes vont lutter en nous, et les passions, songez-y bien, se combattent avec des crimes... et, entre père et fils, quels crimes peut-on imaginer sans que les cheveux vous dressent sur la tête? Nous sommes sur une route trop étroite pour deux : entre des précipices, il faut que l'un recule ou soit précipité dans le gouffre..... Et cette route est la route qui m'appartient, à moi : elle me mène à la paix, au bonheur... Vous, elle ne vous mène qu'au crime, et ce n'est pas un but... car ce ne peut être le bonheur... Mon père... au nom du ciel, vivons avec tranquillité, sinon avec amour... je vous en supplie... à genoux, s'il le faut.

LE COMTE.

Relevez-vous, don Félix ; moins de servilité et plus d'obéissance; vous savez si j'ai jamais révoqué un ordre. Relevez-vous.

DON FÉLIX.

Mon père, accordez-moi ce que je vous demande, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde!.. Votre fils est à vos genoux... Si vous me refusez, ce n'est plus votre fils qui se relèvera...

LE COMTE.

Va-t'en, va-t'en; laisse-moi.... Ne m'approche pas tant.. Don Félix, je t'ordonne de partir aujourd'hui même pour mon château d'Amarillas, et d'y rester deux mois...

DON FÉLIX.

Ah! toujours votre haine invétérée, inexplicable... toujours un cœur froid et immobile comme l'airain... Si vos projets ne frappaient que moi..... je pourrais trahir ma propre cause... m'abandonner moi-même. Mais seul défenseur de deux femmes dont vous voulez faire la perte, je ne les délaisserai point; quoi qu'il arrive, je les protégerai toutes deux contre vous...

LE COMTE, dont les yeux s'allument.

Es-tu sûr de pouvoir te protéger toi-même?...

DON FÉLIX.

Oui, quand on a l'équité pour soi... et quand don Pèdre est roi de Portugal... Mon père, vous m'y forcez; ce moyen est horrible... mais j'irai au roi... Vous savez comment il punit l'adultère...

LE COMTE, au comble de la fureur...

Tu irais au roi?...

DON FÉLIX.

Si vous m'y forcez...

LE COMTE, tirant sa dague.

Je ne sais comment il punit l'adultère... Mais voici comment je punis le parricide...

(En ce moment la comtesse, attirée par le bruit, paraît dans le fond.)

DON FÉLIX.

Frappez donc... Il y a un crime entre nous deux... J'aime mieux que vous vous en chargiez... En m'ôtant la vie, vous sauvez peut-être la vôtre...

LE COMTE.

Une dernière fois, misérable fils, obéiras-tu?

DON FÉLIX, d'une voix ferme.

Non!...

LE COMTE.

Eh bien!...

LA COMTESSE se précipitant sur le comte, à qui elle cherche à arracher sa dague.

Vous ne tuerez pas mon fils!...

LE COMTE.

Laissez-moi, comtesse, ou tremblez pour vous...

LA COMTESSE, luttant toujours...

Est-ce qu'une mère tremble jamais pour elle?... Vous ne toucherez pas à mon fils... ou égorgez-moi d'abord.

LE COMTE.

Tremble d'être exaucée...

DON FÉLIX, portant la main sur son épée.

Ah!...

(Le comte réfléchit un instant; puis, abandonnant son poignard aux mains de la comtesse, il s'adresse à son fils.)

LE COMTE.

Don Félix, je t'accorde une heure pour partir... Après cette heure je me chargerai de te faire disparaître...

(Il sort.)

LA COMTESSE.

Ah! mon fils!

DON FÉLIX.

Ma mère! Dieu! vous êtes blessée! Vos mains sont tout ensanglantées!...

LA COMTESSE.

Ce n'est rien; la lame de cette dague m'a déchiré les doigts quand je vous défendais... Ne faites pas attention, mon cher fils... D'ailleurs (à voix basse), c'est la seconde fois...

DON FÉLIX.

Oh! laissez-moi baiser votre sang sur vos mains... Ma mère, vous m'avez sauvé la vie au péril de la vôtre... Si jamais il fallait qu'on mourût pour vous, votre fils ne l'oubliera pas... Je vous le dis aujourd'hui, seize août treize cent soixante-cinq... Oh! que ne suis-je votre frère... au lieu d'être votre fils; dès à présent j'irais vous sauver et vous venger du tyran, du monstre...

LA COMTESSE.

Mon fils, songez-vous de qui vous parlez?...

DON FÉLIX.

Il est mon père, ce n'est pas devant vous que j'oserais le

nier... Mais nous n'avons jamais senti l'un pour l'autre de ces mouvemens qui rapprochent deux êtres formés du même sang... Mes entrailles ont toujours tressailli à sa vue, mais c'est de colère.... Mon cœur s'est toujours ému, mais c'est pour se resserrer... Sans doute sa conduite pour vous en est cause...

LA COMTESSE.

Mon fils, peut-être l'ai-je méritée...

DON FÉLIX.

Par trop de faiblesse peut-être; mais autrement c'est impossible! vous êtes trop bonne mère pour n'avoir pas été bonne épouse... Toutefois, je ne sais si je dois vous remercier de votre dernier secours... En me sauvant la vie, peut-être m'y réservez-vous des crimes...

LA COMTESSE.

Des crimes!...

DON FÉLIX.

Oui, moi et mon père nous y allons... Il veut que je sois parti dans une heure pour Amarillas, et que j'y reste deux mois, ou sinon... Regardez ce qu'il y a sur vos mains, ma mère...

LA COMTESSE.

Oh! horrible!.. Eh bien! partez, mon fils; ne vous exposez pas à un malheur ou à un crime...

DON FÉLIX.

Moi, fuir! et que je laisse ma mère en butte à sa brutale colère, et ma fiancée en proie à son infâme amour!...

LA COMTESSE.

Oh! ne craignez rien pour moi, mon fils... et partez avec dona Maria...

DON FÉLIX.

Partir avec dona Maria... Mais est-ce possible?... Avons-nous les moyens.... les ressources?..

LA COMTESSE.

Dona Maria a des parens à Santarem; elle voulait même aller y célébrer son mariage .. Eh bien! vous exécuterez

son projet... Tout ce que j'ai d'or et de bijoux est à vous... Prenez tout... Je ne saurais mieux employer des trésors qui me sont indifférens qu'à sauver mes trésors les plus chers... J'ai encore deux ou trois domestiques dévoués... nous correspondrons ensemble... Je vous ferai passer le reste de votre fortune... et vous reviendrez plus tard, lorsque le comte aura oublié des transports qui ne peuvent souiller long-temps l'âme d'un noble Portugais... Courez chez dona Maria, et soyez partis dans une heure... Pour moi, les tortures ne m'arracheraient pas le secret du lieu où vous vous réfugiez...

DON FÉLIX.

Oh! ma mère... j'accueille avec transport cette idée... Mais pourquoi faut-il que je vous quitte?

LA COMTESSE.

Courez vite... mon fils...

(Don Félix lui baise la main, et sort.)

SCÈNE II.

Même appartement. Une heure après.

LA COMTESSE.

Enfin, ils sont partis. Je ne respirais pas tant qu'ils étaient ici... Maintenant je suis, sinon plus heureuse, du moins plus calme... Mais j'entends le comte...

(Entre le comte.)

LE COMTE.

Se jouer de moi à ce point!...

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, comte?...

LE COMTE.

Ce que j'ai! Vous osez me le demander!... vous leur complice! Don Félix est parti, mais ce n'est pas pour Amarillas, et il n'est point parti seul.

LA COMTESSE.

Qu'en savez-vous?...

LE COMTE.

Un valet de dona Maria que j'ai gagné m'a tout dit, trop tard malheureusement. Don Félix a enlevé celle que je lui défendais même de voir... Mais qu'il ne s'imagine pas m'échapper. Holà, Perez! (paraît un intendant) Des chevaux, fais armer mes gens en guerre, et qu'ils se tiennent prêts à partir dans un instant (Perez sort). Mais de quel côté sont-ils allés?... Quelle route ont-ils suivie?... (Avec fureur.) Madame, de quel côté sont-ils allés?...

LA COMTESSE.

Seigneur, en vérité, je ne le sais pas...

LE COMTE.

Et moi, je vous dis que vous le savez et que vous le direz...

LA COMTESSE.

Jamais...

LE COMTE.

Vous le savez donc?

(Il lui serre le bras avec violence.)

LA COMTESSE.

Non, en vérité, je vous proteste...

LE COMTE.

Il me faut ce secret, il me le faut à tout prix; je l'aurai... Comtesse, songez-y, pour aller à un but, je n'ai jamais reculé devant un chemin souillé de sang... J'ai des moyens auxquels vous céderez: je ne vous parlerai pas ici de poignard de Tolède... J'ai des instrumens de vengeance plus terribles... des armes plus puissantes... un secret que je puis révéler....

LA COMTESSE.

Ah! seigneur comte, vous n'auriez pas cette cruauté!.... elle retomberait sur vous.

LE COMTE.

J'aime mieux mourir sur le cadavre de mon ennemi que de ne pas le tuer... Révélez-moi ce que je veux, madame...

ou j'ouvre cette fenêtre, et je jette au premier passant votre perte et ma honte...

LA COMTESSE.

Grâce, grâce! seigneur comte...

LE COMTE.

De quel côté sont-ils partis?...

LA COMTESSE.

Oh! par pitié...

LE COMTE.

De quel côté sont-ils partis? répondez, madame; je ne l'en trouverai pas moins tôt ou tard si vous vous taisez, et si son mariage est conclu.... je le tuerai... Maintenant sa mort est inutile. Dans son intérêt même, vous devez parler...

LA COMTESSE.

Je ne sais, je vous assure...

LE COMTE, se dirigeant vers une fenêtre.

Eh bien donc!...

LA COMTESSE, à ses pieds.

Ah! seigneur, seigneur... grâce... Vous ne le tuerez pas... n'est-ce pas?...

LE COMTE.

Non; mais quelle route ont-ils prise?

LA COMTESSE.

La route de Santarem.

(Elle s'évanouit.)

PEREZ, entrant.

Tous vos gens sont prêts.

LE COMTE.

C'est bien, à cheval!...

(Il sort.)

SCÈNE III.

Ruines d'un monastère sur la route de Lisbonne à Santarem.

DON FÉLIX, DONA MARIA.

DON FÉLIX.

Dona Maria, arrêtez-vous ici; vous devez être fatiguée.

DONA MARIA.

Non, mon ami, je crains qu'on ne nous poursuive; fuyons...

DON FÉLIX.

Et comment saurait-on la route que nous avons prise? Il n'y a que ma mère qui aurait pu la révéler.

DONA MARIA.

N'importe, j'ai peur; je me suis assise un instant, cela me suffit.

DON FÉLIX.

Non, non; vous êtes pâle, dona Maria; je ne souffrirai pas que vous continuiez votre route. Je vais m'asseoir là auprès de vous... à l'abri du soleil... et je vais envoyer vos gens à la ville que l'on aperçoit d'ici, vous chercher des alimens.

(Il parle aux deux domestiques, qui sortent.)

DONA MARIA, s'asseyant,

Vous le voulez, don Félix; mais c'est imprudent...

DON FÉLIX.

Oh! plus de crainte.... assez comme cela d'inquiétudes.... Ne songeons qu'à l'avenir et au bonheur, c'est la même chose pour nous; vivre l'un sans cesse appuyé sur l'autre.... loin d'un père jaloux, dénaturé.... Une seule chose nous manque, la présence de ma mère; mais elle viendra bientôt près de nous, nous l'y appellerons : alors notre vie ne sera que félicités et amour de tous côtés.

DONA MARIA.

La chaleur du jour m'accable.... je sens mes yeux s'apesantir, se fermer malgré moi...

DON FÉLIX.

Dormez, reposez-vous, dona Maria.... je veillerai pour vous....

DONA MARIA.

C'est pour rêver à mon Félix.....

(Elle s'endort.)

DON FÉLIX.

Elle sera plus à l'ombre encore dans cette salle à côté.... (Il la prend dans ses bras et la transporte, puis revient.) Maintenant.... je vais attendre et fermer les yeux pour ne voir que mon bonheur. Déjà Santarem approche; c'est là qu'il existe..... (Il s'assoupit un instant.)

(Entre le comte, suivi de deux de ses gens.)

LE COMTE.

C'est bien, ils sont ici; le voici lui-même, et voici dona Maria... Sortez et emmenez leurs chevaux. Tenez-vous tous à quelques pas, et accourez au premier son que je tirerai de ce cor.... Je pourrais enlever dona Maria pendant son sommeil; mais je veux qu'il se la voie arracher....

DON FÉLIX, se réveillant.

Qui a parlé de dona Maria?...

LE COMTE.

Son maître et le tien.

DON FÉLIX.

Le comte!... Est-ce un cauchemar?...

LE COMTE.

C'est donc ainsi, misérable, que tu exécutes mes ordres!... Ah! tu as pensé m'échapper; mais c'est impossible... J'ai là vingt hommes armés qui vont venir au premier son de ce cor. On a emmené vos chevaux, vous ne pouvez plus fuir... Il faut m'obéir... Tu vas me laisser enlever dona Maria, et toi va-t'en.... Je te laisse libre de ton sort.... pourvu que je

n'entende plus parler de toi.... (Il fait quelques pas vers la salle où est dona Maria.)

DON FÉLIX.

Moi! laisser enlever et déshonorer ma Maria, mon amour! Seigneur comte.... mon père.... au nom du ciel, ne faites point un pas de plus... Oh! grâce! grâce!.... pour moi..... pour vous.... il en est temps encore...

(Il se met à genoux.)

LE COMTE.

Ah! misérable poltron! tu as peur...

DON FÉLIX.

Oui, j'ai peur... j'ai peur de moi-même...

LE COMTE, saisissant son épée, et le frappant du plat de l'épée.

Hors d'ici, coquin...

DON FÉLIX.

Votre épée.... sortie la première.... Un fils bien né suit l'exemple de son père. (Il lui présente la pointe de son épée.) Passerez-vous maintenant?

LE COMTE.

Sur ton corps....

(Ils se battent; le comte reçoit un coup d'épée, tombe, et meurt sans proférer une parole.)

DON FÉLIX.

Seigneur comte.... Est-ce qu'il est mort.... il ne répond pas?... Oh! quelle blessure!... Dona Maria....

(Entre dona Maria toute troublée.)

DONA MARIA.

Qu'y a-t-il? J'ai entendu un bruit d'épées...

DON FÉLIX, lui montrant le corps du comte.

Répondez, dona Maria... est-ce que c'est là mon père?...

DONA MARIA, avec un cri convulsif.

Oh!...

DON FÉLIX.

Répondez...

DONA MARIA.

Ne m'approchez pas, don Félix...

DON FÉLIX.

Je suis donc un parricide!..... C'était pour te défendre, Maria; il voulait te déshonorer..... Mais n'importe, je suis un parricide.....

DONA MARIA.

Fuis, malheureux! fuis...

DON FÉLIX.

Et si je quitte ces murs, la foudre va tomber sur moi.....

DONA MARIA.

Cache-toi donc dans ces ruines... On vient de ce côté.

DON FÉLIX.

Elles vont me crouler sur la tête, si je reste...

DONA MARIA.

Ah! il est perdu...

DON FÉLIX.

On m'apporte la mort... Ah! je me sens plus calme.

(Entrent les gens du comte.)

Entrez tous, je suis un parricide...

TOUS LES DOMESTIQUES.

Le comte assassiné!... par son fils!...

DON FÉLIX.

Venez-vous voir si j'ai une flamme au lieu de regard, un pied de chèvre comme Satan, des serpens au lieu de cheveux?.... J'ai mieux que tout cela, j'ai les mains rouges du sang paternel!... je suis un parricide!... Prenez-moi, liez-moi, je ne me défendrai pas... Je suis un parricide... Menez-moi au tribunal... je ne me justifierai pas.... Je suis un parricide... Tenez, liez-moi, liez-moi donc....

(Il présente les mains aux gens du comte, qui reculent tous devant lui.)

UN DES DOMESTIQUES.

Je ne le toucherais pas pour un empire...

UN AUTRE.

Ni moi non plus...

PÉREZ.

Il faut que je délivre la terre de ce monstre..... Je vais le frapper, mais de loin...

(Il met une flèche sur son arc; dona Maria, par un mouvement convulsif et involontaire, se jette sur lui et le couvre de son corps.)

DON FÉLIX.

Elle m'a touché... elle m'a fait un rempart de son corps... Quelqu'un m'a touché... et c'est elle!... Oh! c'en est trop... Ange, merci, merci; mais laisse-moi.... Ne souille plus tes mains, ton souffle, tes yeux auprès de moi.... Reprends ton vol vers le ciel.... Plus d'ange gardien pour le parricide.... (Aux valets.) Accompagnez-moi, si vous n'osez me garder; entourez-moi, si vous n'osez me toucher. Il n'est plus qu'un homme qui mettra la main sur moi... si c'est un homme.... le bourreau!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

Seigneur, je vous apporte à signer deux arrêts qui frappent deux grands criminels... Ce sont les attentats les plus effrayans de votre règne... Le premier est l'arrêt qui condamne au bucher Nunez, maçon, coupable d'avoir assassiné un prêtre.

DON PÈDRE.

Il a tué ce prêtre d'un coup de poignard au cou, n'est-ce pas?...

LE CHANCELIER.

Oui, seigneur. Comment savez-vous?...

DON PÈDRE.

Ce prêtre n'avait-il pas assassiné lui-même auparavant le père du maçon?

LE CHANCELIER.

Oui, seigneur, et les mêmes juges le punissant autant que le permettait le caractère dont il était revêtu, lui ont interdit pour un an ses fonctions ecclésiastiques.

DON PÈDRE, déchirant l'arrêt.

Et moi, je condamne Nunez, maçon, à ne pas toucher à sa truelle d'un an...

LE CHANCELIER.

Y pensez-vous, seigneur, un misérable ouvrier qui a trempé ses mains dans le sang d'un prêtre!...

DON PÈDRE.

De quelle couleur étaient les mains de ce prêtre qu'il a frappé?..... Le premier était un assassin..... le second n'est qu'un vengeur qui exerce de légitimes représailles... Savez-vous qui a poussé cet orphelin, ce misérable ouvrier à ce que vous nommez un attentat effrayant? C'est moi, moi, don Pèdre, roi de Portugal; je l'ai fait venir ici à votre place, chancelier; je lui ai donné mon propre poignard... je lui ai dit : Venge-toi; je lui ai appris à bien frapper, à mieux frapper que vous, juges débiles et sanguinaires... — Quel est l'autre arrêt que vous m'apportez?

LE CHANCELIER.

C'est l'arrêt qui condamne au feu don Félix de Porto Carrero, parricide.

DON PÈDRE, se levant.

C'est impossible.

LE CHANCELIER.

Le coupable aurait été convaincu s'il n'avait avoué de lui-même...

DON PÈDRE.

Mais, chancelier, parricide! ceci veut dire assassin de son propre père...

LE CHANCELIER.

Oui, seigneur, il a tué son père d'un coup d'épée dans les ruines du monastère de Saint-Sébastien.

DON PÈDRE.

Don Félix parricide! le fiancé de dona Maria Pirez, cette bonne et charmante femme... Chancelier, faites mettre sur pied toutes mes troupes; dites à mon grand-amiral de tenir prêts tous mes vaisseaux de guerre, faites doubler les postes et réparer les fortifications dans tout le royaume; que les plus habiles médecins soient appelés de tout l'univers en Portugal. Nous sommes menacés de quelque horrible invasion des Maures, de quelque peste inconnue; car voici des présages plus effrayans que ne le furent jamais comètes ou tremblemens de terre... Il y a des parricides dans notre saint royaume de Portugal! Que les cendres de ce parricide soient jetées au vent; allez.

(Il signe l'arrêt. — Le chancelier sort.)

UN DOMESTIQUE entrant.

Seigneur, dona Maria Pirez réclame la faveur d'une audience.

DON PÈDRE.

Qu'elle entre... qu'elle entre. Ah! qu'elle doit être à plaindre!...

(Entre dona Maria.)

DONA MARIA, tombant à genoux.

Seigneur, seigneur! grâce, grâce!...

DON PÈDRE.

Pour vous, ma fille... il n'en est pas besoin...

DONA MARIA.

Non, pour lui...

DON PÈDRE.

Qui lui?... Le parricide?... Vous jouez-vous de moi?...

DONA MARIA.

Seigneur, son père voulait me déshonorer à ses yeux; il m'a défendue à main armée; il a été plus malheureux que l'autre.... il a été vainqueur...

DON PÈDRE.

Mais l'autre était son père... son père!... Songez à ce que c'est qu'un père! J'ai épargné le mien, et il avait laissé as-

sassiner Inès... Quel parricide peut demander grâce après cela... Non, non; relevez-vous, dona Maria, vous ne l'espérez pas..

DONA MARIA.

Eh bien! la mort pour moi, si je n'ai pas la vie pour lui... Permettez que je le voie dans sa prison, que j'aille adoucir ses derniers momens. Son crime a été commis pour moi; plus il est grand, plus je dois le plaindre, et moins je dois l'abandonner...

DON PÈDRE.

Qui? vous, dona Maria, si pure, si vertueuse!.. Vous, approcher de ce monstre!... Prenez garde; le crime se gagne, et la damnation se propage comme une lèpre... Je ne le permettrai pas...

DONA MARIA.

Oh! vous parliez de votre Inès tout à l'heure. Si vous aviez vengé son assassinat sur votre père, aurait-ce été à Inès ressuscitée de vous en punir?... Au nom d'Inès, accordez-moi cette grâce!..

DON PÈDRE.

Inès... Non, sans doute... Elle m'eût aimé toujours, pauvre, criminel et damné. Pourquoi avez-vous parlé d'Inès? Voilà que je pleure comme une femme et que je cède comme un juge... (Écrivant un mot) Tenez, aller voir don Félix, s'il en est temps encore...

DONA MARIA, tristement.

Merci, seigneur!....

(Elle sort.)

DON PÈDRE.

L'homme qui a inspiré un tel amour est un parricide, est-il possible?... Ah! la raison humaine se perd et se confond à de tels événemens. Le même homme peut-il à la fois exciter une estime si haute et une horreur si profonde!.. Ah! l'un de ces deux sentimens est injuste et menteur; mais lequel?... Une idée me frappe... Oui, voici sans doute le mot de cette inconcevable énigme... (appelant.) Quelqu'un!

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Seigneur.

DON PÈDRE.

Allez chez la comtesse de Porto Carrero, et qu'elle vienne à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Sire, elle attend audience depuis une heure à la porte du palais...

DON PÈDRE.

Qu'elle entre, qu'elle entre!...

(Entre la comtesse.)

DON PÈDRE.

Arrive ici, comtesse. Ton fils a tué le comte de Porto Carrero, ton époux. Songe à me répondre ici comme tu répondrais à Dieu au jugement dernier; point de détour, de subterfuge, de mensonge. Ce jeune homme de si haute espérance, d'un si beau caractère, cet amant adoré de dona Maria Pirez n'a pu tuer son père, c'est impossible. Le comte ne l'était point; tu as eu ce fils d'un autre que de lui : réponds.

LA COMTESSE, tombant à genoux.

Seigneur, je venais pour vous l'avouer...

DON PÈDRE.

Raconte-moi toute cette histoire, et que ta mémoire soit fidèle.

LA COMTESSE.

Seigneur, je ne tairai rien de mon crime, puisqu'il diminue celui de mon fils. Je fus mariée jeune, malgré moi, au comte de Porto Carrero : j'aimais alors don Alphonse Ribeyro. Le comte, forcé par les devoirs de sa charge de chambellan d'habiter Lisbonne quelques mois de l'été, me laissa à son château d'Amarillas. Alphonse revint bientôt par le désespoir à l'espérance; il osa me suivre secrètement à Amarillas. Une nuit, il pénétra dans mon appartement sans être vu... Je luttai long-temps; mais j'étais faible, et j'aimais... Horrible faute, dont les suites furent plus horribles encore... Je parvins à le cacher et à le soustraire long-temps aux yeux de mes

gens, qui ignorèrent tout, hors deux ou trois femmes dont j'étais sûre. Mais un soir le comte arriva sans être annoncé ni attendu; il le trouva auprès de moi... Il le tua dans mes bras à coups de poignard... plusieurs même m'atteignirent... Malheureusement ils ne furent mortels ni à moi, ni à l'enfant que je portais...

DON PÈDRE.

Après...

LA COMTESSE.

Le comte me laissa la vie pour m'infliger une plus grande peine : elle ne fut en effet, depuis ce moment, qu'esclavage, misère et tourmens pour moi et pour mon fils, sur qui il se vengea du silence que son honneur le forçait de garder : le comte punit en lui les fautes de ses parens. Ses affreux traitemens n'envenimèrent que trop la haine involontaire et spontanée de don Félix, qui semblait deviner dans le comte l'assassin de son père. Vous savez tout le reste.... mais ce que vous ignorez, c'est que la tyrannie à laquelle j'étais en butte, et l'infâme persécution dont dona Maria était la proie, l'ont porté à ce crime, qui est grand sans doute, mais auquel j'arrache le nom de parricide au prix de mon déshonneur.

DON PÈDRE.

Comtesse, s'il en est ainsi, c'est toi qui as commis le parricide. Ton fils n'a fait que défendre sa maîtresse à main armée, et venger son véritable père. C'est toi qui as donné au Portugal l'effroi d'un parricide en introduisant un fils étranger dans ta famille que tu as désunie, et dans ta maison que tu as ensanglantée. Comtesse, si tu veux réparer tes fautes et sauver ton fils, tu le peux encore : répète demain dans ce palais, en présence de tous mes courtisans et de ton fils lui-même, ce que tu viens de me dire. Je fais grâce à don Félix que j'éloignerai seulement quelque temps de la cour, et toi tu seras brûlée à sa place.

LA COMTESSE.

J'ai sa grâce!...

DON PÈDRE.

Voici un sursis pour l'exécution..... (Il veut le donner à ses gens.)

LA COMTESSE.

Donnez-le-moi, seigneur, nul n'ira aussi vite que moi.... Que je vous remercie!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

La prison.

DON FÉLIX, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Vous serez exécuté dans une heure...

DON FÉLIX.

J'ai une prière à vous faire.

LE GEOLIER.

Soit; parlez, mais ne m'approchez pas.

DON FÉLIX, lui donnant un médaillon et une bague.

Remettez ces objets à ma mère; l'un des deux est pour une autre, mais elle saura le faire parvenir.

LE GEOLIER, le repoussant.

C'est impossible, vous les avez portés...

DON FÉLIX.

Quoi! serez-vous inexorable?...

LE GEOLIER.

Pouvez-vous le demander?.... Mais tenez, si vous avez besoin de forces, voici du pain, mangez. (Il lui jette un morceau de pain.)

DON FÉLIX.

Moi!...

LE GEOLIER.

C'est l'usage...

(Il sort.)

DON FÉLIX.

C'est l'usage!... à quoi servira donc ce pain? pourquoi alimenter un corps qui sera en cendres dans une heure?... N'est-ce pas une sanglante ironie des hommes de me faire continuer les fonctions de la vie qu'ils vont arrêter pour moi? Oh! personne.... personne à mes derniers momens : mère, amante, parens, tous m'ont abandonné... Les liens de l'humanité sont rompus pour celui qui en a violé les lois. Plus de famille pour le parricide, plus de société pour le meurtrier, plus de religion pour le sacrilége! Que devenir!... Oh! si l'enfer même allait reculer devant moi!

(Entre dona Maria.)

DON FÉLIX.

Dona Maria... sur la terre!... dona Maria!...

DONA MARIA.

C'est moi... Je viens mourir...

DON FÉLIX.

Mourir... vivre... être condamné, absous, exécuté, délivré, peu importe.... je vous revois, vous daignez revenir....

DONA MARIA.

Je reviens pour vous apporter la mort.

DON FÉLIX.

La mort qui me vient de vous vaut mieux que la grâce accordée par un autre.

DONA MARIA.

Don Félix, nous avons commis un grand crime... n'espérons ni pitié, ni grâce... Quel est ce bruit sourd?...

DON FÉLIX.

C'est le vent peut-être...

DONA MARIA.

Dans une heure, tu mourras dans les flammes, et moi dans les douleurs... Il vaut mieux mourir ici ensemble... J'ai là du poison...

DON FÉLIX.

Du poison!... Merci... dona Maria.... (Il lui prend la fiole des mains.) Mais il est pour moi... pour moi tout entier... Vous...

vous avez encore de longues années de bonheur, de paix et de joie. Oubliez que vous m'avez touché un instant : la souillure de mon amour ne peut flétrir pour long-temps une créature comme vous...

DONA MARIA.

Que dites-vous, don Félix?... Que vous soyez coupable ou non, ma vie finit avec la vôtre... vous le savez... Mais quels sont ces cris qui retentissent autour de la prison?....

(On entend des cris confus de : Mort au parricide!)

DON FÉLIX.

C'est le peuple!... Il veut ma mort... Fuyez, dona Maria... vous n'êtes plus en sûreté ici.

(Entre le geôlier.)

DON FÉLIX.

Qu'y a-t-il donc?...

LE GEOLIER.

Des tremblemens de terre! le sol remue et le ciel gronde... Le peuple dit que c'est contre vous... que votre présence attire la foudre sur notre tête et sous nos pieds.... Il s'amasse... il veut forcer les portes de la prison pour vous exterminer..... Entendez-vous les clameurs qui s'approchent et qui redoublent?...

DON FÉLIX.

Et que va devenir dona Maria?.... Au nom du ciel.... secourez-la....

LE GEOLIER.

Cette senora?... Ah! j'ignore...

DON FELIX.

N'y a-t-il pas une autre issue?...

LE GEOLIER.

Toutes sont occupées par le peuple...

DON FÉLIX.

Les archers qui gardent les prisons...

LE GEOLIER.

Ils résistent; mais ils vont être accablés par le nombre...

DONA MARIA.

Quoi! ils vont vous massacrer!... Il n'est plus d'espoir...

DON FÉLIX.

Moi! qu'importe une mort ou une autre!... Mais vous... vous, dona Maria... qu'allez-vous devenir?... Ils vont vous tuer avec moi, tuer la colombe trouvée dans un nid de vautour... Oh! pourquoi m'êtes-vous venue trouver! Ne saviez-vous pas qu'il y avait toujours un abîme sous mes pieds?... On y tombe en m'approchant... Ah! ce poison...

DONA MARIA.

Ne peut faire son effet que dans une heure; c'est une souffrance de plus qui ne nous sauve pas...

(Les cris redoublent.)

DON FÉLIX.

Mon Dieu, mon Dieu, que devenir! Un refuge pour vous, fût-ce mon tombeau!... Mais les cris cessent, je crois...

LE GEOLIER.

Vous êtes sauvé!... Des gardes du roi conduits par votre mère viennent de dissiper le peuple, à qui on a promis satisfaction...

(Entre la comtesse.)

LA COMTESSE, lui tendant les bras.

Mon fils!... mon cher fils!...

DON FÉLIX.

Ma mère... Ai-je le droit de vous embrasser?...

LA COMTESSE.

Viens toujours, coupable ou non.... Une mère ne méconnaît jamais son fils, même couvert de sang.... Tu es un meurtrier, il est vrai; mais tu n'es point un parricide...

DON FÉLIX.

Comment!...

LA COMTESSE.

Je vais rougir devant mon fils; mais n'importe... Ton père n'était point le comte; c'était don Alphonse de Ribeyro.... que le comte a assassiné dans mes bras... Tu es le fils d'un adultère.

DON FÉLIX.

Mais vous n'êtes plus la mère d'un parricide..... O mon Dieu, je te rends grâce!....

LA COMTESSE.

Et maintenant, t'ayant justifié, je vais te sauver. Demain je proclamerai ma faute devant la cour, et le roi te fera grâce.

DONA MARIA.

Est-il possible!...

DON FÉLIX.

Non!...

LA COMTESSE.

Comment!...

DON FÉLIX.

Vous voulez que j'achète la vie au prix du déshonneur de ma mère et du mien!...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela auprès de ce nom inoui de parricide jeté sur notre maison comme un voile noir sur une statue?....

DON FÉLIX.

Quoi que vous puissiez me dire, ma mère, ce nom ne disparaîtra jamais.... rien ne peut purifier une existence de pareilles taches. Non; cette révélation allége ma conscience, votre main a rendu des ailes à mon âme pour s'envoler vers le ciel; mais sur la terre mon destin est accompli.

LA COMTESSE.

Ne le crois pas...

DON FÉLIX.

D'ailleurs, dussé-je être disculpé hautement, pourrai-je l'accepter à ce prix!... Quoi! vous, si bonne, si douce, qui n'avez eu d'autre crime qu'un moment d'égarement, renoncer à une réputation de vingt années, rechercher au fond de votre conscience une faute commise depuis si long-temps et expiée par tant de souffrances! redevenir criminelle, accusée, victime peut-être!.... Savez-vous jusqu'où don Pèdre peut

porter la vengeance de sa justice?.... Non, non, ma mère! gardez votre réputation intacte et pure, vous en avez besoin... que vos cheveux blanchissent en paix; que votre fils ne paie pas votre amour par l'opprobre... qu'il vous donne sujet de le pleurer, et non droit de le maudire!...

LA COMTESSE.

Tu parles en vain..... que tu le veuilles ou non, je parlerai.... je te sauverai malgré toi... Mon fils, tu ne peux empêcher cette révélation, acceptes-en le fruit!

DONA MARIA.

Oui, j'ose me joindre à ta mère, don Félix : qu'est-ce que la faute de la comtesse, au prix du crime dont elle vous délivre?...

DON FÉLIX.

C'en serait un aussi grand d'accepter... c'est un autre parricide...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas toi qui le commets ... Que tu y consentes ou non, mon parti est pris.

DON FÉLIX.

Votre vie est-elle en sûreté si vous parlez?

LA COMTESSE embarrassée.

Mais... oui...

DON FÉLIX.

Parlez donc, si vous voulez; mais pour moi j'atteste ici le ciel que c'est contre mon gré.

LA COMTESSE.

Je suis sauvée!...

DONA MARIA.

Nous sommes sauvés!...

LA COMTESSE.

Plaise au ciel!.

SCÈNE VI.

Le palais du roi.

LA COMTESSE.

Voici l'heure de ma dernière révélation. Point d'hésitation, point de faiblesse... (S'approchant d'une fenêtre.) Un bûcher pour moi!... Sa vue ne peut rien sur mon cœur!... Il est ferme... mais je redoute ce coup pour mon fils; il n'acceptera pas sa grâce si chèrement payée... et mon sacrifice aura été inutile... Il n'est qu'un moyen de le lui faire accepter... je vais l'employer.

(Entre don Félix.)

LA COMTESSE.

C'est vous, don Félix; le roi va venir, toute la cour l'accompagnera; vous allez être hautement disculpé; mais promettez-moi qu'aussitôt cette révélation prononcée, vous partirez pour l'Espagne. Le roi a commué votre arrêt de mort en un exil qui ne sera point éternel; mais vous partirez sur-le-champ.

DON FÉLIX.

Je partirai... mais non pour l'Espagne.

LA COMTESSE.

Comment!

DON FÉLIX.

Pour le ciel ou l'enfer.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

DON FÉLIX.

Souvenez-vous de ce que je vous disais il y a deux jours : « Vous m'avez sauvé la vie au péril de la vôtre; si jamais il » fallait que quelqu'un mourût pour vous, votre fils ne l'ou- » bliera pas. Je vous le dis aujourd'hui seize août treize cent » soixante-cinq... » Nous sommes au dix-huit, ma mère, et

je n'ai pas la mémoire si courte. Vous voulez encore vous sacrifier pour moi; mais je vous ai prévenue...

LA COMTESSE.

Me sacrifier!...

DON FÉLIX.

Ne cherchez plus à nier; votre majordome, à qui vous aviez confié vos dernières volontés, m'a tout dit. Vous vouliez prendre ma place sur le bûcher. Venez, si vous l'osez, tenter de me ravir encore cette mort, mon bien, mon espoir, mon devoir; mais elle n'est plus pour moi sur un arrêt qu'on peut révoquer, sur un bûcher qu'on peut renverser; elle est dans mon sang, dans mes veines, dans mon cœur; elle circule dans tout mon être...

LA COMTESSE.

Malheureux, qu'avez-vous fait?

DON FÉLIX.

J'ai tenu mon serment et payé ma dette. Maintenant, ma mère, votre dévoûment est inutile. Vivez pour me pleurer et pour consoler dona Maria. Un front qu'ont fait pâlir les années ne doit plus rougir. Soyez heureuse, s'il est possible... ce fut le vœu de toute ma vie! La mort le rencontrera encore sur mes lèvres. Oh! je sens déjà un frisson mortel..... Promettez-moi... Oh! que je souffre.... je fus bien malheureux; mais je ne puis me plaindre, car j'ai passé des bras de la meilleure mère à ceux d'une amante adorable... Deux cœurs ont battu près du mien... C'est assez, embrassez-moi, ma mère, je ne puis plus parler...

(Il meurt.)

LA COMTESSE, agenouillée sur son corps.

Mort, mon Félix!... le fruit et la consolation de ma faute!... Mort pour moi!... Mon reste de vie est avec lui dans le tombeau...

(Entrent don Pèdre et dona Maria, suivis de seigneurs et dames de la cour.)

DONA MARIA.

Don Félix... O mon Dieu... qu'est-ce que cela!...

LA COMTESSE.

Empoisonné... Il est mort!...

DON PÈDRE.

Mort!...

DONA MARIA.

Mort!... oh!... moi aussi...

(Elle se précipite sur le corps de don Félix.)

LA COMTESSE.

Qu'elle est heureuse!... elle peut mourir... Moi, je dois vivre encore... Il me reste un dernier devoir à remplir.

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Que signifie ce spectacle?...

LE CHANCELIER.

C'est don Félix de Porto-Carrero, cet infâme parricide!...

LA COMTESSE.

Parricide!... parricide! Apprenez tous que ce parricide est mort par amour filial...

DON PÈDRE à la comtesse.

Comtesse, taisez-vous... Une victime me suffit, et vous me forcez à vous punir en parlant.

LA COMTESSE.

Écoutez tous; je ne puis plus réhabiliter de mon fils que la pierre de son tombeau; j'y mettrai du moins une moins horrible épitaphe. Don Félix n'est point un parricide; il a versé le sang de Porto-Carrero, mais ce n'était pas celui qui coulait dans ses veines. C'est le fils d'Alphonse Ribeyro, que vous avez connu sans doute, et qui disparut sans qu'on sût rien de sa mort; il fut assassiné par le comte mon époux: mon fils n'a frappé que le meurtrier de son père... Sa mère proclame ici son adultère; elle prend sur elle tout le crime; que n'a-t-elle pu en prendre aussi tout le châtiment! Maintenant j'ai parlé; répétez ce que vous avez entendu. Je n'ai plus rien à faire sur cette terre.

DON PÈDRE.

Don Henrique de Lara, chancelier, faites instruire la cause de la comtesse de Porto-Carrero, coupable d'adultère...

PAUL FOUCHER.

Anecdotes

HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR ALGER [1].

MILLE ET DEUXIEME NUIT.

Vers la fin de la mille et deuxième nuit, la prudente Dinarzade éveilla sa sœur, et Shéhérazade, avec la permission du Sultan, commença aussitôt de cette sorte :

« Il y avait une fois un vieux roi, sectateur d'Issa, qui régnait sur la plus belle contrée du monde, et sur le peuple le plus aimable de la terre. Il avait des ambassadeurs par tout l'univers, et entre autres endroits, dans un port de l'Orient où régnait un autre vieux roi nommé le Dey, sur un tout petit peuple de croyans, dont l'usage immémorial était d'enlever les marchands, les jeunes filles, les jeunes garçons et les archevêques de tous les rois et les empereurs infidèles, qui n'osèrent jamais s'en venger, parce que le dey était protégé par Mahomet, et qu'ils le savaient bien; comme ils savent que le monde est carré, et que Votre Hautesse, ô très-puissant Sultan, est assise au milieu, ayant aux quatre coins l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, dont vous disposez à votre gré, transportant les rois d'un trône à l'autre, selon qu'ils se sont bien ou mal conduits à votre égard.

[1] Par M. Merle, secrétaire particulier de M. de Bourmont, pendant la campagne d'Afrique. Chez Dentu, Palais-Royal.

Un jour le dey étendit la main, et donna un coup de chasse-mouche à l'envoyé du vieux roi. Le vieux roi dit à l'un de ses capitaines :

« Tu partiras avec tes quatre fils et cent vaisseaux de ton roi; tu prendras la ville du dey, tu y établiras mes guerriers qui ne savent que faire, et tu m'enverras le trésor du dey sans en garder un sequin zermahboub, ni un Médin [1]. »

Or le capitaine partit.

Il partit avec ses quatre fils et les cent vaisseaux de son roi; il prit la ville du dey, y établit les guerriers qui ne savaient que faire, et envoya le trésor du dey sans en garder un sequin zermahboub, ni un Médin.

Mais il arriva que le peuple le plus aimable de la terre égorgea gaiement les gardes du vieux roi, et le chassa précisément au moment où ses guerriers chassaient en riant le vieux dey.

Et le capitaine fut condamné à errer comme Sindbad le marin, en punition de ce qu'il avait sacrifié un de ses quatre fils à la gloire du plus aimable peuple de la terre.

Or, le vieux dey, qui ne savait que faire, non plus que les soldats ses vainqueurs, s'en vint voir le pays du vieux roi, avec ses femmes, ses enfans, ses diamans et ses lunettes.

— Qu'est-ce que *lunettes*? interrompit le sultan avec une haute sagesse.

— Ce sont des yeux de verre, répondit la prudente Shéhérazade, qui se posent par-dessus les autres, et qui les dévorent peu à peu, de sorte que les *chiens de chrétiens* deviennent aveugles long-temps avant la vieillesse.

— Dieu est Dieu, dit judicieusement le Sultan; il méritent cette punition pour regarder nos femmes à travers les grilles du harem et les yeux du *Borkó* [2], mais pourquoi un vrai croyant y était-il condamné?

— Si sa hautesse le permet, dit Shéhérazade, je lui dirai

[1] Le sequin zermahboub vaut six francs; le médin vaut un peu moins qu'un sou.

[2] Voile que portent les femmes de l'orient dans les rues.

qu'il était écrit que le dey devait assister à une grande fête que lui donnait le plus aimable peuple de la terre en un lieu nommé la Porte de Saint-Martin.

— Serait-ce la sublime Porte? demanda le Sultan en jetant sur la sultane un regard plein de pénétration.

— La plus sublime de toutes les Portes, reprit la sage Shéhérazade, car on y voyait une multitude d'hommes et de femmes assis pêle-mêle, selon l'étrange usage des infidèles, et considérant une vingtaine d'hommes et de femmes éclairés magnifiquement, et vêtus plus magnifiquement encore, qui se parlaient, se battaient et s'embrassaient comme jamais le dey n'avait vu se parler, se battre et s'embrasser. Parmi ces hommes, il y avait une femme qui avait des yeux de gazelle et des épaules d'une beauté merveilleuse. Elle paraissait d'abord fort tranquille chez elle, mais ensuite il lui arrivait toutes sortes d'aventures extraordinaires et pitoyables, qui jetaient la multitude et le dey lui-même dans un étonnement et une tristesse impossibles à décrire. Elle souriait au commencement de la nuit, et parlait avec tant de grâce, que toute l'assemblée était mise en joie, et lui tendait les bras en frappant des mains continuellement. Ensuite elle demandait grâce à tous les hommes pour son amant, et à son amant pour elle, et se jetait aux pieds de tous, et disait des vers pour leur plaire, et faisait tout ce qu'il est possible de faire pour leur être agréable, sans rien obtenir de personne de toute la soirée. Alors elle fondait en larmes avec une douleur profonde, se lamentait avec une voix si touchante, faisait des gestes si désespérés et si élégans tout à la fois, que l'assemblée pleurait tout autant qu'elle-même en la voyant. Le dey, qui était le plus clément de tous les vrais croyans, en fut tellement attendri, que ses larmes troublèrent complètement le verre de ses lunettes, et qu'un brouillard épais se répandit sur les quatre lumières de ses yeux. Il étendit la main avec la même majesté que lorsqu'il avait si noblement usé de son chasse-mouche de bois de santal, et dit à son drogman :

— Au nom de Dieu clément et miséricordieux, va m'a-

cheter cette femme, et place-la dans mon harem afin que je la console.

Le drogman se précipita aux pieds du sublime dey, et lui répondit ces paroles en se frappant la poitrine très-violemment :

— Invincible dey, cette femme merveilleuse ne peut être achetée ni consolée, parce qu'elle est l'épouse chrétienne du secrétaire intime du capitaine du vieux roi du plus aimable peuple de la terre, dont les guerriers qui ne savaient que faire ont jugé à propos de détrôner votre grandeur. Et, dussé-je encourir à jamais votre disgrâce, je dois vous apprendre que les enfans de cette femme jouent sans respect *au furet et à la clémusette* avec vos pantouffles rouges, votre calendrier et le chasse-mouches avec lequel vous caressiez votre barbe, et faisiez frémir les envoyés des princes de l'univers.

A cette nouvelle, le puissant dey fut saisi d'une grande fureur; mais comme il était doué de la prudence du serpent, il se contenta d'élever davantage le bras qu'il avait étendu; il saisit ses lunettes, et les rapportant sur la manche de l'autre bras, il les essuya avec une résignation digne d'un fidèle croyant; il soupira en regardant celle qu'il ne pouvait pas consoler, et dit ces superbes paroles :

— Dieu est Dieu, et Mahomed est son prophète.

— Hélas! dit en bâillant le sultan fort judicieux, voilà un sot conte que tu me fais, et le plus invraisemblable de tous. O Shéhérazade! tu ferais bien mieux de me frotter la plante des pieds. »

— Hélas! mes amis, j'avais cru jusqu'ici, comme le sultan immortel des Mille et une Nuits, que c'était un conte que toute cette aventure d'Alger, une histoire de nourrice, ou tout au plus une vieillerie d'avant la révolution, quelque chose comme la guerre de sept ans et la bataille de Rosback. A-t-on jamais vu dans Paris, me disais-je, les étendards conquis sur les janissaires de Staoueli, a-t-on vu quelque général piaffant sur les boulevards, suivi d'un Mamelouk, et ceint d'un cachemire? A-t-on chanté des *Te Deum* dans

quelque église, et des odes à l'institut? A-t-on crié les glorieux bulletins dans la rue? Ai-je rencontré la tente de pourpre d'un aga plantée sur la place Louis XV, à côté de la baleine du prince d'Orange (qui n'y songe guère à présent, le pauvre homme)? Avons-nous par hasard entendu les *dilettanti* fauxbouriens chanter l'Algérienne avec la Parisienne? Jamais. Qu'est-ce donc que cette guerre dont il ne revient ni héros couronnés, ni héros blessés, ni héros bronzés du soleil, haut cravatés, regardant sombre, et coudoyant sans pitié, comme au bon temps du débonnaire patriote qui nous canonna à Saint-Roch?

Voilà ce que je disais lorsque m'est apparu l'ouvrage intitulé : *Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger*... J'aurais donné tout au monde pour ne pas lire ce livre, parce que je n'aime pas à être désabusé quand une fois je me suis complètement abusé, chose qui m'arrive dix fois le jour en des occasions diverses. J'aurais bien voulu, dis-je, ne rien voir de positif dans ce volume, rien de caractéristique, rien de naïf et de vrai, afin de pouvoir encore nier cette campagne, et la laisser dans les féeries; mais il m'a fallu lire le recueil, parce que je l'avais commencé, et y croire, parce que je l'avais lu. Il est donc vrai qu'il y a eu une campagne d'Alger brillante et profitable; il est donc vrai que nous devons quelque reconnaissance à une armée toute jeune, et qui partit au milieu des pamphlets, des sifflets, des persifflages et des caricatures, qui la suivaient comme les éclairs d'un gros orage prêt à crever sur elle au premier revers. Grâce à la prudence du chef, l'armée n'en éprouva pas. On le regardait du bord comme on épie les mouvemens d'un équilibriste sur la corde tendue, et il eut le bonheur de ne pas faire un seul faux pas.

Si le livre dont je parle était une histoire grave de forme et d'attitude comme nous en savons, une de ces solides histoires à longues queues, qui marchent pas à pas avec ordre et cérémonie, un bras sur Quint-Curce et l'autre sur Tacite, je commencerais par reprocher à M. Merle d'avoir trop éclairé la figure principale de son tableau. Mais le moyen de

procéder si régulièrement avec un homme qui étale si peu de prétentions, qui écrit des mémoires charmans, comme par distraction, et sans savoir par où il finira. La Critique ne sait où elle en est à l'aspect d'un homme pareil; elle se rengorge (la pédante qu'elle est) et passe fièrement, comme on fait quand on ne sait que dire. Quel bonheur pour moi que la Critique, cette vénérable vieille, me soit si étrangère et si odieuse! s'il m'eût fallu la lâcher sur ce léger recueil, je n'aurais su par quel bout le lui faire prendre dans le peu de mauvaises dents qui lui restent. Quel bonheur d'être délivré de sa maussade présence! Je n'aurai plus qu'à m'asseoir au bord de la mer, et à regarder avec ma longue vue ce que M. Merle me montre, non dans un grand panorama, mais par une suite de jolis tableaux, frais et vifs, colorés, moqueurs et hardis, comme ceux de Decamps l'oriental.

Voici d'abord le départ de la flotte. Qu'elle est brillante et bien pavoisée! Je veux vous la montrer; prenez ma lunette et... lisez :

« A midi la brise se fit belle et bonne, et à deux heures on fit signal au convoi d'appareiller. Ce signal avait été précédé du départ du brick *le Ducouédic*, le premier bâtiment de l'escadre qui soit sorti de la rade; *la Créole*, que montait le capitaine Hugon, commandant du convoi, le suivit de près, et successivement tous les bâtimens de transport mirent à la voile. La nouvelle du départ de la flotte fut bientôt sue à Toulon; au même instant, le port et les collines qui dominent la rade furent couverts de monde. De toutes les parties de la France on était venu en Provence pour jouir du coup-d'œil des apprêts de cette grande expédition, dont le commerce de la Méditerranée devait retirer de si grands avantages. Le départ, si long-temps retardé, devint un grand événement dont tout le monde voulait être témoin. Quatre cents voiles sortant à la fois de la belle rade de Toulon, étaient un spectacle qu'on n'avait jamais vu, et que très-probablement on ne devait jamais revoir. A trois heures, l'ordre fut donné à l'escadre d'appareiller, et au même instant, tous les vaisseaux furent en mouvement; frégates, corvettes,

gabarres, bricks et bombardes, tous mettaient dans leur manœuvre une promptitude sans exemple ; tous se pressaient à l'entrée du goulet, et semblaient se disputer à qui arriverait le premier hors de cette rade où les vents nous retenaient depuis si long-temps. A cinq heures *la Provence* se mit sous voile, et à la chute du jour il ne restait plus un seul vaisseau dans ce port, qui, quelques heures auparavant, contenait toute la marine française. *Alger! Alger!* criait-on de toutes parts, comme les Romains criaient : *Carthage!....*

» Dès qu'on fut à quelques milles en mer, l'amiral fit le signal à la flotte de se mettre en ordre de marche. *La Provence* prit la tête de la première escadre ; *le Trident* se mit en tête de la deuxième ; la réserve prit l'extrême droite, et le convoi se rallia au vent à l'extrême gauche. La nuit nous déroba la beauté du spectacle, dont nous jouîmes le lendemain au lever du soleil, qui frappait d'une manière resplendissante les voiles du convoi à l'horizon, et qui éclairait les côtes de France, dont la vue allait bientôt nous échapper. Les deux lignes de notre flotte, majestueusement tracées sur la mer par un sillage d'une blancheur éblouissante, occupaient un espace qui, pour les spectateurs des vaisseaux placés au milieu, allait presque se perdre aux deux bouts de l'horizon. Le pont, la dunette, les bastingages étaient couverts de soldats et d'officiers qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce magnifique coup-d'œil. »

Voilà, certes, une fête dont le tableau ne manque pas de grandeur. Il semble une marine de Vernet ou de Gudin. — Passons et changeons les verres. M. Merle en a de toutes sortes, et ceux qu'il veut prendre, il les trouve sous sa main. Je vois des portraits tracés d'un pinceau ferme et exercé ; et celui du capitaine Mansell est un des plus vrais. — Non, je ne le transcrirai pas, je résiste à cette tentation pour que personne ne résiste à celle de lire ce curieux voyage. Ce mystérieux Mansell, pareil aux Wilson et aux Sydney-Smith qui se retrouve dix fois dans le livre, et qu'on trouvait partout à Alger, était un de ces hardis aventuriers comme l'Angleterre en jette sur toutes les côtes du monde, en sème

sur toutes les terres, en lance sur tous les océans; un de ces hommes secs, froids, braves, ironiques observateurs qui viennent projeter sur tous les événemens l'ombre inquiétante de la Grande-Bretagne, tirer leur montre au dernier soupir de nos grands hommes, et faire entendre sous tous nos chants de victoire la basse continue de *Rule Britannia.* — Vous verrez ce que celui-là faisait à Alger.

De quel tableau vous donnerai-je donc l'esquisse? Sera-ce de la grande journée du débarquement? — La surprise et presque l'humiliation, si finement observée de tous les marins à la vue d'Alger, ville blanche sur un fond verd, la mer bleue à ses pieds; d'Alger endormie, sans pavillon, sans canon, dédaigneusement couchée sur son lit de verdure et respirant ses parfums sans se soucier d'une flotte de trois cents bâtimens qui lui apportait trente mille soldats. La beauté du jour et du coup-d'œil, la gaîté ardente du soldat parisien fourbissant son cher fusil à bord des vaisseaux avec la paille de fer et le tripoli, recevant des cartouches comme des fruits délicieux, et demandant *le plancher des vaches.* L'habileté du débarquement, la bravoure calme du général, toujours spirituel et poli sous le boulet qui siffle à son oreille ou s'enterre à ses pieds. L'attente du combat durant la nuit, longue aux Français, le débordement des Arabes, inondant la plaine en tombant des montagnes; la rage de leur combat, la légèreté de leur fuite, l'adresse de leur tir inévitable et la longueur de leurs fusils; la prudence de leurs tirailleurs, la loyauté imprévoyante de nos soldats qui ouvrent la poitrine aux balles. La France, maîtresse de la côte, et y posant un pied qui prend racine tout à coup.

— Puis, tout à coup aussi, c'est une tempête effroyable qui s'annonce. *Mare sævum, importuosum*, répète le voyageur en se rappelant Salluste. Les marins crient, les bâtimens tremblent, la mer blanchit et écume, le vent souffle avec le tonnerre, et toute la flotte bondit et se heurte. L'armée de terre se retourne et regarde l'autre armée, sa sœur, qu'elle ne peut pas secourir. Les Bédouins rôdent au bord de la mer, espérant le naufrage et des têtes à couper sans

trop de périls. Seul, le général en chef conserve un grand calme, et frottant sa tabatière, donne lentement des ordres prudens, et réfléchit à ce qu'il aura à faire, s'il reste sans vaisseaux comme Fernand-Cortès ou comme Bonaparte.

Mais le vent tourne, et le soldat chante, rit et boit.—Voilà un brick joyeux chargé de bons vins. Il a sa salle à manger pleine de bonnes choses, du vin de Champagne, des pâtés de Strasbourg, des truffes du Périgord. (Ah! M. de Félez des *Débats* et du Périgord, où êtes-vous?) Le brick est tout illuminé le soir par la flamme bleue des bols de punch; c'est Tortoni la nuit, c'est le café de Chartres au matin. Les tirailleurs élégans du faubourg Saint-Germain y reviennent blessés, et en se moquant des Arabes; ils reviennent de la chasse aux Bédouins, et appellent à grands cris le capitaine du brick-restaurant. Il répond au nom d'Hennequin. Cet Hennequin-là n'a pas perdu son temps à faire des tableaux comme l'autre, à représenter Oreste et ses furies, et son inévitable mère; il a ma foi trop de sens pour cela; Hennequin, *le pourvoyeur de Nantes,* est un penseur plus profond; il a senti que les gastronomes s'embarquaient, il l'a senti à la démangeaison de ses pouces, comme la sorcière de *Macbeth;* il l'a senti comme M. Ouvrard sentit que la révolution ferait beaucoup écrire, et que le papier se vendrait cher. Hennequin s'est armé en guerre. A moi, pâtés d'Amiens, de Chartres et d'Angoulême! à moi, saucissons de Provence! à moi, blanquette de Limoux! Venez civiliser l'Afrique... Et il est parti, et son brick a fait fortune dans la baie orageuse de Sidi-Ferruch, où il a passé comme un Ariel, un bienfaisant esprit des eaux.—Puisse le philantropique M. Hennequin avoir fait fortune comme son brick!

Mais voici Staoueli. On se bat. Les soldats de la fatalité ébranlent un moment ceux qui ne sont plus soldats de la foi, mais de l'honneur toujours. Un colonel crie *au drapeau!* sauve son régiment, commence la victoire. M. de Bourmont l'achève avec des ordres bien donnés.

Puis une scène de nuit.—Qu'est-ce que cela?—Une tente. Hélas! oui. Une petite tente d'officier. Un brave enfant qui

se meurt, et dont le père n'ose pas pleurer, parce qu'il est général en chef, et n'ose pas non plus s'asseoir au chevet de son fils, parce que l'armée est l'aînée dans la famille qu'on lui a donnée.

J'entrevois bien d'autres tableaux encore, et je ne vous en dis que l'ensemble; prenez le livre, qui que vous soyez, à qui je parle dans la *Revue des Deux Mondes*, et vous verrez avec quel bon goût et quel esprit sont tracés les détails. J'en veux encore pour preuve cette anecdote :

« Il y avait dans une des salles de l'hôpital une femme qui excitait l'intérêt de tout le monde : c'était une vivandière du 37e, jeune, vive et fraîche, mariée ou non à un sapeur, qui, dans tous les cas, l'aimait comme une maîtresse et comme une femme tout à la fois. Elle avait été blessée le 29, au plus fort de la mêlée, au moment où elle distribuait quelques verres d'eau-de-vie; une balle lui avait fracassé le genou; elle fut portée à l'ambulance, et de là à Sidi-Ferruch. Sa blessure était grave; elle nécessitait l'amputation de la cuisse : le sapeur ne quitta pas le chevet de son lit. L'opération ne l'effrayait pas : son courage était admirable; mais elle s'attendrissait en pensant que, mutilée, elle ne serait plus qu'une charge pour son mari : elle voulait mourir pour le rendre à la liberté. Les raisons que lui donnait le sapeur pour se laisser amputer étaient déchirantes de naturel et de tendresse : il lui disait, la voix émue, les yeux humides, en agitant devant sa figure un chasse-mouche fait de feuilles de palmier : « Gene-
» viève, ne crains rien, le colonel m'a promis que tu resterais
» toujours vivandière du régiment; je vas, en sortant d'ici,
» tuer un Bédouin et lui prendre son cheval : tu feras ton
» service bien montée : une jambe de moins, ça n'empêche
» pas de vivre ni de marcher; et qui sait si je remporterai les
» deux miennes de ce pays? ce qui t'est arrivé à toi peut m'ar-
» river à moi. Est-ce que tu ne m'aimerais plus pour ça, nom
» de D... ! ! ! » — Geneviève souriait en lui serrant la main; de grosses larmes tombaient sur son épaisse barbe noire, et il ajoutait, pour achever de la décider : « Va ton train, tu sais
» que je connais M. de La Tour-Maubourg; mon père a été

» à son service : je t'obtiendrai une petite cantine à la porte » des Invalides ; c'est un bon parti, et laisse faire, avec ma » croix je t'établirai. » La pauvre Geneviève se laissa faire ; elle mourut quelques jours après des suites de l'opération : le le sapeur était retourné à son poste ; il apprit la mort de sa femme à la tranchée sous le fort de l'Empereur : quelques heures après, il fut tué d'un éclat de bombe. »

Après avoir regardé toute cette galerie de tableaux, on ferme les yeux, et l'on se demande pourquoi tout cet éclat s'est éteint tout à coup, comment tout ce bruit a été subitement étouffé ; on s'interroge sur cette gloire des actions après laquelle tant d'hommes ont voulu courir. Voici une grande expédition entreprise et exécutée dans un temps donné comme une manœuvre du Champ-de-Mars. Le résultat en est complet, la nation en profite, et les noms des braves qui ont laissé là leurs ossemens, le nom de celui qui les a conduits, le nom de leurs batailles, les drapeaux qu'ils ont enlevés, les armes qu'ils ont arrachées à l'ennemi, tout cela n'a pas une église où se réfugier, un cénotaphe, un obélisque, un pauvre gazon où s'abriter. Peu s'en faut que chaque conquérant, en revenant en France, ne se cache de sa conquête comme d'une mauvaise action, et ne l'efface de ses états de service. Les faiseurs de réputations fouillent partout pour trouver des héros, et ne s'informent pas de ceux-là qui sont tout faits, et que le *sang a baptisés,* selon notre vieille expression de soldat, que j'ai apprise à l'armée. — Voilà la gloire des faits d'armes en l'an de grâce 1831.

— O Shéhérazade, vous feriez mieux de me frotter la plante des pieds.

Y.

Album.

A CASTOR.

(FRAGMENT DANS LE GOUT ANTIQUE.)

Castor, fils de Lœda, frère aimé de ton frère,
Aujourd'hui dans les cieux, et demain sur la terre;
Castor, jeune homme ardent, aux longs cheveux dorés;
Et toi, fougueux Pollux, beaux jumeaux adorés;
Soit aux jeux Corinthiens, soit aux courses d'Élide,
Vous n'avez jamais vu de cheval plus rapide
Que Pallas ma cavale, ainsi qu'on l'appela
Un jour que, la première, au terme elle vola.
Eh bien! elle naquit (oh! l'indigne origine!)
Chez un pâtre ignorant du rivage d'Égine,
Qui la laissait errer dans des marais bourbeux,
Parmi de grands troupeaux de brebis et de bœufs,
Entravait ses beaux pieds d'une indigne lanière,
Et laissait les buissons arracher sa crinière.
Elle, pensive, allait le long des vertes eaux,
Cherchant l'herbe nouvelle au milieu des roseaux;
Maigre, le poil épais, et de fange souillée,
La tête basse avec la paupière mouillée,
Chagrine, comme on l'est sous le poids d'un affront.
Je l'appelai. Castor, elle leva son front,
Écuma, tressaillit, et, la tête en arrière,
Vint à moi, bondissante, ainsi qu'une guerrière.

Malheur donc, si jamais il ne m'était venu
D'aller voir les troupeaux de ce pâtre inconnu,
Qui, debout, appuyé sur sa grossière pique,
Gardait, sans le savoir, un coursier olympique.

J. DE SAINT-FÉLIX.

Voyages.

MOEURS

DES BRIGANDS ARABES [1].

On peut donner aux Arabes la qualification de *peuple voleur*, puisqu'ils font du pillage leur occupation principale et l'objet constant de leurs pensées. Mais il ne faut point attacher à ce métier l'idée de criminalité qu'éveillent en Europe les noms de brigand et de voleur. Le brigand arabe se fait honneur de sa profession, et le terme *haramy* (voleur) est un des titres les plus flatteurs qu'on puisse donner à un jeune guerrier.

L'Arabe vole ses amis, ses ennemis et ses voisins, pourvu qu'ils ne soient point actuellement sous sa tente, où tout ce qui leur appartient est sacré.

[1] *Burckhardt's notes on the Bedouins and Wahabis*, 1831. Les Arabes dont Burkhardt fait ici le portrait sont principalement ceux du *Hammad*, ou du grand désert situé entre Damas et l'Euphrate.

Voler dans le camp que l'on habite, ou parmi des tribus amies, n'est point une action réputée honorable : néanmoins ce genre de vol n'entache point la réputation, et se reproduit journellement. Mais l'Arabe se fait gloire surtout de voler ses ennemis, et de leur enlever par surprise ce qu'il n'aurait pu emporter de vive force.

Les Bédouins ont réduit le vol et toutes ses branches en un système complet et régulier qui offre une foule de détails intéressans.

Lorsqu'un Arabe se propose d'aller en course, il rassemble une douzaine d'amis; ils s'habillent tous de haillons, prennent chacun une modique provision de farine et de sel, et une petite outre remplie d'eau, et avec ce léger bagage ils entreprennent un voyage qui va peut-être durer huit jours. Les *haramys* ou *voleurs* ne vont jamais à cheval. Lorsqu'ils approchent, vers le soir, du camp qui est le but de leur expédition, trois des plus hardis se détachent de la troupe et se dirigent vers les tentes, où ils arrivent à minuit, heure à laquelle la plupart des Arabes sont plongés dans le sommeil; les autres attendent leur retour à quelque distance du camp. Chacun de ces principaux acteurs a son emploi particulier : l'un d'eux, qui reçoit la qualification de *el mostambeh*, se place derrière la tente qu'ils se proposent de piller, et tâche d'éveiller l'attention des chiens de garde les plus voisins de lui; ceux-ci l'attaquent sur-le-champ; il prend la fuite, et se laisse poursuivre à une grande distance du camp, qui est ainsi débarrassé de ces dangereux surveillans : un second, appelé *el haramy*, c'est-à-dire *le voleur par excellence*, se dirige alors vers les chameaux, qui sont agenouillés devant la tente; il coupe les cordes qui retiennent leurs jambes, et en fait lever autant qu'il veut. C'est ici le lieu de faire observer qu'un chameau non chargé se lève et marche sans le plus léger bruit. Cela fait, il emmène une des chamèles, que les autres suivent comme à l'ordinaire. Le troisième de ces hardis compagnons, auquel on donne le titre de *el kaydé*, se place en même temps près du pieu de la tente, appelé *la main*, te-

nant suspendu au-dessus de l'entrée un long et lourd bâton pour assommer le premier qui tenterait de sortir, et donner ainsi au *haramy* le temps de s'évader.

Si le vol réussit, le *haramy* et le *haydé* emmènent les chameaux à une certaine distance; là chacun d'eux saisit par la queue un des plus vigoureux du troupeau, et le tire en arrière de toute sa force. Cette manœuvre leur fait prendre le galop, et les deux voleurs, traînés par leurs chameaux et suivis des autres, arrivent en peu d'instans au lieu du rendez-vous : de là ils vont promptement rejoindre le *mostambeh*, qui, pendant ce temps, a été occupé à se défendre contre les chiens. Il arrive souvent que ces voleurs adroits enlèvent de cette manière jusqu'à cinquante chameaux. Ils retournent chez eux à marches forcées, ne voyagent que la nuit, et se tiennent cachés le jour. Le chef de la bande et les trois principaux acteurs reçoivent une portion supplémentaire du butin.

Mais bien différentes sont les suites de l'entreprise quand elle vient à échouer. Si un voisin de la tente attaquée aperçoit le *haramy* ou le *kaydé*, il éveille ses amis, qui entourent le brigand, et celui qui en saisit un le premier le constitue son prisonnier ou *rabit*. Les lois des Bédouins concernant le *rabit* sont extrêmement curieuses, et montrent l'influence que des coutumes transmises d'âge en âge peuvent exercer (alors même qu'elles ne se rattachent à aucune idée religieuse) sur les caractères les plus féroces et parmi les plus sauvages enfans de la liberté.

Le *rabat* (celui qui saisit le *rabit*) demande à son prisonnier ce qu'il est venu faire, et, en général, il accompagne cette question de quelques coups de poing sur la tête. « J'étais venu pour voler, mais Dieu a fait échouer mon projet, » est la réponse qu'il reçoit communément. Le captif est alors conduit dans la tente de son maître, où la prise d'un *haramy* excite une grande joie. Bientôt le *rabat* débarrasse la tente de tous les témoins; puis, tenant son couteau levé sur le captif, il lui lie les mains et les pieds, et fait entrer

ses amis. Quelqu'un d'entre eux, ou le *rabat* lui-même, s'adresse au *haramy*, et lui dit : « *Neffa*, c'est-à-dire renonce. » La peur des coups oblige le *haramy* de dire : « *Beneffa*, je renonce. » Cette cérémonie est fondée sur une extension des lois de l'hospitalité, qu'il est nécessaire d'expliquer ici.

Lorsqu'un Arabe est sous le coup d'un adversaire, s'il peut toucher un troisième individu, quel qu'il soit, fût-ce le frère de celui qui le menace; ou s'il touche un objet inanimé que l'autre tient dans ses mains, ou avec lequel une partie quelconque de son corps est en contact; ou s'il peut l'atteindre en crachant sur lui, ou en lui jetant une pierre, il n'a qu'à prononcer en même temps la formule : *Ana dakhila* (je suis ton protégé), ou *Terany ballah wa bak ana dakhilak* (tu me vois par Dieu et par ta vie; je suis ton protégé), pour n'avoir plus rien à craindre de celui qui le menaçait, et, suivant une coutume qui a force de loi parmi les Arabes, le troisième individu est obligé de prendre sa défense, ce qui toutefois est rarement nécessaire, parce que, dès ce moment, l'agresseur se désiste de ses poursuites. Or, le *haramy* aurait droit au même privilége s'il pouvait saisir l'occasion de l'invoquer. C'est pourquoi les amis du *rabat*, en entrant dans la tente, obligent le *haramy* de *renoncer* au privilége du *dakhil* ou *protégé*, et sa réponse habituelle : *Je renonce*, le met dans l'impossibilité de réclamer la protection due à un *dakhil* dans les circonstances que j'ai indiquées. Mais cette renonciation ne vaut que pour un jour; car si le lendemain les mêmes personnes entrent dans la tente, la même formule de renonciation devient nécessaire, et, en général, on doit la répéter toutes les fois qu'il se présente un nouveau venu.

Pour empêcher que le *haramy* ne s'évade ou ne se fasse un protecteur, on creuse au milieu de la tente une fosse de deux pieds de profondeur, et d'une largeur égale à la taille du captif. Après l'avoir étendu dans cette fosse, on enchaîne ses pieds à la terre, on lui lie les mains, et l'on entortille ses cheveux autour de deux piquets plantés des deux côtés de sa

tête. Enfin on place en travers de ce tombeau quelques pieux de tente, sur lesquels on empile des sacs de blé et autres objets pesans, de manière à ne laisser au-dessus du visage du prisonnier qu'une étroite ouverture par laquelle il puisse respirer.

Quand le camp doit être transporté d'un lieu à un autre, on jette une pièce de cuir sur la tête du *haramy*, on l'enlève, et on le place sur un chameau, ayant toujours les pieds et les mains liés. Partout où l'on s'arrête, on lui creuse pour prison la fosse, ou plutôt le tombeau que nous venons de décrire. Quoique le prisonnier soit ainsi enseveli tout vivant, il ne perd jamais l'espoir de s'évader. Cette pensée occupe constamment son esprit, tandis que, de son côté, le *rabat* tâche de lui arracher la plus forte rançon possible. S'il appartient à une riche famille, jamais il ne fait connaître son véritable nom; mais il se donne toujours pour un pauvre mendiant. S'il est reconnu, comme cela arrive d'ordinaire, il est obligé de donner, pour prix de sa rançon, tout ce qu'il possède en chevaux, en chameaux, en moutons, en tentes, en provisions et en bagages. Son obstination à soutenir qu'il est dans l'indigence et à cacher son vrai nom prolonge quelquefois pendant six mois ce genre d'emprisonnement. Au bout de ce temps, on lui permet d'acheter à peu de frais sa liberté; ou bien, si la fortune le favorise, il trouve gratuitement le moyen de s'évader. Des coutumes établies depuis longues années chez les Bédouins contribuent puissamment à amener ces résultats. Si, du fond du trou où il est couché, il a l'adresse de cracher sur le visage d'un homme ou d'un enfant sans s'être soumis à la formule de *renonciation* mentionnée plus haut, il est censé avoir touché un protecteur ou un libérateur; ou, si l'enfant lui a donné un morceau de pain, le *haramy* invoque le privilége d'avoir mangé avec son libérateur [1]; et quand même cette personne serait un proche

[1] L'anecdote suivante, que j'ai souvent entendu raconter, montre comment s'y prit un *rabit*, étroitement emprisonné, pour obtenir sa

parent du *rabat*, on accorde au *rabit* son affranchissement; on coupe les lanières qui retiennent ses cheveux, on le débarrasse de ses liens, et on le met en liberté. Quelquefois il trouve moyen de se dégager de ses chaînes pendant l'absence du *rabat*. Dans ce cas, il s'évade de nuit, et se réfugie dans la tente la plus voisine. Là il se déclare le *dakhil* de la première personne qui s'offre à lui, et recouvre ainsi sa liberté. Cependant cela arrive rarement, parce que le prisonnier reçoit toujours une si modique ration de nourriture, que la faiblesse de son corps le rend, en général, incapable de faire aucun effort ex-

delivrance. Son maître l'avait rudement frappé en présence d'un Arabe qui eut pitié de son sort et résolut de le sauver. L'Arabe divisa une datte en deux, en mangea la moitié et donna l'autre à une femme qui était occupée à moudre du blé devant la tente, la priant, en peu de mots, de faire en sorte que cette portion de datte tombât entre les mains du prisonnier. Par un heureux stratagème, elle commença aussitôt une chanson du genre de celles que chantent les femmes pour se récréer quand elles travaillent, et y glissa adroitement certains mots qui faisaient une allusion indirecte au sujet en question. Dès qu'elle eut lieu de croire que le prisonnier comprenait cette mystérieuse communication, elle jeta, sans être aperçue, le morceau de datte dans la fosse où il était couché, ayant en ce moment les mains libres. Le prisonnier avala une portion de la date, et lorsqu'il vit un grand nombre de personnes rassemblées devant la tente, il les appela à haute voix, demandant à être mis en liberté, puisqu'il avait mangé avec un tel, qui avait partagé la datte avec lui. Le maître accourut précipitamment, contesta la vérité de son assertion, et frappa le prisonnier. Mais la personne qui lui avait donné cette marque d'intérêt vint confirmer le fait en litige. Le maître exigea alors que son prisonnier montrât une portion de la datte pour prouver son assertion. Aussitôt celui-ci présenta le fragment, qu'il avait caché dans un endroit que la décence ne permet pas de désigner d'une manière precise. Il avait pris cette précaution, craignant qu'on ne découvrît le morceau de datte avant l'arrivée de son libérateur. Après qu'il eut ainsi prouvé d'une manière satisfaisante qu'il avait mangé de la même datte qu'un autre Arabe de la tribu, le maître fut obligé de lui rendre sa liberté.

(*Note de Burkhardt.*)

traordinaire. Mais il arrive souvent que ses amis le délivrent de vive force, ou à l'aide du stratagème suivant :

Un parent du prisonnier, ordinairement sa mère ou sa sœur, se déguise en mendiant, et, à ce titre, reçoit l'hospitalité de quelque Arabe du camp où le *haramy* est retenu prisonnier. Après avoir reconnu la tente de son *rabat*, le parent déguisé s'y introduit pendant la nuit avec un peloton de fil dans sa main, s'approche de la fosse où il est couché, et, jetant un bout du fil sur la figure du prisonnier, tâche de l'introduire dans sa bouche, ou bien l'attache à un de ses pieds. Le prisonnier reconnaît ainsi que le secours est proche. La femme se retire, dévidant le peloton de fil jusqu'à ce qu'elle ait atteint une tente voisine. Alors elle éveille l'attention du maître de la tente, et, lui appliquant le peloton sur la poitrine, elle lui parle en ces termes : *Regarde-moi; par Dieu et par ta vie, un tel est sous ta protection.*

Aussitôt que l'Arabe comprend l'objet de cette visite nocturne, il se lève; et à l'aide du fil qu'il pelotonne à mesure qu'il avance, il se dirige jusqu'à la tente qui renferme le *haramy*. Il éveille alors le *rabat*, lui montre le fil que tient encore le prisonnier, et déclare que celui-ci est son *dakhil*. Dès ce moment, le *haramy* est délivré de ses chaînes, le *rabat* lui offre un repas, comme à un hôte nouvellement arrivé, et lui permet de partir en toute sûreté.

Ce que je raconte ici n'est point une fiction; les faits sont exactement vrais, et la plupart des voleurs les plus entreprenans parmi les Arabes pourraient les confirmer d'après leur propre expérience.

Quelquefois le *rabit* obtient sa liberté d'une autre manière. L'ami venu à son secours reste dans le camp jusqu'à ce que les Arabes enlèvent leurs tentes, épiant le moment où le prisonnier, attaché sur un chameau, est transporté plus loin avec le bagage de la famille. Alors il tâche de trouver une occasion favorable pour séparer des chameaux qui portent le bagage celui que monte le prisonnier, et le conduit

auprès de quelque autre Arabe, qui devient le protecteur et le libérateur du *rabit*.

Si, cependant, on ne peut imaginer aucun stratagême pour amener l'évasion du prisonnier, il est à la fin obligé de faire un arrangement pour sa rançon. Quand la somme est fixée, il arrive ordinairement que dans la tribu du *rabat* il se trouve quelques personnes de la tribu du *rabit* qui se rendent cautions pour lui. Il est alors consigné entre les mains de ces parens, dont l'un l'accompagne jusque chez lui, et reçoit la rançon convenue, consistant en chameaux, ou autres objets, qu'il remet fidèlement au *rabat*. Si le voleur qui vient d'obtenir sa liberté ne peut recueillir parmi les siens la somme stipulée pour sa rançon, il s'engage sur l'honneur à se remettre lui-même entre les mains de son *rabat*, et redevient son prisonnier. Il arrive bien rarement que le *rabit* se refuse à payer ou à retourner vers son maître. Si son ami, qui a répondu pour lui, ne peut l'obliger à payer, il doit acquitter avec son propre bien la dette qu'il a contractée envers le *rabat;* mais il peut infliger à son infidèle ami un châtiment sévère, châtiment qui est tellement redouté, que les Arabes s'y exposent bien rarement. Il suffit au répondant de dénoncer l'autre comme un traître (*yeboagah*) aux tribus de sa propre nation. Si, après cela, la personne dénoncée se présente pendant la paix ou la guerre dans une des tentes de cette nation, non-seulement elle ne peut invoquer le privilége du *dakhil* ou de l'hospitalité, mais elle peut être dépouillée, même par son hôte, de tout ce qu'elle possède. Les droits que donne sur le coupable *le boag* (ou la trahison) cessent dès le moment que le traître restitue les objets volés. Sa conscience ou son propre intérêt le forcent à la fin à prendre des arrangemens; mais ni le *cheikh*, ni même les instances de sa famille ne peuvent le contraindre à cette restitution. Le *boag* n'a aucun effet dans la propre tribu du traître, quoique cependant cet homme soit exposé au mépris pour l'avoir encouru.

Si un père de famille (ou un fils) se propose d'aller en

course, quelque périlleuse que soit cette expédition, il n'en dit mot à ses amis les plus intimes, se contentant de faire prendre par sa femme ou sa sœur un petit sac plein de farine et de sel. A toutes les questions qu'on lui adresse sur le but de son voyage, il répond : « Ce n'est pas votre affaire ; » ou bien il fait la réponse favorite des Bédouins : « Je vais où » Dieu me conduit. »

Un père dont le fils a été fait prisonnier (ou *rabit*) sacrifie souvent tout ce qu'il possède pour payer sa rançon, parce qu'il regarde comme un honneur d'avoir un fils qui exerce la profession de *haramy*, et qu'il espère être bientôt récompensé de ce sacrifice par le succès d'une expédition plus heureuse.

Quelquefois le *rabit* obtient sa liberté sans payer de rançon, ou bien pour une modique somme; cela arrive, en général, quand les rigueurs de son emprisonnement ont mis sa vie en danger; car, s'il périt dans les fers, son sang retombe sur la tête du *rabat*. Un Arabe fier et généreux dédaigne d'employer les moyens que nous venons de décrire pour s'assurer de son prisonnier; mais on ne trouve pas beaucoup d'exemples de cette générosité.

Les Arabes n'approchent jamais à pied, ou en petit nombre, d'un camp ennemi, si ce n'est dans le but de voler. Pour l'attaquer à force ouverte, ils viennent montés sur des chevaux ou sur des chameaux ; et quand ils échouent dans cette tentative, on les traite comme de francs ennemis, et non comme des voleurs : on les pille, on les dépouille, mais on ne les retient pas en captivité. Au contraire, quand un Arabe rencontre un ennemi sans armes et à pied, il reconnaît que c'est un *haramy* qui vient dans l'intention de voler, et il a le droit de le constituer son *rabit*, pourvu qu'il réussisse à le prendre dans un endroit d'où il puisse regagner son propre camp, ou les tentes de quelque tribu amie, avant le coucher du soleil. Dans ce cas, on présume que l'ennemi avait l'intention de voler le camp la nuit qui devait suivre le jour où il a été pris. Mais, si l'endroit où

il a rencontré l'ennemi est situé à une distance de plus d'un jour de marche, ou si la distance peut être parcourue pendant le reste du jour (en comptant depuis le moment de la rencontre jusqu'au coucher du soleil), il n'a pas le droit de le faire son *rabit*, mais il doit le traiter comme un ennemi commun. Jamais on n'emprisonne les femmes en qualité de *rabit*.

Si un homme est surpris au moment où il tente de briser les liens d'un ami ou d'un parent, on peut le faire lui-même *rabit*, pourvu qu'il vienne directement du désert; mais s'il a reçu l'hospitalité dans une tente du désert, ou s'il a bu de l'eau, ou s'est assis dans une des tentes de la tribu, après avoir prononcé les mots *salam aleyk* (la paix soit avec vous!), au lieu d'être maltraité par le maître de la tente, il a droit à sa protection, quoiqu'il ait échoué dans son généreux dessein.

Si, en revenant d'une heureuse expédition, les *haramys* sont surpris par des Arabes de la tribu pillée, ou par leurs amis, ils perdent les chameaux volés; mais, au lieu d'être rendus à leur maître primitif, ils deviennent la propriété de celui qui les a repris; et quiconque peut saisir un *haramy* a le droit de le réclamer comme *rabit*.

Quelquefois les *haramys*, pendant qu'ils sont occupés à voler, s'aperçoivent qu'ils sont découverts, ou que le jour approche, ce qui les mettrait en danger, ou qu'un de leurs compagnons se trouve hors d'état de les suivre; alors ils renoncent tout-à-fait à leur entreprise, et, entrant dans l'une des tentes, ils éveillent les personnes qui s'y trouvent, et font la déclaration suivante : « Nous sommes des voleurs, » nous désirons faire halte ici. » — « Vous êtes en sûreté, » leur répond-on ordinairement.

Sur-le-champ, on allume du feu, on prépare du café, et on sert à déjeuner aux étrangers, qui reçoivent ainsi l'hospitalité aussi long-temps qu'il leur plaît de rester. En partant, on leur donne des provisions nécessaires pour retourner chez eux. S'ils rencontrent en route un détachement ennemi de la tribu qu'ils se proposaient de voler,

cette déclaration : « Nous avons mangé du sel dans telle » ou telle tente, » est pour eux un passe-port qui les préserve de tout danger pendant leur voyage; ou bien, à tout événement, le témoignage de leur hôte pourrait les délivrer des mains de toute espèce d'Arabes, soit qu'ils appartiennent à sa propre tribu, ou à quelque autre tribu amie. Mais si les *haramys,* après avoir reçu de leur protecteur les soins de l'hospitalité, avaient, en retournant chez eux, la bassesse de voler quelque autre Arabe de la tribu ennemie, ils seraient regardés comme ayant forfait au privilége du *dakhil.* La personne volée s'adresse à leur hôte, qui expédie sur-le-champ un messager au *cheikh* de la tribu à laquelle appartiennent les voleurs, pour réclamer les objets volés contre les lois de la justice et de l'honneur. Si les *haramys* restituent, l'affaire n'a pas de suites; s'ils s'y refusent, leur hôte s'avance lui-même au-devant d'eux, portant avec lui le plat de cuivre dans lequel ils ont mangé lorsqu'il leur donna l'hospitalité. Dès qu'il est arrivé à la tente du *cheikh* des brigands, toute la tribu est sur-le-champ convoquée. Alors il dit aux *haramys :* « Voici le plat dans le- » quel vous avez mangé (c'est la preuve de la protection » que je vous ai accordée au jour du danger); en consé- » quence rendez le bétail que vous avez volé. » S'ils obéissent, l'affaire se termine amicalement; mais s'ils s'obstinent dans leur refus, l'Arabe élève en l'air le plat (appelé *makarah*), et leur dit devant tout le monde : « Vous êtes des » traîtres, et vous serez partout dénoncés comme tels. » Cette déclaration produit les mêmes effets que le *boag,* dont nous avons parlé plus haut.

A la conclusion de la paix entre deux tribus, toute espèce de dettes contractées, des deux côtés, par suite de *trahison*, est exigible même après la paix, les effets du *boag* ne cessant jamais que le prix convenu ne soit complètement acquitté.

La réception que l'on fait au *dakhil* est volontaire, mais l'on ne peut que rarement s'en affranchir. Les Arabes disent

que le *dakhal*, c'est-à-dire l'homme qui demande protection, les abordant par surprise, il n'y a aucun mérite à accéder à sa demande; mais dans quelques circonstances, les droits du *dakhil* ne sont qu'en partie reconnus.

Si dans un combat, au milieu du carnage, un ennemi qui se voit poursuivi, peut saisir l'occasion de se mettre sous la tutelle d'un Arabe qui soit l'ami de celui qui menace ses jours, l'Arabe lui dira peut-être : « Je protége votre vie, » mais non votre cheval et votre bagage. » Ces objets deviennent d'ordinaire le partage du vainqueur.

Les femmes, les esclaves, et même les étrangers, peuvent recevoir un *dakhil*. La femme le remet immédiatement à son père, à son mari, ou à un parent; l'esclave à son maître, et un étranger à son hôte. J'ai fait observer que dans certaines circonstances le *rabit* en touchant une personne peut se proclamer son *dakhil;* mais il est bien entendu que personne n'a le droit de délivrer un *rabit* en le touchant volontairement. Il était nécessaire que la loi établît cette garantie, parce que le maître du prisonnier a toujours dans sa tribu quelque ennemi secret qui pourrait tenter de le priver de la rançon qui lui appartient. Il est donc obligé de se tenir constamment sur ses gardes, et de forcer son prisonnier à renoncer au privilége du *dakhil*, ou bien d'empêcher qu'il n'entre personne dans sa tente. Si le *rabat* a beaucoup d'occupations, il peut confier son prisonnier à un ami éprouvé qui le garde dans sa propre tente, et reçoit d'avance une chamèle pour prix de sa surveillance. Si quelqu'un offense ou insulte le *dakhil* d'un autre (circonstance qui a lieu bien rarement), la perte de tout son bien paraîtrait insuffisante au cadi pour expier un tel forfait, qui est jugé avec plus de sévérité que si le coupable avait outragé le protecteur lui-même. Pour dire : « Mon *dakhil* a été offensé par une tierce personne, » l'Arabe dit : « Mon sol a été ravagé ou foulé aux pieds; on m'a blessé dans mon honneur. »

Je n'ai parlé jusqu'ici que des vols commis dans les camps ennemis; mais les Arabes ne bornent pas leurs rapines aux

tentes de leurs ennemis, quelquefois ils portent leurs déprédations jusque dans les tribus avec lesquelles ils sont en paix. Autrefois, lorsqu'un tel voleur était pris sur le fait, la loi le condamnait à perdre la main droite; mais les coutumes établies lui permettent de racheter ce châtiment moyennant cinq chamèles, payables à la personne qu'il se proposait de voler. Ceux qui exercent contre leurs amis de semblables déprédations, ne sont jamais faits *rabit;* on les appelle *nétal* et non *nechal,* expression usitée en Syrie pour désigner un voleur.

STANISLAS JULIEN.

Histoire. — Philosophie.

DE LA PROPRIÉTÉ [1].

Je pense et je veux ; donc je dois et je puis être libre. Mais comment puis-je être libre vis-à-vis de la nature, sans tenter de la maîtriser et de m'en approprier quelque chose ? La propriété sur le monde physique est le développement nécessaire de la liberté : sans la propriété, la puissance de l'homme ne serait pas prouvée. L'homme a besoin de s'abriter ; il construit une cabane sur un petit espace de terrain, et dit : Cela est à moi. Il voit passer devant lui un coursier rapide et sauvage ; il le dompte, et le cheval reconnaît son maître. Améric vole à travers les mers ; plus heureux et moins grand que Colomb, il donne son nom à tout un monde. Les pays qu'a découverts le génie de l'homme, le détroit de Magellan, la Colombie, attestent sa liberté, sa faculté d'appropriation ; et la nature ne reçoit pour nous de sens et de valeur, que lorsque nous l'avons nommée.

[1] Nous devons à l'amitié qui nous lie à M. Lerminier communication de ce fragment, extrait de sa *Philosophie du Droit*, qui se fera encore quelque temps attendre. Au milieu des utopies, des questions soulevées par la révolution de juillet, il nous paraît avoir tout le mérite de l'à propos.

Mais dans ce monde qui n'oppose pas à l'homme une résistance morale, et qui ne combat sa dictature que par des forces qui s'ignorent elles-mêmes, l'homme n'est pas seul. Il n'est solitaire ni dans sa faiblesse ni dans sa puissance. Ce n'est pas un naufragé jeté dans une île déserte; ce n'est pas non plus comme un immense individu qu'un empereur romain avait rêvé dans sa gigantesque folie, et auquel il souhaitait une seule tête, pour la lui couper d'un seul coup. La même pensée qui anime l'homme, il la reconnaît chez un autre; la même volonté qui le pousse, il est obligé de la confesser chez autrui, de telle façon que rencontrant des êtres semblables à lui, il prononce ces deux mots éternels et indestructibles : le *mien* et le *tien*, mots qu'il ne prononcerait pas si, par une hypothèse de l'imagination, nous pouvions supposer le monde habité par un seul individu, mots dont il n'est pas convenu arbitrairement, mais qui lui sont arrachés par la nature, par lesquels il fait en même temps sa part et celle de ses semblables.

Ce n'est plus là le rapport de l'homme à la nature, mais le rapport de l'homme à l'homme, d'une individualité avec une autre individualité. A côté de ma cabane et de la terre que j'ai cultivée, un homme a construit sa maison; nous avons la même raison l'un et l'autre pour qu'il n'empiète pas sur mon domaine, pour que je respecte le sien : cela était à moi, car je m'y étais déployé le premier; j'y avais mis mon empreinte, mon travail, ma personnalité; et voilà la signification du droit du premier occupant. Ce que s'est approprié mon voisin, je n'y avais pas songé; ma personnalité n'avait pas paru sur ce théâtre; la sienne se montre, devient maîtresse à son tour, et voilà deux libertés qui s'acceptent sur un pied parfait d'égalité.

Mais n'y a-t-il pas autre chose? Nous avons saisi deux termes; rapport de l'homme avec la nature, rapport de l'homme avec l'homme : est-ce tout? Cherchons bien. Voici quelque chose de nouveau; voici un troisième rapport différent des deux autres, qui dès lors aura d'autres lois et d'au-

tres conditions; c'est le rapport de l'homme non plus avec l'homme seul, isolé, mais avec les hommes réunis, avec l'association, avec la société ; et c'est là le rapport le plus difficile à soutenir, le plus important à étudier; problème qui s'agite et se développe depuis l'origine du monde. Ne considérez l'homme que vis-à-vis de la nature; la dictature est incontestable; prenez l'homme seulement en contact avec l'homme; le catéchisme de la propriété sera court; on stipulera des garanties et des droits réciproques, et tout aboutira à des convenances et à des débats de voisinage. Mais que l'individu soutienne un rapport vis-à-vis des masses, seul en face de tous, c'est sur ce point que s'est porté l'effort des révolutions et des théories.

Un homme possède et se dit propriétaire : la société reconnaîtra d'abord et respectera le fait de la possession. Mais s'y arrêtera-t-elle? Et de la possession concluera-t-elle au droit de propriété sans autre examen? Non. Elle demandera à l'individu à quel titre il possède; et alors, suivant la réponse, la société pourra porter trois jugemens différens. Ou elle reconnaîtra que le titre du propriétaire est complètement juste, et alors il y aura paix entre l'individualité et l'association. Ou tout en reconnaissant que l'individu détient et possède, qu'il a pour lui la consécration du temps, elle trouvera cependant que sa propriété pourrait être plus utile à l'association, si elle était réglée autrement, et alors elle intervient, ne pouvant se résoudre à rester impuissante à force de respecter le droit individuel. Ou enfin, malgré la possession constatée et certaine, la propriété de l'individu blesse tellement l'utilité générale, que la société arrive à nier le droit, l'efface, et anéantit une individualité qui lui est hostile et funeste.

La théorie de la propriété consiste tout entière dans le rapport de l'homme avec la société. Si on s'enfermait dans les droits exclusifs de l'individu, le problème serait facile; car une fois le droit personnel établi, les conséquences s'en déduiraient logiquement; et la déduction ne rencontrant pas

d'obstacle, serait légitime à perpétuité. D'un autre côté, ne soyez frappé que de l'utilité sociale, et vous aurez des révolutions périodiques qui viendront à chaque instant déplacer la borne en écrasant l'individu. Je définirais volontiers, sans m'attacher aux termes, la propriété sociale, l'individualité combinée avec les besoins, les droits et les progrès de l'association. Ce principe peut nous conduire à travers l'histoire.

Lacédémone, après avoir triomphé d'Athènes, porta sur-le-champ la peine de sa victoire impie; elle reçut dans son sein de l'argent, de l'or : belle récompense pour avoir affligé la cité de Minerve, et s'être montrée la complaisante du grand roi. La constitution de Lycurgue existait encore, mais de nom, mais éludée, mais trahie, quand un Spartiate puissant, appelé Epitadée, ayant eu un différend avec son fils, fut nommé éphore, et fit une loi (ῥήτρα) qui permettait à tout citoyen de laisser sa maison et son héritage à qui il voudrait, soit par testament, soit par donation entre-vifs[1]. Alors les riches, en dépouillant de leurs successions leurs héritiers légitimes, resserrèrent de plus en plus le nombre, déjà petit, des propriétaires. Aristote, dans sa *Politique*, signale ce fait désastreux pour Lacédémone, sans parler expressément, comme Plutarque, d'Epitadée; mais il y reconnaît la cause des excès de l'olygarchie : διὸπες εἰς ὀλίγους ἧκεν ἡ χὼρα[2]. Deux hommes résolurent de relever la constitution de Lycurgue, et d'appeler les Spartiates à une nouvelle répartition des terres. Agis, esprit généreux, héroïque, roi populaire, ne craignit pas d'engager sa destinée et celle des siens dans une orageuse révolution. Il voulut partager de nouveau le territoire, en raison des progrès de la société lacédémonienne. Quelle est la pensée de son entreprise? est-ce le mépris de la propriété? C'est au contraire le désir de la propager et de la répandre. Les lois agraires ont été repré-

[1] Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomène*, chap. 6.

[2] Aristote, *Politique*, liv. II, chap. 10, 55, 6; édit. *Coray*, pag. 53.

sentées comme des conspirations contre la propriété même, tandis qu'elles sont le manifeste le plus éclatant du besoin éternel qui anime l'homme de devenir propriétaire. Presque toute l'aristocratie se déclara contre Agis, qui, après plusieurs épisodes que nous a transmis Plutarque, échoua tout-à-fait, et fut étranglé dans sa prison. Cléomène poursuivit l'entreprise; il a jeté sur sa vie un éclat militaire qui a manqué à celle d'Agis : il conquit un moment presque tout le Péloponèse; mais il finit par succomber, et c'est en Égypte qu'il alla terminer sa carrière aventureuse; il s'y donna la mort pour échapper aux satellites de Ptolémée. L'entreprise de ces deux hommes avait donc son côté de justice; mais elle ne pouvait réussir que par une dépossession violente de l'oligarchie. Toutefois elle n'eût pas avorté, si Sparte eût eu encore quelque avenir; mais qu'importait au monde que la constitution de Lycurgue se prît à reverdir? Sparte avait fait son office dans l'histoire; elle avait vaincu à Platée, défendu les Thermopyles, triomphé d'Athènes; désormais elle ira se confondre dans la ligue achéenne, elle rampera sous Nabis, elle aura l'honneur d'être l'auxiliaire des Romains pour combattre la cavalerie étolienne; pour elle, plus d'indépendance et de gloire : en réalité, elle a disparu du monde.

Ce problème capital de la propriété va se poser avec une bien autre importance chez l'impitoyable héritier de l'antiquité tout entière, le peuple romain. Entre les patriciens et les plébéiens, le débat était inévitable. L'ennemi commun vaincu, plus ou moins de son territoire devenait le domaine de la république, *ager publicus;* une partie était vendue au profit du trésor, une autre concédée aux citoyens moyennant une redevance et un fermage; mais la république retenait la propriété du fonds : voilà les *possessiones* des Romains, voilà pourquoi chez eux la possession se distinguait si profondément de la propriété, distinction dont a hérité, sans la comprendre toujours, la légalité moderne.

Mais poursuivons. Les patriciens faisaient le partage de ce prix de la victoire commune, et ils furent exposés à une rude

tentation de prendre beaucoup pour eux, et de donner peu aux autres. La population plébéienne, la force et la substance de Rome, infanterie de fer qui gagnait les batailles, ne reçut pas son lot légitime, et resta prolétaire, malgré ses conquêtes de tous les jours. L'injure était flagrante. Aussi le sénat ne repoussa jamais directement les propositions des tribuns sur le partage des terres : il savait qu'au fond la démocratie avait raison. Les tentatives des tribuns s'étaient succédé, sans grands résultats, jusqu'au commencement du VIIe siècle de Rome, quand, après la ruine de Carthage et de Corinthe, éclata l'entreprise des Gracques, si méconnus, si calomniés. On en a fait des démagogues furieux, sans intelligence, voulant un nom à tout prix ; et Juvénal s'est rendu l'écho de ce lieu commun misérable :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Tant les poètes ont parfois d'aveuglement et d'insuffisance pour comprendre les idées et les révolutions ! Les Gracques eurent le malheur de ne pouvoir développer leurs intentions et leurs desseins que par une commotion de l'État ; mais c'étaient les meilleurs citoyens de Rome : dévoués au peuple, ils sont morts pour lui.

Le mal en était venu à ce point où la patience n'est plus possible. La démocratie se trouvait tout-à-fait en dehors de la propriété, frustrée de ce qui donne à la vie de l'homme sécurité, douceur et puissance. Depuis Licinius Stolon, qui avait porté une loi, dans la dernière moitié du IVe siècle, *ne quis plus quingenta jugera agri possideret*, et qui fut condamné quelques années après pour en posséder dix mille, tant la pente était irrésistible ! les abus avaient horriblement grandi, et ne pouvaient être corrigés que par une révolution. Tibérius Gracchus résolut fermement de l'accomplir. Sa mère l'y encouragea, car cette femme aimait ses enfans ; mais elle aimait encore plus la gloire de ses enfans.

Alors tout ce que la politique habile, l'esprit de conservation et de bon sens pouvaient apporter d'adoucissement dans une entreprise si âpre et si tranchée, Tibérius s'y prêta; âme généreuse et tendre, mélange d'irrésistible volonté et de douceur charmante dans le caractère, il descendit, pour gagner le sénat, pour désarmer son collègue Octavius, aux prières, à toutes les concessions; mais il ne recula jamais dans l'exécution de son dessein : sur la place de Rome, il en démontre la légitimité aux yeux et aux oreilles de toute l'Italie. Il confond ces patriciens, qui refusent à la démocratie victorieuse le prix de son sang; il revendique avec un invincible ascendant les droits de ces malheureux plébéiens, et il termine par ces admirables paroles : « On les appelle les » maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte » de terre. » La loi passa; le sénat nomma des commissaires. Deux ou trois ans après, Tibérius mourait sous les coups de l'aristocratie, ameutée par Scipion Nasica; et l'entreprise demeura suspendue.

Caïus avait neuf ans de moins que son frère; il ne put que lui succéder, et non pas s'associer à ses efforts : peut-être ces deux hommes réunis eussent-ils eu une meilleure destinée. Qu'il est beau de voir Caïus pas du tout jaloux de se jeter sur-le-champ dans la même aventure que son frère! Non. Il hésite, il délibère, il rêve, il est triste. Il faut que les plébéiens lui mettent des inscriptions sur les statues du Forum pour lui demander s'il oublie son frère, sa gloire et ses devoirs de Romain. Enfin il se dévoue, avec un pressentiment secret de marcher, comme son frère, à sa ruine. Il propose plusieurs lois pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat; par l'une, il établit des colonies, et distribue des terres aux pauvres citoyens qu'on y envoie; une autre ordonnait d'habiller les soldats aux frais du trésor public; une troisième donnait aux alliés le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome; enfin il adjoignit aux trois cents sénateurs qui occupaient alors les tribunaux, autant de chevaliers romains. Malgré ces diverses entreprises, on

trouve dans ce grand homme moins de résolution et d'initiative que dans son frère ; mais l'aristocratie ne lui pardonne pas davantage ; et, comme Tibérius, il succombe tragiquement. Scipion était au siége de Numance lorsqu'il apprit la mort du premier des Gracques ; il prononça ce vers d'Homère :

Périssent comme lui tous ceux qui lui ressemblent !

Revenu à Rome, on l'interrogea sur ce qu'il pensait des lois des deux frères ; il les condamna. Scipion représentait le côté vertueux et borné du patriciat romain, et il avait horreur de toute entreprise révolutionnaire.

Des hommes ordinaires succèdent aux Gracques, Saturninus, Livius Drusus ; mais Marius arrive, et avec lui la guerre civile, digne fruit des excès des patriciens. Pourquoi la démocratie s'enrôle-t-elle sous les enseignes de Marius, de César et d'Octave? Pour recevoir des terres, après la victoire, des mains de ses généraux. Sous Auguste, l'Italie se partage à ses vétérans, et la propriété subit des révolutions dont vous entendez encore le retentissement dans les églogues de Virgile. Ainsi, la démocratie renonce à la liberté pour la propriété, pour les droits et les douceurs de la vie civile ; et la cause de Tibérius et de Caïus, de ces deux républicains, vengée par Marius, triomphe par la dictature de César. C'est qu'elle était trop légitime, trop vraie pour ne pas aboutir à bien. Un homme, qui, à force de passion, comprenait les profondeurs les plus cachées de l'histoire, Mirabeau, ne s'y est pas trompé : « Ainsi, dit-il, périt le dernier des Gracques, » de la main des patriciens ; mais, atteint d'un coup mortel, » il lança de la poussière vers le ciel, en attestant les dieux » vengeurs ; et de cette poussière naquit Marius, Marius, » moins grand pour avoir exterminé les Cimbres que pour » avoir abattu dans Rome l'aristocratie de la noblesse. » Entendez-vous ces deux démocrates, comme ils se répondent, comme l'âme de Mirabeau comprend celle de Caïus Grac-

chus, et comme il le venge à travers les siècles de l'aveuglement, des fureurs et du poignard de l'aristocratie!

Quand les Barbares inondèrent la Gaule et l'Italie, ils ravagèrent d'abord les villes, les palais et les temples; puis ils les conservèrent, et s'en firent les propriétaires, en vertu du droit de conquête, droit de puissance, de supériorité sur ce qui ne peut plus ni résister ni vaincre. Étaient-ils encore les légitimes possesseurs du monde, ces Romains, ces Italiens, ces Gaulois, dont le bras ne pouvait plus soutenir l'épée? On a beaucoup trop calomnié le droit de conquête, qui, lorsqu'il n'est pas un brigandage inutile, régénère et renouvelle les sociétés. La grande invasion du ve siècle l'a trop clairement écrit dans l'histoire pour qu'on puisse en méconnaître la raison profonde, et la hache du barbare est véritablement la première colonne de lá société moderne. La conquête amène la propriété, loin de l'anéantir; les formes en sont nouvelles, compliquées, tortueuses, sans analogie avec rien de l'antiquité. Au système de la légalité romaine, la barbarie donne pour héritière la féodalité, base durable des temps modernes, tellement qu'elle résiste encore, en plusieurs endroits de l'Europe, au flot des révolutions.

Cependant, dans ce conflit des nouveaux maîtres et des vaincus dépossédés, il y avait une puissance qui savait alors diriger et consoler les peuples; c'était l'Église, qui peu à peu devint riche dans l'intérêt des faibles et des pauvres. Jusqu'à Constantin, elle n'eut pas d'existence civile. Cet empereur néophyte permit le premier de donner par testament aux églises; et le code de Justinien, après avoir consacré le premier titre du premier livre à la très-sainte Trinité, à une profession de foi catholique, et à une législation assez dure contre l'hérésie, traite, dans le second titre, des intérêts temporels de l'église naissante. D'abord on donna aux prêtres ce qu'il y avait de meilleur dans les produits de la terre et de la chasse, *primitiæ;* la dixième partie d'une récolte, *decimæ.* Mais ces dons, *oblationes*, n'eussent pas suffi. Si, dans la société féodale, où la propriété terrienne était la règle de tout,

le clergé ne fût pas devenu propriétaire, comment eût-il obtenu l'estime des peuples? Où aurait été son autorité, son utilité?

Voici un spectacle nouveau : la propriété venait d'être la récompense et la conquête de la victoire irritée ; elle est maintenant l'hommage volontaire des peuples, rendu à la supériorité pacifique de l'intelligence et de la religion. De toutes parts on donne à l'Église à pleines mains; les donations, les testamens ne se dressent que pour elle; le territoire se couvre de fondations aussi bien que de fiefs : alors ces hommes de l'Église choisissaient des situations pittoresques; tantôt s'établissant au haut d'une montagne, ils y mettaient le signe de Dieu, un monastère; tantôt ils cachaient au fond d'une vallée une société de cénobites intelligens et pieux, dont tout le voisinage recevait la salutaire influence. C'est par les fondations que l'Europe moderne s'est civilisée. Sans richesses et sans propriétés, l'Église eût été impuissante; elle n'eût pu défricher les terres, ni les manuscrits. Voilà pourquoi le clergé dut être propriétaire. Attendez un moment, et vous verrez disparaître la légitimité de son titre.

Qu'était-il devenu au XVIIIe siècle? Tempérons ici la sévérité de l'histoire; mais sans foi et sans mœurs, incapable de doctrines comme de vertus, il nous présentait pour successeurs aux pontifes qui avaient civilisé la Gaule, de petits abbés ridicules, jouet et délices des boudoirs. Alors la société française lui demanda, par ses représentans, en vertu de quel titre il possédait : question formidable que toute association adresse tôt ou tard aux individualités dont elle se compose. Le clergé parla des services qu'il avait rendus, rappela qu'il avait civilisé le monde, qu'ensuite il possédait, et qu'en ôtant à chaque possesseur ses biens, on violerait le droit des individus. Quelle fut la réponse de la révolution? — « Vous avez civilisé le monde, et c'est pour cela qu'on vous a donné vos biens; c'était à la fois, entre vos mains, un instrument et une récompense; mais vous ne la méritez plus, car depuis long-temps vous avez cessé de civiliser quoi que ce

soit; bien plus, vous vous opposez à la marche progressive de l'association française. Ce que la nation a donné, elle l'a donné en dépôt, et non pas en propriété aux individus; non pas à tel membre du clergé, mais au culte; elle l'a donné à la civilisation représentée par l'Église : elle le retire à la décadence et à la corruption de cette même Église. » Alors l'assemblée constituante décréta cette loi mémorable qui mettait les biens du clergé à la disposition de la nation : décision d'une incontestable équité, qui peut soutenir l'examen de la plus sévère raison. Tout fut juste dans cette destinée si différente du clergé : il ne saurait s'imputer qu'à lui seul sa gloire et sa ruine.

La noblesse française avait brillé pendant des siècles de l'éclat le plus vif. Patriciat chevaleresque, aimable, courageux, elle n'avait dégénéré que dans les salons de Versailles; et le moment du combat la trouva débile et corrompue. Ici plus clairement qu'ailleurs, plus encore qu'à Sparte et qu'à Rome, lutte entre l'aristocratie et la démocratie. La noblesse se refuse à suivre le triomphe du peuple; elle quitte le pays, déclarant qu'elle emporte la France avec elle. Le peuple reste sur le sol, et poursuit sa victoire. Tout moyen devient légitime :

Furor arma ministrat.

La confiscation est l'arme de la démocratie, moyen cruel, mais historiquement nécessaire; exception terrible aux droits des individus, accident hideux qui ne saurait devenir une loi que dans ces crises où une société se refait en se déchirant. C'est à ces extrémités où furent poussés nos pères que nous devons un territoire divisé à l'infini, la propriété accessible à tous, la diminution progressive des prolétaires, la modestie si pure de notre dernière révolution, sa sobriété admirable dans la réaction et dans la vengeance. Ainsi, il a été donné à la France de ne pas périr, et de renaître plus forte dans cette mêlée furieuse, où tant de peuples se sont perdus. Sparte

n'a pu y résister ; Rome ne s'en est sauvée que par le despotisme, tandis que nous sommes arrivés en même temps à la liberté et à la propriété civile : position admirable que nous envie l'Angleterre, d'où il ressort clairement que la liberté doit se fortifier par le développement le plus complet de la propriété pour tous les individus d'une association.

Ainsi ce serait tomber dans une étrange illusion que de croire nécessaire d'attaquer la propriété ; ce serait faire après coup la théorie d'un acte terrible qui s'est d'autant mieux accompli, qu'il n'avait pas été conçu *à priori,* et qui est devenu pour la France un droit acquis, sur lequel elle peut fonder l'avenir le plus serein et le plus pur. Je ne parle pas des tempêtes qui passent.

Mais n'y a-t-il pas des faits nouveaux qui doivent donner à la propriété un autre caractère? Ainsi les anciens ne connaissaient pas la propriété littéraire, industrielle ; pour eux, les chants d'Homère et de Pindare appartenaient à tout le monde ; il ne leur tombait pas dans l'esprit que pendant un certain laps de temps, le poète pût revendiquer pour lui et ses enfans la propriété de ses vers : tant chez les anciens d'une imagination si extérieure et si large, le souci de l'individualité venait se perdre dans le dévoûment de tous à tous. Nous concevons au contraire fort bien que l'héritier de Voltaire ait pu, pendant quelques années, tirer quelque avantage de cette succession du génie. Évidemment dans l'héritage du poète il faut faire un départ ; son inspiration, ses œuvres appartiennent à la société, propriété commune et immortelle à laquelle elle ne saurait renoncer ; d'un autre côté, l'artiste a ses droits sur son œuvre ; il peut et doit vivre de sa création et de son travail, lui et pendant un temps les siens. La difficulté délicate consiste à déterminer le laps de temps pendant lequel les ouvrages des grands hommes peuvent être affermés aux besoins de leurs héritiers. Qu'est-ce à dire ? si ce n'est toujours le même problème de combiner les droits de l'individualité et ceux de l'association ?

Que le commerce et l'industrie augmentent et varient les

objets de la propriété; qu'en ce sens le développement de la propriété soit changeant et progressif, nul doute, mais les conditions nécessaires imposées par la nature humaine resteront toujours à remplir.

Un homme d'un esprit tout-à-fait original, spectateur attentif de la révolution française et de la civilisation américaine, Saint-Simon, a émis cette pensée : la féodalité a créé la propriété foncière, elle a organisé l'Europe; à la féodalité succède un âge nouveau, l'industrie; les descendans des conquérans sont les travailleurs; le règne de la conquête est fini; le temps du travail, de l'industrie commence; l'idée et le respect de la propriété foncière doivent faire place à l'idée et au respect de la production. Cette vue est profondément philosophique; elle n'a d'autre tort que de ne pas l'être encore assez. Quelle est la véritable source de la propriété? la pensée de l'homme. Son moyen d'exécution? la volonté. Ses trois théâtres? la nature, la famille et l'État. La conquête que les philosophes condamnent n'est autre chose que le développement de l'activité humaine; l'industrie n'est elle-même qu'un mode de cette activité qui, venu le dernier, frappe plus vivement les esprits, mais qui n'est pas la pensée elle-même, et n'est pas destinée à rester sur le premier plan de l'histoire; comme la féodalité, elle est un passage à autre chose

Le christianisme, qui a développé dans l'homme la conscience individuelle, a fortifié nécessairement le sentiment de la propriété, loin de vouloir le combattre et l'anéantir; et ici je parle du christianisme social, et non pas d'un mysticisme secret et illuminé.

Vouloir supplanter l'idée de propriété par l'idée de production, c'est confondre deux ordres de choses différens, l'économie politique et la législation. Sans doute il serait commode, pour arriver à une distribution plus égale et plus aisée des produits, de supprimer despotiquement les sentimens, les droits et les délicatesses de la nature humaine : mais la société ne saurait être une manufacture pas plus qu'elle

n'a été un couvent, ni une caserne. Pourquoi la vie militaire nous paraît-elle être si héroïque? parce qu'elle demande le sacrifice le plus complet de l'individualité à une règle, à une discipline, un dévoûment de tous les instans à une mort toujours présente? Mais c'est un état exceptionnel. La société peut avoir une armée; mais elle ne saurait être une armée. La vie monastique s'élève également sur les débris de la liberté humaine qu'elle étouffe et qu'elle crucifie. Les manufactures, ces arsenaux de l'industrie, n'obtiennent souvent un plus grand nombre de produits qu'en faisant de la liberté humaine une machine dont elles abusent à merci.

Si l'individualité dans ses rapports avec l'association attachait son existence à une condition nécessaire, il serait précieux de la reconnaître; or elle existe : c'est l'héritage. Un enfant est mis au monde par ses parens; est-ce un privilége? Deux êtres lui ont donné la vie; sans eux il n'existerait pas, et dès lors soutient avec eux des rapports perpétuels et sacrés. Je consens à ce qu'on abolisse l'héritage à une condition, de m'indiquer la manière de se procurer des hommes, sans qu'ils aient un père et une mère. L'héritage n'est pas une idée conventionnelle, mais naturelle, qui se reproduit partout. Eh! si nous sortons de la famille, l'histoire n'est qu'un immense héritage de joies et de misères, de ruines et de triomphes. Nous ne faisons que nous transmettre les uns aux autres le sang, la vie, les idées et le progrès. Mais pour revenir à l'enfant, il hérite de son père naturellement par une loi nécessaire que la législation civile doit reconnaître et ne peut changer. Un poète a peint admirablement un sage cachant sa vie au fond d'une vallée, seul, mais gardant toujours les liens qu'il n'est pas permis à l'homme de briser

Mais il eut sans goûter une science amère,
La loi de ses aïeux et le dieu de sa mère;
Reçut sans la peser à nos poids inconstans,
Dans un cœur simple et pur la sagesse des temps,

Comme des mains d'un père on prend un héritage,
Avec l'eau qui l'arrose et l'arbre qui l'ombrage [1].

Oui, il y a pour l'homme un héritage indélébile, des sentimens maternels, des pensées de son père, de la maison et de la terre où il s'est élevé, patrimoine à la fois de souvenirs et de richesses qui ne se laissera jamais envahir. Nous conseillons aux théories téméraires de s'y résigner; c'est l'*ultimatum* de la nature.

LERMINIER.

[1] M. de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses.*

Littérature.

UNE NOUVELLE SCÈNE

DE LA VIE PRIVÉE.

LE RENDEZ-VOUS.

§ Ier. — LA JEUNE FILLE.

Au commencement du mois d'avril, et par une de ces belles matinées où les Parisiens voient pour la première fois de l'année leurs pavés sans boue et leur ciel sans nuages, un cabriolet à pompe, attelé de deux chevaux fringans, déboucha dans la rue de Rivoli par la rue Castiglione, et vint se mêler à une douzaine d'équipages stationnés à la grille nouvellement ouverte au milieu de la terrasse des Feuillans. La leste voiture était conduite par un homme âgé, mais encore vert. L'inconnu paraissait souffrant et ennuyé. Ses cheveux grisonnans et bouclés ne couvraient plus qu'imparfaitement son crâne jaune et son front ridé.

Le laquais qui suivait à cheval la voiture ayant reçu les rènes que lui tendit le vieillard, celui-ci s'empressa de des-

cendre pour prendre dans ses bras une jeune fille au teint blanc, aux cheveux noirs, petite, mignonne, et dont la beauté délicate attira l'attention de tous les oisifs qui se promenaient sur la terrasse.

Le vieillard saisit la jeune personne par la taille quand elle se montra debout sur le bord de la voiture; puis, elle passa un de ses bras autour du cou de son galant conducteur, qui la mit sur le trottoir, sans que la moindre garniture de sa robe en reps vert eût été froissée.

Elle prit familièrement le bras de l'inconnu, qui, remarquant les regards d'envie jetés à sa compagne par quelques groupes de jeunes gens émerveillés, parut oublier pour un moment la tristesse dont son visage était empreint. Il semblait arrivé depuis long-temps à cet âge où les hommes sont réduits à se contenter des trompeuses jouissances de la vanité.

—L'on te croit ma femme!... dit-il à voix basse à la jeune personne, en se redressant et en marchant avec une lenteur qui la désespéra.

Il paraissait avoir de la coquetterie pour elle, et jouissait, peut-être plus qu'elle-même des œillades de côté que de jeunes curieux lançaient sur ses petits pieds chaussés par des brodequins en prunelle puce, sur une taille délicieuse dessinée par une robe à guimpe, et sur le cou frais qu'une collerette brodée ne cachait pas entièrement. Enfin, pour dernier attrait, les mouvemens de la marche, relevant par instans la robe de la jeune fille, permettaient de voir, au-dessus des brodequins, un bas blanc et bien tiré, qui révélait aux flaneurs charmés la perfection d'une jambe élégante et fine.

Aussi, plus d'un promeneur dépassa-t-il le couple mystérieux pour admirer ou pour revoir une figure, ombragée d'un chapeau vert doublé de satin rose, autour de laquelle se jouaient quelques rouleaux de cheveux bruns. Une malice douce animait deux beaux yeux noirs, fendus en amande, surmontés de sourcils bien arqués, bordés de longs cils, et qui semblaient nager dans un brillant fluide. Le reflet du

satin rose ajoutait à l'éclat d'une peau plus blanche que les pétales d'une marguerite, et dont un désir pétillant, une impatience de jeune fille, rehaussaient encore le vif incarnat. La vie et la jeunesse étalaient leurs trésors sur ce visage mutin et sur un buste gracieux qui paraissait trop comprimé par les mille raies du reps vert. Insouciante des hommages qu'elle recueillait, la jeune fille regardait avec une espèce d'anxiété le château des Tuileries, où semblait être le but de sa pétulante promenade.

Il était midi un quart. Malgré cette heure matinale, quelques femmes élégantes, qui toutes avaient épuisé les ressources de la coquetterie pour se montrer avec des toilettes aussi fraîches que le jour, revenaient du château, non sans retourner la tête d'un air boudeur comme si elles fussent venues trop tard pour jouir d'un spectacle long-temps désiré.

Quelques mots, échappés à la mauvaise humeur de ces belles promeneuses désappointées, et saisis au vol par la jolie inconnue, l'avaient singulièrement inquiétée. Le vieillard, épiant d'un œil encore plus observateur que sardonique les signes d'impatience et de crainte qui se jouaient sur le charmant visage de sa compagne, semblait méditer quelque dessein paternel.

Ce jour était un dimanche, mais c'était le treizième dimanche de l'année 1813. Le surlendemain, Napoléon partait pour cette fatale campagne, pendant laquelle il devait perdre successivement Bessières et Duroc, gagner les mémorables batailles de Lutzen et de Bautzen, se voir trahi par l'Autriche, la Saxe, la Bavière et Bernadotte. Un sentiment triste avait amené là cette brillante et curieuse population. Chacun paraissait deviner l'avenir, et toutes les imaginations pressentaient peut-être que, plus d'une fois, elles auraient à retracer le mystérieux souvenir de cette scène, quand ces temps héroïques de la France auraient pris des teintes fabuleuses.

La magnifique parade que l'empereur Napoléon allait commander devait être la dernière de celles qui excitèrent

si long-temps l'admiration des Parisiens et des étrangers. C'était pour la dernière fois que la vieille garde exécuterait les savantes manœuvres dont la pompe et la précision étonnaient quelquefois même ce géant, qui s'apprêtait alors à à son duel avec l'Europe.

— Allons donc plus vite, mon père! disait la jeune fille avec un air de lutinerie, en entraînant le vieillard. J'entends les tambours.

— Ce sont les troupes qui viennent, répondit-il.

— Ou qui défilent!... Tout le monde revient! répliqua-t-elle avec une amertume enfantine qui fit sourire le vieillard.

— La parade ne commence qu'à midi et demi!... dit le père, qui marchait presqu'en arrière de la petite personne impatiente.

A voir le mouvement que la jeune fille imprimait à son bras droit, on eût dit qu'elle s'en aidait pour courir; et sa petite main, couverte d'un gant jaune, et tenant un mouchoir blanc à demi déplié, ressemblait à la rame d'une barque qui fend les ondes.

Le vieillard souriait par momens; mais parfois aussi, une expression soucieuse passait sur sa figure desséchée : son amour pour cette ravissante créature lui faisait autant admirer le présent que craindre l'avenir. Il semblait se dire tour à tour :

— Elle est heureuse et belle!... Le sera-t-elle toujours?

Les vieillards sont assez enclins à doter de leurs chagrins présens l'avenir des jeunes gens.

Quand le père et la fille arrivèrent au péristyle du pavillon sur le haut duquel flottait le drapeau tricolore, et sous lequel passent les promeneurs qui veulent se rendre du jardin des Tuileries dans la cour, les factionnaires crièrent d'une voix grave :

— On ne passe plus!

La jeune fille, se haussant sur la pointe des pieds, aperçut une foule de jolies femmes parées et de jeunes gens, qui

encombraient les deux côtés de la vieille arcade en marbre, par où l'empereur devait sortir en descendant le grand escalier des Tuileries.

— Tu le vois bien, mon père, nous sommes partis trop tard! C'est de ta faute!

Et elle faisait une petite moue chagrine, qui annonçait toute l'importance qu'elle avait mise à voir cette revue.

— Eh bien, Julie, allons-nous-en?... tu n'aimes pas à être foulée...

— Restons, mon père? D'ici je puis encore apercevoir l'empereur. S'il périssait pendant la campagne, je ne l'aurais jamais vu!...

Le père tressaillit en entendant ces paroles. Sa fille avait des larmes dans la voix; il crut même remarquer que ses paupières ne retenaient pas sans peine des pleurs qu'un chagrin secret y faisait rouler.

Tout à coup cette limpide humidité se sécha. La jeune personne rougit, et jeta une exclamation dont le sens ne fut compris ni par les sentinelles, ni par son père. A ce petit cri d'oiseau effarouché, un officier, qui s'élançait de la cour vers l'escalier dont il avait déjà monté deux marches, se retourna vivement. Il s'avança jusqu'à l'arcade du jardin, et reconnut la jeune fille, un moment cachée par les gros bonnets à poil des grenadiers. Aussitôt il fit fléchir, pour elle et pour son père, la consigne qu'il avait donnée lui-même; et, sans se mettre en peine des murmures de la foule élégante qui assiégeait l'arcade, il attira doucement à lui la jeune personne enchantée.

— Je ne m'étonne plus de sa colère et de son empressement, puisque tu étais de service! dit le vieillard à l'officier d'un air aussi sérieux que railleur.

— Monsieur, répondit le jeune homme, si vous voulez être bien placés, ne nous amusons pas à plaisanter. — L'empereur n'aime pas à attendre, et c'est moi qui suis chargé d'avertir le maréchal.

Tout en parlant, il avait pris, avec une sorte de familia-

rité, le bras de Julie, et l'entraînait rapidement vers le Carrousel.

Julie aperçut avec étonnement une foule immense qui se pressait dans le petit espace compris entre les murailles grises du palais et ces bornes, réunies par des chaînes, qui dessinent de grands carrés sablés au milieu de la cour des Tuileries. Cette bordure d'hommes et de femmes ressemblait à une plate-bande émaillée de fleurs. Le cordon de sentinelles, établi pour laisser un passage libre à l'empereur et à son état-major, avait beaucoup de peine à ne pas être débordé par cette foule empressée, qui bourdonnait comme les essaims d'une ruche.

— Cela sera donc bien beau?... demanda Julie en souriant.

— Prenez donc garde!... s'écria l'officier.

Et, saisissant la jeune fille par la taille, il la souleva avec autant de vigueur que de rapidité, pour la transporter près d'une colonne.

Sans ce brusque enlèvement, la curieuse jeune fille allait être froissée par la croupe d'un superbe cheval blanc, harnaché d'une selle de velours vert et or, que le Mameluck de Napoléon tenait par la bride, presque sous l'arcade, à dix pas en arrière de tous les chevaux qui attendaient les grands officiers dont l'Empereur devait être accompagné.

Ce fut auprès de la première borne de droite, et devant la foule que le jeune homme plaça le vieillard et sa fille, en les recommandant par un signe de tête aux deux vieux grenadiers entre lesquels ils se trouvèrent.

Quand l'officier s'échappa, un air de bonheur et de joie avait succédé sur sa figure à l'effroi subit que la reculade du cheval y avait imprimé; mais aussi Julie lui avait serré mystérieusement la main, soit pour le remercier du petit service qu'il venait de lui rendre, soit pour lui dire : — Enfin je vais donc vous voir!... Elle inclina même doucement la tête en réponse au salut respectueux que l'officier lui fit ainsi qu'à son père, avant de disparaître avec prestesse.

Il semblait que le vieillard eût à dessein laissé les deux

jeunes gens ensemble. Restant un peu en arrière de sa fille, dans une attitude grave, il observait tout à la dérobée, essayant de lui inspirer une fausse sécurité, en lui faisant croire qu'il était absorbé dans la contemplation du magnifique spectacle offert à sa vue.

Quand sa fille reporta sur lui le regard d'un écolier inquiet de son maître, il lui répondit même par un sourire de gaîté bienveillante, qui semblait lui être familier; mais son œil gris et perçant avait suivi l'officier jusque sous l'arcade, et aucun événement de cette scène rapide ne lui avait échappé.

— Que c'est beau!... dit Julie à voix basse en pressant la main de son père.

L'aspect pittoresque et grandiose que présentait en ce moment le Carrousel, faisait prononcer cette exclamation par des milliers de spectateurs dont toutes les figures étaient béantes d'admiration.

Une autre rangée de monde, tout aussi pressée que celle dont le vieillard et sa fille faisaient partie, occupait, sur une ligne parallèle au château, l'espace étroit et pavé qui longe la grille du Carrousel. Cette foule achevait de dessiner fortement, par la variété de toutes les toilettes féminines, l'immense carré long que forment les bâtimens des Tuileries, au moyen de cette grille alors nouvellement construite.

C'était dans ce vaste carré que se tenaient les régimens de la vieille garde qui allaient être passés en revue. Ils présentaient en face du palais d'imposantes lignes bleues de vingt rangs de profondeur. Au-delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie prêts, au moindre signal, à manœuvrer pour passer sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille, et sur le haut duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise La musique des régimens avait été se placer de chaque côté des galeries du Louvre, et ces deux orchestres militaires y étaient masqués par les lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène

préparée pour les mouvemens de tous ces corps silencieux. Ces masses, disposées avec la symétrie de l'art militaire, réfléchissaient les rayons du soleil par le feu triangulaire de dix mille baïonnettes étincelantes. L'air agitait tous les plumets des soldats en les faisant ondoyer comme les arbres d'une forêt, courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleurs dus à la diversité des uniformes, des paremens, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était admirablement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidens bizarres, par ces hauts bâtimens majestueux, dont chefs et soldats imitaient en ce moment l'immobilité. Le spectateur comparait involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierre.

Le jeune soleil du printemps illuminait de ses jets capricieux, et les murs blancs bâtis de la veille, et les murs séculaires, et ces innombrables figures basanées dont chacune racontait des périls passés. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient ces hommes héroïques; mais derrière les masses carrées de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais, qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les Parisiens, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale.

A ces mouvemens près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au bois dormant.

Les brises du printemps, passant sur les bonnets à longs poils des grenadiers, attestaient l'immobilité des soldats, de même que le murmure sourd de la foule accusait leur silence. Parfois seulement le retentissement d'un chapeau chinois, ou un léger coup frappé par inadvertance sur une

grosse caisse sonore, était répété par les échos du palais impérial, et ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage.

Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, à la veille d'une campagne dont le moindre citoyen prévoyait les dangers. Il s'agissait, cette fois, pour l'empire français, d'être ou de ne pas être.

Cette pensée semblait animer toute la population citadine et toute la population armée, qui se taisaient dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon.

Ces soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient pour beaucoup dans la silencieuse et inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistans et des soldats, il se disait des adieux peut-être éternels; mais tous les cœurs, même les plus hostiles à l'empereur, adressaient au ciel des vœux ardens pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient déposé leurs haines en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger, Napoléon, c'était la France.

L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce moment les bourdonnemens de la foule cessèrent, et le silence devint si profond, que l'on eût entendu la parole d'un enfant.

Ce fut alors que le vieillard et sa fille, qui semblaient ne vivre que des yeux, purent distinguer un bruit d'éperons, un cliquetis d'épées tout particulier, qui retentit sous le sonore péristyle du château.

Un petit homme, vêtu d'un uniforme vert, d'un pantalon blanc, et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux qu'il l'était lui-même. Le large ruban rouge de la Légion-d'Honneur flottait sur sa poitrine. Une petite épée était à son côté.

Il fut aperçu par tout le monde, et de tous les points à la fois.

A son aspect, les tambours battirent aux champs, et les musiques débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière employa tous les instrumens, depuis la grosse caisse jusqu'à la plus douce des flûtes. A leurs sons belliqueux les âmes tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats portèrent les armes par un mouvement unanime et régulier, qui agita les fusils retentissans depuis le premier rang jusqu'au dernier qu'on pût apercevoir dans le Carrousel; des mots de commandement se répétèrent comme des échos; et des cris de : Vive l'empereur!... furent poussés par la multitude enthousiasmée; tout remua, tout s'ébranla, tout frissonna.

Napoléon était monté à cheval; et ce mouvement avait imprimé la vie et le mouvement à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instrumens, une ondulation aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs même des hautes galeries de ce vieux palais semblaient crier : Vive l'empereur! Ce n'était pas quelque chose d'humain, c'était une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une fugitive image de ce règne si fugitif.

L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil même avait chassé les nuages du ciel, resta immobile sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand-maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne s'émut.

— Oh! mon Dieu, oui. Il était comme ça à Wagram, au milieu du feu, et à la Moscowa, parmi les morts; — toujours tranquille comme Baptiste!

Cette réponse à de nombreuses interrogations était faite par le grenadier qui se trouvait auprès de la jeune fille.

Julie fut pendant un moment absorbée par la contemplation de cette figure, dont le calme indiquait une si grande sécurité de puissance. Elle vit l'empereur se penchant vers

Duroc, auquel il dit une phrase courte qui fit sourire le grand-maréchal.

Les manœuvres commencèrent. Alors la jeune personne, qui, jusqu'à ce moment, partageait son attention entre la figure impassible de Napoléon et les lignes bleues, vertes et rouges des troupes, ne vit plus, au milieu de tous les mouvemens rapides et réguliers exécutés par ces vieux soldats, qu'un jeune officier courant à cheval parmi les lignes mouvantes, et revenant, avec une infatigable activité, vers le groupe doré à la tête duquel brillait Napoléon.

Cet officier était l'amant de la jeune fille. Il montait un superbe cheval noir, et se faisait distinguer, au sein de cette multitude chamarrée, par le brillant uniforme des officiers d'ordonnance de l'Empereur. Le soleil rendait ses broderies si éclatantes, il communiquait une lueur si forte à l'aigrette qui surmontait son petit shakot étroit et long, qu'il ressemblait à un feu follet qui aurait voltigé sur ces bataillons, dont les baïonnettes et les armes ondoyantes jetaient des flammes, quand les ordres répétés de l'Empereur les brisaient ou les rassemblaient, et les obligeaient soit à tournoyer comme les ondes d'un gouffre, soit à passer devant lui comme ces lames longues, droites, hautes et séparées que l'Océan courroucé envoie vers ses rivages.

Ces savantes manœuvres n'attiraient point les regards de Julie. Pour elle, l'officier était toute l'armée ; et, de toutes ces figures graves qui apparaissaient par masses, une seule l'occupait.

Quand les évolutions des régimens qui manœuvraient furent terminées, l'officier d'ordonnance accourut à bride abattue, et s'arrêta devant l'Empereur, comme pour en attendre l'ordre du départ.

En ce moment, il était à vingt pas de Julie, en face du groupe impérial, dans une attitude assez semblable à celle que M. Gérard a donnée au général Rapp dans le tableau de la bataille d'Austerlitz. Alors il fut permis à la jeune fille d'admirer son amant dans toute sa splendeur militaire. Le

capitaine Victor d'Aiglemont avait à peine trente ans. Il était grand, bien fait, svelte, et ses heureuses proportions ne ressortaient jamais mieux que quand il employait sa force à gouverner un cheval dont le dos élégant et souple paraissait plier sous lui. Sa figure mâle et brune avait ce charme inexprimable qu'une parfaite régularité de traits communique à de jeunes visages. Son front était large et haut. Ses yeux de feu, ombragés de sourcils épais et bordés de longs cils, se dessinaient comme deux ovales blancs entre deux lignes noires. Son nez offrait la gracieuse courbure d'un bec d'aigle. La pourpre de ses lèvres était rehaussée par les sinuosités d'une inévitable moustache noire. Ses joues larges et fortement colorées offraient des tons bruns et jaunes qui dénotaient une vigueur extraordinaire. C'était une de ces figures marquées du sceau de la bravoure et prédestinées aux combats; en un mot, c'était le type de toutes celles qui viennent s'offrir aux pinceaux de l'artiste quand, aujourd'hui encore, il songe à représenter un des soldats de la France impériale.

Le cheval trempé de sueur, et dont la tête agitée exprimait une extrême impatience, avait ses deux pieds de devant écartés et arrêtés sur une même ligne, sans que l'un dépassât l'autre. Il faisait flotter les longs crins de sa queue noire et fournie, et ne paraissait pas moins dévoué à son maître que son maître l'était à l'Empereur. En voyant son amant si occupé à saisir les regards de Napoléon, Julie éprouva un moment de jalousie, car elle pensa qu'il ne l'avait pas encore regardée.

Tout à coup un mot est prononcé par le souverain, Victor a pressé les flancs de son cheval, il est parti au galop; mais l'ombre d'une borne projetée sur le sable effraie le noble animal; il s'effarouche, il se dresse, il recule, et si brusquement que le cavalier semble en danger. Julie jette un cri, elle pâlit; tout le monde la regarde avec curiosité; elle ne voit personne; ses yeux sont attachés sur ce cheval trop fougueux que l'officier châtie en courant distribuer les ordres de Napoléon.

Pendant que ces événemens se passaient, la jeune fille avait saisi le bras de son père ; elle s'y était cramponnée sans savoir qu'elle le tenait, tant un sentiment profond et indéfinissable l'absorbait dans la contemplation de ces tableaux étourdissans et harmonieux. Involontairement, elle révélait ainsi à son père toutes les pensées dont elle était agitée, par la pression plus ou moins vive que ses jeunes doigts faisaient subir au bras qu'elle tourmentait. Quand Victor fut sur le point d'être renversé par le cheval, elle s'accrocha plus violemment encore à son père, comme si elle eût été elle-même en danger de tomber de cheval.

Le vieillard contempla, avec une sombre et douloureuse inquiétude, le visage frais et épanoui de sa fille. Des sentimens de pitié, de jalousie et d'amour, des regrets même se glissèrent dans toutes ses rides contractées. Mais quand les sourires qui pliaient et dépliaient les petites lèvres rouges de sa fille, et quand ses yeux brillans, dans le cristal desquels le mouvement de bataillons en marche semblait se reproduire, lui dévoilèrent un amour qu'il soupçonnait déjà, il dut avoir de bien tristes révélations de l'avenir, car sa figure offrit alors une impression sinistre.

En ce moment, Julie ne vivait que de la vie du beau militaire. Une pensée plus cruelle que toutes celles qui avaient effrayé le vieillard crispa tous les traits de son visage souffrant, quand il vit le capitaine d'Aiglemont échanger, en passant devant eux, un regard d'intelligence avec Julie, dont les yeux étaient humides, et dont le teint avait contracté une vivacité extraordinaire. Alors il emmena brusquement sa fille dans le jardin des Tuileries.

— Mais, mon père, disait-elle, il y a encore sur la place du Carrousel des régimens qui vont manœuvrer...

— Non, mon enfant, toutes les troupes défilent...

— Je pense, mon père, que vous vous trompez, car M. d'Aiglemont a dû les faire avancer...

— Mais moi, ma fille, je souffre !...

Julie n'eut pas de peine à croire son père quand elle eut

jeté les yeux sur ce visage, auquel de paternelles inquiétudes donnaient un air abattu.

— Souffrez-vous beaucoup?... demanda-t-elle avec indifférence, tant elle était préoccupée.

— Chaque jour n'est-il pas un jour de grâce pour moi?... répondit le vieillard.

— Ah! vous allez encore m'affliger en me parlant de votre mort! J'étais si gaie!... Voulez-vous bien chasser vos vilaines idées noires...

— Ah! s'écria le père en poussant un soupir, enfant gâté!... Les meilleurs cœurs sont quelquefois bien cruels!... Vous consacrer notre vie, ne penser qu'à vous ou à votre bien-être, sacrifier nos goûts à vos fantaisies, vous adorer, vous donner même notre sang!... ce n'est donc rien! Vous acceptez tout avec insouciance; et, pour toujours obtenir vos sourires et votre dédaigneux amour, il faudrait avoir la puissance de Dieu! Puis enfin, un autre arrive! Un amant, un mari nous ravissent vos cœurs!...

Julie regarda son père avec étonnement. Il marchait lentement, et jetait sur elle des regards sans lueur.

— Vous vous cachez même de nous... reprit-il, mais peut-être aussi de vous-même...

— Que dis-tu donc, mon père?...

— Je pense, Julie, que vous avez des secrets pour moi?...

Elle rougit.

— Tu aimes!... reprit vivement le vieillard. Ah! j'espérais te voir jusqu'à ma mort fidèle à ton vieux père, j'espérais te conserver devant moi heureuse et brillante! t'admirer comme tu étais encore naguère. En ignorant ton sort, j'aurais pu croire à un avenir tranquille pour toi; mais maintenant il est impossible que j'emporte une espérance de bonheur pour ta vie, car tu aimes encore plus le colonel que le cousin!... Je n'en puis plus douter...

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas?... s'écria-t-elle avec une vive expression de curiosité.

— Ah, ma Julie! tu ne me comprendrais pas!... répondit le père en soupirant.

— Dites toujours... reprit-elle en laissant échapper un mouvement de mutinerie.

— Eh bien! mon enfant, écoute-moi : Les jeunes filles se créent souvent des images nobles et ravissantes, des figures idéales; elles se forgent des idées chimériques sur les hommes, sur leurs sentimens, sur le monde; puis, elles attribuent à leur insu toutes les perfections qu'elles ont rêvées à un caractère, et s'y confient; elles aiment ou croient aimer cette créature imaginaire; et, plus tard, quand il n'est plus temps de s'affranchir du malheur, la trompeuse apparence qu'elles ont embellie, l'amant enfin, se change en un squelette odieux.

Julie, j'aimerais mieux te savoir amoureuse d'un vieillard plutôt que de te voir aimée par le colonel. Ah! si tu pouvais te placer à dix ans d'ici dans la vie, tu rendrais justice à mon expérience. Je connais Victor. Sa gaîté est une gaîté sans esprit, une gaîté de caserne. Il est sans moyens, dépensier. C'est un de ces hommes que le ciel a fabriqués pour prendre et digérer quatre repas par jour, dormir, aimer la première venue, et se battre. Il n'entend pas la vie. Son bon cœur, car il a bon cœur, l'entraînera peut-être à donner sa bourse à un malheureux, à un camarade; mais il est insouciant, mais il n'est pas doué de cette délicatesse de cœur qui nous rend esclaves du bonheur d'une femme; mais il est ignorant, égoïste... — Il y a beaucoup de mais.

— Cependant, mon père, il faut bien qu'il ait de l'esprit et des moyens pour avoir été fait colonel...

— Ma chère, Victor restera colonel toute sa vie... — Je n'ai encore vu personne qui m'ait paru digne de toi!... reprit le vieux père avec une sorte d'enthousiasme.

Il s'arrêta un moment, contempla sa fille, et ajouta :

— Mais, ma pauvre Julie, tu es encore trop jeune, trop faible, trop délicate pour supporter les chagrins et les tracas du mariage. D'Aiglemont a été gâté par ses parens, de

même que tu l'as été par moi et par ta mère : or, comment espérer que vous pourrez vous entendre tous deux avec des volontés différentes dont les tyrannies seront inconciliables? — Tu es douce et modeste, tu as, dit-il d'une voix altérée, une délicatesse et une grâce de sentiment...

Il n'acheva pas, car les larmes le gagnèrent.

— Victor, reprit-il, blessera toutes les qualités naïves de ta jeune âme!... Je connais les militaires, ma Julie. — J'ai vécu aux armées. — Il est rare que leur cœur puisse triompher des habitudes produites ou par les malheurs au sein desquels ils vivent, ou par les hasards de leur vie aventurière.

— Vous voulez donc, mon père, répliqua Julie d'un ton qui tenait le milieu entre le sérieux et la plaisanterie, contrarier mes sentimens... me marier pour vous, et non pour moi?...

— Te marier pour moi!... s'écria le père avec un mouvement de surprise; pour moi, ma fille, dont tu n'entendras bientôt plus la voix grondeuse et amicale!... J'ai toujours vu les enfans attribuer à un sentiment de satisfaction personnelle tous les sacrifices que leur font les parens! Épouse Victor, ma Julie, et un jour tu déploreras amèrement sa nullité, son défaut d'ordre, son égoïsme, son indélicatesse, son ineptie en amour, et mille autres chagrins qui te viendront de lui. — Alors, souviens-toi que, sous ces arbres, la voix prophétique de ton vieux père a retenti vainement à tes jeunes oreilles!

Le vieillard se tut, car il avait surpris sa fille agitant la tête d'une manière mutine. Ils firent ensemble quelques pas vers la grille où leur voiture était arrêtée; et, pendant cette marche silencieuse, la jeune fille quitta insensiblement sa mine boudeuse en examinant à la dérobée le visage de son père. Une profonde douleur était gravée sur ce front penché.

— Je vous promets, mon père, dit-elle d'une voix douce et altérée, de ne pas vous parler d'épouser Victor avant que vous ne soyez revenu de vos préventions contre lui.

Le vieillard regarda sa fille avec étonnement. Deux larmes qui roulaient dans ses yeux tombèrent le long de ses joues ridées. Ne pouvant embrasser Julie devant la foule dont ils étaient environnés, il pressa tendrement la douce main qu'il tenait. Quand il remonta en voiture, toutes les pensées soucieuses qui s'étaient amassées sur son front avaient complètement disparu.

L'attitude un peu triste de sa fille l'inquiétait bien moins que la joie innocente dont elle avait trahi le secret pendant la revue.

§ II. — LA FEMME.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1814, un peu moins d'un an après la revue de l'Empereur, une vieille calèche roulait sur la levée d'Amboise à Tours.

En quittant le dôme vert des noyers sous lesquels la poste de la Frillière est cachée, la voiture fut entraînée avec une telle rapidité, qu'en moins d'une minute elle arriva au pont bâti sur la Cise à son embouchure dans la Loire. Mais l'équipage s'arrêta là, car un trait venait de se briser par suite du mouvement impétueux que, sur l'ordre de son maître, un jeune postillon avait imprimé à quatre des plus vigoureux chevaux du relais.

Ainsi, par un effet du hasard, deux personnes qui se trouvaient dans la calèche eurent le loisir de contempler, à leur réveil, un des plus beaux sites que puissent présenter les prestigieuses rives de la Loire.

A sa droite, le voyageur embrasse d'un regard toutes les sinuosités décrites par la Cise qui se roule, comme un serpent argenté, dans l'herbe des prairies les plus opulentes, et auxquelles les premières pousses du printemps donnaient alors les vives couleurs de l'émeraude.

A gauche, la Loire apparaît dans toute sa magnificence. Les innombrables facettes de quelques *roulées*, produites par une

brise matinale un peu froide, réfléchissaient les scintillemens du soleil sur les vastes nappes que déploie cette majestueuse rivière. Puis, çà et là, des îles verdoyantes se succèdent, dans l'étendue des eaux, comme les chatons d'un collier. De l'autre côté du fleuve, les plus belles campagnes de la Touraine déroulent leurs trésors à perte de vue; car l'œil n'a, dans le lointain, d'autres bornes que les collines du Cher, chargées de châteaux, et dont les cîmes dessinaient en ce moment des lignes lumineuses sur le transparent azur d'un beau ciel.

A travers le tendre feuillage des îles, au fond du tableau, Tours semble, comme Venise, sortir du sein des eaux; et les campanilles grises de sa vieille cathédrale s'élancent dans les airs, où elles se confondaient alors avec les créations fantastiques de quelques nuages blanchâtres.

Mais un peu au-delà du pont sur lequel la voiture était arrêtée, le voyageur aperçoit devant lui, et tout le long de la Loire jusqu'à Tours, une chaîne de rochers qui, par une fantaisie de la nature, paraît avoir été posée pour encaisser le fleuve. Cette longue barrière, dont la Loire semble vouloir ronger la base, présente un spectacle qui fait toujours l'étonnement du voyageur. En effet, le village de Vouvray se trouve comme niché dans les gorges et les éboulemens de ces rochers, qui commencent à décrire un coude à cet endroit; et, depuis Vouvray jusqu'à Tours, cette chaîne de montagnes, dont les anfractuosités ont quelque chose d'effrayant, est habitée par une population de vignerons. En plus d'un endroit, il n'y a pas moins de trois étages de demeures creusées dans le roc, et réunies par de dangereux escaliers taillés dans la pierre blanche. Au sommet d'un toit, une jeune fille en jupon rouge court à son jardin. La fumée d'une cheminée s'élève entre les sarmens et le pampre naissant d'une vigne. Des closiers labourent leurs champs perpendiculaires. Une vieille femme, tranquille sur un quartier de la roche éboulée, tourne son rouet sous les fleurs d'un amandier, et regarde passer les voyageurs à ses pieds, en souriant de leur effroi; car elle ne s'inquiète pas plus des crevasses du sol que

de la ruine pendante d'un vieux mur, dont les assises ne sont plus retenues que par les tortueuses racines d'un manteau de lierre. Le marteau des tonneliers fait retentir les voûtes de caves aériennes. Enfin, la terre est partout cultivée et partout féconde là où la nature avait refusé de la terre à l'industrie humaine.

Aussi rien n'est-il comparable, dans le cours de la Loire, au riche panorama que la Touraine présente alors aux yeux du voyageur. Le triple tableau de cette scène, dont les aspects sont à peine indiqués, procure à l'âme un de ces spectacles qu'elle inscrit à jamais dans son souvenir; et quand un poète en a joui, ses rêves viennent souvent lui en reconstruire fabuleusement les effets romantiques.

Au moment où la voiture parvint sur le pont de la Cise, une douzaine de voiles blanches débouchèrent entre les îles de la Loire, et donnèrent une nouvelle harmonie à ce site merveilleux. La senteur des saules qui bordent le fleuve ajoutait de pénétrans parfums au goût de la brise humide; les oiseaux faisaient entendre leurs mélodieux concerts; et le chant monotone d'un gardeur de chèvres y joignait une sorte de mélancolie, tandis que les cris des mariniers annonçaient une agitation lointaine. De molles vapeurs, capricieusement arrêtées autour des arbres épars dans ce vaste paysage, y imprimaient une grâce indéfinissable. Enfin, c'était la Touraine dans toute sa gloire, le printemps dans toute sa splendeur.

Cette partie de la France, la seule dont les armées étrangères ne devaient point fouler les trésors, était en ce moment la seule qui fût tranquille, et l'on eût dit qu'elle défiait le malheur.

Une tête coiffée d'un bonnet de police se montra hors de la calèche aussitôt qu'elle ne roula plus. Bientôt un militaire impatient en ouvrit lui-même la portière et sauta sur la route, comme pour aller quereller le postillon. L'intelligence avec laquelle le Tourangeau raccommodait le trait cassé rassura le comte d'Aiglemont, qui revint vers la portière en étendant ses bras comme pour en détirer les muscles endormis

Il bâilla, regarda le paysage; et, posant alors la main sur le bras d'une jeune femme soigneusement enveloppée dans un vitchoura, il lui dit d'une voix enrouée :

— Tiens, chérie, réveille-toi pour examiner le pays? Il est magnifique.

A ces mots, Julie avança la tête hors de la calèche. Un bonnet de marte lui servait de coiffure; et comme les plis du manteau fourré déguisaient entièrement ses formes, on ne pouvait voir que sa figure.

Julie d'Aiglemont ne ressemblait déjà plus à la jeune fille qui courait naguère avec joie et bonheur à la revue des Tuileries. Son visage, toujours délicat, était privé des couleurs roses qui lui donnaient jadis un si riche éclat, et les touffes noires de quelques cheveux défrisés par l'humidité de la nuit faisaient ressortir la blancheur matte de sa tête, dont la vivacité semblait engourdie. Cependant ses yeux brillaient d'un feu surnaturel; et, au-dessous de leurs paupières, quelques teintes violettes se dessinaient sur ses joues fatiguées. Elle examina d'un œil indifférent les campagnes du Cher, la Loire et ses îles, Tours et les longs rochers de Vouvray. Mais ne regardant même pas la ravissante vallée de la Cise, elle se rejeta promptement dans le fond de la calèche, et dit d'une voix qui, en plein air, paraissait d'une extrême faiblesse :

— Oui, c'est admirable!...

— Julie, n'aimerais-tu pas à vivre ici?...

— Oh! là ou ailleurs!... dit-elle avec insouciance.

— Souffres-tu?... lui demanda le colonel d'Aiglemont d'un air inquiet.

— Oh non!... répondit la jeune femme avec une vivacité momentanée.

Elle contempla son mari en souriant, et ajouta :

— J'ai envie de dormir.

Le galop d'un cheval ayant retenti soudain, Victor d'Aiglemont laissa la main de sa femme, et tourna la tête vers un coude que la route fait en cet endroit. Au moment où Julie ne fut plus vue par le colonel, l'expression de gaîté qu'elle

avait imprimée à son pâle visage disparut comme si une lueur eût cessé de l'éclairer. N'éprouvant ni le désir de revoir le paysage, ni la curiosité de savoir quel était le voyageur dont le cheval galopait dans le lointain, elle se replaça dans le coin de la calèche, et ses yeux se fixèrent sur la croupe des chevaux, sans trahir aucune espèce de sentiment. Elle avait l'air aussi stupide que peut l'avoir un paysan écoutant le prône de son curé.

Un jeune homme, monté sur un cheval de prix, sortit tout à coup d'un bouquet de peupliers et d'aubépines en fleurs.

— C'est un Anglais!... dit le colonel.

— Oh! mon Dieu, oui, mon général! répliqua le postillon; c'est un de ces gars qui veulent manger la France, à ce qu'on dit.

Le colonel garda le silence.

L'inconnu était un de ces voyageurs qui se trouvèrent sur le continent lorsque Napoléon arrêta tous les Anglais, en représailles de l'attentat commis envers le droit des gens par le cabinet de Saint-James lors de la rupture du traité d'Amiens.

Soumis à tous les caprices du pouvoir impérial, ces prisonniers ne restèrent pas tous dans les résidences où ils furent saisis, ou dans celles qu'ils eurent d'abord la liberté de choisir. La plupart de ceux qui habitaient en ce moment la Touraine y avaient été transférés de divers points de l'empire où leur séjour avait paru compromettre les intérêts de la politique continentale. Le jeune captif qui promenait en ce moment son ennui matinal, était lui-même une victime de la puissance bureaucratique; car, depuis peu de mois, un ordre parti du ministère des relations extérieures l'avait arraché au climat de Montpellier, où la rupture de la paix le surprit autrefois cherchant à se guérir d'une affection pulmonaire.

Du moment où ce jeune homme reconnut un militaire dans la personne du comte d'Aiglemont, il s'empressa d'en

éviter les regards en tournant assez brusquement la tête vers les prairies de la Cise.

— Tous ces Anglais sont insolens comme si le globe leur appartenait! dit le colonel en murmurant. Heureusement Soult va leur donner les étrivières.

Quand le prisonnier passa devant la calèche, il y jeta les yeux. Alors, malgré la brièveté de son regard, il put admirer l'expression de mélancolie qui donnait à la figure pensive de la comtesse je ne sais quel attrait indéfinissable. Il y a beaucoup d'hommes dont le cœur est puissamment ému par l'apparence même de la souffrance chez une femme; et, pour eux, la douleur semble être une promesse de constance ou d'amour.

Entièrement absorbée dans la contemplation d'un coussin de sa calèche, Julie ne fit attention ni au cheval ni au cavalier.

Le trait ayant été solidement et promptement rajusté, le comte remonta en voiture. Le postillon, s'efforçant de regagner le temps perdu, mena rapidement les deux voyageurs sur la partie de la levée que bordent les rochers suspendus au sein desquels mûrissent les vins de Vouvray, d'où s'élancent tant de jolies maisons, et où apparaissent, dans le lointain, les ruines de cette si célèbre abbaye de Marmoutiers, la retraite de Saint-Martin.

— Que nous veut donc ce milord diaphane?... s'écria le colonel en tournant la tête pour s'assurer que le cavalier qui, depuis le pont de la Cise, suivait sa voiture, était le jeune Anglais.

Comme l'inconnu ne violait aucune convenance de politesse en se promenant sur la berme de la levée, le colonel se remit dans le coin de sa calèche, après avoir jeté un regard menaçant sur l'Anglais; mais il ne put, malgré son involontaire inimitié, s'empêcher de remarquer la beauté du cheval et la grâce du cavalier.

Le jeune homme avait une de ces figures britanniques dont le teint est si fin, la peau si douce et si blanche, qu'on est

quelquefois tenté de supposer qu'elles appartiennent au corps délicat d'une jeune fille. Il était blond, mince et grand. Son costume avait ce caractère de recherche et de propreté qui distingue les fashionnables de la prude Angleterre. On eût dit qu'il rougissait plutôt de pudeur que de plaisir à l'aspect de la comtesse. Une seule fois Julie leva les yeux sur l'étranger; mais elle y fut en quelque sorte obligée par son mari, qui voulait lui faire admirer les jambes fines d'un cheval de race pure.

Les yeux de Julie rencontrèrent alors ceux du timide Anglais; et, dès ce moment, le gentilhomme, au lieu de faire marcher son cheval près de la calèche, la suivit à quelques pas de distance en arrière.

A peine la comtesse regarda-t-elle l'inconnu. N'apercevant aucune des perfections humaines et chevalines qui s'offrirent à sa vue, elle se rejeta au fond de la voiture, après avoir laissé échapper un léger mouvement de sourcils, comme pour approuver son mari.

Là-dessus, le colonel se rendormit, et les deux époux arrivèrent à Tours sans s'être dit une seule parole, et sans que les ravissans paysages de la changeante scène au sein de laquelle ils voyagèrent, attirassent une seule fois l'attention de Julie. Quand son mari sommeilla, elle le contempla à plusieurs reprises. Au dernier regard qu'elle lui jeta, un cahot ayant fait tomber sur les genoux de la jeune femme un médaillon suspendu à son cou par une chaîne de deuil, le portrait de son père lui apparut soudain. A cet aspect, des larmes, jusque-là réprimées, roulèrent dans ses yeux.

L'Anglais vit peut-être les traces humides et brillantes que ces pleurs laissèrent un moment sur les joues pâles de la comtesse, mais que l'air sécha promptement.

Chargé par l'Empereur de porter des ordres au maréchal Soult, qui avait à défendre la France de l'invasion faite par les Anglais dans le Béarn, le colonel d'Aiglemont profitait de sa mission pour soustraire sa femme aux dangers dont Paris

était alors menacé, et il la conduisait à Tours chez une vieille parente à lui.

Bientôt la voiture roula sur le pavé de Tours, sur le pont, dans la rue, et bientôt elle s'arrêta devant l'hôtel antique où demeurait la ci-devant marquise de Belorgey.

C'était une de ces belles vieilles femmes, au teint pâle, à cheveux blancs, qui ont un sourire fin, qui semblent porter des paniers, et dont la tête est couronnée d'un bonnet dont la mode est inconnue. Portraits septuagénaires du siècle de Louis XV, ces femmes sont presque toujours caressantes, comme si elles aimaient encore; moins pieuses que dévotes, et moins dévotes qu'elles n'en ont l'air; toujours exhalant la poudre à la maréchale, contant bien, causant mieux, et riant plutôt d'un souvenir que d'une plaisanterie.

Quand une vieille femme de chambre vint annoncer à la marquise (car elle devait bientôt reprendre son titre) la visite d'un neveu qu'elle n'avait pas vu depuis le commencement de la guerre d'Espagne, elle ôta vivement ses lunettes, ferma *la Galerie de l'ancienne Cour*, son livre favori; puis, retrouvant une sorte d'agilité, elle arriva sur son perron au moment où Victor et Julie en montaient les marches.

Les deux femmes se jetèrent un rapide coup-d'œil.

— Bonjour, ma chère tante, s'écria le colonel en saisissant la marquise, et l'embrassant avec précipitation; je vous amène une jeune personne à garder. Je viens vous confier mon trésor; ma Julie n'est ni coquette ni jalouse; elle a une douceur d'ange... Mais elle ne se gâtera pas ici, j'espère!... dit-il en s'interrompant.

— Mauvais sujet!... répondit la marquise en lui lançant un regard moqueur.

Puis elle s'offrit, la première, avec une certaine grâce aimable, à embrasser Julie, qui restait passive, et paraissait plus embarrassée que curieuse.

— Nous allons faire connaissance, ma chère petite belle, reprit la marquise; et ne vous effrayez pas trop de moi; je tâche de n'être jamais vieille avec les jeunes gens...

Avant d'arriver au salon, la marquise avait déjà, suivant l'habitude des provinces, commandé à déjeuner pour ses deux hôtes; mais le comte arrêta l'éloquence de sa tante en lui disant d'un ton sérieux qu'il ne pouvait pas lui donner plus de temps que la poste n'en mettrait à relayer.

Les trois parens entrèrent donc au plus vite dans le salon, et le colonel eut à peine le temps de raconter à la marquise les événemens politiques et militaires qui l'obligeaient à lui demander un asile pour sa jeune femme.

Pendant le récit, la tante regardait alternativement, et son neveu, qui parlait sans être interrompu, et sa nièce, dont elle attribua la pâleur et la tristesse à cette séparation forcée. Elle avait l'air de se dire :

— Hé, hé, ces jeunes gens-là s'aiment!...

En ce moment, des claquemens de fouet retentirent dans la vieille cour silencieuse, dont les pavés étaient dessinés par des bouquets d'herbes; alors Victor, embrassant derechef la marquise, s'élança hors du logis.

— Adieu, ma chère, dit-il en embrassant sa jeune femme qui l'avait suivi jusqu'à la voiture.

— Oh! Victor, laisse-moi t'accompagner plus loin encore?... dit-elle d'une voix caressante. — Je ne voudrais pas te quitter...

— Y penses-tu?...

— Eh bien! répliqua Julie, adieu! puisque tu le veux.

La voiture disparut.

— Vous aimez donc bien mon pauvre Victor? demanda la marquise à sa nièce, dont elle interrogea les yeux par un de ces savans regards que les vieilles femmes jettent aux jeunes.

— Hélas! madame!... répondit Julie, ne faut-il pas bien aimer un homme pour l'épouser!...

Cette dernière phrase fut accentuée par un ton de naïveté qui trahissait tout à la fois un cœur pur et un profond mystère. Il était difficile à une marquise, qui avait connu Duclos et le maréchal de Richelieu, de ne pas chercher à le deviner.

La tante et la nièce étaient en ce moment sur le seuil de

la porte-cochère, occupées à regarder la calèche qui fuyait. Les yeux de la comtesse n'exprimaient pas l'amour comme la marquise le comprenait; la pauvre dame était Provençale, et ses passions avaient été vives.

— Vous vous êtes donc laissée prendre par mon vaurien de neveu?... demanda-t-elle à Julie.

La comtesse tressaillit involontairement. L'accent et le regard de cette vieille coquette semblèrent lui annoncer une connaissance du caractère de Victor, plus approfondie peut-être que celle qu'elle en avait; alors la jeune femme, inquiète, s'enveloppa dans cette dissimulation maladroite, premier refuge des cœurs naïfs et souffrans.

La marquise se contenta des réponses de sa nièce; mais elle pensa joyeusement que sa solitude allait être réjouie par quelque secret d'amour, et que, entre elle et sa nièce, il y aurait sans doute une intrigue amusante à conduire.

Quand Julie se trouva dans un grand salon, tendu de tapisseries encadrées par des baguettes dorées, qu'elle fut assise devant un grand feu, abritée des bises *fenestrales* par un paravent chinois, sa tristesse ne pouvait guère se dissiper; car il était difficile que la gaîté naquît sous d'aussi vieux lambris, entre ces meubles séculaires. Néanmoins, elle prit une sorte de plaisir à entrer dans cette solitude profonde, et dans le silence solennel de la province. Après avoir échangé quelques mots avec cette tante, à laquelle elle avait écrit naguère une lettre de nouvelle mariée, elle resta silencieuse comme si elle eût écouté la musique d'un opéra.

Ce ne fut qu'après deux heures d'un calme digne de la Trappe, qu'elle s'aperçut de son impolitesse envers sa tante. Elle se souvint de ne lui avoir fait que de froides réponses. La vieille femme avait respecté le caprice de sa nièce par cet instinct de grâce qui caractérise les gens de l'ancien temps.

En ce moment, la marquise tricotait. Elle s'était, il est vrai, absentée plusieurs fois pour s'occuper d'une certaine chambre *verte,* où devait coucher la comtesse, et où les gens

de la maison plaçaient les bagages de sa nièce; mais alors elle avait repris sa place dans un grand fauteuil, et regardait la jeune femme à la dérobée. Honteuse de s'être abandonnée à son irrésistible méditation, Julie essaya de se la faire pardonner en s'en moquant.

— Ma chère petite, nous connaissons la douleur des veuves!... répondit la tante.

Il fallait avoir quarante ans pour deviner l'ironie qu'exprimèrent les lèvres de la marquise.

Le lendemain, la comtesse fut beaucoup mieux. Elle causa. Sa tante ne désespera plus d'apprivoiser la jeune femme qu'elle avait d'abord jugée comme un être stupide. Elle entretint sa nièce des joies du pays, des bals et des maisons où elles pouvaient aller. Toutes les questions de la marquise furent, pendant cette journée, autant de piéges que, par une ancienne habitude de cour, elle ne put s'empêcher de tendre à sa nièce pour en deviner le caractère. Julie résista à toutes les instances qui lui furent faites pendant quelques jours d'aller chercher des distractions au dehors; et, malgré l'envie que la vieille dame avait de promener orgueilleusement sa jolie nièce, elle finit par renoncer à vouloir la mener dans le monde. La jeune comtesse avait trouvé un prétexte à sa solitude et à sa tristesse dans le chagrin que lui avait causé la mort de son père, dont elle portait encore le deuil.

Au bout de huit jours, la marquise admira la douceur angélique, les grâces modestes, l'esprit indulgent de Julie; et, dès-lors, elle s'intéressa prodigieusement à la mystérieuse mélancolie qui rongeait ce jeune cœur.

La comtesse était une de ces femmes nées pour être aimables, et qui semblent apporter avec elles le bonheur. Sa société devint si douce et si précieuse à la marquise de Belorgey, qu'elle s'affola de sa nièce, et désira ne plus la quitter.

Un mois suffit pour établir entre elles une éternelle amitié.

La marquise remarqua, non sans surprise, que les cou-

leurs vives qui animaient le teint de Julie, changèrent insensiblement, et que sa figure prit des tons mats et pâles. En perdant son éclat primitif, Julie devenait moins triste. Parfois la marquise amenait sa jeune parente à des élans de gaîté, à des rires folâtres, bientôt réprimés par une pensée importune. Elle devina que, ni le souvenir paternel, ni l'absence de Victor, n'étaient la cause de la mélancolie profonde, qui jetait un voile sur la vie de cette jeune femme; et la marquise soupçonnait tant de choses, qu'il était difficile qu'elle pût s'arrêter à la véritable cause du mal, car nous n'inventons jamais rien, et nous ne rencontrons le vrai que par hasard peut-être.

Un jour que Julie avait laissé briller aux yeux de sa tante étonnée un oubli complet du mariage, une folie de jeune fille étourdie, une candeur d'esprit, un enfantillage digne du premier âge, et cet esprit délicat et parfois si profond qui distingue les jeunes personnes en France, la marquise résolut de sonder les mystères de cette âme, dont le naturel extrême équivalait à une impénétrable dissimulation. La nuit approchait; les deux dames étaient assises devant une croisée qui donnait sur la rue; Julie avait repris un air pensif; un homme à cheval vint à passer.

— Voilà une de vos victimes!... dit la marquise.

Madame d'Aiglemont regarda sa tante d'un air surpris.

— C'est un jeune Anglais, un gentilhomme, sir Arthur Grenville. Son histoire est intéressante. Il est venu à Montpellier en 1803, espérant que l'air de ce pays, qui lui était recommandé par les médecins, le guérirait d'une maladie de poitrine à laquelle il devait succomber. Comme tous ses compatriotes, il a été arrêté par Bonaparte lors de la guerre, que ce monstre-là ne saurait se passer de faire. Par distraction, ce jeune Anglais s'est mis à étudier sa maladie, que l'on croyait mortelle. Insensiblement, il a pris goût à l'anatomie, à la médecine; il s'est passionné pour cet art-là, ce qui est fort extraordinaire chez un homme de qualité; mais le Régent aimait bien la chimie!.. Bref, sir Arthur a fait des pro-

grès qui ont étonné même les professeurs de Montpellier; l'étude l'a consolé de sa captivité, et en même temps il s'est radicalement guéri. On prétend qu'il est resté deux ans sans parler, respirant rarement, demeurant couché dans une étable, buvant le lait d'une vache venue de Suisse, et vivant de cresson. Depuis qu'il est à Tours, il n'a vu personne. Il est fier comme un paon. Mais vous avez certainement fait sa conquête, car ce n'est probablement pas pour moi qu'il passe sous nos fenêtres deux fois par jour depuis que vous êtes ici... Il vous aime...

Ces derniers mots réveillèrent la comtesse comme par magie. Elle laissa échapper un geste et un sourire qui étonnèrent la marquise. Loin de témoigner cette satisfaction instinctive, ressentie même par la femme la plus sévère quand elle apprend qu'elle fait un malheureux, le regard de Julie fut terne et froid. Son visage indiquait un sentiment de répulsion voisin de l'horreur. Cette proscription n'était pas celle dont une femme aimante frappe le monde entier au profit d'un seul être; alors elle sait rire et plaisanter... Non, Julie était en ce moment comme une personne à qui le souvenir d'un danger trop vivement présent en fait ressentir encore la douleur...

La marquise, bien convaincue que sa nièce n'aimait pas son neveu, fut stupéfaite en découvrant qu'elle n'aimait personne. Elle trembla d'avoir à reconnaître en Julie un cœur désenchanté, une jeune femme à qui l'expérience d'un jour, d'une nuit peut-être, avait suffi pour apprécier la nullité de Victor.

— Si elle le connaît, c'est fini!... se dit-elle.

Alors elle se proposait déjà de la convertir aux doctrines monarchiques du siècle de Louis XV; mais quelques heures plus tard, elle apprit, ou plutôt elle devina la situation assez commune à laquelle la comtesse devait sa mélancolie.

Julie, devenue tout à coup pensive, se retira chez elle plus tôt que de coutume. Quand sa femme de chambre l'eut déshabillée et l'eut laissée prête à se coucher, elle resta devant

le feu, plongée dans une duchesse de velours jaune, meuble antique, aussi favorable aux affligés qu'aux gens heureux. Elle pleura, elle soupira, elle pensa; puis, elle prit une petite table, chercha du papier, et se mit à écrire.

Les heures passèrent vite, car cette confidence paraissait coûter beaucoup à la comtesse, et chaque phrase amenait des torrens de pensée, de longues rêveries.

Tout à coup la jeune femme s'arrêta, fondit en larmes, et en ce moment toutes les horloges sonnèrent deux heures. Sa jeune tête, aussi lourde que celle d'une mourante, s'inclina sur son sein; mais quand elle la releva, elle vit devant elle sa vieille tante, qui ressemblait à un personnage détaché soudain de la tapisserie dont les murs étaient garnis.

— Qu'avez-vous donc, ma petite?.... dit la marquise; pourquoi veiller si tard, et surtout pourquoi pleurer à votre âge, et toute seule?..

Elle s'assit sans autre cérémonie, dévorant la lettre des yeux.

— Vous écriviez à votre mari?...

— Sais-je où il est!... reprit la comtesse.

La tante prit le papier, et le lut. Elle avait apporté ses lunettes. Il y avait préméditation. L'innocente créature lui laissa prendre sa lettre sans faire la moindre observation. Ce n'était pas un défaut de dignité ou quelque sentiment de culpabilité secrète qui lui ôtait ainsi toute énergie; non, sa tante se rencontra là dans un de ces momens de crise où l'âme est sans ressort.

Comme une jeune fille vertueuse qui accable un amant de dédains, mais qui, le soir, se trouve si triste, si abandonnée, qu'elle le désire et veut un cœur, un asile où déposer ses douleurs, Julie laissa violer sans mot dire le cachet que la délicatesse imprime à une lettre même ouverte.

Elle resta pensive pendant que la marquise lisait.

« Oh, ma Louisa, pourquoi me réclamer tant de fois l'accomplissement de la plus imprudente promesse que puissent

se faire deux jeunes filles ignorantes et modestes? Tu te demandes souvent, m'écris-tu, pourquoi je n'ai répondu depuis six mois que par un morne silence à tes interrogations curieuses?..... Ma chère, tu devineras, peut-être, le secret de mes refus en apprenant les mystères que je vais trahir. Je les aurais à jamais ensevelis dans le fond de mon cœur, si tu ne m'avertissais pas de ton prochain mariage.

» Tu vas te marier, Louisa?.... Cette pensée me fait frémir. O pauvre petite, marie-toi, et dans quelques mois, un de tes plus poignans regrets te viendra du souvenir de ce que nous étions naguère, quand un soir, à Écouen, parvenues toutes deux sous les grands chênes de la montagne, nous contemplâmes la belle vallée que nous avions à nos pieds, et que nous y admirâmes les rayons du soleil couchant, dont les reflets nous enveloppaient.

» Nous nous assîmes sur un quartier de roches, et tombâmes dans un ravissement auquel succéda une douce mélancolie. Tu trouvas la première que ce soleil lointain nous parlait d'avenir. Nous étions bien curieuses et bien folles alors! Te souviens-tu de toutes nos extravagances? Nous nous embrassâmes comme deux amans, disions-nous, et nous nous jurâmes que la première mariée de nous deux raconterait fidèlement à l'autre ces secrets d'hyménée, ces joies que nos âmes enfantines nous peignaient si délicieuses.

» Cette soirée fera ton désespoir, Louisa, car alors tu étais jeune, belle, insouciante, sinon heureuse, et un mari te rendra en peu de temps ce que je suis déjà, — laide, souffrante et vieille.

» Te dire combien j'étais fière, vaine et joyeuse d'épouser le colonel Victor d'Aiglemont, ce serait une folie! Et même comment te le dirai-je? je ne me souviens plus de moi-même. En peu d'instans mon enfance est devenue comme un songe.

» Ma contenance pendant la journée solennelle qui consacrait un lien dont j'ignorais l'étendue, n'a pas été exempte de reproches. Mon père a cherché plus d'une fois à réprimer ma gaîté, car je témoignais des joies qu'on trouvait incon-

venantes, et mes discours révélaient de la malice justement parce qu'ils étaient sans malice. Je faisais mille enfantillages avec ce voile nuptial, avec cette robe et ces fleurs!...

» Restée seule le soir dans la chambre où j'avais été conduite avec apparat, je méditai quelque espiéglerie pour intriguer Victor, et en attendant qu'il vînt, j'avais des palpitations de cœur semblables à celles qui me saisissaient autrefois en ces jours solennels du 31 décembre, quand, sans être aperçue, je me glissais dans le salon où les étrennes étaient entassées.

» Lorsque mon mari entra, qu'il me chercha, le rire étouffé que je fis entendre sous les mousselines dont je m'étais enveloppée, a été le dernier éclat de cette gaîté douce qui anima les jeux de notre enfance. »

Quand la marquise eut achevé de lire cette lettre, qui commençant ainsi contenait de bien tristes observations, elle posa lentement ses lunettes sur la table, y remit aussi la lettre; puis, fixant sur sa nièce deux yeux verts dont l'âge n'avait pas affaibli le feu clair et perçant :

— Ma petite, dit-elle, une femme mariée ne doit pas écrire ainsi à une jeune personne.....

— C'est ce que je pensais, répondit Julie avec un accent déchirant, j'avais honte de moi pendant que vous la lisiez....

— Si à table un mets ne nous semble pas bon, il n'en faut dégoûter personne, mon enfant? reprit la vieille avec bonhomie; surtout, lorsque depuis Ève jusqu'à nous, le mariage a paru chose si excellente...

Julie saisit la lettre, et la jeta au feu.

— Vous n'avez plus de mère?... dit la marquise.

La comtesse tressaillit, et pleura, puis elle leva doucement la tête et la baissa comme pour dire :

— J'ai déjà regretté plus d'une fois ma mère, depuis un an!.....

Elle regarda sa tante, et un frisson de joie sécha ses larmes quand elle aperçut l'air de bonté qui animait cette vieille fi-

gure. Elle tendit sa jeune main à la marquise, qui semblait la solliciter, et quand leurs doigts se pressèrent, ces deux femmes achevèrent de se comprendre.

— Pauvre orpheline!... ajouta la marquise.

Ce mot fut un dernier trait de lumière pour Julie. Elle crut entendre la voix prophétique de son père.

— Vous avez les mains brûlantes.... demanda la vieille femme. Est-ce qu'elles sont toujours ainsi?

— La fièvre ne m'a quittée que depuis sept à huit jours seulement, répondit-elle.

— Vous aviez la fièvre, et vous me le cachiez?...

— Je l'ai depuis un an... dit Julie avec une sorte d'anxiété pudique.

— Ainsi, mon bon petit ange, reprit la marquise, le mariage a été jusqu'à présent comme une longue douleur pour vous?...

La jeune femme n'osa répondre; mais elle fit un geste affirmatif qu'il lui fut impossible de réprimer.

— Vous êtes donc malheureuse?...

— Oh! non, ma tante!... Victor m'aime à l'idolâtrie, et je l'adore, il est si bon!

— Eh bien!... vous l'aimez, et vous le fuyez, n'est-ce pas?

— Oui... quelquefois...

— N'êtes-vous pas souvent troublée dans la solitude par la crainte qu'il ne vienne vous y surprendre?

— Hélas! oui, ma tante; mais je l'aime bien, je vous assure!...

— Ne vous accusez-vous pas en secret vous-même de ne pas partager son bonheur? et, parfois, ne pensez-vous point que l'amour légitime ne pardonne peut-être pas plus qu'une passion criminelle?

— Oh! c'est cela!... dit-elle en pleurant, vous avez donc tout deviné! Je suis une énigme à mes propres yeux!... Mes sens sont engourdis. Je suis sans idée... Enfin, je vis difficilement. Il y a au milieu de mon âme une indéfinissable

appréhension qui glace mes sentimens, et me jette dans une torpeur continuelle. Je suis sans voix pour me plaindre, et sans paroles pour exprimer ma peine.

— Enfantillages, niaiseries que tout cela!... s'écria la tante.

Et en ce moment, un gai sourire anima son visage desséché.

— Et vous aussi vous riez?... dit avec désespoir la jeune femme.

— J'ai été ainsi!... reprit promptement la marquise. Maintenant que Victor vous a laissée seule, n'êtes-vous pas redevenue jeune fille, gaie, tranquille, sans plaisirs, mais sans souffrances?

Julie ouvrit de grands yeux hébétés.

— Enfin, mon ange, vous adorez Victor, n'est-ce pas?... mais vous aimeriez mieux être sa sœur que sa femme?...

— Hé bien, oui, ma tante!... Mais pourquoi sourire?...

— Oh!... vous avez raison, ma pauvre enfant!... Il n'y a, dans tout ceci, rien de bien gai. L'avenir serait pour vous, gros de plus d'un malheur, si je ne vous avais pas prise sous ma protection, et si ma vieille expérience n'avait pas su deviner la cause innocente de vos chagrins... Mon neveu ne méritait pas son bonheur... le sot! Sous le règne de notre bien-aimé Louis XV, une jeune femme, qui se serait trouvée dans la situation où vous êtes, aurait bientôt pu punir son mari. L'égoïste! Les militaires de ce tyran impérial sont tous de vilains ignorans; ils prennent la brutalité pour de la galanterie; ils ne connaissent pas plus les femmes qu'ils ne savent faire l'amour; ils croient que parce qu'ils vont se faire tuer le lendemain, ils sont dispensés d'avoir des égards et des attentions pour nous. Autrefois l'on savait aussi bien aimer que mourir à propos... Allez, ma nièce, je vous le formerai!... je ferai cesser le triste désaccord qui vous mènerait l'un et l'autre à la haine, au désespoir, et vous, à la mort peut-être...

Julie écoutait la vieille marquise avec autant d'étonnement

que de stupeur. — Elle était surprise en entendant des paroles dont elle pressentait la sagesse plutôt qu'elle ne la comprenait; elle était effrayée en retrouvant, sous une forme plus douce, l'arrêt porté par son père sur Victor, dans la bouche d'une parente pleine d'expérience.

Ayant peut-être une vive intuition de l'avenir, et appréhendant déjà pour le malheur qui l'attendait, elle fondit en larmes, et se jeta dans les bras de la vieille marquise, en lui disant :

— Soyez ma mère!...

La tante ne pleura pas, parce que les femmes de l'ancienne monarchie ont peu de larmes dans les yeux. Autrefois l'amour, et plus tard la révolution, les ont familiarisées avec les plus terribles et les plus poignantes péripéties, en sorte qu'elles conservent au milieu des dangers de la vie une dignité froide, une affection sincère, mais sans expansibilité, qui leur permet d'être toujours fidèle à l'étiquette, et à cette noblesse dans les choses de la vie, que les mœurs nouvelles ont eu le grand tort de répudier.

Mais la marquise prit la jeune femme dans ses bras, la baisa au front avec une certaine tendresse, une grâce particulière, qui souvent se trouvent plutôt dans les manières et les habitudes de ces femmes d'ancienne aristocratie que dans leur cœur. Elle cajola sa nièce par de douces paroles, lui promit un heureux avenir, la berça par des promesses d'amour, l'aidant à se coucher, comme si elle eût été sa fille, une fille chérie, en qui elle eût revécu, et dont elle épousât la situation, les pensées, l'espoir et les chagrins.

Elle se revoyait jeune, elle se retrouvait inexpériente et jolie en sa nièce.

La comtesse s'endormit heureuse d'avoir rencontré une amie, une mère, à qui, désormais, elle pourrait tout dire.

Le lendemain matin, au moment où la tante et la nièce s'embrassaient avec cette cordialité profonde et cet air d'intelligence qui prouvent un progrès dans le sentiment, une cohésion plus parfaite entre deux âmes, elles entendirent le

pas d'un cheval au dehors, tournèrent la tête en même temps et virent le jeune lord anglais qui passait lentement, selon son habitude. Il paraissait avoir fait une certaine étude de la vie que menaient ces deux femmes solitaires; et jamais il ne manquait à se trouver à leur déjeuner et à leur dîner. Son cheval ralentissait le pas sans avoir besoin d'en être averti; et, pendant le temps qu'il mettait à franchir l'espace que prenaient les deux fenêtres de la salle à manger, sir Arthur jetait un regard mélancolique, la plupart du temps dédaigné par la comtesse, qui n'y faisait aucune attention. La marquise seule, obéissant à ces curiosités de la vie retirée et sans événemens qui rend la province si triste et pleine de petitesses dont un esprit même supérieur se garantit difficilement, la marquise s'était fait un amusement de l'amour timide et sérieux que ressentait l'Anglais. Ces regards périodiques étaient devenus comme une habitude pour elle, et chaque jour de nouvelles plaisanteries attestaient le passage de sir Arthur.

En se mettant à table, les deux femmes le regardèrent simultanément, et les yeux de Julie et de sir Grenville se rencontrèrent cette fois avec une telle précision de mouvement et de sentiment, que la jeune femme rougit. Aussitôt l'Anglais pressa son cheval, qui partit au galop.

— Mais, madame, dit Julie à sa tante, que faut-il faire? Il doit être constant pour les gens qui voient passer sir Arthur, que je suis...

— Oui, répondit la marquise, en l'interrompant.

— Hé bien! ne pourrais-je pas lui faire dire de ne pas se promener ainsi?...

— Ne serait-ce pas lui donner lieu de penser qu'il est dangereux?..... Et d'ailleurs, pouvez-vous empêcher un homme d'aller et venir où bon lui semble. Demain nous ne mangerons plus dans cette salle, et ne nous y voyant plus, le lord discontinuera de vous aimer par la fenêtre... Voilà, ma chère enfant, comment se comporte une femme qui a l'usage du monde.

Mais le malheur de Julie devait être complet. A peine les deux femmes se levaient-elles de table, que le valet-de-chambre de Victor arriva soudain. Il venait de Bourges à franc étrier, par des chemins détournés, et apportait à la comtesse une lettre de son mari. Victor avait rejoint l'Empereur; il annonçait à sa femme la chute du trône impérial, la prise de Paris, et l'enthousiasme qui éclatait en faveur des Bourbons sur tous les points de la France; mais ne sachant comment pénétrer jusqu'à Tours, il la priait de venir en toute hâte à Orléans, où il espérait se trouver avec des passeports pour elle. Ce valet-de-chambre, ancien militaire, devait l'accompagner de Tours à Orléans, route que Victor croyait encore libre.

— Madame, vous n'avez pas un instant à perdre, dit le valet-de-chambre; les Prussiens, les Autrichiens et les Anglais vont faire leur jonction à Blois ou à Orléans....

En quelques heures la jeune femme fut prête, et partit dans une vieille voiture de voyage appartenant à sa tante.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas à Paris avec nous? dit-elle en embrassant la marquise; maintenant que les Bourbons...

— Oh! j'y serais allée sans cela, ma pauvre petite! Mes conseils vous sont trop nécessaires à Victor et à vous. Aussi vais-je faire toutes mes dispositions pour vous y rejoindre.

Julie partit accompagnée de sa femme-de-chambre et du vieux militaire, qui galoppait à côté de la chaise, et veillait à la sécurité du voyage.

Il était nuit, et Julie arrivait à un relais en avant de Blois, lorsque, inquiète d'entendre une voiture qui marchait derrière la sienne, et ne l'avait pas quittée depuis Amboise, elle se mit à la portière, afin de voir quels étaient ses compagnons de voyage. Le clair de lune lui permit d'apercevoir sir Arthur, debout, à trois pas d'elle, les yeux attachés sur sa chaise. Leurs regards se rencontrèrent fatalement. La comtesse se rejeta vivement au fond de sa voiture, mais avec un sentiment de peur qui la fit palpiter. Elle tremblait, et, comme

comme la plupart des jeunes femmes réellement innocentes et sans expérience, elle croyait qu'être aimée par un autre, c'était être déjà coupable. Elle ressentait une terreur instinctive, que lui donnait peut-être la conscience de sa faiblesse devant une si audacieuse agression. Une des plus fortes armes de l'homme est ce pouvoir terrible d'occuper de lui-même une femme, dont l'imagination, naturellement mobile, s'effraie ou s'offense de sa poursuite.

La comtesse se souvenant du conseil de sa tante, resta pendant le reste du voyage au fond de sa chaise de poste, sans oser en sortir. Mais à chaque relais elle entendait l'Anglais se promenant le long des deux voitures; et, sur la route, le bruit importun de sa calèche retentissait incessamment aux oreilles de Julie.

La jeune femme pensa bientôt qu'une fois réunie à son mari, il saurait faire cesser cette singulière persécution.

— Mais s'il ne m'aimait pas, cependant!...

Cette réflexion fut la dernière de toutes.

Et arrivant à Orléans, la chaise de poste fut arrêtée par les Prussiens, conduite dans la cour d'une auberge, et gardée par des soldats. La résistance était impossible, et les étrangers firent comprendre aux trois voyageurs qu'ils avaient reçu la consigne de ne laisser sortir personne de la voiture.

La comtesse pleurait. Elle resta deux heures environ prisonnière, au milieu de soldats qui fumaient, qui riaient, et parfois la regardaient avec autant de curiosité que d'insolence. Enfin elle les vit s'écarter de la voiture avec une sorte de respect en entendant le bruit de plusieurs chevaux, et bientôt une troupe d'officiers supérieurs étrangers, à la tête desquels était un général autrichien, entoura la chaise de poste.

— Madame, lui dit-il, agréez nos excuses; il y a eu erreur. Vous pouvez continuer sans crainte votre voyage, et voici un passe-port qui vous évitera désormais toute espèce d'avanie...

La comtesse prit le papier en tremblant, et balbutia de vagues paroles.

Elle voyait près du général sir Arthur en costume d'officier anglais. Le jeune lord était tout à la fois joyeux et mélancolique, détournait la tête, et n'osait regarder Julie qu'à la dérobée.

C'était sans doute à lui qu'elle devait cette délivrance soudaine.

Grâce au passe-port, elle parvint à Paris sans aventure fâcheuse. Elle y retrouva son mari, qui, délié de son serment de fidélité par l'Empereur, avait été merveilleusement bien accueilli, et employé par le comte d'Artois, nommé lieutenant-général du royaume par son frère Louis XVIII. Victor eut un grade éminent dans les gardes-du-corps; mais au milieu des fêtes qui marquaient le retour des Bourbons, un malheur bien profond, et qui devait influer sur sa vie, assaillit la pauvre Julie... elle perdit la marquise de Belorgey.

La vieille dame était morte de joie en revoyant le duc d'Angoulême.

Ainsi, la seule personne au monde à laquelle son âge donnait droit d'être écoutée de Victor, et qui, par d'adroits conseils, pouvait rendre l'accord de la femme et du mari plus parfait; cette personne était morte. Julie sentit toute l'étendue de sa perte. Il n'y avait plus qu'elle-même entre elle et son mari.... Jeune et timide, elle préférait la souffrance à la plainte; et la perfection même de son caractère s'opposait à ce qu'elle osât se soustraire à ses devoirs.

La comtesse ne vit plus sir Arthur.

De Balzac.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Barnave[1].

L'effet que produit ce livre à la lecture est bien singulier. La préface excite, allèche, met en goût; c'est un petit drame divertissant, relevé d'une pointe de haine contre une race fort en évidence; on s'y laisse faire, on s'y aiguise, on rit de ce rire un peu âcre et de franc augure, qui indique à merveille que l'esprit mord d'avance à ce qui va suivre. Le récit s'engage. C'est un Allemand, un petit prince souverain qui, vieux aujourd'hui, raconte le voyage qu'il fit à la cour de sa cousine Marie-Antoinette vers 89. Ce seigneur allemand, malgré sa couronne princière, sa doublure et fourrure de germanisme, on le connaît déjà; il n'est pas autre que ce même flaneur fantasque et rêveur toujours en quête, qui, par mille scènes riantes ou funestes, nous a promenés de la barrière du Combat à Clamar dans *l'Ane mort*, qui a fait mille charmantes folies dans *la Confession*, à propos d'un nom de baptême oublié; c'est le même, je vous assure : il rêve encore, il flane toujours. Son voyage sentimental, cette fois, se continue en des lieux plus solennels, sous un ciel plus orageux, à travers des noms plus grandioses : voilà tout. Mais il se laisse aller à l'aventure non moins qu'auparavant; sa lubie n'est pas moins personnelle, obstinée, nuageuse, indéfinissable. Les vastes scènes et les caractères fameux que vous attendez ne viendront pour lui que dans les intervalles de cette lubie incorrigible, de cette bizarre idée fixe, qui a déjà changé trois fois dans le cours de sa moqueuse destinée, qui, la première, a eu pour devise *Charlot;* la seconde, je ne sais quoi d'oublié,

[1] Chez Levavasseur, au Palais-Royal, et Mesnier, place de la Bourse.

et celle-ci, *Éliza et Hélène, Hélène et Éliza.* Eh bien donc! lecteurs, livrez-vous à ce guide, aussi capricieux qu'une ondine; ne le troublez pas, ne le hâtez pas dans ses divagations sinueuses; ne l'arrêtez pas court, ne lui tirez ni la manche ni le pan de l'habit; ne lui demandez aucun compte; mettez-vous à sa suite dans le récit, comme lui-même, dans sa vie, il se met à la suite de son idée, de son fantôme, de la première impression venue, du papillon qui vole, de la mouche d'azur qui étincelle, de Fanchon en cornette, du fou de la reine qui passe, de Mirabeau, de Barnave, dont les astres opposés, dont les deux nuages tonnans le repoussent, l'attirent tour à tour, et le ballottent de l'un à l'autre comme un grêlon retentissant. — Et le lecteur docile a déjà fait cela : il est allé à la cour de l'empereur Joseph; il l'a quittée sans regret, et avec une brusquerie impertinente; il s'est embarqué en chaise de poste pour Paris. — Par quelle route? — Qu'est-ce que votre route lui fait au lecteur? Son voyageur s'en inquiète à peine, lui encore moins. La chaise de poste casse; le pays où l'on est ressemble à la Flandre. — La Flandre!... pourquoi? C'était donc le droit chemin pour arriver de Vienne à Paris? — Au diable le pourquoi! On est en Flandre, en pleine Flandre : je l'aime bien mieux ainsi; Fanchon en sera plus fraîche, plus épanouie, plus avenante; sa bonne vieille mère en sera moins sèchement ridée et d'une rusticité mieux nourrie; l'intérieur de la chaumière y gagnera en propreté; le baiser des deux femmes, en arc-en-ciel, sur la tête du pauvre blessé à moitié endormi, deviendra, par là même, plus gracieux dans sa composition arrangée; en un mot, notre Sterne, notre Gérard Dow, comme l'auteur en sait faire avec la même curiosité et une nuance vaporeuse qui n'est qu'à lui, s'exécutera mieux de la sorte, et c'est là surtout ce qu'il nous faut. — Ainsi va le lecteur débonnaire, au gré de cette langue dorée qui le leurre sans reprendre haleine et ne lui donne pas le temps d'avoir l'idée de parler. On est à Paris : le côté artiste en guenilles, marquis ou abbé en goguette; le côté corrompu du cabaret, de la petite mai-

son, des coulisses et de toutes ces ambitions émues qui fourmillent dans leur boue, y est vivement saisi. On s'y amuse, on s'y acharne comme à une conversation du neveu de Rameau, comme à cette représentation du *Mariage de Figaro* où le voyageur nous mène, où, non plus que lui, on ne se lasse pas une seule minute, bien qu'on l'ait revue cent fois depuis lui : éblouissante et confuse image du siècle tel que Beaumarchais l'a connu, tel que M. Janin le juge encore, et tel qu'il doit uniquement apparaître à quiconque en supprime l'élément sérieux, l'élément sacré, moralement révolutionnaire et progressif. N'admirons pas moins la prodigieuse verve de notre Allemand, d'avoir, dans sa gerbe jaillissante, si vite et si brillamment reflété, en les décomposant, jusqu'aux moindres nuances de cette grande comédie populaire, et de s'être créé du premier coup, entre les chapitres des romans passés et à venir, son chapitre sur *Figaro,* comme Figaro a son monologue entre les monologues. Plaisant Allemand en vérité, plus j'y pense, qui nous effleure une soirée intime de la reine aussi lestement qu'aurait fait M. de Lauzun, qui, chez la Guimard, ne perd pas un mot de la plus fine ou de la plus profonde débauche, et nous la conte comme Champfort l'aurait contée après le champagne; avec cela, Allemand novateur qui raffole du grand Frédéric, et se cite à tout moment Schiller et la ballade de *Lenore!* et... — Mais, à propos, Burger avait-il donc fait sa ballade dès ce temps-là? Mais pouvait-on à la fois tenir pour Frédéric, pour l'école française de Berlin et pour la renaissante poésie indigène? Mais mademoiselle Guimard, était-ce bien encore de cette date révolutionnaire? — Question, question impertinente, doute incongru, point maudit, ô toi qu'on a si justement défini *quelque chose de crochu qui interroge?* — question, — que me veux-tu? Je lis en ce moment, et ne juge pas; je ne fais que suivre, je me hâte, je vais aussi vite que *les morts* dans cette ballade; l'orgie dure, l'ivresse me tient, le baquet magnétique n'a pas tari. C'est de la fatigue pourtant, c'est déjà du cauchemar; ma gorge s'altère, mes idées

se confondent, mes yeux crèvent d'étincelles; époques, caractères, personnages, le fou, l'homme d'état, les têtes coupées, courtisane et reine, Pétion et Marat, réalité et vision, tout se mêle, s'ébranle, tourbillonne autour de moi. Où suis-je? au bout de mon rêve évidemment; mais je m'y accroche encore avec une sorte de fureur galvanique; trop heureux enfin qu'une boutade propice me jette, tout haletant et brisé, de l'autre côté du Rhin, où je repasse à l'aise mes frayeurs, où j'analyse mes émotions, où je me délasse platoniquement en songeant à cette belle cousine Hélène, qui a pu accorder bien autre chose, mais non pas un seul baiser de son visage.

La réflexion suscite quelques objections sérieuses à ce livre, mais pas de réaction violente, comme parfois il en succède à certains entraînemens de lecture; pas un grain de rancune en retour des impressions de toutes sortes dont il nous a harcelés. Et quant aux objections elles-mêmes, l'auteur en réduit d'avance un bon nombre à néant par l'aveu qu'il nous fait de son dessein aventureux et de ses confusions volontaires. Ce n'est en effet ni un pur roman, ni encore moins une histoire qu'il a prétendu nous donner; c'est une histoire à sa manière, à son usage, dans laquelle il a lâché sa romanesque saillie et toute la pétulance de ses bouffées d'artiste. Et puis, son héros d'ailleurs, celui qui endosse pour sa part la responsabilité du récit, n'est-il pas un Allemand, un Wolfenbuttel, un homme à préjugés de famille, ayant un faible inné pour les rois et les reines, à qui sa cousine Hélène dit fort justement qu'*il n'a vu de la cour que la surface, et du peuple que la lie?* Nous sommes donc bien loin de blâmer, dans ce livre, les sympathies contraires aux nôtres, les interprétations flatteuses au profit des plus nobles personnages, les légèretés et même les charges de pinceau dans quelques portraits. Allez, artiste, si une fois vous désespérez de reproduire à cette distance la pure et entière vérité, si vous vous égarez à sa poursuite, si vous doutez de l'atteindre, — allez, artiste, dans le doute, soyez clément; imputez beaucoup à la folie et à l'erreur; adoucissez, effacez

ces taches pâlies qui n'ont pas été des crimes; et les crimes (si vous les jugez tels), ne les prodiguez pas non plus, n'en multipliez pas la solidarité affreuse; réduisez-les en masse, s'il se peut, sur quelques têtes irrévocablement dévouées. Absolvez Marie-Antoinette, et maudissez d'Orléans : c'est votre droit. Mais n'allez pas, artiste, jusqu'à dire de Pétion l'austère et le vénérable, de Pétion jeune encore et aux cheveux déjà tout blancs; ne dites jamais de lui qu'il fut *la caricature de Marat.* Si dans la voiture royale, au retour de Varennes, Pétion a eu tort de manger une tranche de viande sur son pain, Barnave, que vous aimez tant, et que nous vous pardonnons d'aimer par son côté le moins beau; Barnave, ce jour-là (et non plus tôt, comme vous l'imaginez), a été bien autrement coupable aux yeux de ceux qui croient au devoir en politique et qui vont dans la ligne du peuple en révolution; il a manqué à quelque chose de plus grave que la politesse; louez-le de sa faute, si vous le voulez à toute force : ce fut un noble jeune homme qu'un regard fascina; mais ne flétrissez point notre Pétion. Pétion, voyez-vous, Brissot, Condorcet, Roland, Vergniaud, Grégoire, Carnot, La Réveillière, et bien d'autres encore, régicides ou non, n'allaient pas chez la Guimard, n'étaient pas amoureux de la reine, et ils formaient la partie saine, intègre, incorruptible de ces foudroyantes assemblées; Mirabeau, avec son génie, se serait brisé contre; oubliez-les, permis à vous, artiste ingénieux, railleur étincelant, poète de prestiges; ignorez-les tout-à-fait, mais ne les méconnaissez pas.

Il y a encore dans *Barnave* (et je ne m'adresse plus à M. Janin tout seul), il y a un chapitre, un chapitre entier de trop de talent que je n'y voudrais pas voir.

Et cela dit et ces réserves faites, nous ne pardonnerions jamais à l'auteur s'il en tirait la moindre induction en faveur de ce lugubre projet qu'il nous annonce, de clore sa course poétique, et, *pour se mettre au niveau du malheur des temps, de se faire plus grave et plus posé à l'avenir.*— A quand donc le prochain roman?

S....

Variétés.

STATISTIQUE

RELIGIEUSE DES ÉTATS-UNIS EN 1830.

On n'a rien publié jusqu'ici sur l'état des religions professées dans les États-Unis d'Amérique; la notice suivante, due à un jeune missionnaire lyonnais, de la Nouvelle-Orléans, méritait à cet égard de trouver place dans la *Revue*.

L'union américaine ne fut primitivement composée que des colonies anglaises; la Louisiane, qui appartenait à la France, n'y a été réunie qu'en 1803, et la Floride, que possédèrent tour à tour les Français, les Anglais et les Espagnols, ne fit partie de l'Union qu'en 1820. Les habitans de ces deux contrées étaient catholiques, tandis que le reste des États-Unis était protestant.

La population actuelle des États-Unis est de plus de 12,000,000 d'habitans sans parler des peuplades sauvages, dont le nombre s'élève à 300,000 individus. Le Michigan seul en renferme près de 30,000. La population des colonies anglaises qui avaient secoué le joug de la métropole n'était en 1783 que de 3,000,000 seulement.

Nous parlerons d'abord de quelques-unes de ces colonies en particulier. Nous dirons à quelle époque et par qui elles furent fondées, et quelles lois y étaient en vigueur. Nous dirons ensuite un mot du catholicisme et des principales sectes qui divisent le protestantisme aux États-Unis.

La Virginie a été peuplée par des Anglais qui vinrent s'y établir en 1610, sous la conduite de lord Delaware, avec les lois civiles et religieuses de leur mère-patrie.

Le New-Yorck et le New-Jersey ont d'abord été habités par des Hollandais en 1614; ils furent ensuite conquis par les Anglais en 1664.

Les Anglais s'établirent en 1623, dans le New-Hampshire, et en 1628, dans le Massachusset; en 1627, ils avaient pris le Delaware sur les Hollandais, et ils y établirent aussi leurs lois et leur religion.

En 1632, lord Baltimore conduisit une colonie dans le Maryland, dont le roi Charles Ier lui avait concédé le territoire : il y accorda la liberté de conscience; mais en 1654, Cromwel en fit exclure les catholiques.

En 1635, le Connecticut fut concédé au comte de Warvick; des puritains s'y établirent, et mirent en vigueur les lois contre les catholiques.

Vers la même année, William Roger, ministre puritain, s'établit dans le Rhode-Island. La Caroline échut au roi Charles II; il la céda en 1662, à lord Clarendon, et deux ans après il lui donna aussi la Géorgie; des Anglais en furent les premiers habitans.

En 1681, Charles II donna la Pensylvanie à Guillaume Penn, qui s'y transporta avec une troupe de quackers dont il était chef. Il y établit la liberté de conscience.

Les États de l'intérieur, comme le Kentucky, le Tennesée, l'Ohio, n'ont été peuplés que depuis la déclaration de l'indépendance, et par conséquent sous l'influence de la liberté de conscience.

La religion catholique n'était tolérée que dans la Pensylvanie et le Maryland. Les colonies avaient le droit de s'admi-

nistrer elles-mêmes sous la surveillance du gouvernement, mais les catholiques étaient exclus de toutes les fonctions publiques.

Nous ne parlons pas de la Floride, car lorsqu'en 1820 elle passa au pouvoir des États-Unis, plus de la moitié de la population émigra dans l'île de Cuba, et il ne resta pas quatre à cinq mille habitans.

La Louisiane ayant appartenu à l'Espagne et à la France, était toute catholique; mais depuis sa réunion aux États-Unis elle est inondée d'une foule d'émigrans qui y sont venus des autres provinces de l'Union.

Il n'y a guère que cinq cent mille catholiques dans les États-Unis. Cependant aucune des sectes qui y sont répandues ne peut se vanter d'avoir un aussi grand nombre d'affiliés. Déjà onze diocèses sont établis depuis vingt ans, et leur nombre va toujours en augmentant. Nous en donnons ici le tableau.

NOMS DES ÉVÊCHÉS.	CATHOLIQUES.	PRÊTRES.
1° Évêché de Baltimore, érigé par un bref du pape Pie VI, en 1789. Pie VII en fit un archevêché en 1808. Ce diocèse renferme l'état de Maryland et le district de Colombie, où est la ville de Washington. Il y a	80,000	52
2° Évêché de la Nouvelle-Orléans, établi par Pie VII en 1794. Il est composé des états de la Louisiane et du Mississipi. Il renferme, avec celui de S.-Louis qui en a été démembré	100,000	80
3° Évêché de New-Yorck, érigé en 1808, formé de l'état de New-Yorck et la moitié du New-Jersey. Il compte environ	180,000	20
4° L'évêché de Boston, érigé en 1808, renferme les états de Massachusset, Connecticut, Rhode-Island, Vermont, New-Hampshire et le Maine. Il renferme.	15,000	8
Dans le Massachusset, le gouvernement a établi un impôt particulier pour payer les ministres de tous les cultes dans la proportion de leurs religionnaires.		
5° Le diocèse de Philadelphie, érigé en 1808, est formé de la Pensylvanie, du Delaware et de la moitié du New-Jersey. Il compte	35,000	18
6° L'évêché de Bardstown, érigé en 1808, formé des états du Kentucky, du Tennessée, de l'Indiana et de l'Illinois. Il renferme	30,000	21
7° L'évêché de Charlestown, érigé en 1820, formé des deux Carolines et de la Géorgie	110,000	10
8° Le diocèse de Cincinnati, créé en 1821, formé de l'état de l'Ohio, du Michigan et du nord-ouest	30,000	18
9° Le diocèse de la Mobile, érigé en 1829 par le pape Léon XII, est composé de l'Alabama et de la Floride. Il a	8,000	10
Les deux évêchés restans sont ceux de S.-Louis et du Michigan, administrés par les évêques de la Nouvelle-Orléans et de Cincinnati.		
TOTAL	508,000	257

Le protestantisme dans les États-Unis d'Amérique se divise en un nombre considérable de sectes différentes, par le principe de l'indépendance absolue de la raison humaine, et tous les jours il se forme des subdivisions infinies de ces doctrines. Les principales sectes sont :

Luthériens proprement dits, épiscopaux, quackers, presbytériens, unitaires, universalistes, sacramentaires, adamites, préadamites, méthodistes, suedemburgiens, anabaptistes, schakers, générationistes, Moraves, Irvaners, Jumpers, Zunckers, calvinistes, anti-presbytériens, anti-prédestinatiens, anabaptistes du samedi et ceux du dimanche, les Moraves iconoclastes, et ceux qui adorent les images, etc. etc.

A New-Yorck, il n'y a que quatre églises pour plus de trente mille catholiques, et il y a quatre-vingts temples pour cent soixante mille protestans ou sectaires ; car il suffit qu'il y ait mille individus d'une secte pour obtenir la construction d'un temple.

Les Américains regardent la religion comme une affaire de mode et de convenance; ainsi il y a des sectes pour les hautes classes de la société, il y en a pour les bourgeois, et d'autres pour le peuple; il y en a même pour les basses classes : les nègres et les mulâtres, par exemple, sont tous méthodistes. Si un homme a de la fortune, de l'éducation, s'il occupe quelque emploi élevé, on peut en conclure qu'il appartient à l'église épiscopale, ou au moins qu'il est presbytérien, quacker ou unitaire. Il ne conviendrait pas plus à un pauvre homme d'être membre de l'une des sectes réservées à l'aristocratie, que d'avoir un équipage et des laquais. Le haut prix auquel se louent les bancs dans les temples épiscopaux, presbytériens, etc., en éloigne les gens peu fortunés, qui, d'ailleurs, n'oseraient pas se mêler avec les gens de qualité. Au surplus, la secte des méthodistes est la plus populaire et la plus nombreuse.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

1831.

VOYAGES.

Souvenirs des Iles des Amis, par M. *Sainson*. 1
Souvenirs de Calabre, les Albanais en Italie, par M. *Ch. Didier*. 93
Du Tapou et des Funérailles à la Nouvelle-Zélande, par M. *Dumont d'Urville* 197
Un Passe-Port pour la Russie, par M. J.-B. *May*. . . 214
L'Ile de Rotuma, par M. *George-Bennet*. 293
Fragment d'un Voyage aux Alpes, par M. *Victor Hugo*. 393
Mœurs des brigands arabes, par *Burckhartd*. 489

HISTOIRE. — PHILOSOPHIE.

Du Genre Humain aux grandes époques de son développement, par M. le baron *d'Eckstein*. 15
De l'Avenir des Religions, par M. *Edgar Quinet*. . . . 117
Mœurs religieuses du Mexique, par M. *Baradère*. . . . 225
Histoire de la Révolution polonaise, par M. *Michel Podczaszynski*. 316-403
De la Propriété, par M. *Lerminier*. 502

LITTÉRATURE.

La Rose rouge, par M. *Alexandre Dumas* 47-127
Le Bonnet du maître *La Joie*, par M. *Eugène Sue*. . . 75

Une Vision, par M. *Ulric Guttinguer*. 147
Poètes modernes.—I.—Victor Hugo, par M. *Sainte-Beuve*. 237
Le Peuple Romain au théâtre lors de la mort de Caligula, par M. *Félix Bodin* 260
Le Vieux Canonnier, par M. *G. Cavaignac*. 275
De l'Épopée des Bohêmes, par M. *Edgar Quinet*. . . . 359
Tirtza, chronique hébraïque, par Mme *Eugénie Foa*. . 374
Un Trait de la Vie de don Pèdre le Justicier, saynète, par M. *Paul Foucher*. 443

Littérature critique.—Anecdotes sur Alger.—Mille et deuxième Nuit. 477
Une Nouvelle Scène de la Vie privée. — Le Rendez-Vous (première partie), par M. *de Balzac*. 517
Barnave, par M. *Jules Janin*.. 556

SCIENCES ET VARIÉTÉS.

Moyens curatifs et hygiéniques opposés au Choléra-Morbus pestilentiel, par M. *Moreau de Jonnès*. . . . 149
Coup d'œil statistique sur l'empire russe, par M. *Balbi*. 171
Aperçu statistique de la Dette fondée du Royaume-Uni, par M. *Balbi*. 281
Adieux de Charles X au capitaine Dumont d'Urville. . 288
Statistique religieuse des États-Unis. 561

Album.— La Maréchale d'Ancre, de M. *Alf. de Vigny*. 86
Barcarolle de M. Alfred de Vigny, musique de Mme Ménessier-Nodier.
La Marion Delorme, de M. *Victor Hugo*. 386
Poésie, par M. *Jules de Saint-Félix*. 488

FIN DE LA TABLE.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 159